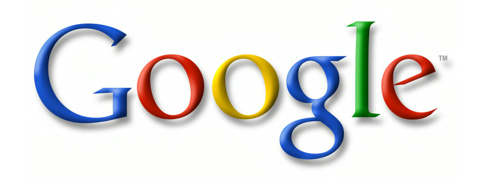
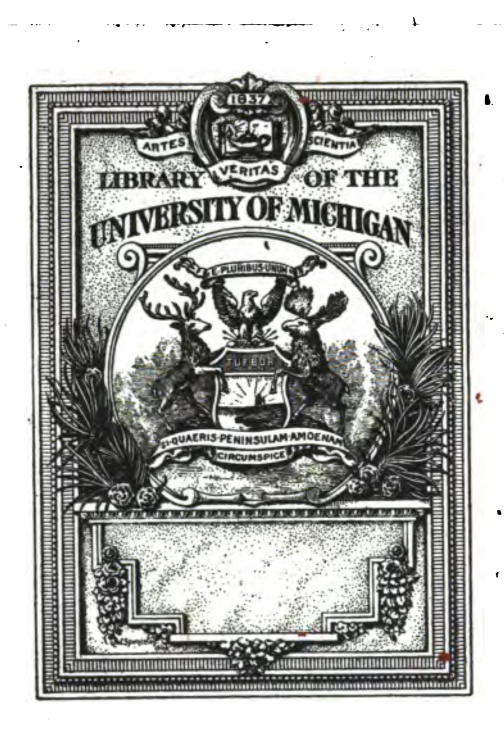

Google


B 1,421,997


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

[illegible]

est
à
ns-
ises
eurs
me, le
teurs.
grand
emment
mmande par

3 fr. 50
iques sur les
et tendus de
3 fr. 50
ments, etc., etc.,
3 fr. 50
4 vol. in-8°.
14 fr.
vol. in-8°.
3 fr. 50
es sur les
tendus de
fr.

fr.

50

50

50

50

50
trois

fr. 50
fr. 50
fr. 50

RE

ENCE

... LES ... ...

... ...

PAR

É A. HENRY

... HONORAIRE DE SAINT-DIÉ

...

ÉLOQUENCE MODERNE

TOME III

TROISIÈME ÉDITION.





PARIS
LIBRAIRIE ADRIEN LE CLERE
HENRI LE CLERE REICHEL ET Cie, SUCCESSEURS
ÉDITEURS DE N. S. P. LE PAPE ET DE L'ARCHEVÊCHÉ DE PARIS
RUE CASSETTE, 29.
1874

NOUVEAU COURS DE LITTERATURE

Par M. l'abbé HENRY

Chanoine de Saint-Dié, Chef d'institution.

20 volumes in-8°. — Prix, *franco*. . . . . 60 fr.

Ce Cours de littérature est certainement le plus complet qui existe. Il est écrit avec une profonde connaissance de tous les genres de littérature, à toutes les époques, et le goût le plus sévère, la morale la plus pure, ont inspiré son auteur. Toutes les différentes parties de ce *Cours* peuvent être mises aveuglément entre les mains des élèves, qui n'y rencontreront que les meilleurs modèles, et aucun de ces morceaux où, préoccupé du charme de la forme, le professeur oublie trop facilement le respect qu'il doit à ses jeunes lecteurs. Plusieurs des ouvrages de M. Henry sont devenus classiques dans un grand nombre d'établissements d'instruction publique; et tous sont éminemment propres à être donnés en prix. Ce cours est spécialement recommandé par Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans.

ON VEND SÉPARÉMENT :

Éloquence et poésie des livres saints, 2e édition. 1 vol. in-8°. 3 fr. 50

Histoire de l'éloquence ancienne, avec des jugements critiques sur les plus célèbres orateurs, et des extraits nombreux et étendus de leurs chefs-d'œuvre. 2e édition. 1 vol. in-8° . . . . 3 fr. 50

Histoire de l'éloquence des saints Pères, avec des jugements, etc., etc., 2e édition. 1 vol. in-8°. . . . . 3 fr. 50

Histoire de l'éloquence moderne, etc., etc., 3e édition. 4 vol. in-8°. 14 fr.

Précis de l'histoire de l'éloquence, etc. 3e édition. 1 vol. in-8°. 3 fr. 50

Histoire de la poésie grecque, avec des jugements critiques sur les poètes les plus célèbres, et des extraits nombreux et étendus de leurs chefs-d'œuvre. 2 vol. in-8°. . . . . 7 fr.

Histoire de la poésie latine, avec des jugements, etc., etc. 2 vol. in-8°. 7 fr.

Histoire de la poésie chrétienne, depuis l'origine jusqu'à la formation des langues modernes. 1 vol. in-8°. . . . . 3 fr. 50

Histoire de la poésie française au moyen âge. 1 vol. in-8° . . 3 fr. 50

Histoire de la poésie française au XVIe siècle et dans la première partie du XVIIe. 1 vol. in-8°. . . . . 3 fr. 50

Histoire de la poésie française dans la deuxième partie du XVIIe siècle. 1 vol. in-8°. . . . . 3 fr. 50

Précis de l'histoire de la poésie, édition classique à l'usage de la seconde et de la rhétorique. 1 vol. in-8°. . . . . . . 3 fr. 50

Histoire de la poésie française au XVIIIe siècle, se divisant en trois parties :
1. Poésies diverses. 1 vol in-8°. . . . . 3 fr. 50
2. Poésies dramatiques. 1 vol. in-8° . . . . 3 fr. 50
3. Voltaire . . . . 3 fr. 50

PARIS ... ET Cie, RUE CASSETTE, 29.

HISTOIRE
DE
L'ÉLOQUENCE

AVEC

DES JUGEMENTS CRITIQUES SUR LES PLUS CÉLÈBRES ORATEURS
ET DES EXTRAITS NOMBREUX ET ÉTENDUS DE LEURS CHEFS-D'ŒUVRE

PAR

L'ABBÉ A. HENRY
CHANOINE HONORAIRE DE SAINT-DIÉ

Hoc certe prorsùs eximatur ex animo, rerum pulcherrimam eloquentiam cum vitiis mentis posse misceri.
Quintilianus, lib. xii, cap. 1.

ÉLOQUENCE MODERNE
TOME III



TROISIÈME ÉDITION.



PARIS
LIBRAIRIE ADRIEN LE CLERE
HENRI LE CLERE REICHEL ET Cie, SUCCESSEURS
ÉDITEURS DE N. S. P. LE PAPE ET DE L'ARCHEVÊCHÉ DE PARIS
RUE CASSETTE, 29.

1874

HISTOIRE

DE

L'ÉLOQUENCE FRANÇAISE.

SIXIÈME SECTION.

ÉLOQUENCE DES ÉCRITS.

DU XIIIe AU XVIe SIÈCLE.

Villehardouin. — Joinville. — Froissart. — Enguerrand de Monstrelet. — Juvénal des Ursins. — Olivier de la Marche. — Boucicaut. — Comines.

Villehardouin.

Le français, qui déjà avait pris noblement sa place dans la littérature au douzième siècle, dans les chants des troubadours et des trouvères, s'empare de l'histoire au treizième siècle, avec Villehardouin et Joinville. Avec eux on échappe complétement à la chronique aride et sèche, dénuée de couleurs et de mouvement; la vie est venue à l'histoire. Elle n'enregistre plus seulement la succession chronologique des faits, elle les anime, ou plutôt elle leur conserve leur expression énergique et passionnée.

Villehardouin, né en Champagne et maréchal de cette province, exposa avec franchise et naïveté l'histoire de la quatrième croisade contre Constantinople. Joinville, champenois comme lui et d'une des premières familles du pays, suivit Louis IX à la croisade d'Égypte, et vécut dans l'intimité de ce grand roi, dont il écrivit l'histoire.

Dans Villehardouin, peintre admirable de mœurs et de détails, le caractère de l'idiome français est encore naissant. Si l'on voulait un exemple de l'ancienne affinité des dialectes romans du Midi et du Nord, on pourrait surtout choisir Villehardouin ; il a encore ces syllabes sonores et ces restes de latinité que l'on retrouve dans la poésie provençale.

Combien, du reste, ce récit est une vive peinture du moyen âge, dans une de ses grandes et singulières entreprises! Nulle part on ne sentira mieux l'alliance entre la réalité des événements et les fictions de cette époque.

Qu'est-ce que l'ouvrage de Villehardouin? c'est le récit d'une conquête que font par accident des seigneurs français qui ont pris la croix dans un tournoi en Champagne, ont passé la mer, et, après beaucoup de négociations et de combats, ont gardé Constantinople et érigé des seigneuries en Grèce et en Asie. C'est à la fois une chronique et un roman de chevalerie.

L'histoire de Villehardouin est presque le plus ancien monument que nous ayons de la prose française. Sous ce rapport seul, elle serait digne d'un haut intérêt. La langue s'y reconnaît mieux que dans les rimes alignées des trouvères. Par la vivacité du récit, l'ouvrage intéresse plus encore. Ce n'est pas un historien, c'est un homme qui dit la chose qu'il a faite ou qu'il a vue, avec la plus grande simplicité de langage, comme il l'a faite, comme il l'a vue. C'est une déposition perpétuelle que ce livre. De nos jours, quand le talent imite cette forme, il reste quelque chose d'artificiel, même dans la tentative la plus heureuse. Vous découvrez l'homme ingénieux du dix-neuvième siècle qui se cache sous les formes naïves du conteur du treizième. Mais quand c'est l'homme même du treizième siècle qui parle et conte ainsi, le charme de vérité n'est plus seulement dans le récit tout entier, mais dans chaque mot : l'auteur, le temps et l'ouvrage ne sont qu'une même chose que vous avez devant les yeux.

Ouvrez le récit de Villehardouin, vous voyez tout d'abord un saint homme, qui eut nom Foulcques de Neuilly, et qui était curé de ce lieu. « Cis Foulcques commença à parler de Notre-Seigneur par France et par les autres païs d'entour. » L'*apostole* de Rome, Innocent III, envoie vers ce saint homme et lui fait dire de prêcher la croisade. L'année suivante, à un beau tournoi qui se donnait en Champagne, une foule de seigneurs prennent la croix. Mais il fallait des vaisseaux. Six députés sont choisis par les seigneurs croisés pour aller en demander à Venise : Villehardouin est du nombre. Ils arrivent et trouvent le doge Dandolo, homme sage et preux, qui les accueille volontiers. L'historien ne remarque

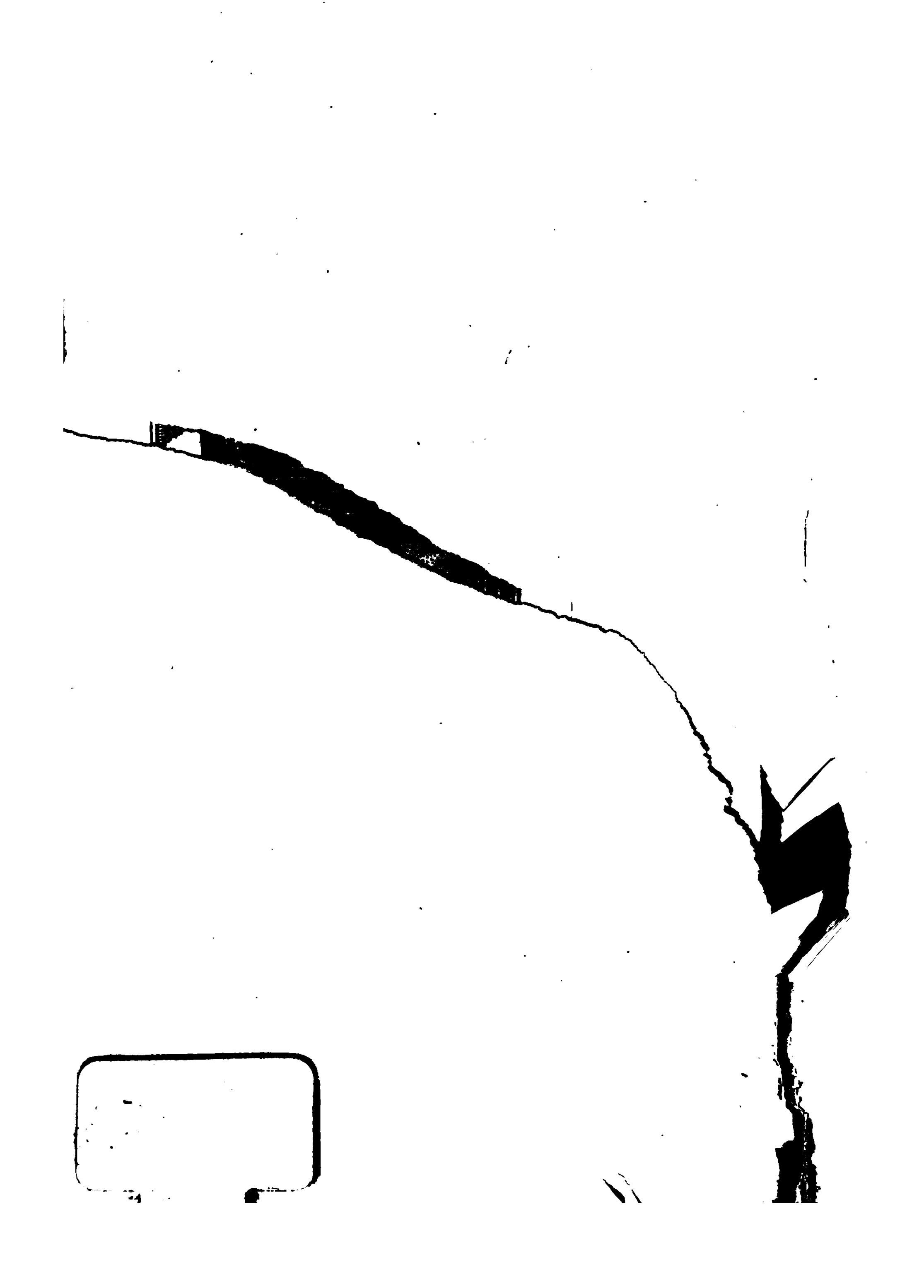
pas même que ce doge, plein d'ardeur pour les grandes entreprises, avait alors quatre-vingt-neuf ans. Mais suivons Villehardouin dans le palais de ce doge, dans son conseil, et enfin dans une grande assemblée du peuple en la chapelle de Saint-Marc, *la plus belle qui soit*. La scène est merveilleuse. D'abord Villehardouin et ses associés ont soigneusement conféré avec le doge et les principaux membres du sénat; puis, comme Venise était encore démocratique (quel spectacle pour ces seigneurs féodaux du moyen âge!) il leur faut *requérir le peuple humblement*. C'est Geoffroy de Villehardouin, le maréchal de Champagne, qui dit :

« Signour (*), li baron de France, li plus haut et li plus poestiens nous ont à vous envoiés, et vous crient merci, ke pités il vous prengne de la cité de Jérusalem qui est en servage des Turcs, et ke vous, pour Dieu leur compaignie, voilliez aidier à le honte Jhésu-Crist vengier, et por cou vous ont esleus, k'il sevent bien ke nule gent ki sor mer soient, n'ont ki grant pooir comme vous avés; et nous commandèrent que nous vous en chéissiens as piés, et que nous n'en levissiemes devant chou ke vous le nous ariés octroié, et ke vous ariez pité de la terre d'oultremer. »

Maintenant, les six messagers s'agenouillent en pleurant; et le doge et tous les autres s'écrièrent tous d'une voix, en levant leurs mains en haut : « Nous l'octroyons, nous l'octroyons. » Et il y eut si grand bruit et si grande *noise, qu'il sembloit que la terre tremblast*.

Ce discours, ce récit mettent certainement les choses sous les yeux avec une vérité de couleur que nul art moderne ne saurait atteindre. Villehardouin continue de racönter en détail les lents préparatifs de la croisade. Thibaut, comte de Champagne, qui devait la commander, était mort prématurément. A son défaut, on s'adresse au duc de Bourgogne, au comte de Bar-le-Duc, enfin au marquis de Montferrat. De toutes parts les barons et les pèlerins se rendent à Venise, d'où l'armée devait partir. C'est alors que le vieux doge, aveugle et chargé de quatre-vingt-neuf ans, ayant assemblé le peuple dans l'église de Saint-Marc, annonce qu'il veut se croiser aussi et mourir avec les pèlerins. Enfin on met à la voile pour se rendre à Corfou. Les embarras de l'expédition, les jalousies, les divisions de tant de chefs ambitieux, tout cela forme un tableau naïvement retracé. L'historien, quoique mêlé toujours aux

(*) Nous avons rétabli le texte récemment publié par M. Buchon, et qui nous paraît le plus *archaïque* et le plus expressif. Sur beaucoup de points, d'ailleurs, ce texte est conforme aux *leçons* adoptées par M. Paulin Pâris, dans sa belle édition de la *Chronique de Villehardouin*. (*Note de M. Villemain*.)



emparlés, nous sommes à toi venu de par les barons de l'host, et de par le duc de Venise; et sachiez ke il repreuvent le service qu'ils ont à vous fait, tel com tout li gent sevent, et com il est apparissant. Vous lor avies juré, et vostres peres, lor convenances a tenir; et en ont vos chartres. Vous ne lor aves mie si bien tenues, comme vous deuviez. Semons vous en ont maintes fois, et encore vous en semounons-nous, voyant tous vos barons, ke vous lor tenés lor convenances. Se vous lor tenes, moult lor est biel; et sachies, se vous nel faictes, il ne vous tenront pour ami, ne pour signour; et pourchaceront k'il aront le leur, en toutes les manieres ke il oncques porront : et bien vous mandent k'il ne feront vous ne autrui mal, devant qu'il l'aront deffyet; quar, il ne fisent oncques trahison; ne en lor terres n'est-il mie accoutumé ke il le facent. Vous avez bien oi ce ke nous avons dit; et vous vous en conseilliez, ensi k'il vous plaira. »

Dans ce bref et fier langage, on remarque le principe de ne point faire mal à autrui, sans l'avoir auparavant défié : c'est le gage de combat des chevaliers. Leur prud'homie est maintenant à l'aise. « Ils ne firent onc trahison; et en leur terre, il n'est accoutumé qu'ils en fassent, » a dit noblement leur ambassadeur ; mais, grâce à ce loyal défi, ils ne se feront désormais nul scrupule de prendre et de piller sur la route une capitale chrétienne, tout en allant à la croisade.

L'historien cependant décrit en peu de mots, selon son usage, l'étonnement et la colère des Grecs après le discours de Quesne de Béthume.

« Onc, disent-ils, nuls avoit été si hardis qui osast deffyer l'empereour de Constantinople en sa chambres meismes. »

Une résistance désespérée se prolonge. Les Grecs emploient ce qu'ils ont de science et d'industrie pour brûler la flotte des Latins. Ceux-ci, ignorants et surpris, se défendent à force d'audace. L'historien décrit admirablement cela. Les Grecs ayant rempli dix-sept vaisseaux d'étoupes et de poix:

« Une nuict, dit-il, à mie nuict, ils mistrent le feu en ces nefs, et laissierent les voiles aler au vent; et li feus alluma moult hault, si qu'il sembloit que toute la terre arsist. Ensi s'en viennent vers le navie as pelerins : et li cris lieve en l'host, et salent as armes de toutes parts. Li Venissien keurent a lor vaissiaus, et tout li autre ki vaissel avoient, et si commencierent à reskeure dou feu moult vigheureusements ; et bien tesmoegne Joffrois li mareschaus de Champaigne, ki cette œuvre dita, ke onkes gens ne se aidierent plus aspremeent sor mer : quar, il sailloient es barges et es galies des nefs, et prenoient les nefs toutes ardans a cros et les tiroient

par vive force aval le brach, et les laissoient aler ardant contreval le brach. Des Griex avoit tant sur la rive venus que il n'estoit fins, ne mesure : et estoit li cris si grand k'il sembloit ke li terre et limer fondist. »

Thucydide n'eût pas mieux dit que le maréchal de Champagne; et ce récit a quelques traits qui font penser à l'immortelle peinture du siége de Syracuse, tant notre idiome naissant prend de force sous la main rude du vieux guerrier qui raconte du même cœur qu'il s'est battu !

Cependant une trahison de palais renverse Alexis et met à sa place un seigneur de sa cour. C'est alors que les alliés poussent la guerre avec plus de force; la ville de Constantinople est prise et pillée, le jour de Pâques fleuries. Il faut avoir la joie des vainqueurs de trouver tant d'or et d'argent fins, de vaisselle, de pierres précieuses, de samis, de draps de soie et d'hermines. Le grave historien ne manque pas d'employer en cette occasion sa formule favorite :

« Et bien tesmocgne Joffrois li mareschaus de Champaigne à son ensciant, et pour vérité, ke puis que li siecles fut estorés, n'ot en une cité tant de gaaigné. Chascuns prist ostel tel comme lui plot; car assés en i avoit. Ensi fut hesbergié li host des pelerins et des Veniciens, et fu grans la joie de l'oneur et de la victoire que Diex leur avait donée ; quar cil qui povre estoient et avoient ilec esté, s'estoient en richece et en delit embattu.

« Ensi furent la Pasque florie et la grant Pasque après en cele grant honeur, et en cele joie que Diex leur avoit donée : et bien durent nostre signour loer; car il n'avoient mie plus de vingt mil homes à armes; et par l'aie de Dieu, avoient pris plus de trois cens mil, et meismement en le plus forte vile du monde, et lix miex fermée. »

Mais bientôt une grande part du butin est rapportée à la masse commune, sous peine d'excommunication. Puis les chefs de l'armée ont un empereur à élire : Baudouin, comte de Flandre, est choisi de préférence au marquis de Montferrat, qui se contente d'être roi de Thessalonique.

Tant d'événements n'ont pas lieu sans de fréquentes délibérations, où Villehardouin porte souvent la parole avec prudence et gravité. L'histoire y paraît déjà politique sous des formes très-naïves. Vous êtes dans le conseil tumultueux des Latins; vous voyez comment se prépare, se justifie cette singulière diversion qui emploie à l'envahissement d'un État chrétien les armes prises pour délivrer Jérusalem. L'établissement du nouvel empire, la mort de Baudouin, l'avénement de son frère Henri,

choisi parmi les barons français, forment un récit plein d'intérêt que l'on regrette de ne pas voir continuer plus longtemps. Villehardouin s'est arrêté, en effet, à la mort du marquis de Montferrat, en 1207, et c'est dans les historiens byzantins qu'il faut chercher la suite de cette invasion qui avait porté une dynastie et une cour étrangères à Constantinople.

Nous bornons ici l'examen d'un livre plus susceptible d'étude que d'analyse. L'historien de ce livre, qui en est aussi un des principaux personnages, nous offre dans ses actions la réalité de cette chevalerie, dont les romans du moyen âge ont tracé la peinture idéale. Homme de guerre et de conseil, il porte la prudence, la bonne foi, la prud'homie au milieu des entreprises les plus téméraires et les plus injustes. Il nous donne l'idée de ces caractères fermes et sévères des vieux temps, qui se remuaient tout d'une pièce, semblables à ces armures d'acier dont les guerriers étaient revêtus. (*M. Villemain, Littérature au moyen âge.*)

Joinville.

La même époque qui vit naître Thibault, comte de Champagne, le premier poëte parmi les rois, vit naître le premier narrateur éloquent et naïf en langue vulgaire, Joinville. Élevé à la cour de Thibaut, il y puisa dès l'enfance quelque chose de cet esprit conteur des troubadours qu'il porta dans l'histoire.

Joinville s'était croisé, malgré quelque chose de profane et de léger qui était en lui ; il s'était même croisé avec toutes les pieuses précautions du temps. Il avait fondé, avant de partir, une messe anniversaire pour le repos de son âme, s'il venait à mourir. Il avait de plus engagé ses terres, ses châteaux, et fait argent de toute main ; il était sur la flotte du roi; qui souvent conversait avec lui. Saint Louis mettait l'entretien sur des sujets dignes de gens qui vont à la croisade. « Sénéchal, lui dit-il un jour, quelle chose est-ce que Dieu?— Sire, c'est si souveraine et bonne chose que meilleure ne peut être. — Vraiment, c'est moult bien répondu, car cette réponse est écrite en ce livret que je tiens en ma main. Autre demande vous ferai-je ; savoir : Lequel vous aimeriez mieux être lépreux et ladre, ou avoir commis et commettre un péché mortel?— Et moi, dit Joinville, qui oncques ne lui voulus mentir, je lui répondis que j'aimerais mieux avoir commis trente péchés mortels que d'être lépreux. »

« Quand les frères furent départist de là, il me rappelle tout seulet, et me fit seoir à ses pieds, et me dit : Comment avez-

vous osé dire ce que vous avez dit? Et je lui reponds que encore je le dirais. Et il va me dire : Ah! fou musart, musart, vous y êtes déçu; car vous savez qu'il n'est lèpre si laide que d'être en péché mortel. Et vous prie que, pour l'amour de Dieu premier, et pour l'amour de moi, vous reteniez ce dit en votre cœur. »

N'est-elle pas admirable la bonté de ce roi et de ce saint, qui, tout roi et tout saint qu'il est, ne se fâche point de la réponse du jeune homme, laisse les témoins se retirer, et ne le réprimande que lorsqu'il est seul avec lui?

Dans l'ordre des temps, le récit de Joinville est peut-être le premier monument de génie en langue française. Nous entendons par génie un haut degré d'originalité dans le langage, une physionomie particulière et expressive, quelque chose enfin qui a été fait par un homme et n'aurait pas été fait par un autre : c'est le livre de Joinville. Cette facile et vive gaieté, supportée ou plutôt aimée par saint Louis, se répand sur le récit, et l'anime de ce tour d'esprit que la Fontaine appelait enjouement. Ces aventures si sérieuses de la terre sainte, il ne les raconte pas avec indifférence; il en est ému, il en souffre : cependant son courage et sa gaieté se conservent, et font ressortir encore l'héroïsme du roi, dont il est le plus fidèle, le plus gai conseiller, le plus sincère historien. Il combattit souvent près de lui, et fut mêlé à tous les grands périls. A Damiette, il donna librement son avis et contredit le roi. Il se tenait à l'écart, craignant de l'avoir offensé, lorsqu'il sentit une main se placer sur ses yeux; il entrevit un gros rubis que portait le roi, et reconnut encore mieux le prince à quelques paroles pleines de confiance et d'amitié. Joinville, si aimé de saint Louis, revint avec lui de la croisade; il retourna dans ses terres de Champagne, et recommença tranquillement la douce vie de seigneur. Quand saint Louis, tourmenté d'un nouveau désir de croisade, partit pour Tunis, le sénéchal ne voulut plus le suivre. Saint Louis ne s'en fâcha pas. Bientôt Joinville apprit avec douleur sa mort. Il déposa dans une enquête pour la canonisation du roi; ensuite il écrivit l'histoire de saint Louis. Le texte original, longtemps perdu, a été retrouvé, bien qu'on y puisse supposer de fréquentes altérations, telles qu'on avait coutume d'en faire successivement, au moyen âge, dans les copies nouvelles des manuscrits en langue vulgaire.

Il y a dans Joinville un charme de naturel qui s'est conservé dans la diversité de ses versions, et qui est le cachet primitif de l'ouvrage. C'est par là qu'on peut expliquer le caractère prématuré de quelques expressions de Joinville, qui semblent encore toutes

fraîches et toutes nouvelles : tant elles étaient heureuses et impossibles à remplacer ! Cette remarque s'appliquerait à d'autres ouvrages où la supériorité de l'écrivain lui a fait, pour ainsi dire, anticiper d'un demi-siècle le progrès naturel de la langue, en lui donnant tout d'abord les expressions qui ne passent pas, celles qui sont à la fois les plus énergiques et les plus courtes. Il en est ainsi de Joinville; la vive imagination, et en même temps l'imagination ignorante de cet ingénieux chevalier, lui a donné des paroles qui ne peuvent s'oublier. Tout est nouveau; tout est extraordinaire pour lui : Le Caire, c'est Babylone; le Nil, c'est un fleuve qui prend sa source dans le paradis. Il a de ces notions particulières sur beaucoup de choses; mais, quant aux faits véritables, on ne saurait trouver plus naïf témoin. On dirait que les objets sont nés dans le monde le jour où il les a vus; il les décrit avec une merveilleuse décision de langage, sans rien altérer. Il les décrit comme Hérodote, mieux que lui peut-être, car Hérodote était déjà savant; Joinville, Dieu merci, ne l'est pas du tout.

Comme c'est la première fois que l'on trouve un type de génie dans cette époque lointaine, arrêtons-nous un peu. Joinville part-il pour la croisade, ses émotions pieuses ne sont pas très-fortes; il ne les a pas chargées. Mais il faut repasser devant son château; et là, comme il a le cœur ému, il le dit :

« Ainsi que j'allois de Bleicourt à Saint-Urban, qu'il me falloit passer auprès du chastel de Joinville, je n'osai oncques tourner la face devers Joinville, de peur d'avoir trop grand regret, et que le cœur ne me faillît de ce que je laissois mes deux enfants et mon beau chastel de Joinville, que j'avois fort au cœur. »

Puis quand il monte sur un vaisseau, il faut voir son admiration du vaisseau et de la mer, et de quelle façon le merveilleux de la croisade commence pour lui, au moment de quitter le port.

« Nous entrasmes au mois d'aoust, celui an, en la nef à la roche de Masseille, et fut ouverte la porte de la nef pour faire entrer nos chevaulx, ceulx que devions mener oultre mer. Et quant tous furent entrez, la porte fut reclouse et estouppée, comme que l'on vouldroit faire un tonnel de vin : pour ce quant la nef est en grand mer, toute la porte est en eauë. Et tantost le maistre de la nau s'escria à ses gens, qui estoient au bec (*) de la nef : « Est vostre besongne preste ? Sommes-nous à point ? » Et ilz dirent que oy vraiment. Et quand les prebstres et clercs furent entrez, il les fist tous monter au chasteau de la nef, et leur fist chanter au nom de Dieu, que nous voulsist tous bien conduire. Et tous à haulte voix

(*) La proue.

commencèrent à chanter ce bel hymne : *Veni creator Spiritus*, tout de bout en bout. Et en chantant, les mariniers firent voiles de par Dieu. Et incontinent le vent s'entonne en la voiile, et tantost nous fist perdre la terre de veuë, si que nous ne vismes plus que ciel et mer; et chascun jour nous esloignasmes du lieu dont nous estions partiz. Et par ce veulx je bien dire, que icelui est bien fol, qui sceut avoir aucune chose de l'autrui, et quelque péché mortel en son âme, et se boute en tel danger. Car si on s'endort au soir, l'on ne sceit si on ne se trouvera au matin au sous de la mer. »

On ne commente pas cet admirable naturel.

Voici comment Joinville raconte l'aventure de la reine Marguerite et du vieux chevalier à Damiette :

« Cy-devant avez veu et entendu les grans persécutions et misères, que le bon roi saint Loys et tous nous avons souffertes et endurées oultre mer. Aussi sachez que la royne la bonne dame n'en eschappa pas, sans en avoir sa part, et de bien aspres au cueur, ainsi que vous orrez cy-après. Car trois jours le roy avant qu'elle accouchast, lui vendrent les nouvelles que le roy son bon espoux estoit prins. Desquelles nouvelles elle fut si très troublée en son corps, et si grand mésaise, que sans cesser à son dormir il lui sembloit que toute la chambre fust plaine de Sarrazins, pour la occir; et sans fin s'écrioit : « A l'aide, à l'aide, » là où il n'y avoit âme. Et de paeurs que le fruit qu'elle avoit ne périst, elle faisoit veiller tout nuyt ung chevalier au bout de son lit, sans dormir. Lequel chevalier estoit viel et anxien, de l'éâge de quatre-vingtz ans et plus. Et à chascune foiz qu'elle s'écrioit, il la tenoit parmi les mains, et lui disoit : « Madame, n'aiez garde, je suis avecques vous, n'aiez paeurs. » Et avant que la bonne dame fust accouschée, elle fist vider sa chambre des personnages qui y étoient, fors que de celui viel chevalier, et se gecta la royne à genoultz devant lui, et lui requist qu'il lui donnast ung don. Et le chevalier le lui octroia par son serement. Et la royne lui va dire : « Sire chevalier, je vous requier sur la foi que vous m'avez donnée, que si les Sarrazins prennent ceste ville, que vous me couppez la teste avant qu'ilz me puissent prandre. » Et le chevalier lui respondit que très-voulontiers il le feroit, et que jà l'avoit il eu en pensée d'ainsi le faire, si le cas y eschéoit. »

Si, après avoir lu les fabliaux du douzième siècle, vous prenez Joinville, il semble que plus d'un siècle ait séparé ces écrits, et cependant il n'y a dans l'intervalle que le passage d'un grand homme (saint Louis) et le mouvement d'idées qu'il fait naître. Au treizième siècle, la langue française est déjà toute faite, et sem-

blable à la nôtre. Depuis lors, elle s'est développée par un progrès constant vers la clarté, la précision et la justesse; mais elle existait déjà. Ce progrès de la langue à une époque si reculée est remarquable dans la prose comme dans la poésie. Partout c'est par les vers que commence la littérature, mais c'est par la prose que la littérature se fixe et que la langue se décide. Thibaut, comte de Champagne, et l'historien Joinville, sont la dernière expression de l'esprit français. (*M. Villemain, Littérature au moyen âge.*)

Froissart.

Né à Valenciennes, dans le Hainaut, vers l'an 1337, Jehan Froissart était fils d'un peintre d'armoiries. Dès l'âge de douze ans il n'aimait que

De veir danses et carolles (cabrioles)
D'oïr ménestrels et parolles
Qui s'apertiennent à déduit.
Et de ma nature introduit,
D'amer par amour tous céaulx
Qui aiment et chiens et oiseaus.

Ses goûts allèrent se fortifiant avec l'âge :

Au boire je prens grand plaisir :
Aussi fai-je en beaus draps vestir.
En viande fresche et nouvelle
Quant à table me voy servir,
Mon esprit se renouvelle
Violettes en leurs saisons
Et roses blanches et vermeilles
Voy volontiers; car c'est raisons,
Et chambres pleines de candeilles,
Jus et danses et longes veilles,
Et beaux lis pour li rafreschir,
Et au couchier, pour mieulx dormir,
Espices, clairet et rocelle;
En toutes ces choses véir (vivre),
Mon esprit se renouvelle.

Avec ces inclinations, aussitôt qu'il eut pris les ordres, il s'attacha d'abord à la maison de sire Robert de Namur, comte de Montfort. Ce seigneur, qui remarquait en lui une curiosité naturelle, une perpétuelle attention à s'enquérir des faits d'armes, l'engagea, fort jeune encore, à composer la *Chronique* des guerres

du temps. Froissart se fit *historien*; c'est le titre qu'il se donnait lui-même : « Je suis historien, » disait-il en se présentant; et il faisait des questions sur toutes choses. Être un historien à cette époque n'était pas condition facile. Que raconter? le passé? on l'ignorait, faute de livres; le présent? mais nulle communication régulière n'existait entre les peuples. Pour savoir, il fallait courir les aventures, être un historien errant, comme il y avait des chevaliers errants. Il fallait aller de ville en ville, de château en château, et voir sur les lieux, apprendre des personnages mêmes tout ce qu'on voulait dire. Cette ambulante étude convenait à l'humeur libre et hardie de Froissart. Après diverses aventures, il partit pour l'Angleterre, où il fut très-bien accueilli par les seigneurs, les dames et les demoiselles. La reine, Philippa de Hainaut, le protégeait beaucoup. Elle le fit son clerc, et, en cette qualité, il faisait des poésies pour les fêtes de sa cour. Mais il s'occupait toujours de sa grande *Chronique*, et il profitait de la faveur des princes pour voyager et s'instruire. Il alla visiter l'Écosse, alors pays perdu. Il approcha familièrement du prince de Galles (le prince Noir), le grand homme de ce siècle. Il suivit à Milan le grand duc de Clarence, qui allait épouser la fille de Galéas II. Des fêtes, voilà ce qu'il fallait à Froissart. Celles de Milan eurent quelque chose de plus remarquable que les tournois et les parures : c'était la présence des trois esprits les plus agréables du temps, Froissart, Boccace et Chaucer.

Froissart apprit à Milan la mort de sa protectrice. Désolé, il revint à son pays, et on lui donna la cure de Lestines, dans le diocèse de Cambrai. Il la garda peu de temps, et reprit la vie plus dissipée des cours. Il alla près de Wenceslas, duc de Brabant, prince généreux et qui faisait des vers. Froissart lui servait de secrétaire et de poëte; il retouchait les vers du duc, et y mêlait les siens. Il réunit le tout dans un roman de *Méliador*, ou du chevalier au soleil d'or. Wenceslas mourut; Froissart chercha une autre cour et un autre maître. Il passa au service du comte de Blois, qui le fit clerc de sa chapelle, et il composa pour sa cour des pastourelles et des épithalames. De là il eut envie d'aller voir la cour de Gaston Phœbus, comte de Foix. Il se mit en route sur un bon cheval, avec une lettre du comte de Blois; et menant en laisse quatre levriers. En cet équipage, il arrive à la cour de Béarn et y reçoit le plus gracieux accueil. Il assistait tous les soirs au souper du comte :

Là, toutes les nuits, je lisoie
Devant lui, et le solaçoie

D'un livre de Melyador,
Le chevalier au soleil d'or,
Lequel il voit volentiers;
Et me dit : « C'est un mestiers,
Beaus maistre, de faire tels choses. »
Dedens ce romanc sont encloses
Toutes les chansons que jadis
Faisait le bon duc de Braibant,
Dont l'âme soit en paradys!

En quittant ce prince, Froissart partit à la suite de la comtesse de Boulogne, qui allait épouser le duc de Berri. Il fut encore là de toutes les fêtes, et fit une pastourelle pour le lendemain de noces.

Il obtint vers ce temps le canonicat de Chimay. Puis il se remit à voyager plus que jamais pour la composition de son histoire. Il allait de Hollande en Picardie, de Paris à Valenciennes, se trouvait aux conférences de Lollinghen, à l'entrée d'Isabeau de Bavière à Paris, à l'entrevue du pape et de Charles VI dans Avignon, au serment de Gaston de Foix, dans Toulouse, regardant, écoutant, questionnant.

Il lui restait quelque chose à dire sur les guerres d'Espagne, et il lui manquait pour cela le témoignage des Portugais. On l'avait assuré que plusieurs chevaliers de cette nation se trouvaient à Bruges. Il part pour Bruges; il apprend là qu'un autre chevalier portugais, vaillant et sage, était en Zélande, et le voilà qui se met en route pour aller en Zélande savoir des nouvelles du Portugal. Il y trouve son homme, *gracieux et accointable*, et le tient six jours de suite, lui faisant raconter des histoires et anecdotes qu'il couche par écrit. Après avoir épuisé la mémoire de ce chevalier, il part pour une autre recherche. Il vieillissait, et son ardeur de savoir et de courir n'en était que plus vive; il s'embarqua de nouveau pour l'Angleterre. Il a conté lui-même sa réception à la cour, et comment il présenta au roi Richard II son roman de Méliador :

« Si le vis en sa chambre, dit-il, tout pourveu je l'avoie, et luy mis sur son lict; et lors l'ouvrit et regarda dedans, et luy plut très grandement; et plaire bien luy devoit, car il estoit enluminé, escrit et historié, et couvert de vermeil veloux à dix clous d'argent dorez d'or et richement ouvrez, au milieu rosiers d'or. Adonc demanda le roy de quoy il traitoit, et je luy dy : De chevalerie. De ceste responce fut tout resjouy; et regarda dedans le livre en plusieurs lieux, et y lisit; car moult bien parloit et lisoit françois;et

puis le fit prendre par un sien chevalier qui se nommoit messire Richard Credon, et porter en sa chambre de retrait, dont il me fit bonne chère. »

C'était au petit lever du roi d'Angleterre que ce livre avait été présenté, et tout le monde entourait Froissart; un écuyer du roi, imaginant alors que ce poëte était de plus un historien, s'approcha et lui dit : « Messire Jehan, n'avez-vous pas trouvé quelqu'un qui vous ait parlé d'un voyage que le roi a fait en Irlande? — Nenny, » répondit Froissart, et voilà ce personnage qui lui raconte ce qui s'est fait en Irlande, et Froissart le met dans sa *Chronique*.

Ainsi, qu'on se figure ce poëte de cour et ce choniqueur ambulant, toujours en quête d'événements qu'il recueille tantôt par hasard tantôt avec beaucoup de peine. Nous ne savons s'il portait avec lui des livres, ni où, ni comment il travaillait : mais à force de voyages, d'allées et de venues, cette grande *Chronique* se trouva faite au milieu de la vie la plus remuante qui fut jamais. Ce fut dans son canonicat de Chimay qu'il en écrivit la dernière copie; on ne sait pas vers quelle année.

On a soupçonné Froissart d'avoir fait des variantes dans ses récits. On a dit que, changeant de maître, allant d'une cour à l'autre, il altérait parfois les manuscrits de son histoire, selon les temps et les lieux. Ce reproche nous paraît peu fondé. Froissart travaillait partout à son histoire; mais ce qu'il lisait à la cour des princes, c'étaient surtout romans et vers galants. Quoi qu'il en soit, la *Chronique* de Froissart offre une assez grande impartialité. Il y a sans doute peu d'indignation pour les pillages et les cruautés des Anglais, mais ce n'est pas une traîtresse complaisance pour le plus fort; ce n'est point par une lâche désertion du vaincu, c'est qu'un certain sens moral, une certaine chaleur d'humanité manquait à l'historien comme à ses personnages. Les faits hideux de vengeance, de perfidie qui nous révoltent, excitaient alors assez peu d'étonnement; et l'historien serait infidèle à son temps, s'il avait marqué pour son compte plus d'émotion et de colère. Il aime les Anglais, cela est vrai; mais il aime aussi la bravoure des Français. Il est pour le Prince-Noir, mais il est aussi pour Bertrand Du Guesclin.

Maintenant ce livre, que nous paraît-il? Une histoire presque universelle des Etats de l'Europe, depuis l'année 1322 jusqu'à la fin du XIVe siècle. Nous disons presque universelle, car, dans la pensée de l'auteur, ce qui prédomine c'est l'Angleterre et la France : l'Angleterre, avec ses victoires, son invasion; la France, avec la défaite de son roi Jean, les victoires et la sagesse de Charles V, les malheurs et l'égarement de Charles VI. Autour de ce centre de récit, premier objet de l'historien, venaient se réunir des

histoires tout entières, amenées là comme par épisodes. Du Guesclin et le Prince-Noir, après s'être heurtés en France, se rencontrent en Espagne. Froissart y suit ses héros. L'Espagne le fait penser au Portugal. Ainsi, nulle distribution savante et systématique; la préoccupation de l'historien devenant la règle de son récit. Quelquefois d'heureux contrastes, d'adroites transitions, l'historien mis en scène, ses aventures mêlées aux faits de l'histoire. Par exemple, dans ce voyage qu'il fit pour conduire quatre levriers à Gaston de Foix, il rencontra sur la route un chevalier, nommé messire d'Espaing du Lyon, homme habile dans les négociations et dans les guerres. Il l'accoste, et, tout en chevauchant de concert, il l'interroge. Il rencontre une ville fortifiée, un château fort : il questionne le chevalier, qui raconte à Froissart que cette ville a été emportée d'assaut, que ce château fort a été pris par ruse, enfin tout ce qui s'est passé. Froissart met cela dans son récit, avec tout le dialogue. Quand on lit Hérodote, on aime qu'il vous parle de son voyage en Egypte, de ses questions aux prêtres des dieux et de leurs réponses. Froissart, qui n'avait pas lu Hérodote, fait comme lui, il intercale dans ses *Chroniques* son voyage de Blois à Orthez et tous les récits que lui fait le chevalier :

« En chevauchant, le gentilhomme et beau chevalier, dès qu'il avait dit au matin les oraisons, devisait tout le jour avec moi; demandant nouvelle, et aussi quand je lui en demandois, il m'en répondoit...

« Après disner, le chevalier me dit : « Chevauchons ensemble tout souef, nous n'avons que deux lieues de ce pays, qui valent bien trois de France, jusques à notre gîte.» Je répondis : «Je le vueil.»

Et ailleurs :

« Messire Espaing du Lion me dit : « Messire Jean, allons voir la ville. — Sire, dis-je, je le vueil. » Nous passâmes au long de la ville et vînmes à une porte qui sied devers Palamininch, et passâmes, et outre, vînmes sur les fossés. Le chevalier me montra un pan de mur de la ville, et me dit : « Véez-vous ce mur illec ? — Oïl, sire, dis-je; pourquoi le dites-vous ? — Je le dis pour tant, dit le chevalier, vous véez bien que il est plus neuf que les autres. — C'est vérité, répondis-je. — Or dit-il, je vous le conterai, par quelle incidence ce fut, et quelle chose, il y a environ dix ans, il en advint. Autrefois vous avez bien ouï parler, etc...»

Cette forme est employée tout un demi-volume; et, bien qu'elle soit accidentelle, l'art n'aurait pas mieux imaginé. C'est un passage de la narration générale à une foule de petits détails, qu'il eût été difficile de semer dans cette narration. Les pauvres histo-

riens modernes sont accablés sous le nombre des faits et des circonstances; ils sont obligés de les exposer dans un récit bien long, ou de les résumer en réflexions abstraites. Froissart ne suspend jamais le récit; mais il change le narrateur : tantôt c'est lui, tantôt un personnage. Il se réserve les grands événements, les batailles, les fêtes; il les raconte comme s'il en avait été spectateur. Puis, cette foule de menus faits et d'anecdotes qui gêneraient sa marche, il en charge parfois un interlocuteur; et la vivacité de l'entretien ajoute une nuance au récit et pique l'attention du lecteur. Conter est tout le génie de Froissart; mais il conte admirablement.

On ne trouve point dans Froissart ces recherches instructives, cette précision de détails, ce soin de la vérité qu'on a coutume de demander aux historiens, non-seulement dans la peinture, mais dans l'explication des événements. Froissart ne s'inquiète ni des causes ni des moyens. Son livre en ressemble d'autant plus aux romans de chevalerie, où l'on ne dit jamais les détails prosaïques de la vie. Vous ne trouverez rien d'exact, dans Froissart, sur les impôts, le commerce, les provisions de guerre; mais il décrit parfaitement les drapeaux, les devises, les champs de batailles et les cours, tout ce qui frappait l'imagination et les yeux. Il ne donne pas la statistique du camp; mais il donne le tableau des tournois. Quant à la peinture des hommes, elle est admirable. Edouard III, le Prince-Noir, le roi Jean, Charles V, le connétable de Clisson, Bertrand Du Guesclin, Gaston, toutes ces physionomies sont là : vous entendez les discours de ces hommes, soit que l'historien les répète littéralement ou qu'il les invente, dans un parfait rapport avec leurs caractères et avec leur temps, qui est le sien. Le dirons-nous? à cet égard il nous paraît avoir un avantage sur les anciens. Dans les discours qui parsèment leur histoire, vous reconnaissez l'écrivain plus que le personnage. L'élégance de Tite-Live, la précision ornée et brillante de Tacite, ont empreint d'un caractère à peu près semblable tous les discours qu'ils rapportent; mais les paroles que Froissart met dans la bouche de Charles V, au lit de mort, ont dû être prononcées; l'auteur n'y est pour rien. S'agit-il de personnages inférieurs, de bourgeois, pour lesquels Froissart n'a pas grand goût, l'historien conserve leur langage avec une parfaite simplicité, malgré sa préférence pour les tournois et le beau monde de la chevalerie.

Dans le dernier siècle, on a voulu mettre en scène le dévouement des six bourgeois de Calais. On a fait une tragédie qui est la chose du monde la plus fausse, bien qu'elle ait eu grand succès. Tous ces bourgeois sont plus que des chevaliers; ils parais-

sent uniformément guindés à un ton d'héroïsme. Lisez Froissart; tous les personnages y sont vrais. Le gouverneur de Calais aura son courage et sa fierté à lui; c'est un homme d'un autre ordre que les bourgeois; il parlera autrement. Les bourgeois, qui ne sont pas des citoyens d'Athènes ou de Rome, n'auront pas cette rage de mourir que leur a donnée Dubelloy; et c'est là le sublime de leur action; avec un cœur d'homme, un cœur de bourgeois, si vous voulez, avec peu d'envie d'être tués, ils se sont offerts pour leur pays. Ils craignent d'être pendus; et, malgré la peine que cela leur fait, ils vont chercher le roi, qui est bien capable de les pendre sur place. Quand ils arrivent devant le roi d'Angleterre, qui est fort irrité et veut qu'ils meurent, rien ne les défend, que la pitié de la reine; elle est là, enceinte, et la vue de ces six hommes, *la hart au col*, lui fait mal; elle pleure et demande si bien leur grâce, que le roi l'accorde, tout en grondant.

Mais écoutons le récit de Froissart :

« Lors messire Jean de Vienne vint au marché, et fit sonner la cloche pour assembler toutes manières de gens à la halle. Au son de la cloche, vinrent hommes et femmes; car moult désiroient à ouïr des nouvelles. Quand ils furent tous venus et assemblez en la halle, hommes et femmes, messire Jean de Vienne leur démontra moult doucement les paroles toutes telles que ci-devant sont récitées, et leur dit que aultrement ne pouvoient estre, et eussent sur ce avis et brève réponse. Quand ils ouïrent ce rapport, ils commencèrent tous à crier et à pleurer, et n'eurent pour l'heure pouvoir de répondre ni de parler, et mesmement messire Jean de Vienne larmoyait moult tendrement.

« Une espace aprez se leva en pied le plus riche bourgeois de la ville qu'on appeloit sire Eustache de Saint-Pierre, et dit devant tous ainsi : « Seigneur, grand pitié et grand meschief seroit de laisser mourir un tel peuple que ici a, par famine ou aultrement, quand on y peut trouver aucun moyen..., J'ai si grand espérance d'avoir grâce et pardon envers Notre-Seigneur, si je meurs pour ce peuple sauver, que je veuil estre le premier, et me mettrois volentiers en ma chemise, à nud chef, et la hart au col, en la mercy du roy d'Angleterre. » Quand sire Eustache de Saint-Pierre eut dit ceste parolle, chacun l'alla adorer de pitié, et plusieurs hommes et femmes se jetoient à ses piés, pleurans tendrement, et estoit grand pitié de là estre, et eux ouïr, écouter et regarder.

« Secondement, un autre très honneste bourgeois et de grand affaire, et qui avoit deux belles damoiselles à filles, se leva et dit tout ainsi qu'il feroit compaignie à son compère sire Eustache de Saint-Pierre; et appelait-on icelui sire Jean d'Air.

« Aprez, se leva le tiers, qui s'appeloit sire Jacques de Vissant, qui estoit riche homme de meuble et d'héritage, et dit qu'il feroit à ses deux cousins compaignie.

« Ainsi fit sire Pierre de Vissant, son frère; et puis le cinquième, et puis le sixième, et se dévestirent là ces six bourgeois tous nus en leurs braies et leurs chemises, en la ville de Calais, et mirent hart en leur col, ainsi que l'ordonnance le portoit, et prirent les clefs de la ville et du chastel, chacun en tenoit une poignée....

« Si s'en allèrent les six bourgeois en cest estat que je vous dis, avec messire Gauthier de Mansuy. qui les amena tout bellement devers le palais du roy....

« Le roy estoit à ceste heure en sa chambre, à grand compaignie de comtes, de barons et de chevaliers. Si entendit que ceux de Calais venoient en l'arroy qu'il avoit devisé et ordonné; et se mit hors, et s'en vint en la place devant son hostel; et tous ces seigneurs aprez lui, et encore grand foison qui y survinrent pour veoir ceux de Calais, ni comment ils finiroient, et mesmement la royne d'Angleterre, qui moult estoit enceinte, suivit le roy son seigneur. Si vint messire Gautier de Manny, et les bourgeois près lui qui le suivoient.... Le roy se tint tout coy, et les regarda moult cruellement; car moult haïssoit les habitans de Calais. Ces six bourgeois se mirent tantost à genoux par devant le roy, et dirent ainsi, en joignant leurs mains : « Gentil sire et gentil roy, véez-nous cy six qui avons esté d'ancienneté bourgeois de Calais et grands marchands : si vous apportons les clefs de la ville et du chastel.... Si veuillez avoir de nous pitié et mercy par votre très-haute noblesse.... » Le roy les regarda très-ireusement : et, quand il parla, il commanda que on leur coupast tantost les testes.

« Tous les barons et les chevaliers qui là estoient en pleurant, prioient si acertes que faire pouvoient au roy qu'il en voulust avoir pitié et mercy; mais il n'y vouloit entendre. Grinça le roy les dents et dit : « Qu'on fasse venir le coupe teste.

« Adonc fit la noble royne d'Angleterre grand humilité, qui estoit durement enceinte, et pleuroit si tendrement de pitié que elle ne se pouvoit soutenir. Si se jeta à genoux par devant le roy son seigneur, et dit ainsi : « Ha ? gentil sire, depuis que je repassai la mer en grand peril, si, comme vous savez, je ne vous ai rien requis ni demandé; or, vous pris-je humblement et requiers en propre don, que pour le fils de Sainte Marie, et pour l'amour de moi, vous veuillez avoir de ces six hommes mercy. »

« Le roy attendit un petit à parler, et regarda la bonne dame sa femme qui pleuroit à genoux moult tendrement; si lui amollit le cœur; car envis l'eust courroucée, au point où elle estoit; si

dit : « Ha ! dame, j'aimasse trop mieux que vous fussiez autre part que cy. Vous me priez si acertes que je ne le vous ose escondire ; et combien que je le fasse avec peine, tenez, je les vous donne ; si en faites vostre plaisir. » La bonne dame dit : « Monseigneur, très-grand mercy ! » Lors se leva la royne, et fit lever les six bourgeois et leur osta les cordes d'entour leur col, et les emmena avec li en sa chambre, et les fit revestir et donner à disner tout aise, et puis donna à chacun six nobles et les fit conduire hors de l'ost à sauveté. »

Les peintures de la vie féodale, tracées par Froissart, présentent tous les contrastes de rudesse et de courtoisie chevaleresque, de barbarie et d'humanité. Une infinie variété naît de sa naïve exactitude. Son âme vive et mobile, enjouée plutôt que forte, est un miroire fidèle où se reflète le moyen âge.

Le roi Jean, prisonnier dans la tente du prince de Galles, offre une peinture admirable. Vous vous souvenez de l'entrevue de Paul-Emile et de Persée dans Tite-Live. Paul-Emile n'y paraît qu'un vainqueur dur et dédaigneux, auquel l'historien a prêté quelques lieux communs de morale philosophique. Froissart est bien supérieur en étant plus simple.

« Quand ce vint au soir, le prince de Galles donna à souper au roi de France et à monseigneur Philippe, son fils, à monseigneur Jacques de Bourbon, et à la plus grande partie des comtes et des barons de France, qui prisonniers estoient. Et assist le prince le roy de France et son fils monseigneur Philippe, monseigneur Jacques de Bourbon, monseigneur Jean d'Artois, le comte de Tancarville, etc., à une table moult haute et bien couverte ; et tous les autres barons et chevaliers aux autres tables. Et servoit toujours le prince au-devant de la table du roy, et par toutes les autres tables, si humblement comme il pouvoit. Ni oncques ne se voulut seoir à la table du roy, pour prière que le roy lui sçût faire ; ainsi disait toujours qu'il n'estoit mie encores si suffisant qu'il apparteinst de lui sceoir à la table d'un si hault prince et de si vaillant homme que le corps de lui estoit, et que montré avoit la journée. »

C'est que le prince de Galles, bien que vainqueur du roi Jean, se souvenait qu'il était son vassal. Ainsi, du milieu de cette féodalité si cruelle, si barbare, sortait une urbanité nouvelle. Le souvenir d'un certain devoir faisait que le vassal victorieux dans une bataille servait à table humblement son seigneur vaincu et prisonnier.

« Et toujours s'agenouilloit par devant le roy, et disoit bien : « Cher sire, ne veuillez mie faire simple chère, pour tant si Dieu

n'a voulu consentir huy votre vouloir; car certainement monseigneur mon père vous fera tout l'honneur et amitié qu'il pourra, et s'accordera à vous si raisonnablement que vous demeurerez bons amis ensemble à toujonrs. Et m'est avis que vous avez grand raison de vous réjouir, combien que la besoigne ne soit tournée à votre gré; car vous avez aujourd'hui conquis le hault nom de prouesse, et avez passé tous les mieux fesans de votre costé. Je ne le dis mie, cher sire, sachez, pour vous railler; car tous ceux de notre partie et qui ont vu les uns et les autres, se sont par pleine science à ce accordés, et vous en donnent le prix et le chapelet, si vous le voulez porter. »

« A ce point commença chascun à murmurer, et disoient entre eux François et Anglois, que noblement et à point le prince avoit parlé. Si le prisoient durement, et disoient communément que en lui avoient et auroient encore gentil seigneur, s'il pouvoit longuement durer et vivre, et en telle fortune persévérer. »

Dans certains récits de bataille, dans le récit de la bataille de Crécy, Froissart est véritablement homérique. On ne saurait décrire avec plus de force le choc de ces deux masses d'hommes d'armes qui se heurtent. Arrivez-vous dans le château de Gaston de Foix, il est impossible de peindre avec plus de grâce la vie oiseuse, les délices, les fêtes de cette cour. Passez-vous en Espagne, la tyrannie de Pierre le Cruel, la hardiesse de Henri de Transtamare, le génie du Prince-Noir, sont devant vous. Rentrez-vous en France, la sagesse de Charles V, son activité, son administration habile et réparatrice, sont décrites avec un soin et un sérieux que fait ressortir l'enjouement habituel de Froissart. Grands événements, anecdotes familières, nations diverses, Anglais, Flamands, Français, tout se mêle et se succède sans confusion; et jamais les couleurs de l'historien ne sont semblables, quoiqu'il soit toujours naïf, naturel, abandonné. (*M. Villemain, Littérature au moyen-âge.*)

Enguerrand de Monstrelet.

Enguerrand de Monstrelet, prévôt de Cambrai, continua la *Chronique* de Froissart jusqu'en 1453. Lui-même fut continué par Jacques Duclerq jusqu' en 1467, et de main en main l'ouvrage fût poussé jusqu'en 1516 (*). La *Chronique* de Montrelet se dis-

(*) La première addition, à partir de 1467, n'est autre chose que la *Chronique de Louis XI*, connue sous le nom de *Chonique scandaleuse* attribuée à Jean de Troyes, greffier de l'hôtel de ville de Paris. La seconde continuation, qui comprend le règne de Charles VIII, est de Pierre Desrey.

tingue par la fidélité des dates, la naïveté du style et la clarté des faits; mais il faut se mettre en garde contre sa partialité dans tout ce qui concerne le duché de Bourgogne. On lui reproche de la diffusion, parce qu'en trois gros volumes in folio il ne donne que l'histoire de cinquante-trois ans; mais il faut remarquer que sa *Chronique* réunit une immense quantité de pièces justificatives très-précieuses; il y a inséré textuellement des édits, de harangues. des plaidoyers, des defis et des traités. C'est une mine féconde à exploiter pour les savants qui veulent discuter les faits et en approfoudir les causes.

Juvénal des Ursins, fils d'un père qui s'était illustré dans la magistrature, suivit d'abord la même carrière, mais il l'abandonna bientôt pour entrer dans les ordres. Il devint archevêque de Reims; ce fut lui qui sacra Louis XI (1461) et qui présida les évêques chargés de réviser le procès de Jeanne d'Arc. Les devoirs qu'il avait à remplir ne l'empêchèrent pas de devenir l'historien des événements, déplorables qui avaient marqué le règne de Charles VI. Son livre est écrit avec franchise et naïveté; émané d'un homme aussi haut platé que Juvénal, c'est le document le plus précieux de l'histoire de son temps. Nous ne pouvons résister au désir de transcrire une des curieuses anecdotes qu'il renferme. L'auteur, après avoir rapporté que l'on célèbre Isabeau de Bavière, continue ainsi :

« Au roy feut rapporté qu'on faisoit les dicts préparatifs, et dit à Savoisi, qui estoit un de ceux qui estoient des plus près de luy : « Savoisi, je te prie tant que je puis, que tu montes sur un bon cheval, et je monterai derrière toi, et nous nous habillerons tellement, qu'on ne nous congnoistra point, et allons veoir l'entrée de ma femme. » Et combien que Savoisi feist bien son debveoir de le desmouvoir; toutesfois le roi le voulut, et luy commanda que ainsi feust faict. Si feit Savoisi ce que le roy lui avoit commandé, et se déguisa le mieux qu'il put, et monta sur un fort cheval, et le roy dernière luy, et s'en allèrent parmy la ville en divers lieux, et s'advancèrent pour venir au Chastelet, à l'heure que la royne passait, et avoit moult de peuple et grande preise. Et se bouta Savoisi le plus près qu'il peut, et là avoit sergens de tous costez à grosses boulayes. Lesquels, pour défendre la presse, et qu'on ne feist quelque violence au lict, où estoit le cerf, frappoient d'un costez et d'autre de leurs boulayes bien fort, et s'efforçoit toujours Savoisi d'approcher. Et les sergens qui ne cognoissoient ne le roy, ne Savoisi, frappoient de leurs boulayes sur eulx. Et en eut le roy plusieurs coups et borions sur les espaules bien assis. Et au soir en la présence des dames et des damoiselles, feut la chose sceüe et

récitée, et s'en commença-on à farcer; et le roy mesme se farçoit des horions qu'il avait eus et reçus. »

De 1462 jusqu'à la fin du xve siècle, l'imprimerie, encore toute récente, reproduisit un grand nombre de romans de chevalerie. C'était la lecture favorite du temps. Le génie des romans chevaleresques était partout; il passait dans la chronique, dans l'histoire. Si nous consultons Olivier de La Marche, chroniqueur exact et judicieux, on y trouve des scènes toutes chevaleresques. Si nous prenons les *Mémoires de Boucicaut,* nous y voyons ce maréchal Boucicaut, personnage historique et sérieux, soumis à toutes les épreuves de l'éducation galante des romans. Les principaux chapitres ressemblent à ceux de Gérard de Nevers, ou du petit Jehan de Saintré. C'est le même style fleuri, le même mélange d'images guerrières et champêtres.

« Quand l'hyver fut passé, et le renouvel du doux printemps fut revenu, en la saison que toute chose meine joye, et que bois et prez revestent de fleurs, et la terre verdoye, quand oisillons par boncaiges menent grand bruit, lorsque rossignols demeinest glay (chant, ramage)... adonc au gay mois d'avril, estoit le bel gracieux et gentil chevalier messire Boucicaut, à la cour du roy, où festes et danses souvent se faisoient, etc. »

Voilà comment on écrivait l'histoire.

Ces exemples, qu'il serait facile de multiplier, ne peuvent que relever, par le contraste, le rare mérite d'un historien du même temps, aussi judicieux, aussi politique, aussi raisonnable que les autres étaient romanesques. Cet historien, c'est Philippe de Comines.

Comines.

Philippe de Comines, seigneur d'Argenton, naquit en 1447, au château de Comines, situé sur la Lys, près de Menin. Issu d'une illustre famille de Flandre, il passa les premières années de sa jeunesse à la cour de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, qui l'honorait de toute sa confiance. Ayant été assez heureux pour contribuer à un traité entre le duc et Louis XI, prisonnier à Péronne, ce dernier fut tellement satisfait de la médiation de Comines, qu'il ne négligea rien pour l'attirer auprès de lui. Il y réussit; et Comines passa, en 1472, de la cour de Bourgogne à celle de France. Dans ses *Mémoires,* il se tait sur les motifs qui ont pu le décider à abandonner son maître, et rien n'éclaircit ce point important de sa vie. Louis XI le combla de faveurs et de richesses, le fit sénéchal de Poitou, et quelques temps après lui donna pour

épouse Hélène de Jambes, d'une famille riche et illustre. Comines fut reconnaissant, s'attacha à son maître, et lui rendit des services importants à la guerre et dans les diverses négociations. Après la mort de Louis XI, son successeur, Charles VIII, ne l'honora pas de la même faveur; Comines se rangea du parti du duc d'Orléans, à qui on l'accusa d'avoir vendu les secrets de l'Etat. Il fut arrêté et conduit à Loches, où il passa huit mois enfermé dans une de ces cages de fer que Louis XI avait mises en usage. De là on le transféra à Paris, et, après une détention de deux ans, il fut absous de tous les crimes qu'on lui imputait. Le roi rappela Comines près de lui, et, connaissant son mérite et son expérience, lui confia plusieurs négociations, notamment avec les Vénitiens, où Comines eut le désagrément de ne pas réussir. Le duc d'Orléans (Louis XII) monta sur le trône en 1498. Comines vint rendre ses hommages au nouveau roi; et là se termine tout ce qu'il nous apprend de lui dans ses *Mémoires*. Il mourut le 16 août 1509, dans son château d'Argenton, à l'âge de soixante-quatre ans.

Ses *Mémoires sur l'histoire de Louis XI et de Charles VIII*, depuis 1464 jusqu'en 1498, sont un des morceaux les plus intéressants de l'histoire de France. « En mon Philippe de Comines, dit Montaigne, vous trouverez le langage doux et agréable d'une naïve simplicité; la narration pure, et en laqnelle la bonne foi de l'auteur reluit évidemment, exempte de vanité parlant de soi, et d'affection et d'envie parlant d'autrui; ses discours et exhortements accompagnés plus de bon zèle et de vérité, que d'aucune exquise suffisance; et, tout partout, de l'autorité et gravité, représentant son homme de bon lieu, et élevé aux grandes affaires. » (*Essais, liv. II, ch.* 10.)

De même que les *Chroniques* de Froissart, au XIVe siècle, retraçaient, pour ainsi dire, le sérieux de la chevalerie et étaient le chef-d'œuvre de cet art de conter employé par les trouvères, ainsi le livre de Comines, en marquant le progrès que la raison, le gouvernement, l'art de vivre avaient fait en France au XVe siècle, offre la perfection d'un récit à la fois judicieux et naïf.

Au talent de conter se joint la sagacité politique; il y a la même différence entre les écrivains qu'entre les sujets : ce n'est plus un troubadour décrivant des tournois et des batailles; c'est un homme d'Etat expliquant des négociations et des intrigues. Comines n'est pas éloquent, il a dans l'esprit trop de rectitude et de fermeté pour trouver de vives expressions. Fait-il un portrait de Louis XI : sans doute il analyse fort bien l'esprit et les qualités de ce prince; mais il passe froidement sur ses vices, ne tenant

compte que de ce qui est utile ou nuisible à la conduite des affaires.

« Entre tous ceux que j'ay jamais connus, le plus sage, pour soy tirer d'un mauvais pas, en temps d'adversité, c'estoit le roy Louis XI, nostre maistre, le plus humble en paroles et en habits, et qui plus travailloit à gagner un homme qui le pouvoit servir, ou qui luy pouvoit nuire. Et ne s'ennuyoit pas d'estre refusé une fois d'un homme qu'il prétendoit gagner; mais y continuoit, en lui promettant largement, et donnant par effet argent et estats qu'il connoissoit qui lui plaisoient. Et ceux qu'il avoit chassez et deboutez en temps de paix et de prospérité, il les rachetoit bien cher, quand il en avoit besoin, et s'en servoit : et ne les avoit en nulle haine pour les choses passées. Il estoit naturellement amy des gens de moyen estat, et ennemy de tous grands qui se pouvoient passer deluy. »

On a comparé Comines à Tacite; c'est, selon nous, une double et grande méprise. D'abord Louis XI ne fut point un de ces méchants empereurs stigmatisés par l'historien latin; ensuite le sang de Tacite bout à la pensée non-seulement d'un tyran, mais d'un maître; sa justice est de l'indignation; il hait le triomphe inique, il aime la défaite honorable; il est pour Thraséas contre Vespasien; il hait Tibère : Comines aime assez Louis XI. La tyrannie lui paraît surtout odieuse, parce qu'elle est déraisonnable. Il était près de Louis XI dans les derniers temps de ce prince, il venait l'entretenir d'affaires publiques et recevoir ses ordres. Il avait même le triste honneur de coucher dans sa chambre. Quelle idée cela lui donne-t-il?

« Est-il doncques possible de tenir un roy, pour le garder plus honnestement, et en estroite prison, que luy-même se tenoît? Les cages où il avoit tenu les autres avoient quelques huict pieds en carré, et luy, qui estoit si grand roy, avoit une petite cour de chasteau à se pourmener; encore n'y venoit-il guère, mais se tenoit en la galerie, sans partir de là, sinon par les chambres : et alloit à la messe, sans passer par ladite cour. Voudroit-on dire que ce roy ne souffrit pas aussi bien que les autres, qui ainsi s'enfermoit et se faisoit garder, qui estoit en peur de ses enfants, et de tous ses prochains parents, et qui changeoit et muoit de jour en jour ses serviteurs qu'il avoit nourris, et qui ne tenoient biens ne honneurs que de lui, tellement qu'en nul d'eux ne s'osoit fier, et s'enchaisnoit ainsi de si estransges chaisnes et clostures? »

Il fallait qu'il y eût dans ce spectacle de Louis XI mourant quelque chose de bien tragique et de bien misérable, car l'âme

politique de Comines finit par être remuée ; et, après avoir décrit les angoisses de Louis XI, ce solitaire qu'il fait venir et auquel il demande la vie pour des reliques, ce médecin dont il subit les insolences, dont il paie les menaces, après nous avoir tranquillement, froidement traînés à travers les supplices anticipés, tout l'enfer en cette vie que se faisaient Louis XI et d'autrss princes, il arrive à cette conclusion :

« Mais à parler naturellement, comme homme qui n'a aucune littérature, mais quelque peu d'expérience et sens naturel, n'eût-il pas mieux valu à eux et à tous autres princes et hommes du moyen estat, qui ont vescu sous ces grands, et vivront sous ceux qui règnent, eslire le moyen chemin en ces choses? C'est à sçavoir moins se soucier, et moins travailler, et entreprendre moins de choses, et plus craindre à offenser Dieu, et à persécuter le peuple, et leurs voisins, par tant de voies cruelles, que j'ai assez déclarées par ci-devant, et prendre des aises et plaisirs honnestes? Leurs vies en seroient plus longues. Les maladies en viendroient plus tard : et leur mort en seroit plus regrettée, et de plus de gens, et moins désirée : et auroient moins à douter de la mort. »

Ce dernier trait semble de Bossuet.

Pour faire connaître le style narratif de Comines, citons le récit qu'il fait de la bataille de Granson. Après avoir dit que les Suisses s'étaient réunis en petit nombre, il ajoute :

« Le duc de Bourgogne, contre l'opinion de ceux à qui il en demandoit, délibéra d'aller au devant d'eux, à l'entrée des montagnes où ils estoient encores, qui estoit bien son desavantage, car il estoit bien en lieux advantageux pour les attendre, et clos de son artillerie, et partie d'un lac : et n'y avoit nulle apparence qu'ils luy eussent sceu porter dommage. Il avoit envoyé cent archers garder certain passage à l'encontre de cette montagne : et rencontrèrent ces Suisses, et luy se mit en chemiu, la pluspart de son armée estant encores en plaines. Les premiers rangs de ces gens cuidoient retourner, pour rejoindre avec les autres; mais les menües-gens qui estoient tous derrière, cuidans que ceux-là fuissent, se mirent à la fuite : et peu à peu se commença à retirer cette armée vers le camp, faisans aucuns très-bien leur devoir. Fin de compte, quand ils vindrent jusques à leur ost, ils n'essayèrent point de se deffendre, et tout se mit à la fuite : et gagnèrent les Allemans son camp et son artillerie, et toutes les tentes et pavillons de luy et de ses gens, dont il y avoit grand nombre et d'autres très-biens infinis; car rien ne se sauva que les personnes et furent perdües toutes les grandes bagues du dit

duc : mais de gens, pour cette fois, il ne perdit que sept hommes d'armes. Tout le demeurant fuit, et luy aussi. Il se devoit mieux dire de luy qu'il perdit *honneur et chevanche ce jour*, que l'on ne fist du roy Jehan de France, qui vaillamment fut pris à la bataille de Poitiers.

« Voici la première male advanture et fortune que ce duc avoit jamais eue en toutes sa vie. De toutes ses autres entreprises il en avoit eu l'honneur ou le profit. Quel dommage luy advint ce jour, pour user de sa teste, et mépriser conseil? Quel dommage en a receu sa maison, et en quel estat en est-elle encores, et en adventure d'estre d'ici à longtemps. Quantes sortes de gens luy en devindrent ennemis, et se déclarèrent, qui le jour de devant temporissoient avec luy, et se feignoient amis? Et pour quelle querelle commença cette guerre? Ce fut pour un chariot de peaux de moutons, que monseigneur de Romont prit à un Suisse, en passant par sa terre. Si Dieu n'eust délaissé le dit duc, il n'est pas apparent qu'il se fust mis en péril pour si peu de chose : veu les offres qui lui avoient esté faites, et contre tels gens il avoit à faire, où il n'y pouvoit avoir nul acquest, ne nulle gloire : car pour lors les Suisses n'estoient point estimez comme ils sont pour cette heure : et n'estoit rien plus pauvre, et ay ouy dire à un chevalier des leurs, qui avoit esté des premiers ambassadeurs, qu'ils avoient envoyez devers le dit duc, qu'il avoit dit en faisant leurs remontrances, pour le démouvoir de cette guerre, que contre eux ne pouvoient rien gagner : car leur pays estoit trés-stérile et pauvre; et qu'ils n'avoient nuls bons prisonniers, et qu'il ne croyoit pas que les esperons et mords des cheveaux de son ost ne vausissent plus d'argent, que tous ceux de leur territoire ne sauroient payer de finances, s'ils estoient pris. »

Pour apprécier le mérite de Comines, mérite isolé dans son époque, il faut le comparer aux chroniqueurs contemporains, tels que Monstrelet, et surtout Jean de Troyes, dont la plume scrupuleuse notait en style de greffier (*) tous les événements survenus dans Paris, le sermon d'aujourd'hui, l'orage de la veille, et décrivait avec la même bonhomie les détails d'une fête populaire, l'arrivée des ennemis, les aventures plaisantes de la ville et la misère du royaume. (*M. Villemain, Littérature du moyen âge.*)

Citons encore sur Comines ce passage remarquable de M. Nisard:

« Tel est, dit-il, le besoin qu'ont les esprits élevés, même dans les temps les plus corrompus, d'une règle du bien et du

(*) Il était en effet greffier de la Sainte-Chapelle.

mal, qu'à défaut de la morale générale qui eût fait voir à Comines le mal dans le succès, il le voit du moins dans les revers, qu'il attribue à l'ignorance des princes et à leur peu de foi. Il reconnaît la main de Dieu dans cette chute si rapide de la maison de Bourgogne et dans ces emportements du dernier de ces grands vassaux qui, depuis un siècle, tenaient en échec leur suzerain. Ses réflexions sur cet événement, le plus considérable du xv[e] siècle, sont graves et éloquentes. C'est d'ailleurs une morale si vraie, que celle qui fait sortir des conseils de Dieu les grandes fortunes d'ici-bas, comme les grandes catastrophes, qu'elle inspire des pages durables à un homme qui ne pensait qu'à mettre des notes sur le papier. Un progrès de plus de la langue, et on s'imaginerait lire Bossuet montrant le doigt de Dieu dans les chutes des empires et la disparition des peuples, et épouvantant la sagesse humaine de la fragilité de ses établissements.

« Je vois, dans Comines, des causes et des effets, les passions et leurs conséquences, les desseins secrets sous les apparences publiques; moins de costumes que dans Froissart, mais plus d'hommes; je vois quels sont les mobiles politiques de l'époque, si semblables à ceux de toutes les époques; je vois pourquoi certains desseins échouent, et pourquoi d'autres réussissent; lequel eût le mieux valu, dans certaines affaires, du courage ou de la prudence. Je n'assiste plus, comme dans Froissart, à un vain spectacle, dont le sens et la moralité m'échappent; mais je sens mon jugement se fortifier du jugement d'un homme supérieur, élevé, comme dit Montaigne, aux grandes affaires, et qui m'apprend à connaître mon temps par le sien.

« Froissart, c'est le drame, sans ses ressorts cachés, sans ce qui l'explique, sans sa moralité : Comines, c'est le drame complet, moins peut-être quelque mise en scène, qui n'y eût pas beaucoup servi. Indiquer les causes des événements et les motifs des actions; entre ces causes, distinguer les véritables de celles qui n'ont été qu'apparentes; entre ces motifs, discerner ceux qui ont déterminé les actions de ceux qui n'ont servi que de prétextes; descendre dans le fond de l'homme et découvrir la pensée secrète sous le rôle; enfin, par une réserve admirable, quand les événements ont été trop grands ou trop soudains pour que l'historien les puisse expliquer par des raisons humaines, y avoir des effets de la sagesse et de la justice de Dieu, voilà, ce semble, une première ébauche de l'histoire assez belle, et, si ce n'est pas encore l'histoire elle-même, c'est seulement parce qu'il y manque une dernière et suprême convenance, qui est une langue mûre pour les choses de l'art.

« La langue de Comines n'est pas mûre, parce que toutes ces pensées dont nous le louons, sont plutôt entrevues et indiquées qu'envisagées d'une vue claire et exprimées pleinement.

« Admirons, cependant, quels progrès la langue a faits depuis Froissart, en clarté, en précision, en nationalité. Il y a moins de mots étrangers, moins de saxon, moins de vieux gaulois, moins de latinismes dans les mots, sinon dans les tours, et peut-être plus de variété dans la phrase. Mais voici la grande différence : la langue de Froissart est presque exclusivement descriptive et matérielle; celle de Comines est plus abstraite. L'un emprunte ses images et ses couleurs aux spectacles qu'il décrit, et lors même qu'il veut peindre les douleurs morales, il s'attache plus à en faire voir la pantomime qu'à en analyser les effets intérieurs. L'autre tire les nuances délicates de sa langue des profondeurs de la réflexion et du raisonnement. La langue de Froissart est la langue des faits; celle de Comines est la langue des idées; Comines, en cent endroits, fait toucher à Montaigne. » (*Histoire de la littérature française.*)

SEIZIÈME SIÈCLE.

MÉMOIRES.

D'Estrées. — Montluc. — La Noue. — Brantôme. — Sully. — Loffemas. — Olivier de Serres. — Marguerite de Valois.

Lorsque nous arrivons à ces hardis capitaines, qui, ne voulant pas laisser en oubli les entreprises auxquelles ils ont eu part, se sont occupés de retracer eux-mêmes, encore tout émus et tout couverts de la poudre des camps, le tableau des succès et des revers de leur parti, nous trouvons la portion la moins étudiée, la plus intéressante, et souvent la plus éloquente de toute la littérature du XVI[e] siècle. C'est dans d'Estrées, Montluc, La Noue, que respire cette époque, qu'elle vit avec ses idées propres, avec le genre d'éloquence et d'esprit qui la distinguent. Dans ces *Mémoires* particuliers, que les auteurs écrivent, non pour briller parmi les gens de lettres, mais pour exprimer vivement et perpétuer leurs passions, leur caractère s'imprime avec cette force qui, sous les rides mêmes du style, comme le dit Montaigne, nous frappe et nous émeut encore. Chacun de ces acteurs d'une scène tragique se replie sur lui-même pour se défendre, s'excuser, s'expliquer, combattre les opinions adverses, raconter ses périls, développer ses raisons, peindre ce qu'il a vu, ce qu'il a osé, ce qu'il a souffert.

A la tête de ces nouveaux écrivains paraît ce vieux général d'Estrées, « que l'on voyait grand de taille, monté sur une grande jument, dit Brantôme, se tenir droit à la tranchée, qu'il dépassait de la moitié de son corps, et là rester tête levée au milieu des balles, comme s'il eût été à la chasse. » En quarante pages, il écrit comment il avait pris dans sa vie plus de quarante forteresses.

Blaise de Montluc était Gascon, de cette race d'hommes hardis

et délibérés que la *Ménippée* a peints d'un trait, en disant qu'*ils gagnent leur vie en une heure.*

Il nous a laissé sa propre histoire sous le titre de *Commentaires de Blaise de Montluc,* maréchal de France. Catholique ardent et passionné, soldat impitoyable, il ne voulait souffrir en Franee que son parti, et, dans son parti, il n'admirait qu'un homme, qui était lui. Henri II lui demandait un jour comment, lorsqu'il était gouverneur de Sienne, il avait pu accommoder tous les esprits. « Sire, lui répondit Montluc avec son tour d'imagination vif et hardi, je suis allé un samedi au marché, j'ai acheté un sac, une petite corde et un fagot. Rentré chez moi, j'ai demandé du feu pour allumer le fagot; après, j'ai pris le sac, j'ai mis dedans toute mon ambition, toute mon avarice, toutes mes haines particulières, ma paresse, mon envie, mes partialités; bref, toutes mes humeurs et complexions de Gascogne; puis j'ai lié la bouche du sac avec la corde, afin que rien n'en sortît, et j'ai mis le tout au feu. Alors je me suis trouvé net. » Montluc n'employa pas le même moyen quand il se mit à écrire ses *Mémoires,* et ses *humeurs de Gascogne* éclatèrent librement. Mais il ne faut pas trop s'en plaindre : ce sont les passions de Montluc qui font l'intérêt de ses *Mémoires,* et c'est son amour-propre qui en fait l'unité. Il ne dissimule ni ses rigueurs ni ses cuautés; il avoue qu'il avait la réputation d'aimer à jouer de la corde : mais il ne cherche pas à s'en excuser.

Aux guerres civiles, dit-il sans détour, il faut être maître ou valet, vu qu'on demeure sous le même toit; alors il faut en venir *à la cruauté.* « Ainsi il écrit ses *Mémoires afin que les petits de Montluc se puissent mirer en la vie de leur aïeul,* n'ayant pas l'air de penser qu'il puisse jamais venir un temps où ce capitaine, qui se glorifie de marcher avec des bourreaux en guise de laquais, et *attacher aux arbres les enseignes de son passage,* aura besoin, pour être excusé, que la postérité tienne compte, dans son jugement, de la fureur des guerres civiles.

Henri IV appelait les *Mémoires* de Montluc la *Bible des soldats.* Nulle part, en effet, n'éclate avec plus de vivacité l'ardeur de l'esprit militaire, Montluc est-il au parlement de Bordeaux et de Toulouse, il s'étonne de tous ces jeunes gens qui, *à l'âge où le sang bout dans les veines, s'amusent tranquillement dans un palais. Serviteur des dames quand il est de loisir, ayant le repos comme ennemi capital,* il ne respire que la guerre et les armes. Quand il est à Rome, antiquaire à sa façon, il se fait montrer les lieux où s'étaient livrés tant de beaux combats; alors son imagination s'enflamme, et il lui semble assister aux batailles des vieux Romains. Puis, finissant par une bravade gauloise, il ajoute

qu'*il ne vit rien à Rome qui ressemblât ou qui se rapportât à Camille*. Par ses passions et sa vanité. Montluc n'est pas un historien et n'a pas songé à l'être ; il n'a voulu que parler de lui. C'est un romancier qui s'est pris lui-même pour son héros, et qui d'un style libre et hardi, avec une verve singulière d'imagination, chante les exploits qu'il a faits, et les exagère parfois à titre de poëte et de Gascon.

François de La Noue, surnommé Bras-de-Fer, nous a laissé non-seulement des *Mémoires*, mais des ouvrages philosophiques. Homme candide, il charme le lecteur par cette honnêteté d'âme qui respire dans ses écrits. Doué d'imagination et de cet art, ou plutôt de cet instinct qui fait vivre et agir les personnages et les récits, La Noue, comme Henri IV, son ami, joint une sensibilité mobile et profonde à une gaieté expansive. Il composa, pour charmer les ennuis de sa captivité, des *Discours politiques et militaires*, remplis de savoir, quelquefois remarquables par le style. Catinat du XVIe siècle, guerrier juste, toujours brave, souvent vainqueur, aussi téméraire à la guerre que sage dans la vie privée, conseiller de Henri IV après la mort de Coligny, il vendit ses terres pour équiper l'armée du roi, et disait avec son énergie accoutumée : « Tant qu'une goutte de sang et un pouce de terre me resteront, je les emploierai au service du pays où Dieu m'a fait naître. » Son style est à la hauteur d'un tel sentiment; aussi La Noue mérite-t-il d'être classé parmi les prosateurs les plus éloquents de cette époque, bien au-dessus de Bodin et de Charron, à peu de distance de Montaigne.

Pierre de Bourdeilles, plus connu sous le nom de Brantôme, nous a laissé des *Mémoires* divisés en cinq parties, de longueurs inégales, où l'auteur traite successivement des capitaines français, des capitaines étrangers, des dames galantes, des dames illustres et des duels. C'est un continuel et servile écho de tous les bruits de cour et de ville, qui, depuis François Ier jusqu'à Henri IV, ont frappé l'oreille d'un courtisan curieux et causeur. Mal instruit, inexact, aimant à croire et à raconter le scandale, Brantôme est non-seulement indifférent au mal et au bien, mais il ne sait guère ce qui est vertu ni ce qui est vice. Il connaît le respect dû aux princes, la vénération due aux princesses; c'est l'unique science dont il se targue. Morale pour les hommes, pudeur pour les femmes, ces mots, ces idées ne sont jamais entrés dans son esprit. Nul écrivain n'a été plus dénué du sentiment moral. Louis XI est le bon roi pour lui, lors même qu'il raconte ses cruautés, et quand il détaille les nombreuses galanteries de la petite *bande de femmes* qui entouraient François Ier, ce sont encore les honnêtes

et vertueuses dames de la cour. Sans réflexion, sans retour sur lui-même; d'une humeur à la fois frivole et soldatesque, d'une forfanterie toute gasconne quand il s'agit de sa naissance et de ses hauts faits, il voit tout et ne juge rien, il répète tout, sans penser à rien, vrai perroquet de cour, et d'autant plus piquant qu'il est moins profond, qu'il ne cherche à rien voiler, et que tous les vices de son siècle viennent se refléter dans l'imprudente ingénuité de son ouvrage. La mobilité de son esprit, plutôt que de son cœur, l'associe aux événements qu'il raconte : on le voit sensible aux malheurs de Marie Stuart, frappé de la sévérité du vieux connétable de Montmorency, étonné de la grandeur romaine du chancelier L'Hopital, charmé de l'héroïsme de Bayard. Quoique son style n'ait ni éclat ni précision, il s'anime dans le récit des combats et dans celui des débauches; reproduit fort bien le caquet des courtisans et des femmes, et rend avec une vérité prolixe ces impressions diverses qui le dominent tour à tour, sans jamais lui inspirer d'estime pour le bien, ni de haine pour le vice.

Le nom de Sully se retrouve aussi parmi ceux des mémorialistes du XVI[e] siècle. Le grand ministre, le ministre bien-aimé de Henri IV, écrivit, dans sa retraite, après la mort de son prince et de son ami, ce qu'il a intitulé ses *Œconnomies royales*. C'est encore un tableau des règnes de Charles IX, Henri III et Henri IV. Le règne de ce dernier surtout y occupe la plus grande place : la peinture de ses mœurs et de ses habitudes domestiques s'y trouve mêlée aux plus hautes considérations sur les affaires publiques. Les *Œconnomies* sont écrites avec une clarté et une élégance qui ne sont pas exemptes d'une certaine raideur, qu'on appellerait de nos jours *aristocratique*. La forme adoptée par Sully est bizarre; il suppose que ses secrétaires lui racontent l'histoire de sa propre vie. Sans doute, il eût semblé peu séant au duc de Sully, qui *tenait un état de prince*, de solliciter directement l'approbation d'un lecteur : en abdiquant ainsi le rôle de narrateur, Sully ne perdait pas un éloge, et sa dignité princière était sauve.

C'est ici le lieu de citer deux autres personnages qui secondèrent Henri IV dans ses améliorations de la fortune publique, et qui nous ont laissé, si l'on peut parler ainsi, des *Mémoires* d'économie politique et d'agriculture.

L'un est Barthélemy de Laffemas, contrôleur du commerce, auteur de plusieurs ouvrages d'économie politique, remplis de vues excellentes, remarquables par la simplicité du style, et peu connus parce qu'ils ne sont qu'utiles. Le premier, il indiqua clairement les sources de le richesse publique, provoqua l'uniformité du système des poids et mesures, prouva la nécessité des expor-

tations, et demanda l'établissement de la manufacture des Gobelins : idées supérieures à son siècle, comprises et approuvées par Henri IV, et que Sully, dans son amour exclusif pour *le pastourage et le labourage*, avait quelquefois combattues.

L'autre est Olivier de Serres, patriarche des écrivains agronomes, celui qui, par l'ordre exprès du roi, introduisit la culture du mûrier en France. De seigneur devenu fermier au milieu des guerres civiles, il s'était constamment occupé de cultiver la terre que ses contemporains arrosaient de sang français. Après avoir pratiqué l'agriculture toute sa vie, il réduisit en système les résultats de son expérience, et publia le *Théâtre d'Agriculture*, ou le *Ménage des Champs*. Comme Montaigne, il est l'homme de son livre; sa bonhomie, souvent profonde et précise, devient pittoresque dans la description des lieux qu'il faut choisir, des soins qu'il faut prendre pour favoriser la végétation et la fructification. Son juste respect pour l'agriculture va jusqu'à l'enthousiasme : rien n'est plus piquant, plus éloquent, ni mieux raisonné que les pages où il prouve la nécessité de rédiger et de publier la théorie de cet art, au lieu de se contenter de la pratique. La conclusion animée, par laquelle il lie ensemble et rattache l'un à l'autre les différents *lieux* ou livres de son ouvrage, et la péroraison du patriarche qui s'adresse à Dieu pour que la culture des champs fleurisse toujours en France, portent le caractère de la plus haute éloquence. C'était le livre favori de Henri IV, qui, tous les jours après son dîner, s'en faisait lire quelques pages. La manière d'écrire d'Olivier se rapproche beaucoup de celle de Montaigne et de Montluc : c'est assez en faire l'éloge.

Marguerite de Valois, fille de Henri II, et première épouse de Henri IV, unit, par une nuance très-marquée, le XVIe siècle au XVIIe. La rapidité, les grâces, l'art de la narration, se trouvent chez elle à un haut degré. C'est le dévoloppement et la perfection de Christine de Pisan. Marguerite en a le savoir, la finesse et de plus une élégance, un goût, une mesure, que Christine n'a pas. Plus de ces phrases embarrassées, de ces tours languissants, de ces éternelles incises qui retardent le récit et cachent la pensée; plus de ces digressions dans lesquelles disparaît le fait principal : tout est net, tout est clair, tout est précis, tout est vif et animé. Nourrie, comme Christine, aux fortes études, comme elle sachant grec et latin, Marguerite de Valois a donné à son style un tour mâle en même temps que souple et facile. Son expression est naïve et pittoresque; les souvenirs de l'étude la soutiennent sans la gêner. Ses idées se revêtent d'images naturelles; ce qu'elle a vu, elle le peint; ce qu'elle a senti, elle le communique à l'âme.

Son trait vif et ingénieux, soudain et léger, son tact heureux et délicat, sa grâce facile, ont le mérite particulier à la langue française, ce don de conter que nulle autre nation ne possède au même degré; c'est presque madame de Sévigné. Dans toutes les deux il y a du Bossuet : tant la nature est près du sublime ! tant les inspirations de l'âme sont voisines du génie ! ou plutôt le génie, c'est l'âme.

HISTOIRE GÉNÉRALE.

D'Aubigné. — De Thou. — Amyot.

D'Aubigné.

D'Aubigné, que nous avons considéré comme poëte (*), mérite une mention comme prosateur. On a de lui des *Mémoires* et le premier essai d'une *Histoire universelle*.

Les *Mémoires* de d'Aubigné, remarquables par la fermeté vive de l'expression, furent écrits sous le règne de Louis XIII; l'auteur était très-vieux; son style est jeune. Par les scènes qu'il retrace, par le ton et la manière, cet ouvrage appartient au XVIe siècle. D'Aubigné écrit, comme Saint-Simon écrivait plus tard, avec un abandon, une vivacité guerrière et une grande verve d'ironie. Dès que l'on a commencé la lecture de ses *Mémoires*, il faut les achever : le roman le plus animé n'offre pas plus d'intérêt. Tout ce qu'il y avait d'ardent, d'impétueux, d'étourdi, de singulier dans cette jeunesse gasconne et calviniste, qui se pressait autour du panache blanc de Henri IV, se trouve chez d'Aubigné. Le commencement de ces piquants *Mémoires* est noble comme de l'histoire ancienne; et quand l'auteur retrace des combats, vous diriez la touche hardie et véhémente, le feu, la vérité, qui distinguent Salvator Rosa et le Bourguignon dans leurs tableaux d'escarmouches.

Quant à son *Histoire universelle*, comme le dit fort bien l'auteur des *Trois Siècles littéraires*, elle porte l'empreinte de son âme, c'est-à-dire qu'elle est écrite avec beaucoup de liberté, d'enthousiasme et de négligence. Elle embrasse une période de cinquante et un ans, depuis 1550 jusqu'à 1601. Dès son apparition, elle excita la colère du parlement, qui la fit brûler par la main du bourreau. On lui reprochait d'outrager la majesté royale et de faire jouer à Henri IV le rôle le plus odieux. Telle qu'elle est, cette histoire n'atteint pas le but que s'était proposé d'Aubigné. Diffuse et violente, elle n'a ni la hauteur, ni l'unité, qui

(*) Histoire de la Poésie française au seizième siècle.

doivent être le caractère d'un tel ouvrage; mais elle offre des détails curieux, des particularités intéressantes; c'est un journal piquant et quelquefois instructif; ce n'est point une puissante et vaste généralisation.

Le grand travail historique de ce siècle, la première image d'une histoire universelle, c'est l'ouvrage du président Jacques de Thou.

De Thou.

Jacques-Auguste de Thou naquit à Paris en 1553, et mourut dans cette ville en 1617. Fils de Christophe de Thou, premier président du parlement de Paris, et neveu d'Augustin et Nicolas de Thou, l'un magistrat incorruptible, l'autre prélat éclairé et courageux, qui mérita si bien l'honneur que lui réservait la Providence, de sacrer Henri IV, le jeune de Thou eut le bonheur de trouver dans sa famille l'exemple des vertus publiques et privées qui honorèrent sa vie.

Nommé président à mortier, le devoir l'obligea ensuite de renoncer aux travaux de la magistrature pour voler au secours de la royauté chancelante.

En 1586, après la journée des barricades, il sortit de Paris et se rendit à Chartres auprès de Henri III. Il apportait, jeune encore, aux conseils de son roi la maturité d'un homme d'État vieilli dans la politique. « A peine arrivé près de ce prince, dit M. Patin, il reçoit l'importante mission de parcourir les provinces du royaume pour sonder les dispositions des gouverneurs et des magistrats, pour ranimer les espérances des gens de bien, décourager celles des méchants, ramener les esprits prévenus, pour arrêter enfin, s'il était possible, les progrès contagieux de cet esprit de faction qui menaçait de gagner toute la France. De Thou prodigua, dans ces soins multipliés, sa fortune, sa santé, sa vie, suppléant à la débilité de sa constitution et à l'épuisement de ses forces par l'ardeur de son dévouement, bravant tous les dangers que rencontrait à chaque pas la fidélité sur le sol désolé de notre malheureuse patrie. Ce n'était pas seulement en France qu'il cherchait des amis à la bonne cause; il allait négocier pour elle en Allemagne, en Suisse, en Italie, des emprunts d'argent et des levées d'hommes. »

Le devoir avait lié de Thou à la cause de Henri III; des liens plus doux et plus forts peut-être l'attachèrent à la cause de Henri IV, qui l'employa dans les plus importantes négociations et lui donna, en 1591, la charge de grand-maître de la bibliothèque du roi, après la mort de Jacques Amyot.

Pendant la régence de la reine Marie de Médicis, de Thou fut un des directeurs généraux des finances. On le députa à la conférence de Loudun, et on l'employa dans d'autres affaires épineuses.

Le président de Thou s'était nourri des meilleurs auteurs grecs et latins, et avait puisé dans ses lectures et dans ses nombreux voyages en Italie, en Allemagne et en Flandre, la connaissance raisonnée des mœurs, des coutumes et de la géographie des différents pays.

Nous avons de de Thou une *Histoire universelle* en 138 livres, depuis 1545 jusqu'à 1607. Cet ouvrage est écrit en latin. On s'étonne, au milieu de cette foule de mémoires que nous a laissés le règne de Henri IV, dans le progrès continu et alors si éclatant de notre langue, de rencontrer un monument qui semble une œuvre du moyen âge. Mais de Thou, pour tracer le vaste portrait de son siècle, avait besoin d'un idiome grave et souple, éloquent et généralement connu; c'était le cas de la langue latine, qui était plus que jamais le dialecte commun des hommes éclairés. Peut-être aussi qu'effrayé des rapides variations qu'éprouvait l'idiome national, a-t-il cherché, dans l'immortalité du latin, une consécration que la langue française ne pouvait encore lui donner. Cette langue, en effet, ne semblait pas alors susceptible de porter le poids et la majesté de l'histoire, et les récits graveleux de Brantôme, les confidences de Marguerite de Valois, paraissaient lui aller mieux que le tableau des grands événements qui remplissent l'*Histoire universelle* de de Thou.

La langue ne manquait pas seule à l'historien; la pensée philosophique qui pouvait unir et animer les scènes immenses et variées d'une histoire universelle, cette pensée n'était pas née. C'est là le vice capital de l'ouvrage de de Thou : l'absence d'unité. Son livre ne forme pas un tout : les faits s'y succèdent et ne s'y enchaînent pas. Nous passons tour à tour, et sans autre transition que l'ordre chronologique, d'Europe en Asie, d'Afrique en Amérique. Des digressions fréquentes, des recherches continuelles sur l'origine des peuples que l'historien passe en revue, des événements abandonnés au moment même où l'intérêt commençait à être excité, ajoutent encore aux embarras de ce défaut d'unité.

Cette absence d'unité philosophique amène un autre défaut : obligé d'abandonner, de reprendre les événements sans règle fixe, pour trouver un fil dans ce labyrinthe de faits, d'hommes et de pays, de Thou s'attache à de minces et de nombreux détails; trame faible et confuse qui, loin de suppléer à l'unité, achève de l'étouffer. Le caractère d'une histoire universelle doit être la gé-

néralisation; tout son intérêt est dans l'enchaînement philosophique des faits, et non dans la peinture dramatique des événements. De Thou l'avait compris; il sent que les événements l'entraînent, mais il est obligé de les suivre.

Tel est donc le défaut capital de l'*Histoire universelle*, l'absence d'unité; mais que de mérites le couvrent et le rachètent! quelle netteté de jugement, quelle étendue de connaissances! que de sagacité dans l'investigation des faits, de probité dans la manière de les raconter! Les portraits des personnages qu'il met en scène sont tracés d'une main habile et vigoureuse, et avec une vivacité de couleurs remarquable. Ses narrations, trop longues quelquefois, sont souvent intéressantes et dramatiques; ses discours, nobles et éloquents, pleins d'un pathétique doux et tendre, de vives et généreuses affections, parfois un peu embellis, comme ceux de Tite-Live, et au-dessus de la vie et des actions des personnages auxquels il les prête. C'était un souvenir et une imitation de l'antiquité. L'histoire, pour les anciens, était une œuvre d'art plus qu'un récit fidèle; ils la façonnent, l'idéalisent. Personnages et événements, tout grandit; c'est toujours un drame, souvent une épopée. Les modernes ne conçoivent pas ainsi l'histoire; pour eux, elle est chose positive, véridique, auguste. Les faits et les hommes y doivent paraître tels qu'ils sont; point d'idéal dans les figures; dans les paroles point d'exagération. Aussi a-t-on fait un reproche à de Thou de son penchant à montrer les hommes plus grands dans leurs discours qu'ils ne l'ont été dans leurs actions; on l'a accusé de contradiction ou de complaisance.

Pour le justifier, on a dit d'autre part que, dans ces mêmes âmes dégradées et comme détruites par le crime, de Thou cherchait encore avec confiance quelques débris de leur dignité première. Cette explication nous semble plus ingénieuse que vraie. Le soin que prend de Thou de rehausser ses personnages, en les faisant parler, ne nous paraît qu'une préoccupation classique, une lutte contre l'antiquité, une imitation. Dans tous les historiens latins modernes, on retrouve ce défaut, ces couleurs fausses et brillantes. Les anciens que l'on étudiait avec tant d'ardeur, on cherchait surtout à les reproduire dans la partie, sinon la la plus vraie, du moins la plus éclatante de leurs œuvres : les portraits et les harangues. Ainsi avaient fait Falcandus et Paul Jove en Italie, Lambert d'Affschensbourg en Allemagne, en Espagne Mariana; ainsi fit de Thou.

Imitateur des anciens, de Thou a cependant son originalité; il a donné à l'histoire un caractère nouveau; il y a mis deux élé-

ments que les anciens avaient négligés, les sciences et les lettres, c'est-à-dire l'histoire de la civilisation dans son expression la plus élevée et la plus pure. De Thou ne cherche pas l'histoire d'un peuple seulement dans ses traités, dans ses guerres, dans ses mœurs et ses institutions; il la demande aussi à sa culture intellectuelle. Toutes les découverte utiles, tous les grands travaux du XVIe siècle, il les rappelle et les loue. La vie d'un savant, ses ouvrages, ne lui sont pas moins précieux qu'une victoire ou une révolution politique. Lambin, Adrien Turnèbe, Cujas, Ronsard, Baïf, Belleau, Du Bartas, Passerat, Desportes, d'Ossat, Muret, Manuce, de Vair, Pithou, Sainte-Marte, du Puy, Rapin, Casaubon, Juste Lipse, Joseph Scaliger, les Etienne, Rabelais; en un mot, toutes les célébrités du XVIe siècle se trouvent consacrées dans son livre : c'est un panorama littéraire, en même temps qu'une histoire. L'Allemagne, l'Italie, l'Angleterre savante, y ont leur place et leur souvenir. Les hommes qu'il cite, de Thou les a vus, il s'est entretenu avec eux, nourri de leur sagesse, instruit de leur science.

Mais de Thou n'est pas seulement un savant; il est homme d'action; il a pris part aux affaires, à la vie politique; il a fait l'histoire avant de l'écrire; ses souvenirs sont ses matériaux. Négociateur habile, politique consciencieux, il a ménagé entre Henri III et Henri IV la réconciliation qui devait faire le repos du la France.

On a reproché à de Thou, dit Feller, de latiniser, d'une manière étrange, les noms propres d'hommes, de villes, de pays : il a fallu ajouter à la fin de son histoire un dictionnaire, sous le titre de *Clavis historiæ Thuanæ*, où tous les mots sont traduits en français. La liberté, ou, si l'on veut, la partialité avec laquelle il parle des papes, du clergé, de la maison de Guise, et une certaine disposition à adoucir les fautes des huguenots et à faire valoir les vertus et les talents de cette secte, firent soupçonner qu'il avait des sentiments peu orthodoxes; et l'on ne doit pas s'étonner que son histoire ait été condamnée à Rome par un décret du 9 novembre 1609, et de nouveau le 10 mai 1757. Un auteur moderne (M. Paquot) le caractérise en ces termes : *Audax nimium; hostis Jesuitarum implacabilis; calumniator Guisiorum; protestantium exscriptor, laudator, amicus; Sedi apostolicæ et synodo Tridentinæ totique rei catholicæ parum æquus.* Il ne faut nullement ajouter foi à ce que de Thou dit touchant les Pays-Bas. La plupart des faits qu'il en raconte ont été puisés dans des sources infectées comme dans Van Metteren; quoique, dans d'autres endroits, il soit plus judicieux et plus équitable que la plupart des

auteurs français qui ont parlé de ces provinces. Il écrivait souvent sur des mémoires que les hérétiques de divers pays lui envoyaient. C'est pour cela, en partie, que Casaubon, Scaliger, Grotius, Hensius, Saumaise, Le Clerc, Larrey, ont donné de si grands éloges à son *Histoire*, qu'ils proposent pour modèle d'un ouvrage où, selon eux, on ne voit nulle partialité, parce qu'elle est toute en faveur des sectes. Malheureusement, cet exemple a été suivi par la plupart de ceux qui ont écrit l'histoire après lui; et c'est ce qui a beaucoup contribué à produire cette haine insensée de la religion, qui enfin est parvenue en France (1793) à une profession ouverte de l'athéisme. Le P. Ant. Possevin a fait sur cette *Histoire* de savantes notes critiques qui, longtemps conservées en manuscrit dans la bibliothèque des Jésuites à Bologne, ont été imprimées par le P. Zaccaria dans son *Iter litterarium per Italiam*. (*Dictionnaire historique.*)

Amyot.

Amyot est un des noms les plus célèbres de notre vieille littérature; on dit *le bon Amyot*, sans trop savoir, comme *le bon Henri*, comme *le bon La Fontaine*. Aucun nom littéraire de son siècle (si l'on excepte Montaigne) ne jouit d'une faveur aussi universelle. Quand il s'agit d'une jolie et gracieuse naïveté de langage, on dit aussitôt pour la définir : C'est de la langue d'Amyot. Ce simple traducteur de Plutarque s'est acquis la gloire personnelle la plus enviable; on le traite comme un génie naturel et original. Il semble qu'à travers ses traductions on lise dans sa physionomie, et qu'on l'aime comme s'il nous avait donné ses propres pensées.

Il a contribué à rendre Plutarque populaire, et Plutarque le lui a rendu en le faisant immortel.

Jacques Amyot naquit à Melun, le 30 octobre 1513, d'une famille obscure. Etant venu à Paris pour y continuer ses études, commencées à Melun, et n'ayant d'autres secours de ses parents qu'un pain que sa mère lui envoyait chaque semaine, Amyot fut obligé, pour y suppléer, de servir de domestique à quelques écoliers de son collége; et on prétend que la nuit, à défaut d'huile et de chandelle, il étudiait à la lueur de quelques charbons embrasés. Quoi qu'il en soit, son extrême amour pour la science lui fit vaincre les nombreuses difficultés que lui offrait sa situation. Après avoir terminé ses études sous les plus célèbres professeurs du Collége de France, nouvellement fondé, il se fit recevoir maître ès arts, et se rendit ensuite à Bourges, pour y étudier le droit

civil. Là, Jacques Collin, lecteur du roi, et abbé de Saint-Ambroise, lui confia l'éducation de ses neveux, et lui fit obtenir, par le crédit de Marguerite, sœur du roi, une chaire de grec et de latin dans l'université de Bourges. Pendant dix ou douze ans qu'il occupa cette chaire, il traduisit le roman grec de *Théagène et Chariclée*, et quelques vies des *Hommes illustres* de Plutarque. François Ier, à qui il dédia cet essai, lui ordonna de continuer l'ouvrage, et lui fit présent de l'abbaye de Bellozane, vacante par la mort du savant Vatable.

Désirant, pour le perfectionnement de sa traduction de Plutarque, conférer les manuscrits de cet auteur qui existaient alors en Italie, Amyot s'y rendit à la suite de l'ambassadeur de France à Venise. Odet de Selve, sucesseur de cet ambassadeur, et le cardinal de Tournon, résidant à Rome, le chargèrent de porter au concile, assemblé de nouveau à Trente, une lettre du roi Henri II, où ce prince se plaignait de ce qu'il ne pouvait envoyer les évêques à Trente, à cause de la guerre qu'on lui faisait en Italie. Amyot, à son retour, fut fait précepteur des enfants de France. Charles IX, son élève, le nomma son grand aumônier, et lui donna, quelque temps après, l'abbaye de Saint-Corneille de Compiègne et l'évêché d'Auxerre. Henri III, qui avait été aussi son disciple, lui conserva la grande aumônerie, et y ajouta l'ordre du Saint-Esprit, en considération de ses talents et de ses services. Amyot manqua à la reconnaissance qu'il devait pour de si grands bienfaits, en favorisant les rebelles de la ville d'Auxerre, si l'on en croit de Thou; mais cet historien, souvent prévenu, a été contredit sur ce fait par l'auteur de la vie de ce prélat, qui mourut le 6 février 1593, à l'âge de 79 ans.

Quoiqu'il se fût plaint d'avoir été ruiné par les troubles civils, il laissa, dit-on, en mourant, 200, 000 écus. Il fut tout à la fois avide et parcimonieux. On rapporte que, demandant une nouvelle abbaye à Charles IX, qui lui en avait déjà donné plusieurs, ce prince lui dit : « Ne m'avez-vous pas assuré autrefois que vous borneriez votre ambition à 1,000 écus de rente? — Oui, sire, répondit Amyot, mais l'appétit vient en mangeant. »

Il est difficile, dit M. Sainte-Beuve, d'essayer un jugement sur les ouvrages d'Amyot, et de les apprécier au vrai sans avoir à la fois sous les yeux les textes et les traductions : mais non, prenons celles-ci, comme on l'a fait presque toujours, comme des écrits originaux d'un style coulant, vif, abondant, familier et naïf, qui se font lire comme s'ils sortaient d'une seule et unique veine. A tout instant, des expressions heureuses, trouvées, ce qu'on peut appeler l'imagination dans le style, s'y

montre et s'y joue, ni plus ni moins que si l'auteur était chez soi et s'animait, chemin faisant, de sa propre pensée.

Ce sont là les mérites de ce traducteur incomparable, venu à un moment décisif et où il pouvait se permettre ce qui, depuis lors, n'eût plus été également accordé. Je commencerai par citer tout d'abord de lui une page célèbre, et qui rassemble, dans un exemple sensible, la fleur de ses plus habituelles et coutumières qualités. Il s'agit de Numa et de ses premiers actes de législateur et de civilisateur, qui adoucirent le naturel féroce des premiers Romains; j'ai regret d'altérer dans ma citation l'orthographe ancienne qui, dans ses longueurs même, et par la surabondance de ses lettres inutiles, contribue à rendre aux yeux la lenteur et la suavité de l'effet :

« Ayant doncques Numa fait ces choses à son entrée, pour toujours gaignier de plus en plus l'amour et la bienveillance du peuple, il commença incontinent à tacher d'amollir et adoucir, ne plus ne moins qu'un fer, sa ville, en la rendant au lieu de rude, âpre et belliqueuse qu'elle était, plus douce et plus juste. Car, sans point de doute, elle étoit proprement ce que Platon appelle une ville bouillante, ayant premièrement été fondée par hommes les plus courageux et les plus belliqueux du monde qui, de tous côtés, avec une audace désespérée, s'étoient illec (là) jetés et assemblés : et depuis s'étoit accrue et fortifiée par armes et guerres continuelles; tout ainsi que les pilotis que l'on fiche dedans terre, plus on les secoue et plus on les affermit et les fait-on entrer plus avant. Parquoi Numa, pensant bien que ce n'étoit pas petite ne légère entreprise, que de vouloir adoucir et ranger à vie pacifique un peuple si haut à la main, si fier et si farouche, il se servit de l'aide des dieux, amollisant petit à petit et attiédissant cette fierté de courage et cette ardeur de combattre, par sacrifices, fêtes, danses, et processions ordinaires que il célébroit lui-même...»

Et plus loin, marquant que, durant le règne de Numa, le temple de Janus, qui ne s'ouvrait qu'en temps de guerre, ne fut jamais ouvert une seule journée, mais qu'il demeura fermé continuellement l'espace de quarante-trois ans entiers :

« Tant étoient, dit-il, toutes occasions de guerre et partout éteintes et amorties : à cause que, non- seulement à Rome, le peuple se trouva amolli et adouci par l'exemple de la justice, clémence et bonté du roi, mais aussi aux villes d'alenviron commença une merveilleuse mutation de mœurs, ne plus ne moins que si c'eût été quelque douce haleine d'un vent salubre et gracieux qui leur eût soufflé du côté de Rome pour les rafraîchir :

et se coula tout doucement ès cœurs des hommes un désir de vivre en paix, de labourer la terre, d'élever des enfants en repos et tranquillité, et de servir et honorer les dieux : de manière que par toute l'Italie n'y avoit que fêtes, jeux, sacrifices et banquets. Les peuples hantoient et trafiquoient les uns avec les autres sans crainte de danger, et s'entrevisitoient en toute cordiale hospitalité, comme si la sapience de Numa eût été une vive source de toutes bonnes et honnêtes choses, de laquelle plusieurs ruisseaux se fussent dérivés pour arroser toute l'Italie, et que la tranquillité de sa prudence se fût de main en main communiquée à tout le monde.... »

J'abrége à regret cette phrase coulante et infinie d'Amyot, qui n'est pas terminée encore; mais on a senti le charme qui pénètre, et ce génie de l'expression qui, sans lutte, sans effort, s'anime et s'inspire de son modèle. C'est déjà au XVI[e] siècle la langue du *Télémaque* ou celle de Bernardin de Saint-Pierre, ou encore celle de Massillon, ayant de plus sa fraîcheur native. Notez, chemin faisant, que d'expressions vives, parlantes, toutes fidèles, ou mieux que si elles étaient littéralement fidèles, car elles sont trouvées, une *ville bouillante*, *attiédir cette fierté de courage*, un *peuple si haut à la main*, *se couler tout doucement ès cœurs des hommes*, etc. : que de jolis mots qui sentent leur jet de veine et leur liberté naïve! Un esprit tout critique et chagrin pourrait relever dans ces pages mêmes des redondances et cette disposition d'Amyot à tout étendre et à tout allonger; on nage avec lui dans les superfluités, sans doute : là où Plutarque ne met que deux mots, il en met trois, et quatre, et six; mais que nous importe, si ces mots sont des plus heureux et de ceux même que le lecteur qui ne sait que le français va d'abord relever avec sourire et avec charme? Amyot délaie quelquefois l'expression de Plutarque, mais le plus souvent il se contente de la développer et de la déplier pour nous l'offrir plus légère. A côté de ces pages de la *Vie de Numa*, il faudrait en rappeler d'autres également connues de la *Vie de Lycurgue*, et dans lesquelles est nettement et vivement défini le caractère des jeunes guerriers spartiates avant et pendant le combat. Quand de telles pages s'écrivent dans une langue et que cela dure pendant toute la *teneur* d'une traduction de si longue haleine, elle n'a plus rien à désirer, ce semble, dans sa prose.

L'ordinaire d'Amyot est, sans contredit, le simple langage délié et coulant de la narration, ou encore ce langage *mêlé* et *tempéré* qui s'adresse aux passions plus douces : mais, là où son modèle l'exige, il sait atteindre à « ce langage plus haut,

plein d'efficace et de gravité, et qui, courant roide ainsi qu'un torrent, emporte l'auditeur avec soi. » En ce qui est sobre, simple et grand, nulles pages ne sont plus belles que celles de la mort de Pompée. M. de Chateaubriand en jugeait ainsi à son retour d'Orient, en les relisant la mémoire encore pleine du souvenir des plages historiques qu'il avait visitées : « C'est, selon moi, disait-il, le plus beau morceau de Plutarque et d'Amyot son traducteur. »

Dans les *Traités moraux* de Plutarque, que de charmantes pages aussi, riches de sens, pleines d'aisance et de naturel, et qui ont un air de Montaigne! Ce sont tous ces trésors si neufs alors, trésors de morale, trésors d'héroïsme, qu'Amyot, le premier, versa si copieusement à la fois et si limpidement dans le torrent de la circulation au XVIe siècle, de ce siècle corrompu et fanatique, comme pour l'épurer et l'humaniser, et dont la reconnaissance universelle, le cœur de tous les honnêtes gens lui sut un gré infini.

Dans ses préfaces, dans ses dédicaces, dans le petit nombre de pages de son crû, sauf de rares endroits, Amyot est faible; il écrit moins bien pour son compte que quand il traduit. On a dit de son style qu'il semblait alors *étrangement pesant et traînassier*. Le mot est dur, mais, une fois lâché, il reste vrai. Amyot, de son chef, pense peu; il tourne dans les banalités morales : il ne s'arrête plus et ne sait où finir sa phrase ni où la couper.

On trouverait partout chez Amyot, parlant en son nom, quelques pages d'une éloquence douce et de vieillard; mais sa force, son talent est ailleurs : il n'a son génie propre que quand il est porté par un autre et quand il traduit : il n'est original et tout à fait à l'aise que quand il vogue dans le plein courant de pensée de l'un de ses auteurs favoris. Et c'est en cela qu'il est vraiment le premier et le roi des traducteurs : autrement, il ne serait qu'un auteur original qui se serait mépris. (*Causeries du lundi.*)

Montaigne.

Michel Montaigne naquit le dernier jour de février 1533, au château de Montaigne, en Périgord. Il fut tenu sur les fonts par des personnes de la plus basse condition, et élevé dans un pauvre village qui appartenait à son père. Celui-ci voulait par là « le dresser à la frugalité et à l'austérité, pour qu'il eût plustôt à descendre de l'aspreté, qu'à monter vers elle. » « Son humeur, dit-il, visoit encore à une aultre fin; de me r'allier avec le peuple, et cette condition d'hommes qui a besoin de nostre ayde;

et estimoit que je feusse tenu de regarder plustôt vers celuy qui me tend les bras, que vers celui qui me tourne le dos!»

L'éducation de Montaigne commença dès le berceau. Son père, qui trouvait que «c'est un bel grand adgencement sans doulte que le latin, mais qu'on l'achète trop cher,» s'avisa d'un moyen plus *économique*. Il donna son fils en charge à un Allemand « du tout ignorant de nostre langue, et très-bien versé en la latine; » et défendit à sa femme et jusqu'aux valets et aux servantes de rien dire à l'enfant qu'en latin, au risque de lui parler peu. Ils « latinisèrent tant qu'il en regorgea, » jusqu'aux villages des environs où plusieurs dénominations de métiers et d'outils restèrent longtemps toutes latines. A six ans, Montaigne ne savait pas un mot de français; on lui donnait ses thèmes « en mauvais latin pour les tourner en bon. » Pour le grec, il l'apprit « par forme d'esbat et d'exercice; » mais il avoue qu'il ne le sut jamais bien. Il y faut, en effet, apporter quelque application, un peu de rigueur et de contrainte; et c'était précisément ce que ne voulait pas le père de Montaigne; il désirait, avant tout, qu'on laissât son âme se développer « en toute doulceur et liberté, jusques à telle superstition, que, parce qu'aulcuns tiennent que cela trouble la cervelle tendre des enfants de les esveiller le matin en sursault, et de les arracher du sommeil tout à coup et par violence, il le faisait esveiller par le son de quelque instrument.» Montaigne s'accuse modestement de n'avoir pas donné à son père tous les fruits qu'il devait attendre d'une si exquise culture; il s'en prend à deux choses : premièrement, à son naturel «si pesant, mol et endormy, qu'on ne le pouvoit arracher de l'oysifveté, non pas mesme pour le faire jouer; » secondement, à la faiblesse qu'eut son père de le mettre au collége, se laissant en cela « emporter à l'opinion commune qui suyt tousiours ceulx qui vont devant, comme les grues. » Pourtant, sous sa complexion « lourde, il nourrissait déjà des imaginations hardies; » et quant au collége, à qui il veut tant de mal, certainement il n'eut pas le temps d'y oublier le latin, car à treize ans il avait achevé ses études. Les *Métamorphoses* d'Ovide furent le premier livre qu'il lut avec plaisir; puis «il enfila tout d'un train Virgile en l'*Enéide*, et puis Térence, et puis Plaute, et des comédies italiennes, leurré tousiours par la doulceur du subject. » Si on lui eût imposé ses lectures, il se serait pour jamais dégoûté de toutes; il serait resté dans une inaction absolue. «Le danger, dit-il, n'estait pas que je feisse mal, mais que je ne feisse rien; nul ne prognostiquoit que je deusse devenir mauvais, mais inutile; on y prévoyait de la fainéantise, non pas de la malice. »

Cette langueur naturelle, fortifiée par l'habitude, fut le caractère de toute sa vie; aussi offre-t-elle peu d'événements, peu d'agitation. Ses plus belles années furent remplies par la tendresse filiale et l'amitié; il avait le goût des voyages, parce que « la communication d'aultruy est une des plus belles escholes qui puisse être. » Mais il voyagea tard. et dans un âge où il n'avait plus besoin d'expérience. Il se maria à trente-trois ans, un peu pour faire comme tout le monde; « il ne s'y convia pas proprement, on l'y mena; » car « de son desseing, il eust fuy d'espouser la Sagesse mesme, si elle l'eust voulu. » Toutefois il ne s'en repentit pas. « Quant à l'ambition, qui est voisine de la présomption, ou fille plustot, il eust fallu, dit-il, pour m'advencer, que la fortune me feist venue querir par le poing. » Les occupations publiques n'étaient pas « de son gibier; il a souvent évité de s'en mesler, rarement accepté, jamais requis. »

Il se laissa nommer maire de Bordeaux, et il est probable qu'il s'acquitta assez mollement de sa charge, comme il s'en accuse. Sa grande occupation et son principal plaisir fut la lecture. Il en parle avec un bonheur vivement senti : « Cettuy-ci costoye tout mon cours, et m'assiste partout; il me console en la vieillesse et en la solitude; il me descharge du poids d'une oysifveté ennuyeuse, et me desfaict à toute heure des compaignies qui me faschent; il esmousse les pointures de la douleur, si elle n'est du tout extrême et maistresse. Pour me distraire d'une imagination importune, il n'est que de recourir aux livres; ils me destournent facilement à eulx, et me la desrobbent; et si ne se mutinent point, pour veoir que je ne les recherche qu'au default de ces aultres commoditez, plus réelles, vifves et naturelles; ils me reçoivent tousiours de mesme visage. » « Misérable à mon gré, continue-t-il, qui n'a chez soy, où estre à soy; où se faire particulièrement la cour, où se cacher ! »

C'est ainsi qu'il vécut libre et tranquille, essayant de *courir* le temps quand il était mauvais, et de s'y *rasseoir* quand il était bon. Il vit sans effroi approcher la mort, contre laquelle il s'était malheureusement muni du triste courage de l'indifférence. Elle vint plus tôt, néanmoins, qu'il ne s'y était attendu. « Il n'y a justement que quinze jours que j'ay franchi trente-neuf ans, dit-il; il m'en fault pour le moins encores autant. » La mort ne se laisse guère ajourner, elle vient quand Dieu l'envoie et nous surprend toujours. Montaigne n'obtint pas *ce qu'il lui fallait;* il mourut en 1592, dans sa soixantième année.

On voit que c'est à Montaigne lui-même que nous empruntons les détails qu'on vient de lire. C'est bien sur lui, en effet, que roule

tout son livre, qu'il intitule *Essais* ; « c'est moy que je peinds, » dit-il. Ses amis l'engageaient à écrire l'histoire de son temps, mais « pour la gloire de Salluste, » il n'en eût voulu prendre la peine. Il se rabattit sur sa propre histoire, « accommodant la matière à sa force. » Il s'en explique clairement : « Il y a plusieurs années que je n'ay que moy pour visee à mes pensées, que je ne contreroolle et n'estudie que moy, et si j'estudie aultre chose, c'est pour soubdain le coucher sur moy, ou en moy, pour mieulx dire. » On connaît la querelle que Pascal lui a faite pour « le sot projet qu'il a eu de se peindre. » Montaigne n'ignorait pas que « la coustume a faict le parler de soy vicieux; » il prévoit le reproche, et il y répond en deux mots : « Si le monde se plaind de quoy je parle trop de moy, je me plainds de quoy il ne pense seulement pas à soy. » Montaigne y pense pour lui, car en nous faisant son histoire particulière, c'est l'histoire générale de la nature humaine qu'il prétend faire, quoiqu'il ne le dise pas. Celui qu'il veut réellement peindre, c'est bien moins Michel Montaigne, que cet « estre ondoyant et divers » qu'on appelle l'homme, et dont il se prend comme type. C'est par là que son livre est intéressant; autrement, il n'aurait pour nous que le frivole attrait de ces révélations indiscrètes qu'on trouve partout dans certains auteurs.

Comment, maintenant, analyser les *Essais* ? il n'y faut pas songer. Montaigne se regarde vivre et écrit ce qu'il voit, comme il le voit, et à mesure qu'il le voit; il n'a point de marche fixée d'avance, il écrit au jour le jour, suivant son caprice; comme il se saisit, il se peint; comme il est, il se donne; il va, vient, repasse vingt fois sur les mêmes traces; on veut le suivre, on croit le tenir enfin, il échappe encore et ne cesse jamais de fuir. Il parle de tout à propos de lui, et de lui à propos de tout; il se pose mille questions, il les résout à sa manière, sans donner sa solution pour la meilleure, et tantôt, peut-être, les résoudra-t-il autrement. Il nous a mis au fait de sa manière de composer; regardons-le dans sa bibliothèque : « Là je feuillette à cette heure un livre, à cette heure un aultre; sans ordre et sans desseing, à pièces descousues. Tantost je resve; tantost j'enregistre et dicte, en me promenant, mes songes que voicy. » Il ne faut pas s'y tromper, néanmoins, ce sont les rêves d'un homme bien éveillé, et ils n'en sont que plus dangereux. Entre autres choses, Montaigne rêve de politique, de morale, de religion, et tel est à peu près son rêve : « Il ne se sent pressé d'aucune passion hayneuse ou amoureuse envers les grands ; il regarde les roys d'une affection simplement légitime et

civile; la cause générale et juste ne l'attache non plus que modercement et sans fiebvre; il n'est pas subject à ces hypotheques et à ces engagements penetrants et intimes; il suyvra le bon party jusques au feu, mais exclusifvement, s'il peut. » En morale, il rêve la vie commode, il rêve « qu'on se doibt modérer entre la haine de la douleur et l'amour de la volupté; il rêve qu'il ne fault prester à aultruy, et ne se donner qu'à soy mesme; » il rêve enfin tout ce que rêve un épicurien. Et que rêve-t-il en religion ? Ecoutons là-dessus l'éloquente réponse de Pascal : « Montaigne, né dans un État chrétien, fait profession de la religion catholique, et en cela il n'a rien de particulier; mais comme il a voulu chercher une morale fondée sur la raison, sans les lumières de la foi, il prend ses principes dans cette supposition, et considère l'homme destitué de toute révélation. Il met donc toutes choses dans un doute si universel et si général, que, l'homme doutant même s'il doute, son incertitude roule sur elle-même dans un cercle perpétuel et sans repos, s'opposant également à ceux qui disent que tout est incertain, et à ceux qui disent que tout ne l'est pas, parce qu'il ne veut rien assurer. C'est dans ce doute qui doute de soi, et dans cette ignorance qui s'ignore que consiste l'essence de son opinion. Il ne peut l'exprimer par aucun terme positif : car s'il dit qu'il doute, il se trahit, en assurant au moins qu'il doute; ce qui étant formellement contre son intention, il est réduit à s'expliquer par interrogation; de sorte que, ne voulant pas dire *je ne sais*, il dit *que sais-je ?* De quoi il a fait sa devise, en la mettant sous les bassins d'une balance, lesquels, pesant les contradictoires, se trouvent dans un parfait équilibre. En un mot, il est pur pyrrhonien. Tous ses discours, tous ses *Essais* roulent sur ce principe; et c'est la seule chose qu'il prétend bien établir. » Ce n'est pas qu'on ne trouve dans Montaigne de belles pages sur l'existence de Dieu, sur les tourments du vice, sur la joie de la bonne conscience, comme par exemple dans son apologie de Raymond de Sébonde; mais c'est par accident et pour renverser les dogmatiques prétentions de certains hérétiques. Lorsqu'il a montré « la superbe raison invinciblement froissée par ses propres armes... de ce principe, que hors de la foi tout est dans l'incertitude, et en considérant combien il y a de temps qu'on cherche le vrai et le bien, sans aucun progrès vers la tranquillité, il conclut qu'on doit en laisser le soin aux autres; demeurer cependant en repos, coulant légèrement sur ces sujets, de peur d'y enfoncer en appuyant, etc. » Il n'y a qu'une chose où il n'ait pas craint d'*enfoncer*, c'est l'amitié. Il s'attacha de bonne heure à Etienne de la Boétie, que nous retouverons plus bas, et il se

forma entre eux une de ces unions indissolubles que la mort seule peut rompre. L'âme de Montaigne semblait s'être concentrée tout entière dans ce sentiment.

« Ordinairement ce que nous appelons amis et amitiez, ce ne sont qu'accointances et familiaritez nouées par quelque occasion ou commodité, par le moyen de laquelle nos âmes s'entretiennent. En l'amitié de quoy je parle, elles se meslent et confondent l'une en l'autre d'un mélange si universel, qu'elles effacent et ne retrouvent plus la cousture qui les a joinctes. Si on me presse de dire pourquoy je l'aymoys, je sens que cela ne se peult exprimer qu'en répondant : « Parce que c'estoit luy; parce que « c'estoit moy. » Il y a au delà de tout mon discours et de ce que j'en puis dire particulièrement, je ne sçais quelle force inexplicable et fatale, médiatrice de cette union. Nous nous cherchions avant que de nous estre veus, et par des rapports que nous oyions l'un de l'aultre, qui faisoient en nostre affection plus d'effort que ne porte la raison des rapports ; je croys par quelque ordonnance du ciel. Nous nous embrassions par nos noms : et à nostre première rencontre, qui feut par hazard en une grande feste et compaignie de ville, nous nous trouvasmes si prins, si cogneus, si obligez entre nous, que rien dez lors ne nous feut si proche que l'un à l'aultre. Il écrivit une satyre latine excellente, qui est publiée, par laquelle il excuse et explique la précipitation de nostre intelligence si promptement parvenue à sa perfection. Ayant si peu à durer, et ayant si tard commencé, car nous étions tous deux hommes faicts, et luy plus de quelques années, elle n'avoit point à perdre temps, et n'avoit à se régler au patron des amitiez molles et régulières, ausquelles il fault tant de précautions de longue et préalable conversation. Cette-cy n'a point d'aultre idée que d'elle-mesme et ne se peult rapporter qu'à soy : ce n'est pas une spéciale considération, ny deux, ny trois, ny quatre, ny mille; c'est je ne sçay quelle quintessence de tout ce meslange, qui, ayant saisi toute ma volonté, l'amena se plonger et se perdre dans la sienne; qui, ayant saisi toute sa volonté, l'amena se plonger et se perdre en la mienne, d'une faim, d'une concurrence pareille : je dis perdre, à la vérité, ne nous réservant rien qui nous feust propre, ny qui feust ou sien ou mien.

« Quand Lélius, en présence des consuls romains, lesquels, aprez la condamnation de Tibérius Gracchus, poursuyvoient touts ceulx qui avoient esté de son intelligence, veint à s'enquérir de Caius Blosius (qui estoit le principal de ses amis), combien il eust voulu faire pour luy, et qu'il eust respondu : « Toutes choses. » — « Comment toutes choses? suyvit-il : et quoy! s'il t'eust com-

« mandé de mettre le feu en nos temples? » — « Il ne me l'eust « jamais commandé, » répliqua Blosius. — « Mais s'il l'eust faict? » « adjousta Lélius. » — « J'y eusse obéy, respondict-il. » S'il estoit si parfaictement amy de Gracchus, comme disent les histoires, il n'avait que faire d'offenser les consuls par cette dernière et hardie confession; et ne se debvoit despartir de l'asseurance qu'il avoit de la volonté de Gracchus. Mais toutesfois ceulx qui accusent cette responce comme séditieuse, n'entendent pas bien ce mystère et ne présupposent pas, comme il est, qu'il tenoit la volonté de Gracchus en sa manche, et par puissance et par cognoissance : ils estoient plus amis que citoyens, plus amis qu'amis ou ennemis de leur païs, qu'amis d'ambition et de trouble : s'estant parfaictement commis l'un à l'aultre, ils tenoient parfaictement les resnes de l'inclination, l'un de l'aultre : et faictes guider cet harnois par la vertu et conduicte de la raison, comme aussi est-il du tout impossible de l'atteler sans cela, la réponse de Blosius est telle qu'elle debvoit estre. Si leurs actions se desmanchèrent, ils n'estoient ny amis, selon ma mesure, l'un de l'aultre, n'y amis à eulx mesmes. Au demourant, cette response ne sonne non plus que feroit la miènne à qui s'enquerroit à moy de cette façon : « Si vostre volonté vous commandoit de tuer vostre fille, la tueriez-vous? » et que je l'accordasse : car cela ne porte aulcun tesmoignage de consentement à ce faire; parce que je ne suis point en doubte de ma volonté, et tout aussi peu de celle d'un tel amy. Il n'est pas en la puissance de tous les discours du monde de me desloger de la certitude que j'ay des intentions et jugements du mien : aulcune de ses actions ne me sçaurait estre présentée, quelque visage qu'elle eust, que je n'en trouvasse incontinent le ressort. Nos âmes ont charié si uniement ensemble; elles se sont considérées d'une si ardente affection, et de pareille affection descouvertes jusques au fin fond des entrailles l'une de l'aultre, que non-seulement je cognoissoys la sienne comme la mienne, mais je me feusse certainement plus volontiers fié à luy de moy, qu'à moy.

« Qu'on ne me mette point en ce reng ces aultres amitiez communes; j'en ay autant de congnoissance qu'un aultre, et des plus parfaictes de leur genre : mais je ne conseille pas qu'on confonde leurs règles; on s'y tromperoit. Il fault marcher en ces aultres amitiez la bride à la main, avecques prudence et précaution : la liaison n'est pas nouée en manière qu'on n'ait aulcunement à s'en défier : « Aimez-le, disoit Chilon, comme ayant quelque jour à « le haïr; haïssez-le comme ayant à l'aimer (*). » Ce précepte,

(*) Au dire de Cicéron, Scipion l'Africain disait, à propos de ce conseil, qu'on n'avait jamais proféré un plus grand blasphème contre l'amitié.

qui est si abominable en cette souveraine et maistresse amitié, il est salubre en l'usage des amitiez ordinaires et coustumières; à l'endroit desquelles il fault employer le mot qu'Aristote avoit très-familier : « O mes amys! il n'y a nul amy. » En ce noble commerce, les offices et les bienfaicts, nourrissiers des aultres amitiez, ne méritent pas seulement d'estre mis en compte; cette confusion si pleine de nos volontez en est cause : car, tout ainsi que l'amitié que je me porte ne reçoit point augmentation pour le secours que je me donne au besoing, quoy que dient les stoïciens, et comme je ne me sçais aulcun gré du service que je me foys; aussi l'union de tels amis estant véritablement parfaicte, elle leur faict perdre le sentiment de tels debvoirs, et haïr et chasser d'entre eulx ces mots de division et de différence, bienfaict, obligation, recognoissance, prière, remerciement, et leurs pareils. Tout estant, par effect, commun entre eulx, volontez, pensements, jugements, biens, enfants, honneur et vie, et leur convenance n'estant qu'une âme en deux corps, selon la très-propre définition d'Aristote, ils ne se peuvent ny prester, ny donner rien. Voilà pourquoi les faiseurs de loix, pour honorer le mariage de quelque imaginaire ressemblance de cette divine liaison, deffendent les donations entre le mary et la femme; voulants inférer par là que tout doibt estre à chascun d'eulx, et qu'ils n'ont rien à diviser et partir ensemble.

« Si, en l'amitié de quoy je parle, l'un pouvoit donner à l'aultre, ce seroit celuy qui recevroit le bienfaict qui obligeroit son compaignon : car, cherchant l'un et l'aultre plus que tout aultre chose, de s'entrebienfaire, celuy qui en preste la matière et l'occasion est celuy-là qui faict le libéral, donnant ce contentement à son amy d'effectuer en son endroit ce qu'il désire le plus.

« Quand le philosophe Diogène avoit faulte d'argent, il disoit qu'il le redemandoit à ses amys, non qu'il le demandoit. Et pour montrer comment celà se pratique par effect, j'en citeray un ancien exemple singulier. Eudamidas, Corinthien, avoit deux amis, Charixenus Sycionien, et Aretheus, Corinthien : venant à mourir, estant pauvre, et ses deux amis riches, il feit ainsi son testament : « Je lègue à Aretheus de nourrir ma mère, et l'en-
« tretenir en sa vieillesse; à Charixenus, de marier ma fille, et luy
« donner le douaire le plus grand qu'il pourra : et au cas que l'un
« d'eulx vienen à défaillir, je substitue en sa part celui qui survivra.»
Ceulx qui premiers veirent ce testament, s'en mocquèrent; mais ses héritiers en ayant esté advertis, l'acceptèrent avec un singulier contentement : et l'un d'eulx, Charixenus, estant trépassé cinq jours aprez, la substitution estant ouverte en faveur d'Aretheus, il

nourrit curieusement cette mère ; et de cinq talents qu'il avoit en ses biens, il en donna les deux et demy en mariage à une sienne fille unique, et deux et demy pour le mariage de la fille d'Eudamidas, desquelles il feit les nopces en mesme jour. Cet exemple est bien plein, si une condition n'en estoit à dire, qui est la multitude d'amis; car cette parfaicte amitié de quoy je parle est indivisible : chacun se donne si entier à son amy, qu'il ne luy reste rien à despartir ailleurs; au rebours, il est marry qu'il ne soit double, triple ou quadruple, et qu'il n'ayt plusieurs âmes et plusieurs volontez, pour les conférer toutes à ce subject.

« Les amitiez communes, on les peult despartir; on peut aymer en cettuy-cy la beauté; en cet aultre, la facilité de ses mœurs; en l'aultre, la libéralité; en celuy-là la paternité; en cet aultre, la fraternité, ainsi du reste : mais cette amitié qui possède l'âme et la régente en toute souveraineté, il est impossible qu'elle soit double. Si deux en mesme temps demandaient à estre secourus, auquel courriez-vous? S'ils requéroient de vous des offices contraires, quel ordre y trouveriez-vous? Si l'un commettoit à vostre silence quelque chose qui feust utile à l'aultre de sçavoir, comment vous en démesleriez-vous? L'unique et principale amitié descoult toutes aultres obligations : le secret que j'ay juré de décéler à un aultre, je le puis sans parjure communiquer à celuy qui n'est pas aultre, c'est moy (*). C'est un assez grand miracle de se doubler; et n'en cognoissent pas la hauteur ceux qui parlent de se tripler. Rien n'est extrême, qui a son pareil : et qui présupposera que de deux j'en ayme autant l'un que l'aultre, et qu'ils s'entrayment et m'ayment autant que je les ayme, il multiplie en confrairie la chose la plus une et unie, et de quoy une seule est encore la plus rare à trouver au monde. Le demourant de cette histoire convient très-bien à ce que je disois : car Eudamidas donne pour grâce et pour faveur à ses amis de les employer à son besoing; il les laisse héritiers de cette sienne libéralité, qui consiste à leur mettre en main les moyens de luy bien faire : et sans doubte la force de l'amitié se montre bien plus richement en son faict, qu'en celuy d'Aretheus. Somme, ce sont effects inimaginables à qui n'en a gousté, et qui me font honnorer à merveille la réponse de ce jeune soldat à Cyrus, s'enquérant à luy pour combien il vouldroit donner un cheval par le

(*) Montaigne est si fortement préoccupé de son idée, si plein du souvenir de sa confiance sans réserve en La Boëtie, qu'il dépasse ici les bornes de la raison et méconnaît l'inviolable sainteté du serment. Non, il ne nous est pas permis de dévoiler même à l'ami le plus vertueux, le plus longtemps éprouvé, le secret d'un autre homme, auquel nous avons juré un silence absolu.

moyen duquel il venoit de gaigner le prix de la course, et s'il le vouldroit eschanger à un royaume : « Non certes, sire; mais bien « le lairrois-je volontiers pour en acquérir un amy, si je trouvois « homme digne de telle alliance. » Il ne disoit pas mal, « si je trou- « vois; » car on treuve facilement des hommes propres à une superficielle accointance : mais en cette-cy, en laquelle on négocie du fin fond de son courage, qui ne faict rien du reste, certes il est besoing que tous les ressorts soient nets et seurs parfaitement...

« Tout ainsi que cil qui feut rencontré à chevauchons sur un baston, se jouant avecques ses enfants, pria l'homme qui l'y surprint de n'en rien dire jusques à ce qu'il feust père lui-même; estimant que la passion qui lui naistroit lors en l'âme, le rendroit juge équitable d'une telle action : je souhaiterois aussi parler à des gents qui eussent essayé ce que je dis : mais sçachant combien c'est chose esloignée du commun usage qu'une telle amitié, et combien elle est rare, je ne m'attends pas d'en trouver aulcun bon juge; car les discours mesmes que l'antiquité nous a laissés sur ce subject me semblent lasches au prix du sentiment que j'en ay; et, en ce poinct, les effects surpassent les préceptes mesmes de la philosophie.

« L'ancien Menander disoit celuy-là heureux, qui avoit peu rencontrer seulement l'ombre d'un amy : il avoit certes raison de le dire, mesme s'il en avait tasté. Car, à la vérité, si je compare tout le reste de ma vie, quoy qu'avecques la grâce de Dieu je l'aye passée doulce, aysée, et, sauf la perte d'un tel amy, exempte d'affliction poisante, pleine de tranquilité d'esprit, ayant prins en payement mes commoditez naturelles et originelles, sans en chercher d'aultres; si je la compare, dis-je, toute, aux quatre années qu'il m'a esté donné de jouyr de la doulce compaignie et société de ce personnage, ce n'est que fumée, ce n'est que nuit obscure et ennuyeuse. Depuis le jour que je le perdis, je ne foys que traisner languissant; et les plaisirs mesmes qui s'offrent à moy, au lieu de me consoler, me redoublent le regret de sa perte; nous estions à moitié de tout; il me semble que je lui desrobe sa part : j'estois déjà si faict et accoustumé à estre deuxiesme partout, qu'il me semble n'estre plus qu'à demy. Il n'est action ni imagination, où je ne le treuve à dire; comme si eust-il bien faict à moy : car de mesme qu'il me surpassoit d'une distance infinie en toute aultre suffisance et vertu, aussi faisoit-il au debvoir de l'amitié. »

On rencontre de tout dans Montaigne, de fines critiques, des observations pleines de bon sens sur les matières les plus graves

et sur les plus futiles. Il n'emprunte à personne ses idées, il ne relève que de lui-même; dans un siècle où tant d'autres copient, il est original; mais il met à profit tout ce qu'il a lu pour lui fournir des exemples. Il fait comme les abeilles. « Elles pillotent de çà et de là les fleurs, mais elles en font après le miel qui est tout leur : ce n'est plus thym ni marjolaine. » Il effraye par le nombre de ses citations, et pourtant il se plaint à chaque instant de n'avoir pas de mémoire. On pourrait douter de sa sincérité s'il n'avait donné le mot de cette énigme : « A faute de mémoire naturelle, dit-il, j'en forge avec du papier. » Voilà tout son secret.

Fénelon, malgré son élégance, regrettait ce je ne sais quoi de *court*, de *naïf*, de *hardi*, de *vif* et de *passionné* qui caractérise l'idiome de nos pères. Toutes ces qualités sont dans le style de Montaigne; seulement il ne faut pas plus vouloir réglementer ce style que les pensées qu'il exprime. Montaigne écrit avec ses souvenirs des différents âges de la littérature latine, avec l'expression qu'il a reçue de quelques auteurs français tels que Rabelais et Amyot, dans lequel il aimait à lire Plutarque, son auteur favori, *son homme*, ainsi qu'il le disait. Son grand talent consiste dans l'imagination; il décrit la pensée comme il ferait un objet qu'il touche et qu'il voit, et sous sa plume elle devient, en effet, palpable et visible. Son style est une allégorie toujours vraie, où toutes les abstractions de l'esprit revêtent une forme matérielle, prennent un corps, un visage, et se laissent en quelque sorte toucher et manier. S'il veut nous donner une idée de la vertu, il la place dans *une plaine fertile et fleurissante, où qui en sait l'adresse peut arriver par des routes gazonnées, ombrageuses et doux fleurantes.* Il prolonge cette peinture avec la plus étonnante facilité d'expression, et, quand il l'a terminée, pour en augmenter l'effet par le contraste, il nous montre dans le lointain la chimérique vertu des philosophes *sur un rocher à l'écart, parmi des ronces, fantosme à effrayer les gens.*

C'est encore dans Montaigne que l'on trouve la peinture de l'*homme de cœur*, « qui tombe obstiné en son courage; qui pour quelque danger de la mort voisine, ne relâche aucun point de son assurance; qui regarde encore en rendant l'âme son ennemi d'une vue ferme et dédaigneuse; est battu, non pas de lui, mais de la fortune; est tué, sans être vaincu. » Sénèque avait dit, dans une de ses *Epîtres* : « *Occidi, non me vicisti, vicit tua fortunam meam.* »

L'un de nos bons prosateurs, l'auteur du *Voyage d'Anacharsis*, termine sa belle description de la mort de Léonidas par cette

réflexion : « Le dévouement de Léonidas et de ses compagnons produisit plus d'effet que la victoire la plus brillante. » Que ces expressions paraissent faibles et décolorées à côté de cette énergique pensée de l'auteur des *Essais* : « Il y a des pertes *triomphantes à l'envi des victoires*; ni ces quatre victoires sœurs, de Salamine, de Platée, de Mycale, de Sicile, *n'osèrent oncques opposer toute leur gloire ensemble à la gloire de la déconfiture du roi Léonidas et des siens, au pas des Thermopyles.* »

Et la vieillesse, *qui nous imprime plus de rides à l'esprit qu'au visage*; et ces belles actions particulières, *qui s'ensevelissent dans la foule d'une bataille; et Rome, épouvantable machine, dont le monde, ennemi de sa longue domination, avait brisé et fracassé toutes les pièces*; et ce discours de la Nature à l'homme :

« Sortez, dit-elle, de ce monde, comme vous y êtes entré; le même passage que vous avez fait de la mort à la vie, sans passion et sans frayeur, refaites-le de la vie à la mort. Votre mort est une des pièces de l'ordre de l'univers, une pièce de la vie du monde..... Si vous n'aviez la mort, vous me maudiriez sans cesse de vous en avoir privé. »

Montaigne n'est nullement puriste; le parler qu'il aime, c'est « un parler tel sur le papier qu'à la bouche. » Il ne court point après les mots, quand il a la pensée. « Au rebours, c'est aux paroles à servir et à suivre; et que le gascon y arrive, si le françois ne peult y aller. Je veulx que les choses surmontent et qu'elles remplissent de façon l'imagination de celuy qui escoute, qu'il n'aye aulcune souvenance des mots. »

Balzac caractérise ainsi, dans ses *Entretiens*, la manière de Montaigne :

« Cet auteur, qui veut imiter Sénèque, commence partout et finit partout. Son discours n'est pas un corps entier, c'est un corps en pièces, ce sont des membres coupés; et quoique les parties soient proches les unes des autres, elles ne laissent pas d'être séparées : non-seulement il n'y a point de nerfs qui les joignent, il n'y a pas même de cordes qui les attachent ensemble. M. de Montaigne sent bien ce qu'il dit; mais, sans violer le respect qui lui est dû, il ne sait pas toujours ce qu'il va dire. S'il a le dessein d'aller en un lieu, le moindre objet qui lui passe devant les yeux le détourne de son chemin; mais ses digressions sont très-agréables : quand il quitte le bon, d'ordinaire il rencontre le meilleur..... Son âme était éloquente; elle se fait entendre par des expressions courageuses; il a dans son style des grâces et des beautés au-dessus de la portée de son siècle. Ce serait une espèce de miracle, qu'un homme eût parlé purement

le français dans la barbarie de Quercy et du Périgord. Un homme qui est assiégé des mauvais exemples, qui est éloigné du secours des bons, pourrait-il être assez fort pour se défendre tout seul contre un peuple tout entier, contre sa femme, contre ses parents, contre ses amis, qui sont autant d'ennemis du bon français? »

« Quoi que Montaigne dise de sérieux (ainsi s'exprime M. Sainte-Beuve), il le couronne par une grâce. Pour bien juger de sa manière, il suffit de l'ouvrir à toute page indifféremment et de l'écouter discourant sur n'importe quel sujet; il n'en est aucun qu'il n'égaie et qu'il ne féconde. Dans le chapitre *des Menteurs*, par exemple, après s'être étendu en commençant sur son défaut de mémoire, et avoir déduit les raisons diverses qu'il a de s'en consoler, il ajoutera tout à coup cette raison jeune et charmante : « D'autre part (grâce à cette faculté d'oubli), les lieux et les livres que je revois me rient toujours d'une fraîche nouvelleté. » C'est ainsi que, sur tous les propos qu'il touche, il recommence sans cesse, et fait jaillir des sources de fraîcheur.

« Montesquieu a dit dans une exclamation mémorable : « Les « quatre grands poëtes, Platon, Malebranche, Shaftesbury, Mon« taigne! » Combien cela est vrai de Montaigne! Nul écrivain en français, y compris les poëtes proprement dits, n'a eu de la poésie une idée aussi haute que lui : « Dès ma première enfance, « disait-il, la poésie a eu cela de me transpercer et transporter. » Il estime avec un sentiment pénétrant que « nous avons bien « plus de poëtes qne de juges et interprètes de poésie, et qu'il est « plus aisé de la faire que de la connaître. » En elle-même et dans sa pure beauté, elle échappe à la définition, et celui qui la veut discerner du regard et considérer en ce qu'elle est véritablement, il ne la voit pas plus que *la splendeur d'un éclair*. Dans l'habitude et la continuité de son style, Montaigne est l'écrivain le plus riche en comparaisons vives, hardies, le plus naturellement fertile en métaphores, lesquelles, chez lui, ne se séparent jamais de la pensée, mais la prennent par le milieu, par le dedans, la joignent et l'étreignent. A cet égard, en obéissant si pleinement à son génie, il a dépassé et quelquefois excédé celui de la langue. Ce style bref, mâle, qui frappe à tout coup, qui enfonce et qui redouble le sens par le trait, ce style duquel on peut dire qu'il est une épigramme continuelle, ou une métaphore toujours renaissante, n'a été employé chez nous avec succès qu'une seule fois, et c'est sous la plume de Montaigne. Si on voulait l'imiter, même en supposant qu'on le pût et qu'on y fût disposé par la nature; si l'on voulait écrire avec cette rigueur, et cette exacte correspondance, et cette continuité diverse de figures

et de traits, il faudrait à tout moment forcer notre langue à être plus forte et plus complète poétiquement qu'elle ne l'est d'ordinaire et dans l'usage. Ce style à la Montaigne, si conséquent et si varié dans la suite et l'assortiment des images, exige qu'on crée à la fois une partie du tissu même, pour les porter. Il faut de toute nécessité qu'on étende et qu'on allonge par endroits la trame pour y coudre la métaphore; mais voilà que, pour le définir, je suis presque amené à parler comme lui. Notre bon langage, en effet, notre prose, qui se sent toujours plus ou moins de la conversation, n'a pas naturellement de ces ressources et de ces fonds de toile pour une continuelle peinture; elle court et fuit vite, et se dérobe : à coté d'une image vive, elle offrira une soudaine lacune et défaillance. En y suppléant par de l'audace et de l'invention comme fait Montaigne, en créant, en imaginant l'expression et la locution qui manque, on paraîtrait aussitôt recherché. Ce style à la Montaigne serait, à bien des égards, en guerre ouverte avec celui de Voltaire. Il ne pouvait naître et fleurir que dans cette pleine liberté du XVIe siècle, chez un esprit franc et ingénieux, gaillard et fin, brave et délicat, unique de trempe, qui parut libre et quelque peu licencieux, même en ce temps-là, et qui s'inspirait lui-même et s'enhardissait, sans s'y enivrer, à l'esprit pur et direct des sources antiques.

« Tel qu'il est, Montaigne est notre Horace; il l'est par le fond, il l'est par la forme souvent et l'expression, bien que par celle-ci il aille souvent aussi jusqu'au Sénèque. Son livre est un tréso d'observations morales et d'expérience; à quelque page qu'on l'ouvre et dans quelque disposition d'esprit, on est assuré d'y trouver quelque pensée sage exprimée d'une manière vive et durable, qui se détache aussitôt et se grave, un beau sens dans un mot plein et frappant, dans une seule ligne forte, familière ou grande. Tout son livre, a dit Étienne Pasquier, est un vrai *séminaire* de belles et notables sentences; et elles entrent d'autant mieux qu'elles courent et se pressent, et ne s'affichent pas. Il y en a pour tous les âges et pour toutes les heures de la vie; on ne le peut lire quelque temps sans en avoir l'âme toute remplie et comme tapissée, ou, pour mieux dire, tout armée et toute revêtue. » (*Causeries du lundi.*)

Delille, qui ne pouvait oublier Montaigne dans son poëme de l'*Imagination*, lui a consacré ces jolis vers :

Riche du fonds d'autrui, mais riche par son fonds,
Montaigne les vaut tous : dans ses brillants chapitres,
Fidèle à son caprice, infidèle à ses titres,

Il laisse errer sans art sa plume et son esprit,
Sait peu ce qu'il va dire, et peint tout ce qu'il dit.
Sa raison, un peu libre, et souvent négligée,
N'attaque pas le vice en bataille rangée :
Il combat, en courant, sans dissimuler rien;
Il fait notre portrait en nous faisant le sien :
Aimant et haïssant ce qu'il hait, ce qu'il aime,
Je dis ce que d'un autre il dit si bien lui-même :
« C'est lui; c'est moi. » Naïf, d'un vain faste ennemi,
Il sait parler en sage, et causer en ami.
Heureux ou malheureux, à la ville, en campagne,
Que son livre charmant toujours vous accompagne.

Caractère général des Écrivains du XVIe siècle.

« L'esprit de curiosité et de libre examen, avec le doute, son compagnon inséparable, dit M. Nisard, tel est le caractère le plus général des écrivains du XVIe siècle.

« La curiosité était le sentiment le plus naturel à cette époque. Quelle vie pouvait suffire à la satisfaire ? Qui pouvait se flatter seulement de passer en revue toutes ces richesses de l'esprit humain, et ces deux antiquités, répandant à la fois tous leurs trésors ? Le savoir était poussé jusqu'à l'ivresse chez quelques-uns. C'étaient de nouveaux enrichis, passant soudainement de la pauvreté à l'opulence, et possédés par leur fortune au lieu de la posséder, selon le précepte des sages. La plupart se bornent à couver des yeux leurs trésors. Le savoir a ses voluptueux et ses martyrs. Et ce qui fait l'originalité de ce siècle d'érudits, c'est que leur curiosité est animée, intelligente, enthousiaste, et que ces conquérants qui, sur l'invitation de Du Bellay, mettent au pillage les deux antiquités, témoignent leur joie ou leur surprise à la vue de tant de richesses, avec une naïveté et une vivacité admirables.

« Quant au doute, né en partie de cette curiosité, il n'est pas le même que celui dont notre siècle se plaint d'être travaillé.

« Nous faisons grand usage ou grand abus de ce mot. Mais il signifie généralement un état douloureux, inquiet, fort corrupteur à mon sens, si l'on n'y prend garde. »

« Le doute au XVIe siècle, le *que sais-je?* n'a rien de douloureux. C'est le doute académique qui ne reconnaît que le vraisemblable, et qui, sur les points où il faut se décider immédiatement, se détermine par la coutume. C'est un goût égal pour les choses les plus contradictoires, plutôt qu'une défiance systématique ou inquiète des choses reconnues pour vraies. Douter,

d'ailleurs, n'est-ce pas apprendre? et qui peut se flatter dans une vie d'homme d'avoir assez appris, pour cesser de douter? Entre les deux penchants les plus marqués de notre esprit, le désir de connaître et le besoin de se fixer, le premier est si excité par la nouveauté et la richesse des objets à connaître, qu'il parvient à tromper le second, et qu'il prend possession de l'esprit tout entier. Qui nous presse d'affirmer? semblent dire les penseurs de cette époque. N'en voyons-nous pas de beaux résultats autour de nous? Et ils continuent de douter tant qu'ils ne savent pas tout.

« On sent, du reste, les fâcheux effets de cette curiosité et de ce doute : le manque d'autorité, l'importance excessive donnée à l'individu, la pensée qui dégénère en un jeu d'esprit. Tels sont les défauts des écrivains penseurs du XVIe siècle; et j'entends par défauts, non les taches de détail qui gâtent un ouvrage excellent, mais de mauvaises conditions pour voir la vérité et pour l'exprimer dans un langage durable.

« Il est vrai que le doute du XVIe siècle, particulièrement dans les écrits de Montaigne, n'affecte jamais l'air dogmatique. Il ne prescrit rien, il ne règle rien.... C'est par là que s'explique son manque d'autorité sur le lecteur. Le doute sur le vrai et le bien ne convient qu'aux esprits, ou très-légers, ou exclusivement occupés de leurs commodités présentes. Un esprit qui approfondit, ou qui veut trouver à s'attacher hors de soi, s'en est bien vite fatigué. S'il ne réussit pas à se fixer, c'est la marque même de sa distinction qu'il y travaille ; car, qui ose dire qu'il n'existe ni vrai ni bien, et que, s'il existe, n'y ayant rien de plus digne d'être recherché, le poursuivre ne soit la tâche des esprits les plus généreux et les plus excellents? C'est aux yeux de ces esprits-là et de ceux qui, plus sensés que curieux, voient la brièveté de la vie, et combien il importe davantage d'éclairer la volonté que d'étendre le savoir, qu'éclate ce défaut d'autorité, le pire peut-être dans les ouvrages de l'esprit. Ces vaines caresses qu'on fait à ma liberté, me séduisent d'abord : c'est par ma vanité que Montaigne veut me gagner à son doute, et je suis près de m'y laisser prendre. Mais je me lasse bientôt de cette complaisance, laquelle, si je n'y avais pris garde, allait me dégoûter de toute vertu qui demande un effort, et je finis par la trouver moins conforme à ma nature, quoiqu'elle en chatouille toutes les faiblesses, que l'autorité et la discipline qui me règlent et me châtient. La liberté intérieure dont nous dote Montaigne est un leurre ; il faudrait qu'il y pût joindre sa condition, pour qu'elle nous contentât, ou plutôt pour qu'elle ne nous fût pas funeste.

« Un autre effet de la curiosité et du doute, c'est de donner une importance excessive à ce qu'il y a de personnel en chacun de nous. Le *moi si haïssable* de Pascal, il l'a d'abord vu dans Montaigne, à travers toutes ses adresses pour le rendre agréable. En effet, dans cette incertitude de toutes choses, qu'y a-t-il de certain que le *moi?* Et dans ce moi, composé d'un être double, d'une âme qui pense et d'un corps qui a des besoins certains, et des passions si difficiles à démêler d'avec ses besoins, pour qui sera la préférence, ou de l'âme qui ne pense que des choses douteuses et ne remue que des obscurités, ou du corps dont les instincts sont pressants et si impérieux? Nous voilà donc glissant insensiblement dans l'amour de notre bien-être, à la merci d'une certaine modération de tempérament, dont notre raison n'aura pas l'honneur, et nous déterminant dans nos jugements par nos humeurs ou nos intérêts, Qui sait même si nous ne pousserons pas l'amour de nous jusqu'à nous prendre pour la vérité elle-même? Qu'est-ce donc que la *faim de se connaître*, qui ne doit pas nous amener à distinguer en nous le bon du mauvais, et à faire un choix, sinon l'extrême raffinement de l'amoar de soi? J'ai peur que ce ne soit pour s'aimer que Montaigne est si affamé de se connaître, et que le mauvais qu'il voit en lui, ne lui paraisse qu'une chose différente du bon. Il s'en faut que les autres connaissances l'intéressent aussi vivement que celle-là; les plus importantes n'ont pas la vertu de l'attacher, et il n'y a pas de risque qu'il s'y fasse une maîtresse, qu'il aimerait plus que lui. Mais à quel point ne le vois-je pas attaché à la vérité de sa nature individuelle, et quel sujet peut l'en éloigner pour plus d'un moment, ou ne l'y ramène pas sans cesse? Quel détail en a-t-il omis ou observé médiocrement? Il a eu plus de pudeur avec son valet de chambre qu'avec la postérité.

« Enfin, voyez par tant d'exemples où Montaigne et ses contemporains pensent au hasard et sans objet, combien cette curiosité et cette jalousie de son libre arbitre peut tromper d'excellents esprits. Cette intelligence qui a si peur de servir, qui se défie de la vérité à cause de sa ressemblance avec l'autorité, qui redoute si fort de se laisser surprendre, qui s'estime si au-dessus de son objet, voilà qu'un paradoxe sorti de quelque cerveau grec ou latin, un trait d'esprit, moins encore, un jeu de mots, a l'honneur de la mettre en branle, et de s'en rendre maître pour un moment! Une consonnance, une rime la font changer de route! Ce que dit Montaigne des causes qui déterminent sa volonté, et de ces incertitudes où il faut si peu de chose pour le décider à jeter, comme il dit, sa plume au vent, peint naïve-

ment les misères de cette liberté de l'intelligence qui résiste à un axiome de morale universelle, et qui abdique devant une pointe! Les meilleurs écrivains de ce temps sont pleins de ces pointes; outre l'exemple de l'Italie, c'était l'un des effets de cet amour de la pensée pour la pensée. Où toutes les idées pèsent le même poids, où toutes les vérités ne sont que des idées, pourquoi une pointe n'aurait-elle point passé pour une vue de l'esprit?

« La langue des écrivains en prose du XVIe siècle trahit tous ces défauts. C'est une langue chargée et mal ordonnée. L'excès des mots y répond au défaut de choix dans les idées; le désordre y répond à la licence même de la spéculation et à la nonchalance du doute. Qui n'a rien à prouver, sinon que rien ne se peut prouver, ne pense guère à ranger ni à presser son discours. Il n'est pas étonnant que l'anarchie soit dans une langue où tout mot est souverain, parce que toutes les idées s'y valent. Ces nuages innombrables dans la pensée engendrent d'innombrables subtilités dans le langage. Les épithètes accablent le discours, aucune chose n'étant présentée sous une face principale, qui lui donne une valeur déterminée. Les images abondent, par cette illusion de l'esprit qui, n'ayant pas en vue une proposition considérable à prouver, donne à chaque détail un prix exagéré, et surfait le langage, moins pour tromper les autres que parce qu'il se trompe lui-même. Les écrivains s'échauffent sur chaque mot en particulier : ils ont une certaine verve de détail, dans un tout mal assemblé et languissant.

« C'est par la théorie qu'en a donnée le plus habile d'entre eux, Montaigne, qu'on peut mieux apprécier tout ce que la langue laissait à faire à ses successeurs. Parmi des vues d'une justesse admirable qui font de Montaigne un grand écrivain de tous les temps, il en est quelques-unes où l'on reconnaît l'écrivain marqué des imperfections du sien. « Le maniement des beaux esprits, « dit-il, donne prix à la langue, non pas l'innovant tant comme « la remplissant de plus vigoureux et divers services, l'estirant et « ployant. Ils n'y apportent point de mots, mais ils enrichissent « les leurs, appesantissent et enfoncent leur signification et leurs « usages. » La défiance de l'innovation est de l'écrivain de tous les temps; le conseil fort dangereux d'enrichir les mots, d'en appesantir et d'en enfoncer la signification, est de l'écrivain du XVIe siècle. Il transporte le travail de l'esprit des choses aux mots; il l'arrête sur chacun en particulier; il donne la peur du langage de tout le monde, qui fait qu'on s'épuise à tout déguiser et à tout transformer.

« Je reconnais encore le grand écrivain de tous les temps dans

cette critique de certains auteurs de son siècle. « Pourveu, dit-il, « qu'ils se gorgiasent en la nouvelleté, il ne leur chault de l'effi- « cace; pour saisir un nouveau mot, quittent l'ordinaire, souvent « plus fort et plus nerveux. » Mais voici une critique de la langue française qui est de l'écrivain du XVI[e] siècle. « Le langage français, « dit-il, n'est pas maniant et vigoureux suffisamment; il succombe « ordinairement à une puissante conception : si vous allez tendu, « vous sentez souvent qu'il languit soubs vous et fléchit, et qu'à « son défault, le latin se présente au secours, et le grec à d'aultres. » Cette crainte d'en dire trop peu dans le discours, de laisser quelque chose de reste, et que ce reste ne soit le plus important, est bien d'un siècle plus affamé de connaissances que de vérité. J'y vois en outre une faiblesse des écrivains supérieurs commune aux plus médiocres par contagion, par laquelle ils font un tort à la langue de leur pays de résister à des conceptions ou molles ou extraordinaires.

« Aussi Montaigne appelle-t-il le latin et le grec au secours de l'écrivain. « Et que le gascon y arrive, ajoute-t-il, si le français « n'y peut aller. » C'est la théorie de Ronsard. C'est ce fameux mélange des langues savantes et des patois provinciaux, la plus étrange des nouveautés conseillée par un homme qui tient toute nouveauté pour suspecte. Il n'y manque même pas le conseil d'employer les termes des professions réputées nobles. « Il n'est « rien, dit-il, qu'on ne feist du jargon de nos classes et de nostre « guerre, qui est un généreux terrein à emprunter. » De là, au choix des *r*, comme faisant une belle sonnerie, il n'y a pas loin. C'est ainsi que Ronsard et Montaigne, quoique si inégaux et si différents, subissent l'influence du tour d'esprit de leur siècle, lequel met le plus petit hors de sens, et trouble la raison du plus grand. Tous deux se trompent par la même illusion, en donnant trop aux mots, que l'un trouve trop peu nombreux, et l'autre trop peu significatifs pour ce qu'ils ont à leur faire exprimer.

« De très-bons esprits, contemporains de Montaigne, lui en faisaient des critiques. « Tu es trop espais en figures, » lui disait son ami Étienne Pasquier. D'autres lui reprochaient des mots du cru de Gascogne. Pasquier, qui ne s'en aperçoit pas dans Ronsard, en est frappé en lisant Montaigne. On était plus exigeant pour les prosateurs que pour les poëtes ; et on remarquait dans les premiers le superflu et le faux, parce qu'on y cherchait déjà l'utile et le vrai. Les mêmes hommes qui ne croyaient pas qu'aucun poëte pût être supérieur à Ronsard, imaginaient un prosateur plus parfait que Montaigne. La curiosité commençant à s'apaiser, le goût naissait. » (*Histoire de la littérature française.*)

La Boétie.

La Boétie (1) « le plus grand homme de son siècle, » selon Montaigne, est moins connu de bien des lecteurs par ses propres ouvrages que par cette « cousture d'amitié si estroicte et si joincte qu'il avait dressée » avec l'auteur des *Essais*. Conseiller du roi au parlement de Bordeaux, estimé et honoré de tous ceux qui le connurent, plein d'affections tendres et de sentiments généreux, il vécut et mourut sans bruit, et ne songea jamais à occuper le public de ses talents. C'est à Montaigne que nous devons à peu près tout ce qui nous reste de ses ouvrages. Le plus célèbre est celui qui a pour titre : *De la Servitude volontaire*. C'est le seul dont nous ne devions pas la conservation à Montaigne; ce n'est pas qu'il n'eût beaucoup d'estime et même d'admiration pour ce livre « escrit....., à l'honneur de la liberté contre les tyrans..... » Il le trouvait « gentil et plein au possible. » Mais il prévoyait déjà sans doute ce qui arriva plus tard, qu'on en abuserait en le prenant dans un sens contraire à celui de l'auteur : « Parce que, dit-il, j'ai trouvé que cet ouvrage a esté depuis mis en lumière par ceux qui cherchent à troubler et changer l'estat de nostre police, sans se soucier s'ils l'amenderont, et qu'ils l'ont mêlé à d'aultres escrits de leur farine, je me suis desdit de le loger icy. » On s'arma, en effet, du noble enthousiasme et des paroles éloquentes de la Boétie pour combattre la monarchie. Mais il paraît qu'il ne voulait rien moins, et nous savons par celui *qui l'avait connu jusqu'au vif* que personne ne fut plus que lui soumis aux lois et ennemi des *nouvelletez*, qui troublent les États. Vivement affligé des maux qui désolaient la France, la Boétie s'en prend à toutes les tyrannies, et ne prétend nullement affaiblir les lois ni ébranler l'autorité royale. Il faut convenir pourtant qu'une telle protestation, quelque innocente qu'elle soit dans l'intention de son auteur, devient dangereuse, dès qu'elle se produit au dehors. L'éloquence dont elle est animée passionne la foule, lui grossit les objets, lui fait voir partout des monstres de tyrannie, lui met la haine et la révolte dans le cœur et les armes à la main. Cette réserve faite, la *Servitude volontaire* est pleine de cette énergie que nous admirons dans les âmes républicaines de l'antiquité. Les raisonnements y sont autant de mouvements : « Mais, ô mon Dieu, que peut estre cela? comment dirons-nous que cela s'appelle? quel

(1) Né à Sarlat, le 1er novembre 1530 ; mort à Germignac, le 18 août 1563.

malheur est cestuy-là? ou quel vice, ou plus tost quel malheureux vice, veoir un nombre infiny, non pas obéir, mais servir, non pas estre gouvernez, mais tyranniez, n'ayans ny biens, ny parens, ny enfans, ny leur vie mesme qui soit à eux? souffrir les cruautés, non pas d'une armée, non pas d'un camp barbare, contre lequel il faudrait dépendre son sang et sa vie devant, mais d'un seul; non pas d'un Hercules ny d'un Samson, mais d'un seul homme, et le plus souvent du plus lasche et féminin de la nation; non pas accoutumé à la poudre des batailles, mais encore à grand'peine au sable des tournois. » C'est là de l'éloquence à la manière des Grecs et des Romains; seulement elle perd pour nous une partie de son effet, parce qu'elle porte à faux, et qu'elle donne dans l'exagération où elle s'abîme et se perd. L'élocution de la Boétie est saine et correcte; son style est plein de force et de sens. « Ce n'est pas, observe Charles Nodier, que ce style vaille celui de Montaigne, qu'aucun style n'a jamais valu. Il est tendu et archaïque; il est âpre comme cette âme naïve et libre, qui ne fléchit pas même devant la mort, parce que les vertus morales se réunissent en elle à toutes les vertus civiles; mais il est ingénu, ferme, éloquent, comme nous paraîtrait aujourd'hui la prose de Marcus Brutus et de Caton d'Utique, si nous avions conservé leurs livres. » (*Manuel de bibliographie.*)

Jusqu'ici, on ne connaissait guère de la Boétie que ce discours de la *Servitude volontaire*. Grâce aux soins de M. L. Feugère, nous nous pouvons lire maintenant le reste de ses œuvres. Ce sont des traductions et des poésies. En traduisant les *Economiques* d'Aristote et de Xénophon, les *Règles du mariage* et la *Consolation* de Plutarque, la Boétie a montré le secret d'imiter les anciens, et servi utilement le progrès de notre langue. Il est souvent, par la naïveté de ses versions, le rival heureux d'Amyot.

« Quant à ses poésies latines et françaises, dit G. Collettet, les premières sont si éclatantes que l'on a cru, pour parler avec Scévole, que la ville de Bordeaux remporta finalement par elles un honneur que depuis le temps d'Ausone elle n'avait osé jamais espérer; et qu'elle put s'attribuer justement la gloire d'avoir produit un véritable poëte, capable de rendre toute l'Italie même jalouse de la beauté de ses vers; » et ses poésies françaises sont telles, qu'au rapport de l'auteur des *Essais*, qui dans les premières éditions de son livre « ne dédaigna pas d'en insérer un bon nombre, la Gascogne n'en avait point encore produit de plus parfaites. »

Charron.

Charron, l'autre ami de Montaigne, l'héritier de ses armoiries et de ses doctrines, n'a rien de la verve de la Boétie. Il n'écrit pas pour enflammer, mais pour convaincre. Son livre de la *Sagesse*, publié à Bordeaux en 1601, ne fait que reproduire et exagérer le livre des *Essais*, en le réduisant en système. Montaigne avait montré le ridicule du dogmatisme; Charron dogmatisa le scepticisme. L'un disait : *que sais-je?* l'autre fit écrire sur sa porte : *je ne sais*. De là une différence sensible dans la forme : au lieu de cette allure vive et capricieuse qui plaît par son désordre même et tient toujours l'esprit du lecteur en éveil, dans Montaigne, nous ne trouvons plus, dans Charron, qu'une gravité ennuyeuse, une marche pesante et sans grâce; au lieu de ce langage abondant, qui coule de source avec la pensée et ne fait jamais défaut, c'est un appareil pédantesque de divisions, de subdivisions, de définitions, de distinctions. Il n'y eut à ce défaut qu'un avantage, c'est qu'il donna le goût des ouvrages méthodiques.

Charron se piquait d'être profondément chrétien. Il était chanoine et voulait être chartreux. Il n'y paraît dans son livre que par le costume théologique dont il revêt la morale de Montaigne. Au fond, il attaque tout ce qu'il y a de plus saint et de plus respectable; et quoiqu'il ait soin de faire des réserves explicites en ce qui touche la foi, il substitue trop souvent, volontairement ou non, la philosophie à la religion. Après sa mort, son livre fut l'objet des poursuites du parlement et de la faculté de théologie. Il échappa, grâce à quelques changements qu'y fit le président Jeannin, et la seconde édition put paraître en 1604.

On trouve dans Charron plusieurs morceaux intéressants; tel est celui-ci sur la vanité :

« La vanité se démontre et témoigne en plusieurs manières; premièrement, en nos pensées et entretiens privés, qui sont bien souvent plus que vains, frivoles et ridicules, auxquels toutefois nous consommons grand temps, et ne sentons point. Nous y entrons, y séjournons et en sortons insensiblement, qui est bien double vanité et grande inadvertance de soi. L'un, se promenant en une salle, regarde à compasser ses pas d'une certaine façon sur les carreaux ou tables du plancher; cet autre discourt en son esprit longuement et avec attention comment il se comporterait s'il était roi, pape, ou autre chose, qu'il sait ne pouvoir jamais être, et ainsi se plaît de vent, et encore de moins, car de chose qui n'est et ne sera point; celui-ci songe fort comment il composera son

corps, ses contenances, son maintien, ses paroles d'une façon affectée, et se plaît à le faire comme d'une chose qui lui sied fort bien, et à quoi tous doivent prendre plaisir. Et quelle vanité et sotte inanité en nos désirs et souhaits, d'où naissent les créances et espérances encore plus vaines ! Et tout ceci n'advient pas seulement lorsque nous n'avons rien à faire et que nous sommes engourdis d'oisiveté, mais souvent au milieu et plus fort des affaires : tant est naturelle et puissante la vanité, qu'elle nous dérobe et nous arrache des mains de la vérité, solidité et substance des choses, pour nous mettre au vent et au rien.

« Mais la plus forte vanité de toutes, est ce soin pénible de qui se fera ici, après qu'en serons partis. Nous étendons nos désirs et affections au delà de nous et de notre être ; voulons pourvoir à nous être fait des choses lorsque ne serons plus. Nous désirons être loués après notre mort ; quelle plus grande vanité ! Ce n'est pas ambition, comme l'on pourrait penser, qui est un désir d'honneur sensible et perceptible ; si cette louange de notre nom peut accommoder et servir en quelque chose à nos enfants, parents et amis survivants, bien soit, il y a de l'utilité ; mais désirer comme bien une chose qui ne nous touchera point, et dont nous n'en sentirons rien, c'est pure vanité ; comme de ceux qui craignent que leurs femmes se marient après leur décès, désirent avec grande passion qu'elles demeurent veuves, et l'achètent bien chèrement en leurs testamens, leur laissant une grande partie de leurs biens à cette condition. Quelle folle vanité, et quelquefois injustice ! C'est bien au rebours de ces grands hommes du temps passé, qui, mourants, exhortaient leurs femmes à se marier tôt et engendrer des enfants à la république. D'autres ordonnent que, pour l'amour d'eux, on porte telle et telle chose sur soi, ou que l'on fasse telle chose à leur corps mort : nous consentons peut-être d'échapper à la vie, mais non à la vanité.

« Voici une autre vanité : nous ne vivons que par relation à autrui ; nous ne nous soucions pas tant quels nous soyons en nous, en effet et en vérité, comme quels nous soyons en la connaissance publique ; tellement que nous nous défraudons souvent, et nous privons de nos commodités et biens, et nous gênons, pour former les apparences à l'opinion commune. Ceci est vrai, non-seulement aux choses externes du corps, et en la dépense et emploi de nos moyens, mais encore aux liens de l'esprit, qui nous semblent estre sans fruit, s'ils ne se produisent à la vue et approbation étrangère, et si les autres n'en jouissent.

« Notre vanité n'est point seulement aux simples pensées, désirs, discours, mais encore elle agite, secoue et tourmente et l'es-

prit et le corps : souvent les hommes se remuent et se tourmentent plus pour des choses légères et de néant que pour des grandes et importantes. Notre âme est souvent agitée par de petites fantaisies, songes, ombres et rêveries sans corps et sans sujet, elle s'embrouille et se trouble de colère, dépit, tristesse, joie, faisant des châteaux en Espagne. Le souvenir d'un adieu, d'une action et grâce particulière nous frappe et afflige plus que tout le discours de la chose importante. Le son des noms et de certains mots prononcés piteusement, voire des soupirs et exclamations, nous pénètre jusques au vif, comme sçavent et pratiquent bien les harangueurs, affronteurs et vendeurs de vent et de fumée. Et ce vent surprend et emporte quelquefois les plus fermes et assurés, s'ils ne se tiennent sur leurs gardes, tant est puissante la vanité sur l'homme ; et non-seulement les choses petites et légères nous secouent et agitent, mais encore les faussetés et impostures, et que nous savons telles (chose étrange !) de façon que nous prenons plaisir à nous piquer nous-mêmes à escient, nous paître de fausseté et de rien : témoins ceux qui pleurent et s'affligent à ouïr des contes et à voir des tragédies, qu'ils sçavent être inventées et faites à plaisir, et souvent des fables qui ne furent jamais : dirai-je encore de tel qui est coëffé et meurt après une qu'il sçait être laide, vieille, souillée, et ne l'aimer point, mais pour ce qu'elle est bien peinte et plâtrée, ou caqueteresse, ou fardée d'autre imposture, laquelle il sçait et reconnaît tout au long et au vrai.

« Venons du particulier de chacun à la vie commune, pour voir combien la vanité est attachée à la nature humaine, et non-seulement un vice privé et personnel. Quelle vanité et perte de temps aux visites, salutations, accueils et entretiens mutuels ; aux offices de courtoisie, harangues, cérémonies ; aux offres, promesses, louanges ! Combien d'hyperboles, d'hypocrisie, de fausseté et d'imposture au vu et au sçu de tous, de qui les donne, qui les reçoit, et qui les oyt ! tellement que c'est un marché et complot fait ensemble de se moquer, mentir et piper les uns les autres. Et faut que celui-là, qui sçait que l'on lui ment impunément, dise grand merci : et celui-ci qui sçait que l'autre ne l'en croit pas, tienne bonne mine effrontée, s'attendant et se guettant l'un l'autre, qui commencera, qui finira, bien que tous deux voudroient être retirés. Combien souffre-t-on d'incommodité ! L'on endure le serein, le chaud, le froid ; l'on trouble son repos, sa vie, pour ces vanités courtisanes, et laisse-t-on affaires de poids pour du vent. Nous sommes vains aux dépens de notre aise, voire de notre santé et de notre vie. L'accident et très-léger

foule aux pieds la substance, et le vent emporte le corps, tant l'on est esclave de la vanité : et qui feroit autrement seroit tenu pour un sot et mal entendant son monde : c'est habileté de bien jouer cette farce, et sottise de n'être pas vain. Etant venus aux propos et devis familiers, combien de vains et inutiles, faux, fabuleux, controuvés (sans dire les méchants et pernicieux qui ne sont de ce compte) ; combien de vanteries et de vaines jactances ! L'on cherche et se plaît-on tant à parler de soi et de ce qui est sien, si l'on croit avoir fait, ou dit, ou posséder quelque chose que l'on estime, l'on n'est point à son aise, que l'on ne la fasse sçavoir ou sentir aux autres. A la première commodité, l'on la conte, l'on la fait voir, l'on l'enchérit, voire l'on n'attend pas la commodité, l'on la cherche industrieusement. De quoi que l'on parle, nous nous y mêlons toujours avec quelque avantage : nous voulons que l'on nous sente, que l'on nous estime, et tout ce que nous estimons.

« Mais pour montrer encore mieux combien l'inanité a de crédit et d'empire sur la nature humaine, souvenons-nous que les plus grands remuemens du monde, les plus générales et effroyables agitations des états et des empires, armées, batailles, meurtres, procès et querelles, ont leurs causes bien légères, ridicules et vaines ; témoins les guerres de Troye et de Grèce, de Sylla et Marius, d'où sont ensuivies celles de César, Pompée, Auguste et Antoine. Les poètes ont bien signifié cela, qui ont mis pour une pomme la Grèce et l'Asie en feu et en sang ; les premiers ressorts et motifs sont de néant, puis ils grossissent, témoins de la vanité et folie humaine. Souvent l'accident fait plus que le principal, les circonstances menues piquent et touchent plus vivement que le gros de la chose, et le subit même. La robe de César troubla plus Rome, que ne fit sa mort et les vingt-deux coups de poignard qui lui furent donnés.

Finalement, la couronne et la perfection de la vanité de l'homme se montre en ce qu'il cherche, se plaît et met sa félicité en des biens vains et frivoles, sans lesquels il peut bien et commodément vivre et ne se soucie pas comme il faut des vrais et essentiels. Son cas n'est que vent ; tout son bien n'est qu'en opinion et en songe : il n'y a rien de pareil ailleurs. Dieu a tous biens en essence, et les maux en intelligence ; l'homme, au contraire, possède ses biens par fantaisie, et les maux en essence. Les bêtes ne se contentent ni ne se paissent d'opinions et de fantaisies, mais de ce qui est présent, palpable et en vérité. La vanité a été donnée à l'homme en partage : il court, il bruit, il meurt, il fuit, il chasse, il prend une ombre, il adore le vent, un festin est le gain de son jour. »

Saint François de Sales.

Après avoir rencontré trop souvent, au XVI[e] siècle, de ces personnages équivoques qu'on ne saurait estimer quoiqu'on les admire, et qu'on voudrait, s'il était possible, séparer d'eux-mêmes, on est heureux de pouvoir se reposer sur un auteur qui fut à la fois un grand saint, un grand homme et un écrivain distingué. Tous ces titres conviennent à saint François de Sales.

Né d'une famille où la piété n'était pas moins illustre que la noblesse, François de Sales suça avec le lait toutes les vertus chrétiennes, et la première langue qu'il apprit à parler fut celle de la charité. Il édifia dès son enfance. Sa jeunesse s'écoula comme un de ces beaux jours dont aucun nuage ne vient troubler la sérénité. L'étude des belles-lettres, funestes aux mœurs et mortelles pour la foi quand on en abuse et qu'on veut rendre son esprit complice de son cœur, ne fit que fortifier en lui les germes d'une sainteté précoce. Lorsqu'il eut achevé ses humanités au collége d'Annecy, il alla faire sa philosophie et sa théologie dans l'université de Paris; et en approfondissant également ces deux sciences qui devraient toujours rester sœurs et marcher ensemble, il se prépara, pour les luttes qui l'attendaient plus tard, des armes puissantes; puis, afin de suivre la justice éternelle de Dieu dans l'application qu'en font les hommes, il se rendit à Padoue, où il s'appliqua avec un succès remarquable à la science du droit. Ses études terminées, il partit pour Rome. Il trouva dans la capitale du monde chrétien ce qu'il était venu y chercher, les vestiges subsistants de la piété primitive dont il voulait faire désormais la règle de sa conduite

François de Sales rapporta donc dans sa patrie des connaissances étendues et des vertus éprouvées. Son retour réjouit l'Eglise. Garnier, alors évêque de Genève, s'écria, dans un heureux pressentiment: « J'ai maintenant un successeur. » Le jeune François, pour obéir à son père, était entré dans la magistrature et avait la charge d'avocat général; on le destinait à un mariage brillant, à une fortune élevée, aux dignités, aux honneurs, à ce que le monde offre de plus séduisant; il renonça à tout, quitta la robe de sénateur pour prendre celle d'ecclésiastique, reçut les ordres sacrés, et dès lors tourna toutes ses pensées vers cette belle maxime qu'il aimait à répéter: « Tout ce qui n'est pas pour l'éternité n'est que vanité. » Il trouva bientôt l'occasion de déployer pour le salut des âmes ce zèle ardent dont il était dévoré. Le Chablais était, à cette époque, le camp retranché du calvinisme: tenter d'y rétablir les affaires de la

religion paraissait au moins téméraire. Fort du secours de Dieu, François de Sales l'entreprit. Nous ne le suivrons pas dans ce merveilleux apostolat. Il suffit de dire qu'aucune espèce de persécution ne lui fut épargnée; on le décria partout comme un perturbateur du repos public, comme un séducteur, comme un magicien; on le menaça; on lui suscita mille dangers, on aposta des gens pour attenter à sa vie; il continua son œuvre sans s'effrayer, sans douter un instant du succès, et ramena au bercail une foule de brebis égarées. Devenu coadjuteur de l'évêque de Genève, obligé de remplir souvent les fonctions épiscopales, il ne cesse pas pour cela d'exercer le ministère de la parole divine, il prêche dans le pays de Gex, et remporte sur l'hérésie le même triomphe que dans le Chablais. Enfin il est nommé évêque de Genève. Son zèle alors s'exerce en toute liberté et ne connaît plus de bornes. Tenir des synodes, rétablir les anciennes lois de la discipline ecclésiastique, ou en faire de nouvelles, travailler sans relâche à conserver la religion catholique dans toute sa pureté, soit en instruisant les fidèles, soit en réfutant les hérétiques, visiter les moindres paroisses, chercher et soulager les pauvres, les faibles, les pécheurs : telles sont les occupations saintes qui remplissent toutes ses heures jusqu'à celle où Dieu le rappelle dans son sein pour y recevoir le prix de ses vertus. Cette vie appartient plus, sans doute, à l'histoire de la religion qu'à l'histoire de la littérature; mais celle-ci pourtant en réclame sa part, ou plutôt les deux ici ne sont qu'une même chose; le talent, dans saint François de Sales, ne se distingue pas de la vertu. « Je ne fais pas profession d'être écrivain, disait-il, car la pesanteur de mon esprit et la conduite de ma vie exposée au service et à l'abord de plusieurs ne me le sauraient permettre. » Mais c'est précisément parce qu'il n'a jamais songé à écrire que nous trouvons dans ses ouvrages ce charme qui nous attire et nous captive; c'est parce qu'il ne fait pas profession d'être écrivain, qu'il est simple et familier sans être trivial; naïf à la fois et ingénieux; poétique et pitoresque sans fadeur; abondant et coloré sans recherche; d'une finesse et d'une délicatesse exquises dans l'analyse des sentiments les plus déliés du cœur humain ; d'une pénétration profonde et d'une chasteté irréprochable dans la peinture de nos passions; plein d'agréables comparaisons tirées des usages domestiques et des objets qu'il a sous les yeux. C'est parce que son style est sans artifice qu'il réfléchit comme un miroir la richesse variée de la belle nature des Alpes, et qu'il s'imprègne, comme l'air qui les entoure, des plus suaves parfums. Saint François de Sales n'a d'autre prétention que de « parler en bon

homme, pour consoler, pour soulager, pour éclairer, pour perfectionner son prochain. » (*Fénelon.*) Il se rapetisse pour les petits, et quand on le lit avec attention, on s'aperçoit que personne ne connaît mieux que lui la haute perfection. C'est sous ce rapport surtout que l'*Introduction à la vie dévote* est un chef-d'œuvre. Cet ouvrage, dans l'origine, n'était pas destiné au public. C'étaient de simples lettres adressées à une dame forcée de vivre au milieu du monde et que le saint s'était chargé de diriger dans les voies du salut. Elles furent réunies par l'auteur et imprimées en 1608, pour répondre à une sage pensée d'Henri IV, qui se plaignait du ton austère des prédicateurs, et croyait qu'il manquait un livre où la piété chrétienne fût présentée sous des formes aimables, propre à convertir les gens du monde, et à faire rentrer dans l'Église les calvinistes doucement, sans violence, sans autre moyen que cette persuasion qui s'adresse au cœur, et dont le succès est presque toujours sûr et durable. La première chose à faire, c'était de bien définir ce qu'il faut entendre par la vie dévote. On sait bien ou l'on croit savoir partout ce que c'est que la charité; on la pratique ou on s'imagine le faire, sans se priver d'aucun plaisir, sans s'imposer le moindre sacrifice; mais, hors du cercle des *dévots*, qui sait ce que c'est que la dévotion? Hypocrisie dans ceux-ci, superstition dans ceux-là, elle n'a jamais obtenu des prétendus esprits forts que la haine et le mépris, le dédain et la pitié. C'est qu'on la juge malheureusement sur « ces dévotions fausses, vaines ou impertinentes, » qui ne sont pas une hypocrisie calculée, mais une déviation dangereuse de la droite ligne de la vraie piété. Ce n'est pas ainsi que la considère saint François de Sales; il remonte au principe même de la dévotion, qui est la charité : « Si la charité est une plante, dit-il, la dévotion en est une fleur; si elle est un rubis, la dévotion en est l'éclat. » De ce point de vue il juge hardiment tout ce qui n'a de la dévotion que l'apparence. « Celui-ci, qui est adonné au jeûne, se tiendra pour bien dévot, pourvu qu'il jeûne, quoique son cœur soit plein de fiel; il n'osera tremper sa langue dans l'eau par sobriété, et il ne craindra pas de la plonger dans le sang du prochain par la médisance et la calomnie. Celui-ci tirera volontiers quelque monnaie de sa bourse pour la donner aux pauvres; mais il ne pourra tirer le compassion de son cœur pour pardonner à ses ennemis; mais quant à payer ses créanciers, jamais, à moins que la justice ne l'y force. Tous ces gens-là, qui sont tenus vulgairement pour dévots, ne le sont nullement: ce sont des fantômes de la dévotion. »

L'*Introduction à la vie dévote* se divise en cinq livres, que saint François de Sales analyse lui-même comme il suit :

« J'ai fait cette *Introduction* en cinq parties : en la première desquelles je m'essaye, par quelques remontrances et exercices, de convertir le simple désir de Philothée (l'âme dévote) en une entière résolution, qu'elle parfait à la fin, après sa confession générale, par une solide protestation, suivie de la très-sainte communion, en laquelle, se donnant à son Sauveur en le recevant, elle entre heureusement en son saint amour. Cela fait, pour la conduire plus avant, je lui montre deux grands moyens de s'unir de plus en plus à sa divine majesté ; l'usage des sacrements, par lesquels ce bon Dieu vient à nous, et la sainte oraison, par laquelle il nous tire à soi. En ceci, j'emploie la deuxème partie. En la troisième, je lui fais voir comme elle se doit exercer en plusieurs vertus plus propres à son avancement, ne m'amusant pas, sinon à certains avis particuliers, qu'elle n'eût pas su aisément prendre ailleurs, ni d'elle-même. En la quatrième, je lui fais découvrir quelques embûches de ses ennemis, et lui montre comment elle s'en doit démêler et passer outre. Et finalement, en la cinquième partie, je la fais un peu retirer à part soi pour se rafraîchir, reprendre haleine, et réparer ses forces, afin qu'elle puisse après, plus heureusement, gagner pays et s'avancer dans la vie dévote. »

Tel est le plan de cet ouvrage. La route qu'il indique n'offre, ce semble, aucune aspérité ; on y marche continuellement sur des fleurs, et elle conduit sans fatigue jusqu'au ciel. Tous les âges, toutes les conditions y peuvent entrer également avec un égal succès.

« Dieu commanda, en la création, aux plantes de porter leurs fruits chacune selon son genre ; ainsi commanda-t-il aux chrétiens, qui sont les plantes vivantes de son Eglise, qu'ils produisent des fruits de dévotion, un chacun selon sa qualité et vocation. »

Qu'on ne s'y trompe pas, pourtant, la voie du ciel ne s'est pas élargie au point qu'on y marche tout à fait à l'aise. Non, c'est toujours la voie étroite, le chemin escarpé. Sans doute on croit faire beaucoup d'honneur à saint François de Sales, en trouvant sa morale facile, commode, pleine de condescendance, comme si avec lui il n'y avait plus ni péché ni enfer. Mais Bossuet, qu'on n'accusera pas d'être favorable à la morale relâchée, en jugeait autrement. « L'illustre François de Sales, dit-il, a rétabli la dévotion parmi les peuples. Avant lui, l'esprit de la dévotion n'était presque plus connu parmi les gens du siècle. On reléguait dans les cloîtres la vie intérieure et spirituelle, et on la croyait trop sauvage pour paraître dans la cour et dans le grand monde. François de Sales a été choisi pour l'aller chercher dans sa retraite, et pour désabuser les esprits de cette créance pernicieuse

Il a ramené la dévotion au milieu du monde ; mais ne croyez pas qu'il l'ait déguisée pour la rendre plus agréable aux yeux des mondains ; il l'amène dans son état naturel, avec sa croix, avec ses épines, avec son détachement et ses souffrances ; en l'état que l'a produite ce digne prélat, et dans lequel elle nous paraît en son *Introduction à la vie dévote*, le religieux le plus austère la peut reconnaître, et le courtisan le plus dégoûté, s'il ne lui donne pas son affection, ne peut lui refuser son estime. » (*Panégyrique de saint François de Sales.*)

Quelques exemples feront comprendre la manière de saint François de Sales.

« Tous les Israélites sortirent de la terre d'Egypte, mais ils n'en sortirent par tous d'affection ; dans le désert, plusieurs regrettaient les ognons et les chairs d'Egypte. Ainsi, il y a des pénitents qui sortent du péché et n'en quittent pourtant pas l'affection, c'est-à-dire, ils se proposent de ne plus pécher, mais c'est avec un certain contre-cœur qu'ils ont de se priver et abstenir des malheureuses délectations du péché ; leur cœur s'en éloigne, mais ils ne laissent pas de se retourner souvent de ce côté-là, comme fit la femme de Loth du côté de Sodome. Ils s'abstiennent du péché comme les malades du melon, parce que les médecins les menacent de mort s'ils en mangent ; mais ils s'inquiètent de s'en abstenir, ils en parlent, ils le veulent néanmoins sentir, et estiment bien heureux ceux qui en peuvent manger. »

« Considérez cette belle nuit sereine, et pensez combien il fait bon voir le ciel avec cette multitude et variété d'étoiles ; or maintenant joignez cette beauté avec celle d'un beau jour, en sorte que la clarté du soleil n'empêche pas la claire lune, et puis après dites hardiment que toute cette beauté mise ensemble n'est rien auprès de l'excellence du paradis. »

Dans le chapitre où il explique *comment il faut communier*, il termine ainsi :

« O Philothée, imaginez-vous que, comme l'abeille ayant recueilli sur les fleurs la rosée du ciel et le suc le plus exquis de la terre, et l'ayant réduit en miel, le porte dans sa ruche ; ainsi le prêtre, ayant prié sur l'autel le Sauveur du monde, vrai Fils de Dieu, qui, comme une rosée, est descendu du ciel, et vrai Fils de la Vierge, qui, comme fleur, est sortie de la terre de notre humanité, il le met en viande de suavité dedans notre bouche et dedans notre corps. »

Ailleurs il dit :

« La noblesse de la race, la valeur des grands, l'honneur popu-

laire, ce sont choses qui ne sont pas en nous, mais en nos prédécesseurs et en l'opinion d'autrui. Il y en a qui se rendent fiers et morgans (pleins de morgue), pour être sur un bon cheval, avoir un panache à leur chapeau, pour être habillés somptueusement ! Mais qui ne voit leur folie? Car s'il y a de la gloire pour cela, elle est pour le cheval, pour l'oiseau, et pour le tailleur ! Eh ! quelle lâcheté de courage d'emprunter son estime d'un cheval, d'une plume, d'un goderon, etc., etc. »

« Les honneurs, les rangs, les dignités, sont comme le safran qui se porte mieux et vient plus abondamment d'être foulé aux pieds. »

« Nous disons maintes fois que nous ne sommes rien que la misère même et l'ordure du monde ; mais nous serions bien marris qu'on nous prît au mot, et que l'on nous publiât tels que nous disons. Au contraire, nous faisons semblant de fuir et de nous cacher, afin qu'on nous coure après et qu'on nous cherche. »

Sur la réputation il dit :

« La réputation n'est que comme une enseigne qui fait connaître où la vertu loge : la vertu doit donc être en tout et partout préférée.

« Il faut être jaloux, mais non pas idolâtre de notre renommée... La racine de la renommée, c'est la bonté et la probité, laquelle, tandis qu'elle est en nous, peut toujours reproduire l'honneur qui lui est dû. »

Sur la douceur envers le prochain :

« Ne nous courrouçons point en chemin les uns avec les autres : marchons avec la troupe de nos frères et compagnons doucement, paisiblement et amiablement. »

Sur la manière de s'occuper de ses affaires et de s'aider soi-même, sans excès de trouble et sans tumulte ni empressement :

« En toutes vos affaires, appuyez-vous totalement sur la Providence de Dieu, par laquelle seule tous vos desseins doivent réussir ; travaillez néanmoins de votre côté tout doucement pour coopérer avec icelle... Faites comme les petits enfants qui, de l'une des mains, se tiennent à leur père, et, de l'autre, cueillent des fraises ou des mûres le long des haies. »

Voilà la vraie grâce de l'écrivain chez saint François de Sales.

Il est bien supérieur, selon M. Nisard, aux philosophes moralistes dont nous avons parlé plus haut. Transcrivons, à l'honneur de notre saint, les paroles remarquables du célèbre littérateur.

« Le même mérite de méthode et de proportion, dit-il après

avoir parlé de Charron et de Montaigne, recommande les ouvrages de piété de saint François de Sales. Chaque point y est traité dans son ordre, avec une étendue proportionnée, et sans mélange d'idées ou de développements qui n'y appartiennent pas. Mais ici ce n'est plus la sagesse humaine qui est la règle de la vie, c'est la religion. Les ressources que Charron veut tirer de notre nature même pour résister à ses imperfections, saint François de Sales les tire de la foi. Le médecin de l'homme n'est plus l'homme, c'est Dieu lui-même, entourant l'âme chrétienne de sa Providence et s'insinuant dans ses plus secrets mouvements. Les prescriptions de la sagesse divine s'offrent à nous sous la forme de grâces, au lieu du dogmatisme ou des complaisances de la sagesse humaine, selon Charron et Montaigne.

« Les personnes pieuses, et celles qui, ne pouvant s'élever à ce haut état, ne goûtent les ouvrages de spiritualité que par les vues qu'elles y trouvent sur la vie, savent avec quelle onction particulière et quelle douceur saint François de Sales administre ses prescriptions. Quel regard à la fois pénétrant et chaste il jette sur ces misères et ces désordres auxquels sa précoce sainteté l'avait dérobé lui-même ! Quelle hardiesse naïve et quelle mesure dans les peintures qu'il en fait ! Et en même temps quel tendre intérêt il prend à nos maux, que dis-je ? aux faiblesses même qui les engendrent, aux convenances de nos conditions diverses, jusqu'à nos amusements, que sa douce vertu ne nous envie pas ! Il touche à toutes les circonstances de la vie, il connaît tout, il dit tout, ou, comme il s'en rend le témoignage à la fin d'un chapitre sur *l'honnêteté du lit nuptial*, « il fait entendre sans le dire ce qu'il ne voulait pas dire. »

« En tout ce qui regarde les prescriptions sur les actes de la vie secrète, il y a une grande différence entre les deux moralistes. Charron, trompé par son honnêteté même, ou entraîné par l'exemple des licences du maître, fait tout voir grossièrement, ne croyant pas que son âme soit complice de l'impureté de son intelligence; François de Sales ne lève qu'un coin du voile et ne nous montre des égarements humains que ce qui peut nous en donner ou le regret ou la crainte, et toutefois avec cette force de peinture qui ne laisse jamais l'esprit incertain ni languissant.

« Né parmi les grands spectacles de la nature alpestre, élevé en Italie, saint François de Sales avait la mémoire remplie de toutes ces images de la grandeur et de la bonté de la Providence. Il a le sens de ces secrètes relations qui unissent l'homme au lieu qu'il habite, et tantôt il égaye sa piété par mille ressouvenirs de la vie des champs, des troupeaux, des abeilles, des vignes plantées

parmi les oliviers, « des oiseaux qui nous provoquent aux louanges de Dieu, » tantôt il la rend familière ou spirituelle, comme une conversation délicate entre mondains, par des images tirées des travers ou des vices de la société. Tantôt poétique et pittoresque, et toutefois sans fadeurs pastorales, tantôt ingénieux et raffiné, sans recherche, sauf quelques marques des défauts du temps auxquels n'échappent pas les esprits les plus naturels.

« Telles sont les qualités qui feront toujours lire avec fruit, même par les plus mondains, le plus célèbre des ouvrages de François de Sales, l'*Introduction à la vie dévote*. Ajoutez-y toutes les grâces d'un style approprié à la matière, abondant et coloré dans tout ce qu'il emprunte à la nature extérieure, d'une délicatesse et d'une finesse exquises dans ces chastes peintures des passions, insinuant et suave pour rendre la piété aimable, efficace parce qu'il est affectueux. L'Académie française, dans le choix qu'elle fit de quelques écrivains pour servir de modèles de la langue, ne se montra que juste en y joignant saint François de Sales à Malherbe. » (*Histoire de la littérature française.*)

Le *Traité de l'amour de Dieu* est le complément et comme le couronnement de l'*Introduction à la vie dévote*. C'est encore un chef-d'œuvre. Il ne faut pas l'aborder sans quelque préparation, sans avoir lu l'*Introduction*, dont les enseignements sont propres à une piété qui commence, qui se développe et se consolide ; on ne le comprendrait pas. Mais quand on s'est dépouillé du vieil homme par les exercices indiqués dans l'ouvrage précédent, quand on a surmonté les embûches de l'ennemi et qu'on s'est un peu « retiré à part soi pour se rafraîchir, reprendre haleine et réparer ses forces, » on ne s'effraye plus de cette science sublime de l'amour de Dieu. Dès les premières notions on se sent convaincu, touché, attiré jusqu'à ce que l'on aille se perdre dans l'essence de Dieu même qui est la charité. Puis les exemples viennent à chaque instant ranimer le courage de Théotime (l'âme chrétienne), de peur qu'elle ne défaille dans cette voie élevée de la perfection. « Et quant à ce dernier, dit-il, en parlant de saint François d'Assise, sa vie ne fut autre chose que larmes, soupirs, plaintes, langueurs,.... O vrai Dieu, Théotime, que de douleurs amoureuses, et que d'amours douloureuses ! Car ce pauvre saint alla toujours traînant et languissant, comme bien malade d'amour. En somme, Théotime, comment pensez-vous qu'une âme qui a une fois un peu, à souhait, goûté les divines consolations, puisse vivre en ce monde mêlé de tant de misère, sans douleur et sans langueur presque perpétuelle ! » Il serait trop long d'analyser ici cet ouvrage ; nous n'en dirons qu'un mot : c'est un profond traité de théologie écrit avec le cœur.

Nous avons encore de saint Français de Sales des *Entretiens spirituels*, simples conversations, familières effusions de douceur et de piété, mais qui résolvent toutes les questions relatives à l'esprit ou à la pratique de la vie religieuse, et qui ont de plus l'avantage d'être applicables aux personnes qui, bien que retenues dans les embarras du siècle, ont néanmoins à cœur leur salut éternel.

L'Etendard de la sainte Croix nous montre l'esprit de saint François de Sales sous un nouveau jour. Ce n'est plus à de pieux fidèles, à des âmes dévotes qu'il s'adresse ici; c'est à des hérétiques qui accusent d'idolâtrie l'adoration que les catholiques rendent à la croix; il ne faut pas espérer de les toucher, c'est par la conviction qu'il faut triompher. Saint François de Sales saura prendre cette nouvelle manière. Il fera voir au ministre protestant qu'il combat, que l'honneur rendu à la croix par les catholiques n'est pas nouveau; que les chrétiens des premiers siècles en ont usé; que l'adoration, dans un certain sens, selon l'Ecriture sainte elle-même, peut être rendue aux créatures, mais qu'il y en a un aussi auquel elle n'est due qu'à Dieu; que c'est celui qui est marqué dans le décalogue; que les catholiques n'usent de l'adoration, prise en ce sens, qu'à l'égard de Dieu; qu'ainsi, ils ne peuvent être idolâtres, comme les calvinistes le leur reprochent; qu'enfin tout le culte que les catholiques rendent à la croix et aux choses saintes n'est que relatif et se rapporte entièrement à Dieu.

Mais, en général, c'est par le cœur que saint François de Sales emportait l'esprit. Il avait étudié « dans l'Evangile de Jésus-Christ une science lumineuse, à la vérité, mais encore plus ardente; et aussi, quoiqu'il sût convaincre, il savait bien mieux convertir. Des traits de flamme sortaient de sa bouche, qui allaient pénétrer dans le fond des cœurs. Il savait que la chaleur entre bien plus avant que la lumière : celle-ci ne fait qu'effleurer et dorer légèrement la surface; la chaleur pénètre jusqu'aux entrailles, pour en tirer des fruits merveilleux, et y produire des richesses inestimables. » (*Bossuet*, *Panégyrique de saint François de Sales.*)

Les *Lettres de saint François de Sales* ne sont pas la partie la moins intéressante de ses œuvres. Elles s'adressent à tous les âges, à tous les états, à toutes les conditions. Elles offrent à l'homme du monde un guide prudent et discret, qui, sans lui faire peur de la société où Dieu veut qu'il soit, le conduit doucement, et comme par la main, partout où son devoir l'appelle; elles enseignent à l'ecclésiastique la science délicate et difficile de la direction des âmes; elles rassurent la piété timorée des mères de famille, en leur montrant que le service de Dieu n'est pas incom-

patible avec les soins du ménage; elles mènent à la retraite, mais sans précipitation, sans contrainte, sans autre voix que celle d'en haut, les âmes d'élite que le Ciel veut pour lui et qu'il réserve particulièrement; puis, quand elles les ont retirées de la terre, séparées de toutes les affections qu'elles en pouvaient retenir, détachées et comme ravies hors d'elles-mêmes, elles les élèvent, par une sainte indifférence qui n'est autre chose que le repos en Dieu, jusqu'au sublime degré de la perfection chrétienne. C'est surtout dans ses lettres à madame de Chantal que saint François de Sales se livre à tous les élans de ces saints ravissements; il s'était fait entre eux une union ineffable, et ces deux cœurs s'étaient comme rencontrés en Dieu. Aussi n'ont-ils plus besoin de la prudence d'ici-bas; écrivant et pensant sous l'œil de Dieu même, toute la tendresse de leurs expressions s'épure au feu céleste de la charité.

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

ÉCRIVAINS DE L'ÉCOLE DE L'HOTEL DE RAMBOUILLET.

Balzac. — Vaugelas.

Balzac.

Jean-Louis Guez, seigneur de Balzac, petite terre de l'Angoumois, naquit en 1594. Employé jeune encore auprès du cardinal de Lavalette, il passa deux ans à Rome; quelques lettres écrites de cette ville commencèrent sa réputation. De retour à Paris, il se vit l'objet de l'admiration générale. Malherbe l'annonça comme le réformateur de la langue française. Balzac s'attacha à justifier la prédiction. Il revit avec soin ses lettres, et l'an 1624 il en publia un recueil qui eut un succès éclatant. Selon l'opinion des contemporains, on n'avait encore rien lu d'un style si élevé ni si agréable. Ce recueil fut suivi de six autres qui furent aussi bien reçus du public que le premier. La gloire naissante de Balzac lui suscita bientôt des ennemis nombreux, entre autres les *Philarques* (amateurs de l'antiquité) ; mais pour bien comprendre toute cette haine, il faut jeter un coup d'œil rétrospectif sur les événements littéraires.

A l'époque où la langue française commençait à se former, il y avait eu pour elle deux dangers à craindre; c'était ou d'être emportée sans retour vers l'antiquité par le mouvement de la *Renaissance*, ou d'être asservie et absorbée par les langues du midi, dont la littérature déjà brillante était pour la nôtre un appât perfide. On tomba presque en même temps dans ces deux excès. L'aventureux Ronsard échoua sur le premier écueil, et du temps de Balzac on n'était pas encore tout à fait revenu de l'admiration fanatique qu'il avait d'abord inspirée. Mademoiselle de Gournay, fidèle à la mémoire du poëte, avait trouvé exorbitantes les prétentions de Malherbe; elle ne cessait de protester contre sa réforme en poésie, et l'on pouvait prévoir qu'elle défendrait la prose *antique* de Montaigne avec le même zèle contre un nouveau réformateur. Diverses causes avaient poussé la cour et l'aristocratie

française vers le second écueil, la confusion de la langue nationale avec les langues du Midi. Les fréquentes expéditions d'Italie, et, en outre, l'influence des Médicis avaient familiarisé nos pères avec l'idiome de ce pays; depuis le règne de Charles-Quint et celui de Philippe II, l'espagnol était tout aussi répandu en France; de telle sorte que la langue parlée à la cour n'était qu'un jargon de toutes sortes d'éléments divers. Pour rendre français un mot, il semblait que ce fût assez de lui donner une terminaison française. Au reste, ce langage était en harmonie parfaite avec les mœurs de l'époque. Il y a dans les œuvres de Sarrasin une pièce, composée quelques années plus tard, qui donne une assez juste idée du style qui régnait alors: c'est la *Pompe funèbre de Voiture*.

Balzac semble s'être proposé de bonne heure d'éviter ces deux écueils. Il conserva, il est vrai, le culte des Muses classiques, et il a laissé, comme la plupart des écrivains de ce temps, d'excellents vers latins; il accepta même la rhétorique des anciens, comme Malherbe avait accepté leur poétique; mais, tout en se modelant sur les formes oratoires de Cicéron, comme Malherbe, il s'attacha surtout à parler purement français. Il osa croire que notre langue, dégagée de toute imitation étrangère, était un instrument déjà suffisamment parfait pour créer des chefs-d'œuvre comparables à ceux des anciens, et voilà ce que les *Philarques* ne purent lui pardonner. Mais il voulut surtout réagir contre l'ignorance frivole de la cour, contre le goût de son temps pour les *bouts rimés*, les *concetti* italiens et l'enflure espagnole. Il a écrit une dissertation, superficielle comme toutes celles qu'il a laissées, mais dont le titre caractéristique importe à l'histoire du temps; il y prouve l'*Utilité de l'histoire aux gens de cour*. Dans une autre *Dissertation sur le style burlesque*, il s'écrie :

« Ne saurait-on rire en bon françois et en style raisonnable? Pour se réjouir faut-il aller chercher un mauvais jargon dans la mémoire des choses passées, et tâcher de remettre en usage des termes que l'usage a condamnés?... C'est un abus qu'il n'y a pas moyen de souffrir dans la république des lettres... Avoir recours à Marot et au siècle de Marot pour plaire aux gens de ce siècle-ci, c'est trop se défier de soi-même, et ce n'est pas assez estimer son siècle. »

Le même respect de la langue lui fit éviter, avec le plus grand soin, les idiotismes provinciaux. Il louait Malherbe d'avoir commencé à *dégasconner* la cour, et il continua son œuvre avec ardeur.

Cependant les adversaires de Balzac ne cessaient de crier contre lui, et ce fut vainement qu'il chercha à se défendre par des ré-

ponses décentes et modérées, publiées sous le nom d'*Ogier*. On remit en lumière un écrit malsonnant qu'il avait publié à dix-huit ans, *sur l'état des Provinces-Unies des Pays-Bas*, où il avait fait un voyage. Le duc de Richelieu, qui l'avait soutenu jusqu'alors, sembla l'abandonner. Balzac tenta de ranimer l'affection du ministre, en publiant l'apologie du cardinal, sous ce titre : *le Prince*. Mais dans cet ouvrage même il s'était glissé quelques propositions hétérodoxes qui le firent condamner par la Sorbonne. Balzac, dégoûté des choses et des hommes, se retira dans sa terre. Il eut depuis la fatuité de prétendre qu'il n'avait pris ce parti que pour se dérober aux applaudissements tumultueux de ses admirateurs.

Balzac ne cessa de travailler et de polir ses *Lettres*. En outre, il publia divers traités, intitulés : *Aristippe ou de la Cour*, le *Socrate chrétien*, le *Barbon*. Il écrivit aussi une foule de *Dissertations littéraires*, la plupart sur des minuties. Tantôt il donne son *avis sur la traduction d'une période de la lettre de Servius Sulpicius, escrite à Cicéron ;* tantôt il cherche à prouver qu'*il est impossible d'écrire beaucoup et de bien écrire*. Ces dissertations sont courtes ; l'affirmation y est toujours tranchante : on voit qu'en les écrivant l'auteur, sûr d'être écouté comme un oracle, s'attachait toujours plus au tour de la phrase qu'au fond de la pensée.

Il n'en est pas toutefois ainsi dans ses grands ouvrages, dans le *ocrate chrétien*, dans le *Prince*, dans *Aristippe*.

L'alliance du Christianisme et de la philosophie platonicienne, le titre de *Socrate chrestien* l'exprime, et jusqu'à un certain point la développe ; mais il la développe et l'exprime plutôt comme un fait accompli que comme une préparation. Socrate est converti ; il n'est plus le précurseur de la révélation ; il en est le disciple et le panégyriste. « Il a soumis son esprit à l'obéissance de la foi, il ne doute de rien de ce que l'Eglise lui a dicté. Mesme en enseignant, il fait profession d'ignorance. Mais au *je ne sais rien* du philosophe d'Athènes, il adjoute *je sçais Jésus-Christ crucifié* de l'apotre des Gentils, et il croit que savoir cela, c'est tout. » (*Socrate chrétien*, Avant-propos.) Et ailleurs :

« J'aime bien mieux cette raison prisonnière de la foi, et sacrifiée par l'humanité, cette raison abattue et endormie, voir même morte et enterrée aux pieds des autels, que cette autre raison juge de la foi, animée d'orgueil et de vanité, si vive et si remuante dans les escholes. On trouve Dieu plus aisément dans le calme et dans la douceur de la piété ; le travail des savants n'a garde d'aller si viste ni si loin que l'oisiveté des humbles. » (*Ib.*, 7e *Discours*.)

Il y a loin de cette foi résignée, de cette humilité d'esprit qui s'abaisse devant la croix, à la raison superbe et sceptique du XVIe siècle. L'ouvrage tout entier est plein de cette soumission religieuse, de cette vive et nouvelle piété. Socrate, nous pourrions dire Balzac, débute par un magnifique tableau de l'humble naissance et de la doctrine de Jésus-Christ, opposées à la pompe du prince et à la vaine et courte sagesse des philosophes; il peint les commencements de la religion chrétienne et ses triomphes par les causes mêmes qui semblaient la devoir détruire :

« Il ne paraît rien ici de l'homme, rien qui porte sa marque et qui soit de sa façon. Je ne vois rien qui ne me semble plus que naturel dans la naissance et dans le progrès de cette doctrine; les ignorants l'ont persuadée aux philosophes; de pauvres pêcheurs ont été érigés en docteurs des rois et des nations, en professeurs de la science du ciel. Ils ont pris dans leurs filets les orateurs et les poëtes, les jurisconsultes et les mathématiciens.

« Cette république naissante s'est multipliée par la chasteté et par la mort : bien que ce soient deux choses stériles et contraires au dessein de multiplier. Ce peuple choisi s'est accru par les pertes et par les défaites; il a combattu, il a vaincu étant désarmé. Le monde, en apparence, avait ruiné l'Église, mais elle a accablé le monde sous ses ruines. La force des tyrans s'est rendue au courage des condamnés. La patience de nos pères a lassé toutes les mains, toutes les machines, toutes les inventions de la cruauté.

« Chose étrange et digne d'une longue considération! Reprochons-la plus d'une fois à la lâcheté de notre foi et à la tiédeur de notre zèle : en ce temps-là il y avait de la presse à se faire déchirer, à se faire brûler pour Jésus-Christ. L'extrême douleur et la dernière infamie attiraient les hommes au Christianisme; c'étaient les appâs et les promesses de cette nouvelle secte. Ceux qui la suivaient, et qui avaient faveur à la cour, avaient peur d'être oubliés dans la commune persécution; ils s'allaient accuser eux-mêmes s'ils manquaient de délateurs. Le lieu où les feux étaient allumés et les bêtes déchaînées, s'appelait, en la langue de la primitive Église, *la place où l'on donne les couronnes.*

« Voilà le style de ces grandes âmes, qui méprisaient la mort comme si elles eussent eu des corps de louage et une vie empruntée.

« Je ne m'étonne point que les Césars aient régné, et que le parti qui a été le victorieux ait été le maître. Mais si c'eût été le vaincu à qui l'avantage fût demeuré; si les déroutes eussent fortifié Pompée et rétabli sa fortune; si les proscriptions eussent grossi le parti d'un mort, et lui eussent fait naître des partisans;

si un mort lui-même, si une tête coupée eût donné des lois à toute la terre, véritablement il y aurait de quoi s'étonner d'un succès si éloigné du cours ordinaire des choses humaines. Je trouverais étrange qu'après la bataille de Pharsale, et plusieurs autres batailles décisives de l'empire, les amis de Pompée eussent été empereurs de Rome, à l'exclusion des héritiers de César. J'aurais de la peine à croire, quand le plus véritable et le plus religieux historien de Rome me le dirait, que des gens eussent triomphé autant de fois qu'ils furent battus; qu'une cause si souvent perdue eût toujours été suivie. Au moins me semble-t-il que ce n'est pas bien le droit chemin pour arriver à l'empire, et que d'ordinaire on se sert de tout autre moyen pour obtenir le triomphe. Ce n'est pas la coutume des choses du monde que les bons succès ne servent de rien, que la victoire soit décréditée, et que le gain aille au malheureux.

« Nous voyons pourtant ici cet événement irrégulier et directement opposé à la coutume des choses du monde. Le sang des martyrs a été fertile, et la persécution a peuplé le monde de chrétiens. Les premiers persécuteurs, voulant éteindre la lumière qui naissait, et étouffer l'Eglise au berceau, ont été contraints d'avouer leur faiblesse après avoir épuisé leurs forces. Les autres qui l'attaquèrent depuis ne réussirent pas mieux en leur entreprise. Et, bien qu'il y ait encore en la nature des choses des inscriptions qu'ils nous ont laissées, *pour avoir purgé la terre de la nation des chrétiens, pour avoir aboli le nom chrétien en toutes les parties de l'empire*, l'expérience nous a fait voir qu'ils ont triomphé à faux, et leurs marbres ont été menteurs. Ces superbes inscriptions sont aujourd'hui des monuments de leur vanité, et non pas de leur victoire. L'ouvrage de Dieu n'a pu être défait par la main des hommes. Et disons hardiment à la gloire de notre Jésus-Christ, et à la honte de leur Dioclétien : « Les tyrans passent, mais la vérité demeure. » (*Socrate chrétien*, 3e *Discours*.)

De ces hautes considérations, Balzac descend à des discussions qui, bien que moins relevées, attestent encore ses vives et fermes croyances. Tout amoureux qu'il est du beau langage, il défend la simplicité des Ecritures contre les délicatesses déplacées d'un goût difficile, qui voudrait « que cette doctrine eust été débitée avec plus de grâce, et que l'Evangile fust plus fleuri et plus attrayant. » Puis abordant les grandes questions agitées et résolues contre l'Eglise par la Réforme, il défend le *latin* de la messe et l'usage de cette langue consacré par l'Eglise. C'est dans le *Socrate chrétien*, et au milieu de ces discussions pieuses et littéraires, que se trouve ce morceau, digne de Bossuet :

« C'est le moyen de faire souvent injustice que de juger toujours du mérite des conseils par la bonne fortune des événements. Ne nous laissons pas éblouir à l'éclat des choses qui réussissent : ce que les Grecs, ce que les Romains, ce que nous-mêmes avons appelé une prudence admirable, c'est une heureuse témérité.

« Il y a eu des hommes dont la vie a été pleine de miracles, quoiqu'ils ne fussent pas saints, et qu'ils n'eussent pas dessein de l'être : le ciel bénissoit toutes leurs fautes, le ciel couronnoit toutes leurs entreprises.

« Il devoit périr, cet homme fatal, il devoit périr dès le premier jour de sa conduite par une telle entreprise; mais Dieu voulut se servir de lui pour punir le genre humain et tourmenter le monde. La justice de Dieu vouloit se venger et avoit choisi cet homme pour être le ministre de ses vengeances.

« La raison concluoit qu'il tombât d'abord par les maximes qu'il a tenues; mais il est demeuré longtemps debout par une raison plus haute qui l'a soutenu. Il a été affermi dans son pouvoir par une puissance étrangère, et qui n'étoit pas de lui, par une force qui appuie la foiblesse et qui arrête les chutes de ceux qui se précipitent, qui n'a que faire des bonnes maximes pour conduire ses bons desseins. Cet homme a duré pour travailler au dessein de la Providence; il pensoit exercer sa passion et il exécutoit les arrêts du ciel. Avant de se perdre, il eut le loisir de perdre les peuples et les États, de mettre le feu aux quatre coins de la terre, de gâter le présent et l'avenir par les maux qu'il a faits, par les exemples qu'il a laissés. Un peu d'esprit et beaucoup d'autorité, c'est ce qui a presque toujours gouverné le monde; quelquefois avec peine, quelquefois non, selon l'humeur du siècle, selon la disposition des esprits, plus farouches ou plus apprivoisés.

« Mais il faut toujours en venir là. Il est très-vrai qu'il y a quelque chose de divin, disons davantage, il n'y a rien que de divin dans les maladies qui travaillent les Etats. Ces dispositions, cette humeur, cette fièvre chaude de rébellion, cette léthargie de servitude, viennent de plus loin qu'on ne s'imagine. Dieu est le poëte et les hommes ne sont que les acteurs

« Ces grandes pièces qui se jouent sur la terre sont composées dans le ciel, et c'est souvent le faquin qui doit en être l'Atrée ou l'Agamemnon.

« Quand la Providence a quelque dessein, il ne lui importe guère de quels instruments et de quels moyens elle se serve. Entre ses mains, tout est foudre, tout est tempête, tout est déluge, tout est Alexandre et César.

« Dieu a dit lui-même de ces gens-là qu'il les envoie en sa co-

lère et qu'ils sont les verges de sa fureur. Mais ne prenez pas ici l'un pour l'autre; les verges ne frappent ni ne blessent toutes seules; c'est l'envie, c'est la colère, c'est la fureur qui rendent ces verges terribles et redoutables.

« Cette main invisible donne les coups que le monde sent; il y a bien je ne sais quelle hardiesse qui menace de la part de l'homme; mais la force qui accable est toute de Dieu. »

Le *Socrate chrestien* est donc une manifestation religieuse, et, comme on le voit, l'éloquence ne lui manque pas. Le *Prince* contient la profession de foi monarchique, comme le *Socrate* la profession de foi religieuse. Ce titre de *Prince* se retrouve souvent à cette époque : Budée et Pasquier nous ont donné leur *Prince* ; Muret a ses *Politiques*, Cotin sa *Politique royale*, Chapelain sa *Politique* aussi ; Nicole, sous le nom de Chanteresne, a également composé un *Prince*. Inspirations ou contrôles de Machiavel, manifestes de la liberté, de la religion ou de la monarchie, tous ces ouvrages sont les esquisses, les pâles et imparfaites épreuves du *Télémaque*. Une idée flotte ainsi pendant longtemps, vague et incomplète, dans les esprits ; le génie vient qui la recueille et la conserve. Ainsi, dans la *Grandeur des Romains*, Juste Lipse a été l'obscur précurseur de Montesquieu. L'idée, stérile entre les mains du commentateur, a été féconde sous la plume du grand écrivain.

Le *Prince* de Balzac n'a avec celui de Budée, de Pasquier et de Nicole aucune ressemblance. Retiré pendant l'automne dans une riante et solitaire campagne, Balzac se promenait, un jour, à l'accoutumée, le long de la rivière qui parcourait et embellissait ce pays de paix et de bonheur. Tout à coup, il aperçoit à la rive opposée « je ne sçay quoy de jaune et de bleu qui se montroit « parmi les peupliers et faisoit remuer les roseaux. » Plein des souvenirs de Virgile, il croit voir le Dieu du fleuve lui apparaître. Ce Dieu, c'était un gentilhomme flamand, qui, après avoir été pris par un vaisseau turc et mené à Alger, avait été délivré par un religieux de la Morée, et revenait d'Espagne en France. Balzac se fait raconter par le gentilhomme flamand « de quelle police usent les Mores, quelles coustumes ils observent et à quels exercices ils s'adonnent. » Sur tous ces points et autres particularités, le gentilhomme satisfait complétement Balzac. Mais voici qui le ravit d'admiration : le Flamand lui apprend « qu'il ne se parloit en toute l'Afrique que des victoires du roy, et que la Rochelle avoit été cause cette année de mille gageures et de quasi autant de querelles; jusque-là que, parmi les esclaves, un François s'estant piqué contre un Espagnol, qui soutenoit qu'elle ne se prendroit

point, et que le roy n'en sauroit venir à bout sans l'assistance du roi d'Espagne, le François, ne pouvant souffrir cette parole et n'ayant rien pour la repousser, se fit des armes de ses propres chaisnes et en frappa si rudement son compagnon qu'il l'estendit tout roide aux pieds de leur commun maistre. » Balzac fut ravi de voir « que sur l'extresme vieillesse du monde et dans le déclin de toutes choses, la France portoit encore des enfants dignes de la première vigueur de leur mère. » Et il en conclut que « puisque les esclaves d'Alger deviennent soldats de Louis le Juste, il doit se réveiller à ce grand bruit, qui, se levant icy, se fait entendre aux extrémitez de la terre. » Il célébrera donc, lui aussi, la prise de la Rochelle, le courage et les vertus de son roi. Le *Prince* est, en effet, un perpétuel panégyrique de Louis XIII, et, partant, de Richelieu; toutes les qualités du monarque, justice, piété, clémence, valeur, générosité, adresse, Louis XIII les réunit; il est l'idéal de la royauté. A ne le considérer que sous le point de vue littéraire, le *Prince* de Balzac est un tissu d'éloges emphatiques et d'hyperboliques métaphores; pour l'apprécier, il faut y voir autre chose. Historiquement, il a une autre signification. Cette image de la royauté, obscurcie sous les Mérovingiens par les maires du palais, pâle et effacée sous les Capétiens par la féodalité, pour la première fois ranimée par Louis XI, brillante sous François Ier, sous les Henri combattue et outragée, elle apparaît ici vive et glorieuse; elle est le symbole de la perfection, l'épée et le bouclier du peuple, qui y trouve le repos, la justice et le bonheur. Ainsi se préparait l'Olympe monarchique de Louis XIV; ainsi s'achevait en France la révolution politique et religieuse du XVIe siècle : la Ligue se perdait, se confondait dans la royauté; la Réforme s'expiait par un renouvellement de piété. Louis XIV hérita de cette double affection de la France, et, par un bonheur unique peut-être dans l'histoire, la monarchie trouvera dans des sujets le dévouement de citoyens. C'est cet accord des sentiments, des mœurs, des croyances, qui fait la beauté du siècle de Louis XIV; siècle heureux, en effet, où la religion et la royauté étaient une même foi, où l'on voyait Dieu dans le prince, la liberté dans l'obéissance et l'honneur dans cette double fidélité! L'abus de ce système produira plus tard de tristes retours.

Aristippe ou de la Cour, dédié à la reine de Suède, Christine, que son abdication a plus immortalisée que son génie, *Aristippe* est la suite et le complément du *Prince*. Le prince est l'Etat, mais il est homme aussi. Homme, il a besoin d'affections, besoin d'amis surtout; le prince aura donc des amis et même des favoris.

« Cette vérité establie que les rois ne sçauroient régner sans

ministres, il est presque aussi vray qu'ils ne sçauroient vivre sans favoris : le bien ne s'arrête pas au lieu de sa source, il veut couler et s'espandre. » C'était là le côté faible de la foi monarchique, sa superstition ; la doctrine qui, plus tard, la devait perdre par l'endroit même qu'indique Balzac, les favoris. Le culte monarchique eut ses idolâtres. Les traditions de cour, remplaçant les traditions monarchiques, ont tracassé la vieillesse de Louis XIV, corrompu la jeunesse de Louis XV et trompé la bonne foi de son successeur.

Voilà, selon M. Charpentier, le côté durable et historique des œuvres de Balzac, leur sens politique. Ces ouvrages de Balzac, les plus importants sous le rapport historique, bien que favorablement accueillis de ses contemporains, ne sont point cependant ceux qui ont fait sa réputation. Sa grande renommée, ce sont ses *Lettres*. Ces *Lettres* ont été, pour ainsi dire, les journaux du temps et son histoire quotidienne; elles avaient cet intérêt d'actualité à coup direct et rapide que, de nos jours, la presse donne à la littérature. Ainsi Érasme, ainsi Juste Lipse, ainsi Grotius et Casaubon tinrent, par leurs lettres, le monde savant attentif. Les *Lettres* de Balzac, outre le mérite d'élégance et même d'affectation qui était encore un attrait, avaient cet intérêt de curiosité contemporaine qui soutient si vivement et ranime un ouvrage. Anecdotes de cour, nouvelles de littérature, faiblesses du cœur, vanités de l'esprit, s'y trouvent piquantes et nombreuses. Ces *Lettres* reproduisirent un monde tout entier de cette époque, et le monde le plus brillant, le plus ingénieux, le plus recherché, celui qui donnait le ton et la gloire ; l'*Hôtel de Rambouillet*. C'est pour l'Hôtel de Rambouillet que Balzac arrondissait ses périodes, cadençait ses mots, choisissait ses épithètes et pesait ses syllabes.

Nous donnerons quelques extraits de Balzac :

AU CARDINAL DE LA VALETTE.

« Monseigneur, l'espérance qu'on me donne depuis trois mois que vous devez passer tous les jours en ce pays, m'a empêché jusqu'ici de vous écrire et de me servir de ce seul moyen qui me reste de m'approcher de votre personne.

« A Rome, vous marcherez sur des pierres qui ont été les dieux de César et Pompée; vous considérerez les ruines de ces grands ouvrages, dont la vieillesse est encore belle, et vous vous promenerez tous les jours parmi les histoires et les fables; mais ce sont des amusements d'un esprit qui se contente de peu, et non pas les occupations d'un homme qui prend plaisir de naviguer dans

l'orage. Quand vous aurez vu le Tibre, au bord duquel les Romains ont fait l'apprentissage de leurs victoires et commencé ce long dessein qu'ils n'achevèrent qu'aux extrémités de la terre; quand vous serez monté au Capitole, où ils croyaient que Dieu était aussi présent que dans le ciel, et qu'il avait enfermé le destin de la monarchie universelle; après que vous aurez passé au travers de ce grand espace qui est dédié aux plaisirs du peuple, je ne doute point qu'après avoir regardé encore beaucoup d'autres choses, vous ne vous lassiez à la fin du repos et de la tranquillité de Rome.

« Il est besoin, pour une infinité de considérations importantes, que vous soyez au premier conclave, et que vous vous trouviez à cette guerre qui ne laisse pas d'être grande, pour être composée de personnes désarmées. Quelque grand objet que se propose votre ambition, elle ne saurait rien concevoir de si haut que de donner en même temps un successeur aux consuls, aux empereurs et aux apôtres, et d'aller faire de votre bouche celui qui marche sur la tête des rois, et qui a la conduite de toutes les âmes. »

Le 3 juin 1625.

A M. GIRARD.

« Monsieur, ne pensez pas que la promotion de M. le président Séguier soit une fête particulière de Cadillac, elle sera publique et universelle dans quatre jours. Le roi a fait ce bien à tout son royaume, et ce n'est pas tant de la pureté de l'air et de la fécondité de la terre que l'année doit être estimée bonne, que de l'élection des bons magistrats. Je me réjouis donc de cette nouvelle, en qualité de sujet du roi, et c'est la première part que j'y prends; mais, outre cela, j'ai un second droit d'être bien aise: je m'intéresse dans l'élévation d'une modestie qui m'est connue, et pense être heureux de la prospérité d'un homme de la probité duquel je suis assuré.

« Je sais qu'il a des préservatifs contre tous les poisons de la cour, et une raison incorruptible à tous les présents de la fortune: il n'est point de si haut prix auquel il voulût laisser sa vertu. C'eût été un martyr résolu sous Néron, comme il sera ministre utile sous un prince juste. Pour conserver une vie de peu de jours, il ne voudrait pas obscurcir celle qui doit durer dans la mémoire de plusieurs siècles, et la moindre tache sur son honneur lui serait moins supportable que l'effusion de tout son sang. Il sait qu'en l'administration de la justice il ne fait pas le droit, mais seulement il le déclare; qu'il est le dispensateur et non pas le maître de la puissance; que la souveraineté est à la loi et non pas à lui. C'est

pourquoi, dans chaque cause dont il connaît, il songe à la sienne propre, dont un jour on connaîtra. Il juge comme si un jour la postérité devait revoir ses jugements, et que le temps présent fût subalterne du temps à venir. Ayant sérieusement médité sur la condition des choses humaines, il les estime justement ce qu'elles valent, mais il n'ajoute rien à leur valeur par son opinion; il ne hait pas les richesses ni l'autorité (c'était une mauvaise humeur des cyniques de haïr ce qui est aimable); il s'en sert, à l'usage de l'Académie et du Lycée, qui ne les croyaient pas des empêchements du souverain bien, mais des aides et des matières de la vertu. Je l'ai ouï raisonner de cette façon; de ses principes, j'ai tiré mes conclusions, et, dans une conférence que j'ai eue il y a quelques années avec lui, il me parut encore meilleur que je ne le représente. Je n'avais donc garde de vous laisser réjouir tout seul, ni de lire son éloge dans vottre lettre, sans vous témoigner que j'en étais persuadé avant que de l'avoir lue, et que vous ne nous apprenez rien de nouveau, bien que vous nous disiez d'excellentes choses.

« Le docteur, ennemi de la Beaucé, verra, s'il vous plaît, la réponse que je vous envoie aux objections qu'il m'a faites.

« Je suis, etc. » Le 10 mars 1633.

A M. DE PRIÉZAC.

« Monsieur, la demoiselle qui vous rendra cette lettre m'a assuré que je suis votre favori, et se promet de grandes choses de ma faveur, si je vous recommande son procès. Pour moi, je crois volontiers ce que je désire extrêmement, et il ne faut pas beaucoup d'éloquence à me persuader que vous me faites l'honneur de m'aimer.

« Si cela est, Monsieur, je vous supplie de témoigner à cette pauvre plaideuse que votre amitié n'est pas un bien inutile, et que ma recommandation ne gâte pas non plus une bonne cause.

« Elle est tourmentée par le plus fameux chicaneur de notre province, et je ne pense pas que la Normandie en ait jamais porté un si redoutable. Son seul nom fait trembler les veuves et met en fuite les orphelins. Il n'y a pièce de pré ni de vigne à trois lieues de lui, qui soit assurée à celui qui la possède. Il pense faire grâce aux enfants, quand il se contente de vouloir partager avec eux la succession de leur père. Il habite les parquets et les autres lieux destinés à l'exercice de la discorde; et, s'il vous plaît que je me serve des termes de notre bon Plaute, on le voit en ces lieux-là plus souvent que le préteur. Voulez-vous que j'achève son éloge?

c'est Attila en petit, c'est le fléau de Dieu dans son voisinage ; et la plus cruelle persécution qu'ait soufferte le monde et que raconte l'histoire, est venue peut-être d'un moindre principe de tyrannie.

« Vous ferez une œuvre méritoire, ou plutôt une action de charité héroïque, si vous contribuez en quelque chose au châtiment de cet ennemi public.

« Vous obligerez en une seule personne mille personnes intéressées. Mais je ne laisserai pas de vous en avoir autant d'obligations que si vous ne considériez que moi, qui vous en supplie et qui suis passionnément, etc. » Le 12 septembre 1640.

LES HOMMES SONT FAITS POUR VIVRE EN SOCIÉTÉ.

« C'est une opinion singulière de certains philosophes affirmatifs, « que le sage n'a besoin de personne, et que tout ce qui « est séparé de lui ne lui sert de rien. » Il n'y a que Dieu seul qui soit pleinement content de soi-même, et de qui il faille parler en termes si hauts et si magnifiques. Il n'y a que lui qui, étant riche d'une propre essence, jouisse d'une solitude bienheureuse, et abondante en toutes sortes de biens; lui qui puisse opérer sans instruments, comme il agit sans travail; lui qui tire tout du dedans de sa nature, parce que les choses en sont sorties de telle façon qu'elles ne laissent pas d'y demeurer. Les hommes, au contraire, ne peuvent ni vivre, ni bien vivre, ni être hommes, ni être heureux les uns sans les autres. Ils sont attachés ensemble, par une commune nécessité de commerce. Chaque particulier n'est pas assez de n'être qu'un, s'il n'essaie de se multiplier, en quelque sorte, par le secours de plusieurs. Et, à nous considérer tous en général, il semble que nous ne soyons pas tant des corps entiers que des parties coupées que la société réunit.» (*Aristippe ou de la Cour*, 1er Discours.)

PORTRAIT DU DUC DE GUISE.

« La France était folle de cet homme-là; car c'est trop peu de dire amoureuse : il ne faut pas s'étonner si elle s'éloigna de son devoir, comme elle fit. Une telle passion allait bien près de l'idolâtrie : il y avait des gens qui l'invoquaient dans leurs prières; d'autres mettaient sa *taille douce* dans leurs *Heures*. Pour son portrait, il était partout; quelques-uns couraient après lui dans les rues pour faire toucher leur chapelet à son manteau; et un jour qu'il revenait d'un voyage de Champagne, entrant à Paris par la

porte Saint-Antoine, non-seulement on lui cria *vive Guise!* mais plusieurs personnes lui chantèrent : *Hosanna filio David!*

« On a vu des assemblées, qui n'étaient pas petites, se rendre en un instant à sa bonne mine. Il n'y avait point de cœur qui pût tenir contre ce visage. Il persuadait avant que d'ouvrir la bouche ; il était impossible de lui vouloir mal en sa présence.

« Le premier regard qu'il jetait sur ses ennemis ôtait d'abord de leur esprit toute l'aigreur qu'ils avaient apportée contre lui, et faisait une telle émotion en leur sang, et un si étrange changement en leurs humeurs, qu'après cela ils avaient besoin de s'exciter longtemps eux-mêmes pour reprendre la haine qu'ils n'avaient plus. De sorte que ce que j'ai ouï dire à un courtisan de ce règne-là ne me semble pas mal dit, « que les huguenots étaient de la « Ligue, quand ils regardaient le duc de Guise. »

« Je laisse à l'histoire à conter les choses qu'il a faites, et à porter même la curiosité sur celles qu'il a pensées. Je ne me hasarde point de déchiffer ces énigmes de la cour, et ne suis pas spéculatif jusque-là ; il me suffit de croire, sans deviner, qu'il fallait bien que ce fût un homme fort extraordinaire, puisque son seul nom, après sa mort, a été capable de continuer la guerre à deux puissants rois, et que le premier capitaine de l'Europe, le second fondateur de cet État, Henri le Grand, de glorieuse mémoire, n'a pris des villes ni n'a gagné des batailles que pour faire perdre le crédit à un homme qui n'était plus. » (*IXe Dissertation politique.*)

Balzac ne sut pas toujours éviter, dans ses écrits, les défauts dont il contribua à corriger ses contemporains, le pédantisme de l'érudition et l'enflure espagnole ; mais à tout prendre, son influence générale a été salutaire. Il a, le premier avec saint François de Sales, donné du nombre, de l'harmonie et de l'élégance à la prose. Venu après Montaigne et avant Pascal, il a eu sur la prose une action analogue à celle que Malherbe, venu entre Ronsard et Racine, exerça sur le développement de la langue poétique. Ses défauts étaient même la condition de son influence sur son époque ; car ses premières lettres, celles qui méritent le plus de reproches, sont celles qui furent les plus universellement applaudies. On peut dire que le plus grand défaut de ces lettres, c'est précisément d'être des lettres, c'est-à-dire quelque chose qui semble devoir exclure toute affectation et tout apprêt.

L'auteur d'un *Avertissement* mis en tête des œuvres de Balzac, tout en croyant louer cet écrivain, a fait une critique piquante de sa manière : il dit de lui que « un bouquet, une paire de gants, une affaire d'un escu, ne lui fournissent pas moins de quoi plaire que toute la gloire et toute la grandeur des Romains. » Au reste,

Balzac convient le premier de la peine que lui coûtait chacune de ses lettres. Il avoue qu'il s'y préparait longtemps à l'avance; il consultait toutes ses Muses, il visitait tous ses lieux communs, quelquefois même il avait *envie de se faire tirer du sang, afin d'avoir l'esprit plus net, et ses fonctions plus libres et plus aisées.* Après tant de travail, il n'arrivait pas toujours à dire à chacun ce qui convenait le mieux, et au moment même où il se donnait le plus de mal pour être aimable et délicat, il lui échappait souvent des phrases lourdes et déplacées, qui prouvent combien ce grand *épistolier* était loin d'avoir le tact et la finesse d'un homme de cour.

Comme Balzac attachait beaucoup d'importance aux mots, il n'est pas inutile de rappeler ici que le mot *bienfaisance,* attribué généralement à l'abbé de Saint-Pierre, est de Balzac.

Balzac mourut en 1664, âgé de soixante-neuf ans, et en mourant, il ne manqua pas de faire à l'Académie française, dont il était membre, une donation de deux mille francs pour qu'elle instituât un prix d'éloquence.

Voici les jugements les plus remarquables qui ont été portés sur Balzac.

On lit dans les *Caractères* de La Bruyère :

« Je ne sais si l'on pourra mettre jamais dans les lettres plus d'esprit, plus de tour, plus d'agrément et plus de style que l'on n'en voit dans celles de Balzac et de Voiture. Elles sont vides de sentiments, qui n'ont régné que depuis leur temps, et qui doivent aux femmes leur naissauce.

« Balzac et Ronsard ont eu, chacun dans leur genre, assez de bon et de mauvais pour former après eux de très-grands hommes en vers et en prose. »

On lit dans les *Réflexions critiques* sur Longin par Boileau :

« Dans quelle estime n'ont point été, il y a trente ans, les ouvrages de Balzac ! On ne parlait pas de lui simplement comme du plus éloquent homme de son siècle, mais comme du seul éloquent. Il a effectivement des qualités merveilleuses. On peut dire que jamais personne n'a mieux su sa langue que lui, et n'a mieux entendu la propriété des mots et la juste mesure des périodes. C'est une louange que tout le monde lui donne encore : mais on s'est aperçu tout d'un coup que l'art où il s'est employé toute sa vie était l'art qu'il savait le moins, je veux dire l'art de faire une lettre; car bien que les siennes soient toutes pleines d'esprit et de choses admirablement dites, on y remarque partout les deux vices les plus opposés au genre épistolaire, c'est à

savoir l'affectation et l'enflure; et on ne peut plus lui pardonner ce soin vicieux qu'il a de dire toutes choses autrement que le reste des hommes. De sorte que tous les jours on rétorque contre lui ce même vers que Maynard a fait autrefois à ses louanges,

Il n'est point de mortel qui parle comme lui.

« Il y a pourtant encore des gens qui le lisent; mais il n'y a plus personne qui ose imiter son style, ceux qui l'ont fait s'étant rendus la risée de tout le monde. »

On lit dans la *IVe Instruction* de d'Aguesseau :

« Balzac doit être lu avec précaution; on y trouve une affectation vicieuse dans les pensées, un goût peu réglé pour l'extraordinaire et pour le merveilleux, un génie qui prend souvent l'enflure pour la grandeur, et qui approche plus de la déclamation que de la véritable éloquence : défauts, après tout, qui sont trop marqués dans cet auteur pour être bien dangereux, et qui peuvent être utiles, parce qu'ils nous montrent les écueils que ceux à qui la nature a donné beaucoup d'esprit ont à éviter. Mais, en récompense, on y remarque un tissu parfait dans la suite et dans la liaison des pensées, un art singulier dans les transitions, un choix exquis dans les termes, une justesse rare et une précision très-digne d'être imitée dans le tour et dans la mesure des phrases; enfin, un nombre et une harmonie qui semblent avoir péri avec Balzac, ou du moins avec Fléchier, son disciple et son imitateur. »

On lit dans le *Temple du goût* par Voltaire :

« Les Balzac et les Voiture ne me parurent pas occuper les premiers rangs dans le temple du Goût. Ils les avaient autrefois : ils brillaient avant que les beaux jours des belles-lettres fussent arrivés; mais peu à peu ils ont cédé aux véritablement grands hommes; ils ne font plus ici qu'une assez médiocre figure. En effet, la plupart n'avaient guère que l'esprit de leur temps, et non cet esprit qui passe à la dernière postérité.

Déjà de leurs faibles écrits
Beaucoup de grâces sont ternies;
Ils sont comptés encore au rang des beaux esprits,
Mais exclus du rang des génies.

« Balzac assomme de longues phrases hyperboliques Voiture et Benserade, qui lui répondent par des pointes et des jeux de mots dont ils rougissent eux-mêmes le moment d'après. »

Dussault a dit avec esprit dans ses *Annales littéraires* :

« Voiture et Balzac étaient des prodigues; ils usaient de leur

richesses sans consulter les convenances, et mettaient des diamants sur leurs robes de chambre. »

Marmontel dans son *Essai sur le goût* :

« Balzac essaya d'ennoblir et d'élever la prose au ton de l'éloquence; mais il l'essaya dans des lettres, et avec une emphase et une affectation tout opposées au naturel et à la liberté du style épistolaire. Cette tentative ne laissa pas d'avoir un succès éclatant; et Balzac parut un prodige, pour avoir appris à son siècle que notre prose, comme nos vers, pouvait être nombreuse et noble. »

Enfin, M. Villemain dans un *Discours d'ouverture pour le Cours d'Éloquence française* :

« Lorsque, fatigué de l'incorrection et de la dureté des écrivains du seizième siècle, on arrive à Balzac, et que l'on remarque la pompe majestueuse et savante de ses périodes, on explique, on justifie l'admiration de son siècle. Telle est la puissance de l'harmonie sur les organes des hommes, que, même déplacée, elle les subjugue et les enchante. Cependant, le talent de Balzac a disparu dans la perfection même de la langue. L'heureuse combinaison des tours et la noblesse des termes sont entrées dans le trésor de la prose oratoire; l'exagération emphatique, le faux goût, la recherche, sont demeurés sur le compte de Balzac; et l'on n'a plus compris la gloire de cet écrivain, parce que ses fautes seules lui restaient, tandis que ses qualités heureuses étaient devenues la propriété commune de la langue qu'il avait embellie. »

Vaugelas.

Vaugelas fut la grande autorité grammaticale du temps :

Elle a d'une insolence à nulle autre pareille,
Après trente leçons insulté mon oreille,
Par l'impropriété d'un mot sauvage et bas
Qu'en termes décisifs condamne Vaugelas.

(Les Femmes sav., act. 2, sc. 6.)

Claude Fabre de Vaugelas (1585-1650), natif de Chambéri, vint de bonne heure en France, où il s'attacha à Gaston, frère de Louis XIII. Admis à l'Académie française sur la seule réputation qu'il parlait très-correctement notre langue, il notait avec exactitude les points de grammaire sur lesquels les académiciens ne pouvaient s'accorder, et il achevait de les éclaircir. Telle fut l'ori-

gine de ses *Remarques sur la langue française*, qui, avec sa *Traduction de Quinte-Curce*, furent le code et le modèle du beau langage. Quand Vaugelas eut vu les traductions de d'Ablancourt, il recommença et refondit sa traduction de Quinte-Curce. Il y travailla trente ans, traduisant chaque période de deux ou trois manières différentes, essayant les tours les plus précis. les plus naturels, les plus claires et plus naïves expressions; et quand ses doutes et ses inquiétudes ne pouvaient se fixer au milieu de ses variantes, consultant le jugement de ses amis. Balzac déclara que l'*Alexandre* de Quinte-Curce était invincible, et celui de Vaugelas inimitable. L'éloge est fort, mais on doit cependant reconnaître que cette recherche d'élégance, ces scrupules de pureté et de correction, cette affectation grammaticale, n'ont pas été inutiles à la langue.

Les *Remarques* de Vaugelas, longtemps et encore aujourd'hui consultées, offrent une critique décente et juste, des observations vraies et ingénieuses sur la langue française. La préface est un morceau excellent :

« L'usage est le maître des langues. Il y a un bon et mauvais usage. Le bon usage, c'est la façon de parler de la plus saine partie de la cour, conformément à la façon d'écrire de la plus saine partie des auteurs du temps. Il est certain que la cour est comme un magasin, d'où notre langue tire quantité de beaux termes pour exprimer nos pensées, et que l'éloquence de la chaire ni du barreau n'aurait pas les grâces qu'elle demande si elle ne les empruntait presque toutes de la cour.

« La parole qui se prononce est la première en ordre, puisque celle qui est écrite n'est que son image, comme l'autre est l'image de la pensée.

« Notre langue n'est fondée que sur l'*usage* ou *l'analogie*, l'aquelle n'est distinguée de l'usage que comme la copie ou l'image l'est de l'original ou du patron sur lequel elle est formée, tellement qu'on peut trancher le mot et dire que notre langue n'est fondée que sur le seul usage, ou déjà reconnu ou que l'on peut reconnaître par les choses qui sont bonnes, ce qu'on appelle *analogie*; le bon et le *bel* usage ne sont qu'une même chose. Le peuple n'est le maître que du mauvais usage, et le bon usage est maître de notre langue. »

Dans cette préface, on trouve cette sage maxime du langage, qui peut être aussi une excellente règle de conduite.

« J'ai ouï dire à un grand homme qu'il est justement des mots comme des modes. Les sages ne se hasardent jamais à faire ni l'un ni l'autre; mais si quelque téméraire ou quelque bizarre, pour ne

pas lui donner un autre nom, en veut bien prendre le hasard, et qu'il soit si heureux qu'un mot, ou qu'une mode qu'il aura inventée, lui réussisse, alors les sages qui savent qu'il faut parler et s'habiller comme les autres, suivent non pas, à le bien prendre, ce que le téméraire a inventé, mais ce que l'usage a reçu; et la bizarrerie est égale de vouloir faire des mots et des modes, ou de ne les vouloir pas recevoir après l'approbation publique. »

Vaugelas mourut pauvre et endetté. Il fallut une sentence du Châtelet pour faire rendre par ses créanciers à l'Académie française le manuscrit d'un travail qu'il avait commencé sur le *Dictionnaire de l'Académie*.

PHILOSOPHIE.

Descartes. — La Rochefoucauld.

Descartes.

René Descartes naquit à la Haye, petite ville de la Touraine, le 31 mars 1596, d'une famille noble, originaire de Bretagne. Il était d'une constitution très-faible. A l'âge de huit ans, son père, conseiller au parlement de Rennes, l'envoya au collége de La Flèche, que Henri IV venait de donner aux Jésuites. Il s'y distingua de bonne heure par une extrême passion pour l'étude. Il s'y lia d'une tendre et inviolable amitié avec Marin Mersenne, qui, né l'an 1588, dans un bourg du Maine, embrassa l'ordre des Minimes, en 1611, fut un savant de premier ordre, l'ami, le correspondant universel des savants de son époque, en même temps un parfait religieux, et mourut à Paris, en 1648, auteur d'un grand nombre d'ouvrages. Son ami, René Descartes, eut terminé son cours de philosophie à l'âge de seize ans. Il résolut alors de procéder par lui-même à l'examen et au jugement scientifique de toutes ses connaissances.

Nous avons vu, dit le savant abbé Rorhbacher, Aristote rédiger l'inventaire net et précis de tout ce que savait l'antiquité païenne. Nous avons vu quelques moines du treizième siècle, saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure, Albert le Grand, Vincent de Beauvais, Roger Bacon, résumer dans un style clair et net toutes les sciences contemporaines, y ajouter eux-mêmes beaucoup de découvertes, et ouvrir la voie pour en faire d'autres. Ils profitaient du résumé universel d'Aristote ; mais, d'après l'esprit d'Aristote même, ils rectifiaient tout ce que la foi chrétienne et l'expérience des siècles y avaient fait apercevoir d'inexact et d'incomplet. Le genre humain apparaît comme un individu collectif, un père de famille, qui, à certaines époques, fait l'inventaire de tout son avoir, la visite de toute sa maison, pour en constater l'ensemble et s'assurer si tout y est solide. Il serait bien à souhaiter, de nos jours, que quelques religieux de Saint-Dominique, de Saint-François, de Saint-Ignace, de Saint-Benoît, ou d'autres, fissent un

inventaire semblable des sciences actuelles. Le monde même leur pardonnerait volontiers cette ambition.

Dans les commencements du dix-septième siècle, il paraît que certains professeurs de philosophie naturelle, au lieu de faire comme Thomas d'Aquin et Roger Bacon, de profiter des travaux d'Aristote pour aller plus loin, s'y attachaient superstitieusement comme les Juifs à la lettre morte de la sainte Écriture. René Descartes, comme autrefois Roger Bacon, secoua cette superstitieuse servitude, et soumit à un sévère examen, non pas les premières notions, les premiers principes de la raison naturelle, mais les conclusions scientifiques qu'il en avait tirées jusqu'alors. Il consacra sa vie entière à ce travail.

Ses parents voulurent le marier à une personne très-convenable. Descartes, qui ne la trouvait point laide, lui dit pour toute galanterie qu'il ne trouvait point de beautés comparables à celle de la vérité : il ne se maria point. Son génie le portait spécialement vers la géométrie, où il fit des découvertes importantes. Pour perfectionner ses idées, il se mit à voyager, en prenant le parti des armes : il servit effectivement comme volontaire dans les troupes de la Hollande et du duc de Bavière. Étant en quartier d'hiver dans ce dernier pays, l'an 1619, il s'occupait fort du genre de vie et d'étude qu'il devait suivre : il recourut à Dieu, et le pria de lui faire connaître sa volonté et de le conduire lui-même dans la recherche de la vérité. Il implora le secours de la sainte-Vierge, et fit vœu de visiter l'église de Lorette en Italie. Son pèlerinage n'eut lieu qu'en 1624 : il avait alors vingt-neuf ans. Dès les premiers jours, il promit à Dieu que, dès qu'il serait à Venise, il poursuivrait à pied sa route, et que, si ses forces ne lui permettaient pas de supporter cette fatigue, il y suppléerait en prenant au moins l'extérieur le plus dévot et le plus humble. C'est Descartes lui-même qui nous apprend ces particularités. De Lorette il se rendit à Rome, autant pour y profiter de la grâce du jubilé de vingt-cinq ans, qui devait s'ouvrir à la fin de la même année, que pour y contempler en philosophe cette foule immense qui devait y aborder de toute l'Europe catholique, et par conséquent le dispenser de voyager davantage pour connaître les hommes.

Il revint en France en 1625, et résolut définitivement de consacrer tout le cours de sa vie et toutes les forces de son âme à la recherche et à la défense de la vérité. Mais, craignant que, s'il restait en France, il n'y fût ni assez seul ni assez libre, il se retira au fond de la Hollande. Le lieu où il résida le plus longtemps fut Egmont; il le préférait à tous les autres, parce que



les catholiques y formaient le plus grand nombre des habitants, qu'ils étaient en possession d'une église, et qu'ils exerçaient leur religion publiquement et avec une parfaite liberté. Le voisinage de quelques prêtres catholiques très-estimables et la facilité de communiquer avec eux influèrent encore dans le choix de cette résidence. En arrivant en Hollande, il s'était d'abord établi à Francker, parce qu'on disait la messe avec sûreté. Fidèle aux principes et aux devoirs de l'Eglise catholique, il évitait avec soin toute communication avec les protestants dans leurs exercices religieux. Le Père Mersenne lui ayant écrit que le bruit s'était répandu qu'il assistait aux sermons des calvinistes, il voulut se justifier de cette imputation dans le moment même.

Un des ouvrages qui occupèrent d'abord Descartes fut le *Traité du Monde*. Il était prêt à l'envoyer au Père Mersenne, qui devait le faire imprimer à Paris; mais au moment de l'envoi, il apprit que Galilée venait d'être condamné à Rome pour avoir soutenu que la terre tournait autour du soleil. Or, Descartes soutenait ou supposait la même doctrine. Cette nouvelle l'arrêta tout court. Non-seulement il suspendit l'envoi de son ouvrage au Père Mersenne, mais il lui écrivit qu'il était presque résolu de le brûler, ou du moins de ne le laisser voir à personne. Sa lettre est du 20 novembre 1633; il ajoutait : « Le mouvement de la terre est tellement lié avec toutes les parties de mon traité, que je ne l'en saurais détacher sans rendre le reste entièrement défectueux. Je ne voudrais pas pour rien au monde qu'il sortît de moi un discours où il se trouvât le moindre mot qui fût désapprouvé par l'Église; mais aussi j'aime mieux supprimer mon traité que de le faire paraître estropié. » Deux mois après, il écrivait au même : « Je ne voudrais pas pour rien au monde soutenir mon opinion contre l'autorité de l'Église. Je sais bien qu'on pourrait dire que tout ce que les inquisiteurs ont décidé n'est pas incontinent article de foi pour cela, et qu'il faut, premièrement, que le concile y ait passé; mais je ne suis pas si amoureux de mes pensées que de vouloir me servir de telles exceptions pour les maintenir. » Enfin, au bout de dix ans, l'année 1644, rassuré par les éclaircissements qu'il avait obtenus de Rome, et par l'exemple de tout ce qui existait d'habiles philosophes et mathématiciens catholiques, qui avaient été moins intimidés que lui par le décret de l'inquisition, il publia son livre des *Principes de philosophie*, quoiqu'il y suppose ouvertement que la terre tourne autour du soleil. Mais ce livre même renferme un témoignage de sa docilité religieuse; et il le termine par protester qu'il soumet toutes ses opinions au jugement de l'Église.

Descartes, en Hollande, n'était pas tellement occupé des sciences mathématiques qu'il négligeât l'étude de la religion. Il lisait saint Thomas; c'était son théologien favori et presque son unique théologien. Il le cite souvent avec complaisance, et sa *Somme,* ainsi que la *Bible,* l'accompagnait partout. « Je ne suis pas aussi dépourvu de livres que vous pensez, écrivait-il au Père Mersenne, et j'ai encore une *Somme* de saint Thomas et une *Bible* que j'ai apportées de France. »

Dans les biographies de Descartes, on dit qu'il eut une fille, suivant les uns, d'un mariage secret, suivant les autres, d'une union illégitime. Quelques-uns prétendent que c'est un conte inventé à l'occasion d'un automate qu'il avait fait, avec beaucoup d'industrie, pour prouver que les bêtes n'ont point d'âme, et que ce ne sont que des machines fort composées, qui se remuent à l'occasion des corps étrangers qui les frappent et leur communiquent une partie de leur mouvement.

L'an 1641, il fit imprimer ses six méditations sur l'existence de Dieu et sur l'immortalité de l'âme. Lui-même nous assure qu'il ne le fit que pour la gloire de Dieu et la décharge de sa conscience. Il dit à la fin de la troisième méditation : « Il me semble très à propos de m'arrêter quelque temps à la contemplation de ce Dieu tout parfait, de peser tout à loisir ses merveilleux attributs, de considérer, d'admirer et d'adorer l'incomparable beauté de cette immense lumière, autant que la force de mon esprit, qui en demeure en quelque sorte ébloui, me le pourra permettre. » Il ajoute aussitôt : « Comme la foi nous apprend que la souveraine félicité de l'autre vie ne consiste que dans la contemplation de la majesté divine, ainsi expérimentons-nous, dès à présent, qu'une semblable méditation, quoique incomparablement moins parfaite, nous fait jouir du plus grand contentement que nous soyons capables de ressentir en cette vie. »

Telle était l'idée qu'il avait conçue de la grandeur de Dieu, de sa puissance, de son indépendance, de sa sagesse, qu'il voulait que le mot infini ne fût jamais appliqué qu'à lui seul, qu'il ne fût employé que pour lui seul, qu'on ne se permît pas même de dire que la matière est divisible à l'infini; et enfin, il ne parlait de l'infini qu'avec une circonspection sans bornes. « Je n'ai jamais traité de l'infini, écrivait-il, que pour me soumettre à lui, et non point pour déterminer ce qu'il est ou ce qu'il n'est pas. » Dans le sentiment profond de la toute-puissance de Dieu, il ne voulait pas qu'on dît d'aucune chose qu'elle est impossible à Dieu; qu'on dît que les essences sont indépendantes de la volonté

de Dieu; enfin s'il était possible de porter jusqu'à un véritable excès la vénération de Dieu, l'idée de sa puissance, Descartes serait coupable de cet excès; et s'il est tombé dans quelque erreur en métaphysique, c'est son extrême respect pour Dieu qui l'y a poussé. Ces réflexions sont du respectable abbé Emery, supérieur de Saint-Sulpice, dans sa *Vie religieuse* de Descartes.

L'an 1644, Descartes fit le voyage de Paris; il n'y passa que quelques jours. Dans ce court espace de temps, il fut accablé d'affaires, ainsi que de visites; toutefois il vit fréquemment les Théatins, nouvellement établis dans cette capitale, il contracta une amitié particulière avec plusieurs de ces saints religieux, et entendit presque tous les jours la messe dans leur chapelle. Il était également lié d'amitié avec les principaux membres de l'Oratoire : le supérieur, le cardinal de Bérulle, était son directeur spirituel à Paris; un oratorien lui rendait le même service en Hollande. Enfin, aux traits précédents qui prouvent la sincère piété de Descartes et sa fidélité à remplir tons les devoirs de la religion chrétienne, ajoutons que, lorsqu'il apprenait que ses amis étaient malades, il sollicitait auprès de Dieu le rétablissement de leur santé; et s'ils mouraient, il priait pour le repos de leurs âmes. C'est lui-même qui nous l'apprend dans la cinquante-unième lettre du second volume.

Descartes quitta bientôt Paris, qu'il ne devait plus revoir, et rentra dans sa chère solitude d'Egmont. Il y était souvent le conseil des personnes qui, dans la révolution religieuse de Hollande, flottaient sur le parti qu'elles avaient à prendre, et il réussissait ordinairement à les affermir dans la foi catholique. Un honnête homme qui ne le connaissait pas, vint un jour le trouver comme un personnage célèbre que l'on consultait volontiers sur ces matières. Descartes l'accueillit avec bonté, et, sans le faire entrer dans la discussion des dogmes, il se contenta de lui demander s'il croyait l'église protestante fort ancienne, s'il en connaissait les commencements, s'il avait entendu parler de la conduite et des motifs des premiers réformateurs, de leur mission, de leur autorité et des moyens qu'il avaient mis en œuvre pour accréditer la réformation. D'après les réponses et les aveux du consultant, il lui fit tirer des conclusions qui aboutirent à faire cesser toutes ses perplexités, et à l'attacher inébranlablement à la foi de ses pères.

Ce fut peut-être ce zèle pour la foi catholique, non moins que ses nouveaux principes de philosophie, qui indisposa contre Descartes les théologiens protestants d'Utrecht et de Leyde. Leur chef était le ministre calviniste Voët, recteur de l'université d'Utrecht : il fit soutenir des thèses, il répandit des libelles atroces,

où Descartes était dénoncé aux magistrats et au public comme un athée : Descartes allait être flétri juridiquement comme athée et matérialiste, lorsqu'il recourut à l'ambassadeur de France, qui fit arrêter la procédure. Persécuté par les calvinistes de Hollande, Descartes se vit recherché par le chef d'un royaume luthérien. Christine, reine de Suède, lui fit proposer de prendre sa cour pour retraite. L'entremetteur fut l'ambassadeur de France à Stockolm, Pierre Chanut, qui était lui-même un très-savant homme. Descartes finit par accepter. Il fut reçu de la reine avec la plus grande distinction; il sollicita et obtint d'être exempté de tout le cérémonial, et de ne paraître à la cour que lorsqu'il y serait appelé; mais, en récompense, la reine voulut qu'il vînt l'entretenir de sciences tous les jours, à cinq heures du matin, dans sa bibliothèque.

Tant qu'il vécut à Stockholm, Descartes n'eut d'autre logement que la maison de l'ambassadeur français. C'était une famille très-pieuse : elle pria souvent Descartes de faire des entretiens sur la religion. Il se rendait facilement à des prières si chrétiennes; on ne se lassait point de l'entendre et de l'admirer. L'ambassadeur nous apprend que sa femme fut longtemps inconsolable de ce que son fils, qui était absent, n'avait pu l'entendre un jour où il parla sur la rédemption. Ce fils, Martial Chanut, devenu prêtre, traduisit en français plusieurs bons ouvrages, entre autres la *Vie de sainte Thérèse*, par elle-même. Son père, l'ambassadeur, avait établi dans sa maison et pour sa famille des exercices journaliers de piété, tels que la prière en commun, l'examen de conscience, etc. Descartes y assistait religieusement et avec une grande exactitude. Il entendait la messe, non-seulement les jours de fête et les dimanches, mais encore tous les jours de la semaine. Il s'approchait régulièrement des sacrements de pénitence et d'eucharistie, et il les avait reçus le jour même où se déclara la maladie qui devait l'enlever de ce monde, savoir, le jour de la Purification 1650. Tel est le témoignage rendu par toute la maison de l'ambassadeur, et particulièrement par le père Viogué, religieux augustin, docteur de Sorbonne, envoyé en Suède par le pape Innocent X, en qualité de missionnaire apostolique, et qui remplissait les fonctions d'aumônier dans la maison de l'ambassadeur français.

La maladie de Descartes fut d'abord très-violente, et lui laissa peu de liberté d'esprit; mais, dans le transport même où le jetait l'ardeur de la fièvre, on le voyait occupé de saintes pensées; on lui entendait dire souvent : « Allons, mon âme, il y a longtemps que tu es captive; voici l'heure où tu dois sortir de prison :

il faut souffrir la séparation de ton corps avec courage et avec joie. » Le huitième jour de la maladie, il eut assez de présence d'esprit pour comprendre le danger de son état. Je crois, disait-il à l'ambassadeur, que Dieu, le souverain arbitre de la vie et de la mort, a permis que mon esprit ait été si longtemps enveloppé de ténèbres pour arrêter mes raisonnements, qui n'auraient peut-être pas été assez conformes à la volonté qu'il a témoignée de disposer de ma vie. Il conclut que, puisque Dieu lui rendait l'usage libre de la raison, il lui permettait par conséquent de suivre ce qu'elle lui dictait, pourvu qu'il s'abstînt de vouloir pénétrer trop curieusement dans ses décrets, et de se livrer à aucune inquiétude sur l'événement. Il se fit donc saigner de son propre mouvement, ce qu'il avait toujours refusé jusqu'alors. Quelques moments après l'ambassadeur étant entré dans sa chambre, Descartes fit tomber la conversation sur la mort; et, persuadé de plus en plus de l'inutilité des remèdes, il demanda le directeur de sa conscience, et pria qu'on ne l'entretînt plus que de la miséricorde de Dieu et du courage avec lequel il devait souffrir la séparation de son âme. Il attendrit et édifia, par les réflexions qu'il fit sur son état et sur celui de l'autre vie, toute la famille de l'ambassadeur, rassemblée autour de son lit. La nuit suivante, il entretint encore l'ambassadeur de sentiments de religion, et lui marqua, en termes également généreux et touchants, la disposition où il était de mourir pour obéir à Dieu, et le sacrifice qu'il lui offrait de sa vie en expiation de ses fautes. Dans le soir du lendemain, on vint avertir que le malade paraissait toucher à sa dernière heure : l'ambassadeur accourut avec sa famille, pour recueillir les dernières paroles de son ami; mais déjà il ne parlait plus.

Le confesseur, qu'il avait inutilement demandé jusqu'alors parce qu'il était absent de Stockolm, arriva dans le moment. Il vit bien que le malade n'était point en état de faire sa confession de bouche; il fit donc souvenir l'assemblée qu'il avait rempli tous les devoirs d'un chrétien fidèle, dans le premier jour de sa maladie et un mois auparavant. Croyant ensuite reconnaître, aux yeux du malade et au mouvement de sa tête, qu'il conservait la connaissance, il le pria de témoigner par quelque signe s'il l'entendait encore, et s'il voulait recevoir de lui la dernière bénédiction. Aussitôt le malade leva les yeux au ciel, d'une manière qui toucha tous les assistants, et qui annonçait une parfaite résignation à la volonté de Dieu. La bénédiction donnée, le prêtre commença les prières des agonisants; elles n'étaient pas achevées quand Descartes rendit tranquillement l'esprit à son Créateur, le

11 février 1650, à quatre heures du matin, âgé de cinquante-trois ans dix mois et onze jours. Telles furent sa vie et sa mort comme chrétien catholique.

Si Descartes eut quelques faiblesses de l'humanité, il eut aussi les principales vertus d'un sage. Il fut sobre, tempérant, ami de la retraite, reconnaissant, libéral, sensible à l'amitié, tendre, compatissant. *Quand on me fait une offense*, disait-il, *je tâche d'élever mon âme si haut, que l'offense ne parvienne pas jusqu'à elle*. L'ambition ne l'agita pas plus que la vengeance. Il disait comme Ovide : *Vivre caché, c'est vivre heureux*. *Je mets*, dit-il ailleurs, *ma liberté à si haut prix, que tous les rois du monde ne pourraient me l'acheter*.

La dernière lettre que dicta Descartes, sur le point de mourir, fut à ses deux frères, conseillers au parlement de Bretagne, pour leur recommander sa nourrice, de laquelle il avait toujours eu soin pendant sa vie.

La reine Christine voulut faire placer le tombeau de Descartes parmi ceux des premières familles de Suède; mais l'ambassadeur français réclama pour son ami la sépulture de ses compatriotes, et son corps fut transporté à Paris l'an 1666, et déposé dans l'église Sainte-Geneviève. On doit remarquer, pour l'honneur de la France, que les persécutions que Descartes éprouva lui ont toutes été suscitées par les étrangers : ajoutons que son nom fut célébré et honoré dans sa patrie, de son vivant même. Le cardinal Mazarin lui fit donner en 1647, avec les circonstances les plus honorables, une pension de trois mille livres, qui, malgré les troubles du royaume, lui fut exactement payée.

Comme géomètre et physicien, Descartes simplifia beaucoup l'algèbre, trouva l'application de l'algèbre à la géométrie, ce qui lui facilita la solution de plusieurs problèmes jusqu'alors insolubles. Il donna la véritable théorie de l'arc-en-ciel, et suggéra à Pascal l'expérience du Puy de Dôme, sur l'ascension du mercure. Mais les savants lui reprochent que, au lieu de suivre toujours dans les sciences naturelles l'expérience et le calcul, il y substitue trop souvent des hypothèses et des imaginations, qu'il donnait pour des propositions évidentes, et qui ont été entièrement abandonnées, telles que ses tourbillons pour expliquer le système du monde. (*Histoire universelle de l'Église catholique*.)

Mais c'est surtout comme philosophe et comme écrivain que Descartes doit être considéré dans cet ouvrage.

Il semble qu'on soit convenu en France, depuis le dix-huitième siècle, d'attribuer à l'auteur du *Discours sur la Méthode* la gloire d'avoir fondé la philosophie en rendant à la raison s liberaté. La

phrase est consacrée, mais ce n'est qu'une phrase : la véritable émancipation de l'homme remonte à Jésus-Christ. C'est le divin médiateur qui a relevé la raison humaine en la rapprochant de la souveraine raison. Depuis lors, l'humanité n'est point revenue sur ses pas, et Descartes ne saurait être considéré comme le *fondateur* de la philosophie, lui, dont Fénelon a pu croire qu'il *est tout entier dans saint Augustin.*

Mais, sans exagérer l'influence de l'illustre philosophe, il est permis de l'admirer comme l'une des plus hautes intelligences qui aient paru depuis l'origine du monde, et, pour emprunter le langage de Leibnitz, comme un homme élevé au-dessus de toute louange humaine par la grandeur et la beauté de son génie.

Il ne saurait entrer dans notre plan d'analyser les ouvrages philosophiques de Descartes, où, sans suspecter sa foi ni attaquer son orthodoxie, nous croyons, avec la congrégation de l'*Index*, *qu'il y a des corrections à faire.* Nous nous bornerons à dire que dans la pensée de l'illustre philosophe, le doute méthodique n'était qu'un défi porté au scepticisme, et, comme l'a écrit Arnauld, qu'une manœuvre habile pour « arrêter la pente effroyable que beaucoup de personnes semblaient avoir à l'irréligion et au libertinage. » *Je pense, donc je suis;* avec cette seule vérité, disait Descartes, l'ordre entier des vérités rationnelles se peut rétablir, et la raison restaurée retrouve les grandes bases de la foi.

Malheureusement, cette manœuvre, inspirée par les intentions les plus droites, ne produisit pas les fruits qu'on en attendait. Comme Socrate, auquel on l'a souvent comparé, Descartes laissa dériver ses disciples dans les directions les plus opposées, et il a fourni des armes à toutes les écoles. Bossuet, avec son coup d'œil perçant, avait vu le danger dès l'origine. Dans une lettre à un disciple de Malebranche, il poussa la clairvoyance jusqu'à prédire que des principes *mal entendus* du cartésianisme *naîtrait plus d'une hérésie.* « Sous prétexte de n'admettre que ce qu'on entend, ajoutait le grand évêque, chacun se donne la liberté de dire : j'entends ceci, je n'entends pas cela; et, sur ce seul fondement, on approuve ou on rejette tout ce qu'on veut, sans songer qu'outre nos idées claires et distinctes, il y en a de confuses et de générales, qui ne laissent pas de renfermer des vérités si essentielles, qu'on renverserait tout en les niant. »

Le temps n'a que trop justifié ces prévisions du génie. *Le grand combat* que Bossuet voyait se *préparer* contre l'Eglise n'est point terminé, et les fausses écoles du cartésianisme ne cessent d'enfanter sous nos yeux des systèmes où se trahit la plus triste impuissance quand la folie n'y éclate point.

Il était nécessaire de faire ces observations au sujet du cartésianisme, avant de signaler l'influence exercée par Descartes sur la littérature française.

On a dit, de l'auteur des *Méditations*, que tout le monde admirerait en lui l'un des maîtres de notre langue, si, chez le philosophe, le fond des choses ne s'était emparé de l'admiration universelle. Rien n'est plus vrai. En même temps qu'il faisait prendre un si vaste essor à la métaphysique, à la géométrie, à la physique, à la mécanique, Descartes prouvait par ses écrits *qu'il n'eût tenu qu'à lui d'être le plus bel esprit de son siècle.* Contemporain de Balzac, qui, de Cicéron son modèle, cherchait surtout à imiter la période abondante et pompeuse, Descartes suivit une autre voie; et c'est à lui que revient l'honneur d'avoir introduit le premier, dans la prose française, cette clarté, cette précision, cette simplicité pleine d'élégance et de bon goût, qui caractérisent les grands écrivains du dix-septième siècle, et dont on n'a voulu trouver le premier exemple que vingt ans plus tard, dans les *Provinciales*. Les plus illustres, les plus originaux, portent son empreinte. N'est-ce pas dans le *Discours sur la Méthode* que Pascal, Arnauld, Nicole, tous écrivains de Port-Royal, ont puisé le mépris de l'antiquité, comme autorité scientifique? Et Bossuet, et Fénelon, ces deux gloires de l'Eglise de France, n'étaient-ils pas dans une certaine mesure cartésiens? Théologiens, philosophes, géomètres, tous obéissent à une impulsion commune, et cette impulsion vient de Descartes. Non-seulement les prosateurs, mais les poëtes eux-mêmes, subissent la domination de ce puissant génie. Elle se fait sentir dans Racine, dans Molière, et encore plus dans La Fontaine; elle est manifeste chez Boileau, qui, même dans les fictions de la poésie et dans les jeux de l'imagination, voulait que tout fût avoué par la raison. La raison! n'est-ce pas la Muse de Descartes? (*Chefs-d'œuvre des classiques français au XVIIe siècle.*)

Citons maintenant les jugements les plus remarquables qui ont été portés sur Descartes.

« Ce n'est plus, dit M. Cousin, un poëte de la Grèce, un savant de l'Egypte; c'est un homme moderne, un Européen actif et inquiet, qui, après avoir connu la vie, la réalité et les affaires, aborde les grands problèmes de l'humanité, sans illusions et sans superstitions, décidé à voir clair, s'il est possible, à se rendre compte avec sévérité de ses propres idées, et à s'entendre avec lui-même. Tel fut et dut être Descartes. Un souffle heureux porta sans cesse et doucement Platon vers les régions supérieures; ce qui le caractérise est l'élévation. Un vaste savoir rattache perpétuellement les méditations de Proclus à celles des sages des diffé-

rents siècles et des différents peuples; ce qui le caractérise est l'étendue. Je ne sais quelle vigueur secrète tient toujours Descartes aux prises avec la réalité; ce qui le caractérise est la force. Il tire tout de là, et sa méthode et ses principes et ses résultats, son système et l'exposition de ce système. La force qui l'anime se contient elle-même; elle ne s'échappe jamais, mais on la sent toujours et partout. Descartes ne développe pas, il se résume; mais sa brièveté est pleine et féconde. C'est un besoin pour lui de tout décomposer, de tout réduire, et en même temps de tout enchaîner avec l'audace et la sévérité de la géométrie et de l'algèbre.

« Un tel esprit, si conforme à celui de son siècle, si fait pour la révolution qui se préparait, devait la déterminer et l'accomplir. Aussi Descartes, élevant d'abord une méthode, puis, au lieu de la laisser stérile comme Bacon, ou d'en faire des applications fausses et ridicules, l'appliquant sucessivement et avec le plus brillant succès à la géométrie, à la physique, à la métaphysique, à la physiologie, à la médecine, à la morale, à toutes les questions qui avaient alors de l'intérêt, créant des sciences nouvelles, reculant celles qu'il rencontrait sur sa route, marchant sans cesse de prodige en prodige dans une vie philosophique assez courte, jeta un immense éclat, ébranla et vivifia tous les esprits, créa une école, et, ce qui vaut mieux, un grand mouvement. L'école a pu passer, le mouvement est immortel. Descartes est le père de la philosophie moderne, et par les génies qu'il a suscités autour de lui et sur ses traces, Malebranche, Spinosa, Leibnitz, et surtout par l'esprit indestructible qu'il a déposé dans la philosophie européenne, et qui désormais la suivra dans toutes ses vicissitudes. L'ignorance ou l'envie ont beau prétendre que l'esprit français n'est pas propre à la métaphysique, la France peut se contenter de répondre qu'elle a donné Descartes à l'Europe et à l'humanité. » (*Répertoire de littérature.*)

D'Aguesseau a parlé ainsi de Descartes :

« A force de lire des ouvrages bien ordonnés, notre esprit prend insensiblement l'habitude et comme le pli de cette méthode parfaite, qui, par le seul arrangement des pensées et des preuves, opère infailliblement la conviction.

« Entre les ouvrages où l'on peut trouver de tels exemples, les *Méditations* de Descartes et le commencement de ses *Principes* peuvent tenir le premier rang. Il a été également le maître et le modèle de ceux mêmes qui l'ont combattu; et l'on dirait que ce soit lui qui ait inventé l'art de faire usage de la raison. Jamais homme, en effet, n'a su former un tissu plus géométrique, et

en même temps plus ingénieux et plus persuasif, de pensées, d'images et de preuves; en sorte qu'on trouve en lui le fond de l'art des orateurs, joint à celui du géomètre et du philosophe. »

Nul n'a mieux glorifié le génie de Descartes que le célèbre Père Guénard dans son *Discours sur l'esprit philosophique*.

« Enfin parut en France un génie puissant et hardi, qui entreprit de secouer le joug du prince de l'école. Cet homme nouveau vint dire aux autres hommes que, pour être philosophe, il ne suffisait pas de croire, mais qu'il fallait penser. A cette parole toutes les écoles se troublèrent; une vieille maxime régnait encore : *Ipse dixit*, le maître l'a dit. Cette maxime d'esclave irrita tous les philosophes contre le père de la philosophie pensante; elle le persécuta comme novateur et impie, le chassa de royaume en royaume, et l'on vit Descartes s'enfuir, emportant avec lui la vérité, qui, par malheur, ne pouvait être ancienne en naissant. Cependant, malgré les cris et la fureur de l'ignorance, il refusa toujours de jurer que les anciens fussent la raison souveraine; il prouva même que ses persécuteurs ne savaient rien, et qu'ils devaient désapprendre ce qu'ils croyaient savoir. Disciple de la lumière, au lieu d'interroger les morts et les dieux de l'école, il ne consulta que les idées claires et distinctes, la nature et l'évidence. Par ses méditations profondes, il tira toutes les sciences du chaos; et, par un coup de génie plus grand encore, il montra le secours mutuel qu'elles devaient se prêter; il les enchaîna toutes ensemble, les éleva les unes sur les autres; et, se plaçant ensuite sur cette hauteur, il marcha, avec toutes les forces de l'esprit humain ainsi rassemblées, à la découverte de ces grandes vérités que d'autres, plus heureux, sont venus enlever après lui, mais en suivant les sentiers de lumière que Descartes avait tracés.

« Ce furent donc le courage et la fierté d'un seul esprit qui causèrent dans les sciences cette heureuse et mémorable révolution dont nous goûtons aujourd'hui les avantages avec une superbe ingratitude. Il fallait aux sciences un homme qui osât conjurer tout seul avec son génie contre les anciens tyrans de la raison, qui osât fouler aux pieds ces idoles que tant de siècles avaient adorées. Descartes se trouvait enfermé dans le labyrinthe avec tous les autres philosophes; mais il se fit lui-même des ailes, et il s'envola, frayant ainsi une route nouvelle à la raison captive. »

Après ces paroles sublimes de l'éloquent jésuite, on pourra lire encore avec intérêt ce passage de Thomas dans l'*Éloge de Descartes* :

« Si on cherche les grands hommes modernes avec qui on peut comparer Descartes, on en trouvera trois : Bacon, Leibnitz et Newton. Si je rapproche Descartes de ces hommes célèbres, j'oserai dire qu'il avait des vues aussi nouvelles et bien plus étendues que Bacon ; qu'il a eu l'éclat et l'immensité du génie de Leibnitz, mais bien plus de consistance et de réalité dans sa grandeur; qu'enfin il a mérité d'être mis à côté de Newton, et qu'il n'a été créé que par lui-même, parce que si l'un a découvert plus de vérités, l'autre a ouvert la route à toutes les vérités ; géomètre aussi sublime, quoiqu'il n'ait point fait un aussi grand usage de la géométrie; plus original par son génie, quoique ce génie l'eût souvent trompé, plus universel dans ses connaissances, comme dans ses talents, quoique moins sage et moins assuré dans sa marche; ayant peut-être en étendue ce que Newton avait en profondeur; fait pour concevoir en grand, mais peu fait pour suivre les détails, tandis que Newton donnait aux plus petits détails l'empreinte du génie; moins admirable, sans doute, pour la connaissance des cieux, mais bien plus utile pour le genre humain, par sa grande influence sur les esprits et sur les siècles. »

La Rochefoucauld. (1613—1680.)

François, prince de Marsillac, puis duc de la Rochefoucauld, s'est placé parmi nos écrivains du premier ordre en résumant les observations de toute sa vie dans un petit volume qu'il a retouché et perfectionné pendant quinze ans. Quinze ans! c'est dépenser beaucoup de temps, ce semble, pour écrire si peu de pages; mais ce n'est pas trop si on songe que ces pages sont immortelles.

Dans ses *Maximes* il met à nu les misères de notre cœur, il démasque nos fausses vertus, il attire, il arrête nos regards sur le mobile peu glorieux des actions dont nous prétendons tirer gloire; enfin il nous montre à nous-mêmes, mais exclusivement par notre mauvais côté : il ne veut pas nous en voir d'autre. Accusé tout d'abord d'avoir calomnié les hommes, loin de reconnaître qu'il ait poussé la censure trop loin, la Rochefoucauld soutient qu'il nous a encore *fait grâce*. Qui décidera un procès où tout le monde est juge et partie? Il est possible qu'il n'ait pas dit des hommes tout le mal qu'il en pouvait dire; mais nier tout le bien ou en empoisonner la source comme il le fait, est-ce rester dans les limites du juste et du vrai?

Vainement il essaye d'abriter son système sous l'autorité des Pères de l'Église; l'autorité des Pères de l'Église! son système la

détruirait. Que deviendraient, s'il était admis, la vertu et la sainteté? Elles ne seraient plus que l'*amour propre transformé*. C'est en effet tout ce que voit la Rochefoucauld dans le cœur humain, comme Condillac plus tard ne verra dans l'intelligence humaine que la *sensation transformée*. Il y a, grâce à Dieu, autre chose dans l'homme. D'ailleurs, les Pères de l'Église et le grand évêque qui fut de son vivant salué de ce nom, Bossuet, entre les bras duquel expira la Rochefoucauld, quand ils peignent si vivement notre corruption et notre bassesse, s'y prennent d'une autre manière. Ils ne le font point sur un ton léger et moqueur, car il n'y a pas de quoi rire. Ils ne sont pas misanthropes; car la misanthropie est l'opposé de la charité, c'est-à-dire du Christianisme. S'ils nous abattent d'une main, ils nous relèvent de l'autre. Après avoir montré la chute, ils montrent la Rédemption. La Rochefoucauld ne peint que les hommes déchus, et l'idée mère des *Maximes* est fausse, parce que l'auteur donne comme la vérité tout entière une moitié seulement de la vérité. Mais si la critique doit faire ses réserves sur le système, ce qu'elle ne saurait contester, c'est la pureté, l'élégance et la merveilleuse précision du langage. Chacune de ces *Maximes*, jetées comme au hasard, est un petit chef-d'œuvre de style.

La Rochefoucauld a laissé aussi de remarquables *Mémoires* sur cette tragi-comédie de la Fronde, où l'entraînement de la jeunesse le poussa à jouer un rôle. On lui attribue encore des *Réflexions diverses* qui roulent principalement sur la manière dont pense et se conduit un homme de bonne compagnie. Il y a là une connaissance du monde et un savoir-vivre admirables. L'ami de madame de La Fayette et de madame de Sévigné passait pour le plus *honnête homme*, on dirait aujourd'hui pour l'homme le mieux élevé de son temps. Ces *Réflexions* sont tout à fait dignes de lui. Elles rappellent à chaque instant les *Maximes*, et par l'idée et par le tour. Peut-être y a-t-il dans les *Réflexions* une manière un peu plus douce de voir et de dire les choses, mais cela peut tenir à ce que dans les unes c'est un moraliste qui juge, tandis que, dans les autres, c'est un homme du monde qui conseille.

Comme la Rochefoucauld, après la première édition de ses *Maximes*, s'est constamment appliqué à en perfectionner l'expression dans les éditions suivantes, nous avons pensé que la reproduction de ces variantes offrirait à l'intelligence et au goût une leçon de style aussi curieuse que profitable.

« L'amour-propre est le plus grand de tous les flatteurs (1).

(1) Cette pensée était exprimée ainsi dans la première édition : *L'amour-propre empêche bien que celui qui nous flatte ne soit jamais celui qui nous flatte le plus*. Comme elle a gagné en clarté et en précision!

« Quelques découvertes (1) que l'on ait faites dans le pays de l'amour-propre, il y reste encore bien des terres inconnues.

« Nous avons tous assez de force pour supporter les maux d'autrui.

« La philosophie triomphe aisément des maux passés et des maux à venir, mais les maux présents triomphent d'elle (2).

« On fait souvent vanité des passions même les plus criminelles, mais l'envie est une passion timide et honteuse que l'on n'ose jamais avouer (3).

« Nous avons plus de force que de volonté, et c'est souvent pour nous excuser à nous-mêmes que nous nous imaginons que les choses sont impossibles.

« Si nous n'avions point de défauts, nous ne prendrions pas tant de plaisir à en remarquer dans les autres (4).

« Si nous n'avions point d'orgueil, nous ne nous plaindrions pas de celui des autres.

« L'orgueil a plus de part que la bonté aux remontrances que nous faisons à ceux qui commettent des fautes, et nous ne les reprenons pas tant pour les en corriger que pour leur persuader que nous en sommes exempts.

« L'intérêt parle toutes sortes de langues et joue toutes sortes de personnage, même celui de désintéressé.

« Ceux qui s'appliquent trop aux petites choses deviennent ordinairement incapables de grandes (5).

« L'homme croit souvent se conduire lorsqu'il est conduit; et

(1) Il y a *quelque découverte*, au singulier, dans la première édition. Le pluriel vaut mieux.

(2) Dans la première édition il y avait : *Des maux passés et de ceux qui ne sont pas prêts d'arriver*. La Rochefoucauld simplifie toujours en corrigeant.

(3) Première édition : *Quoique toutes les passions se dussent cacher, elles ne craignent pas néanmoins le jour; la seule envie est une passion timide et honteuse qu'on n'ose jamais avouer*. Le ton est devenu plus vif, l'expression plus forte.

(4) Première édition : *Si nous n'avions pas de défauts, nous ne serions pas si aises d'en remarquer aux autres*. Il y a dans la seconde rédaction plusieurs retouches presque imperceptibles qui témoignent du soin minutieux que l'auteur apportait à l'expression de sa pensée.

(5) Première édition : *La complexion qui fait le talent pour les petites choses est contraire à celle qu'il faut pour le talent des grandes*. Cela était beaucoup trop absolu, et *la complexion qui fait le talent*... ne pouvait rester. La correction est donc heureuse à tous égards. Toutefois comprenons bien la pensée de l'auteur et tenons compte des deux adverbes *trop* et *ordinairement*. Les grands esprits, les hommes complets ne s'appliquent pas *trop* aux petites choses, mais ils ne les négligent pas non plus, car ils savent que c'est souvent des petites choses que dépendent les grandes.

pendant que, par son esprit, il tend à un but, son cœur l'entraîne insensiblement à un autre (1).

« Le caprice de notre humeur est encore plus bizarre que celui de la fortune.

« Rien ne doit tant diminuer la satisfaction que nous avons de nous-mêmes que de voir que nous désapprouvons dans un temps ce que nous approuvions dans un autre (2).

« Quelque différence qui paraisse entre les fortunes, il y a une certaine compensation de biens et de maux qui les rend égales (3).

« Il semble que nos actions aient des étoiles heureuses ou malheureuses, à qui elles doivent une grande partie de la louange et du blâme qu'on leur donne.

« Il n'y a point d'accidents si malheureux dont les habiles gens ne tirent quelque avantage, ni si heureux que les imprudents ne puissent tourner à leur préjudice.

« Il n'y a point d'éloges qu'on ne donne à la prudence : cependant, quelque grande qu'elle soit, elle ne saurait nous assurer du moindre événement (4).

(1) Première édition : *L'homme est conduit lorsqu'il croit se conduire, et pendant que, par son esprit, il vise à un endroit, son cœur s'achemine insensiblement à un autre.* Que de corrections habiles! *Croit se conduire* devait être dit en commençant; *souvent* devait être ajouté; *viser* n'était pas en contraste avec *acheminer ; endroit* pour *but* était négligé; *tend* est avantageusement substitué à *vise*, *entraîne* est bien supérieur à *achemine*, et *entraîne insensiblement* est une expression aussi heureuse que hardie.

(2) Première édition : *Rien ne doit tant diminuer la satisfaction que nous avons de nous-mêmes que de voir que nous avons été contents dans l'état et dans les sentiments que nous désapprouvons à cette heure.*

(3) Première édition : *Quelque différence qu'il y ait entre les fortunes, il y a pourtant une certaine proportion de biens et de maux qui les rend égales.* Encore deux retouches excellentes.

(4) Première édition : *On élève la prudence jusqu'au ciel, et il n'est sorte d'éloges qu'on ne lui donne ; elle est la règle de nos actions et de notre conduite, elle est la maîtresse de la fortune, elle fait le destin des empires ; sans elle on a tous les maux, avec elle on a tous les biens, et, comme le disait autrefois un poëte, quand nous avons la prudence, il ne nous manque aucune divinité, pour dire que nous trouvons dans la prudence tout le secours que nous demandons aux dieux. Cependant la prudence la plus consommée ne saurait nous assurer du plus petit effet du monde, parce que, travaillant sur une matière aussi changeante qu'est l'homme, elle ne peut exécuter sûrement aucun de ses projets. D'où il faut conclure que toutes les louanges dont nous flattons notre prudence ne sont que des effets de notre amour-propre, qui s'applaudit en toutes choses et en toutes rencontres.* A cette rédaction un peu verbeuse, la Rochefoucauld substitua cette autre, plus courte et plus simple, dans les éditions de 1666, 1671 et 1675 : *Il n'y a point d'éloges qu'on ne donne à la prudence. Cependant, quelque grande qu'elle soit, elle ne saurait nous assurer du moindre événement, parce qu'elle travaille sur l'homme, qui est le sujet du monde le plus changeant.* Enfin il arriva à la dernière forme, qu'il semblerait avoir dû trouver la première.

« Il est plus honteux de se défier de ses amis que d'en être trompé.

« Comment prétendons-nous qu'un autre garde notre secret si nous n'avons pu le garder nous-mêmes ?

« L'amour-propre nous augmente ou nous diminue les bonnes qualités de nos amis, à proportion de la satisfaction que nous avons d'eux, et nous jugeons de leur mérite par la manière dont ils vivent avec nous.

« Tout le monde se plaint de sa mémoire, et personne ne se plaint de son jugement.

« Il n'y en a point qui pressent tant les autres que les paresseux lorsqu'ils ont satisfait à leur paresse, afin de paraître diligents.

« La plus grande ambition n'en a pas la moindre apparence lorsqu'elle se rencontre dans une impossibilité absolue d'arriver où elle aspire.

« Les grands noms abaissent, au lieu d'élever, ceux qui ne les savent pas soutenir.

« Chacun dit du bien de son cœur, et personne n'ose en dire de son esprit.

« Pour bien savoir les choses, il en faut savoir le détail ; et, comme il est presque infini, nos connaissances sont toujours superficielles et imparfaites.

« On ne donne rien si libéralement que ses conseils (1).

« Les défauts de l'esprit augmentent en vieillissant, comme ceux du visage.

« On peut se consoler d'être trompé par ses ennemis et trahi par ses amis, et l'on est souvent satisfait de l'être par soi-même.

« Il est aussi facile de se tromper soi-même sans s'en apercevoir, qu'il est difficile de tromper les autres sans qu'ils s'en aperçoivent.

« Rien n'est moins sincère que la manière de demander et de donner des conseils. Celui qui en demande paraît avoir une déférence respectueuse pour les sentiments de son ami, bien qu'il ne pense qu'à lui faire approuver les siens et à le rendre garant de sa conduite, et celui qui conseille paye la confiance qu'on lui témoigne d'un zèle ardent et désintéressé, quoiqu'il ne cherche le plus souvent, dans les conseils qu'il donne, que son propre intérêt ou sa gloire (2).

(1) Première édition : *Il n'y a point de plaisir qu'on fasse plus volontiers à un ami que celui de lui donner conseil.* C'était bien moins fin.

(2) Première édition : *Rien n'est plus divertissant que de voir deux hommes assemblés, l'un pour demander conseil et l'autre pour le donner :*

« La plus subtile de toutes les finesses est de savoir bien feindre de tomber dans les piéges qu'on nous tend, et l'on n'est jamais si aisément trompé que quand on songe à tromper les autres.

« Nous sommes si accoutumés à nous déguiser aux autres, qu'à la fin nous nous déguisons à nous-mêmes (1).

« L'usage ordinaire de la finesse est la marque d'un petit esprit, et il arrive presque toujours que celui qui s'en sert pour se couvrir en un endroit se découvre en un autre.

« Le vrai moyen d'être trompé, c'est de se croire plus fin que les autres (2).

« On parle peu quand la vanité ne fait point parler (3).

« On aime mieux dire du mal de soi-même que de n'en point parler.

« Une des choses qui fait que l'on trouve si peu de gens qui paraissent raisonnables et agréables dans la conversation, c'est qu'il n'y a presque personne qui ne pense plutôt à ce qu'il veut dire qu'à répondre précisément à ce qu'on dit. Les plus habiles et les plus complaisants se contentent de montrer seulement une mine attentive, en même temps que l'on voit dans leurs yeux et dans leur esprit un égarement pour ce qu'on leur dit, et une précipitation pour retourner à ce qu'ils veulent dire; au lieu de considérer que c'est un mauvais moyen de plaire aux autres, ou de les persuader, que de chercher si fort à se plaire à soi-même, et que bien écouter et bien répondre est une des plus grandes perfections qu'on puisse avoir dans la conversation.

« Comme c'est le caractère des grands esprits de faire entendre

l'un paraît avec une déférence respectueuse et dit qu'il vient recevoir des instructions pour sa conduite, et son dessein le plus souvent est de faire approuver ses sentiments et de rendre celui qu'il vient consulter garant de l'affaire qu'il lui propose. Celui qui conseille paye d'abord la confiance de son ami des marques d'un zèle ardent et désintéressé; il cherche en même temps dans ses propres intérêts les règles de conseiller, de sorte que son conseil lui est bien plus propre qu'à celui qui le reçoit. Quelle supériorité dans la seconde rédaction!

(1) Première édition : *La coutume que nous avons de nous déguiser aux autres pour acquérir leur estime fait qu'enfin nous nous déguisons à nous-même.* Le tour était moins vif et il y avait un membre de phrase au moins inutile.

(2) Première édition : *On est fort sujet à être trompé quand on croit être plus fin que les autres.* Il n'y a qu'une nuance entre les deux rédactions, mais certainement la seconde est meilleure que la première.

(3) Première édition : *Quand la vanité ne fait point parler, on n'a pas envie de dire grand'chose.* Comparez : les deux phrases d'abord paraissent presque identiques, et il y a pourtant dans la première rédaction trois ou quatre imperfections qui ont disparu toutes dans la seconde.

en peu de paroles beaucoup de choses, les petits esprits, au contraire, ont le don de beaucoup parler et de ne rien dire.

« On ne loue d'ordinaire que pour être loué.

« Peu de gens sont assez sages pour préférer le blâme qui leur est utile à la louange qui les trahit.

« Il y a des reproches qui louent et des louanges qui médisent.

« Si nous ne nous flattions point nous-mêmes, la flatterie d'autrui ne nous pourrait nuire.

« La gloire des grands hommes se doit toujours mesurer aux moyens dont ils se sont servis pour l'acquérir.

« Quelque éclatante que soit une action, elle ne doit pas passer pour grande lorsqu'elle n'est pas l'effet d'un grand dessein.

« L'art de savoir bien mettre en œuvre de médiocres qualités dérobe l'estime, et donne souvent plus de réputation que de véritable mérite.

« Il est plus facile de paraître digne des emplois qu'on n'a pas que de ceux qu'on exerce.

« Notre mérite nous attire l'estime des honnêtes gens, et notre étoile celle du public.

« Le monde récompense plus souvent les apparences du mérite que le mérite même.

« La santé de l'âme n'est pas plus assurée que celle du corps; et, quoique l'on paraisse éloigné des passions, on n'est pas moins en danger de s'y laisser emporter que de tomber malade quand on se porte bien.

« Les défauts de l'âme sont comme les blessures du corps; quelque soin qu'on prenne de les guérir, la cicatrice paraît toujours, et elles sont à tout moment en danger de se rouvrir.

« Nous oublions aisément nos fautes lorsqu'elles ne sont sues que de nous (1).

« Celui qui croit pouvoir trouver en soi-même de quoi se passer de tout le monde se trompe fort; mais celui qui croit qu'on ne peut se passer de lui se trompe encore davantage.

« L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu.

« La souveraine habileté consiste à bien connaître le prix des choses.

« La véritable éloquence consiste à dire tout ce qu'il faut, et à ne dire que ce qu'il faut.

(1) Première édition : *Quand il n'y a que nous qui savons nos crimes, ils sont bientôt oubliés*. Il y a encore là trois ou quatre corrections heureuses dont la principale est la substitution du mot *fautes* au mot *crimes*.

« Nous aimons toujours ceux qui nous admirent, et nous n'aimons pas toujours ceux que nous admirons.

« Il y a des folies qui se prennent comme les maladies contagieuses.

« Quelque bien qu'on dise de nous, on ne nous apprend rien de nouveau.

« Nous pardonnons souvent à ceux qui nous ennuient, mais nous ne pouvons pardonner à ceux que nous ennuyons.

« On trouve des moyens pour guérir de la folie, mais on n'en trouve point pour redresser un esprit de travers.

« L'envie est plus irréconciliable que la haine.

« Les occasions nous font connaître aux autres et encore plus à nous-mêmes.

« Nous ne trouvons guère de gens de bon sens que ceux qui sont de notre avis.

« Ce qui nous donne tant d'aigreur contre ceux qui nous font des finesses, c'est qu'ils croient être plus habiles que nous.

« Nous ne louons d'ordinaire de bon cœur que ceux qui nous admirent.

« L'humilité est la véritable preuve des vertus chrétiennes : sans elle nous conservons tous nos défauts, et ils sont seulement couverts par l'orgueil, qui les cache aux autres et souvent à nous-mêmes.

« Ce qui nous rend la vanité des autres insupportable, c'est qu'elle blesse la nôtre.

« Nous aurions souvent honte de nos plus belles actions, si le monde voyait tous les motifs qui les produisent.

« On ne plaît pas longtemps quand on n'a qu'une sorte d'esprit.

« Nous pardonnons aisément à nos amis les défauts qui ne nous regardent pas.

« Rien n'empêche tant d'être naturel que l'envie de le paraître.

« C'est en quelque sorte se donner part aux belles actions que de les louer de bon cœur.

« On ne doit pas juger du mérite d'un homme par ses grandes qualités, mais par l'usage qu'il en sait faire.

« Nous essayons de nous faire honneur des défauts que nous ne voulons pas corriger.

« Nous gagnerions plus de nous laisser voir tels que nous sommes que d'essayer de paraître ce que nous ne sommes pas.

« Les querelles ne dureraient pas longtemps si le tort n'était que d'un côté »

En tête de la première édition des *Maximes* se trouvait le morceau suivant. Rechercher les raisons qui ont pu porter l'auteur à la suppression d'un tel morceau, ce serait nous jeter dans de trop longs développements et qui ne pourraient d'ailleurs aboutir qu'à des conjectures. Ce qu'il y a de certain, c'est que la Rochefoucauld sacrifiait là une des pages les plus étonnantes de la littérature française :

« L'amour-propre est l'amour de soi-même et de toutes choses pour soi; il rend les hommes idolâtres d'eux-mêmes et les rendrait tyrans des autres, si la fortune leur en donnait les moyens. Il ne se repose jamais hors de soi et ne s'arrête dans les sujets étrangers que comme les abeilles sur les fleurs, pour en tirer ce qui lui est propre. Rien n'est si impétueux que ses désirs, rien de si caché que ses desseins, rien de si habile que ses conduites; ses souplesses ne se peuvent représenter, ses transformations passent celles des métamorphoses, et ses raffinements ceux de la chimie. On ne peut sonder la profondeur ni percer les ténèbres de ses abîmes. Là, il est à couvert des yeux les plus pénétrants; il fait mille insensibles tours et retours. Là, il est souvent invisible à lui-même; il y conçoit, il y nourrit, il y élève, sans le savoir, un grand nombre d'affections et de haines; il en forme de si monstrueuses que, lorsqu'il les a mises au jour, il les méconnaît ou il ne peut se résoudre à les avouer. De cette nuit qui le couvre naissent les ridicules persuasions qu'il a de lui-même. De là viennent ses erreurs, ses ignorances, ses grossièretés et ses niaiseries sur son sujet; de là vient qu'il croit que ses sentiments sont morts lorsqu'ils ne sont qu'endormis, qu'il s'imagine n'avoir plus envie de courir lorsqu'il se repose, et qu'il pense avoir perdu tous les goûts qu'il a rassasiés. Mais cette obscurité épaisse qui le cache à lui-même n'empêche pas qu'il ne voie parfaitement ce qui est hors de lui; en quoi il est semblable à nos yeux, qui découvrent tout et sont aveugles seulement pour eux-mêmes. En effet, dans ses plus grands intérêts et dans ses plus importantes affaires, où la violence de ses souhaits appelle toute son attention, il voit, il sent, il entend, il imagine, il soupçonne, il pénètre, il devine tout; de sorte qu'on est tenté de croire que chacune de ses passions a une espèce de magie qui lui est propre. Rien n'est si intime et si fort que ses attachements, qu'il essaye de rompre inutilement à la vue des malheurs extrêmes qui le menacent. Cependant il fait quelquefois, en peu de temps et sans aucun effort, ce qu'il n'a pu faire avec tous ceux dont il est capable dans le cours de plusieurs années; d'où l'on pourrait conclure assez vraisemblablement que c'est par lui-même que ses désirs sont allumés

plutôt que par la beauté et le mérite de ses objets; que son goût est le prix qui les relève et le fard qui les embellit; que c'est après lui-même qu'il court et qu'il suit son gré, lorsqu'il suit les choses qui sont à son gré. Il est tous les contraires : il est impérieux et obéissant, sincère et dissimulé, miséricordieux et cruel, timide et audacieux. Il a de différentes inclinations, selon la diversité des tempéraments qui le tourmentent et le dévouent tantôt à la gloire, tantôt aux richesses, tantôt aux plaisirs. Il en change selon le changement de nos âges, de nos fortunes et de nos expériences; mais il lui est indifférent d'en avoir plusieurs ou de n'en avoir qu'une, parce qu'il se partage en plusieurs et se ramasse en une quand il le faut et comme il lui plaît. Il est inconstant, et, outre les changements qui viennent des causes étrangères, il en est une infinité qui naissent de lui et de son propre fond. Il est inconstant d'inconstance, de légèreté, d'amour, de nouveauté, de lassitude et de dégoût. Il est capricieux, et on le voit quelquefois travailler avec le dernier empressement et avec des travaux incroyables à obtenir des choses qui ne lui sont point avantageuses et qui même lui sont nuisibles, mais qu'il poursuit parce qu'il les veut. Il est bizarre, et met souvent toute son application dans les emplois les plus frivoles; il trouve tout son plaisir dans les plus fades, et conserve toute sa fierté dans les plus méprisables. Il est dans tous les états de la vie et dans toutes les conditions; il vit partout et il vit de tout; il vit de rien; il s'accommode des choses et de leur privation; il passe même dans le parti des gens qui lui font la guerre; il entre dans leurs desseins, et, ce qui est admirable, il se hait lui-même avec eux, il conjure sa perte, il travaille lui-même à sa ruine; enfin il ne se soucie que d'être, et, pourvu qu'il soit, il veut bien être son ennemi. Il ne faut donc pas s'étonner s'il se joint quelquefois à la plus rude austérité et s'il entre hardiment en société avec elle pour se détruire, parce que, dans le même temps qu'il se ruine en un endroit, il se rétablit en un autre. Quand on pense qu'il quitte son plaisir, il ne fait que le suspendre ou le changer, et, lors même qu'il est vaincu et qu'on croit en être défait, on le retouve qui triomphe dans sa propre défaite. Voilà la peinture de l'amour-propre, dont toute la vie n'est qu'une grande et longue agitation. La mer en est une image sensible, et l'amour-propre trouve dans le flux et le reflux de ses vagues continuelles une fidèle expression de la succession turbulente de ses pensées et de ses éternels mouvements. »

RELIGION.

Bossuet : Discours sur l'Histoire universelle. — Politique de l'Écriture sainte. — Connaissance de Dieu et de soi-même. — Élévations sur les mystères. — Méditations sur les Évangiles. — Histoire des variations. — Controverse sur le quiétisme. — Lettres de piété. — Autres ouvrages de Bossuet. — Fénelon : Détails sur sa vie. — Son portrait par Saint-Simon. — Caractère général des ouvrages de Fénelon. — Traité de l'existence de Dieu. — Lettres sur la religion. — Traité de l'éducation des filles. — Télémaque. — Aventures d'Aristonoüs. — Dialogues sur l'Éloquence. — Lettres à l'Académie française. — Entretiens affectifs sur les principales fêtes de l'année. — Instructions et avis sur différents sujets de morale et de perfection chrétienne. — Essai philosophique sur le gouvernement civil. — Fables : L'Abeille et la Mouche. — Les deux Renards. — Les Abeilles. — La Métempsycose du Singe. — Histoire d'une vieille reine et d'une jeune paysanne. — Le Fantasque. — Dialogues des morts : le Connétable de Bourbon et Bayard. — Lettres.

Bossuet. (*)

Lorsque Bossuet fut nommé, en 1670, précepteur du Dauphin il n'hésita pas à renoncer à la prédication pour se consacrer tout entier à ses nouveaux devoirs. Si les efforts du grand évêque pour faire de son élève un prince digne de Louis XIV ne furent pas récompensés par le succès, du moins le fruit de ses immenses travaux n'a-t-il pas été perdu pour la France. Obligé de se replonger dans l'étude de l'antiquité profane, de relire les poëtes, les historiens, les philosophes de Rome et de la Grèce, Bossuet, sans rien perdre de son originalité, acquit à leur école de nouvelles qualités de style, la correction, le goût sévère, l'exquise délicatesse. A ce seul point de vue, les trois ouvrages composés pour l'éducation du Dauphin, et qui sont des chefs-d'œuvre, mériteraient l'examen le plus attentif et le plus approfondi.

Ces trois chefs-d'œuvre sont le *Discours sur l'histoire universelle*, la *Politique sacrée* et la *Connaissance de Dieu et de soi-même*.

(*) Voir dans le tome I[er] de l'*Eloquence moderne* des détails biographiques sur Bossuet, des jugements littéraires sur les *Sermons* et les *Oraisons funèbres*, et des extraits de ces chefs-d'œuvre.

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

Saint Augustin, dans la *Cité de Dieu*, a fondé en histoire l'école de la Providence; il avait cherché à pénétrer de ses pensées un docte prêtre d'Espagne, Orose, qui exécuta médiocrement le plan; il inspira mieux, quelques années après sa mort, Salvien, le vigoureux auteur de l'ouvrage *sur la Providence* (*De Gubernatione Dei*). Bossuet, prenant à sa façon quelques idées mères dans l'évêque d'Hippone, a fait un livre d'une sublime originalité, une œuvre pour laquelle les anciens et les modernes ne lui offraient aucun modèle. Saint Augustin nous avait tracé l'origine, le dévoloppement et les fins dernières de la cité du ciel et de la cité de la terre, les deux cités bâties par *deux amours différents;* Bossuet nous montre la religion aussi ancienne que le monde, s'étendant à travers les temps et subsistant toujours la même, toujours victorieuse au milieu des changements et des ruines des empires.

Un ouvrage comme le *Discours sur l'histoire universelle* demande, pour être bien compris, tout le sérieux de la raison, toute la maturité de l'esprit. Ceux qui ne l'ont pas ouvert depuis les jours du lycée n'en ont pas la moindre idée. En effet, dans cette *représentation en raccourci de toute la suite des sièles*, un lecteur distrait et léger ne se retrouvera jamais; chaque ligne est un fait, un jugement ou une couleur; la marche est serrée et rapide; tout s'enchaîne fortement, tout va au but, et quand les réflexions arrivent, la pensée de Bossuet est si vigoureuse, si pleine, si haute et si profonde qu'on ne saurait la suivre sans une certaine habitude de réflexion. Bossuet qui, dans ses *Oraisons funèbres*, respire si librement en face des plus grands tombeaux, nous apparaît encore mieux à son aise sur les tombeaux des empires; il les voit naître, grandir, s'éteindre, et confondre leur poussière en présence de Dieu qui demeure toujours le même dans sa gloire; il a l'air de je ne sais quel pasteur terrible qui chasse devant lui le troupeau des nations sous l'œil de la Providence dont les desseins s'accomplissent.

Le plan du *Discours sur l'histoire universelle* est simple comme tout ce qui est grand. On croirait voir un de ces monuments de la vieille Egypte dont Bossuet nous parle si bien, monuments *solides, d'un air simple, d'une hardiesse réglée*, inspirés par la nature elle-même, et qui faisaient dire aux Egyptiens qu'eux seuls avaient su produire, comme les dieux, des ouvrages immortels. Dans la première partie du livre, nous trouvons en *douze époques* un abrégé de l'histoire religieuse et politique du

monde depuis la création jusqu'à Charlemagne. Pour bien abréger il faut beaucoup savoir; c'est une vérité passée à l'état d'axiome. Ce précis, qui comprend quarante-huit siècles, est tracé d'une main sûre; l'expression en est brève comme tout ce qui résume; on y sent une science supérieure qui plaue au-dessus des événements et des temps; une pénétrante et lumineuse critique préside aux dates, démêle les réalités de l'histoire. Les événements et les personnages sont là à leur place comme dans des cadres suspendus devant nous : ils s'emparent de l'esprit; on ne les oublie plus.

Après cet abrégé des annales de l'univers que Bossuet appelle les époques ou la suite des temps, viennent, dans la seconde partie, *la suite de la religion;* et, dans la troisième, *les empires.* Ce sont surtout ces deux parties qui font du *Discours sur l'histoire universelle* une œuvre incomparable.

Dans la deuxième partie, après avoir dit rapidement les premiers âges du monde, Dieu créant le ciel et la terre par sa parole, et l'homme à son image; la chute d'Adam et d'Eve, funeste à toute leur postérité; le déluge universel, et la vocation d'Abraham, Bossuet passe à la *quatrième époque,* et poursuit en ces termes :

« Après la mort de Jacob, le peuple de Dieu demeura en Egypte jusqu'au temps de la mission de Moïse, c'est-à-dire environ deux cents ans.

« Ainsi il se passa quatre cent trente ans avant que Dieu donnât à son peuple la terre qu'il lui avait promise.....

« Le temps étant arrivé, il écoute les cris de son peuple cruellement affligé par les Egyptiens, et il envoie Moïse pour délivrer ses enfants de leur tyrannie.

« Il se fait connaître à ce grand homme plus qu'il n'avait jamais fait à aucun homme vivant. Il lui apparaît d'une manière également magnifique et consolante : il lui déclare qu'il est celui qui est. Tout ce qui est devant lui n'est qu'une ombre. « *Je suis,* dit-il, *celui qui suis:* l'être et la perfection m'appartiennent à moi seul. » Il prend un nouveau nom qui désigne l'être et la vie en lui comme dans leur source; et c'est ce grand nom de Dieu, terrible, mystérieux, incommunicable, sous lequel il veut dorénavant être servi...

« Jusque-là, Dieu n'avait rien donné par écrit qui pût servir de règle aux hommes. Les enfants d'Abraham avaient seulement la circoncision, et les cérémonies qui l'accompagnaient, pour marque de l'alliance que Dieu avait contractée avec cette race élue. Ils étaient séparés par cette marque des peuples qui adoraient les fausses divinités. Au reste, ils se conservaient dans

l'alliance de Dieu par le souvenir qu'ils avaient des promesses faites à leurs pères, et ils étaient connus comme un peuple qui servait le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Dieu était si fort oublié, qu'il fallait le discerner par le nom de ceux qui avaient été ses adorateurs, et dont il était aussi le protecteur déclaré!

« Il ne voulut pas abandonner plus longtemps à la mémoire des hommes le mystère de la religion et de son alliance. Il était temps de donner de plus fortes barrières à l'idolâtrie qui inondait tout le genre humain, et achevait d'y éteindre les restes de la lumière naturelle.

« L'ignorance et l'aveuglement s'étaient prodigieusement accrus depuis la mort d'Abraham... Le vrai Dieu n'était plus connu en Egypte comme le Dieu de tous les peuples de l'univers, mais *comme le Dieu des Hébreux*. On adorait jusqu'aux bêtes, et jusqu'aux reptiles. Tout était Dieu, excepté Dieu même, et le monde que Dieu avait fait pour manifester sa puissance semblait être devenu un temple d'idoles...

« Au milieu de tant d'ignorance, l'homme vint jusqu'à adorer l'œuvre de ses mains. Il crut pouvoir enfermer l'esprit divin dans des statues, et il oublia si profondément que Dieu l'avait fait qu'il crut à son tour pouvoir faire un Dieu. Qui le pourrait croire, si l'expérience ne nous faisait voir qu'une erreur si stupide et si brutale n'était pas seulement la plus universelle, mais encore la plus enracinée et la plus incorrigible parmi les hommes...?

« Le moment était venu où la vérité, mal gardée dans la mémoire des hommes, ne pouvait plus se conserver sans être écrite; et Dieu ayant résolu d'ailleurs de former son peuple à la vertu par des lois plus expresses et en plus grand nombre, il résolut en même temps de les donner par écrit.

« Moïse fut appelé à cet ouvrage. Ce grand homme recueillit l'histoire des siècles passés; celle d'Adam, celle de Noé, celle d'Abraham, celle d'Isaac, celle de Jacob, celle de Joseph, ou plutôt celle de Dieu même et de ses faits admirables.

« Il ne lui fallut pas déterrer de loin les traditions de ses ancêtres. Il naquit cent ans après la mort de Jacob. Les vieillards de son temps avaient pu converser plusieurs années avec ce saint patriarche; la mémoire de Joseph et des merveilles que Dieu avait faites par ce grand ministre des rois d'Egypte était encore récente. La vie de trois ou quatre hommes remontait jusqu'à Noé, qui avait vu les enfants d'Adam, et touchait, pour ainsi parler, à l'origine des choses.

« Aussi les traditions anciennes du genre humain, et celles de la famille d'Abraham n'étaient pas malaisées à recueillir; la

mémoire en était vive, et il ne faut pas s'étonner si Moïse, dans sa *Genèse*, parle des choses arrivées dans les premiers siècles comme de choses constantes, dont même on voyait encore, et dans les peuples voisins, et dans la terre de Chanaan, des monuments remarquables.

« Dans le temps qu'Abraham, Isaac et Jacob avaient habité cette terre, ils y avaient érigé partout des monuments des choses qui leur étaient arrivées. On y montrait encore les lieux où ils avaient habité, les puits qu'ils avaient creusés dans ces pays secs, pour abreuver leur famille et leurs troupeaux ; les montagnes où ils avaient sacrifié à Dieu et où il leur était apparu ; les pierres qu'ils avaient dressées ou entassées pour servir de mémorial à la postérité ; les tombeaux où reposaient leurs cendres bénites. La mémoire de ces grands hommes était récente, non-seulement dans tout le pays, mais encore dans tout l'Orient, où plusieurs nations célèbres n'ont jamais oublié qu'elles venaient de leur race....

« Ceux qui connaissent tant soit peu les antiquités savent combien les premiers temps étaient curieux d'ériger et de conserver de tels monuments, et combien la postérité retenait soigneusement les occasions qui les avaient fait dresser. C'était une manière d'écrire l'histoire : on a depuis façonné et poli les pierres ; et les statues ont succédé après les colonnes aux masses grossières et solides que les premiers temps érigeaient. On a même de grandes raisons de croire que dans la lignée où s'est conservée la connaissance de Dieu, on conservait aussi par écrit des mémoires des anciens temps, car les hommes n'ont jamais été sans ce soin. Du moins est-il assuré qu'il se faisait des cantiques que les pères apprenaient à leurs enfants, cantiques qui, se chantant dans les fêtes et dans les assemblées, y perpétuaient la mémoire la plus éclatante des siècles passés.

« De là est née la poésie, changée dans la suite en plusieurs formes, dont la plus ancienne se conserve encore dans les odes et dans les cantiques employés par tous les anciens, et encore à présent par les peuples qui n'ont pas l'usage des lettres, à louer la divinité et les grands hommes.

« Le style de ces cantiques, hardi, extraordinaire, naturel toutefois, en ce qu'il est propre à représenter la nature dans ses transports, qui marche pour cette raison par de vives et impétueuses saillies, affranchi des liens ordinaires que recherche le discours uni, renfermé d'ailleurs dans des cadences nombreuses qui en augmentent la force, surprend l'oreille, saisit l'imagination, émeut le cœur, et s'imprime plus aisément dans la mémoire.

« Parmi tous les peuples du monde, celui où de tels cantiques

ont été en usage a été le peuple de Dieu. Moïse en marque un grand nombre, qu'il désigne par le premier vers, parce que le peuple savait le reste; lui-même en avait fait deux de cette nature... Avant que de mourir, il composa ce long et admirable cantique, qui commence par ces paroles : O cieux! écoutez ma voix, que la terre prête l'oreille aux paroles de ma bouche. » Dans ce silence de toute la nature, il parle d'abord au peuple avec une force inimitable, et, prévoyant ses infidélités, il lui en découvre l'horreur. Tout d'un coup, il sort de lui-même, comme trouvant tout discours humain au-dessous d'un sujet si grand; il rapporte ce que Dieu dit, et le fait avec tant de hauteur et tant de bonté, qu'on ne sait ce qu'il inspire le plus, ou la crainte et la confusion, ou l'amour et la confiance.

« Tout le peuple apprit par cœur ce divin cantique, par ordre de Dieu et de Moïse. Ce grand homme, après cela, mourut content comme un homme qui n'avait rien oublié pour conserver parmi les siens la mémoire des bienfaits et des préceptes de Dieu...

« Tous les prophètes qui ont suivi dans l'ancienne loi, et tout ce qu'il y a eu d'écrivains sacrés, ont tenu à gloire d'être ses disciples. En effet, il parle en maître. On remarque dans ses écrits un caractère tout particulier, et je ne sais quoi d'original qu'on ne trouve en nul autre écrit; il y a dans sa simplicité un sublime si majestueux, que rien ne le peut égaler, et si, en entendant les autres prophètes, on croit entendre des hommes inspirés de Dieu, c'est pour ainsi dire Dieu même qu'on croit entendre dans la voix et dans les écrits de Moïse. »

Depuis Bossuet, les études nouvelles, les voyages lointains, les découvertes, n'ont servi qu'à justifier Moïse et à fortifier humainement son autorité dans les questions de l'âge du monde, du déluge et du salut du genre humain par une seule famille. Si Bossuet écrivait aujourd'hui, la science lui fournirait les pièces justificatives de la révélation. Nous ne connaissons que par Moïse l'histoire de l'homme et de l'univers, et plus les traditions et le globe sont interrogés, plus la *Genèse* nous apparaît divine. Moïse a de plus en plus raison à mesure qu'on sait mieux la vérité sur les monuments et la chronologie des nations. Il faut choisir entre les fables les plus niaises, les plus grossières, et les récits de Moïse démontrés par les explorations modernes

Ce sont encore des pages admirables que celles qui parlent de David, de Salomon et des prophètes.

« La royauté est affermie dans la maison de David. Cette maison commence par deux rois de caractère différent, mais admirables tous deux. David, belliqueux et conquérant, subjugue les enne-

mis du peuple de Dieu, dont il fait craindre les armes par tout l'Orient, et Salomon, renommé par sa sagesse au dedans et au dehors, rend ce peuple heureux par une paix profonde; mais la suite de la religion nous demande ici quelques remarques particulières sur la vie de ces deux grands rois.

« David régna d'abord sur Juda, puissant et victorieux, et ensuite il fut reconnu par tout Israël. Il prit sur les Jébuséens la forteresse de Sion, qui était la citadelle de Jérusalem. Maître de cette ville, il y établit par ordre de Dieu le siége de la royauté et celui de la religion. Sion fut sa demeure, il bâtit autour, et la nomma la Cité de David. Joab, fils de sa sœur, bâtit le reste de la ville, et Jérusalem prit une nouvelle forme. Ceux de Juda occupèrent tout le pays, et Benjamin, petit en nombre, y demeura avec eux.

« L'arche d'alliance bâtie par Moïse, où Dieu reposait sur les Chérubins, et où les deux tables du Décalogue étaient gardées, n'avait point de place fixe. David la mena en triomphe dans Sion, qu'il avait conquise par le tout-puissant secours de Dieu, afin que Dieu régnât dans Sion, et qu'il y fût reconnu comme le protecteur de David, de Jérusalem et de tout le royaume. Mais le tabernacle, où le peuple avait servi Dieu, était encore à Gabaon, et c'était là que s'offraient les sacrifices, sur l'autel que Moïse avait élevé. Ce n'était qu'en attendant qu'il y eût un temple où l'autel fût réuni avec l'arche, et où se fît tout le service. Quand David eut défait tous ses ennemis, et qu'il eut poussé les conquêtes du peuple de Dieu jusqu'à l'Euphrate, paisible et victorieux, il tourna toutes ses pensées à l'établissement du culte divin, et, sur la même montagne où Abraham, prêt à immoler son fils unique, fut retenu par la main d'un ange, il désigna par l'ordre de Dieu le lieu du temple.

« Il en fit tous les dessins; il en amassa les riches et précieux matériaux; il y destina les dépouilles des peuples et des rois vaincus. Mais ce temple, qui devait être disposé par le conquérant, devait être construit par le *Pacifique*... Salomon le bâtit sur le modèle du tabernacle. L'autel des holocaustes, l'autel des parfums, le chandelier d'or, les tables des pains de propositions, tout le reste des meubles sacrés du temple fut pris sur des pièces semblables que Moïse avait fait faire dans le désert. Salomon n'y ajouta que la magnificence et la grandeur. L'arche que l'homme de Dieu avait construite fut posée dans le saint des saints, lieu inaccessible, symbole de l'impénétrable majesté de Dieu et du ciel, interdit aux hommes, jusqu'à ce que Jésus-Christ leur en eût ouvert l'entrée par son sang. Au jour de la dédicace du temple, Dieu y parut dans sa majesté. Il choisit ce lieu pour y

établir son nom et son culte. Il y eut défense de sacrifier ailleurs. L'unité de Dieu fut démontrée par l'unité de son temple. Jérusalem devint une cité sainte, image de l'Église, où Dieu devait habiter comme dans son véritable temple, et du ciel, où il nous rendra éternellement heureux par la manifestation de sa gloire.

« Après que Salomon eut bâti le temple, il bâtit encore le palais des rois, dont l'architecture était digne d'un grand prince. Sa maison de plaisance, qu'on appela le bois du Liban, était également superbe et délicieuse. Le palais qu'il éleva pour la reine fut une nouvelle décoration à Jérusalem. Tout était grand dans ses édifices, les salles, les vestibules, les galeries, les promenoirs, le trône du roi et le tribunal où il rendait la justice : le cèdre fut le seul bois qu'il employa dans ses ouvrages. Tout y reluisait d'or et de pierreries. Les citoyens et les étrangers admiraient la majesté des rois d'Israël. Le reste répondait à cette magnificence, les villes, les arsenaux, les chevaux, les chariots, la garde du prince. Le commerce, la navigation et le bon ordre, avec une paix profonde, avaient rendu Jérusalem la plus riche ville de l'Orient. Le royaume était tranquille et abondant. Tout y représentait la gloire céleste. Dans les combats de David, on voyait les travaux par lesquels il la fallait mériter ; et on voyait dans le règne de Salomon combien la jouissance en était paisible.

« Au reste l'élévation de ces deux grands rois et de la famille royale fut l'objet d'une élection particulière. David célèbre lui-même la merveille de cette élection par ces paroles : « Dieu a « choisi les princes dans la tribu de Juda. Dans la maison de « Juda, il a choisi la maison de mon père. Parmi les enfants de « mon père, il lui a plu de m'élire roi sur tout son peuple d'Israël, « et parmi mes enfants (car le Seigneur m'en a donné plusieurs), « il a choisi Salomon pour être assis sur le trône du Seigneur et « régner sur tout Israël. »

« Cette élection divine avait un objet plus haut que celui qui paraît d'abord. Ce Messie, tant de fois promis comme le fils d'Abraham, devait être aussi le fils de David et de tous les rois de Juda. Ce fut en vue du Messie et de son règne éternel que Dieu promit à David que son règne subsisterait éternellement. Salomon, choisi pour lui succéder, était destiné à représenter la personne du Messie. C'est pourquoi Dieu dit de lui : « Je serai son « père et il sera mon fils ; » chose qu'il n'a jamais dite avec cette force d'aucun roi ni d'aucun homme.

« Aussi du temps de David, et sous les rois ses enfants, le mystère du Messie se déclare-t-il plus que jamais par des prophéties magnifiques et plus claires que le soleil.

« David l'a vu de loin, et l'a chanté dans ses psaumes avec une magnificence que rien n'égalera jamais. Souvent il ne pensait qu'à célébrer la gloire de Salomon, son fils; et tout d'un coup, ravi, hors de lui-même et transporté bien au delà, il a vu celui qui est plus que Salomon en gloire aussi bien qu'en sagesse. Le Messie lui a paru assis sur un trône plus durable que le soleil et la lune. Il a vu à ses pieds toutes les nations vaincues, et ensemble bénites en lui, conformément à la promesse faite à Abraham. Il a élevé sa vue plus haut encore : il l'a vu dans les lumières des saints et devant l'aurore, sortant éternellement du sein de son Père, pontife éternel et sans successeur, ne succédant aussi à personne, créé extraordinairement, non selon l'ordre d'Aaron, mais selon l'ordre de Melchisédech, ordre nouveau que la loi ne connaissait pas. Il l'a vu assis à la droite de Dieu, regardant du plus haut des cieux ses ennemis abattus. Il est étonné d'un si grand spectacle, et ravi de la gloire de son Fils, il l'appelle son Seigneur.

« Il l'a vu Dieu, que Dieu avait oint pour le faire régner sur toute la terre, *par sa douceur*, *par sa vérité et par sa justice*. Il a assisté en esprit au conseil de Dieu, et a ouï de la propre bouche du Père éternel cette parole qu'il adresse à son Fils unique : *Je t'ai engendré aujourd'hui*, à laquelle Dieu joint la promesse d'un empire perpétuel qui s'étendra sur tous les Gentils, et n'aura point d'autres bornes que celles du monde. Les peuples frémissent en vain : les rois et les princes font des complots inutiles. Le Seigneur se rit du haut des cieux de leurs projets insensés et établit malgré eux l'empire de son Christ. Il l'établit sur eux-mêmes, et il faut qu'ils soient les premiers sujets de ce Christ dont ils voulaient secouer le joug. Et encore que le règne de ce grand Messie soit souvent prédit dans les Ecritures sous des idées magnifiques, Dieu n'a pas caché à David les ignominies de ce béni fruit de ses entrailles. Cette instruction était nécessaire au peuple de Dieu. Si ce peuple encore infirme avait besoin d'être attiré par des promesses temporelles, il ne fallait pourtant pas lui laisser regarder les grandeurs humaines comme sa souveraine félicité et comme son unique récompense; c'est pourquoi Dieu montre de loin ce Messie tant promis et tant désiré, le modèle de la perfection et l'objet de ses complaisances, abîmé dans la douleur. La croix paraît à David comme le trône de ce nouveau roi. *Il voit ses pieds et ses mains percés, tous ses os marqués sur sa peau* par tout le poids de son corps violemment suspendu, ses habits partagés, sa robe jetée au sort, sa langue abreuvée de fiel et de vinaigre, ses ennemis frémissant autour de lui et s'assouvissant de

son sang. Mais il voit en même temps les glorieuses suites de ses humiliations : tous les peuples de la terre se ressouvenir de leur Dieu oublié depuis tant de siècles, les pauvres venir les premiers à la table du Messie, et ensuite les riches et les puissants, tous l'adorer et le bénir; lui présidant dans la grande et nombreuse Eglise, c'est-à-dire dans l'assemblée des nations converties, et y annonçant à ses frères le nom de Dieu et ses vérités éternelles. David, qui a vu ces choses, a reconnu, en les voyant, que le royaume de ce Fils n'était pas de ce monde. Il ne s'en étonne pas, car il sait que le monde passe; et un prince toujours si humble sur le trône voyait bien qu'un trône n'était pas un lieu où se dussent terminer ses espérances.

» Les autres prophètes n'ont pas moins vu le mystère du Messie. Il n'y a rien de grand ni de glorieux qu'ils n'aient dit de son règne. L'un voit Bethléem, la plus petite ville de Juda, illustrée par sa naissance; et, en même temps, élevé plus haut, il voit une autre naissance par laquelle il sort de toute éternité du sein de son Père; l'autre voit la virginité de sa mère; un Emmanuel, un Dieu avec nous sortir de ce sein virginal, et un enfant admirable qu'il appelle Dieu. Celui-ci le voit entrer dans le temple; cet autre le voit glorieux dans son tombeau, où la mort a été vaincue. En publiant ses magnificences, ils ne taisent pas ses opprobres. Ils l'ont vu vendu; ils ont su le nombre et l'emploi des trente pièces d'argent dont il a été acheté. En même temps qu'ils l'ont vu grand et élevé, ils l'ont vu méprisé et méconnaissable au milieu des hommes; l'étonnement du monde, autant par sa bassesse que par sa grandeur; le dernier des hommes, l'homme de douleur chargé de tous nos péchés; bienfaisant et méconnu; défiguré par ses plaies et par là guérissant les nôtres; traité comme un criminel; mené au supplice avec des méchants et se livrant comme un agneau innocent, paisiblement à la mort; une longue postérité naître de lui par ce moyen, et la vengeance déployée sur son peuple incrédule. Afin que rien ne manquât à la prophétie, ils ont compté les années jusqu'à sa venue, et, à moins que de s'aveugler, il n'y a plus moyen de le méconnaître.

« Non-seulement les prophètes voyaient Jésus-Christ, mais encore ils en étaient la figure, et représentaient ses mystères, principalement celui de la croix. Presque tous ont souffert persécution pour la justice, et nous ont figuré dans leurs souffrances l'innocence et la vérité persécutées en Notre-Seigneur. On voit Elie et Elisée toujours menacés. Combien de fois Isaïe a-t-il été la risée du peuple et des rois, qui, à la fin, comme porte la tradition constante des Juifs, l'ont immolé à leur fureur! Zacharie,

fils de Joïada, est lapidé; Ezéchiel paraît toujours dans l'affliction; les maux de Jérémie sont continuels et inexplicables; Daniel se voit deux fois au milieu des lions. Tous ont été contredits et maltraités; et tous nous ont fait voir, par leur exemple, que si l'infirmité de l'ancien peuple demandait en général d'être soutenue par des bénédictions temporelles, néanmoins les forts d'Israël et les hommes d'une sainteté extraordinaire étaient nourris dès lors du pain d'affliction et buvaient par avance, pour se sanctifier, dans le calice préparé au Fils de Dieu, calice d'autant plus rempli d'amertume que la personne de Jésus-Christ était plus sainte.

« Mais ce que les prophètes ont vu le plus clairement, et ce qu'ils nous ont aussi déclaré dans les termes les plus magnifiques, c'est la bénédiction répandue sur les Gentils par le Messie. Ce rejeton de Jessé et de David a paru au saint prophète Isaïe comme un signe donné aux peuples et aux Gentils afin qu'ils l'invoquent. L'homme de douleur, dont les plaies devaient faire notre guérison, était choisi pour laver les Gentils par une sainte aspersion, qu'on reconnaît dans son sang et dans le baptême. Les rois, saisis de respect en sa présence, n'osent ouvrir la bouche devant lui. Ceux qui n'ont jamais ouï parler de lui, le voient; et ceux à qui il était inconnu sont appelés pour le contempler. C'est le témoin donné au peuple; c'est le chef et le précepteur des Gentils. Sous lui, un peuple inconnu se joindra au peuple de Dieu, et les Gentils y accourront de tous côtés. C'est le juste de Sion, qui s'élèvera comme une lumière; c'est son Sauveur, qui sera allumé comme un flambeau. Les Gentils verront ce juste, et tous les rois connaîtront cet homme tant célébré dans les *Prophéties de Sion*.

« Le voici mieux décrit encore, et avec un caractère particulier. Un homme d'une douceur admirable, singulièrement choisi de Dieu, et l'objet de ses complaisances, déclare aux Gentils leur jugement; les îles attendent sa loi. C'est ainsi que les Hébreux appellent l'Europe et les pays éloignés. Il ne fera aucun bruit, à peine l'entendra-t-on, tant il sera doux et paisible. Il ne foulera pas aux pieds un roseau brisé, ni n'éteindra un reste fumant de toile brûlée. Loin d'accabler les infirmes et les pécheurs, sa voix charitable les appellera, et sa main bienfaisante sera leur soutien. Il ouvrira les yeux des aveugles et tirera les captifs de leur prison. Sa puissance ne sera pas moindre que sa bonté. Son caractère essentiel est de joindre ensemble la douceur avec l'efficace : c'est pourquoi cette voix si douce passera en un moment d'une extrémité du monde à l'autre; et, sans exciter aucune sédition parmi les hommes, elle excitera toute la terre. Il n'est ni rebutant ni impétueux, et celui qu'on connaissait à peine quand il était dans

la Judée, ne sera pas seulement le fondement de l'alliance du peuple, mais encore la lumière de tous les Gentils. Sous son règne admirable, les Assyriens et les Egyptiens ne seront plus avec les Israélites qu'un même peuple de Dieu. Tout devient Israël, tout devient saint. Jérusalem n'est plus une ville particulière; c'est l'image d'une nouvelle société où tous les peuples se rassemblent; l'Europe, l'Afrique et l'Asie reçoivent des prédicateurs dans lesquels Dieu a mis son signe, afin qu'ils découvrent sa gloire aux Gentils. Les élus, jusques alors appelés du nom d'Israël, auront un autre nom où sera marqué l'accomplissement des promesses et un *amen* bienheureux. Les prêtres et les lévites, qui jusques alors sortaient d'Aaron, sortiront dorénavant du milieu de la Gentilité. Un nouveau sacrifice, plus pur et plus agréable que les anciens, sera substitué à leur place, et on saura pourquoi David avait célébré un pontife d'un nouvel ordre. Le juste descendra du ciel comme une rosée, la terre produira son germe, et ce sera le Sauveur, avec lequel on verra naître la justice. Le ciel et la terre s'uniront pour produire, comme par un commun enfantement, celui qui sera tout ensemble céleste et terrestre; de nouvelles idées de vertu paraîtront au monde dans ses exemples et dans ses doctrines; et la grâce qu'il répandra les imprimera dans les cœurs. Tout change par sa venue, et Dieu jure par lui-même que tout genou fléchira devant lui et que toute langue reconnaîtra sa souveraine puissance.

« Voilà une partie des merveilles que Dieu a montrées aux prophètes sous les rois enfants de David, et à David avant tous les autres. Tous ont écrit par avance l'histoire du Fils de Dieu, qui devait aussi être fait le fils d'Abraham et de David. C'est ainsi que tout est suivi dans l'ordre des conseils divins. Le Messie, montré de loin comme le fils d'Abraham, est encore montré de plus près comme le fils de David. Un empire éternel lui est promis; la connaissance de Dieu répandue par tout l'univers est marquée comme le signe certain et comme le fruit de sa venue; la conversion des Gentils et la bénédiction de tous les peuples, promise depuis si longtemps à Abraham, à Isaac et à Jacob, est de nouveau confirmée, et tout le peuple vit dans cette attente. »

Bossuet s'arrête à l'état moral du monde quand le Messie arrive. Tous les vices, tous les crimes avaient des autels. Les plus grands philosophes, tout en reconnaissant un autre Dieu que les dieux adorés par le vulgaire, n'osaient dire tout haut la vérité; l'erreur publique leur paraissait impossible à vaincre.

« Dans quel abîme, dit Bossuet, étoit le genre humain, qui ne pouvoit supporter la moindre idée du vrai Dieu! »

Les chapitres sur Jésus-Christ et sa doctrine, sur ses prédictions, sur les erreurs des Juifs sont d'une grande force.

Bossuet est admirable dans son commentaire de la profonde pensée de saint Paul au sujet de la conversion des païens par la croix de Jésus-Christ. Vous connaissez cette belle pensée du grand apôtre : Les hommes n'ayant point reconnu Dieu dans les ouvrages de la sagesse, Dieu a voulu les sauver par la folie de la croix.

« Nouveau et admirable dessein de la divine Providence, dit l'historien ! Dieu avoit introduit l'homme dans le monde où, de quelque côté qu'il tournât les yeux, la sagesse du Créateur reluisoit dans la grandeur, dans la richesse et dans la disposition d'un si bel ouvrage. L'homme cependant l'a méconnu ; les créatures qui se présentoient pour élever notre esprit plus haut, l'ont arrêté ; l'homme aveugle et abruti les a servies, et non content d'adorer l'œuvre des mains de Dieu, il a adoré l'œuvre de ses propres mains. Des fables plus ridicules que celles que l'on conte aux enfants, ont fait sa religion ; il a oublié la raison, Dieu la lui veut faire oublier d'une autre sorte. Un ouvrage dont il entendoit la sagesse ne l'a point touché ; un autre ouvrage lui est présenté, où son raisonnement se perd et où tout lui paroît folie : c'est la croix de Jésus-Christ... Tel étoit le remède que Dieu préparoit à l'idolâtrie. »

Les chapitres 27 et 28 sur les livres de l'Ecriture et le rapport des deux Testaments font justice des difficultés des incrédules avec une écrasante logique. Bossuet, deux mois avant sa mort, s'étant fait relire le *Discours sur l'Histoire universelle*, comme pour l'aider à supporter ses souffrances, interrompit la lecture de ces deux chapitres, dans lesquels, disait-il, « se trouvoit la force de tout l'ouvrage, c'est-à-dire la preuve complète de la vérité de la religion et de la certitude de la révélation des livres saints contre les libertins » (on appelait ainsi à cette époque les libres penseurs). Il ajoutait que « là paraissoit tout ce qui étoit la pure production de son esprit. » En effet, les nouvelles objections avaient demandé de nouveaux arguments que les saints Pères ne pouvaient soupçonner.

La *suite de la religion*, telle que Bossuet l'a retracée, est comme une chaîne d'or dont on voit les anneaux s'étendre de siècle en siècle jusqu'à l'origine du monde, et percer en quelque sorte jusqu'aux profondeurs de l'éternité. Cette tradition de la vérité, que le temps continue et qu'un long prodige maintient, part du dessein même de Dieu, et les révolutions humaines n'ont jamais servi qu'à son triomphe. Nous arrivons à la troisième partie

du *Discours sur l'Histoire universelle*, aux empires. C'est ici que Bossuet est éloquent tout à son aise, et que son grand style et son profond esprit d'observation éclatent dans leur magnificence. Il est le maître de Montesquieu dans l'appréciation des causes qui ont fait la grandeur et la décadence des Romains; son plan n'était pas de les indiquer toutes; mais il a montré les plus vraies et les plus saisissantes. La manière de faire voir les jugements de Dieu sur le plus grand de tous les empires de ce monde, lui donne sur Montesquieu une haute et imposante supériorité. Il y a toujours moins de grandeur dans une œuvre, quelle qu'elle soit, où Dieu n'est point; Montesquieu est irréprochable dans son livre, mais jamais il n'étonne. La belle idée de l'unité du monde romain, un des plus puissants moyens providentiels pour la propagation de l'Evangile, est de saint Augustin; mais que de vues et de remarques de génie n'appartiennent qu'à Bossuet! De quel pinceau il a armé sa main vigoureuse et savante pour faire revivre ce peuple romain dans ses mœurs et ses goûts, dans son caractère et sa politique! Quelle forte netteté dans ces couleurs et quelle autorité dans ces jugements! Rien n'échappe à la fermeté de ce regard, et Bossuet parle aussi bien des armées romaines que des institutions et des lois. Les grands esprits se plient à tout et ne se laissent rebuter par rien quand il s'agit d'aller au plus profond d'un sujet, et d'en étudier les aspects les plus divers. Bossuet explique ce qu'a produit chez les Romains l'amour de la justice, ce grand côté par où on les jugeait dignes d'être les maîtres du monde; il explique pourquoi, dans un si vaste empire, mêlé de tant de nations et de royaumes, les peuples ont été si obéissants et les révoltes si rares. Il nous apprend comment tombent les républiques, comment périssent les gouvernements des Césars « uniquement appuyés sur des soldats qui ne tardent jamais bien longtemps à s'apercevoir qu'ils disposent de l'empire. »

Cette grande puissance des bords du Tibre est visiblement marquée dans les plans divins; elle réunit toutes les nations de la terre comme pour les passer aux mains du Christ; elle est la hache de la justice contre les Juifs déicides; si pendant trois siècles elle persécute les Chrétiens, c'est au profit de la gloire du nouveau peuple de Dieu; mais Rome, *enivrée du sang des martyrs*, doit subir son châtiment; elle *tombe d'une grande chute*, comme Babylone dont elle rappelle les iniquités, et *saint Jean chante sa ruine*. Rome, *purgée par ses désastres, ne subsiste plus que par le Christianisme, qu'elle annonce à tout l'univers*. L'empire romain trouva dans le Christianisme *quelque chose de plus invincible que lui*; avant qu'il eût fait son office selon les décrets de la

Providence, un plus ancien monde avait fait le sien : Dieu s'était servi des Assyriens, des Babyloniens, des Perses, d'Alexandre et de ses premiers successeurs pour châtier, rétablir ou protéger son peuple ; il voulut que Moïse *fût instruit dans toute la sagesse des Egyptiens*, dont Bossuet nous peint si merveilleusement le génie grave, prévoyant, inventif, le naturel reconnaissant, la dignité et la droiture, l'exacte soumission aux lois, les institutions toujours les mêmes, et les monuments qui durent encore.

Nous ne connaissons pas d'ouvrage où se trouvent ramassés en moins de pages autant de faits, d'observations utiles, de grandes vues, de leçons et d'importantes vérités que dans le *Discours sur l'Histoire universelle*. C'est le livre de la chrétienté, à quelque communion et à quelque nation qu'on appartienne ; c'est le livre d'or des peuples ; ils y trouvent la grandeur de leur origine, la divine antiquité de la race qui leur est commune, la place qu'ils occupent dans l'ordre de la Providence et la noble fin à laquelle ils doivent servir. C'est le livre des rois, qui peuvent y apprendre l'art difficile de gouverner, et dont l'orgueil ne saurait tenir devant tant de royaumes tombant les uns sur les autres. C'est le livre des moralistes, des philosophes vraiment dignes de ce nom et des hommes d'Etat ; quand on l'a lu et médité, on se sent plus fort sur la pratique de la vie et la connaissance du genre humain, on croit avoir vécu avec tous ces personnages si divers depuis longtemps disparus de la bruyante scène d'ici-bas, et l'on croit avoir une longue expérience des affaires de l'univers. Personne n'a mieux possédé que Bossuet ce qu'il appelle lui-même la *vraie science de l'histoire* : elle consiste à « remarquer dans chaque temps ces secrètes dispositions qui ont préparé les grands changements, et les conjonctures qui les ont fait arriver. » A tout prendre, selon Bossuet, il en arrive, pour l'établissement et la ruine des empires, à peu près comme dans le jeu, où *le plus habile l'emporte à la longue*. « En effet, dit-il, dans ce jeu sanglant où les peuples ont disputé de l'empire et de la puissance, qui a prévu de plus loin, qui s'est le plus appliqué, qui a duré le plus longtemps dans les grands travaux, et enfin qui a su le mieux se pousser ou se ménager suivant la rencontre, à la fin a eu l'avantage et a fait servir la fortune même à ses desseins. »

Le grand historien nous fait voir la Providence, par un conseil immuable, dominant toujours les événements humains, et gouvernant à leur insu ceux qui croient gouverner. Il dit là-dessus des choses qui touchent en quelque sorte aux plus secrètes entrailles de la politique humaine : « C'est pourquoi tous ceux qui gouvernent sont assujettis à une force majeure. Ils font plus ou

moins q[...]ne pensent, et leurs conseils n'ont jamais manqué [...]ur des effets imprévus. Ni ils ne sont maîtres des dispositions que les siècles passés ont mises dans les affaires, ni ils ne peuvent prévoir le cours que prendra l'avenir, loin qu'ils le puissent forcer. Celui-là seul tient tout en sa main, qui sait le nom de ce qui est et de ce qui n'est pas encore, qui préside à tous les temps et prévient tous les conseils. » Les révolutions, depuis soixante ans, nous ont appris à reconnaître la profonde vérité de ces autres paroles de Bossuet : « Il n'y a point de puissance humaine qui ne serve malgré elle à d'autres desseins que les siens. »

On a quelquefois reproché à notre grand évêque de s'être trop prosterné devant Louis XIV. Arnauld, qu'on n'appelle plus le grand Arnauld, disait dans une lettre, d'ailleurs pleine d'admiration pour Bossuet : « Il y a néanmoins un *verumtamen* dont j'appréhende qu'il n'ait à rendre compte à Dieu : c'est qu'il n'a pas le courage de rien représenter au roi. »

Ce reproche n'est pas fondé. Bossuet n'a jamais fléchi quand la voix du devoir s'est fait entendre. Et puis il y a une manière de parler aux rois plus utile et plus habile que d'indiscrètes remontrances, c'est de leur déclarer indirectement la vérité en face du monde entier. Nul n'a été plus terrible que Bossuet pour humilier et écraser les puissances de la terre ; mais dans cet ouvrage même, écrit dans le palais des rois et pour l'éducation du fils de Louis XIV, que de traits et de leçons ! L'immortel auteur du *Discours sur l'Histoire universelle* n'en perd jamais l'occasion. C'est en face d'un monarque accusé d'ambition et d'un amour excessif de la guerre que Bossuet écrit ces mots : « Celui qui sait conserver et affermir un État a trouvé un plus haut point de sagesse que celui qui sait conquérir et gagner des batailles. » Le superbe Louis XIV pouvait lire encore ces paroles d'une assez belle liberté : « Cette suite des empires, même à la considérer plus humainement, a de grandes utilités, principalement pour les princes ; puisque l'*arrogance*, compagne ordinaire d'une condition si éminente, est si fortement *rabattue* par ce spectacle. »

Bossuet avait le dessein de reprendre, dans un second discours, l'histoire universelle au point où il l'a laissée dans le premier, et de la continuer depuis le siècle de Charlemagne jusqu'à celui de Louis XIV ; le temps manqua à l'évêque ; ce sera un éternel regret pour le monde lettré et religieux. Nous aurions eu pour les âges modernes ce que nous avons pour les âges anciens : quel pendant au premier discours ! Quel peintre pour ce vigoureux et héroïque moyen âge européen, pour ses immenses croisades qui ont sauvé l'Occident de la barbarie musulmane, pour

cette monarchie française, la plus belle des monarchies de la terre, pour ces jeunes empires du Nord, qui, d'un bond, se sont élancés à une grande hauteur de puissance ! Bossuet aurait montré dans le même discours les causes des triomphes de Mahomet et de ses successeurs, les commencements de la décadence de l'islamisme ; quel intérêt se fût attaché à cette profonde étude du mahométisme, qui déborda si violemment sur le monde, contre lequel nos pères se sont vaillamment et victorieusement armés, et dont la suprême destinée réserve au monde de grands étonnements et de grands spectacles ! (*M. Poujoulat, Lettres sur Bossuet.*)

« C'est dans le *Discours sur l'Histoire universelle*, a dit Châteaubriand, que l'on peut admirer l'influence du génie du Christianisme sur le génie de l'histoire. Politique comme Thucydide, moral comme Xénophon, éloquent comme Tite-Live, aussi profond et aussi grand peintre que Tacite, l'évêque de Meaux a de plus une parole grave et un tour sublime, dont on ne trouve ailleurs aucun exemple, hors dans le début du livre des Machabées.

« Bossuet est plus qu'un historien, c'est un Père de l'Église ; c'est un prêtre inspiré, qui souvent a le rayon de feu sur le front comme le législateur des Hébreux. Quelle revue il fait de la terre ! il est en mille lieux à la fois. Patriarche sous le palmier de Tophel, ministre à Babylone, prêtre à Memphis, législateur à Sparte, citoyen à Athènes et à Rome, il change de temps et de place à son gré ; il passe avec la rapidité et la majesté des siècles. La verge de la loi à la main, avec une autorité incroyable, il chasse pêle-mêle devant lui et Juifs et Gentils au tombeau ; il vient enfin lui-même à la suite du convoi de tant de générations, et, marchant appuyé sur Isaïe et sur Jérémie, il élève ses lamentations prophétiques à travers la poudre et les débris du genre humain.

« La première partie du *Discours sur l'histoire universelle* est admirable par la narration ; la seconde, par la sublimité du style et la haute métaphysique des idées ; la troisième, par la profondeur des vues morales et politiques. Tite-Live et Salluste ont-ils rien de plus beau sur les anciens Romains que ces paroles de l'évêque de Meaux :

« Le fond d'un Romain, pour ainsi parler, était l'amour de sa « liberté et de sa patrie ; une de ces choses lui faisait aimer « l'autre ; car, parce qu'il aimait sa liberté, il aimait aussi sa pa- « trie comme une mère qui le nourrissait dans des sentiments « également généreux et libres.

« Sous le nom de liberté, les Romains se figuraient, avec les « Grecs, un état où personne ne fût sujet que de la loi et où la « loi fût plus puissante que personne. »

« A nous entendre déclamer contre la religion, on croirait qu'un prêtre est nécessairement un esclave, et que nul, avant nous, n'a su raisonner dignement sur la liberté : qu'on lise donc Bossuet à l'article des Grecs et des Romains.

« Quel autre a mieux parlé que lui et des vices et des vertus? Quel autre a plus justement estimé les choses humaines? Il lui échappe de temps en temps quelques-uns de ces traits qui n'ont point de modèle dans l'éloquence antique et qui naissent du génie même du Christianisme. Par exemple, après avoir vanté les Pyramides d'Égypte, il ajoute : « Quelque effort que fassent les « hommes, leur néant paraît partout. Ces Pyramides étaient des « tombeaux ; encore ces rois qui les ont bâtis n'ont-ils pas eu le « pouvoir d'y être inhumés, et ils n'ont pu jouir de leur sépulcre. »

« On ne sait qui l'emporte ici de la grandeur de la pensée ou de la hardiesse de l'expression. Ce mot *jouir* appliqué à un *sépulcre*, déclare à la fois la magnificence de ce sépulcre, la vanité des Pharaons qui l'élevèrent, la rapidité de notre existence, enfin l'incroyable néant de l'homme, qui, ne pouvant posséder pour bien réel ici-bas qu'un tombeau, est encore privé quelquefois de ce stérile patrimoine.

« Remarquons que Tacite a parlé des Pyramides, et que sa philosophie ne lui a rien fourni de comparable à la réflexion que la religion a inspiré à Bossuet ; influence bien frappante du génie du Christianisme sur la pensée d'un grand homme.

« Le plus beau portrait historique dans Tacite est celui de Tibère ; mais il est effacé par le portrait de Cromwell, car Bossuet est encore historien dans ses *Oraisons funèbres*. Que dirons-nous du cri de joie que pousse Tacite en parlant des Bructaires, qui s'égorgeaient à la vue d'un camp romain? « Par la faveur des dieux, « nous eûmes le plaisir de contempler ce combat sans nous y mê- « ler. Simples spectateurs, nous vîmes, ce qui est admirable, « soixante mille hommes s'égorger sous nos yeux pour notre « amusement. Puissent, puissent les nations, au défaut d'amour « pour nous, entretenir ainsi dans leur cœur les unes contre les « autres une haine éternelle! »

Écoutons Bossuet : « Ce fut après le déluge que parurent ces « ravageurs de provinces que l'on a nommés conquérants, qui, « poussés par la seule gloire du commandement, ont exterminé « tant d'innocents. Depuis ce temps, l'ambition s'est jouée, sans « aucune borne, de la vie des hommes ; ils en sont venus à ce point « de s'entre-tuer sans se haïr ; le comble de la joie et le plus beau « de tous les arts a été de se tuer les uns les autres. »

« Il est difficile de s'empêcher d'adorer une religion qui met

une telle différence entre la morale d'un Bossuet et d'un Tacite.

« L'historien romain, après avoir raconté que Thrasylle avait prédit l'empire à Tibère, ajoute : « D'après ces faits et quelques « autres, je ne sais si les choses de la vie sont assujetties aux lois « d'une immuable nécessité, ou si elles ne dépendent que du « hasard. »

« Suivent les opinions des philosophes, que Tacite rapporte gravement, donnant assez à entendre qu'il croit aux prédictions des astrologues.

« La raison, la saine morale et l'éloquence semblent encore du côté du prêtre chrétien.

« Ce long enchaînement des causes particulières qui font et dé« font les empires, dépend des ordres secrets de la divine Provi« dence. Dieu tient, du plus haut des cieux, les rênes de tous les « royaumes; il a tous les cœurs dans sa main. Tantôt il retient les « passions, tantôt il leur lâche la bride, et par là il remue tout le « genre humain... Il connaît la sagesse humaine, toujours courte « par quelque endroit; il l'éclaire, il étend ses vues, et puis il l'a« bandonne à ses ignorances. Il l'aveugle, il la précipite, il la con« fond par elle-même : elle s'enveloppe, elle s'embarrasse dans ses « propres subtilités, et ses précautions lui sont un piége... C'est « lui (Dieu) qui prépare les effets dans les causes les plus éloignées « et qui frappe ces grands coups dont le contre-coup porte si « loin... Mais, que les hommes ne s'y trompent pas : Dieu re« dresse quand il lui plaît le sens égaré, et celui qui insultait à l'a« veuglement des autres, tombe lui-même dans les ténèbres les « plus épaisses, sans qu'il faille souvent autre chose pour lui ren« verser le sens que de longues prospérités. »

« Que l'éloquence de l'antiquité est peu de chose auprès de cette éloquence chrétienne ! » (*Génie du Christianisme.*)

Le génie de Bossuet semble soutenir l'essor du poëte dans les strophes suivantes :

Comme un aigle aux ailes immenses,
Agile habitante des cieux,
Franchit, en un instant, les plus vastes distances,
Parcourt tout de son vol et voit tout de ses yeux;
Tel, à son gré, changeant de place,
Bossuet à notre œil retrace
Sparte, Athènes, Memphis, aux destins éclatants;
Tel il passe, escorté de leurs grandes images,
Avec la majesté des âges
Et la rapidité du temps.

Oui, s'il parut jamais sublime,
C'est lorsqu'armé de son flambeau,
Interprète inspiré des siècles qu'il ranime,
Des États écroulés il sonde le tombeau;
C'est lorsqu'en sa douleur profonde,
Pour fermer le convoi du monde,
Il scelle le cercueil de l'empire romain,
Et qu'il élève alors ses accents prophétiques
A travers les débris antiques
Et la poudre du genre humain.

CHÊNEDOLLÉ, *Études poétiques*.

POLITIQUE DE L'ÉCRITURE SAINTE

Bossuet a semé de vues politiques beaucoup de ses écrits, mais il est un monument où il a mis particulièrement toute sa pensée à cet égard, c'est l'ouvrage intitulé : *Politique tirée des propres paroles de l'Écriture sainte*, composé pour le dauphin.

Qu'a voulu le grand évêque dans ce livre? Il a voulu, à l'aide des Écritures inspirées, poser les fondements des États, tracer aux peuples et aux rois leurs devoirs, et faire en quelque sorte de la parole de Dieu la règle et la raison d'être des empires. Nous avons vécu en des temps où la politique était un jeu au plus fin, où elle était tout le grand art de tromper; dans l'ouvrage de Bossuet, la politique devient fille de la religion, et la loi divine apparaît comme la constitution primitive, la dignité et la grandeur de toute société civile.

Allons ensemble au fond de cette œuvre, et disons avec Bossuet que « nulle histoire ne découvre mieux que l'Écriture ce qu'il y a de bon et de mauvais dans le cœur humain, ce qui soutient et ce qui renverse les royaumes, ce que peut la religion pour les établir et l'impiété pour les détruire. » Disons encore, avec l'immortel précepteur du dauphin, que « l'Évangile de Jésus-Christ rend les hommes d'autant plus propres à être bons citoyens sur la terre, qu'il leur apprend par là à se rendre dignes de devenir citoyens du ciel, » et enfin que ceux qui croient « que la piété est un affaiblissement de la politique seront confondus. »

Tous les hommes nés d'un même père portent l'empreinte d'une même œuvre divine. Ils sont frères sur la terre, leur père commun est dans les cieux. Ce n'est pas sur la nation, mais sur l'humanité en général que l'union des hommes est fondée : nul homme n'est étranger à un autre homme. Dieu a prononcé de

terribles anathèmes contre tout attentat à la vie humaine. Nous devons prendre soin de tous ceux qui sont faits comme nous à l'image de Dieu ; il n'y a que les ennemis du genre humain qui disent comme Caïn : « Je ne sais où est mon frère ; suis-je fait pour le garder ? » C'est notre intérêt même qui a fait l'établissement de la société ; l'inégalité des aptitudes et des forces, la différence des talents nous rapprochent les uns des autres par le besoin mutuel. La diversité des langues, premier châtiment de l'orgueil, partagea la société humaine en nations, car la parole est le lien social entre les hommes, et saint Augustin a pu dire avec vérité qu'un homme se plaît mieux avec son chien qu'avec un homme dont il n'entend pas la langue. Les lois de la société veulent qu'on aime son pays ; on s'attache à cette terre comme à une mère, comme à une nourrice commune. Moïse fit mettre à mort ceux qui avaient dit du mal du pays que Dieu réservait à son peuple. L'Écriture est pleine de cet amour du sol natal, amour si naturel au cœur de l'homme. Les anciens l'avaient senti. Thémistocle proscrit demande en mourant à ses amis que ses os soient portés dans l'Attique pour y être secrètement ensevelis. Ce sont les passions qui ont fait d'un gouvernement une nécessité ; par là chacun devient plus fort, plus paisible, plus respecté. Il faut des lois pour régler les choses divines et humaines ; ces lois sont fondées sur la raison et la justice ; c'est la présence de Dieu qui fait leur inviolabilité. Aussi tous les peuples ont voulu donner à leurs lois une origine divine. Dans la république de Platon, l'oracle confirme chaque loi avant qu'elle soit reçue. Il est des lois fondamentales qu'on ne peut violer sans *ébranler tous les fondements de la terre*, comme dit le psalmiste. L'attachement aux anciennes maximes affermit la société et rend les États immortels. On perd la vénération pour les lois quand on les voit si souvent changer. C'est alors que les nations semblent chanceler, comme troublées et *prises de vin*, ainsi que parlent les prophètes ; l'esprit de vertige les possède, et leur chute est inévitable.

Il y a parmi tous les peuples certains principes communs de société et de concorde ; les peuples qui les méconnaissent sont barbares, ennemis de toute justice et du genre humain. Le dévouement à la patrie est un devoir religieux ; les séditieux n'aiment pas leur pays ; ils y portent la division ; il faut les exécrer ; Jésus-Christ fut, selon le mot de Bossuet, *bon citoyen* dans sa vie mortelle ; il demeura exact observateur des lois et coutumes louables de son pays. Ses apôtres et les premiers fidèles l'imitèrent. L'autorité paternelle fut la première idée, la première image de l'autorité ici-bas. Des rois apparaissent dès les premiers temps

du monde; ils s'établissent par le consentement des peuples et par les armes. Il y eut des républiques, et le gouvernement des Hébreux lui-même ne fut d'abord qu'une république avec Dieu pour chef; mais la forme monarchique était le gouvernement le plus universellement reçu. La monarchie a son fondement dans l'empire paternel, qui est la nature même. C'est la forme de gouvernement la plus durable et la plus forte. La monarchie héréditaire est la meilleure pour trois raisons : la première, c'est qu'elle se perpétue d'elle-même par les mêmes causes qui font durer l'univers et qui perpétuent le genre humain : ni brigues, ni cabales. Le mort saisit le vif; le roi ne meurt jamais. C'est un gourvernement aisé où l'ordre roule tout seul. La seconde raison, c'est que la monarchie héréditaire est la forme de gouvernement qui intéresse le plus la puissance placée à sa tête : en travaillant pour l'État, le prince travaille pour sa famille. La troisième raison invoquée par Bossuet, c'est la dignité des maisons où les royaumes sont héréditaires. C'est par là que les peuples s'attachent aux maisons royales, et Bossuet ajoute : « Les grands mêmes obéissent sans répugnance à une maison qu'on a toujours vne maîtresse et à laquelle on sait que nulle autre maison ne peut jamais être égalée. » L'exclusion des femmes de la succession royale est un bien. La dignité des maisons régnantes ne paraît pas assez soutenue en la personne d'une femme, qui, après tout, est obligée de se faire un maître en se mariant. Où les filles succèdent, dit Bossuet, les royaumes ne sortent pas seulement des maisons régnantes, mais de toute la nation : or, il est bien plus convenable que le chef d'un État ne lui soit pas étranger. « Ainsi, ajoute Bossuet, la France, où la succession est réglée selon ces maximes, peut se glorifier d'avoir la meilleure constitution d'Etat qui soit possible et la plus conforme à celle que Dieu même avait établie, ce qui montre tout ensemble et la sagesse de nos ancêtres et la protection particulière de Dieu sur ce royaume. » Tout établissement humain a ses inconvénients : il faut, dit le grand évêque, demeurer dans l'Etat auquel un long temps a accoutumé le peuple. C'est pourquoi Dieu prend en sa protection tous les gouvernements légitimes, en quelque forme qu'ils soient établis. « Qui entreprend de les renverser, dit Bossuet, n'est pas seulement ennemi public, mais encore ennemi de Dieu. »

Ces paroles nous rappellent un passage de Montaigne, qui nous a toujours frappé, qui a reçu depuis soixante ans sa terrible application et que nous voulons vous citer :

« Je suis desgoûté de la nouvelleté, quelque visage qu'elle porte; et ay raison, car j'en ay vu des effets très-dommageables..

Ceux qui donnent le bransle à un Estat sont volontiers les premiers absorbez en sa ruyne : le fruit du trouble ne demeure guères à celui qui l'a esmé ; il bat et brouille l'eau pour d'aultres pescheurs..... Le meilleur prétexte de nouvelleté est très-dangereux. *Adeo nihil motum ex antiquo, probabile est.* Si me semble il, à le dire franchement, qu'il y a un grand amour de soy et présomption, d'estimer ses opinions jusques là que, pour les establir, il faille renverser une paix publique et introduire tant de maux inévitables, et une si horrible corruption de mœurs que les guerres civiles apportent, et les mutations d'Estat en chose de tel poids, et les introduire en son païs propre. Est-ce pas mal mesnagé, d'advancer tant de vices certains et cogneus, pour combattre des erreurs contestées et débattables?.... »

Il est curieux de voir le sceptique Montaigne se rencontrer dans les questions fondamentales de la politique avec le puissant croyant Bossuet. Quel martyrologe vengeur que la lamentable histoire de tant d'audacieux qui avaient donné le *bransle à un Estat !*

Quand l'illustre précepteur nous parle de la personne sacrée des rois, on le sent en présence de la majesté de Louis XIV, et les livres saints lui fournissent d'éclatants témoignages en faveur de l'inviolabilité de ceux auxquels Dieu lui-même a donné le titre de christ. On aime à lui entendre dire que les rois doivent trembler en se servant de la puissance qu'ils ont reçue de Dieu. Les rois ont été faits sur le modèle des pères : la bonté doit être leur caractère le plus naturel. Les grands n'ont été faits que pour protéger les petits. La vraie gloire des princes est de n'être pas pour eux-mêmes. « Le prince, dit Bossuet, est un personnage public qui doit croire que quelque chose lui manque à lui-même, quand quelque chose manque au peuple et à l'Etat..... Être impitoyable à son peuple, c'est se séparer de ses propres membres, et on mérite de perdre ceux de son corps... Le prince pourvoit aux besoins de tous, le tyran ne songe qu'à se paître lui-même. » Voilà ce qu'on enseignait à nos rois ; voilà comment on entendait en France l'office de la royauté:

Bossuet se prononce pour le pouvoir absolu ; mais il nous demande de ne pas confondre le pouvoir absolu et le pouvoir arbitraire. L'un, en effet, est la volonté d'un seul réglée par la loi et la justice, l'autre est une volonté capricieuse et violente que rien ne retient. Bossuet, à qui les témoignages et les exemples de l'Ecriture ne manquent point, attribue au roi l'autorité absolue sans laquelle, dit-il, il ne peut *ni faire le bien ni réprimer le mal.* « Le prince, ajoute-t-il, se peut redresser lui-même quand il

connoît qu'il a mal fait; mais contre son autorité il ne peut y avoir de remède que dans son autorité; c'est pourquoi il doit bien prendre garde à ce qu'il ordonne. »

Bossuet n'admet pas de *force coactive* contre le prince; s'il lui arrive de mal user de son autorité, c'est un malheur; le roi ne fait pas le mal licitement; Dieu ne lui donne point de tels pouvoirs, *mais il a le droit de le faire impunément à l'égard de la justice humaine*. Les doctrines du grand évêque resteront gênantes pour le pouvoir absolu, car il veut que les rois soient soumis comme les autres à l'équité des lois, et parce qu'ils doivent être justes et parce qu'ils doivent au peuple l'exemple de garder la justice. » Bossuet veut aussi que le prince soit *assisté des plus sages têtes de la nation, et appuyé par l'expérience des siècles passés*. Il dit encore que « l'obligation d'avoir soin du peuple est le fondement de tous les droits que les souverains ont sur les sujets. » Du reste, dans le système qui laisse au roi le droit extrême d'abuser de son pouvoir et qui le place au-dessus des peines des lois, il y a quelque chose de l'irresponsabilité royale avec les gouvernements constitutionnels. Même quand le prince fait mal, il faut des fictions politiques à l'aide desquelles il soit établi que le prince ne peut mal faire. L'inviolabilité et l'irresponsabilité du souverain sont les fondements mêmes du gouvernement monarchique, et lorsqu'il s'est rencontré qu'on ait jugé un roi, on a commis un crime contre les lois les plus essentielles de la société humaine.

Vous avez lu, dans la Bible, au neuvième chapitre du livre des Juges, l'ingénieux et charmant apologue des arbres qui se choisissent un roi. Ils s'adressent successivement à l'olivier, au figuier, à la vigne, qui refusent de renoncer à la douceur de leurs fruits pour se donner aux soins du gouvernement. Tous les arbres dirent alors au buisson : « Venez et régnez sur nous. » Et le buisson leur répondit : « Si vous me faites vraiment votre roi, venez et reposez-vous sous mon ombre; sinon, il sortira du buisson un feu qui dévorera les cèdres du Liban. »

Bossuet, après avoir rappelé cet apologue, qui fut entendu jadis sur le mont Garizim, conclut qu'en face du roi le peuple n'a qu'à se tenir en repos sous son autorité. « Que si le peuple impatient se remue, ajoute-t-il, et ne veut pas se tenir tranquille sous son autorité royale, le feu de la division se mettra dans l'Etat et consumera le buisson avec tous les autres arbres, c'est-à-dire le roi et les peuples; les cèdres du Liban seront brûlés avec la grande puissance qui est la royale, les autres puissances seront renversées, et tout l'État ne sera plus qu'une même cendre. »

Tout cela s'est vu parmi nous avec le plus formidable caractère

de châtiment, et Dieu fasse que les temps nouveaux soient suffisamment instruits par d'aussi terribles leçons!

Bossuet nous dit que le peuple doit craindre le prince, mais que si le prince craint le peuple, tout est perdu : l'autorité royale doit se faire sentir aux méchants, quelque grands qu'ils soient, et beaucoup plus aux grands qu'aux petits. Elle doit être invincible, sinon personne n'est plus en sûreté. Lorsque le prince tremble, tout tremble avec lui. Il lui faut deux genres de fermeté : la première contre les périls, la seconde contre l'artifice des favoris. Vouloir mollement, ce n'est pas vouloir. Les difficultés ne se surmontent que par une infatigable activité. Mais Bossuet ne veut point que l'on confonde la fermeté avec l'entêtement, la dureté ou la violence. « La force du commandement poussée trop loin, jamais plier, jamais condescendre, jamais se relâcher, s'acharner à vouloir être obéi à quelque prix que ce soit, c'est un terrible fléau de Dieu sur les rois et sur les peuples. » Bossuet ajoute plus bas que les *bonnes maximes outrées perdent tout*. Qui ne veut jamais plier casse tout à coup. Il n'y a de prince vraiment fort que celui qui sait se commander à lui-même. La pensée de Dieu doit lui être présente; moins il a de compte à rendre aux hommes, plus il a de compte à rendre à Dieu. Enfin Bossuet établit que le gouvernement est un ouvrage de raison et d'intelligence, que la sagesse vaut mieux que la force pour préserver les Etats, que le caractère de la sagesse est une conduite suivie, que le prince doit savoir les affaires et connaître les occasions et les temps, et surtout connaître les hommes. En parlant du secret des conseils qu'il faut savoir garder, il dit que ce secret auquel le prince est tenu est une *imitation de la sagesse profonde et impénétrable de Dieu*. Bossuet est admirable dans tout ce qu'il exige du roi pour le bon gouvernement des peuples. Cette partie de l'ouvrage est merveilleuse de détails et de prévisions, de profondeur et de génie.

Les cinq derniers livres de la *Politique tirée de l'Écriture sainte* sont consacrés aux devoirs des peuples envers les rois, aux devoirs des rois envers la religion, et *aux secours de la royauté*, qui sont les armes, les richesses ou les finances, les conseils. On doit toujours obéir aux ordres du roi, à moins qu'ils ne soient contraires aux ordres de Dieu. En religion, le roi n'a pas à statuer; l'Eglise décide, le prince protége. Le sacerdoce et l'empire sont deux puissances unies, mais essentiellement indépendantes. Bossuet admet l'action du prince contre les fausses religions, contre les blasphémateurs, les parjures et les devins; c'était l'opinion de son temps; toutefois il prescrit toujours les voies de la

douceur, et repousse le dernier supplice, sauf le cas de sédition. L'instituteur des rois ne souffre point qu'on parle dans le monde de son étoile et de la fortune; rien ne domine sur la terre que Dieu; les étoiles lui obéissent et la fortune n'est qu'un mot. Là où la sagesse est infinie, peut-il y avoir place pour le hasard? Ce que l'homme appelle l'imprévu ou l'inconnu, c'est l'endroit secret par où Dieu agit, c'est le ressort qu'il remue. Bossuet exalte la royauté française qui fut toujours fidèle à l'Eglise catholique; il remarque que la France est le seul royaume de la chrétienté qui n'ait vu sur le trône que des rois enfants de l'Eglise. Ses hommages s'attachent surtout aux rois de la troisième race, sous laquelle la France est déclarée par les papes *un royaume chéri et béni de Dieu.* « Race qui se voit seule dans tout l'univers, toujours couronnée et toujours régnante, depuis sept cents ans entiers sans interruption.... Elle a produit saint Louis, le plus saint roi qu'on ait vu parmi les chrétiens. Tout ce qui reste aujourd'hui de princes de France, est sorti de lui, et comme Jésus-Christ disait aux Juifs : *Si vous êtes enfants d'Abraham, faites les œuvres d'Abraham*, il ne me reste qu'à dire à nos princes : Si vous êtes enfants de saint Louis, faites les œuvres de saint Louis. »

Telle est en substance cette belle composition de Bossuet.

En peignant la royauté, il a peint la grande royauté de son temps; mais, en lui laissant l'autorité absolue, il la rend inséparable de l'idée de la loi et de l'idée de la justice. Il s'étudie avec un soin extrême à inspirer au prince tout ce qui peut le rendre accompli, tout ce qui peut en faire le père de ses peuples; il le place sous le coup du devoir et des châtiments divins qui atteignent les mauvais rois. Il ne flatte pas, il instruit, il avertit, il menace, et, pour donner plus de force à ses discours, c'est Dieu lui-même qu'il fait parler. Autant l'autorité absolue lui semble bonne, autant l'autorité arbitraire lui paraît *barbare et odieuse*, quoiqu'il y ait des peuples et de grands empires qui s'en contentent. Des peuples esclaves, l'absence du droit de propriété et du droit de succession, pas même de fils à père, la main du maître étendue sur les biens et sur la vie même de ses sujets, sa volonté demeurant comme la seule loi, voilà les quatre conditions qui constituent le gouvernement arbitraire. Le gouvernement absolu « n'empêche pas qu'il y ait des lois dans les empires, contre lesquelles tout ce qui se fait est nul de droit : il y a toujours ouverture à revenir contre, ou dans d'autres occasions, ou dans d'autres temps; de sorte que chacun demeure légitime possesseur de ses biens, personne ne pouvant croire qu'il puisse jamais rien posséder en sûreté au préjudice des lois,

dont la vigilance et l'action contre les injustices et les violences est immortelle. C'est là ce qui s'appelle le gouvernement légitime, opposé par sa nature au gouvernement arbitraire. » De telles paroles, écrites pour l'instruction du fils du roi le plus absolu de la terre, répondraient suffisamment à ce troupeau de déclamateurs révolutionnaires qui n'ont voulu voir dans la nation française d'autrefois que la muette et pitoyable propriété des rois. Bossuet a donné toute son attention à une forme de gouvernement qui était celle de son pays et de son temps, mais il n'exclut ni ne condamne les autres. Il n'y a texte dans son œuvre que contre le désordre de l'anarchie, contre le mépris de Dieu et le mépris des lois. Son bon sens plein de génie l'éloigne constamment de tout ce qui ressemble aux chimères politiques, et, tant qu'il y aura des sociétés civiles, on trouvera dans son ouvrage d'admirables leçons pour le gouvernement des peuples. Bossuet laisse entrevoir un penchant d'esprit, mais il ne trace aucun système politique, il lui suffit de montrer à chacun son devoir. Ceux qui ont accusé et qui accusent encore Bossuet d'avoir prêché la tyrannie n'ont rien compris à son œuvre. A quelque forme de pouvoir qu'un pays livre sa destinée, si l'on pratique les maximes de cet ouvrage, gouvernants et gouvernés s'en trouveront bien; les affaires de l'univers en seront moins troublées, et les hommes se déchireront moins dans leur rapide course ici-bas.

La Politique tirée de l'Écriture sainte est un des ouvrages que Bossuet a le plus travaillés. Lorsque l'éducation du dauphin fut achevée, ce travail ne l'était pas encore. L'évêque le quittait et le reprenait à ses loisirs, et selon les courtes heures de repos que lui laissait sa vie de lutte religieuse. Il mourut sans y avoir mis le couronnement; c'était une conclusion dont il avait lui-même marqué le titre par ces mots qui terminent le manuscrit original : *Abrégé et conclusion de ce discours.* Les éditeurs, éclairés par quelques indications de Bossuet, ont rempli ce vide à l'aide d'un passage de saint Augustin sur le *vrai bonheur des rois.* (*M. Poujoulat, Lettres sur Bossuet.*)

CONNAISSANCE DE DIEU ET DE SOI-MÊME.

Le *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même* est l'enseignement méthodique de la philosophie avec un plan formé sur cette parole de l'Évangile : *Considérez-vous attentivement vous-mêmes*, et sur cette autre parole de David : *Seigneur, j'ai tiré de moi une merveilleuse connaissance de ce que vous êtes.* C'est

Bossuet qui le dit lui-même dans sa célèbre lettre au pape Innocent XI, datée de Saint-Germain, le 8 mars 1679. Le traité est divisé en cinq chapitres coupés en paragraphes portant des titres très-précis, qui contribuent à la netteté et au bel ordre de cette composition.

Nous passons rapidement sur le premier chapitre, consacré aux opérations des sens, et à celles de l'esprit : deux sortes d'opérations par lesquelles nous connaissons notre âme. La différence entre les sens et l'entendement est marquée avec une précision lumineuse et une rare puissance de définition. Bossuet nous montre en nous-mêmes une *géométrie naturelle*, c'est-à-dire une science des proportions, qui nous fait mesurer les grandeurs en les comparant les unes aux autres et concilie la vérité avec les apparences. Il nous apprend à ne pas confondre les sensations avec le raisonnement, l'imagination avec l'intelligence. L'homme d'imagination retient et se représente vivement ce qui frappe les sens; l'homme d'entendement sépare le vrai du faux et juge de l'un et de l'autre. Le premier est fécond en descriptions, peintures, comparaisons; le second possède un discernement exact. L'homme d'imagination est fertile en expédients, parce que ses passions ardentes donnent beaucoup de mouvement à son esprit; l'homme d'entendement sait mieux prendre son parti et agit avec plus de suite. « L'un trouve plus de moyens pour arriver à une fin, l'autre en fait un meilleur choix et se soutient mieux. » Bossuet ajoute que l'imagination aidant beaucoup l'intelligence, il est clair que pour faire un habile homme, il faut de l'un et de l'autre. Mais, dans ce tempérament, il faut que l'intelligence et le raisonnement prévalent. Bossuet comprend toutes les sciences dans la philosophie, les sciences d'où sont nés les arts « qui ont apporté tant « d'ornement et tant d'utilité à la vie humaine. » Il appelle le dessin *l'âme de la peinture* et un des *plus excellents ouvrages de l'esprit*; il dit que le peintre qui imite tout doit savoir de tout. Il en dit autant de la sculpture, qui a sur la peinture l'avantage du relief, comme la peinture a sur elle celui des couleurs. La vraie perfection de l'entendement est de bien juger. C'est une partie de bien juger que de douter quand il le faut. En parlant de la droite raison et de la raison corrompue, Bossuet nous dit que la raison corrompue n'est pas plus la raison qu'un homme mort n'est un homme.

Après ce premier chapitre où sont exposées, avec une simplicité si pleine de génie, tant de vérités fondamentales dans l'ordre philosophique, nous trouvons un chapitre intitulé : *Du corps.* C'est une savante description du corps de l'homme. On ne la lit pas

sans étonnement. De quelles difficultés dut triompher Bossuet, pour traiter une matière si éloignée de ses études accoutumées, et la traiter à la façon des maîtres! Quelle pénétrante intelligence il lui a fallu pour se reconnaître au milieu des détails harmonieux et infinis de l'organisme du corps humain et pour devenir tout à coup un grand peintre anatomiste! Nous savons que ce travail fut communiqué aux physiciens, aux anatomistes, aux médecins les plus renommés du temps, et qu'on le jugea *supérieur à tout ce qui avait paru jusqu'alors sur de pareilles matières*. Depuis Bossuet, la science de l'anatomie est allée plus avant, mais elle ne l'a pas contredit. Bossuet était né pour la vérité et ne s'en écarte pas, quoi qu'il touche.

Les merveilles de notre organisme et les merveilles de notre âme remplissent encore le troisième chapitre, dont le sujet est *l'union de l'âme et du corps*. Il a plu à Dieu, dit Bossuet, que des natures si différentes fussent étroitement unies; il déclare difficile et peut-être impossible à l'esprit humain de pénétrer le secret de cette union; mais il tentera d'en comprendre quelque chose. Le corps, par la proportion et la correspondance de ses parties, est un; c'est un même organe, comme un luth ou un orgue est appelé un seul instrument; il en résulte que l'âme est unie au corps en son tout. Ces deux substances, d'une nature si différente, ne pourraient rien l'une sur l'autre si la volonté souveraine du Dieu créateur ne les avait jointes par la dépendance mutuelle de l'une à l'égard de l'autre : ce qui est, dit Bossuet, une espèce de miracle perpétuel, général et subsistant, qui paraît dans toutes les sensations de l'âme et dans tous les mouvements volontaires du corps. L'union de l'âme et du corps se fait principalement remarquer par deux effets : les opérations sensitives où l'âme est assujettie au corps, les opérations intellectuelles où l'âme préside au corps. Bossuet explique ensuite par diverses propositions comment les sensations sont attachées à l'ébranlement des nerfs, comment l'âme est instruite par les sensations et quel usage elle en fait. Il s'attache fortement à faire comprendre la différence du sens et de l'entendement qu'il avait déjà mise en lumière dans le premier chapitre de ce traité. Il avait dit que les sens donnent lieu à la connaissance de la vérité, mais que ce n'est pas par eux que nous la connaissons. Le véritable effet de la sensation est de nous aider à discerner les objets, à distinguer les choses qui nous touchent et nous environnent : c'est comme une enseigne que la nature nous a donnée pour les connaître. Le plaisir et la douleur servent à l'âme d'instruction pour lui apprendre ce qu'elle doit au corps; cette instruction est utile, pourvu que la raison y

préside. Les sens peuvent nous tromper; un bâton me paraît courbe dans l'eau, et c'est la réflexion et le jugement qui m'apprennent que l'eau rompt la ligne du rayon. Les arbres d'une longue allée, quoique tous à peu près égaux, se diminuent à no yeux; emporté par une barque, vous vous croyez immobile; le rivage sur lequel s'attachent vos regards semble s'enfuir. Mille autres choses nous montreraient les sens en défaut et nous prouveraient que c'est d'une autre manière que nous arrivons à la connaissance de la vérité.

« Notre âme, dit Bossuet, a en elle-même des principes de vérité éternelle et un esprit de rapport, c'est-à-dire des règles de raisonnement et un art de tirer des conséquences. Cette âme ainsi formée et pleine de ces lumières se trouve unie à un corps si petit, à la vérité, qu'il est moins que rien à l'égard de cet univers immense, mais qui, pourtant, a ses rapports avec ce grand tout dont il est une si petite partie; et il se trouve composé de sorte qu'on dirait qu'il n'est qu'un tissu de petites fibres infiniment déliées, disposées d'ailleurs avec tant d'art que des mouvements très-forts ne les blessent pas, et que toutefois les plus délicats ne laissent pas d'y faire leurs impressions; en sorte qu'il lui en vient de très-remarquables et de la lune et du soleil, et même, au moins à l'égard de la vue, des sphères les plus hautes, quoique éloignées de nous par des espaces incompréhensibles. Or, l'union de l'âme et du corps se trouve faite de si bonne main, enfin l'ordre y est si bon et la correspondance si bien établie, que l'âme, qui doit présider, est avertie par ses sensations de ce qui se passe dans ce corps et aux environs, jusqu'à des distances infinies... Et même, en considérant ce qui profite au corps, l'âme découvre par occasion une infinité d'autres choses; en sorte que, du petit corps où elle est enfermée, elle tient à tout et voit tout l'univers se venir, pour ainsi dire, marquer sur ce corps, comme le cours du soleil se marque sur le cadran. »

En étudiant dans l'âme tout ce qui suit les mouvements du corps, Bossuet parle admirablement du cerveau, qui est l'origine de tous les nerfs et auquel aboutit leur ébranlement. Lorsqu'il vient à considérer dans le corps ce qui suit les pensées de l'âme, il dit que *c'est ici le bel endroit de l'homme :* non-seulement l'âme est libre dans les opérations intellectuelles, mais elle commande. Bossuet fait voir avec détail la rapide obéissance des membres du corps à la volonté de l'esprit. Il établit que l'intelligence n'est attachée par elle-même à aucun organe ni à aucun mouvement du corps, et qu'elle n'en dépend que par accident. Les sensations ne s'élèveront jamais au-dessus d'elles-mêmes; ce

n'est pas sur elles que s'imprimera la vérité, mais sur notre âme, qui a sa règle intérieure. Une forte sensation devient pénible par le coup violent que l'organe en reçoit : les yeux ne supportent pas longtemps le soleil ni les oreilles un grand bruit. Il n'en est pas de même de la vérité la plus certaine et la plus connue; à mesure que l'entendement la reçoit, le corps n'en est pas blessé; il le serait de quelque manière, s'il tenait l'entendement sous sa dépendance; mais, au contraire, plus la vérité est intelligible, plus elle plaît à l'entendement, plus elle le charme et le soulage; elle s'unit paisiblement à lui, parce qu'*elle y trouve une entière correspondance*. On la recherche laborieusement, mais elle ne nous blesse pas une fois connue. Plus une âme droite la regarde, dit Bossuet, plus elle en est contente. «De là vient encore, ajoute-t-il, que tant que l'âme s'attache à la vérité, sans écouter les passions et les imaginations, elle la voit toujours la même; ce qui ne pourrait pas être si la connaissance suivait le mouvement du cerveau toujours agité et du corps toujours changeant.»

Bossuet se demande s'il peut y avoir en cette vie un pur acte d'intelligence dégagé de toute image sensible; il ne juge pas incroyable que cela puisse être, à certains moments, dans les esprits élevés à une haute contemplation; mais cet état lui paraît fort rare. L'esprit, averti des faits par le secours des sens, s'élève au-dessus, admirant en lui-même et la nature des choses et l'ordre du monde. Mais les règles et les principes par lesquels il aperçoit de si belles vérités sont supérieurs aux sens; il en est à peu près des sens et de l'entendement comme de celui qui *propose simplement les faits et de celui qui en juge*.

Il nous est agréable de reproduire ici les pensées de Bossuet. La philosophie qui veut que les sens soient la source des idées nous a toujours paru un grand outrage fait à l'homme, et nous bénissons tout ce qui s'élève contre elle. Au temps où Bossuet écrivait son *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*, il n'avait en face de lui aucun penseur sérieux dont les doctrines sur ce point ne fussent pas les siennes; il était avec Platon, saint Augustin, saint Thomas d'Aquin, Descartes et Malebranche; mais Locke préparait son *Essai sur l'entendement humain;* s'il avait fait la connaisance de Bossuet, à son voyage en France avec le comte de Northumberland, peut-être eût-il modifié son système sur l'origine des idées, et Locke n'aurait pas été, à son insu, le père du matérialisme philosophique du XVIIIe siècle. Mais le séjour de Locke en France fut très-court par la mort du comte de Northumberland; c'était en 1668; Bossuet était déjà célèbre par le livre de *l'Exposition*, par ses prédications à la cour de Louis XIV

et par son *Oraison funèbre d'Anne d'Autriche*; cette année-là, il avait eu la gloire de convertir Turenne; quelques heures de conversation entre le métaphysicien anglais et l'orateur chrétien si profondément philosophe auraient pu avoir une très-grande portée. Tous les ravageurs du monde moral au XVIIIe siècle entreprirent d'élever à Locke des autels; ils avaient compris quel parti ils pouvaient tirer de son dangereux système. Même les doctrines politiques de Locke eurent leur part d'influence; son *Essai sur le gouvernement civil* inspira le *Contrat social* de Rousseau. Et enfin, lorsqu'il publia son *Christianisme raisonnable* pour complaire aux vues de Guillaume III, il se fit l'apôtre d'un Christianisme vague, sans tradition et sans autorité, qui frayait le chemin au déisme. M. de Maistre, dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, a sévèrement traité l'*Essai sur l'entendement humain*; il en a vivement relevé l'esprit général et les absurdités; si on trouve ses jugements un peu rudes, on doit se souvenir du mal immense sorti des principes de Locke. L'auteur de l'*Essai* rencontra d'ailleurs de son vivant des contradicteurs illustres; Newton ne l'épargna point, et Leibnitz composa tout exprès les *Nouveaux Essais sur l'entendement humain*, pour défendre contre Locke les idées éternelles, les idées innées. En France on n'a jamais beaucoup lu Locke, qu'on admirait sur parole et qu'on citait comme un écrivain sacré; mais maintenant on ne le lit plus du tout. C'est un dieu mort et qui ne ressuscitera pas. Le XVIIIe siècle, qui a tant fait pour enflammer l'orgueil de l'homme, n'a fait que le rebaisser et l'avilir, en le traînant dans la fange du matérialisme; pour restaurer la dignité humaine, il faut remonter à la philosophie de Bossuet. Les efforts philosophiques les plus heureux et les plus brillants de notre siècle ont tourné au profit du spiritualisme; ou plutôt ils ont été le rétablissement rapide du spiritualisme proscrit. L'école des sensations a croulé, et sous ses débris ont disparu Condillac et toute la descendance de Locke.

Bossuet, dans les dernières pages du troisième chapitre du *Traité de la Connaissance de Dieu et de soi-même*, nous fait remarquer que, si nous ne voyons pas dans le fond de l'âme ce qui lui fait comme demander naturellement d'être unie à un corps, il ne faut pas s'en étonner, puisque nous savons si peu le fond des substances. Mais nous connaissons cette union par le bel ordre qui en résulte. Nous voyons la parfaite société de l'âme et du corps. La partie principale, c'est-à-dire l'âme, est celle qui préside; le corps lui est soumis. Le corps est sain quand il peut exécuter ce que l'âme lui prescrit; nous sommes malades quand

le corps faible et abattu ne peut plus se mouvoir au commandement de l'âme. Platon, définissant l'homme, avait dit : C'est une âme se servant du corps. Saint Augustin reproduisit cette définition sous des formes diverses. Bossuet la reprend lorsqu'il nous dit que le corps est comme un instrument de l'âme. M. de Bonald, disciple éminent de l'école de Platon, de saint Augustin et de Bossuet, a défini l'homme : *une intelligence servie par des organes*. N'aimez-vous pas mieux le langage de cette école que d'être appelé, selon l'ancienne définition, *un animal raisonnable?* Quand il s'agit de l'homme, nous voulons qu'on nous parle d'animal le moins possible.

Nous nous sommes tristement étonnés plus d'une fois qu'un mal de tête, une douleur physique, une mauvaise disposition de santé nous arrêtât tout à coup dans nos travaux d'esprit; il nous semblait que la dignité de notre intelligence en était atteinte, et nous supportions difficilement que les fonctions de l'âme fussent entravées par un certain état du corps. Bossuet ne veut pas que nous en soyons surpris. « La meilleure main du monde, avec une mauvaise plume, dit-il, écrira mal. Si vous ôtez à un ouvrier ses instruments, son adresse naturelle ou acquise ne lui servira de rien. Il y a pourtant, ajoute notre évêque, une extrême différence entre les instruments ordinaires et le corps humain. Qu'on brise le pinceau d'un peintre ou le ciseau d'un sculpteur, il ne sent point les coups dont ils ont été frappés; mais l'âme sent tous ceux qui blessent le corps; et au contraire elle a du plaisir quand on lui donne ce qu'il faut pour s'entretenir. Le corps n'est donc pas un simple instrument appliqué par le dehors, ni un vaisseau que l'âme gouverne à la manière d'un pilote. Il en serait ainsi si elle n'était simplement qu'intellectuelle; mais parce qu'elle est sensitive, elle est forcée de s'intéresser d'une façon plus particulière à ce qui le touche, et de le gouverner non comme une chose étrangère, mais comme une chose naturelle et intimement unie. En un mot, l'âme et le corps ne sont ensemble qu'un tout naturel, et il y a entre les parties une parfaite et nécessaire communication. »

Bossuet, pour nous aider à nous bien connaître nous-mêmes, nous demande de nous appliquer à distinguer dans nos actions ce qui part du corps et ce qui part de l'âme. Il considère ce qui dans la parole appartient à la pensée et ce qui appartient aux organes. Nous aurions voulu que Bossuet eût touché, en passant, l'origine du langage, mais de son temps nul ne soutenait que le langage fût d'invention humaine, et c'est quand les erreurs

se présentent qu'on s'attache à prouver ou à développer les vérités. Les plus beaux génies de l'antiquité n'ont pas cru que l'homme ait eu primitivement la puissance d'imposer des noms aux choses; Platon décernait cette puissance à un être supérieur à l'homme. Il en est de l'origine du langage comme de l'origine des idées; Aristote, dont on a fait à tort le fondateur de l'école des sensations, a plaidé à la fois la cause des idées innées et celle de l'éternité de la parole, lorsqu'il dit que *l'homme ne peut rien apprendre qu'en vertu de ce qu'il sait*. Le premier homme a parlé parce que Dieu lui avait parlé. Séparez un nouveau-né du reste du monde, et que l'homme fasse silence autour de lui; le nouveau-né grandira sans qu'il puisse jamais proférer une seule parole. Le XVIIIe siècle a débité sur cette question du langage les plus étonnantes pauvretés; dans sa crainte d'être obligé de remonter à Dieu pour expliquer ce qui ne se comprenait pas, il entassait les hypothèses et se montrait peu difficile dans le choix des arguments; il passait rapidement sur des doutes restés sans réponse, sur des étonnements auxquels on ne donnait pas satisfaction, et il s'est tiré d'affaire avec le miracle de la parole sans dépenser plus de génie qu'il n'en faut pour des systèmes chimériques. L'homme est une *âme parlante*, selon une expression merveilleuse, mais pour qu'elle parle il faut qu'elle ait entendu parler. Le Verbe est la parole éternelle. Tout homme qui parle a reçu une communication divine. La parole est une révélation, elle se présente à l'homme au début de la vie comme les peuples naissent avec une langue faite. « Nulle langue, dit M. de Maistre, n'a pu être inventée, ni par un homme qui n'aurait pu se faire obéir, ni par plusieurs qui n'auraient pu s'entendre. Ce qu'on peut dire de mieux sur la parole, c'est ce qui a été dit de celui qui s'appelle PAROLE : *Il s'est élancé avant tous les temps du sein de son principe; il est aussi ancien que l'éternité.... Qui pourra raconter son origine?* » (Isaïe.)

Le chapitre IV du traité qui nous occupe est véritablement admirable. Bossuet nous montre dans l'homme un ouvrage d'un grand dessein et d'une sagesse profonde. Il faut un certain art pour remarquer la justesse, la convenance, le concert qui règnent dans toute la nature; mais combien en a-t-il fallu pour l'établir! Tout dans l'univers a sa convenance et sa fin. Les plus habiles observateurs de la nature ont donné pour maxime qu'elle ne fait rien en vain et qu'elle va toujours à ses fins par les moyens les plus courts et les plus faciles. « Il y a tant d'art dans la nature, dit Bossuet, que l'art même ne consiste qu'à la bien entendre et à l'imiter. Et plus on entre dans ses secrets, plus on la trouve

pleine de proportions cachées, qui font tout aller par ordre, et sont la marque certaine d'un ouvrage bien entendu et d'un artifice profond. Ainsi, sous le nom de nature, nous entendons une sagesse profonde qui développe avec ordre et selon de justes règles tous les mouvements que nous voyons. Mais de tous les ouvrages de la nature, celui où le dessein est le plus suivi, c'est sans doute l'homme.... Nous pouvons définir l'âme raisonnable : substance intelligente née pour vivre dans un corps et lui être intimement unie. » Bossuet, *reprenant la chose d'un peu plus haut pour la faire mieux entendre*, établit que la nature intelligente a l'idée du bonheur et qu'elle le cherche; qu'elle a l'idée du malheur et qu'elle l'évite. La vie heureuse est fondée sur la connaissance de la vérité; c'est la vérité qui nourrit et vivifie la nature intelligente. Mais l'homme n'est pas une nature purement intelligente; elle est unie à un corps; il lui faut les sens, car le bon état de ce corps doit faire partie de son bonheur. Bossuet admire le profond dessein qui éclate dans le corps humain. Les parties, quoique d'une finesse inconcevable, s'accordent avec la force et la solidité. Le jeu des ressorts n'en est pas moins aisé que ferme. A peine sentons-nous battre notre cœur, nous qui sentons les moindres mouvements du dehors. « Les artères vont, le sang circule, les esprits coulent, toutes les parties s'incorporent leur nourriture sans troubler notre sommeil, sans distraire nos pensées, sans exciter tant soit peu notre sentiment, tant Dieu a mis de règle et de proportion, de délicatesse et de douceur dans de si grands mouvements. »

Une page d'anatomie ne lasse point quand c'est Bossuet qui l'écrit; lisez celle-ci :

« Pour sucer quelque liqueur, les lèvres servent de tuyau, et la langue sert de piston. Au poumon est attaché la trachée-artère, comme une espèce de flûte douce d'une fabrique particulière qui, s'ouvrant plus ou moins, modifie l'air et diversifie les tons. La langue est un archet qui, battant sur les dents et sur le palais, en tire des sons exquis. L'œil a ses humeurs et son cristallin, les réfractions s'y ménagent avec plus d'art que dans les verres les mieux taillés; il a aussi sa prunelle qui se dilate et se resserre; tout son globe s'allonge ou s'aplatit selon l'axe de la vision, pour s'ajuster aux distances, comme les lunettes à longue vue. L'oreille a son tambour, où une peau aussi délicate que bien tendue résonne au mouvement d'un petit marteau que le moindre bruit agite; elle a, dans un os fort dur, des cavités pratiquées pour faire retentir la voix, de la même sorte qu'elle retentit parmi les rochers et dans les échos. Les vaisseaux ont leurs soupapes ou

valvules, tournées en tous sens ; les os et les muscles ont leurs poulies et leurs leviers : les proportions qui font les équilibres et la multiplication des forces mouvantes y sont observées dans une justesse où rien ne manque.... Nul ciseau, nul tour, nul pinceau ne peut approcher de la tendresse avec laquelle la nature tourne et arrondit ses sujets. »

Plus loin Bossuet nous dit que les savants, et même les ignorants, s'ils ne sont pas tout à fait stupides, sont également saisis d'admiration en voyant le corps humain. Tout homme qui le considère par lui-même trouve faible tout ce qu'il a ouï dire. Un seul regard lui en dit plus que tous les discours et les livres. On n'a point encore pénétré le fond de ce monde de merveilles; quoiqu'on trouve très-grand ce qu'on a déjà découvert, on voit que ce n'est rien en comparaison de ce qui reste à chercher. Si, avec tant de moyens que Dieu nous a préparés pour la conservation de notre corps, il faut que chaque homme meure, l'univers n'y perd rien, dit Bossuet, puisque dans les mêmes principes qui conservent l'homme durant tant d'années, il se trouve encore de quoi en reproduire d'autres jusqu'à l'infini. Ce qui le nourrit le rend fécond et rend l'espèce immortelle. Un seul homme, un seul animal, une seule plante suffit pour peupler toute la terre. Le dessein de Dieu est si suivi qu'une infinité de générations ne sont que l'effet d'un seul mouvement continué sur les mêmes règles et en conformité du premier branle que la nature a reçu au commencement.

A chaque mouvement de nos organes, chaque fois que nous parlons ou que nous respirons, nous devrions reconnaître que nous sommes l'œuvre d'une puissance supérieure, *nous devrions toujours sentir Dieu présent*. Mais, pour que l'âme s'élève à son auteur avec tout l'élan dont elle est capable, il lui suffit de se connaître elle-même et de connaître ses sublimes opérations. Bossuet parle des vérités éternelles qui sont l'objet de l'entendement et des règles éternellement invariables sur lesquelles nous mesurons toutes choses. Chaque démonstration dans l'ordre des sciences porte un caractère immuable; nous sentons qu'il est impossible que cela soit d'une autre façon. Les principes de vérité et toutes les choses qui en découlent, soit pour ce qui existe en dehors de nous, soit pour ce qui touche à nos devoirs essentiels, sont plus anciens que les temps, plus anciens que l'entendement humain; dès que l'esprit de l'homme les connaît, il les trouve vérités, il ne les fait pas telles. « Et, dit Bossuet, quand tout ce qui se fait par les règles des proportions, c'est-à-dire tout ce que je vois dans la nature, serait détruit, excepté moi,

ces règles se conserveraient dans ma pensée, et je verrais clairement qu'elles seraient toujours bonnes et toujours véritables, quand moi-même je serais détruit et qu'il n'y aurait personne pour les comprendre. » Où donc et dans quel sujet subsistent les vérités éternelles et immuables dont parle ici Bossuet ? C'est dans l'être où la vérité est éternellement subsistante et toujours entendue ; cet être qui est la vérité même, nous l'appelons Dieu. Il est impossible qu'il n'y ait pas quelque chose qui existe de soi-même, et cette chose première, c'est Dieu. Bossuet dit admirablement : « Qu'il y ait un seul moment où rien ne soit, éternellement rien ne sera. » Il est une belle preuve de l'existence de Dieu que notre philosophe ne néglige point, c'est qu'*il faut nécessairement que la vérité soit quelque part parfaitement entendue.* L'homme qui ne s'est pas fait lui-même et qui n'a pas fait la plus petite partie de l'univers, comprend quelque chose des lois du monde; mais rien n'aurait été fait si ces lois n'étaient ailleurs parfaitement entendues. Il serait absurde qu'il n'y eût pas quelqu'un qui connût dans sa perfection toute l'économie de l'univers. S'il n'y avait pas dans le monde d'autre intelligence que celle de l'homme, il faudrait, ou que l'intelligence de l'homme fût éternelle, ou qu'elle existât d'elle-même, ou qu'elle fût née de la matière brute : cette double absurdité ne saurait se soutenir. Je sens que Dieu est, comme je sens que je suis. Dieu est la raison primitive de tout ce qui est et de tout ce qui s'entend dans l'univers; il est la vérité originale, et tout est vrai par rapport à son idée éternelle. Quand nous cherchons la vérité, nous le cherchons; quand nous la trouvons, nous le trouvons, et c'est alors que lui nous devenons conformes : *L'image de Dieu s'achève en l'âme par une volonté droite.*

Il y a aujourd'hui parmi nous une école philosophique qui, dans la persuasion de mieux servir les intérêts religieux, frappe d'anathème la raison comme ne pouvant enfanter que le rationalisme; elle supprime l'homme même au profit de l'autorité, et ne reconnaît pas de milieu entre la révélation et le scepticisme; telle n'était pas la philosophie de Bossuet. Il pensait comme saint Augustin et saint Thomas que l'esprit de l'homme pouvait s'avancer avec sûreté jusqu'à certaines limites, qu'il pouvait se connaître, connaître le monde et monter jusqu'à Dieu. Ainsi que vous venez de le voir, l'évêque de Meaux place l'intelligence humaine en face de son auteur; elle sent qu'elle existe et qu'elle existe par une puissance supérieure; elle sent que Dieu est parce qu'elle-même n'est pas la raison première. Bossuet marche avec Descartes, non point pour douter, mais pour affirmer ce qui

ne saurait se nier. N'admettre que ce que l'esprit humain peut comprendre, c'est une absurdité; autant vaudrait-il nier Dieu, qui a bien le droit de ne pas tout nous expliquer dès ce monde; soutenir que l'homme, par ses propres forces, ne peut pas atteindre à des vérités certaines, c'est le dépouiller au point de le rendre éternellement incapable de communiquer avec le vrai : la religion n'a pas besoin qu'on la défende de la sorte; pèlerins de la terre, la lumière de la raison nous commence, la lumière de la révélation nous achève.

Le cinquième et dernier chapitre du *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même* a pour sujet : *la différence entre l'homme et la bête*. C'est ici une très-ancienne et très-intéressante question. Bossuet la traite avec les détails et les soins qu'elle mérite. Nous ne le suivrons point dans les preuves qu'il donne de la supériorité de l'homme sur les animaux. Nous citerons seulement ces paroles de M. Poujoulat, que nous suivons dans tout cet article :

« Montaigne, qui a dépensé tant d'érudition, d'esprit et de style pour grandir les animaux aux dépens de l'homme, et qui, s'il disait vrai, donnerait envie d'être animal, soutient qu'*il se trouve plus de différence de tel homme à tel homme que de tel animal à tel homme*. Bossuet *a pitié d'un si bel esprit*, soit qu'il dise sérieusement une chose si ridicule, soit qu'il raille sur une matière qui d'elle-même est si sérieuse. Y a-t-il un homme si stupide qui n'invente du moins quelque signe pour se faire entendre? Y a-t-il une bête si rusée qui ait jamais rien trouvé? Un souvenir de mes courses en Afrique se présente ici à ma pensée. Rentrant un soir à Alger par la route qui mène au faubourg Bab-Azoun, je vis au bord du chemin quelques négresses accroupies et silencieuses dont l'aspect me saisit; les années et la misère avaient flétri leur livide visage; une chevelure semblable à de la laine, un large nez aplati, des yeux ronds sans lumière, une énorme bouche avec de longues dents blanches, de longues oreilles, voilà ce qui s'offrit à moi; nulle trace visible de rayon intellectuel sur ces figures; tous les caractères de la bête étaient là réunis. Ces créatures mangeaient du concombre de la même manière que des singes; je m'arrêtai en face d'elles à cinq ou six pas; elles ne paraissaient pas s'en apercevoir, et leurs yeux ouverts ne regardaient rien; je cherchais la nature humaine dans ces corps noirs ramassés sur eux-mêmes et je ne la trouvais pas; je sentis comme une inexprimable tristesse d'esprit et comme une secrète terreur. Je me rappelais le mot de Montaigne que je vous citais tout à l'heure, et je me demandais s'il n'y avait pas plus loin de ces créatures à Homère ou à Platon que de ces créa-

tures à un chameau qui paissait dans le voisinage. Tout à coup un Arabe arrive et leur adresse une question; elles disent *non* (*la*). Cette seule parole, tombée de ces bouches hideuses, marqua soudain pour moi une immense distance entre ce que je voyais et le chameau. Vous interrogeriez pendant toute l'éternité les animaux les plus industrieux de la terre, ils ne vous diraient ni oui ni non. Tombées au dernier degré de l'avilissement, ces créatures noires gardaient quelque chose *d'un ordre supérieur au plus parfait des animaux*. Le temple n'était plus qu'une masure immonde, mais sous cette masure couchée dans la poussière j'avais retrouvé par un mot les vestiges de Dieu! »

« Je dirai avec Bossuet qu'il faut bien que Dieu ait mis quelque chose dans les bêtes pour les faire agir convenablement comme elles font; il est incontestable qu'elles agissent par impulsion plutôt que par choix. Cette impulsion, cet instinct, comme on l'appelle, qu'est-ce que c'est? Bossuet expose les deux opinions à cet égard : l'une qui veut que l'instinct des animaux soit un sentiment; l'autre, celle de Descartes, qui n'y voit qu'un mouvement semblable au mouvement des machines. Sans prendre parti pour aucune, Bossuet semble incliner vers la première de ces deux opinions, malgré des inconvénients inséparables des opinions humaines. Aux deux plus grands inconvénients on répond que l'âme sensitive des bêtes ne serait ni un corps ni un esprit, mais une nature mitoyenne, nullement faite pour l'immortalité; car toutes ses opérations seraient absorbées par le corps et la matière. Toutefois l'hypothèse d'une âme sensitive, qui ne serait ni corps ni esprit, choque mà raison. Pourquoi ne chercherait-on pas la solution du problème dans ce que j'appellerai l'échelle des intelligences? La première est la plus parfaite, c'est Dieu, esprit immense, qui n'a pas commencé et ne connaît pas de bornes à son pouvoir; puis viennent les anges, qui sont sa création; vient ensuite l'homme. Pourquoi l'homme serait-il au bas de l'échelle des esprits, et quel inconvénient s'attacherait-il à l'hypothèse d'âmes placées beaucoup au-dessous de l'âme humaine? Ces esprits inférieurs seraient donnés aux animaux; ces âmes créées pour des fonctions bornées et uniformes, incapables de raisonnement et de progrès, chargées de la conservation des corps auxquels elles seraient unies, ne connaissant ni Dieu, ni le bien, ni le mal, mais uniquement absorbées par les opérations matérielles, périraient avec ce corps. S'il vous répugnait de faire périr même des âmes de l'ordre le plus inférieur, qui empêcherait de les laisser survivre à l'aide de ces opinions philosophiques fortement établies, touchant l'indestructibilité des substances matérielles? Ces âmes sub-

sisteraient de même que subsistent les atomes, et, comme elles n'ont ni vice ni vertu, il n'y aurait pas à s'occuper pour elles d'une immortalité heureuse ou malheureuse : l'état vrai de leur situation après la mort de l'animal serait le secret de Dieu.

ÉLÉVATIONS SUR LES MYSTÈRES.

Les *Élévations sur les mystères* furent adressées à des femmes qui vivaient dans le cloître.

Ces *Elévatious* à Dieu se placent dans un espace de vingt-cinq semaines ; il y en a une ou deux par jour, et c'est ainsi que l'âme se plonge lentement et par degrés dans ce lumineux océan du vrai ; elle monte en quelque sorte sur des rayons qui se succèdent avec mesure pour former ensuite de belles et immenses clartés.

Le point de départ de toute chose, le principe de toute vérité, c'est Dieu même. C'est par là que Bossuet commence. L'impie demande : Pourquoi Dieu est-il? On lui répond : Pourquoi Dieu ne serait-il pas? Est-ce parce qu'il est parfait? Le néant de Dieu l'emporterait-il sur l'être de Dieu? Le parfait n'est pas une simple idée de notre esprit ; il est le *premier*, et l'imparfait en toutes façons n'en est qu'une dégradation. Bossuet se place au cœur même de la philosophie de saint Augustin, lorsqu'il nous dit ces mots :

« Il y a donc primitivement une intelligence, une science certaine, une vérité, une fermeté, une inflexibilité dans le bien, une règle, un ordre, avant qu'il y ait une déchéance de toutes ces choses ; en un mot, il y a une perfection avant qu'il y ait un défaut ; avant tout déréglement, il faut qu'il y ait une chose qui est elle-même sa règle, et qui, ne pouvant se quitter soi-même, ne peut non plus ni faillir ni défaillir. Voilà donc un être parfait. Voilà Dieu, nature parfaite et heureuse, le reste est incompréhensible, et nous ne pouvons pas même comprendre jusqu'où il est parfait et heureux, pas même jusqu'à quel point il est incompréhensible. »

Bossuet nous convie à nous recueillir en nous-mêmes et à nous rendre attentifs aux immortelles idées dont nous portons en nous-mêmes la vérité. Il touche en passant à l'unité de Dieu, qui s'est défini lui-même : *Je suis celui qui suis*. Quoi de plus concluant que ces lignes contre la pluralité des dieux ! « S'il y avait plus d'un seul Dieu, il y en aurait une infinité ; s'il y en avait une infinité, il n'y en aurait point. Car chaque Dieu n'étant que ce qu'il est, serait fini, et il n'y en aurait point à qui l'infini ne manquât, ou il en faudrait entendre un qui contînt tout, et qui dès lors serait seul. »

Bossuet établit par les saintes Écritures la prescience et la providence de Dieu, sa toute-puissance, sa bonté, sa sainteté. Tout ceci est comme le vestibule qui mène au sanctuaire des mystères chrétiens.

« Pourquoi Dieu n'aurait-il pas de fils ? » s'écrie Bossuet en commençant la première élévation de la deuxième semaine. Écoutez ces paroles du sage dans le livre des Proverbes, chap. 30, verset 4 : « Qui est celui qui monte au ciel et qui en descend ? « Qui tient le vent dans ses mains ? Qui tient la mer dans ses « bornes ? Qui a mesuré les extrémités de la terre ? Quel est son « nom et *quel est le nom de son Fils*, si vous le savez ? » Ce prophétique rayon tombé dans l'esprit du sage promettait à des temps futurs un complément de vérité. Pour s'élever à l'idée du Fils de Dieu, il faut s'affranchir de toute terrestre image, il faut sortir du monde des sens, écarter toute comparaison avec notre nature. Il s'agit de voir Dieu produisant un autre soi-même par abondance, par plénitude, par l'effet d'une inépuisable communication, en un mot, par fécondité et par la richesse d'une nature heureuse et parfaite. Le Fils sorti de Dieu possède son éternité tout entière, car l'éternité est la substance de Dieu. *Au commencement le Verbe était*, dit saint Jean ; il est, comme Dieu, *celui qui est*.

« Considérez, dit Bossuet, cet éclat, ce rayon, cette splendeur, qui est la production et comme le fils du soleil ; elle en sort sans le diminuer, sans s'en séparer elle-même, sans attendre les progrès du temps. Tout d'un coup, dès que le soleil a été formé, sa splendeur est née et s'est répandue avec lui, et on y voit toute la beauté de cet astre. Ainsi, disait Salomon, la *sagesse* sortie du sein de Dieu est la *délicate vapeur*, *la très-pure émanation*, le vif rejaillissement, *l'éclat de sa lumière éternelle* ; ou comme parle saint Paul, c'est le *rayon resplendissant de la gloire de Dieu*, et *l'empreinte de sa substance*. Dès que la lumière est, elle éclate : si l'éclat et la splendeur du soleil ne sont pas éternels, c'est que la lumière du soleil ne l'est pas non plus ; et, par une certaine raison, si la lumière était éternelle, son éclat et sa splendeur le seraient aussi. Or, Dieu est une lumière où il n'y a point de ténèbres ; une lumière qui, n'étant point faite, subsiste éternellement par elle-même et ne connaît ni commencement ni déclin. Ainsi son éclat, qui est son Fils, est éternel comme lui et ne se divise pas de sa substance. Tous les rayons, pour ainsi parler, tiennent au soleil ; son éclat ne se détache jamais : ainsi, sans se détacher de son Père, le Fils de Dieu en sort éternellement ; et mettre Dieu sans son Fils, c'est mettre la lumière sans rayon et sans splendeur.

« Mais passons à l'autre expression de saint Paul : *Le Fils de*

Dieu, dit l'Apôtre, *est le caractère et l'empreinte de la substance de son Père;* lorsqu'un sceau est appliqué sur de la cire, cette cire, sans rien détacher du sceau qui s'imprime en elle, en tire la ressemblance tout entière et se l'incorpore, en sorte qu'on ne peut plus l'en séparer. Regardez-le bien, aucun trait ne lui est échappé, et cependant tout est demeuré dans le sceau sous lequel elle a pris sa forme. Ainsi, le Fils de Dieu a tout pris du Père sans rien lui ôter. Il en est la parfaite image, l'*empreinte*, l'expression tout entière, non de sa figure, car Dieu n'en a point, mais, comme parle saint Paul, de sa substance : selon la force de l'original, on pourrait traduire : de la *personne*.... Voici dans le sage quelque chose de plus délicat : La sagesse, éternellement conçue dans le sein de Dieu, est *un miroir sans tache de sa majesté* et l'image de sa bonté. C'est quelque chose de trop grossier pour le Fils de Dieu que l'impression d'un cachet, ou que l'expression de la ressemblance dans une image qu'on taille avec un ciseau ou qu'on fait avec les couleurs. La nature a quelque chose de plus délicat, et voici dans les claires eaux et dans un miroir un nouveau secret pour peindre et faire une image. Il n'y a qu'à présenter un objet, aussitôt il se peint lui-même, et cet admirable tableau ne dégénère par aucun endroit de l'original; c'est en quelque sorte l'original même. Cependant rien ne dépérit ni à l'original ni à la glace polie où il s'est imprimé lui-même tout entier. Pour achever ce portrait, on n'a pas besoin du secours du temps ni d'une ébauche parfaite ; un même instant le commence et l'achève, et le dessin, comme le fini, n'est qu'un seul trait. »

Bossuet ajoute :

« Tout cela est mort : le soleil, son rayon, sa chaleur, un cachet, son expression, une image ou taillée ou peinte, un miroir et la ressemblance que les objets y produisent, sont choses mortes. Dieu a fait une image plus vive de son éternelle et pure génération ; et afin qu'elle fût plus connue, c'est en nous-mêmes qu'il l'a faite lorsqu'il a dit : *Faisons l'homme.* »

Ici commence un bel ordre d'idées où la conception de la pensée humaine nous est représentée comme une image de l'éternelle génération divine. L'homme, en se connaissant, conçoit par son esprit; Dieu, en pensant éternellement à lui-même, conçoit quelque chose de substantiel, de parfait et d'éternel comme lui. Ce fils, dont Salomon demandait le nom, c'est le *Verbe*, c'est la parole qui est en Dieu une personne subsistante, coopératrice, concréatrice, composant et arrangeant toutes choses avec lui. Le Saint-Esprit, c'est l'amour éternel et subsistant du Père et du

Fils, procédant nécessairement de l'un et de l'autre, puisqu'il est leur mutuelle union. *Taisez-vous, raisonnements humains*, dirons-nous avec Bossuet. Nous sommes ici en face de la Trinité, dont le monde ancien avait eu un vague pressentiment et comme une tradition à demi effacée. Bossuet reproduit les idées de S. Augustin quand il nous montre dans notre nature imparfaite et grossière une image de cet incompréhensible mystère. Etre, connaître et vouloir, voilà les trois choses qui constituent notre âme; voilà la trinité que Dieu a faite en nous. Le Dieu en trois personnes n'est pas plus inconcevable que le prodige des opérations multiples de l'âme humaine dans son unité. Nous transcrivons ici une page de génie sur l'art, l'idée et l'amour; Bossuet y complète Platon et S. Augustin :

« Je suis un peintre, un sculpteur, un architecte; j'ai mon art, j'ai mon dessein ou mon idée; j'ai le choix et la préférence que je donne à cette idée par un amour particulier. J'ai mon art, j'ai mes règles, mes principes, que je réduis, autant que je puis, à un premier principe qui est un, et c'est par là que je suis fécond. Avec cette règle primitive et ce principe fécond qui fait mon art, j'enfante au dedans de moi un tableau, une statue, un édifice qui, dans sa simplicité, est la forme, l'original, le modèle immatériel de ce que j'exécuterai sur la pierre, sur le marbre, sur le bois, sur une toile où j'arrangerai toutes mes couleurs. J'aime ce dessein, cette idée, ce fils de mon esprit fécond et de mon art inventif. Et tout cela ne fait de moi qu'un seul peintre, un seul sculpteur, un seul architecte, et tout cela se tient ensemble et inséparablement uni dans mon esprit; et tout cela, dans le fond, c'est mon esprit même, et n'a point d'autre substance; et tout cela est égal et inséparable. Lequel des trois que l'on ôte, tout s'en va. Le premier, qui est l'art, n'est pas plus parfait que le second qui est l'idée, ni le troisième qui est l'amour. L'art produit l'un et l'autre, et on suppose qu'il existe quand il les produit. On ne peut dire ce qui est plus beau, ou de commencer ou de terminer, ou d'être produit ou de produire. L'art qui est comme le père, n'est pas plus beau que l'idée qui est le fils de l'esprit; et l'amour, qui nous fait aimer cette belle production, est aussi beau qu'elle : par leur relation mutuelle, chacun a la beauté des trois. Et quand il faudra produire au dehors cette peinture ou cet édifice, l'art, l'idée et l'amour y concourront également, et en une unité parfaite; en sorte que ce bel ouvrage se ressentira également de l'art, de l'idée et de l'amour, ou de la secrète complaisance qu'on aura pour elle. Tout cela, quoique immatériel, est trop imparfait et trop grossier pour Dieu. Je n'ose lui en faire l'application : mais

de là, aidé de la foi, je m'élève et je prends mon vol; et cette contemplation de ce que Dieu a mis dans mon âme quand il l'a créée à sa ressemblance, m'aide à faire mon premier effort. »

Vous savez que la création de l'univers a été le grand écueil des philosophes anciens; ceux qui ont admis un Créateur universel supposaient l'éternité d'une matière confuse que Dieu aurait trouvée sous sa main, et qui attendait de lui sa forme et sa perfection. Il a fallu la lumière même de la révélation pour que la vérité fût connue sur cette immense question, dont l'esprit humain s'était si fortement et si vainement occupé; il a fallu qu'on entendît ces paroles : *Au commencement Dieu a créé le ciel et la terre.* Bossuet établit qu'avant la création rien n'était que Dieu, que sa puissante main n'a pas eu besoin d'une matière préparée sur laquelle il dût travailler, que Dieu a fait la matière et la forme, c'est-à-dire son ouvrage dans son tout, et que *la terre vide, les ténèbres dont la face de l'abîme était couverte,* tout ce chaos primitif, a été créé de Dieu. Qu'est-ce qu'une matière confuse, coéternelle à Dieu, qui n'a pas encore sa forme et peut en avoir une?

« Etre capable de forme, c'est déjà quelque forme, dit notre évêque; c'est quelque perfection que d'être capable de perfection : et si la matière avait d'elle-même ce commencement de perfection et de forme, elle en pourrait aussitôt avoir d'elle-même l'entier accomplissement. *Aveugles conducteurs d'aveugles, qui tombez dans le précipice et y jetez ceux qui vous suivent!* dites-moi, qui a assujetti à Dieu ce qu'il n'a pas fait, ce qui est de soi aussi bien que Dieu, ce qui est indépendant de Dieu même? Par où a-t-il trouvé prise sur ce qui lui est étranger et indépendant de sa puissance? et par quel art ou par quel pouvoir se l'est-il soumis? Comment s'y prendra-t-il pour le mouvoir? Ou s'il se meut de lui-même, quoique encore confusément et irrégulièrement comme on veut se l'imaginer dans ce chaos, comment donnera la règle à ces mouvements celui qui ne donne pas la force mouvante? Cette nature indomptable échapperait à ses mains, et ne s'y prêtant jamais tout entière, elle ne pourrait être formée tout entière selon l'art et la puissance de son ouvrier. »

Disons donc qu'il n'y a de conforme à la logique, de conforme à la dignité et à la grandeur de Dieu que le récit de Moïse, *le plus excellent et le premier des prophètes,* commenté par Bossuet. Il faut à un ouvrier vulgaire le temps et le lieu; le puissant ouvrier qui a fait le ciel et la terre, et ce que la poésie ancienne a nommé le chaos, a fait aussi le temps et le lieu. La création du monde n'a rien ajouté au bonheur ni à la gloire de Dieu; il a créé *par bonté et*

nonpar besoin : il est celui qui est ; tout le reste lui est inutile, et Bossuet s'écrie : « O la belle et riche aumône que vous avez faite en créant le monde !

D'incomparables magnificences venaient de sortir du néant ; mais ces magnificences étaient muettes ; tous ces mondes n'étaient qu'un resplendissant désert ; il y manquait une intelligence pour comprendre, une parole pour bénir et pour louer ; l'homme parut. Dieu dit : *Faisons l'homme.* Il y avait eu comme un recueillement de la pensée divine et un mystérieux appel fait à la Trinité éternelle pour produire l'homme : le plus bel ouvrage de la création en a été le dernier. « Comme tout devait être mis en la puissance de l'homme, dit Bossuet, Dieu le crée après tout le reste et l'introduit dans l'univers, comme on introduit dans la salle du festin celui pour qui il se fait, après que tout est prêt, et que les viandes sont servies. » Cette partie des *Elévations* est comme un hymne en l'honneur de l'homme placé *placé un peu au-dessous des anges*, comme parle le divin psalmiste ; la terre et les mers, tous les animaux sont soumis à son empire ; cette noble créature, née d'une *parole de conseil* et non d'une *parole de commandement* comme toutes les autres, a été faite à l'*image et ressemblance de Dieu* ; ce n'est ni aux cieux ni aux astres, ni au soleil, ni aux archanges : c'est à Dieu même qu'elle doit ressembler ; Dieu, pour former l'homme, se prend lui-même pour modèle. « Heureuse créature, dit Bossuet, si elle sait conserver son bonheur ! Homme, tu l'as perdu. Où s'égare ton intelligence ? Où va se noyer ton amour ? Hélas ! hélas ! et sans fin hélas ! reviens à ton origine. »

Nous allons copier un passage sous ce titre : *L'empire de Dieu exprimé dans celui de l'âme sur le corps.* La verve de Bossuet s'y précipite avec un enthousiasme qui tient à la profondeur même du sentiment.

« On passe toute sa vie dans des miracles continuels qu'on ne remarque même pas. J'ai un corps, et sans connaître aucun organe de ses mouvements, je le tourne, je le remue, je le transporte où je veux, seulement parce que je le veux. Je voudrais remuer devant moi une paille, elle ne branle ni ne s'ébranle en aucune sorte ; je veux remuer ma main, mon bras, ma tête, les autres parties les plus pesantes, qu'à peine pourrais-je les porter si elles étaient détachées, toute la masse du corps : les mouvements que je commande se font comme par eux-mêmes, sans que je connaisse aucun des ressorts de cette admirable machine ; je sais seulement que je veux me remuer de cette façon ou d'une autre, tout suit naturellement ; j'articule cent et cent paroles entendues ou non entendues, et je fais autant de mouvements

connus ou inconnus de mes lèvres, de la langue, du gosier, de la poitrine, de la tête; je lève, je baisse, je tourne, je roule les yeux; j'en dilate, j'en rétrécis la prunelle, selon que je veux regarder de près ou de loin, et sans même que je connaisse ce mouvement, il se fait, dès que je veux regarder ou négligemment et comme superficiellement, ou bien déterminément, attentivement ou fixément quelque objet.

« Qui a donné cet empire à ma volonté? et comment puis-je mouvoir également ce que je connais et ce que je ne connais pas? Je respire sans y penser et en dormant; et quand je veux, ou je suspends ou je hâte la respiration qui naturellement va toute seule; elle va aussi à ma volonté; et encore que je ne connaisse ni la dilatation ni le résserrement des poumons, ni même si j'en ai, je les ouvre, je les resserre, j'attire, je repousse l'air avec une égale facilité, pour parler d'un ton plus aigu ou plus gros, ou plus haut ou plus bas; je dilate encore ou je resserre une autre partie dans le gosier qu'on appelle trachée-artère, quoique je ne sache même pas si j'en ai une; il suffit que je veuille parler ou haut ou bas, afin que tout se fasse comme de soi-même; en un moment, je fais articulément et distinctemeut mille mouvements dont je n'ai nulle connaissance distincte, ni même confuse le plus souvent, puisque je ne sais pas si je les fais, ou s'il les faut faire; mais, ô Dieu, vous le savez, et nul autre que vous ne sait ce que vous savez seul; et tout cela est l'effet du secret concert que vous avez mis entre nos volontés et les mouvements de nos corps; et vous avez établi ce concert inviolable, quand vous avez mis l'âme dans le corps pour le régir. Elle y est donc, non point comme dans un vaisseau qui la contient, ni comme dans une maison où elle loge, ni comme dans un lieu qu'elle occupe; elle y est par son empire, par sa providence, pour ainsi parler, par son action. Ainsi vous êtes en nous, et vous ne pouvez en être loin, puisque *c'est par vous que nous vivons, que nous nous mouvons et que nous sommes*. Et vous êtes de la même sorte dans tout l'univers. au-dessus en le dominant, au dedans en le remuant, et faisant concourir en un toutes ses parties; au-dessous, en le portant, comme dit Moïse, *avec vos bras éternels.....*»

Qui de nous, à des moments de retour sérieux sur nous-mêmes et notre organisation si pleine de mystères, ne s'est arrêté devant le jeu de la machine humaine dont Bossuet nous parle avec de tels étonnements? Quel esprit réfléchi ne s'est senti tout à coup comme effrayé de ce muet gouvernement du corps de l'homme qui s'exécute à chaque instant et en quelque sorte à notre insu,

de cette étrange harmonie entre l'esprit et la matière, de cette obéissance qui attend à peine le commandement, de cette soumission des organes toujours si promptement prêts pour le service de l'intelligence? Mais l'immense masse des hommes chemine ici-bas, ne connaissant de l'âme que le nom, du corps que la surface; tous ces pauvres mortels ne se doutent pas du prodige de leur nature, et le plus inconcevable prodige, c'est qu'ils n'y pensent point! Chaque homme est un monde à part plus difficile à expliquer que le monde où nous sommes, et lorsque que nous voyons de superbes esprits se donner les airs de repousser le Christianisme parce qu'il renferme des mystères, la folie de leur raison nous confond bien autrement que la folie de la croix.

Quand Bossuet traite une question, il l'épuise pour tout autre que pour lui; après avoir lu, dans son *Discours sur l'histoire uniselle*, ses grandes pages sur la chute primitive, l'idolâtrie et le déluge, il semble qu'il n'y ait plus rien à ajouter; les *Elévations* consacrées à ces premiers souvenirs de l'histoire du monde inspirent à la fois de l'admiration et de la surprise.

Bossuet, appuyé sur les divines Ecritures, sent sa pensée grandir et se féconder; ce n'est pas un torrent qui passe et que le voyageur ne retrouve plus, c'est la source d'eau vive que les saisons brûlantes ne dessèchent point et qui coule, coule toujours.

Notre évêque, en parlant de la captivité du peuple hébreu en Égypte, nous fait observer que « l'Eglise, dans sa plus profonde paix, n'est guère sans son Pharaon, en quelques endroits. » Oh! que cela est vrai! Tous les Pharaons n'attaquent pas ouvertement l'armée de Dieu; il y a des protections plus dangereuses que des agressions; les bienfaits deviennent parfois plus redoutables que la guerre; la dignité des caractères est en péril, et la religion perdrait en autorité ce que les phalanges élues perdraient en noblesse. Que Dieu nous garde de tels maux! Les abîmes de la mer Rouge font songer aux abîmes de l'âme humaine; nous portons en nous « une mer orageuse et profonde, où il y a autant de gouffres que de passions qui ne disent jamais : *C'est assez*. L'Égyptien périt où l'Israélite se sauve. » Bossuet pouvait-il ne pas voir dans le désert une image de notre vie, où l'on « meurt de faim et de soif, parce qu'il n'y a rien ici-bas qui nous sustente et nous rassasie? on s'y perd, on s'y déroute comme dans une plaine vaste et inhabitée, où il n'y a ni vallon ni coteau, et où les pas des hommes n'ont point marqué de sentier. »

Si Bossuet avait voulu aller plus avant dans cette comparaison, que de douleurs il aurait pu nous retracer! L'intelligence a ses

tristesses dans cette marche à travers le désert de ce monde ; elle va et vient, cherche laborieusement des chemins, et, sans la foi, ne trouve qu'une muette et ténébreuse immensité ; une défaillance profonde succède à ses beaux élans, et l'esprit se consume à la poursuite d'un but qu'il ne peut atteindre; mais la part du cœur est bien plus misérable. Quelles épreuves l'attendent s'il est doué d'une sensibilité profonde, qui, trop souvent, hélas ! n'est que la puissance de souffrir ! Que faire de la vie quand on a vu tomber dans le sépulcre les objets les plus chers et les plus sacrés? Comment marcher encore lorsqu'il faut laisser en chemin une mère ou un ami, et se résoudre à ne plus rencontrer ses regards, à ne plus entendre le son de sa voix? Ah! que la terre alors vous paraît inhabitable! Qui dira les inénarrables douleurs qui suivent les affections trompées ou les délaissements soudains? Une pensée, un nom était votre joie, le charme de vos jours, la lumière de votre vie, et tout à coup ce qui est doux vous devient amer, ce qui ravissait le cœur le déchire; les étoiles de votre ciel s'éteignent et pour vous l'univers n'a plus de sourire; une fleur croissait dans votre désert et parfumait votre âme; je ne sais quel vent se lève, et vous ne la trouvez plus! Un peu d'ombre vous protégeait contre les dévorantes ardeurs d'un ciel de feu, et le palmier béni disparaît ! Une source cachée était là qui vous abreuvait, et des monceaux de sable, soulevés par l'ouragan, ont pris la place de ce courant d'eau pure! On tombe dans le pays des *serpents brûlants*, on est perdu dans les arides et mornes solitudes, et si un ange comme celui qui apparut à Agar ne vient à votre secours, vous périrez au milieu d'angoisses, qui auront Dieu seul pour confident et pour témoin. O désert de la vie humaine ! que vous êtes long et dur à traverser! Nul ne saura jamais tout ce que vous contenez d'amertumes et de larmes. Vienne le jour où notre pied, las et meurtri, touchera à d'autres rivages, où les régions promises s'ouvriront au voyageur brisé!

La neuvième élévation de la neuvième semaine est intitulée ; *Les sacrifices sanglants et le sang employé partout.* Bossuet, dans ce court chapitre, se borne à nous montrer l'effusion du sang comme faisant le fond des cérémonies hébraïques. « Toute la loi ancienne, dit-il, porte le caractère de sang et de mort, en figure de la loi nouvelle établie et confirmée par le sang de Jésus-Christ. » Bossuet, en écrivant en tête de son chapitre ces mots : *le sang employé partout*, en a dit plus que son chapitre même qui s'enferme dans la religion mosaïque; il a voulu évidemment indiquer cette loi universelle des nations, qui a donné à l'effusion du sang une force expiatrice. Rien de plus digne d'admiration que de

voir le plus terrible mystère de la foi, la rédemption par le sang, se rattacher aux traditions les plus anciennes, aux coutumes les plus générales et les plus sacrées, et tenir au fond de l'âme humaine. Le paganisme de tous les temps et de tous les pays a fait couler religieusement le sang pour apaiser les puissances supérieures et laver les souillures d'ici-bas. Les immolations humaines sur les autels n'ont été qu'une horrible forme de cette croyance antique; l'homme, jusque dans ses plus redoutables barbaries, restait fidèle à une mystérieuse loi qu'il n'avait pas faite, dont l'origine ne se montrait nulle part, et dont l'application sous les formes les plus diverses se rencontrait partout. On peut lire, à la suite des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, le célèbre morceau de M. de Maistre *sur les sacrifices*. C'est là, dans ces trois chapitres, qu'il faut chercher le développement des idées auxquelles nous touchons à peine; une pénétrante intelligence, appuyée sur le savoir le plus étendu, y rassemble des traits et des témoignages qui saisissent, et la grande victime du Golgotha vous apparaît à la fin comme le dernier mot du sacrifice de la terre, comme l'accomplissement divin de tout ce que l'humanité avait pressenti!

Nous ne nous arrêtons pas aux prophéties de l'Ancien Testament, ni aux apparitions diverses par lesquelles le monde était préparé au mystère de l'Incarnation, apparitions souvent renouvelées, et qui sont la preuve, selon Bossuet, « que Dieu ne regardait pas la nature humaine comme étrangère à la sienne; nous passons sur ce qui est dit touchant le précurseur du Messie, et son père Zacharie, frappé d'une religieuse terreur à la vue de l'ange : car *l'impression des choses divines fait rentrer l'âme dans son néant*; nous avons hâte de montrer l'enthousiasme et le trouble profond de Bossuet lorsqu'il se met face à face avec la théologie de saint Jean l'Evangéliste, cette sublime théologie qui eût jeté le génie de Platon en de célestes ravissements. Il semble d'abord hésiter en quelque sorte devant ces profondeurs et ces abîmes; puis il marche sous la conduite de l'aigle des évangélistes, de Jean, *enfant du tonnerre*, « qui ne parle point une langue humaine, qui éclaire, qui tonne, qui étourdit, qui abat tout esprit créé sous l'obéissance de la foi, lorsque, par un rapide vol, fendant les airs, perçant les nues, s'élevant au-dessus des anges, des vertus, des chérubins et des séraphins, il entonne son Evangile par ces mots : *Au commencement étoit le Verbe*. Hommes, poursuit Bossuet, ne vous arrêtez pas à ce que vous voyez commencer dans l'annonciation de Marie. Dites avec moi : *Au commencement étoit le Verbe*. Pourquoi parler de commencement puisqu'il s'agit de celui qui n'a point de commencement? C'est pour dire qu'au commencement, dès

l'origine des choses, *il étoit*; il ne commençoit pas; *il étoit*; on ne le créoit pas, on ne le faisoit pas, *il étoit*. Et qu'étoit-il? Qu'étoit celui qui, sans être fait et sans avoir de commencement, quand Dieu commença tout, étoit déjà? Étoit-ce une matière confuse que Dieu commençoit à travailler, à mouvoir, à former? Non, ce qui étoit au commencement *étoit le Verbe*, la parole intérieure, la pensée, la raison, l'intelligence, la sagesse, le discours intérieur : *sermo;* discours sans discours, où l'on ne tire pas une chose de l'autre par raisonnement, mais discours où est substantiellement toute vérité, qui est la vérité même.

Où « suis-je? Que vois-je? Qu'entends-je? Tais-toi, ma raison; et, sans raison, sans discours, sans images tirées des sens, sans paroles formées par la langue, sans le secours d'un air battu ou d'une imagination agitée, sans trouble, sans effort humain, disons au dedans, disons par la foi avec un entendement, mais captivé et assujetti : *au commencement*, sans commencement, avant tout commencement, au-dessus de tout commencement *étoit* celui qui est et qui subsiste toujours, *le Verbe*; la parole, la pensée éternelle et substantielle de Dieu. »

Bossuet, abîmé dans la grandeur du mystère, continue sur ce ton, qui est plutôt un cri de l'âme qu'un discours, et, s'arrêtant ensuite comme hors d'haleine et tout épuisé, il laisse échapper ces mots : « Ah! je me perds, je n'en puis plus; je ne puis dire qu'*Amen, il est ainsi;* mon cœur dit: *Il est ainsi. Amen.* Quel silence! quelle admiration! quel étonnement! quelle nouvelle lumière! mais quelle ignorance! je ne vois rien, et je vois tout... »

Ces versets de S. Jean : *En lui était la vie, tout était vie dans le Verbe*, sont commentés de haut. Qu'est-ce donc que vivre? On dit la vie des plantes, c'est croître, pousser des feuilles, des boutons, des fruits. Mais quelle vie grossière! elle est morte. Voir, goûter, sentir, aller deçà et delà comme on est poussé, on appelle encore cela la vie, mais combien elle est animale et muette! Ah! la véritable vie, c'est comprendre, connaître et se connaître, c'est monter vers Dieu par les élans du cœur et de la pensée, monter vers Dieu comme à la source du vrai, du bien, du beau. *Tout était vie dans le Verbe,* tout, même les choses inanimées, était vie dans le Verbe divin par son idée et par sa pensée éternelle.

« Ainsi, dit Bossuet, un temple, un palais, qui ne sont qu'un amas de bois et de pierres, où rien n'est vivant, ont quelque chose de vivant dans l'idée et dans le dessein de l'architecte. Tout est donc vie dans le Verbe, qui est l'idée sur laquelle le grand architecte a fait le monde, tout y est vie parce que tout y est sagesse; tout y est sagesse, parce que tout y est ordonné et mis en son

rang. L'ordre est une espèce de vie dans l'univers. Cette vie est répandue sur toutes ses parties et leur correspondance entre elles et dans tout leur tout est comme l'âme et la vie du monde matériel, qui porte l'empreinte de la vie et de la sagesse de Dieu. »

Dans la dixième élévation de la douzième semaine, Bossuet se demande pourquoi il est fait mention de S. Jean-Baptiste au commencement de l'Evangile de S. Jean, et se fait tout à coup moraliste ingénieux : « Toute bonne pensée qui nous sauve a toujours son précurseur. Ce n'est point une maladie, une perte, une affliction qui nous sauve par elle-même. C'est un précurseur de quelque chose de mieux. Le monde me méprisera ; on ne m'honorera pas autant que mon orgueil le désire : je le méprise à mon tour ; je m'en dégoûte. Ce dégoût est le précurseur de l'attrait qui m'unit à Dieu. Cette profonde mélancolie où je suis jeté, je ne sais comment, dans les détresses de cette vie, est un précurseur qui me prépare à la lumière. »

Que de belles aspirations, que d'enseignements et d'idées nous trouvons dans les élévations sur *l'action de Jésus-Christ, sa royauté, sa généalogie, son sacerdoce,* sur la visite de Marie à Ste Elisabeth ! sur le songe de S. Joseph et le voyage à Bethléem pour se faire inscrire dans le registre public ! En présence de ce voyage fait en vue d'un décret d'Auguste, Bossuet s'écrie tout à coup avec une éloquence qu'il ne cherche point : « Que faites-vous, prince du monde, en mettant tout l'univers en mouvement, afin qu'on vous dresse un rôle de tous les sujets de votre empire ? Vous en voulez connaître la force, les tributs, les soldats futurs, et vous commencez, pour ainsi dire, à les enrôler. C'est cela ou quelque chose de semblable que vous pensez faire ; mais Dieu a d'autres desseins que vous exécutez sans y penser par vos vues humaines. Son Fils doit naître dans Bethléem, humble patrie de David ; il l'a fait ainsi prédire par son prophète (Michée), il y a plus de sept cents ans ; et voilà que tout l'univers se remue pour accomplir cette prophétie. »

Qui sont les mages? Telle est la question que pose Bossuet, en tête de la troisième élévation de la dix-septième semaine. Les mages étaient-ils des rois souverains ou de petits princes dépendant d'un plus grand empire ? Etaient-ce des sages, des philosophes, les arbitres de la religion dans leur pays ? Bossuet ne songe pas à résoudre ces doutes et à contenter nos désirs curieux ; il n'a *pas pris la plume pour nous apprendre les pensées des hommes.* Il se borne à dire que les mages étaient les savants de leur pays, observateurs des astres, et que le savoir les avait menés à Dieu.

Il y a ici une page adressée aux esprits qui se plongent dans les sciences :

Philosophes de nos jours, de quelque rang que vous soyez, ou observateurs des astres, contemplateurs de la nature inférieure et attachés à ce qu'on appelle physique, ou occupés des sciences abstraites qu'on appelle mathématiques, où la vérité semble présider plus que dans les autres, je ne veux pas dire que vous n'ayez de dignes objets de vos pensées : car de vérité en vérité vous pouvez aller jusqu'à Dieu, qui est la vérité des vérités, la source de la vérité, la vérité même, où subsistent les vérités immuables et invariables, qui ne peuvent pas ne pas être vérités, et que tous ceux qui ouvrent les yeux voient en eux-mêmes et néanmoins au-dessus d'eux-mêmes, puisqu'elles règlent leurs raisonnements comme ceux des autres et président aux connaissances de tout ce qui voit et qui entend, soit hommes, soit anges ; c'est cette vérité que vous devez chercher dans vos sciences. Cultivez donc ces sciences, mais ne vous y laissez point absorber. Ne présumez pas et ne croyez pas être quelque chose plus que les autres, parce que vous savez les propriétés et les raisons des grandeurs et des petitesses ; vaine pâture des esprits curieux et faibles, qui après tout ne mène à rien qui existe, et qui n'a rien de solide qu'autant que, par l'amour de la vérité et l'habitude de la connaître dans des objets certains, elle fait chercher la véritable et utile certitude en Dieu seul. »

Quand Bossuet parlait ainsi aux savants de son siècle, il signalait d'une façon générale le caractère des études purement scientifiques, et conviait les intelligences à se mettre en garde contre les contemplations exclusivement matérielles. Le siècle suivant, par ses écarts, devait lui donner tristement raison ; la place qu'occupent, dans l'âge où nous sommes, les sciences naturelles, leurs conséquences en ce qui touche le monde moral, toutes ces impulsions données à l'étude que nous appelons la puissance mécanique au détriment de l'âme humaine, de sa dignité et de sa perfection, toutes ces frénésies qui se jettent sur la matière pour la connaître, l'expliquer et l'exploiter, nous font songer aux vives et nobles appréhensions de Bossuet. Nous disons avec lui : *Cultivez les sciences, mais ne vous y laissez point absorber*. Il est beau d'être savant comme Copernic, Galilée, Newton, Kepler, Gassendi, Descartes, Leibnitz, Pascal, et Cassini, qui ne fut pas une des moins glorieuses conquêtes de Louis XIV ; en scrutant les forces de la nature, ils ne cherchaient pas à diminuer la force morale dans le monde ; en lisant dans les cieux, ils y voyaient le nom du Créateur en caractères éclatants ; ils ne

cherchaient pas dans la matière et dans les lois du mouvement le secret de la cause première; le monde visible n'était pas tout pour eux; ils étaient religieux, et la foi n'ôtait rien à la profondeur de leurs méditations, à l'ardeur persévérante de leurs travaux.

Nous rouvrons le livre des *Elévations* et nous voyons Bossuet suivre pas à pas l'enfance de Jésus déjà persécuté; il s'étonne de la haine d'Hérode contre le divin enfant, haine violente qui présageait une persécution de trois siècles. Il demande comment Jésus et son Eglise pouvaient donner de la jalousie et de la terreur aux rois. « C'est que, ajoute Bossuet, Dieu a condamné ces puissances si redoutables aux hommes, et en elles-mêmes si faibles, à *trembler où il n'y a rien à craindre*. Les maisons royales n'ont rien à craindre de ce nouveau roi, qui ne vient point changer l'ordre du monde et des empires. Ils craignent donc ce qu'ils ne doivent pas craindre de Jésus, qui les jugera selon sa rigueur dans la vie future : c'est ce qu'Hérode ni Archélaüs, ni les autres rois n'ont pas voulu craindre. Tremblez donc, faibles puissances, pour votre vie, pour votre couronne, pour votre maison; tremblez et persécutez ceux qui ne veulent à cet égard vous faire aucun mal... »

Vous savez que depuis que le Sauveur quitte la terre, il n'est pas question de Marie dans les livres saints; les Pères ont admiré ce silence de l'Ecriture, et Bossuet l'admire à son tour.

Dans les élévations qui suivent, Bossuet, admirant les mystères de la crèche, nous dit que la sagesse humaine apprend beaucoup si elle apprend à se taire, que la vanité mène quelquefois au désert aussi bien que la vérité, qu'on aime mieux mépriser le monde que de n'y pas être comme on veut et au gré de son orgueil. Il écrit ceci au sujet de la tentation de l'ambition ;

« Les hommes ambitieux s'adorent eux-mêmes; ils se croient les seuls dignes de commander aux hommes et de remplir les grandes places; ils ont une merveilleuse complaisance pour les conseils qu'ils ont imaginés pour y parvenir : ils se mettent au-dessus de tous les hommes, dont ils croient faire des instruments de leur vanité; tous ceux-là s'adorent eux-mêmes et veulent que les autres les adorent. Ceux qui s'imaginent avoir ce que le monde appelle esprit supérieur; qui, ravis de la prétendue supériorité de leur génie à manier les hommes et les affaires, croient s'élever au-dessus de tout le genre humain, s'adorent eux-mêmes, et se croyant les artisans de leur grandeur, les fabricateurs de leur fortune, les auteurs de leurs beaux talents, de leur habileté, de leur éloquence, ils disent : Notre langue est de nous, et nous nous sommes faits nous-mêmes; qui est au-dessus de nous? »

Les *Elévations* finissent où commence la prédication de Jésus. Il y avait des lieux, il y avait des temps à prendre, il y avait des matières : les lieux c'était la Judée; les temps c'était un espace de trois années; Jésus commence sa prédication à trente ans. Les matières c'étaient les vérités par lesquelles le monde devait remonter à Dieu. Ces doctrines fout le sujet d'une œuvre à part que Bossuet a intitulée : *Méditations sur l'Evangile*. Les *Élévations* c'est le dogme, les *Méditations* c'est la morale. Avant de parler de ces dernières, disons encore quelques mots des *Élévations*.

Cet ouvrage n'est pas un des moindres monuments du génie de Bossuet; nous avons tâché de montrer dans cette œuvre tout ce qui pouvait ajouter à votre admiration. Mais il y a un côté du livre que nous avons négligé : c'est le côté tendrement pieux des *Elévations*, le côté de merveilleuse simplicité et humilité. Bossuet, dans ce livre, ne se contente pas d'être éloquent par nature, théologien par étude, philosophe par réflexion, il est croyant comme un enfant, rien ne lui parait petit, et l'attitude d'un tel homme *aux pieds de Jésus* est un spectacle qui a sa grandeur. L'aigle se fait colombe pour soupirer devant l'autel et goûter les délices de la vie spirituelle. Parfois on croit lire S. François de Sales, et l'on s'étonne que Bossuet, mêlé à tant de choses, mêlé à tout le mouvement d'un grand siècle, aux splendeurs d'une cour sans égale sur la terre, ait pu se faire dans l'âme comme un désert où rien ne venait troubler son recueillement.

A mesure qu'on avance dans la lecture des *Elévations sur les mystères* et qu'on s'enfonce dans leurs religieuses profondeurs, on laisse derrière soi les bruits humains, les images grossières, toutes les choses du monde visible; on va d'horizon en horizon jusqu'aux plus hautes régions de la pensée divine, de la vérité révélée; on est là comme sur le Thabor au milieu de la plus belle lumière. Quand on ferme le livre et qu'on retombe tout à coup dans la vie présente, on croit s'éveiller à la suite d'un songe divin. (*M. Poujoulat*, *Lettres sur Bossuet.*)

MÉDITATIONS SUR LES EVANGILES.

Les Méditations sur l'Evangile, œuvre plus étendue que les *Elévations sur les mystères*, sont divisées par journées. Ce sont comme autant de petits chapitres avec un titre qui correspond à un verset de l'Evangile.

Le sermon sur la montagne, l'abrégé de toute la doctrine chrétienne, a toujours fait particulièrement l'admiration des hommes. C'est la date la plus sublime dans l'histoire du genre humain,

c'est la gloire de la parole qui n'avait jamais servi à rien de pareil, ou plutôt, c'est Dieu lui-même dont le Christ est la parole, faisant entendre à la terre étonnée et ravie des accents sans lesquels la terre ne pouvait plus durer. C'est par le sermon sur la montagne que s'ouvrent les *Méditations* : Bossuet parcourt les huit béatitudes. On a le cœur pur quand on réserve pour les yeux de Dieu seul ce qu'on fait de bien, quand on se contente d'être vu de lui et qu'on ne fait pas servir la vertu comme d'un fard pour tromper le monde. Lorsqu'on a le cœur pur, on a l'œil lumineux et l'intention droite. Etre pauvre d'esprit c'est se détacher des biens humains, c'est rester pauvre sans murmure; c'est mourir aux biens du monde : heureux dépouillement *qui donne Dieu!* Bienheureux ceux qui sont doux ! Il y a de feintes douceurs, des douceurs dédaigneuses, pleines d'une fierté cachée; ostentation et affectation de douceur plus désobligeante, plus insultante que l'aigreur déclarée.

Le Sauveur est doux envers les faibles. « Quoiqu'un roseau déjà faible (nous copions les *Méditations*) soit rendu encore plus faible en le brisant, loin de prendre aucun avantage sur cette faiblesse, il se détournera pour ne pas appuyer le pied dessus. Faites-en autant à votre prochain infirme. Loin de chercher l'occasion de lui nuire, prenez garde que par mégarde, et comme en passant, vous ne marchiez sur lui et n'acheviez de le rompre. Mais quel est ce chrétien infirme, si ce n'est le prochain en colère et le prochain qui s'emporte? Il est brisé par sa propre colère, et ce faible roseau s'est cassé en frappant; n'achevez pas de le rompre en le foulant encore aux pieds. C'est encore ce que veut dire la *mèche fumante*. Elle brûle, c'est la colère dans le cœur; elle fume, c'est quelque injure, que le prochain irrité profère contre vous. Gardez-vous bien de l'éteindre avec violence... »

Bienheureux les pacifiques ! Bossuet nous parle ici de la bonté de Dieu qui concilie tout, qui a composé cet univers des natures et des qualités les plus discordantes, qui fait concourir ensemble la nuit et le jour, l'hiver et l'été, et ainsi du reste, pour la bonne constitution de l'univers et pour la conservation du genre humain.

« Le soleil, ajoute-t-il, n'en est pas plus nébuleux dans le pays où Dieu n'est pas connu; la pluie n'en arrose pas moins les champs et les pâturages, et n'y est pas moins rafraîchissante ni moins féconde. Ainsi, comme dit saint Paul, *Dieu ne se laisse point sans témoignage*. Le soleil, quand il se lève, nous avertit de son immense bonté, puisqu'il ne se lève pas plus tard, ni avec des couleurs moins vives pour les ennemis de Dieu que pour ses amis. Adorez donc, quand il se lève, la bonté de Dieu qui par-

donne, et ne témoignez pas à votre frère un visage chagrin pendant que le ciel et Dieu même, si l'on peut parler de la sorte, lui en montre un si serein et si doux. »

La philosophie chrétienne a seule le secret d'un tel langage.

Nous aimons ces lignes sur les vierges chrétiennes :

« Le voile des vierges sacrées est la marque et l'instrument de cette retenue; leur vie est un mystère; les yeux profanes en sont bannis; elles ne veulent ni voir ni être vues. »

Bossuet est d'une douceur rare dans sa paraphrase de l'Oraison dominicale, la plus belle et la plus répétée des prières d'ici-bas; il nous invite à nous abandonner à Dieu, qui nous faisait croître pendant que nous dormions, et qui d'enfants nous a faits hommes; et puis tout à coup, à propos d'une parole de saint Luc, l'éloquent évêque laisse échapper ces mots :

« Vous avez beau dire : J'ai de quoi vivre, vous n'en vivrez pas davantage. Vous avez beau dire : Je n'ai rien à craindre, j'ai tout avec abondance. *Insensé!* vous mourrez cette nuit! Mais comment? Explique-t-on la mort? *On vous redemandera votre âme :* elle n'est pas à vous, vous n'avez la vie que par emprunt. On vous la redemandera; on vous en demandera compte. Et quand? *Cette nuit.* On vous trouvera demain mort dans votre lit, sans que tout ce grand bien que vous vantiez, vous ait pu procurer le moindre secours ni prolonger votre vie d'un moment. »

Voilà de ces mouvements qu'on rencontre souvent dans Bossuet. On chemine avec lui doucement, on jouit de ses effusions, il attache sur un point du ciel des regards contemplateurs, et soudain un trait qu'on n'attend pas vous frappe. Il n'est pas de génie aussi fertile en étonnements.

La partie des *Méditations* sur l'Eucharistie est pleine de fortes pensées et de tendres effusions. Vous ne voyez rien de nouveau sur cet autel. « Je le crois bien, dit Bossuet; la parole sait ôter aux sens tout ce qu'elle veut, lorsqu'elle veut exercer la foi. Jésus-Christ, quand il a voulu, s'est rendu invisible aux hommes; il a passé au milieu d'eux sans qu'ils le vissent; deux disciples, à qui il parlait, ne le connurent qu'au moment qu'il le voulut : Marie le prit pour le jardinier jusqu'à ce qu'il l'eût réveillée et lui eût ouvert les yeux par sa parole. Il entre, il sort, et on ne le voit ni entrer ni sortir; il paroît, il disparoît comme il lui plaît. Qui doute donc qu'il ne puisse nous rendre invisible ce qui par lui-même ne le serait pas? La parole est toute-puissante; tout lui a cédé, et rien n'est demeuré ici que ce qu'elle a énoncé. »

Dans les *Méditations* sur la foi de saint Pierre, considérée comme la foi de l'Église de Rome, Bossuet parle de l'institution de la chaire qui devait être le centre de l'unité catholique. L'empire romain avait été préparé de loin pour recevoir l'Eglise ; la maîtresse du monde, la reine des nations fut choisie pour le siége d'unité; il n'y avait pas sur la terre un lieu plus éminent d'où la foi nouvelle pût se répandre. L'Evangile devait aller plus loin que les conquêtes romaines.

« Rome, dit Bossuet, fut, sous les Césars, plus victorieuse et plus conquérante que jamais; elle contraignit les plus grands empires à porter le joug; en même temps elle ouvrit une large entrée à l'Évangile. Ce qui était reçu à Rome et dans l'empire romain prenait de là son cours pour passer encore plus loin. Rome ruina l'ancien sanctuaire de Jérusalem et ne laissa d'espérance à ceux qui voulaient adorer Dieu en esprit que le nouveau sanctuaire que le Seigneur établissait parmi les Gentils, c'est-à-dire l'Eglise chrétienne et catholique : et peu à peu Rome devenait le chef de ce nouvel empire. Pour préparer les voies à ce grand ouvrage, ô Seigneur ! vous fîtes dès lors éclater la foi romaine; votre apôtre saint Paul écrivit à cette Eglise que sa foi était devenue célèbre par tout l'univers. »

Vient ensuite un éloquent hommage rendu à la foi romaine, qui a toujours été la foi de l'Eglise, à cette foi de saint Pierre qui n'a jamais péri et ne périra jamais. — Tout l'état de l'Eglise, depuis sa première origine jusqu'à la consommation des siècles, est renfermé, expliqué, prédit et promis dans ces deux lignes de l'Evangile : *Simon, j'ai prié pour toi, pour que ta foi ne défaille point, et toi, confirme tes frères.*

Ecoutez comme Bossuet nous parle de la vérité, de cette vérité souveraine, que nul ne force, que nul n'attire ; il faut qu'elle se donne elle-même.

« Vivre c'est connaître, aimer, embrasser la vérité... On en jouit comme de la lumière en la voyant; mais elle gagne tous ceux qui la voient telle qu'elle est; car elle nous découvre tout ce qui est beau, et elle est elle-même le plus beau de tous les objets qu'elle nous découvre. »

Saint Philippe disait : *Seigneur, montrez-nous votre Père, et il nous suffit.* Bossuet convie l'âme chrétienne à un renoncement absolu.

« Mais qu'ils ne se laissent donc rien, ajoute-t-il; qu'ils ne disent pas : Ce peu à quoi je m'attache encore n'est rien. Ne

connaissez-vous pas le génie et la nature du cœur humain? Pour peu qu'on lui laisse, il s'y ramasse tout entier et y réunit tout. »

Que de génie dans ces dernières expressions! Les mots ont pour Bossuet une puissance particulière. Que n'a-t-on pas dit sur l'inquiétude de l'âme humaine dans l'exil de la vie de ce monde? Mais écoutez encore l'évêque de Meaux :

« Il y a un fond dans la nature qui sent qu'elle a besoin de posséder Dieu, et que lui seul étant capable de la rassasier, elle ne peut que s'inquiéter et se tourmenter elle-même loin de lui. Quand donc, au milieu des autres biens, nous sentons ce vide inévitable et que quelque chose nous dit que nous sommes malheureux, c'est le fond de la nature qui crie en quelque façon : *Montrez-nous le Père, et il nous suffit.* »

Bossuet compare les miracles de la prédication de Jésus-Christ à ceux de la prédication apostolique, et trouve les miracles des apôtres plus grands.

« Mais le grand endroit où il paraît dans les apôtres un miracle plus grand que ceux de Jésus, c'est la conversion du monde. »

Les suavités, les élans du cœur se rencontrent, comme nous l'avons dit, en de nombreux passages des *Elévations;* mais on les sent encore plus fréquemment dans les *Méditations sur l'Evangile.* Ce grand homme, l'homme le plus éloquent de la terre, l'homme qui s'entend le mieux à abattre l'orgueil du monde et à enterrer les empires, le puissant et terrible controversiste, se répand en douceurs attendrissantes et se fond en amour religieux. Nous n'avons rien lu dans les maîtres de la vie spirituelle de plus vif ni de mieux senti que tout ce que Bossuet a écrit sur la communion, et c'est une partie considérable des *Méditations.* On parle toujours de la suavité de Fénelon, et on a raison, c'est là le ton de son génie; mais nous osons dire que Fénelon n'a rien écrit de plus doux que Bossuet en matière religieuse. A force de parler de l'aigle de Meaux, on s'est accoutumé à ne voir dans Bossuet que l'explorateur hardi et sévère des régions sublimes. Qu'on lise les *Elévations*, les *Méditations*, et l'on verra apparaître l'âme de Bossuet sous les aspects les plus surprenants et les plus nouveaux. Un génie aussi grand et aussi chrétien pouvait-il ne pas être très-simple, très-compatissant? Un chrétien peut-il avoir beaucoup de génie sans beaucoup d'entrailles? Tout grand homme catholique est un peu parent de saint Jean l'évangéliste, et dit avec lui : Celui qui n'aime point demeure dans la mort.

Le style des *Méditations sur l'Evangile* a sa physionomie à part. C'est Bossuet dans toute la simplicité de son naturel et la forte

abondance d'un facile génie; uniquement appliqué à la vérité, porté sur les flots de ses propres pensées et laissant couler son âme, écrivant pour dire ce qu'il veut, et ne s'occupant point de la manière dont il l'écrit. Il lui faut des mots pour ses idées et ses sentiments; il les prend selon ses besoins. Tout lui est bon, pourvu qu'il se fasse comprendre; une expression vulgaire cesse de l'être quand Bossuet l'emploie; il ennoblit tout ce qu'il touche; ses répétitions ne choquent pas parce qu'elles trahissent un génie qui a mieux à faire que de raturer ou de polir. Ses négligences deviennent respectables, parce qu'elles tiennent à l'exclusive contemplation de la vérité. Lorsqu'une grande parole arrive à Bossuet, elle est là comme chez elle; ce qui est beau n'est nulle part plus beau que sous la plume de cet homme. En lisant les *Méditations*, on croirait que Bossuet ne les a écrites que pour lui, tant il est loin de songer à se faire admirer! Il est vêtu, mais ne se pare pas. La forme n'est là que pour l'existence même de la pensée. Mais Bossuet avait reçu du Ciel une telle puissance de bien dire que le génie du style le quitte peu, même quand il s'en occupe le moins. Il n'y a pas une page des *Méditations* où ne se rencontrent des traits qui vous feraient reconnaître Bossuet si, en vous montrant cette page, comme la monnaie de César, on vous disait : *De qui est cette image et cette inscription?* (*M. Poujoulat, Lettres sur Bossuet.*)

HISTOIRE DES VARIATIONS.

Le grand ouvrage de Bossuet contre la Réforme est l'*Histoire des Variations*. Deux grandes difficultés se présentaient pour la composer. Il fallait, d'une part, toute la solidité de sa raison, l'étendue de ses connaissances, la sûreté de son jugement, pour tracer avec précision et définir, avec une rigoureuse justesse, les questions si délicates et si faciles à confondre qu'avait soulevées la Réforme, comme pour porter, dans une matière aussi grave et aussi abstraite, cette vive lumière qui la montrât à tous les regards et à toutes les intelligences. D'une autre part, dans l'histoire, la grandeur des faits, le rang élevé des personnages, suffisent par eux-mêmes à l'intérêt. Ici rien de pareil. C'est une matière obscure et pénible à démêler, et avec laquelle les esprits sont peu familiarisés. Pour dompter cette matière ingrate et rebelle, Bossuet plaça la théologie sous le jour de la politique, les éclairant, les expliquant l'une par l'autre, comme, dans le *Discours sur l'histoire universelle*, il avait agrandi et animé la scène historique en y introduisant le ressort puissant et les sublimes consi-

dérations de la religion. Cette partie dogmatique de l'ouvrage est pleine de vie et de mouvement. Là se meuvent, comme en un vivant tableau, les acteurs qui ont occupé et remué le XVIe siècle : Luther, dur, opiniâtre, hardi, impétueux; Mélanchthon, plus timide et plus modéré, tremblant sous le despotisme et devant le génie inflexible de son maître; Mélanchthon, dont Bossuet se plaît à peindre l'âme tendre, les douces vertus et le talent digne d'une meilleure cause; Calvin, né avec moins de ce génie actif et audacieux qui entraîne les esprits et fait les révolutions, mais avec plus de cette souplesse, de cet art d'insinuation qui les étend et les fixe : enfin toutes ces physionomies singulières, cette scène animée, ce drame si intéressant, sont peints avec des couleurs pleines d'éclat et de force. Les variations successives du protestantisme ne sont pas tracées avec moins de fidélité et de verve. La dialectique serrée de Bossuet presse et accable de toute part la Réforme, et ne lui laisse, contre la force invincible de ses preuves pour réponse que le scepticisme, pour retranchement que l'incrédulité.

CONTROVERSE SUR LE QUIÉTISME.

L'affaire du quiétisme occupa toutes les forces de la vieillesse de Bossuet. La dévotion mystique et passionnée de Madame Guyon, qui déjà en divers lieux avait inspiré quelques alarmes, séduisait alors la cour et la ville. Tous ceux qui composaient la société du duc de Beauvillers, et surtout Fénelon, étaient subjugués par l'attrait de cette doctrine exaltée. Madame de Maintenon l'avait introduite à Saint-Cyr; mais l'évêque de Chartres fit naître dans son esprit quelques scrupules; elle désira que Bossuet, le cardinal de Noailles, alors évêque de Châlons, et Tronson, supérieur de Saint-Sulpice, examinassent les livres et les opinions de Madame Guyon. Fénelon se fit auprès d'eux, non point le défenseur, mais le modeste interprète du langage bizarre de Madame Guyon; il essaya de montrer, surtout à Bossuet, qu'au fond c'était la même doctrine qu'avaient professée les mystiques approuvés par l'Eglise, saint François de Sales, sainte Thérèse. Après beaucoup de conférences, les trois commissaires rédigèrent trente-quatre articles qui contenaient une condamnation entière, mais indulgente, des livres de Mme Guyon. Fénelon, après quelques difficultés, signa ces articles. Peu de temps après, il fut nommé archevêque de Cambrai. Rien encore n'avait troublé sa liaison avec Bossuet, qui voulut absolument sacrer celui qui se disait son respectueux disciple. De nouveaux écrits

décidèrent l'autorité à arrêter Madame Guyon et Bossuet à réfuter le quiétisme d'une manière complète et directe. Fénelon se plaignit; Bossuet s'offensa de ses ménagements; les esprits s'aigrirent, et dès qu'eut cessé leur amitié, la différence de leur caractère éclata : Bossuet, droit, simple, inébranlable dans sa conviction, ne concevant ni les distinctions ni les nuances, emportant tout de haute lutte ; Fénelon, rempli de finesse et de douceur, aimant à plaire à chacun par bienveillance, entrant dans le sens d'autrui, modifiant involontairement ses paroles pour ne point heurter, nourrissant sur la politique des idées toutes différentes, éloquent par séduction plus que par puissance, d'une imagination douce, aimable et riante, plus spirituel enfin que Bossuet, comme celui-ci le disait souvent avec fierté. La lutte une fois engagée entre de tels hommes, forts de leur pureté et de leur conscience, devait être vive, et nulle part peut-être leur âme ne s'est montrée plus puissante. Pendant que Bossuet composait son livre contre les mystiques, Fénelon se crut obligé de les soutenir, et publia ses *Maximes des Saints*, où il s'efforçait de trouver dans les écrits des auteurs que l'Eglise honore d'un culte public les mêmes opinions qu'on avait reprochées à Mme Guyon : alors le scandale éclata. Louis XIV exila Fénelon, disgrâcia ses amis, et déféra à Rome les *Maximes des Saints*, qui y furent condamnées. Fénelon se soumit humblement et le quiétisme avec lui.

La vérité nous oblige de reconnaître que dans cette controverse sur le quiétisme Bossuet eut le double tort de se livrer contre Fénelon à des attaques personnelles, et de faire intervenir l'autorité presque menaçante de Louis XIV dans un débat purement théologique, où le Saint-Siége était appelé à prononcer. Mais nous devons nous hâter d'ajouter que ce qui excitait Bossuet était la crainte, exagérée peut-être, mais sincère, de voir se répandre, sous le patronage d'un prélat illustre et vénéré, cette théorie de l'*anéantissement*, erreur de Molinos, qui détruit l'homme afin que Dieu soit tout, et dont les panthéistes allemands sont aujourd'hui les continuateurs.

— « Qu'auriez-vous fait, disait Louis XIV au grand docteur, si j'avais pris le parti de M. de Cambrai ?

— « Sire, j'aurais crié cent fois plus haut ! »

Cette réponse ne prouverait-elle pas, s'il en était besoin, combien était profonde chez Bossuet la conviction que, dans cette lutte, « *il y allait*, comme il l'écrivait à son neveu, *de toute la religion ?* »

LETTRES DE PIÉTÉ.

En parlant des *Élévations sur les mystères* et des *Méditations sur l'Évangile*, nous avons montré, à côté des grandes vues et des puissantes inspirations de Bossuet, les suavités chrétiennes de ce génie et la simplicité de sa foi; ces qualités ravissantes d'un aussi grand homme font le charme des *Lettres* à la sœur Cornuau. Jamais personne n'a mieux parlé le langage de la vie spirituelle et n'a plus profondément exprimé les mystères de l'union d'une âme avec Dieu. Cet homme, qu'on se représente presque toujours dans la région de la foudre et des éclairs, est ici doucement attentif aux langueurs, aux peines, aux gémissements d'une pauvre fille de la solitude. A-t-elle des doutes, il l'éclaire. S'inquiète-t-elle, il la rassure. A-t-elle de ces tristes heures où il semble que Dieu vous abandonne, il lui inspire le courage, fait luire un rayon dans les ombres de son cœur et lui montre Dieu plus près d'elle qu'elle ne croyait. Comme il est bon quand il dissipe ses scrupules, quand il l'arrête sur la pente de trop rudes austérités! Il la tient en garde contre le faux mysticisme, contre les maximes de piété qui ne sont pas les vraies maximes! L'esprit de Bossuet repoussait les illusions et les chimères: pouvait-il ne pas vouloir en préserver une âme gouvernée par ses soins? Quelquefois les réponses de Bossuet ne sont pas abondantes; alors il dit: « Dieu ne me donne pas toujours, et je n'ai pas toujours le temps. » Plus bas il ajoute: « La conduite des âmes est un mystère; il faut que Dieu y agisse des deux côtés. » L'évêque de Meaux, écrivant à la sœur Cornuau quelques jours avant Noël, lui dit: « Offrez-moi à Dieu, afin que, s'il me l'inspire, je traite dignement un si grand sujet le jour de Noël, et que je fasse trembler ceux à qui Jésus-Christ est un sujet de contradiction et de scandale. »

Le monde moral n'offre rien de plus beau qu'une âme de pasteur soutenant et conduisant une autre âme qui veut monter à un état parfait. La destinée de l'homme ici-bas étant de se refaire à l'image de Dieu si profondément altérée en nous par la chute primitive, les laborieux efforts vers la perfection ne sont rien moins qu'un sublime spectacle. Une âme interroge, une autre répond, et celle qui répond a écouté Dieu avant de parler. Quand celui qui écoute une âme et qui écoute Dieu pour elle est Bossuet, notre pensée est plus vivement saisie. Il écrit à la sœur de Saint-Bénigne: « Il n'est pas besoin d'avoir de l'esprit ni d'inventer de belles pensées pour consacrer son sommeil à Dieu: qu'ainsi n

soit; en disant que vous ne savez que dire, vous avez tout dit. » Précédemment l'évêque de Meaux lui écrivait : « Tout est amour; tout aime Dieu à sa manière, même les choses insensibles; elles font sa volonté, et parce qu'elles ne peuvent pas connaître ni aimer, il semble qu'elles s'efforcent, dit saint Augustin, à le faire connaître, afin de nous provoquer à aimer leur auteur : c'est ainsi que tout est amour. » Ailleurs Bossuet dit à celle qu'il appelle sa fille : « Je suis fâché du long tour qu'a fait ma lettre; c'est pourtant l'ange de Dieu qui l'a conduite, puisqu'elle vous a été rendue. » Bossuet se surprend parfois étonnemment éloquent dans ces petites lettres; il lui suffit de parler de Dieu et du monde pour être tout à coup admirable :

« Laissez, dit-il à sa fille, laissez évanouir le monde, son éclat et tout ce qui le compose; et quand tout sera mis en pièces, en morceaux, et absolument détruit, vous ne resterez plus que seule avec Dieu, environnée de ces débris et de ce vaste néant. Laissez-vous écouler en ce grand tout qui est Dieu, en sorte que vous-même vous ne soyez rien qu'en lui seul. Vous étiez en lui avant tous les temps, dans son idée et dans son secret éternel; vous en êtes sortie pour ainsi dire par son amour, qui vous a tirée du néant. Retournez à cette idée, à ce décret, à ce principe et à cet amour. »

Bossuet dit encore :

« Faites ainsi, ma fille, et vous vivrez; songez à ce qui était avant la création du monde : Dieu seul, et hors de lui le pur néant, si l'on peut mettre avant ou après, dedans ou dehors, ce qui n'est rien. Dieu a voulu faire le monde, et lui donner le commencement que lui seul connaît. Le monde ne change pas pour cela de nature; il demeure toujours un pur néant en lui-même, et ne subsiste que par son rapport à Dieu qui lui donne l'être. Il ne faut donc le regarder que de ce côté-là et ne rien voir de ce qui y est que dans la volonté de Dieu. Car le péché, qui n'est point la volonté de Dieu, mais qui est plutôt contre la volonté de Dieu, permis seulement et non voulu, n'est rien en soi; tout n'est donc rien, excepté Dieu. »

Il y aurait beaucoup à dire encore sur les lettres de Bossuet à Mme d'Albert de Luynes, religieuse de l'abbaye de Jouarre, que l'évêque de Meaux, comme il le lui rappelle, avait consacrée par sa parole. C'était une femme souvent souffrante, d'une vive imagination, d'un caractère mélancolique, d'une piété inquiète; de continuels scrupules de conscience tourmentaient sa vie; les plus

hautes consolations du Christianisme ne parvenaient pas à lui rendre le repos. Avec quelle affectueuse patience Bossuet accueille les redites de cette conscience troublée! avec quelle douce autorité il lui commande de se séparer des pensées qui l'agitent et de s'en tenir à sa rassurante direction! Ces lettres pieuses et calmantes, dont l'une eut la bonne fortune d'être portée par Bourdaloue, abondent en fines inspirations, en enseignements charmants. Aux yeux de certaines gens, l'évêque de Meaux passait pour ignorant dans les voies intérieures; pendant que les raffinés s'y perdaient, lui, le grand évêque, se mettait à la suite des *humbles ignorants*, et ses lettres de direction spirituelle seront toujours lues avec sûreté et resteront de parfaits modèles. La lecture des lettres à la sœur Cornuau, après la mort de Bossuet, fut un grand étonnement pour le cardinal de Noailles et les autres personnages qui en reçurent communication; l'archevêque de Paris proclama l'évêque de Meaux le *grand maître de la vie intérieure*. Bossuet se révélait avec une gloire nouvelle. Cette main si terrible à la lutte, si souveraine quand elle remue la poussière des empires, semble avoir dérobé aux jardins du ciel les fleurs dont elle parfume les âmes des saintes solitudes. (*M. Poujoulat, Lettres sur Bossuet.*)

Outre les ouvrages dont nous avons parlé, nous devons signaler encore à l'admiration du lecteur l'*Explication de la foi catholique*, le *Commentaire sur l'Apocalypse*, le *Traité du libre arbitre*, celui *de la Concupiscence*, les *Maximes et réflexions sur la Comédie*. Il serait curieux de comparer ce dernier traité à celui que composa depuis Jean-Jacques Rousseau, d'après des motifs de morale purement humaine.

Nous avons essayé, dans les pages qu'on vient de lire, de peindre au vrai l'un des plus grands hommes dont se puissent glorifier et l'Église et la France. Chose remarquable! voici qu'après un demi-siècle de révolutions inouïes et d'attaques incessantes contre toute règle divine et humaine, un évêque du temps de Louis XIV, inflexible sur le dogme, foulant aux pieds l'orgueil de la raison, ennemi de toute licence populaire, devient tout à coup l'objet de l'universelle admiration, comme si la France allait voir renaître l'ère glorieuse pour elle et pour la religion, que saint François de Sales et Henri IV avaient ouverte, et qui, après avoir vu passer saint Vincent de Paul et Bossuet, devait finir avec Fénelon et Louis XIV : certes, il y a là un magnifique présage; Dieu permettra-t-il qu'il se réalise? S'il devait en être ainsi, nul doute que les ouvrages de Bossuet, étudiés moins encore comme des chefs-d'œuvre de style que comme d'invincibles démonstrations des vérités du Christianisme, ne fussent appelés à relever la foi

dans les âmes, la droiture dans les cœurs, la règle dans les intelligences, à rétablir parmi nous cette élévation dans les caractères, cette dignité dans les mœurs, cette harmonie entre l'éducation et la croyance, entre l'éducation et la vie, qui a fait la grandeur du dix-septième siècle, et dont l'absence frappe si douloureusement les regards là où l'impiété et le sophisme, le mensonge et la violence ont longtemps exercé leur empire? (*MM. Aurélien de Courson et Vallery Radot, Chefs-d'œuvre classiques français du* XVIIe *siècle.*)

Fénelon.

Il n'est point dans l'Église de France de nom plus grand que celui de Fénelon. Si son génie n'a pas l'énergie et l'éclat du génie de Bossuet, si on ne peut lui accorder que le second rang dans l'éloquence; par l'ensemble harmonieux des dons les plus rares, par la richesse et la fécondité de son imagination qui s'unit à la plus haute raison, par son style facile, coulant, plein de grâce et de douceur, sans exclure ni la force ni la décision, l'archevêque de Cambrai a marqué à jamais sa place parmi les maîtres les plus illustres de la littérature française.

DÉTAILS SUR LA VIE DE FÉNELON.

François de Salignac de la Motte Fénelon naquit le 6 août 1651, au château de Fénelon en Périgord, de Pons de Salignac, marquis de Fénelon, et de Louise de la Cropte, sœur du marquis de Saint-Abre. Il fut d'abord élevé dans sa famille et mit si bien le temps à profit, qu'à douze ans il savait parfaitement le grec, écrivait en latin et en français avec élégance et facilité, et avait lu les grands écrivains qui ont illustré ces trois langues. Il fut placé ensuite au collége de Cahors, y mûrit quelque temps dans la solitude ses talents et ses vertus, passa de là au collége du Plessis à Paris, puis au séminaire de Saint-Sulpice. Durant cinq ans qu'il resta dans cette maison, il ne songea qu'à cultiver son esprit, à former son cœur, à se rendre digne de l'état qu'il voulait embrasser. Il n'interrompit ses pieux exercices que pour se livrer à de saintes lectures, et toutes ses pensées n'avaient qu'un seul objet, qui était Dieu. Mais ne croyant faire qu'une étude approfondie de la religion, il épurait son goût et se formait rapidement à l'éloquence. Aussi, lorsqu'à dix-neuf ans il s'essaya pour la première fois dans le ministère de la parole, il réussit même après Bossuet et Bourdaloue; mais son oncle, homme d'une probité sé-

vère, redoutant pour lui les impressions dangereuses d'une gloire mondaine, l'obligea de se renfermer dans les fonctions les plus obscures. Il fallut, dans l'âge où l'on est avide de succès et plein du sentiment de ses forces, que ce génie naissant ralentît son essor et descendît de sa hauteur. Cette première épreuve, qui était pénible, parut cependant ne pas coûter beaucoup à sa docilité naturelle. Chargé par M. Languet, curé de Saint-Sulpice, d'expliquer, les dimanches et les jours de fêtes, l'Ecriture sainte au peuple, il fit ses premiers pas dans cette carrière de l'enseignement, où, comme Bossuet, son maître et son ami, il devait, un jour, lui aussi, remplir auprès de l'héritier des rois le plus difficile des ministères. Au milieu de ces travaux obscurs, mais utiles et bénis, l'imagination du jeune lévite le transportait parfois au milieu des missionnaires du nouveau monde, et il aspirait à aller verser son sang sur cette terre saluée de loin par S. François-Xavier. Toutefois, ce projet n'ayant pu se réaliser, Fénelon demanda et obtint de son oncle, l'évêque de Sarlat, la permission de se joindre aux missions du Levant, où, depuis Godefroy de Bouillon jusqu'à nos jours, la France très-chrétienne a combattu si glorieusement avec la croix et avec l'épée. Dans une lettre écrite à Bossuet, en 1674, lettre toute parfumée de la Bible et d'Homère, et qui déjà annonçait l'auteur de *Télémaque*, Fénelon parlait en ces termes de ses rêves et de ses espérances.

« La Grèce entière s'ouvre devant moi ; le Péloponèse respire en liberté, et l'Eglise de Corinthe va refleurir... La voix de l'Apôtre s'y fera entendre encore. Je me sens transporté dans ces beaux lieux et parmi les ruines précieuses, pour y recueillir l'esprit même de l'antiquité. Je cherche cet aréopage où S. Paul annonça aux sages du monde le Dieu inconnu... Je ne t'oublierai pas, ô île de Pathmos, consacrée par les célestes visions du disciple bien-aimé... Mais le profane vient après le sacré, et je ne dédaigne pas de descendre au Pirée, où Socrate fait le plan de sa République, etc., etc. »

Cependant des réflexions ultérieures, et peut-être les conseils de Bossuet, qui, d'un coup d'œil, avait deviné le grand homme, décidèrent Fénelon à remettre à une autre époque l'exécution de ses projets. Pendant dix ans, il vécut loin du monde, dirigeant la maison des *Nouvelles Converties*, consacrant à l'étude de la théologie et des Pères tout le temps que ses fonctions lui laissaient. C'est à cette époque que fut composé le *Traité de l'éducation des filles*, livre d'un sens si droit, d'une observation si profonde, et qui, réimprimé sans cesse, traduit dans toutes les langues, est

resté comme la source de tout ce qui est écrit de vrai et de judicieux sur l'éducation. Le *Traité du ministère des pasteurs*, composé sur l'inspiration de Bossuet, suivit de près; travail admirable qui allait enfin appeler l'attention de Louis XIV sur le docte et brillant controversiste.

La Saintonge et le Poitou étaient en feu. Le protestantisme avait fait de rapides progrès dans ces provinces. On y envoya donc Fénelon, avec un certain nombre d'auxiliaires dont on lui avait laissé le choix. Aussitôt la persuasion remplaça la violence. L'apôtre du Poitou parlait au cœur des populations abusées, et sa voix était écoutée. Le plus grand nombre rentrèrent dans le sein de l'Eglise et, chose remarquable, ils léguèrent à leurs descendants un dévouement inébranlable à la religion que Fénelon leur avait appris à aimer. Il ne faut pas oublier, en effet, que ce sont les paysans du Poitou qui combattaient dans l'armée catholique de Cathelineau, et que c'est de la bouche de quelque descendant des convertis de Fénelon que partit cette réponse sublime au soldat républicain qui lui criait de rendre les armes : — Et toi, rends-moi mon Dieu! »

Fénelon, à son retour, avait repris ses modestes fonctions auprès des *nouvelles catholiques*, lorsque le duc de Beauvilliers, nommé gouverneur du petit-fils de Louis XIV, proposa et fit agréer au roi, pour précepteur du jeune priuce, le missionnaire de la Saintonge et du Poitou. Le pinceau inimitable de Saint-Simon a dessiné en quelques traits le portrait du duc de Bourgogne. C'était un caractère indomptable, une nature farouche, cruelle même. Colère jusqu'aux derniers emportements, l'enfant avait l'orgueil d'un démon. « Des hauteurs des cieux, il ne regardait les hommes que comme des atomes. » Mais peu d'années suffirent à Fénelon pour transformer cet effrayant naturel. « Dieu aidant, c'est toujours Saint-Simon qui parle, l'œuvre fut accomplie; et de cet abîme sortit un prince affable, doux, modéré, patient, modeste, pénitent, humble et austère pour soi. »

On suit pas à pas, pour ainsi parler, dans les ouvrages de Fénelon, les progrès de cette éducation toute expérimentale, toute d'observation, de patience, de méthode. Comme Bossuet, l'archevêque de Cambrai est tout entier à sa mission : il n'étudie, il ne pense, il n'écrit que pour élever l'esprit, l'âme, le cœur de l'enfant royal. Ouvrages religieux, philosophiques, littéraires; dialogues, fables, résumés historiques, tout est composé pour le besoin de chaque jour, pour extirper le germe d'une qualité dangereuse, pour développer une vertu naissante. De l'approbation du dehors, des applaudissements du monde, le grand docteur n'a pas même

la pensée. Comme Leibnitz, il a compris que le levier du monde, c'est l'éducation. Aussi, que de méditations, que de luttes, que d'efforts! et pourtant le moment était proche où Fénelon allait être frappé de la façon la plus inattendue et la plus terrible. (*MM. Aurélien de Courson et Vallery Radot.*)

Nous avons déjà parlé, dans l'article sur Bossuet, de l'affaire du quiétisme. Nous ajoutons ici quelques traits qui feront ressortir la vertu de Fénelon:

Il fut dénoncé à Louis XIV au milieu de la cour. Au moment où il était frappé de ce coup sensible, l'incendie de son palais de Cambrai, la perte de sa bibliothèque, de ses manuscrits, de ses papiers, mit son âme à une nouvelle épreuve et ne lui arracha d'autres plaintes que ces paroles si touchantes et si vraies dans sa bouche : « Il vaut mieux que le feu ait pris à ma maison qu'à la chaumière d'un pauvre laboureur. » (*Villemain*, *Biographie universelle.*)

Poursuivi à Rome avec un acharnement incroyable par l'abbé Bossuet, l'indigne neveu du grand évêque de Meaux, Fénelon se vit frappé en France d'un coup qui devait être pour lui plus sensible que tous les autres. Son neveu, l'abbé de Beaumont, son ami le plus cher, l'abbé de Langeron, furent tous les deux privés de leur titre de sous-précepteur, et les deux sous-gouverneurs du jeune prince reçurent l'ordre de quitter la cour. A cette nouvelle, le souverain pontife lui-même ne put maîtriser sa douloureuse indignation, et dans une audience accordée à l'abbé de Chanterac, il disait : « *Expulerunt nepotem, expulerunt consanguineum, expulerunt amicos*. Ils ont chassé son neveu, ils ont chassé son parent, ils ont chassé ses amis ! »

Peu de temps après, Rome prononçait une sentence contre le livre des *Maximes*, dont certaines propositions, sans être précisément hétérodoxes, présentaient cependant des tendances vraiment dangereuses. Fénelon allait monter en chaire (1699), lorsqu'il reçut cette nouvelle qui répondait si peu à son attente. Malgré sa douleur, il conserva un tel empire sur lui-même, que, modifiant sur-le-champ le plan de son sermon, il prit pour texte la soumission qui est due aux décisions de l'Église.

Dans un mandement, modèle de la plus touchante humilité, Fénelon disait : « A Dieu ne plaise qu'il soit parlé de nous, si ce n'est pour se souvenir que le pasteur a cru devoir être *plus docile que la dernière brebis du troupeau*, et qu'il n'a mis aucune borne à sa soumission ! »

Cette conduite ne désarma point tous les adversaires de Fénelon; mais ils furent obligés de se taire devant l'admiration du

monde, et surtout devant ces paroles du vénérable Innocent XII : *Peccavit excessu amoris divini, sed vos peccastis defectu amoris proximi.* Il a péché par excès d'amour pour Dieu, mais vous, vous avez péché par défaut d'amour pour le prochain ! »

La publication du *Télémaque*, soustrait à Fénelon par l'infidélité d'un copiste, acheva de le perdre dans l'esprit de Louis XIV, à qui on avait réussi à persuader, malgré les protestations de l'archevêque, que ce livre était la satire de son règne. Exilé à Cambrai, Fénelon y passa les dernières années de sa vie à pratiquer toutes les vertus d'un saint.

Les lettres de Fénelon écrites à cette époque, et qui sont peut-être son plus beau titre de gloire, font voir jusqu'où s'étendait son influence. Consulté par les politiques comme par les théologiens, oracle des âmes ferventes, il semblait avoir hérité du grand rôle de Bossuet : on eût dit que, dans cet autre Augustin, la France allait retrouver un nouveau Suger, lorsque la mort soudaine du duc de Bourgogne vint briser toutes les espérances. Atterré par un tel coup, Fénelon dit ce peu de mots : *Tous mes liens sont rompus, rien ne m'attache plus à la terre.* Et en effet, moins de trois mois après (1715), il terminait sa carrière traversée par de si rudes épreuves, mais si pleine et si bien remplie. (*MM. Aurélien de Courson et Vallery Radot.*)

PORTRAIT DE FÉNELON PAR SAINT-SIMON.

« Ce prélat était un grand homme maigre, bien fait, pâle, avec un grand nez, des yeux dont le feu et l'esprit sortaient comme un torrent, une physionomie telle que je n'en ai point vu qui y ressemblât, et qui ne se pouvait oublier quand on ne l'aurait vue qu'une fois. Elle rassemblait tout, et les contraires ne s'y combattaient point. Elle avait du sérieux et de la gaieté ; elle sentait également le docteur, l'évêque et le grand seigneur ; ce qui y surnageait, ainsi que dans toute sa personne, c'était la finesse, l'esprit, les grâces, la décence, et surtout la noblesse. Tous ses portraits sont parlants, sans toutefois avoir pu attraper la justesse de l'harmonie qui frappait dans l'original, et la délicatesse de chaque caractère que ce visage rassemblait. Ses manières y répondaient, dans la même proportion, avec une aisance qui en donnait aux autres, et cet air et ce bon goût qu'on ne tient que de l'usage de la meilleure compagnie et du grand monde, qui se trouvait répandu de soi-même dans toutes ses conversations ; avec cela une éloquence naturelle, douce, fleurie ; une politesse insinuante, mais noble et proportionnée ; une élocution facile, nette,

agréable; un air de clarté et de netteté pour se faire entendre dans les matières les plus embarrassées et les plus dures; avec cela un homme qui ne voulait jamais avoir plus d'esprit que ceux à qui il parlait (*), qui se mettait à la portée de chacun sans le faire jamais sentir, qui se mettait à l'aise et qui semblait enchanter, de façon qu'on ne pouvait le quitter, ni s'en défendre, ni ne pas chercher à le retrouver. C'est ce talent si rare, et qu'il avait au dernier degré, qui lui tint tous ses amis si entièrement attachés toute sa vie, malgré sa chute, et qui, dans leur dispersion, les réunissait pour se parler de lui, pour le regretter, pour le désirer, pour se tenir de plus en plus à lui, comme les Juifs pour Jérusalem, et soupirer après son retour, et l'espérer toujours, comme ce malheureux peuple attend encore et soupire après le Messie.

« Retiré dans son diocèse, il y vécut avec la piété et l'application d'un pasteur, avec l'art et la magnificence d'un homme qui n'a renoncé à rien, qui se ménage tout le monde et toutes choses (**). Jamais homme n'a eu plus que lui la passion de plaire, et au valet autant qu'au maître; jamais homme ne l'a portée plus loin, avec une application plus suivie, plus constante, plus universelle ; jamais homme n'y a plus entièrement réussi. Cambrai est un lieu de grand abord et de grand passage; rien d'égal à la politesse, au discernement, à l'agrément avec lesquels il recevait tout le monde. Dans les premières années on l'évitait, il ne courait après personne; peu à peu les charmes de ses manières lui rapprochèrent un certain gros. A la faveur de cette petite multitude, plusieurs de ceux que la crainte avait écartés, mais qui désiraient aussi de jeter des racines pour d'autres temps, furent bien aise des occasions de passer à Cambrai. A mesure que monseigneur le duc de Bourgogne parut figurer, la cour du prélat grossit; et elle en devint une effective aussitôt que son disciple fût devenu Dauphin. Le nombre des gens qu'il avait accueillis, la quantité de ceux qu'il avait logés chez lui passant par Cambrai, les soins qu'il avait pris des malades, des blessés, qu'en diverses occasions on avait portés dans sa ville, lui avaient acquis le cœur des troupes. Assidu aux hôpitaux et chez les moindres officiers, attentif aux principaux, en ayant chez lui en nombre et plusieurs mois de suite jusqu'à leur parfait rétablissement, vigilant, en vrai pasteur, au salut de leurs âmes, avec cette connaissance du

(*) C'est là un des plus sûrs moyens de plaire.

(**) Malgré l'hommage éclatant que Saint-Simon ne peut s'empêcher de rendre à l'âme angélique de Fénelon, il veut absolument voir dans sa conduite une arrière-pensée d'ambition.

monde qui les savait gagner et qui en engageait beaucoup d'autres à s'adresser à lui-même, ne se refusant pas au moindre malade qui voulait aller à lui, et qu'il suivait comme s'il n'eût point d'autres soins à prendre, il n'était pas moins actif au soulagemnnt corporel. Les bouillons, les nourritures, les consolations des dégoûts, souvent encore les remèdes sortaient en abondance de chez lui ; et dans ce grand nombre un ordre et un soin que chaque chose fût du meilleur en sa sorte, qui ne se peut comprendre. Il présidait aux consultations les plus importantes : aussi est-il incroyable jusqu'à quel point il devint l'idole des gens de guerre, et combien son nom retentit jusqu'au milieu de la cour.

« Ses aumônes, ses visites épiscopales réitérées plusieurs fois l'année, et qui lui firent connaître par lui-même à fond toutes les parties de son diocèse, la sagesse et la douceur de son gouvernement, ses prédications fréquentes dans la ville et dans les villages, la facilité de son accès, son humanité avec les petits, sa politesse avec les autres, ses grâces naturelles, qui rehaussaient le prix de tout ce qu'il disait et faisait, le firent adorer de son peuple; et les prêtres dont il se déclarait le père et le frère, et qu'il traitait tout ainsi, le portaient tous dans leurs cœurs. Parmi tant d'art (*) et d'ardeur de plaire, et si générale, rien de bas, de commun, d'affecté, de déplacé, tonjours en convenance à l'égard de chacun; chez lui abord facile, expédition prompte et désintéressée, un même esprit, inspiré par le sien, en tous ceux qui travaillaient sous lui dans ce grand diocèse; jamais de scandale ni rien de violent contre personne, tout en lui et chez lui dans la plus grande décence. Ses matinées se passaient en affaires du diocèse; comme il avait le génie élevé et pénétrant, qu'il y résidait toujours, qu'il ne passait pas de jour qu'il ne réglât ce qui se présentait, c'était chaque jour une occupation courte et légère. Il recevait après qui le voulait voir, puis allait dire la messe dans sa chapelle, hors les jours qu'il officiait, ou que quelque raison particulière l'engageait à l'aller dire ailleurs. Revenu chez lui, il dînait avec la compagnie toujours nombreuse, mangeait peu et peu solidement, mais demeurait longtemps à table pour les autres, et les charmait par l'aisance, la variété, le naturel, la gaieté de sa conversation, sans jamais descendre à rien qui ne fût digne et d'un évêque et d'un grand seigneur; sortant de table, il demeurait peu avec la compagnie. Il l'avait accoutumée à vivre chez lui sans contrainte, et à n'en pas prendre pour elle. Il entrait dans son cabinet et y travaillait quel-

(*) Toujours cette prévention !

ques heures, qu'il prolongeait s'il faisait mauvais temps et qu'il n'eût rien à faire hors de chez lui.

« Au sortir de son cabinet, il allait faire des visites ou se promener à pied hors de la ville. Il aimait fort cet exercice et l'allongeait volontiers; et s'il n'y avait (*) personne de ceux qu'il logeait ou quelque personne distinguée (**), il prenait quelque grand vicaire et quelque autre ecclésiastique et s'entretenait avec eux du diocèse, de matières de piété ou de savoir; souvent il y mêlait des parenthèses agréables. Les soirs, il les passait avec ce qui logeait chez lui, soupait avec les principaux (***) de ces passages d'armée, quand il en arrivait, et alors sa table était servie comme le matin. Il mangeait encore moins qu'à dîner, et se couchait toujours avant minuit. Quoique sa table fût magnifique et délicate, et que tout chez lui répondît à l'état d'un grand seigneur (****), il n'y avait rien néanmoins qui ne sentît l'épiscopat et la règle la plus exacte, parmi la plus honnête et la plus douce liberté. Lui-même était un exemple toujours présent, mais auquel on ne pouvait atteindre ; partout un vrai prélat, partout aussi un grand seigneur, partout encore l'auteur de *Télémaque*. Jamais un mot sur la cour, sur les affaires, quoi que ce soit qui pût être repris, ni qui sentît le moins du monde bassesse, regret, flatterie; jamais rien qui pût laisser seulement soupçonner ni ce qu'il avait été ni ce qu'il pouvait encore être. Parmi tant de grandes parties, un grand ordre dans ses affaires domestiques et une grande règle dans son diocèse. Tout était si exactement compassé chez M. de Cambrai, qu'il mourut sans devoir un sou et sans nul argent. » (*Mémoires de Saint-Simon.*)

CARACTÈRE GÉNÉRAL DES OUVRAGES DE FÉNELON.

Fénelon a toutes les qualités qui font durer les livres français : la clarté, la précision, la propriété, avec un tour vif et facile qui paraît comme la physionomie de ce grand homme dans sa ressemblance avec ses contemporains.

Il est d'autres nuances de cette physionomie. C'est d'abord un naturel qui diffère du naturel commun à tous les écrivains du dix-septième siècle par la facilité, qui le rend plus aimable. Dans cet homme, à qui Bossuet trouve de l'esprit à faire peur, vous

(*) Ajoutez *avec lui*.
(**) Il faut sans doute entendre *de la ville*.
(***) Sous entendez *officiers*.
(****) Le *grand seigneur* occupe beaucoup Saint-Simon.

n'en surprendrez jamais l'affectation ; c'est ce feu qui, au dire de Saint-Simon, sortait de ses yeux comme un torrent. Il y a dans Fénelon je ne sais quelle plénitude qui fait qu'il ne cherche jamais ce qu'il va dire et que toutes ses pensées sur chaque objet sont toujours prêtes. Les paroles lui coulent des lèvres sans interruption et sans effort. Toutes n'ont pas le même poids, mais toutes sont naturelles; et les plus profondes ne paraissent pas avoir été tirées de plus loin ni s'être présentées avec plus d'hésitation que les plus familières. En lisant Fénelon, on est poursuivi des images de ces hommes divins qu'il admirait tant dans les livres d'Homère, lesquels répandaient les paroles ailées, et tenaient les peuples suspendus à leur bouche d'or.

TRAITÉ DE L'EXISTENCE DE DIEU.

Fénelon composa cet ouvrage pour répondre à certains esprits atrabilaires ou corrompus qui avaient osé nier l'existence de la divinité. Mais ce n'est pas seulement à un petit nombre de philosophes, c'est à tous les esprits qu'il voulait prouver la plus consolante, la plus nécessaire et heureusement la plus incontestable de toutes les vérités. Aussi ne s'enfonce-t-il pas dans un labyrinthe de raisonnements compliqués. Il s'adresse à l'imagination; il dévoile la nature, il parcourt tout l'univers; il assiste à la création; il découvre et montre partout un ouvrier, un dessein, un ensemble, une suite uniforme; en un mot, une Providence, pour confondre l'athéisme comme le scandale de la raison et le crime de l'esprit.

Le *Traité de l'existence de Dieu* comprend deux parties; la première est le développement de cette pensée du roi-prophète : « *Les cieux*, c'est-à-dire le spectacle des merveilles de la nature, *racontent la gloire de Dieu.* » Elle est écrite dans le style simple, harmonieux et pur des ouvrages philosophiques de Xénophon et de Cicéron, à qui Fénelon emprunte plusieurs détails qu'il traduit avec une grâce exquise et un vrai parfum d'antiquité.

Nous croyons devoir citer un long passage de cette admirable exposition.

« Je ne puis ouvrir les yeux sans admirer l'art qui éclate dans toute la nature. Le moindre coup d'œil suffit pour apercevoir la main qui fait tout.

« Les hommes les moins exercés au raisonnement et les plus

attachés aux préjugés sensibles (*), peuvent d'un seul regard découvrir celui qui se peint dans tous ses ouvrages. La puissance et la sagesse qu'il a marquées dans tout ce qu'il a fait se font voir comme dans un miroir à ceux qui ne le peuvent contempler dans sa propre idée (**). C'est une philosophie sensible et populaire dont tout homme sans passions et sans préjugés est capable.

« Toute la nature montre l'art infini de son auteur. Quand je parle d'un art, je veux dire un assemblage de moyens choisis tout exprès pour parvenir à une fin précise. C'est un ordre, un arrangement, une industrie, un dessein suivi. Le hasard est tout au contraire une cause aveugle et nécessaire, qui ne prépare, qui n'arrange, qui ne choisit rien, et qui n'a ni volonté ni intelligence. Or je soutiens que l'univers porte le caractère d'une cause infiniment puissante et industrieuse. Je soutiens que le hasard, c'est-à-dire le concours aveugle et fortuit des choses nécessaires et privées de raison, ne peut avoir formé ce tout. C'est ici qu'il est bon de rappeler les célèbres comparaisons des anciens.

« Qui croira que l'*Iliade* d'Homère, ce poëme si parfait, n'ait jamais été composé par un effort du génie d'un grand poëte, et que les caractères de l'alphabet ayant été jetés en confusion (***), un coup de pur hasard, comme un coup de dés, ait assemblé toutes les lettres précisément dans l'arrangement nécessaire pour décrire, dans des vers pleins d'harmonie et de variété, tant de grands événements; pour les placer et pour les lier tous si bien ensemble; pour peindre chaque objet avec tout ce qu'il a de plus gracieux, de plus noble et de plus touchant; enfin pour faire parler chaque personnage selon son langage, d'une manière si naïve et si passionnée? Qu'on raisonne et qu'on subtilise tant qu'on voudra, jamais on ne persuadera à un homme sensé que l'*Iliade* n'ait point d'autre auteur que le hasard. Cicéron en disait autant des *Annales* d'Ennius; et il ajoutait que le hasard ne ferait jamais un seul vers, bien loin de faire tout un poëme. Pourquoi donc cet homme sensé croirait-il de l'univers, sans doute encore plus merveilleux que l'*Iliade*, ce que son bon sens ne lui permettra jamais de croire de ce poëme? Mais passons à une autre comparaison, qui est de saint Grégoire de Nazianze.

« Si nous entendions dans une chambre, derrière un rideau, un instrument doux et harmonieux, croirions-nous que le hasard,

(*) Aux préjugés des sens.

(**) C'est-à-dire dans son essence.

(***) En désordre.

sans aucune main d'homme, pût avoir formé cet instrument? Dirions-nous que des cordes d'un violon seraient venues se ranger et s'étendre sur un bois dont les pièces seraient collées ensemble, pour former une cavité, avec des ouvertures régulières? Soutiendrions-nous que l'archet, formé sans art, serait touché par le vent pour toucher chaque corde si diversement et avec tant de justesse? Quel esprit raisonnable pourrait douter sérieusement si une main d'homme toucherait cet instrument avec tant d'harmonie? ne s'écrierait qu'une main savante le toucherait? (*) Ne nous lassons pas de faire sentir la même vérité.

« Qui trouverait dans une île déserte et inconnue à tous les hommes une belle statue de marbre, dirait aussitôt : Sans doute, il y a eu ici autrefois des hommes. Je reconnais là main d'un habile sculpteur; j'admire avec quelle délicatesse il a su proportionner tous les membres de ce corps, pour leur donner tant de beauté, de grâce, de majesté, de vie, de tendresse, de mouvement et d'action.

« Que répondrait un homme, si quelqu'un s'avisait de lui dire : Non, un sculpteur ne fit jamais cette statue? Elle est faite, il est vrai, selon le goût le plus exquis et dans les règles de la perfection; mais c'est le hasard tout seul qui l'a faite. Parmi tant de morceaux de marbre, il y en a eu un qui s'est formé de lui-même; les pluies et les vents l'ont détaché de la montagne; un orage très-violent l'a jeté tout droit sur ce piédestal, qui s'était préparé de lui-même dans cette place. C'est un Apollon parfait comme celui du Belvédère. C'est une Vénus qui égale celle de Médicis. C'est un Hercule qui ressemble à celui de Farnèse. Vous croiriez, il est vrai, que cette figure marche, qu'elle vit, qu'elle pense et qu'elle va parler; mais elle ne doit rien à l'art, et c'est un coup du hasard qui l'a si bien finie et placée.

« Si l'on avait devant les yeux un grand tableau qui représentât, par exemple, le passage de la mer Rouge avec Moïse, à la voix duquel les eaux se fendent et s'élèvent comme deux murs, pour faire passer les Israélites à pied sec et au travers des abîmes, on verrait d'un côté cette multitude innombrable de peuple, pleine de confiance et de joie, levant les mains au ciel; de l'autre côté, l'on apercevrait Pharaon avec les Égyptiens, pleins de trouble et d'effroi à la vue des vagues qui se rassembleraient pour les engloutir. En vérité, où serait l'homme qui osât dire qu'une servante barbouillant au hasard cette toile avec un balai, les couleurs se seraient rangées d'elles-mêmes pour former ce vif coloris,

(*) On dirait aujourd'hui : *le touche*.

ces attitudes si variées, ces airs de tête si passionnés, cette belle ordonnance de figures en si grand nombre, sans confusion, cet accommodement de draperies, ces distributions de lumière, ces dégradations de couleurs, cette exacte perspective, enfin tout ce que le plus beau génie d'un peintre peut rassembler? Encore s'il n'était question que d'un peu d'écume à la bouche d'un cheval, j'avoue, suivant l'histoire qu'on en raconte, et que je suppose sans l'examiner, qu'un coup de pinceau jeté de dépit par le peintre pourrait, une seule fois dans la suite des siècles, la bien représenter. Mais au moins le peintre avait-il déjà choisi avec dessein les couleurs les plus propres à représenter cette écume pour les préparer au bout du pinceau. Ainsi ce n'est qu'un peu de hasard qui a achevé ce que l'art avait déjà commencé. De plus, cet ouvrage de l'art et du hasard tout ensemble n'était qu'un peu d'écume, objet confus et propre à faire honneur à un coup de hasard, objet informe qui ne demande qu'un peu de couleur blanchâtre échappée au pinceau, sans aucune figure précise ni aucune correction de dessin. Quelle comparaison de cette écume avec tout un dessin d'histoire suivie, où l'imagination la plus féconde et le génie le plus hardi, étant soutenus par la science des règles, suffisent à peine pour composer un tableau excellent.

« Après ces comparaisons, sur lesquelles je prie le lecteur de se consulter simplement lui-même, sans raisonner, je crois qu'il est temps d'entrer dans le détail de la nature (*). Je ne prétends pas la pénétrer tout entière. Qui le pourrait? Je ne prétends pas même entrer dans aucune discussion de physique. Ces discussions supposeraient certaines connaissances approfondies que beaucoup de gens d'esprit n'ont jamais acquises; et je ne veux leur parler que de ce que tout le monde sait, et qui ne demande qu'un peu d'attention tranquille et sérieuse.

« Arrêtons-nous d'abord au grand objet qui attire nos premiers regards; je veux dire la structure générale de l'univers. Jetons les yeux sur cette terre qui nous porte; regardons cette voûte immense des cieux qui nous environne, et ces astres qui nous éclairent. Un homme qui vit sans réflexion ne pense qu'aux espaces qui sont près de lui, ou qui ont quelque rapport à ses besoins. Il ne regarde la terre que comme le plancher de sa chambre, et le soleil qui l'éclaire pendant le jour que comme la bougie qui l'éclaire pendant la nuit. Ses pensées se renferment dans le lieu étroit qu'il habite. Au contraire, l'homme accoutumé à faire des réflexions étend ses regards plus loin, et considère avec cu-

(*) C'est-à-dire d'examiner en détail les œuvres de la nature.

riosité les abîmes presque infinis dont il est environné de toutes parts. Un vaste royaume ne lui paraît alors qu'un petit coin de terre; la terre elle-même n'est à ses yeux qu'un point dans la masse de l'univers, et il admire de s'y voir placé, sans savoir comment il y a été mis.

« Qu'est-ce qui a suspendu ce globe de la terre, qui est immobile? (*) Qu'est-ce qui en a posé les fondements? Rien n'est, ce semble, plus vil qu'elle; les plus malheureux la foulent aux pieds, mais c'est pourtant pour la posséder qu'on donne les plus grands trésors. Si elle était plus dure, l'homme ne pourrait en ouvrir le sein pour la cultiver; si elle était moins dure, elle ne pourrait le porter, il enfoncerait partout, comme il enfonce dans un bourbier. C'est du sein inépuisable de la terre que sort tout ce qu'il y a de plus précieux. Cette masse informe, vile et grossière, prend toutes les formes les plus diverses; et elle seule donne tour à tour tous les biens que nous lui demandons. Cette boue si sale se transforme en mille beaux objets qui charment les yeux. En une seule année elle devient branches, boutons, feuilles, fleurs, fruits et semences, pour renouveler ses libéralités en faveur des hommes. Rien ne l'épuise; plus on déchire ses entrailles, plus elle est libérale. Après tant de siècles, pendant lesquels tout est sorti d'elle, elle n'est point encore usée. Elle ne ressent aucune vieillesse : ses entrailles sont encore pleines des mêmes trésors. Mille générations ont passé dans son sein. Tout vieillit, excepté elle seule; elle rajeunit chaque année au printemps. Elle ne manque pas aux hommes; mais les hommes insensés se manquent à eux-mêmes en négligeant de la cultiver. C'est par leur paresse et par leurs désordres qu'ils laissent croître les ronces et les épines en la place des vendanges et des moissons. Il se disputent un bien qu'ils laissent perdre. Les conquérants laissent en friche la terre pour laquelle ils ont laissé périr tant de milliers d'hommes, et ont passé leur vie dans une si terrible agitation. Les hommes ont devant eux des terres immenses qui sont vides et incultes, et ils renversent le genre humain pour un coin de cette terre si négligée. La terre, si elle était bien cultivée, nourrirait bien plus d'hommes qu'elle n'en nourrit. L'inégalité même des terrains, qui paraît d'abord un défaut, se tourne en ornement et en utilité. Les montagnes se sont élevées et les vallons sont descendus en la la place que le Seigneur leur a marquée. Ces diverses terres, suivant les divers aspects du soleil, ont leurs avantages. Dans ces

(*) Il est mathématiquement prouvé aujourd'hui que c'est la terre qui tourne autour du soleil; mais cela n'ôte rien à la force du raisonnement de Fénelon.

profondes vallées on voit croître l'herbe fraîche pour nourrir les troupeaux. Auprès d'elle s'ouvrent de vastes campagnes revêtues de riches moissons. Ici des coteaux s'élèvent comme un amphithéâtre, et sont couronnés de vignobles et d'arbres fruitiers; là, de hautes montagnes vont porter leur front glacé jusque dans les nues, et les torrents qui en tombent sont les sources des rivières. Les rochers qui montrent leur cîme escarpée, soutiennent la terre des montagnes, comme les os du corps humain en soutiennent les chairs. Cette variété fait le charme des paysages, et en même temps elle satisfait aux divers besoins des peuples. Il n'y a point de terroir si ingrat qui n'ait quelque propriété. Non-seulement les terres noires et fertiles, mais encore les argileuses et les graveleuses récompensent l'homme de ses peines. Les marais desséchés deviennent fertiles, les sables ne couvrent d'ordinaire que la surface de la terre, et quand le laboureur a la patience d'enfoncer, il trouve un terroir neuf qui se fertilise à mesure qu'on le remue et qu'on l'expose aux rayons du soleil.

« Il n'y a presque pas de terre entièrement ingrate, si l'homme ne se lasse point de la remuer pour l'exposer au soleil, et s'il ne lui demande que ce qu'elle est propre à porter. Au milieu des pierres et des rochers on trouve d'excellents pâturages; il y a dans leurs cavités des veines que les rayons du soleil pénètrent, et qui fournissent aux plantes, pour nourrir les troupeaux, des sucs très-savoureux. Les côtes mêmes qui paraissent les plus stériles et les plus sauvages, offrent souvent des fruits délicieux, ou des remèdes très-salutaires qui manquent dans les pays plus fertiles. D'ailleurs, c'est par un effet de la Providence divine que nulle terre ne porte ce qui sert à la vie humaine; car le besoin invite les hommes au commerce, pour se donner mutuellement ce qui leur manque, et ce besoin est le lien naturel de la société entre les nations ; autrement tous les peuples du monde seraient réduits à une sorte d'habits et d'aliments; rien ne les inviterait à se connaître et à s'entrevoir.

« Tout ce que la terre produit, se corrompant, rentre dans son sein, et devient le germe d'une nouvelle fécondité. Ainsi elle reprend tout ce qu'elle a donné pour le rendre encore. Ainsi la corruption des plantes et les excréments des animaux qu'elle nourrit la nourrissent elle-même et perfectionnent sa fertilité. Ainsi plus elle donne, plus elle reprend; elle ne s'épuise jamais, pourvu qu'on sache dans sa culture lui rendre ce qu'elle a donné. Tout sort de son sein, tout y rentre, et rien ne s'y perd. Toutes les semences qui y retournent se multiplient. Confiez à la terre

des grains de blé : en se pourrissant (*) ils germent, et cette mère féconde nous rend avec usure plus d'épis qu'elle n'a reçu de grains. Creusez dans ses entrailles, vous y trouverez la pierre et le marbre pour les plus superbes édifices. Mais qui est-ce qui a renfermé tant de trésors dans son sein à condition qu'ils se reproduisent sans cesse? Voyez tant de métaux précieux et utiles, tant de minéraux destinés à la commodité de l'homme!

« Admirez les plantes qui naissent de la terre, elles fournissent des aliments aux sains et des remèdes aux malades. Leurs espèces et leurs vertus sont innombrables. Elles ornent la terre, elles donnent de la verdure, des fleurs odoriférantes et des fruits délicieux. Voyez-vous ces vastes forêts, qui paraissent aussi anciennes que le monde? Ces arbres s'enfoncent dans la terre par leurs racines, comme leurs branches s'élèvent vers le ciel. Leurs racines les défendent contre les vents et vont chercher, comme par de petits tuyaux souterrains, tous les sucs destinés à la nourriture de la tige. La tige elle-même se revêt d'une dure écorce, qui met le bois tendre à l'abri des injures de l'air. Les branches distribuent en divers canaux la séve que les racines avaient réunie dans le tronc. En été, ces rameaux nous protégent de leur ombre contre les rayons du soleil. En hiver, ils nourrissent la flamme qui conserve en nous la chaleur naturelle. Leur bois n'est pas seulement utile pour le feu; c'est une matière douce, quoique solide et durable, à laquelle la main de l'homme donne sans peine toutes les formes qu'il lui plaît pour les plus grands ouvrages de l'architecture et de la navigation. De plus les arbres fruitiers, en penchant leurs rameaux vers la terre, semblent offrir leurs fruits ou leurs graines, se préparant autour d'eux une nombreuse postérité. La plus faible plante, le moindre légume contient en petit volume, dans une graine, le germe de tout ce qui se déploie dans les plus hautes plantes et les plus grands arbres. La terre qui ne change jamais, fait tous ces changements dans son sein.

« Regardons maintenant ce qu'on appelle l'eau. C'est un corps liquide, clair et transparent. D'un côté, il coule, il échappe, il s'enfuit. De l'autre, il prend toutes les formes des corps qui l'environnent, n'en ayant aucune par lui-même. Si l'eau était un peu plus raréfiée, elle deviendrait une espèce d'air, toute la terre serait sèche et stérile, il n'y aurait que des animaux volatiles, nulle espèce d'animal ne pourrait nager, nul poisson ne pourrait vivre, il n'y aurait aucun commerce par la navigation.

(*) On croyait encore à cette époque que les grains pourrissaient en terre.

Quelle main industrieuse a su épaissir l'eau en subtilisant l'air et distinguer si bien ces deux espèces de corps fluides? Si l'eau était un peu plus raréfiée, elle ne pourrait plus soutenir ces prodigieux édifices flottants qu'on nomme vaisseaux, les corps les moins pesants s'enfonceraient d'abord dans l'eau. Qui est-ce qui a pris le soin de choisir une si juste configuration de parties et un degré si précis de mouvements pour rendre l'eau si fluide, si insinuante, si propre à échapper, si incapable de toute consistance, et néanmoins si forte pour porter et si impétueuse pour entraîner les plus pesantes masses? Elle est docile : l'homme la mène comme un cavalier mène son cheval sur la pointe des rochers; il la distribue comme il lui plaît; il l'élève sur les montagnes escarpées, et se sert de son poids pour lui faire faire des chutes qui la font remonter autant qu'elle est descendue. Mais l'homme, qui mène les eaux avec tant d'empire, est à son tour mené par elles. L'eau est une des plus grandes forces mouvantes que l'homme sache employer pour suppléer ce qui lui manque dans les arts les plus nécessaires par la petitesse ou par la faiblesse de son corps. Mais ces eaux, qui, nonobstant leur fluidité, sont des masses si pesantes, ne laissent pas de s'élever au-dessus de nos têtes et d'y demeurer longtemps suspendues. Voyez-vous ces nuages qui volent comme sur les ailes des vents? S'ils tombaient tout à coup par de grosses colonnes d'eau, rapides comme des torrents, ils submergeraient et détruiraient tout dans l'endroit de leur chute, et le reste des terres demeurerait aride. Quelle main les tient dans ces réservoirs suspendus, et ne leur permet de tomber que goutte à goutte, comme si on les distillait par un arrosoir? D'où vient qu'en certains pays chauds, où il ne pleut presque jamais, les rosées de la nuit sont si abondantes qu'elles suppléent au défaut de la pluie, et qu'en d'autres pays, tels que les bords du Nil et du Gange, l'inondation régulière des fleuves en certaines saisons pourvoit à point nommé aux besoins des peuples pour arroser les terres? Peut-on s'imaginer des mesures mieux prises pour rendre tous les pays fertiles?

« Ainsi l'eau désaltère non-seulement les hommes, mais encore les campagnes arides; et celui qui nous a donné ce corps fluide l'a distribué avec soin sur la terre, comme les canaux d'un jardin. Les eaux tombent des hautes montagnes, où leurs réservoirs sont placés. Elles s'assemblent en gros ruisseaux dans les vallées. Les rivières serpentent dans les vastes campagnes pour les mieux arroser. Elles vont enfin se précipiter dans la mer pour en faire le centre du commerce à toutes les nations.

Cet Océan, qui semble mis au milieu des terres pour en faire une éternelle séparation, est au contraire le rendez-vous de tous les peuples, qui ne pourraient aller par terre d'un bout du monde à l'autre qu'avec des fatigues, des longueurs et des dangers incroyables. C'est par ce chemin sans traces, au travers des abîmes, que l'ancien monde donne la main au nouveau, et que le nouveau prête à l'ancien tant de commodités et de richesses. Les eaux distribuées avec tant d'art font une circulation dans la terre, comme le sang circule dans le corps humain. Mais outre cette circulation perpétuelle de l'eau, il y a encore le flux et le reflux de la mer. Ne cherchons pas les causes de cet effet si mystérieux (*). Ce qui est certain, c'est que la mer vous porte et reporte précisément aux mêmes lieux à certaines heures. Qui est-ce qui la fait se retirer et puis revenir sur ses pas avec tant de régularité? Un peu plus, un peu moins de mouvement dans cette masse fluide déconcerterait toute la nature. Un peu plus de mouvement dans les eaux qui remontent inonderait des royaumes entiers. Qui est-ce qui a su prendre des mesures si justes dans ces corps immenses? Qui est-ce qui a su éviter le trop et le trop peu? Quel doigt a marqué à la mer la borne immobile qu'elle doit respecter dans la suite de tous les siècles, en lui disant : « Là vous viendrez briser l'orgueil de vos vagues? » Mais ces eaux si coulantes deviennent tout à coup dures comme des rochers. Les sommets des hautes montagnes ont même en tout temps des glaces et des neiges, qui sont les sources des rivières, et qui, abreuvant les pâturages, les rendent plus fertiles. Ici les eaux sont douces pour désaltérer l'homme; là, elles ont un sel qui assaisonne et rend incorruptibles nos aliments. Enfin, si je lève la tête, j'aperçois dans les nues qui volent au-dessus de nous des espèces de mers suspendues pour arrêter les rayons enflammés du soleil, et pour arroser la terre quand elle est trop sèche. Quelle main a pu suspendre sur nos têtes ces grands réservoirs d'eaux? Quelle main prend soin de ne jamais les laisser tomber que par des pluies modérées?

« Après avoir considéré les eaux, appliquons-nous à considérer d'autres masses encore plus étendues. Voyez-vous ce qu'on nomme l'air? C'est un corps si pur, si subtil, si transparent, que les rayons des astres, situés à une distance presque infinie de nous, le percent tout entier, sans peine et en un seul instant, pour venir éclairer nos yeux. Un peu moins de subtilité dans ce corps

(*) Les causes de cet effet sont aujourd'hui connues. Newton a établi que l'élévation périodique des eaux de la mer est produite par l'attraction de la lune.

fluide nous aurait dérobé le jour, ou ne nous aurait laissé tout au plus qu'une lumière sombre et confuse; comme quand l'air est plein de brouillard épais. Nous vivons plongés dans des abîmes d'air, comme les poissons dans des abîmes d'eau. De même que l'eau, si elle se subtilisait, deviendrait une espèce d'air qui ferait mourir tous les poissons, l'air de son côté nous ôterait la respiration, s'il devenait plus épais et plus humide. Alors nous nous noierions dans les flots de cet air épaissi, comme un animal terrestre se noie dans la mer. Qui est-ce qui a purifié avec tant de justesse cet air que nous respirons? S'il était plus épais, il nous suffoquerait; comme s'il était plus subtil, il n'aurait pas cette douceur qui fait une nourriture continuelle du dedans de l'homme. Nous éprouverions partout ce qu'on éprouve sur le sommet des montagnes les plus hautes, où la subtilité de l'air ne fournit rien d'assez humide et d'assez nourrissant pour les poumons. Mais quelle puissance invisible excite et apaise si soudainement les tempêtes de ce corps fluide? Celles de la mer n'en sont que les suites. De quel trésor sont tirés les vents qui purifient l'air, qui attiédissent les saisons brûlantes, qui tempèrent la rigueur des hivers, et qui changent en un instant la face du ciel? Sur les ailes de ces vents volent les nuées d'un bout de l'horizon à l'autre. On sait que certains vents règnent en certaines mers dans des saisons précises; ils durent un temps réglé, et il leur en succède d'autres, comme tout exprès, pour rendre les navigations commodes et régulières. Pourvu que les hommes soient patients et aussi ponctuels que les vents, ils feront sans peine les plus longues navigations.

« Voyez-vous ce feu qui paraît allumé dans les astres, et qui répand partout sa lumière? Voyez-vous cette flamme que certaines montagnes vomissent, et que la terre nourrit de soufre dans ses entrailles? Ce même feu demeure paisiblement caché dans les veines des cailloux, et il y attend à éclater, jusqu'à ce que le choc d'un autre l'excite, pour ébranler les villes et les montagnes. L'homme a su l'allumer et l'attacher (*) à tous ses ouvrages pour plier les plus durs métaux, et pour nourrir avec du bois, jusque dans les climats les plus glacés, une flamme qui lui tienne lieu de soleil, quand le soleil s'éloigne de lui. Cette flamme se glisse subtilement dans toutes les semences; elle est comme l'âme de tout ce qui vit; elle consume tout ce qui est impur, et renouvelle ce qu'elle a purifié. Le feu prête sa force aux hommes trop faibles; il enlève tout à coup les édifices et les rochers. Mais veut-on le

(*) *Attacher* est pris ici au sens d'*appliquer*.

borner à un usage plus modéré, il réchauffe l'homme, il cuit les aliments. Les anciens, admirant le feu, ont cru que c'était un trésor céleste que l'homme avait dérobé aux dieux.

« Il est temps d'élever nos yeux vers le ciel. Quelle puissance a construit au-dessus de nos têtes une si vaste et si superbe voûte? Quelle étonnante variété d'admirables objets? C'est pour nous donner un beau spectacle qu'une main toute-puissante a mis devant nos yeux de si grands et de si importants objets... « C'est pour nous faire admirer le Ciel, dit Cicéron, que Dieu a fait l'homme autrement que le reste des animaux. » Il est droit et lève la tête, pour être occupé de ce qui est au-dessus de lui : tantôt nous voyons un azur sombre où les feux les plus purs étincellent; tantôt nous voyons, dans un ciel tempéré, les plus douces couleurs avec des nuances que la peinture ne peut imiter; tantôt nous voyons des nuages, et de toutes les couleurs les plus vives, qui changent à chaque moment cette décoration par les plus beaux accidents de lumière. La succession régulière des jours et des nuits, que fait-elle entendre? Le soleil ne manque jamais depuis tant de siècles à servir les hommes, qui ne peuvent se passer de lui. L'aurore, depuis des milliers d'années, n'a pas manqué une seule fois d'annoncer le jour. Elle commence à point nommé au moment et au lieu réglés. « Le soleil, dit l'Ecriture, sait où il doit se coucher chaque jour. » Par là il éclaire tour à tour les deux côtés du monde et visite tous ceux auxquels il doit ses rayons : le jour est le temps de la société et du travail; la nuit, enveloppant de ses ombres la terre, finit toutes les fatigues et adoucit toutes les peines; elle suspend, elle calme tout, elle répand le silence et le sommeil; en délassant les corps elle renouvelle les esprits... Bientôt le jour revient pour rappeler l'homme au travail et pour ranimer toute la nature.

« Mais, outre le cours si constant qui forme les jours et les nuits, le soleil nous en montre un autre, par lequel il s'approche (*) pendant six mois d'un pôle, et au bout de six mois revient avec la même diligence sur ses pas pour visiter l'autre. Ce bel ordre fait qu'un seul soleil suffit à la terre. S'il était plus grand à la même distance, il embraserait tout le monde; la terre s'en irait en poudre. Si, à la même distance il était moins grand, la terre serait toute glacée et inhabitable. Si, dans la même grandeur, il était plus voisin de nous, il nous enflammerait; si dans la même grandeur, il était plus éloigné de nous, nous ne pourrions subsister dans le globe terrestre, faute de chaleur. Quel compas,

(*) C'est-à-dire il *semble* s'approcher.

dont le tour embrasse le ciel et la terre, a pris des mesures si justes? Cet astre ne fait pas moins de bien à la partie dont il s'éloigne pour la tempérer qu'à celle dont il approche pour la favoriser de ses rayons. Ses rayons bienfaisants fertilisent tout ce qu'ils voient; ce changement fait celui des saisons, dont la variété est si agréable : le printemps fait taire les vents glacés, montre les fleurs et promet les fruits; l'été donne les riches moissons; l'automne donne les fruits promis par le printemps; l'hiver, qui est une espèce de nuit où l'homme se délasse, ne concentre tous les trésors de la terre qu'afin que le printemps suivant les déploie avec toutes les grâces de la nouveauté. Ainsi la nature, diversement parée, donne tour à tour tant de beaux spectacles, qu'elle ne laisse jamais à l'homme le temps de se dégoûter de ce qu'il possède. Mais comment est-ce que le cours du soleil peut être si régulier? Il paraît que cet astre n'est qu'un globe de flamme très-subtile et par conséquent très-fluide. Qui est-ce qui tient cette flamme, si mobile et si impétueuse, dans les bornes précises d'un globe parfait? Quelle main conduit cette flamme dans un chemin si étroit, sans qu'elle s'échappe jamais d'aucun côté? Cette flamme ne tient à rien, et il n'y a aucun corps qui pût ni la guider ni la tenir assujettie; elle consumerait bientôt tout corps qui la tiendrait renfermée dans son enceinte. Où va-t-elle? Qui lui a appris à tourner sans cesse et si régulièrement dans des espaces où rien ne la gêne? Ne circule-t-elle pas autour de nous tout exprès pour nous servir? Que si cette flamme ne tourne pas, et si au contraire c'est nous qui tournons autour d'elle, je demande d'où vient qu'elle est si bien placée dans le centre de l'univers pour être comme le foyer du cœur de toute la nature. Je demande d'où vient que ce globe, d'une matière si subtile, ne s'échappe jamais d'aucun côté dans ces espaces immenses qui l'environnent, et où tous les corps qui sont fluides semblent devoir céder à l'impétuosité de cette flamme.

« Enfin je demande d'où vient que le globe de la terre, qui est si dur, tourne si régulièrement autour de cet astre, dans des espaces où nul corps solide ne le tient assujetti pour régler son cours. Qu'on cherche tant qu'on voudra dans la physique les raisons les plus ingénieuses pour expliquer ce fait : toutes ces raisons (supposé même qu'elles soient vraies) se tourneront en preuves de la Divinité. Plus ce ressort qui conduit la machine de l'univers est juste, simple, constant, assuré et fécond en effets utiles, plus il faut qu'une main très-puissante et très-industrieuse ait su choisir ce ressort, le plus parfait de tous.

« Mais regardons encore une fois ces voûtes immenses où

brillent les astres, et qui couvrent nos têtes. Si ce sont des voûtes solides, qui en est l'architecte? Qui est-ce qui a attaché tant de grands corps lumineux à certains endroits de ces voûtes de distance en distance? Qui est-ce qui fait tourner ces voûtes si régulièrement autour de nous? Si, au contraire, les cieux ne sont que des espaces immenses remplis de corps fluides, comme l'air qui nous environne, d'où vient que tant de corps solides y flottent sans s'enfoncer jamais et sans se rapprocher jamais les uns des autres? Depuis tant de siècles que nous avons des observations astronomiques, on en est encore à découvrir le moindre dérangement dans les cieux (*). Un corps fluide donne-t-il un arrangement si constant et si régulier aux corps qui nagent circulairement dans son enceinte? Mais que signifie cette multitude presque innombrable d'étoiles? La profusion avec laquelle la main de Dieu les a répandues sur son ouvrage fait voir qu'elles ne coûtent rien à sa puissance. Il en a semé les cieux comme un prince magnifique répand l'argent à pleines mains, ou comme il met des pierreries sur un habit. Que quelqu'un dise tant qu'il lui plaira que ce sont autant de mondes semblables à la terre que nous habitons; je le suppose pour un moment (**). Combien doit-il être puissant et sage celui qui fait des mondes aussi innombrables que les grains de sable qui couvrent les rivages des mers, et qui conduit sans peine, pendant tant de siècles, tous ces mondes errants, comme un berger conduit son troupeau! Si, au contraire, ce sont seulement des flambeaux allumés pour luire à nos yeux dans ce petit globe qu'on nomme la terre, quelle puissance, que rien ne lasse et à qui rien ne coûte! Quelle profusion, pour donner à l'homme, dans ce petit coin de l'univers, un spectacle si étonnant!

« Mais parmi ces astres j'aperçois la lune, qui semble partager avec le soleil le soin de nous éclairer. Elle se montre à point nommé, avec toutes les étoiles, quand le soleil est obligé d'aller ramener le jour dans l'autre hémisphère. Ainsi, la nuit même, malgré ses ténèbres, a une lumière, sombre à la vérité, mais douce et utile. Cette lumière est empruntée du soleil, quoique absent. Ainsi tout est ménagé dans l'univers avec un si bel art, qu'un globe voisin de la terre, et aussi ténébreux qu'elle par lui-même, sert néanmoins à lui renvoyer les rayons qu'il reçoit du soleil, et que

(*) Les calculs de nos plus savants astronomes prouvent, en effet, que les comètes mêmes ont des retours réglés.

(**) De récentes observations prouvent que les astres qu'on prenait pour des étoiles fixes sont des planètes d'une grandeur prodigieuse, tournant autour d'un soleil qui ne nous paraît qu'une étoile.

ce soleil éclaire par la lune les peuples qui ne peuvent le voir pendant qu'il doit en éclairer d'autres.

« Le mouvement des astres, dira-t-on, est réglé par des lois immuables. Mais c'est ce fait même qui prouve ce que je veux établir. Qui est-ce qui a donné à la nature des lois tout ensemble si constantes et si salutaires, des lois si simples qu'on est tenté de croire qu'elles s'établissent d'elles-mêmes, et si fécondes en effets utiles qu'on ne peut s'empêcher d'y reconnaître un art merveilleux? D'où nous vient la conduite de cette machine universelle, qui travaille sans cesse pour nous, sans que nous y pensions? A qui attribuerons-nous l'assemblage de tant de ressorts si profonds et si bien concertés, et de tant de corps grands et petits, visibles et invisibles, qui conspirent également pour nous servir? Le moindre atome de cette machine qui viendrait à se déranger démonterait toute la nature. Les ressorts d'une montre ne sont point liés avec tant d'industrie et tant de justesse. Quel est donc ce dessein si étendu, si suivi, si beau, si bienfaisant? La nécessité de ces lois, loin de m'empêcher d'en chercher l'auteur, ne fait qu'augmenter ma curiosité et mon admiration. Il fallait qu'une main également industrieuse et puissante mît dans son ouvrage un ordre également simple et fécond, constant et utile. Je ne crains donc pas de dire avec l'Écriture que chaque étoile se hâte d'aller où le Seigneur l'envoie, et que, quand il parle, elles répondent avec tremblement : Nous voici, *Ecce adsumus.* »

La seconde partie du *Traité* est toute métaphysique. Par la force et la profondeur du raisonnement, elle porte la conviction dans les esprits accoutumés à suivre une déduction rigoureuse. Mais elle s'adresse aussi au cœur, et là où l'on ne cherchait qu'un argument en forme, on trouve un élan sublime, un cri d'amour, une prière ardente, où l'âme de Fénelon se répand tout entière: On aspire avec lui à posséder la vérité qu'il a fait connaître, lorsqu'il laisse échapper ce soupir de l'espérance chrétienne : « Quand sera-ce, Seigneur? O beau jour sans nuage et sans fin, dont vous serez vous-même le soleil, et où vous coulerez au travers de mon cœur comme un torrent de volupté! A cette douce espérance, mes os tressaillent et s'écrient : *Qui est semblable à vous?* mon cœur se fond, et ma chair tombe en défaillance, ô Dieu de mon cœur et mon éternelle portion! »

LETTRES SUR LA RELIGION.

Vers ses dernières années, Fénelon engagea une correspondance avec le duc d'Orléans, qui fut depuis régent du royaume,

sur de graves questions auxquelles la révélation seule peut répondre. C'est à ce commerce que nous devons les *Lettres sur la religion*.

Les *Lettres sur la religion* sont un complément naturel du *Traité de l'existence de Dieu*. Fénelon n'y prouve pas seulement qu'il existe un Être créateur; il y démontre encore la nécessité d'un culte intérieur et extérieur; il y traite par conséquent du Christianisme et de la véritable Église. Il y a moins ici de cette abondance de sentiments, de ces riches couleurs, de ces vives descriptions qui embellissent les pages de l'ouvrage précédent; les ornements y sont répandus d'une main plus sobre; en revanche, Fénelon y met en œuvre sa merveilleuse sagacité pour l'intelligence et le développement des idées abstraites. On y trouve cette logique pressante et lumineuse dont il donne tant d'exemples dans ses débats avec Bossuet; et l'on peut dire que les *Lettres sur la religion* sont le modèle d'une discussion sincère et convaincante.

TRAITÉ DE L'ÉDUCATION DES FILLES.

Fénelon était supérieur des *Nouvelles Catholiques* lorsqu'il composa son *Traité de l'éducation des filles*. C'est le premier ouvrage qu'il ait publié ou plutôt qu'on ait publié de lui sans sa participation.

Fénelon voyait ce sexe délicat et sensible, que la nature a formé pour alléger nos peines, idolâtré dans nos mœurs, et toujours tyrannisé par nos institutions, condamné par nos préjugés à opter entre la honte de l'ignorance et le ridicule du savoir, réduit au don fugitif de plaire, sans oser presque jamais prétendre à suppléer aux charmes par les agréments de l'esprit. Il lutta seul contre son siècle. Son *Traité de l'éducation des filles* devint presque aussitôt le manuel des épouses et des mères; et c'est à cette époque que la société nous présente, en France, les grâces unies aux talents dans plusieurs femmes célèbres, qui ont remplacé, par leur influence sur le caractère de notre littérature, l'empire que leur sexe avait exercé autrefois sur l'esprit national de notre ancienne chavalerie.

Fénelon n'avait d'abord écrit cet ouvrage que pour répondre aux pieuses intentions de Mme la duchesse de Beauvilliers, mère de huit filles, et ne songeait pas à le rendre public. Heureusement il tomba en des mains généreuses. Le duc de Beauvilliers, jugeant qu'il pouvait devenir un livre élémentaire pour toutes les familles, le fit imprimer en 1687. Nous devons à cette innocente

trahison un beau livre de plus, un chef-d'œuvre de délicatesse, de grâce et de génie.

LE TÉLÉMAQUE.

Fénelon, épris des beautés de Virgile et d'Horace, y cherche avant tout ces traits d'une vérité naïve et passionnée, qu'il trouvait encore plus dans Homère, et qu'il appelait lui-même *cette aimable simplicité du monde naissant.* Les Grecs lui paraissant plus rapprochés de cette première époque, il les étudie, il les imite de préférence. Homère, Xénophon et Platon lui inspirèrent le *Télémaque.* On se tromperait de croire que Fénelon n'est redevable à la Grèce que du charme des fictions d'Homère : l'idée du beau moral dans l'éducation d'un jeune prince, ces entretiens philosophiques, ces épreuves de courage, de patience, cette humanité dans la guerre, le respect des serments, toutes ces idées bienfaisantes sont empruntées à la *Cyropédie.* Dans les théories sur le bonheur des peuples, dans le plan d'un État réglé comme une famille, on reconnaît l'imagination et la philosophie de Platon. Mais il est permis de croire que Fénelon, corrigeant les fables d'Homère par la sagesse de Socrate, et formant cet heureux mélange des plus riantes fictions, de la philosophie la plus pure, de la politique la plus humaine, peut balancer, par le charme de cette réunion, la gloire de l'invention qu'il cède à chacun de ses modèles. Sans doute Fénelon a partagé les défauts de ceux qu'il imitait; et si les combats de Télémaque ont la grandeur et le feu des combats de l'*Iliade*, Mentor parle quelquefois aussi longuement qu'un héros d'Homère; et quelquefois les détails d'une morale un peu commune rappellent les longs entretiens de la *Cyropédie.* En considérant le *Télémaque* comme une inspiration des Muses grecques, il semble que le génie de Fénelon en reçoit une force qui ne lui était pas naturelle. La véhémence de Sophocle s'est conservée tout entière dans les sauvages imprécations de Philoctète. L'amour brûle dans le cœur d'Eucharis comme dans les vers de Théocrite. Quoique la belle antiquité paraisse avoir été moissonnée tout entière pour composer le *Télémaque*, il reste à l'auteur quelque gloire de l'invention, sans compter ce qu'il y a de créateur dans l'imitation des beautés étrangères, inimitables avant et après Fénelon. Rien n'est plus beau que l'ordonnance du *Télémaque*, et l'on ne trouvera pas moins de grandeur dans l'idée générale que de goût et de dextérité dans la réunion et dans le contraste des épisodes. Les chastes et modestes amours d'Antiope, introduites à la fin du poëme, corrigent d'une manière sublime

les emportements de Calypso; et l'intérêt de la passion se trouve deux fois reproduit sous l'image de la fureur, et sous celle de la vertu. Mais comme le *Télémaque* est surtout un livre de morale politique, ce que l'auteur peint avec le plus de force, c'est l'ambition, cette maladie des rois qui fait mourir les peuples, l'ambition grande et généreuse dans Sésostris, l'ambition imprudente dans Idoménée, l'ambition tyrannique et misérable dans Pygmalion, l'ambition barbare, hypocrite, impie, dans Adraste. Le dernier caractère, supérieur au Mézence de Virgile, est tracé avec une vigueur d'imagination qu'aucune vérité historique ne saurait surpasser. Cette invention des personnages n'est pas moins rare que l'invention générale du plan. Le caractère le plus heureux, dans cette riche variété de portraits, c'est celui du jeune Télémaque, plus développé, plus agissant que le Télémaque de l'*Odyssée*. Il réunit tout ce qui peut surprendre, attacher, instruire; dans l'âge des passions, il est sous la garde de la sagesse qui le laisse faillir, parce que les fautes sont l'éducation des hommes; il a l'orgueil du trône, l'emportement de l'héroïsme et la candeur de la première jeunesse. Ce mélange de hauteur et de naïveté, de force et de soumission, forme peut-être le caractère le plus touchant et le plus aimable qu'ait inventé la Muse épique; et sans doute un grand maître dans l'art de peindre et de toucher, Rousseau, a senti ce charme prodigieux, lorsqu'il a supposé que Télémaque serait, aux yeux de la pudeur et de l'innocence, le modèle idéal digne d'un premier amour.

De grands critiques ont souvent répété que le héros d'un poëme ou d'une tragédie ne doit pas être parfait. Ils ont admiré dans l'Achille d'Homère, dans le Renaud du Tasse, l'intérêt des fautes et des passions; mais ils n'ont pas prévu l'intérêt non moins neuf et plus moral que présenterait un caractère qui, mélangé d'abord de toutes les faiblesses humaines, paraîtrait s'en dégager insensiblement, et se développerait en s'épurant. On blâme dans Grandisson l'uniformité de la sagesse et de la vertu, la monotonie de la perfection. Le caractère de Télémaque offre le charme de la vertu et les vicissitudes de la faiblesse; il n'en a pas moins de mouvement parce qu'il tend à la perfection. Il s'anime et se perfectionne à la fois; et l'intérêt qu'on éprouve est agité comme la lutte des passions, et doux comme le triomphe de la vertu. Sans doute Fénelon, dans cette forme donnée au caractère principal, cherchait avant tout l'instruction de son élève. Mais il créait en même temps une des conceptions les plus intéressantes et les plus neuves de l'épopée. Pour achever de saisir dans le *Télémaque*, trésor des richesses antiques, la part d'in-

vention qui appartient à l'auteur moderne, il faudrait comparer l'enfer et l'Elysée de Fénelon avec les mêmes peintures tracées par Homère et par Virgile. Quelle que soit la sublimité du silence d'Ajax, quelle que soit la grandeur et la perfection du sixième livre de l'*Énéide*, on sentirait tout ce que Fénelon a créé de nouveau, ou plutôt tout ce qu'il a puisé dans les mystères chrétiens, par un art admirable, ou par un souvenir involontaire. La plus grande de ces beautés inconnues à l'antiquité, c'est l'invention de douleurs et de joies spirituelles, substituée à la peinture faible ou bizarre de maux et de félicités physiques. C'est là que Fénelon est sublime, et saisit mieux que le Dante le secours si neuf et si grand du christianisme. Rien n'est plus philosophique et plus terrible que les tortures morales qu'il place dans le cœur des coupables; et, pour rendre ces inexprimables douleurs, son style acquiert un degré d'énergie que l'on n'attendait pas de lui, et que l'on ne trouve dans aucun autre. Mais lorsque, délivré de ces affreuses peintures, il peut reposer sa douce et bienfaisante imagination sur la demeure des justes, alors on entend des sons que la voix humaine n'a jamais égalés, et quelque chose de céleste s'échappe de son âme enivrée de la joie qu'elle décrit. Ces idées-là sont absolument étrangères au génie antique; c'est l'extase de la charité chrétienne; c'est une religion toute d'amour interprétée par l'âme douce et tendre de Fénelon. C'est le *pur amour* donné pour récompense aux justes dans l'Elysée mythologique. Aussi, lorsque de nos jours un écrivain célèbre a voulu retracer le paradis chrétien, il a dû sentir plus d'une fois qu'il était devancé par l'anachronisme de Fénelon; et malgré les efforts d'une riche imagination et l'emploi plus facile et plus libre des idées chrétiennes, il a été obligé de se rejeter sur des images moins heureuses, et il n'a mérité que le second rang. L'Elysée de Fénelon est une des créations du génie moderne; nulle part la langue française ne paraît plus flexible et plus mélodieuse.

« Comme les méchants princes souffraient dans le Tartare des supplices infiniment plus rigoureux que les autres coupables d'une condition privée, aussi les bons rois jouissaient dans les Champs-Elysées d'un bonheur infiniment plus grand que celui du reste des hommes qui avaient aimé la vertu sur la terre.

« Télémaque s'avança vers ces rois qui étaient dans des bocages odoriférants, sur des gazons toujours renaissants et fleuris ; mille petits ruisseaux d'une onde pure arrosaient ces beaux lieux, et y faisaient sentir une délicieuse fraîcheur; un nombre infini d'oiseaux faisaient résonner ces bocages de leurs doux chants. On voyait tout ensemble les fleurs du printemps qui naissaient sous

les pas, avec les plus riches fruits de l'automne, qui pendaient des arbres. Là, jamais on ne ressentit les ardeurs de la furieuse canicule : là, jamais les noirs aquilons n'osèrent souffler ni faire sentir les rigueurs de l'hiver. Ni la guerre altérée de sang, ni la cruelle envie qui mord d'une dent venimeuse, et qui porte des vipères entortillées dans son sein et autour de ses bras, ni les jalousies, ni les défiances, ni la crainte, ni les vains désirs n'approchent jamais de cet heureux séjour de la paix. Le jour n'y finit point, et la nuit avec ses sombres voiles y est inconnue : une lumière pure et douce se répand autour des corps de ces hommes justes, et les environne de ses rayons comme d'un vêtement. Cette lumière n'est point semblable à la lumière sombre qui éclaire les yeux des misérables mortels, et qui n'est que ténèbres; c'est plutôt une gloire céleste qu'une lumière : elle pénètre plus subtilement les corps les plus épais que les rayons du soleil ne pénètrent le plus pur cristal; elle n'éblouit jamais : au contraire, elle fortifie les yeux, et porte dans le fond de l'âme je ne sais quelle sérénité : c'est d'elle seule que les hommes bienheureux sont nourris; elle sort d'eux et elle y entre; elle les pénètre et s'incorpore à eux comme les aliments s'incorporent à nous. Ils la voient, ils la sentent, ils la respirent; elle fait naître en eux une source intarissable de paix et de joie : ils sont plongés dans cet abîme de délices comme les poissons dans la mer, ils ne veulent plus rien, ils ont tout sans rien avoir; car le goût de lumière pure apaise la faim de leur cœur. Tous leurs désirs sont rassasiés, et leur plénitude les élève au-dessus de tout ce que les hommes vides et affamés cherchent sur la terre : toutes les délices qui les environnent ne leur sont rien, parce que le comble de leur félicité, qui vient du dedans, ne leur laisse aucun sentiment pour ce qu'ils voient de délicieux au dehors. Ils sont tels que les dieux, qui, rassasiés de nectar et d'ambroisie, ne daigneraient pas se nourir des viandes grossières qu'on leur présenterait à la table la plus exquise des hommes mortels. Tous les maux s'enfuient loin de ces lieux tranquilles : la mort, la maladie, la pauvreté, la douleur, les regrets, les remords, les craintes, les espérances mêmes, qui coûtent souvent autant de peines que les craintes, les divisions, les dégoûts, les dépits, ne peuvent y avoir aucune entrée.

« Les hautes montagnes de Thrace, qui, de leurs fronts couverts de neige et de glace depuis l'origine du monde, fendent les nues, seraient renversées de leurs fondements posés au centre de la terre, que les cœurs de ces hommes justes ne pourraient pas même être émus : seulement ils ont pitié des misères qui accablent

les hommes vivant dans le monde; mais c'est une pitié douce et paisible qui n'altère en rien leur immuable félicité. Une jeunesse éternelle, une félicité sans fin, une gloire toute divine, est peinte sur leur visage; mais leur joie n'a rien de folâtre et d'indécent : c'est une joie douce, noble, pleine de majesté; c'est un goût sublimé de la vérité et de la vertu qui les transporte. Ils sont sans interruption, à chaque moment, dans le même saisissement de cœur où est une mère qui revoit son cher fils qu'elle avait cru mort; et cette joie, qui échappe bientôt à la mère, ne s'enfuit jamais du cœur de ces hommes; jamais elle ne languit un instant; elle est toujours nouvelle pour eux : ils ont le transport de l'ivresse, sans en avoir le trouble et l'aveuglement.

« Ils s'entretiennent ensemble de ce qu'ils voient et de ce qu'ils goûtent, ils foulent à leurs pieds les molles délices et les vaines grandeurs de leur ancienne condition qu'ils déplorent; ils repassent avec plaisir ces tristes mais courtes années, où ils ont eu besoin de combattre contre eux-mêmes et contre le torrent des hommes corrompus, pour devenir bons; ils admirent le secours des dieux qui les ont conduits, comme par la main, à la vertu, au milieu de tant de périls. Je ne sais quoi de divin coule sans cesse au travers de leurs cœurs, comme un torrent de la divinité même qui s'unit à eux; ils voient, ils goûtent qu'ils sont heureux, et sentent qu'ils le seront toujours. Ils chantent les louanges des dieux, et ils ne font tous ensemble qu'une seule voix, une seule pensée, un seul cœur : une même félicité fait comme un flux et reflux dans ces âmes unies.

« Dans ce ravissement divin, les siècles coulent plus rapidement que les heures parmi les mortels; et cependant mille et mille siècles écoulés n'ôtent rien à leur félicité toujours nouvelle et toujours entière. Ils règnent tous ensemble, non sur des trônes que la main des hommes peut renverser, mais en eux-mêmes avec une puissance immuable; car ils n'ont plus besoin d'être redoutables par une puissance empruntée d'un peuple vil et misérable. Ils ne portent plus ces vains diadèmes, dont l'éclat cache tant de craintes et de noirs soucis : les dieux mêmes les ont couronnés de leurs propres mains avec des couronnes que rien ne peut flétrir. »

Les plus belles pages du *Phédon,* dit Chateaubriand, sont moins divines que cette peinture. L'Elysée de Fénelon est véritablement un paradis chrétien. Comparez cette description à l'Elysée de l'*Enéide,* et vous verrez quels progrès le Christianisme a fait faire à la raison et au cœur de l'homme. (*Génie du Christianisme.*)

Le style du *Télémaque* a éprouvé beaucoup de critiques; Voltaire en a donné l'exemple avec goût. Il est certain que cette diction si naturelle, si doucement animée, quelquefois si énergique et si hardie, est entremêlée de détails faibles et languissants; mais ils disparaissent dans le tissu fort et délicat du style. L'intérêt du poëme conduit le lecteur, et de grandes beautés le raniment et le transportent. Quant à ceux qui s'offensent de quelques mots répétés, de quelques constructions négligées, qu'ils sachent que la beauté du langage n'est pas dans une correction sévère et calculée, mais dans un choix de paroles simples, heureuses et expressives, dans une harmonie libre et variée qui accompagne le style, et le soutient comme l'accent soutient la voix, enfin dans une douce chaleur partout répandue, comme l'âme et la vie du discours. Tous ces mérites composent la diction du *Télémaque*, et, réunis à la beauté du plan, ils forment un des ouvrages les plus originaux de la littérature moderne. (*M. Villemain, Notice sur Fénelon.*)

« On trouve encore à louer, dit M. Nisard, par l'intention de l'auteur, sa retenue dans la peinture de l'amour. Si les traits généraux en sont d'ailleurs exacts, et si la vérité se fait sentir sous la chasteté des images, comment ne pas savoir gré à Fénelon de n'avoir pas chatouillé, par de fortes peintures de cette passion, un jeune cœur qu'il formait pour y résister? Ne point toucher à l'amour dans un plan d'éducation eût été d'un précepteur éludant le plus délicat de ses devoirs; le peindre trop au vif, c'était risquer de faire sortir le mal du remède même. L'esprit infini de Fénelon et ce tact admirable que donne la vertu lui suggérèrent une peinture modérée qui avertissait son élève sans le troubler, et qui le prévenait contre l'amour avant qu'il eût à s'en défendre. Ce mérite de discrétion est d'ailleurs commun à tout l'ouvrage. Tout ce qui est du monde s'y voit au naturel, et il ne s'y voit rien qui fasse baisser les yeux. Nos biens et nos maux, nos ambitions, nos poursuites, les difficultés de la vertu, les douceurs du plaisir si rapides et sitôt changées en amertumes, tout y est peint avec une liberté chaste qui donne la connaissance sans la faire payer de l'innocence. Tant de périls qui nous sont signalés par ce livre, tant d'embûches, tant d'issues si surprenantes des desseins les mieux calculés, tant d'attention à avoir sur soi-même pour se garder des autres et de soi, tout cela nous ferait haïr le monde, ou nous en donnerait trop de crainte, si en même temps, par la beauté du spectacle des choses humaines, par la douceur que Fénelon a su attacher à l'activité, au devoir, aux victoires remportées sur

soi, au bien qu'on fait, à l'espérance, on ne se sentait porté d'une généreuse ardeur à affronter les combats qui nous y attendent. L'impression générale que doit recevoir de la lecture du *Télémaque* tout jeune homme intelligent est un mélange d'appréhension et de résolution, qui le prépare efficacement pour les luttes de la vie. » (*Histoire de la littérature française.*)

Nous devons le *Télémaque* à l'infidélité d'un valet de chambre qui l'écrivait sous la dictée de l'auteur et le fit imprimer furtivement, en 1698, lorsqu'il ne s'étendait point encore au delà du séjour de Télémaque dans l'île de Calypso. On sait avec quelle rigueur cet ouvrage fut traité du vivant de Louis XIV. L'envie y cherchait alors de malignes allusions; la postérité, plus équitable, n'y a vu que des leçons utiles au genre humain. Voici, au reste, ce qu'en dit Fénelon lui-même dans une lettre écrite en 1710 au Père le Tellier : « Pour *Télémaque*, c'est une narration fabuleuse en forme de poëme héroïque, comme ceux d'Homère et de Virgile, où j'ai mis les principales instructions qui conviennent à un prince que sa naissance destine à régner. Je l'ai fait dans un temps où j'étais charmé des marques de bonté et de confiance dont le roi me comblait. Il aurait fallu que j'eusse été non-seulement l'homme le plus ingrat, mais encore le plus insensé, pour y vouloir faire des portraits satiriques et insolents. J'ai horreur de la seule pensée d'un tel dessein. Plus on lira cet ouvrage, plus on verra que j'ai voulu dire tout, sans peindre personne de suite. » Quoi qu'il en soit, on peut dire avec Mme de Staal, que le livre de *Télémaque* était alors une action courageuse.

AVENTURES D'ARISTONOÜS.

Les *Aventures d'Aristonoüs* respirent ce charme attendrissant qui n'est donné qu'à quelques hommes, à Virgile, à Racine, à Fénelon; dans ce morceau de quelques pages on devinerait l'auteur du *Télémaque*, comme dans le dialogue de *Sylla* et d'*Eucrate* on reconnait Montesquieu. Il n'appartient qu'aux hommes véritablement supérieurs de pouvoir renfermer ainsi dans un cadre très-étroit l'essai de tout leur génie. (*M. Villemain.*)

EXAMEN DE LA CONSCIENCE D'UN ROI.

Ce recueil est, comme on sait, le fruit de la correspondance secrète de l'archevêque de Cambrai et du duc de Bourgogne. Le jeune prince le lisait souvent; mais il le remettait aussitôt au

duc de Beauvilliers, dont la veuve le rendit à la famille de Fénelon. C'est qu'on pouvait y apercevoir, en effet, plus de prétendues allusions que dans le *Télémaque*. Fénelon déchire ici tous les voiles de ses fictions. Ce n'est plus à un enfant, c'est à la conscience du chrétien qu'il s'adresse. Il appelle son élève au moment de vérité, de repentir et de miséricorde, où l'homme, prosterné devant le tribunal sacré, se dénonce lui-même à son juge, qui devient aussitôt son médiateur charitable et le réconcilie avec Dieu, au nom duquel il lui pardonne ses erreurs et ses fautes? Cet ouvrage, que la Harpe appelle, à juste titre, l'abrégé de la sagesse et le catéchisme des princes, ne fut imprimé qu'en 1747.

DIALOGUES SUR L'ÉLOQUENCE.

Ce n'est également qu'après la mort de leur auteur qu'on a connu les *Dialogues sur l'éloquence*. Fénelon avait beaucoup réfléchi sur l'art oratoire et sur l'éloquence de la chaire; et ses études, à cet égard, se retrouvent dans *trois dialogues* à la manière de Platon, remplis de raisonnements empruntés à ce philosophe, et surtout écrits avec une grâce qui semble lui avoir été dérobée. Nous n'avons dans notre langue aucun traité de l'art oratoire qui renferme plus d'idées saines, ingénieuses et neuves, une impartialité plus sévère et plus hardie dans ses jugements. Le style en est simple, agréable, varié, éloquent à propos, et mêlé de cet enjouement délicat dont les anciens savaient tempérer la sévérité didactique. On y sent partout ce goût exquis de simplicité, cet amour pour le beau simple qui fait le caractère inimitable des écrits de Fénelon. (*M. Villemain.*)

LETTRE A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

La *Lettre* à l'Académie *sur l'éloquence* ne renferme que la même doctrine appliquée avec plus d'étendue, ornée de développements nouveaux, énoncée partout avec cette autorité douce et persuasive d'un homme de génie vieillissant, qui discute peu, qui se souvient, qui juge; aucune lecture plus courte ne présente un choix plus riche et plus heureux de souvenirs et d'exemples. Fénelon les cite avec éloquence parce qu'ils sortent de son âme plus que de sa mémoire; on voit que l'antiquité lui échappe de toutes parts. Mais parmi tant de beautés, il revient à celles qui sont les plus douces, les plus naturelles, les plus naïves;

et alors, pour exprimer ce qu'il éprouve, il a des paroles d'une grâce inimitable.

Cette *Lettre à l'Académie*, les *Dialogues sur l'éloquence*, quelques *Lettres à Lamotte sur Homère et sur les anciens*, placeraient Fénelon au premier rang parmi les critiques, et servent à expliquer la simplicité originale de ses propres écrits. (*M. Villemain.*)

ENTRETIENS AFFECTIFS SUR LES PRINCIPALES FÊTES DE L'ANNÉE.

Les *Entretiens affectifs* sont des élans passionnés de l'âme chrétienne vers son divin auteur. Elle vient en sa présence, elle se recueille, elle adore en silence la profondeur du mystère. Puis, tout à coup, elle semble percer le voile qui lui dérobe de si grandes vérités ; il se fait comme une grande lumière. Elle voit, elle comprend, elle embrasse l'objet de ses saintes ardeurs ; elle se remplit, elle s'enivre du divin esprit. Elle s'écrie : « Mon Dieu, je viens à vous, et je ne me lasse point d'y venir ; je n'ai rien en moi, et je trouve tout en vous seul. » C'est partout enfin ce style éloquemment mystique qu'on trouve quelquefois dans Bossuet, mais qui semble appartenir en propre à Fénelon, et qui est comme le langage naturel de son cœur.

INSTRUCTIONS ET AVIS SUR DIFFÉRENTS POINTS DE LA MORALE ET DE LA PERFECTION CHRÉTIENNE.

Le titre seul de ces petits morceaux en indique suffisamment le sujet. Dans ce siècle de toutes les grandeurs, parmi les distractions infinies du monde, au milieu des plaisirs enivrants de la cour la plus brillante, bien des âmes soupiraient après le vrai bonheur, celui que donne la pratique des vertus chrétiennes. D'autres, qui s'étaient toujours conservées pures, gémissaient d'autant plus de se voir sans cesse en proie à tous les périls, et liées par des chaînes d'or. Elles se souvenaient de ces mots du Sauveur : « Soyez parfait comme votre Père céleste est parfait. » Effrayées de leur triste condition, elles s'adressaient à un homme d'une piété éclairée, d'une charité inépuisable, à Fénelon, qui leur enseignait à espérer, à sanctifier les actions les plus ordinaires de leur vie et jusqu'à leurs divertissements.

ESSAI PHILOSOPHIQUE SUR LE GOUVERNEMENT CIVIL.

On s'est plu souvent, en politique, à opposer l'un à l'autre Bossuet et Fénelon, en représentant le premier comme le défen-

seur outré de l'autorité absolue, le second comme le champion d'idées plus libérales. Au fond pourtant leurs principes sont les mêmes. Fénelon dit, comme Bossuet : « Il faut que tout gouvernement soit absolu. » Il s'explique : « Je n'entends point par *absolu* un pouvoir arbitraire de faire tout ce qu'on veut, sans autre règle et sans autre raison que la volonté despotique d'un seul ou de plusieurs hommes; à Dieu ne plaise que j'attribue un tel pouvoir à la créature!..... Par le pouvoir *absolu*, je n'entends autre chose qu'une puissance qui juge en dernier ressort. » C'est encore la pensée de Bossuet. Fénelon ajoute : « Les formes du gouvernement peuvent être indifférentes et plus ou moins parfaites. » C'est ce que affirme aussi Bossuet, et en même temps c'est ce qui explique comment il pouvait voir dans la *monarchie* absolue de Louis XIV l'idéal du gouvernement que Fénelon n'y trouvait pas sans doute. Tous deux, du reste, parce qu'ils sont chrétiens, condamnent avec la même force l'indépendance qui devient de l'anarchie; tous deux reconnaissent avec saint Paul qu'il faut obéir aux puissances, parce que toute puissance vient du ciel; tous deux enfin rehaussent le titre de sujet et montrent combien il peut devenir noble pour un chrétien. Le chrétien, en effet, n'obéit pas à un homme en temps qu'homme, il obéit à Dieu dans la personne d'un homme qui le représente pour lui sur la terre. C'est là ce qui ressort de la *Politique tirée des propres paroles de l'Écriture sainte,* aussi bien que de l'*Essai philosophique sur le gouvernement civil*. Est-ce là, d'un côté ou de l'autre, prêcher la servitude? Quoi de plus véritablement libre, au contraire, que celui qui peut dire à chaque instant comme Joad !

Je crains Dieu... et n'ai point d'autre crainte.

FABLES.

La Fontaine dit quelque part qu'il *se sert d'animaux pour instruire les hommes.* Fénelon, qui, comme écrivain, n'était pas sans rapport avec le *bonhomme*, qui aimait ses fables et qui s'était amusé à en traduire quelques-unes dans un latin élégant, qui, plus tard, déplorait, avec l'accent sincère et touchant de la douleur, la mort du fabuliste, Fénelon se servait quelquefois aussi d'animaux pour instruire son royal élève. Toutes ses fables sont destinées à peindre le jeune prince à lui-même sous des noms supposés et à lui faire envisager ses défauts pour mieux lui en inspirer l'aversion. Il n'y faut pas chercher de morale plus générale, ni se placer, pour juger ces petites compositions, à un autre

point de vue que celui de l'auteur, sous peine de s'en faire une idée fausse.

L'ABEILLE ET LA MOUCHE.

Un jour une abeille aperçut une mouche auprès de sa ruche. « Que viens-tu faire ici, lui dit-elle d'un ton furieux. Vraiment, c'est bien à toi, vil animal, à te mêler avec les reines de l'air! — Tu as raison, répondit froidement la mouche, on a toujours tort de s'approcher d'une nation aussi fougueuse que la vôtre. — Rien n'est plus sage que nous, dit l'abeille : nous seules avons des lois et une république bien policées; nous ne broutons que des fleurs odoriférantes; nous ne faisons que du miel délicieux, qui égale le nectar. Ote-toi de ma présence, vilaine mouche importune, qui ne fais que bourdonner et chercher ta vie sur des ordures. — Nous vivons comme nous pouvons, répondit la mouche : la pauvreté n'est pas un vice, mais la colère en est un grand. Vous faites du miel qui est doux, mais votre cœur est toujours amer; vous êtes sages dans vos lois, mais emportées dans votre conduite. Votre colère, qui pique vos ennemis, vous donne la mort, et votre folle cruauté vous fait plus de mal qu'à personne. Il vaut mieux avoir des qualités moins éclatantes, avec plus de modération. »

LES DEUX RENARDS.

Deux renards entrèrent la nuit par surprise dans un poulailler; ils étranglèrent le coq, les poules et les poulets; après ce carnage, ils apaisèrent leur faim. L'un, qui était jeune et ardent, voulait tout dévorer; l'autre, qui était un vieux avare, voulait garder quelque provision pour l'avenir. Le vieux disait : « Mon enfant, l'expérience m'a rendu sage; j'ai vu bien des choses depuis que je suis au monde. Ne mangeons pas tout notre bien en un seul jour. Nous avons fait fortune, et c'est un trésor que nous avons trouvé, il faut le ménager. » Le jeune répondit : « Je veux tout manger pendant que j'y suis, et me rassasier pour huit jours, car pour ce qui est de revenir ici, chansons! il n'y fera pas bon demain : le maître, pour venger la mort de ses poules, nous assommerait. » Après cette conversation, chacun prend son parti. Le jeune mange tant qu'il se crève, et peut à peine aller mourir dans son terrier. Le vieux, qui se croit bien plus sage de modérer ses appétits et de vivre d'économie, veut, le lendemain, retourner à sa proie, et est assommé par le maître.

Ainsi chaque âge a ses défauts : les jeunes gens sont fougueux et insatiables dans leurs plaisirs; les vieux sont incorrigibles dans leur avarice.

LES ABEILLES.

Un jeune prince, au retour des zéphirs, lorsque toute la nature se ranime, se promenait dans un jardin délicieux; il entendit un grand bruit et aperçut une ruche d'abeilles. Il s'approche de ce spectacle, qui était nouveau pour lui; il vit avec étonnement l'ordre, le soin et le travail de cette petite république. Les cellules commençaient à se former et à prendre une figure régulière. Une partie des abeilles les remplissaient de leur doux nectar; les autres apportaient les fleurs qu'elles avaient choisies entre toutes les richesses du printemps. L'oisiveté et la paresse étaient bannies de ce petit état; tout y était en mouvement, mais sans confusion et sans trouble. Les plus considérables d'entre les abeilles conduisaient les autres, qui obéissaient sans murmure et sans jalousie contre celles qui étaient au-dessus d'elles. Pendant que le jeune prince admirait ces objets qu'il ne connaissait pas encore, une abeille, que toutes les autres reconnaissaient pour leur reine, s'approcha de lui et lui dit : « La vue de nos ouvrages et notre conduite vous réjouit, mais elle doit encore plus vous instruire. Nous ne souffrons point chez nous le désordre ni la licence; on n'est considérable parmi nous que par son travail et par les talents qui peuvent être utiles à notre république : le mérite est la seule voie qni élève aux premières places. Nous ne nous occupons nuit et jour qu'à des choses dont les hommes retirent toute l'utilité. Puissiez-vous être un jour comme nous, et mettre dans le genre humain l'ordre que vous admirez chez nous! Vous travaillerez par là à son bonheur et au vôtre; vous remplirez la tâche que le destin vous a imposée, car vous ne serez au-dessus des autres que pour les protéger, que pour écarter les maux qui les menacent, que pour leur procurer tous les biens qu'ils ont droit d'attendre d'un gouvernement vigilant et paternel.

LA MÉTEMPSYCOSE DU SINGE.

Un vieux singe malin étant mort, son ombre descendit dans la sombre demeure de Pluton, où elle demanda à retourner parmi les vivants. Pluton voulait le renvoyer dans le corps d'un âne pesant et stupide, pour lui ôter sa souplesse, sa vivacité et sa ma-

lice. Mais elle fit tant de tours plaisants et badins, que l'inflexible roi des enfers ne put s'empêcher de rire, et lui laissa le choix d'une condition. Elle demanda à entrer dans le corps d'un perroquet. « Au moins, disait-elle, je conserverai quelque ressemblance avec les hommes, que j'ai longtemps imités. Etant singe, je faisais des gestes comme eux; et étant perroquet, je parlerai avec eux dans les plus agréables conversations. »

A peine l'âme du singe fut introduite dans ce nouveau métier, qu'une vieille femme causeuse l'acheta. Il fit ses délices; elle le mit dans une belle cage. Il faisait bonne chère et discourait toute la journée avec la vieille radoteuse, qui ne parlait pas plus sensément que lui. Il joignait à son nouveau talent d'étourdir tout le monde je ne sais quoi de son ancienne profession. Il remuait sa tête ridiculement, il faisait craquer son bec, il agitait ses ailes de cent façons, et faisait de ses pattes plusieurs tours qui sentaient encore les grimaces de Fagotin. La vieille prenait à toute heure ses lunettes pour l'admirer; elle était bien fâchée d'être un peu sourde et de perdre quelquefois des paroles de son perroquet, à qui elle trouvait plus d'esprit qu'à personne. Ce perroquet gâté devint bavard, importun et fou. Il se tourmenta si fort dans sa cage et but tant de vin avec la vieille, qu'il en mourut.

Le voilà revenu devant Pluton, qui voulut cette fois le faire passer dans le corps d'un poisson, pour le rendre muet. Mais il fit encore une farce devant le roi des ombres; et les princes ne résistent guère aux demandes des mauvais plaisants qui les flattent. Pluton accorda donc à celui-ci qu'il irait dans le corps d'un homme; mais comme le dieu eut honte de l'envoyer dans le corps d'un homme sage et vertueux, il le destina au corps d'un harangueur ennuyeux et importun, qui mentait, qui se vantait sans cesse, qui faisait des gestes ridicules, qui se moquait de tout le monde, qui interrompait toutes les conversations les plus polies et les plus solides pour dire rien, ou les sottises les plus grossières. Mercure, qui le reconnut dans ce nouvel état, lui dit en riant : « Ho ! ho ! je te reconnais; tu n'es qu'un composé du singe et du perroquet que j'ai vu autrefois. Qui t'ôterait tes gestes et tes paroles apprises par cœur sans jugement ne laisserait rien de toi. D'un joli singe et d'un bon perroquet on n'en fait qu'un sot homme. »

HISTOIRE D'UNE VIEILLE REINE ET D'UNE JEUNE PAYSANNE.

Il y avait une fois une reine si vieille, si vieille, qu'elle n'avait plus de dents ni de cheveux; sa tête branlait comme les feuilles

que le vent remue; elle ne voyait goutte, même avec ses lunettes; le bout de son nez et celui de son menton se touchaient; elle était rapetissée de la moitié, et tout en un peloton, avec le dos si courbé qu'on aurait cru qu'elle avait toujours été contrefaite. Une fée qui avait assisté à sa naissance l'aborda et lui dit : « Voulez-vous rajeunir? — Volontiers, répondit la reine; je donnerais tous mes joyaux pour n'avoir que vingt ans. — Il faut donc, continua la fée, donner votre vieillesse à quelqu'un dont vous prendrez la jeunesse et la santé. A qui donnerons-nous vos cent ans ! » La reine fit chercher partout quelqu'un qui voulût être vieux pour la rajeunir. Il vint beaucoup de gueux qui voulaient vieillir pour être riches; mais quand ils avaient vu la reine tousser, cracher, râler, vivre de bouillie, être sale, hideuse, puante, souffrante, et radoter un peu, ils ne voulaient plus se charger de ses années; ils aimaient mieux mendier et porter des haillons. Il venait aussi des ambitieux à qui elle promettait de grands rangs et de grands honneurs. « Mais que faire de ces rangs? disaient-ils après l'avoir vue : nous n'oserions nous montrer étant si dégoûtants et si horribles. » Mais enfin il se présenta une jeune fille de village, belle comme le jour, qui demanda la couronne pour prix de sa jeunesse; elle se nommait Péronnelle. La reine s'en fâcha d'abord, mais que faire? à quoi sert-il de se fâcher? elle voulait rajeunir. « Partageons, dit-elle à Péronnelle, mon royaume; vous en aurez une moitié, et moi l'autre : c'est bien assez pour vous qui êtes une petite paysanne. — Non, répondit la fille, ce n'est pas assez pour moi : je veux tout. Laissez-moi mon bavolet avec mon teint fleuri; je vous laisserai vos cent ans avec vos rides et la mort qui vous talonne. — Mais aussi, répondit la reine, que ferais-je, si je n'avais plus de royaume? — Vous ririez, vous danseriez, vous chanteriez comme moi, » lui dit cette fille. En parlant ainsi, elle se mit à rire, à danser et à chanter. La reine, qui était bien loin d'en faire autant, lui dit : « Que feriez-vous en ma place? vous n'êtes point accoutumée à la vieillesse. — Je ne sais pas, dit la paysanne, ce que je ferais, mais je voudrais bien essayer, car j'ai toujours ouï dire qu'il est beau d'être reine. » Pendant qu'elles étaient en marché, la fée survint qui dit à la paysanne : « Voulez-vous faire votre apprentissage de vieille reine pour savoir si ce métier vous accommodera? — Pourquoi non? » dit la fille. A l'instant les rides couvrent son front, ses cheveux blanchissent; elle devient grondeuse et rechignée; sa tête branle et toutes ses dents aussi; elle a déjà cent ans. La fée ouvre une petite boîte et en tire une foule d'officiers et de courtisans richement vêtus et qui croissent à mesure qu'ils

en sortent et qui rendent mille respects à la nouvelle reine. On lui sert un grand festin, mais elle est dégoûtée et ne saurait mâcher; elle est honteuse et étonnée; elle ne sait ni que dire ni que faire, elle tousse à crever, elle crache sur son menton; elle a au nez une roupie gluante qu'elle essuie avec sa manche; elle se regarde au miroir, et se trouve plus laide qu'une guenuche. Cependant la véritable reine était dans un coin qui riait et qui commençait à devenir jolie; ses cheveux revenaient et ses dents aussi, elle reprenait un bon teint frais et vermeil; elle se redressait avec mille petites façons: mais elle était crasseuse, court vêtue et faite comme un petit torchon qui a traîné dans les cendres. Elle n'était pas accoutumée à cet équipage; et les gardes, la prenant pour quelque servante de cuisine, voulaient la chasser du palais. Alors Péronnelle lui dit : « Vous voilà bien embarrassée de n'être plus reine, et moi encore davantage de l'être : tenez, voici votre couronne, rendez-moi ma cotte grise. » L'échange fut aussitôt fait; et la reine de revieillir et la paysanne de rajeunir. A peine le changement fut fait que toutes deux s'en repentirent, mais il n'était plus temps. La fée les condamna à demeurer chacune dans sa condition. La reine pleurait tous les jours. Dès qu'elle avait mal au bout du doigt, elle disait : « Hélas! si j'étais Péronnelle, à l'heure que je vous parle, je serais logée dans une chaumière, et je vivrais de châtaignes, mais je danserais sous l'orme avec les bergers au son de la flûte. Que me sert d'avoir un beau lit où je ne fais que souffrir, et tant de gens qui ne peuvent me soulager? » Ce chagrin augmenta ses maux; les médecins, qui étaient sans cesse douze autour d'elle, les augmentèrent aussi. Enfin elle mourut au bout de deux mois. Péronnelle faisait une danse ronde le long d'un clair ruisseau avec ses compagnes, quand elle apprit la mort de la reine; alors elle reconnut qu'elle avait été plus heureuse que sage d'avoir perdu la royauté. La fée revint la voir et lui donna à choisir de trois maris : l'un vieux, chagrin, désagréable, jaloux et cruel, mais riche, puissant et très-grand seigneur, qui ne pourrait ni jour ni nuit se passer de l'avoir auprès de lui; l'autre bien fait, doux, commode, aimable, et d'une grande naissance, mais pauvre et malheureux en tout; le dernier paysan comme elle, qui ne serait ni beau ni laid, qui ne l'aimerait ni trop ni trop peu, qui ne serait ni riche ni pauvre. Elle ne savait lequel prendre, car naturellement elle aimait trop les beaux habits, les équipages et les grands honneurs. Mais la fée lui dit : « Allez; vous êtes une sotte. Voyez-vous ce paysan? voilà le mari qu'il vous faut. Vous aimeriez trop le second, vous seriez trop aimée du premier; tous deux vous

rendraient trop malheureuse : c'est bien assez que le troisième ne vous batte point. Il vaut mieux danser sur l'herbe ou sur la fougère que dans un palais, et être Péronnelle au village qu'une dame malheureuse dans le beau monde. Pourvu que vous n'ayez aucun regret aux grandeurs, vous serez heureuse avec votre laboureur toute votre vie. »

On pourrait rattacher aux *Fables* de Fénelon le portrait du *Fantasque* qui rappelle le pinceau de La Bruyère.

LE FANTASQUE.

« Qu'est-il donc arrivé de funeste à Mélanthe? Rien au dehors, tout au dedans. Ses affaires vont à souhait. Tout le monde cherche à lui plaire. Quoi donc? C'est que sa rate fume. Il se coucha hier dans les délices du genre humain : ce matin on est honteux pour lui; il faut le cacher. En se levant, le pli d'un chausson lui a déplu : la journée sera orageuse, et tout le monde en souffrira. Il fait peur, il fait pitié; il pleure comme un enfant, il rugit comme un lion. Une vapeur maligne et farouche trouble et noircit son imagination, comme l'encre de son écritoire barbouille ses doigts. N'allez pas lui parler des choses qu'il aimait le mieux il n'y a qu'un moment : par la raison qu'il les a aimées, il ne les saurait plus souffrir. Les parties de divertissement qu'il a tant désirées, lui deviennent ennuyeuses; il faut les rompre. Il cherche à contredire, à se plaindre, à piquer les autres; il s'irrite de voir qu'ils ne veulent point se fâcher. Souvent il porte ses coups en l'air comme un taureau furieux, qui, de ses cornes aiguisées, va se battre contre les vents.

« Quand il manque de prétexte pour attaquer les autres, il se tourne contre lui-même. Il se blâme, il ne se trouve bon à rien, il se décourage, il trouve fort mauvais qu'on veuille le consoler. Il veut être seul et il ne peut supporter la solitude. Il revient à la compagnie, et s'aigrit contre elle. On se tait : ce silence affecté le choque. On parle tout bas, il s'imagine que c'est contre lui. On parle tout haut, il trouve qu'on parle trop, et qu'on est trop gai pendant qu'il est triste. On est triste : cette tristesse lui paraît un reproche de ses fautes. On rit : il soupçonne qu'on se moque de lui. Que faire? être aussi ferme et aussi patient qu'il est insupportable; attendre en paix qu'il revienne demain aussi sage qu'il était hier. Cette humeur étrange s'en va comme elle vient : quand elle le prend, on dirait que c'est un ressort de machine qui se démonte tout à coup. Il est comme on dépeint les possédés : sa raison est comme à l'envers; c'est la déraison

elle-même en personne. Poussez-le; vous lui ferez dire en plein jour qu'il est nuit, car il n'y a plus ni jour ni nuit pour une tête démontée par son caprice. Quelquefois il ne peut s'empêcher d'être étonné de ses excès et de ses fougues. Malgré son chagrin, il sourit des paroles extravagantes qui lui ont échappé.

« Mais quel moyen de prévoir ces orages, et de conjurer la tempête? Il n'y en a aucun : point de bons almanachs pour prédire ce mauvais temps. Gardez-vous bien de dire : Demain nous irons nous divertir dans un tel jardin. L'homme d'aujourd'hui ne sera point celui de demain : celui qui vous promet maintenant, disparaîtra tantôt; vous ne saurez plus le prendre pour le faire souvenir de sa parole. En sa place, vous trouverez un je ne sais quoi qui n'a ni forme ni nom, qui n'en peut avoir, et que vous ne sauriez définir deux instants de suite de la même manière. Étudiez-le bien, puis dites-en tout ce qu'il vous plaira : il ne sera plus vrai le moment d'après que vous l'aurez dit : ce je ne sais quoi veut et ne veut pas; il menace, il tremble; il mêle des hauteurs ridicules avec des bassesses indignes; il pleure, il rit, il badine, il est affreux : dans sa fureur la plus bizarre et la plus insensée, il est plaisant et éloquent, subtil, plein de tours nouveaux, quoiqu'il ne lui reste pas seulement une ombre de raison. Prenez bien garde de ne lui rien dire qui ne soit juste, précis, et exactement raisonnable : il saurait bien en prendre avantage, et vous donner adroitement le change. Il passerait d'abord de son tort au vôtre, et deviendrait raisonnable pour le seul plaisir de vous convaincre que vous ne l'êtes pas. C'est un rien qui l'a fait monter jusqu'aux nues : mais ce rien qu'est-il devenu? il est perdu dans la mêlée; il n'en est plus question; il ne sait plus ce qui l'a fâché; il sait seulement qu'il se fâche, et qu'il veut se fâcher; encore même ne le sait-il pas toujours. Il s'imagine souvent que tous ceux qui lui parlent sont emportés, et que c'est lui qui se modère : comme un homme qui a la jaunisse croit que tout ceux qu'il voit sont jaunes, quoique le jaune ne soit que dans ses yeux.

« Mais peut-être qu'il épargnera certaines personnes auxquelles il doit plus qu'aux autres, ou qu'il paraît aimer davantage. Non, sa bizarrerie ne connaît personne; il s'en prend sans choix à tout le monde. Il n'aime plus les gens, il n'en est point aimé. On le persécute, on le trahit. Il ne doit rien à qui que ce soit. Mais attendez un moment : voici une autre scène. Il a besoin de tout le monde; il aime, on l'aime aussi, il flatte, il s'insinue, il ensorcelle tous ceux qui ne pouvaient plus le souffrir. Il avoue son tort, il rit de ses bizarreries; il se contrefait, et vous croiriez

que c'est lui-même dans ses accès d'emportement, tant il se contrefait bien. Après cette comédie jouée à ses propres dépens, vous croyez bien qu'au moins il ne fera plns le démoniaque. Hélas! vous vous trompez; il le fera encore ce soir pour s'en moquer demain, sans se corriger. »

Supposons que plusieurs littérateurs entendent lire pour la première fois ce magnifique portrait du fantasque, et qu'on leur propose de deviner quelle est la main habile qui l'a tracé; il n'en est pas un qui ne s'écrie : c'est La Bruyère! et ils auront raison de se tromper.

DIALOGUES DES MORTS.

Les *Dialogues des morts* furent composés pour le duc de Bourgogne, sur le modèle de ceux de Lucien. La morale n'y dépasse point l'âge et l'intelligence d'un enfant, et l'histoire y est touchée plutôt que traitée. Ils plaisent cependant, même aux personnes mûres, par cette manière ingénieuse de mêler de sages préceptes à de curieux détails sur la vie des personnages historiques, sur leur temps, sur les mœurs de leur pays, et de faire converser et se quereller entre eux quelquefois les grands hommes sur les actions qui les ont rendus célèbres.

LE CONNÉTABLE DE BOURBON ET BAYARD.

LE CONNÉTABLE.

« N'est-ce point le pauvre Bayard que je vois au pied de cet arbre, étendu sur l'herbe, et percé d'un grand coup! Oui, c'est lui-même. Hélas! je le plains. En voilà deux qui périssent aujourd'hui par nos armes, Vendenesse et lui. Ces deux Français étaient deux ornements de leur nation par leur courage. Je sens que mon cœur est touché encore pour sa patrie. Mais avançons pour lui parler. Ah, mon pauvre Bayard! c'est avec douleur que je te vois en cet état.

BAYARD.

« C'est avec douleur que je vous vois aussi.

LE CONNÉTABLE.

« Je comprends bien que tu es fâché de te voir dans mes mains par le sort de la guerre : mais je ne veux point te traiter en prisonnier; je te veux garder comme un bon ami, et prendre soin

de ta guérison, comme si tu étais mon propre frère. Ainsi tu ne dois point être fâché de me voir.

BAYARD.

« Eh! croyez-vous que je ne sois point fâché d'avoir obligation au plus grand ennemi de la France? Ce n'est point de ma captivité ni de ma blessure que je suis en peine. Je meurs : dans un moment la mort va me délivrer de vos mains.

LE CONNÉTABLE.

« Non, mon cher Bayard; j'espère que nos soins réussiront pour te guérir.

BAYARD.

« Ce n'est point là ce que je cherche; je suis content de mourir.

LE CONNÉTABLE.

« Qu'as-tu donc? Est-ce que tu ne saurais te consoler d'avoir été vaincu et fait prisonnier dans la retraite de Bonnivet? Ce n'est pas ta faute, c'est la sienne : les armes sont journalières. Ta gloire est assez bien établie par tant de belles actions. Les Impériaux ne pourront jamais oublier cette vigoureuse défense de Mézières contre eux.

BAYARD.

« Pour moi je ne puis jamais oublier que vous êtes ce grand connétable, ce prince du plus noble sang qu'il y ait dans le monde, et qui travaille à déchirer de ses propres mains sa patrie et le royaume de ses ancêtres.

LE CONNÉTABLE.

« Quoi! Bayard, je te loue, et tu me condamnes! je te plains, et tu m'insultes!

BAYARD.

« Si vous me plaignez, je vous plains aussi, et je vous trouve bien plus à plaindre que moi. Je sors de la vie sans tache; je meurs pour mon pays, pour mon roi, estimé des ennemis de la France et regretté de tous les Français. Mon état est digne d'envie.

LE CONNÉTABLE.

« Et moi je suis victorieux d'un ennemi qui m'a outragé; je

me venge de lui, je le chasse du Milanais; je fais sentir à toute la France combien elle est malheureuse de m'avoir perdu, en me poussant à bout. Appelles-tu cela être à plaindre ?

BAYARD.

« Oui : on est toujours à plaindre quand on agit contre son devoir. Il vaut mieux périr en combattant pour la patrie que la vaincre et triompher d'elle. Ah ! quelle horrible gloire que celle de détruire son propre pays !

LE CONNÉTABLE.

« Mais ma patrie a été ingrate, après tant de services que je lui avais rendus. Madame m'a fait traiter indignement par un dépit d'amour. Le roi, par faiblesse pour elle, m'a fait une injustice énorme; on a détaché de moi jusqu'à mes domestiques Matignon et d'Argouges; j'ai été contraint, pour sauver ma vie, de m'enfuir presque seul. Que voulais-tu que je fisse ?

BAYARD.

« Que vous souffrissiez toutes sortes de maux, plutôt que de manquer à la France et à la grandeur de votre maison. Si la persécution était trop violente, vous pouviez vous retirer ; mais il valait mieux être pauvre, obscur, inutile à tout, que de prendre les armes contre nous. Votre gloire eût été au comble dans la pauvreté et dans le plus misérable exil.

LE CONNÉTABLE.

« Mais ne vois-tu pas que la vengeance s'est jointe à l'ambition pour me jeter dans cette extrémité? J'ai voulu que le roi se repentît de m'avoir traité si mal.

BAYARD.

« Il fallait l'en faire repentir par une patience à toute épreuve, qui n'est pas moins la vertu d'un héros que le courage.

LE CONNÉTABLE.

« Mais le roi étant si injuste, et si aveuglé par sa mère, méritait-il que j'eusse de si grands égards pour lui ?

BAYARD.

« Si le roi ne le méritait pas, la France entière le méritait; la dignité même de la couronne, dont vous êtes un des héritiers,

le méritait. Vous vous deviez à vous-même d'épargner la France, dont vous pouviez être un jour roi.

LE CONNÉTABLE.

« Eh bien! j'ai tort, je l'avoue; mais ne sais-tu pas combien les meilleurs cœurs ont de peine à résister à leur ressentiment?

BAYARD.

« Je le sais bien : mais le vrai ouvrage consiste à résister. Si vous connaissez votre faute, hâtez-vous de la réparer. Pour moi, je meurs, et je vous trouve plus à plaindre dans vos prospérités que moi dans mes souffrances. Quand l'empereur ne vous tromperait pas, quand même il vous donnerait sa sœur en mariage, et qu'il partagerait la France avec vous, il n'effacerait point la tache qui déshonore votre vie. Le connétable de Bourbon rebelle! ah! quelle honte! Ecoutez Bayard mourant comme il a vécu, et ne cessant de dire la vérité. »

LETTRES.

La correspondance de Fénelon se compose de près de cinq cents *Lettres spirituelles* et de plus de trois cents *Lettres diverses*. Malgré la monotonie presque inévitable qu'on pouvait craindre dans les premières, l'auteur a su y mettre une variété de forme qui fait oublier qu'il s'agit toujours à peu près du même fond. On ne se lasse point de ce retour des mêmes idées présentées avec des nuances nouvelles, revêtues d'un style plein de charme. Quant à ses autres lettres, écrites seulement au nom de l'amitié, où Fénelon épanche en toute liberté et simplicité les sentiments les plus intimes de son âme, il est inutile de dire que ce sont autant de modèles de naturel, de grâce, de douceur. Après avoir admiré ailleurs le grand écrivain, on fait ici une délicieuse étude de l'homme. Rien de plus intéressant que de parcourir les phases diverses de cette vie si pleine, depuis le jour où le jeune apôtre, dans son pieux enthousiasme, rêve les missions du Levant, jusqu'à celui où le vénérable prélat, chargé d'ans, comblé de gloire et aussi d'afflictions, va rendre compte de son ministère à celui de qui il l'a reçu.

HISTOIRE. — MÉMOIRES.

Mézerai. — Daniel. — Parallèle de Mézerai et de Daniel. — Saint-Réal. — Dorléans. — Vertot. — Longueval. — Tillemont. — Fleury. — Retz.

Mézerai.

Le dix-neuvième siècle, on ne le saurait nier, peut s'enorgueillir de quelques œuvres historiques d'un mérite solide et éclatant. Toutefois ce n'est point une raison pour décrier, comme on le fait trop souvent, nos vieux historiens, et surtout Mézerai, à qui l'on peut reprocher sans doute de n'avoir point tenu compte des doctes critiques du père Peteau, mais qui n'en est pas moins, dans certaines parties, un maître.

François Eudes, né en 1610, près d'Argentan, dans le hameau de Mézerai, dont il prit le nom, vint à Paris sous le ministère du cardinal de Richelieu, et se fit connaître d'abord par plusieurs écrits satiriques sur les affaires du temps. Entraîné à rechercher dans les siècles passés quelques points de comparaison avec le présent, le jeune écrivain prit goût aux études sérieuses, et, en 1643, il publiait le premier volume de sa grande *Histoire de France*, dont le succès immense fit oublier pour toujours les travaux des Du Haillan, des Belleforêt et des autres compilateurs de la même école.

Un peu plus tard, il y eut, selon l'usage, une sorte de réaction contre le nouvel historien. Ménage, par exemple, lui reprochait *de n'avoir point de phrases;* d'autres signalaient dans son ouvrage non-seulement des fautes de diction, des expressions vieillies, des termes grossiers, mais encore de graves erreurs de faits et de chronologie. Cependant, malgré toutes ces critiques, on n'a pu réussir à faire déchoir l'historien du rang qu'il avait conquis. Quoique le style de Mézerai ne soit point assez travaillé, il rappelle celui des anciens par la simplicité comme par l'énergie et la concision. Il avait, on le sent, étudié les grands modèles; et c'est à leur imitation que, sans songer à la différence des temps et des mœurs, il a cru pouvoir placer dans la bouche de ses per-

sonnages des discours qu'ils n'ont point tenus : heureuse faute qui nous a valu d'éloquentes compositions.

Contemporain de Corneille, Mézerai prête aux acteurs qu'il met en scène le mâle langage des héros du grand tragique. Voltaire trouvait digne de l'éloquence antique le discours que l'auteur fait prononcer au maréchal de Biron pour empêcher Henri IV de passer la mer. Les récits de Mézerai, qui ont de plus le mérite de l'exactitude, sont quelquefois tout aussi éloquents que ses harangues inventées. Qui a jamais écrit une narration plus intéressante, plus vive, plus émouvante, que celle de la réception du duc d'Anjou par l'électeur palatin? Avec quelle émotion ne suit-on pas le jeune roi de Pologne dans cette chambre où était suspendu un grand tableau du massacre de la Saint-Barthélemy et où le prince n'apercevait autour de lui que des visages menaçants de réfugiés français! Et dans le récit de l'assassinat d'Henri IV, quels traits vigoureux, quelle émotion profonde et contenue! De telles pages ne se rencontrent que chez les maîtres.

On a dit de Mézerai qu'il a laissé dans ses écrits *une assez vive image de l'ancienne liberté*. Rien de plus libre en effet que les jugements de cet incorrigible *frondeur*, qui perdit une pension de quatre mille livres (le trait est caractéristique, car il aimait l'argent), pour avoir persisté, malgré la défense de Colbert, à rechercher l'origine des impôts en France. Cet esprit de généreuse indépendance existait au même degré, à ce qu'il paraît, chez les deux frères de l'historien, dont un avait fondé la congrégation des *Eudistes*, et dont l'autre exerçait en basse Normandie la profession de chirurgien. On raconte de ce dernier un trait qui peint au vif le caractère hardi et ferme de ces fils de paysan. Le gouverneur d'Argentan, courtisan fort accrédité, avait donné l'ordre qu'on démolît une vieille tour qui renfermait l'horloge de la ville. Malgré le mécontentement général, personne n'osait protester. Charles Eudes fut le seul à faire résistance. Etonné de cette opposition, le gouverneur demanda le nom de l'audacieux : « Nous sommes trois frères, répondit fièrement Charles Eudes, qui aimons avec passion la vérité : l'un la prêche, l'autre l'écrit, et moi, jusqu'à mon dernier souffle, je la défendrai! »

On ne sera point surpris, d'après cela, que Mézerai ne se soit point laissé entraîner, comme la plupart de ses contemporains, à couvrir les premiers Capétiens du manteau de Louis XIV. C'est de sa plume que sont tombées ces paroles souvent citées : « *Sous la fin de la deuxième race, le royaume était tenu selon les lois des fiefs se gouvernant comme un grand fief plutôt que comme une monarchie.* »

Tous les livres composés depuis Montesquieu, sur l'histoire du gouvernement féodal, ne sont que le développement de cet aperçu de génie.

Daniel.

Gabriel Daniel, né à Rouen en 1649, mourut historiographe de France en 1728. Sa vie fut laborieuse et marquée par un grand nombre d'écrits qu'on peut diviser en trois classes, philosophiques, théologiques et historiques. Dans la première, on distingue le *Voyage du monde de Descartes*, réfutation du système des tourbillons. On remarque dans la deuxième les *Entretiens de Cléandre et d'Eudoxe sur les Lettres provinciales*; on y voit clairement qu'entraîné par l'esprit de parti Pascal a souvent mis le ridicule à la place de la vérité; qu'il a plus souvent encore exagéré la tendance dangereuse de certains passages cités et qu'il en a même altéré le sens, soit en les traduisant d'une manière peu fidèle, soit en les isolant à dessein des discussions qui les précèdent ou qui les suivent. Mais ce qui établit à juste titre la célébrité du Père Daniel, c'est sa grande *Histoire de France*, si décriée par Voltaire, Mably, Longuerue, Millot, Boulainvillers, Lenglet du Fresnoy. A les entendre, il ne possède aucune des qualités de l'historien; il est, suivant eux, partial, inexact, intolérant; il omet les faits les plus intéressants relatifs aux usages, aux mœurs, aux lois, et, pour la troisième race surtout, son ouvrage n'est qu'un ennuyeux récit de siéges, de combats et d'actions guerrières; enfin son style est sans force, sans élégance et sans correction. Ces reproches ne sont fondés qu'en très-petite partie : le Père Daniel narre avec justesse et netteté; il est méthodique, simple, clair, plus exact et plus impartial, dit le président Hainault lui-même, qu'on ne le croit communément, et s'il n'a point donné à ses recherches ni assez d'étendue ni assez de profondeur, c'est qu'une entreprise aussi vaste était au-dessus des forces d'un seul homme. Le Père Daniel était jésuite: *Indè iræ.*

Le Père Daniel a été plus justement apprécié dans notre siècle. Voici le jugement qu'en a porté M. Augustin Thierry : « En l'année 1713, le Père Gabriel Daniel, Jésuite, fit paraître une nouvelle histoire de France, précédée de deux dissertations sur les premiers temps de cette histoire, et d'une préface sur la manière de la traiter. Daniel prononça d'un seul mot la condamnation de son prédécesseur : « Mézeraï, dit-il, ignorait ou négligeait les sources. » Pour lui, sa prétention fut d'écrire d'après elles, de suivre les témoignages et de revêtir la couleur des historiens originaux. Le

but principal de Daniel était l'exactitude historique, non pas cette exactitude vulgaire qui se borne à ne point déplacer les faits de leur vrai temps ou de leur vrai lieu, mais cette exactitude d'un ordre plus élevé, par laquelle l'aspect et la langue de chaque époque sont scrupuleusement reproduits. Il est le premier qui ait fait de ce talent de peindre la principale qualité de l'histoire et qui ait soupçonné les erreurs sans nombre où entraîne l'usage irréfléchi de la phraséologie politique des temps modernes. Les convenances historiques étaient, aux yeux de Daniel, les seules qu'il dût aveuglément respecter; aucune convenance sociale ne lui semblait digne de l'emporter sur elles. On peut voir la réponse dédaigneuse qu'il fit à une accusation de lèse-majesté intentée contre lui par un critique imbécile, pour avoir méchamment retranché, disait le critique, quatre rois à la première race, et soixante-neuf ans d'antiquité à la monarchie française. Sans tenir compte, ni de la forme du gouvernement établi, ni de la prétention de ce gouvernement à une transmission héréditaire immémoriale, sans s'inquiéter s'il déplaisait, et aussi sans affecter de déplaire, le Père Daniel prouva l'ancienne élection des rois, et renversa les fausses généalogies qu'on avait forgées après coup en faveur du chef de la troisième race. Mais cet écrivain qui avait assez de science pour éclairer quelques points de notre histoire, n'en avait pas assez pour l'embrasser tout entière. Son intrépidité d'esprit ne se soutint pas; elle s'affaiblit peu à peu, à mesure qu'il s'éloigna des époques anciennes, les seules sur lesquelles il eût fortement travaillé. En face de ce qu'il savait nettement, il était inacessible aux influences de son siècle et de son état. Quand il en vint à traiter les temps modernes, qu'il n'avait point étudiés avec le même intérêt scientifique, il se laissa surprendre, à son insu, par l'esprit de son ordre et les mœurs de son époque. Il prit parti dans ses narrations, et s'y montra fanatique et servile, Sans excuser les crimes des hommes puissants, il ne les représenta pas sous leurs véritables traits, et surtout il se garda bien de peindre les maux causés par leur ambition et leur égoïsme. Son succès révéla, dans ses lecteurs, une première lueur de ce qu'on pouvait appeler le vrai sentiment de l'histoire. Sa chute prouva que la moralité du public l'emportait sur son goût pour la science. Le Père Daniel a le premier enseigné la vraie méthode de l'histoire de France, bien qu'il ne l'ait pas mise en pratique dans toutes les parties de son ouvrage; c'est une gloire qui lui appartient et que peu de personnes lui accordent. De tous ceux qui ont écrit après lui, pas un ne s'est efforcé, je ne dis pas seulement d'acquérir une science égale à la sienne, mais même

de profiter de l'exemple et des leçons que présente son livre. »

PARALLÈLE DE MÉZERAI ET DE DANIEL.

« On peut dire de Mézerai et de Daniel ce que Quintilien a dit de Salluste et de Tite-Live: *Pares magis quam similes*. Mézerai a beaucoup plus de génie, le caractère et le style d'un historien; on sent de la force, du nerf et de la supériorité dans sa manière d'écrire. Si sa diction n'est pas pure, il sait au moins penser noblement. Ses réflexions sont courtes et sensées, ses expressions quelquefois grossières, mais énergiques, et son *Histoire* est semée de traits qui pourraient faire honneur aux meilleurs historiens de l'antiquité. Le Père Daniel écrit d'une manière différente, son style sent le dissertateur plutôt que l'historien. Mézerai pense plus qu'il ne dit, et le Père Daniel dit plus qu'il ne fournit à penser. Mais, d'un autre côté, celui-ci a beaucoup plus d'ordre, d'arrangement, de clarté dans la suite des faits. Il a débrouillé mieux que personne le chaos de la première race; sa composition, ou, pour parler en termes de peinture, son ordonnance est beaucoup meilleure que celle de Mézerai; et, puisque j'ai commencé une fois à me servir de cette image, le Père Daniel est un Poussin pour la partie de la composition, mais il pèche comme ce peintre par la couleur; au lieu que Mézerai est un Rubens qui frappe les yeux par la force des traits et la vivacité du coloris, mais qui est quelquefois confus dans sa disposition. » (*D'Aguesseau.*)

Saint-Réal.

L'abbé de Saint-Réal ne fut notre compatriote que par le langage. Né, l'an 1639, à Chambéry, il y mourut en 1692, et pourtant il n'écrivit qu'en français. Il est le premier écrivain du XVIIe siècle qui sut donner à l'histoire l'intérêt dramatique dont elle est susceptible; mais il tomba dans l'écueil du genre, et ses compositions ont trop souvent une couleur romanesque.

L'abbé de Saint-Réal débuta par un *Traité sur l'usage de l'histoire*. Ce traité renferme sept discours, précédés d'une introduction, dans laquelle l'auteur s'élève contre la méthode ordinaire d'étudier l'histoire, en chargeant sa mémoire de dates, de noms et d'événements. Il veut qu'on l'apprenne pour connaître les hommes, les causes morales des événements et les mobiles des actions. Il fit paraître ensuite *Don Carlos*, *nouvelle historique*; c'est un morceau très-bien écrit, mais plus digne d'un romancier que d'un historien. L'*Histoire de la conjuration des Espagnols*

contre la république de Venise est encore un roman historique; c'est pour le style le chef-d'œuvre de Saint-Réal. Oteway et Laplace en ont tiré leur *Venise sauvée*, et La Fosse son *Manlius*. La *Conjuration des Gracques* a moins d'éclat, mais autant d'intérêt; les *Entretiens sur l'histoire romaine* présentent des considérations neuves et souvent piquantes; le *Discours sur la valeur* est un chef-d'œuvre de raison et de goût. Tel sont, avec un *Traité de la critique*, la *Vie de Jésus-Christ* et quelques autres écrits, les principaux ouvrages de Saint-Réal, qui, quoique étranger, contribua puissamment à perfectionner la langue française.

Dorléans.

Pierre-Joseph Dorléans (1644-1698), Jésuite, natif de Bourges, se fit d'abord connaître par quelques *Biographies*, écrites d'un style agréable et semées de réflexions judicieuses. Il est le premier qui ait choisi dans l'histoire les révolutions pour son seul objet. L'idée était heureuse, et l'exécution y répondit. L'*Histoire des révolutions d'Angleterre* a conservé l'estime des critiques les plus délicats; celle des *Révolutions d'Espagne* n'eut pas le même succès, mais ce fut moins la faute de l'auteur que celle du sujet. On trouve dans ces deux ouvrages une narration vive et piquante, un style clair et abondant, l'art de discerner les objets vraiment dignes d'attention et celui de les présenter sous le point de vue le plus frappant. Parmi ses *Biographies*, celle du Père Cotton est la plus intéressante, et quoique ses *Sermons* n'aient rien ajouté à sa réputation, ils méritent d'être distingués dans le nombre des ouvrages de ce genre. On doit encore au Père Dorléans l'*Histoire des deux conquérants tartares, Chunchi et Camhi*, remplie de particularités curieuses.

Vertot.

René-Aubert de Vertot (1655-1735), abbé, chercha, avec beaucoup de tact, dans les annales anciennes ou modernes des sujets dramatiques, et qui, bornés et unis dans la variété de leur développement, eussent, avec la grandeur de l'histoire, l'intérêt du roman. Les *Révolutions romaines* sont justement estimées; les *Révolutions de Portugal* et celle de *Suède* se font lire avec beaucoup d'intérêt. Narrateur élégant et habile, on désirerait en lui une connaissance plus profonde des mœurs et des institutions, ainsi que plus d'exactitude et de scrupule. L'*Histoire de Malte* passe

encore, dans l'esprit de beaucoup de gens, pour être moins exacte, et l'opinion vulgaire se fonde à cet égard sur une réponse de Vertot à quelqu'un qui lui remettait des Mémoires sur le siége de Malte; il refusa les pièces en disant : *Mon siége est fait*. Mais cette réponse, comme le prouve M. de Bussy, ne fut faite que pour échapper aux importunités d'un grand nombre de familles qui voulaient faire figurer leurs ancêtres dans cette histoire.

Les *Révolutions romaines* sont l'œuvre capitale de l'abbé Vertot, Pour la composer, il prit la science telle qu'elle était alors : il ne chercha point, comme on le fait de nos jours, à découvrir, à travers la couleur épique dont la poésie, les traditions, les historiens eux-mêmes ont revêtu les annales de Rome, quelles furent ses véritables origines, son état social, son gouvernement et ses lois aux diverses époques. En outre, l'histoire ne lui apparaissait que sous son aspect dramatique. Il écrivit les révolutions de Rome comme Corneille composait ses tragédies, et il prenait la chose si fort à cœur qu'on le voyait fondre en larmes à l'Académie, en lisant le discours de Véturie à Coriolan. Ainsi, c'est surtout le talent du récit qu'il faut chercher dans son livre, et non la couleur des temps et des lieux. Les sentiments, les mœurs, les relations sociales, tout y prend un aspect moderne, comme dans une tragédie du Théâtre-Francais. C'était ainsi qu'on représentait, à cette époque, soit l'antiquité, soit les contrées étrangères. De nos jours, l'imagination se plaît aux tableaux qui ont toutes les nuances locales, le costume original, la naïveté des sentiments et du langage. Il n'est pas besoin de dire que cette dernière méthode, employée sobrement, est de beaucoup préférable à l'autre.

Longueval.

Jacques Longueval (1680-1735), Jésuite, s'est fait un nom parmi les historiens ecclésiastiques. On lui doit les huit premiers volumes de l'*Histoire de l'Eglise gallicane* (*); ils finissent au schisme d'Anaclet (1138). Le Père Fontenay, son continuateur, tout en lui reconnaissant beaucoup de savoir et d'érudition, lui reproche des détails trop minutieux, inexacts et surtout peu dignes de la gravité historique. L'abbé Sabatier trouve, au contraire, que l'*Histoire de l'Église gallicane* est un chef-d'œuvre.

L'intérêt et l'utilité y fixent tour à tour l'esprit du lecteur, que l'historien sait captiver par un mélange de méthode, de clarté, de

(*) Le 9e et le 10e sont du P. Fontenay, qui composa sur les manuscrits de Longueval; le 11e et le 12e du P. Brumoy, et les six derniers du P. Berthier.

critique, d'élégance. Tous les objets y sont présentés sous un jour qui aide autant le jugement que la mémoire. On aime à y voir les événements racontés sans enthousiasme et développés avec impartialité. Les discours préliminaires montrent surtout l'homme instruit et laborieux, dont l'érudition n'obscurcit point le discernement; l'écrivain, aussi ingénieux que sage, qui sait animer les sujets les plus arides et nous offrir les débris de l'antiquité, dégagés de la rouille du temps et embellis par l'habileté de son pinceau; par-dessus tout, on est touché du ton de respect avec lequel sa plume en traite les différentes matières, sentiment qui prouve autant en faveur de la piété de l'auteur que de ses lumières.

Tillemont.

Sébastien le Nain de Tillemont (1637-1698), élève de Nicole, et l'un des plus savants écrivains de Port-Royal, après avoir coopéré à plusieurs écrits d'Hermant, de Du Fossé, d'Arnauld, de Guibaud-Dubois, de Lambert, de Filléaux de la Chaise, publia dans la cinquante-troisième année de son âge son *Histoire des empereurs* et des autres princes qui régnèrent durant les six premiers siècles de l'Église. C'était la première fois qu'on hasardait en langue française une histoire véritablement critique, puisée dans les sources, composée de récits originaux et dégagée d'ornements étrangers. Cet ouvrage eut un grand succès. Ses *Mémoires* pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles reçurent le même accueil. C'est le plus grand et le plus savant travail que nous ayons sur ce sujet; nul ne l'égale en étendue, en profondeur et en exactitude. Le style de Tillemont n'est pas fleuri; mais la prétendue sécheresse qu'on a cru y remarquer, n'est au fond qu'une précision sévère, bien préférable à l'emphase et à de vaines paroles.

Fleury.

Claude Fleury, prieur d'Argenteuil, sous-précepteur des enfants de France, membre de l'Académie française, naquit l'an 1640 à Paris. Malgré ses diverses fonctions, il sut, vivement épris de l'étude, trouver le temps de composer de nombreux et remarquables ouvrages :

1° L'*Histoire du droit français*, livre court et précis, mais aussi clair que rempli d'érudition.

2° Le *Catéchisme historique*, le meilleur peut-être de tous les écrits de ce genre. C'est l'histoire de la religion depuis la création

du monde jusqu'à la paix de l'Église sous Constantin, avec une instruction complète sur ce qui concerne la croyance chrétienne.

3° Les *Mœurs des Israélites* et les *Mœurs des Chrétiens,* excellents traités qui ne sauraient être trop répandus. Le premier offre un tableau fidèle de la vie, de la conduite, des usages, du gouvernement des Hébreux; le deuxième, écrit avec une candeur et une onction peu commune, est en même temps une introduction à l'histoire ecclésiastique et une éloquente apologie de la religion.

4° *Traité du choix et de la méthode des études,* où il décrit la marche convenable à chaque science. C'est en quelque sorte la clef de tous les ouvrages que l'abbé Fleury a donnés au public.

5° Les *Devoirs des maîtres et des domestiques,* traité non moins utile que solide et instructif, où une philosophie chrétienne prescrit aux uns des règles de conduite conformes à l'ordre et à l'humanité, et donne aux autres des leçons propres à régler leur dépendance et à rendre leur sort plus heureux. Ce livre se termine par un *Abrégé de l'histoire sainte,* regardé comme un chef-d'œuvre pour le choix des traits et la précision.

6° *L'Histoire ecclésiastique,* en 20 vol. in-4. C'est l'œuvre capitale de cet auteur, à qui tous les partis, d'un commun accord, donnèrent le surnom de *judicieux* Fleury. Cet ouvrage renferme une bonne critique. « On trouve dans l'auteur, dit l'abbé Desfontaines, un théologien sûr, un juge intègre et éclairé... Les extraits qu'il donne des saints Pères sont ce qu'on admire le plus. Il est impossible d'analyser avec plus de précision. Les actes des martyrs sont la partie touchante de l'ouvrage... Le style est simple, quelquefois négligé, mais presque toujours pur, élégant, concis et dans le goût de l'Ecriture sainte. L'onction y règne avec un esprit de candeur et de vérité qui gagne le lecteur... Quant aux huit *Discours préliminaires,* s'ils sont irréprochables sous le rapport du style, ils sont loin de l'être sous d'autres rapports, puisque la cour de Rome en a défendu la lecture. On regrette de trouver, dans un auteur si *judicieux,* tant de préventions et d'attaques contre les papes, et de voir qu'il ait méconnu les services qu'ils ont rendus à la société pendant toute la durée du moyen âge.

L'Histoire ecclésiastique a été misérablement continuée, en 16 volumes, par le Père Fabre de l'Oratoire. Les volumes de Fleury vont jusqu'au concile de Constance (1514); ceux de son indigne continuateur s'étendent jusqu'à la mort de Philippe II (1598).

Outre ces ouvrages, on doit encore à l'abbé Fleury : un *Discours sur les libertés de l'Eglise gallicane,* réimprimé l'an 1807, sur le manuscrit autographe, par M. Emery, supérieur de la congrégation de Saint-Sulpice; un *Discours sur la prédication;*

le *Soldat chrétien;* un *Discours sur la poésie, et notamment celle des Hébreux*, etc.

Retz.

Parmi les grands écrivains du siècle de Louis XIV, il y a deux hommes à part, qu'il est impossible d'omettre, et qu'on ne saurait toutefois présenter comme des modèles. Utiles à connaître, du moins partiellement, mais dangereux à imiter, le cardinal de Retz et le duc de Saint-Simon ont laissé l'un et l'autre de curieux *Mémoires* dont le style incorrect et quelquefois étrange est néanmoins un très-grand style, plein d'éclat, de verve et d'audace. Avec des physionomies bien distinctes, ils ont incontestablement un air de famille, se ressemblent entre eux et ne ressemblent à nul autre. Ce caractère particulier tient moins sans doute à leur génie qu'à leur position dans le monde. Le cardinal de Retz et le duc de Saint-Simon ne sont point en effet des auteurs de profession, qui, ayant étudié méthodiquement l'art d'écrire, n'auraient garde d'offenser, dans la construction ou dans l'agencement de leurs phrases, les règles et les formes reçues. Ce sont deux grands seigneurs, mêlés aux affaires et aux intrigues de leur époque, qui écrivent par passe-temps ce qu'ils ont fait ou ce qu'ils ont vu, et qui l'écrivent non dans la langue académique, mais dans leur langue habituelle d'hommes d'action et d'hommes de cour. Ils vont tout droit à leur pensée, peu importe par quel chemin. La grammaire devient ce qu'elle peut entre leurs mains irrévérentes. Ils sont de trop bonne maison pour craindre qu'on les accuse de parler un mauvais français.

Le cardinal de Retz, il faut le reconnaître, est celui des deux qui a mis le plus de correction et de soin dans son style. Sans être moins grand seigneur que Saint-Simon, il était beaucoup plus auteur. Il avait composé, dès l'âge de dix-sept ans, une histoire de la conjuration de Fiesque. Ce petit ouvrage, fait à la manière de Salluste, annonçait un talent précoce et une vive intelligence. Richelieu, qui le lut, y vit aussi l'indice d'un esprit dangereux; et la Fronde a prouvé qu'il ne se trompait pas.

Il n'entre point heureusement dans notre sujet de suivre Retz au milieu des troubles qui affligèrent la régence d'Anne d'Autriche. L'héroïque charité d'un archevêque de Paris peut trouver un emploi sublime dans des scènes d'émeute et de guerre civile; mais ce n'est pas en y jouant le rôle du coadjuteur. L'adversité lui profita. Sa vieillesse fut calme et digne; il la passa dans la retraite, oublié de ce peuple jadis trop docile à sa voix, mais re-

cherché encore par d'illustres amis, visité par Turenne et par Mme de Sévigné.

C'est dans cette retraite que Retz écrivait ses *Mémoires*, qui ne furent publiés qu'après sa mort, et ne pouvaient l'être avant celle de Louis XIV. Il y parle de lui-même avec une franchise étonnante; mais il se complait trop évidemment à développer sa conduite au temps de la Fronde, pour qu'on puisse le croire tout à fait corrigé. Quoi qu'il en soit, des traits d'une haute éloquence, des considérations profondes, des récits singulièrement animés, des réflexions rapides où la concision de Tacite se joint à la pénétration de Machiavel, une prodigieuse connaissance des hommes et des ressorts qui les font mouvoir, enfin tout une galerie de tableaux et de portraits historiques peints avec une vigueur et un coloris merveilleux, voilà ce qu'on ne peut s'empêcher d'admirer, malgré tous les reproches que méritent l'homme et le livre; voilà ce qui fera vivre les *Mémoires* de Retz autant que la langue française.

Voltaire a appliqué au cardinal de Retz ce qu'on a dit de César : *Eodem animo scripsit quo bellavit.*

On a dit que les *Mémoires* du cardinal de Retz avaient d'abord été composés en latin; si cela est vrai, il faut convenir que nul ne sut mieux, suivant une de ses expressions, faire son thème de deux manières. Car, dans ce style si naturel et si brillant, si piquant et si inattendu, si vif et si pittoresque; dans cette franche et originale allure, il est difficile de reconnaître les vestiges et l'empreinte d'une autre forme et d'une forme étrangère. Mais si l'imitation et la physionomie latine ne se trahissent nulle part, les souvenirs classiques y abondent. Ils éclatent non-seulement dans les citations improvisées que le coadjuteur trouve pour autoriser la révolte, mais dans toute sa conduite. De Retz fut en effet un conspirateur par souvenir, par imitation; il copia Catilina et Rienzi. Il n'y a que le style qui soit tout à lui.

Les *Mémoires* de Saint-Simon demandent une étude plus approfondie; nous réservons cette étude pour le volume suivant, qui traite de l'éloquence des écrits au XVIIIe siècle.

ÉCRIVAINS DE PORT-ROYAL.

Port-Royal. — Duvergier de Hauranne et Jansénius. — Arnauld. — De l'exactitude dans le jugement. — Nicole. — Connaissance de soi-même. — L'amour-propre. — Pascal. — Les Provinciales. — Les Pensées. — Prolégomènes. — L'homme au milieu de l'infini. — Pensées diverses. — Réflexions sur les écrivains de Port-Royal.

Port-Royal.

L'abbaye de Port-Royal était située dans un vallon entouré de forêts, à six lieues de Paris, près du village de Chevreuse. Fondée au commencement du XIIIe siècle, elle se distingua de bonne heure par sa régularité et par les bienfaits dont l'honorèrent les papes et les rois; mais elle ne prit de véritable importance qu'au XVIIe siècle. En 1602, Henri IV lui donna pour abbesse Angélique Arnauld, fille du célèbre avocat de ce nom, qui s'était acquis une grande réputation par ses plaidoyers contre les Jésuites. La mère Angélique avait un caractère énergique et un zèle infatigable; son premier soin fut de réformer le couvent (1608). Ses efforts eurent un plein succès; les religieuses affluèrent à Port-Royal; en 1624, on en comptait plus de quatre-vingt-dix. La communauté, se trouvant trop à l'étroit, fit l'acquisition d'une vaste maison du faubourg Saint-Jacques, qui prit le nom de *Port-Royal de Paris*. Abandonné des religieuses, le monastère de *Port-Royal des champs*, à partir de 1636, servit de retraite à de savants et pieux solitaires qui partageaient leur temps entre les exercices de la religion, le travail des mains, l'étude des lettres et l'instruction de quelques jeunes gens d'élite. Les plus illustres d'entre eux sont : Antoine Arnauld et Arnauld d'Andilly, tous deux frères de la mère Angélique, Lemaistre de Sacy et deux de ses frères, Nicole, Lancelot, Le Nain de Tillemont. Ils produisirent le plus souvent en commun quelques bons ouvrages (*Logique, Méthode grecque, Méthode latine, Racines grecques, Essais de morale, Bible dite de Sacy, Histoire ecclésiastique, etc.*), et comptèrent au nombre de leurs élèves Racine, les deux Bignon, Achille de Har-

lay, etc. Heureux, s'ils n'étaient jamais sortis de ces modestes et silencieuses études, de ces utiles et saintes occupations pour entrer dans cette lutte bruyante et terrible qui devait aboutir à la ruine de leur maison!

Duvergier de Hauranne et Jansénius.

Au moment où Angélique Arnauld mettait courageusement la main à la réforme qu'elle avait conçue, deux hommes s'élevaient dont les noms encore obscurs allaient exercer bientôt sur l'humble retraite de Port-Royal une trop puissante influence, et troubler pendant un demi-siècle la paix de l'Eglise; c'étaient Jean Duvergier de Hauranne et Cornélius Jansénius. Nés, le premier à Bayonne et le second en Flandre, il se trouvèrent réunis pour étudier dans l'université de Louvain. Vers le milieu du XVI[e] siècle, on avait agité d'une manière spéciale, dans cette université, les grandes questions de la prédestination et de la grâce. Dans la chaleur des disputes que faisait naître le protestantisme, « un professeur nommé Michel Baïus avait prétendu trouver dans saint Augustin une doctrine dont il résultait une sorte de fatalité, et qui anéantissait entièrement le libre arbitre. En 1567, soixante-dix-neuf propositions extraites de ses thèses furent condamnées par Pie V; et Grégoire XIII confirma cette condamnation par une bulle de 1578. Les deux pontifes prescrivirent à toutes les écoles le silence le plus absolu sur cette matière épineuse. Cependant en 1588 Louis Molina, Jésuite espagnol, publia un livre où il exposait un système nouveau sur la grâce et la liberté. A cette occasion les disputes se ranimèrent, surtout à Louvain; l'ouvrage de Molina fut déféré à Rome, et dix ans après (1598), Clément VIII chargea de l'examiner une congrégation qui prit le nom de *de auxiliis*, parce qu'il s'agissait de la nature des secours de la grâce. Cette congrégation, dont les travaux durèrent neuf ans, fut, en 1607, dissoute par Paul V, qui reconnut le danger d'essayer d'éclaircir un point qu'il a plu à la Divinité de dérober à l'intelligence des hommes. Il prescrivit de nouveau le silence aux écoles; le livre de Molina ne fut point condamné, et tomba bientôt dans le plus profond oubli. Ainsi c'est à tort que les partisans de Jansénius ont, par la suite, donné à leurs adversaires le nom de molinistes. »

Cependant Duvergier et son ami avaient recueilli les traditions de Baïus, et ils trouvèrent bientôt l'occasion de les répandre. Duvergier, dont la science avait séduit l'évêque de Poitiers, fut nommé chanoine, grand vicaire, et peu de temps après abbé de

Saint-Cyran (1616). (*) Comme il séjournait alternativement à Poitiers et à Paris, il en profita pour chercher dans cette dernière ville quelque congrégation où il pût s'attacher et faire circuler sa doctrine. Après s'être inutilement adressé à l'Oratoire, fondé par Pierre de Bérulle en 1613, et aux Missions, dont S. Vincent de Paul jetait alors les fondements, il trouva une occasion de s'introduire à Port-Royal de Paris, dont il ne tarda pas à devenir le directeur et l'oracle. Pour se concilier la faveur des évêques, il publia un livre intitulé *Petrus et Aurelius*, où il défendait leurs prérogatives et dans lequel il semait adroitement aussi quelques germes de sa doctrine secrète. De son côté, Jansénius était retourné à Louvain, où il eut la direction du collége de Sainte-Pulchérie, fondé pour former des théologiens. Il s'était d'abord fait un mauvais parti auprès des Espagnols, en conseillant à la Flandre de secouer leur joug; il recouvra leurs bonnes grâces en publiant contre les rois de France une diatribe intitulée *Mars Gallicus*, qui lui valut en 1636 l'évéché d'Ypres. C'est là qu'il termina son fameux livre de l'*Augustinus*, ainsi appelé du nom du grand saint dont il prétendait développer la doctrine. L'ouvrage fut examiné par Saint-Cyran, et les deux amis en arrêtèrent de concert les principes.

Cependant Jansénius mourut dans la paix et dans la soumission, déclarant au commencement et à la fin de son livre, qu'il n'eut pas le temps de publier, son profond respect pour le Saint-Siége (1639). Mais son ouvrage, imprimé après sa mort, ne tarda pas à soulever des tempêtes. Nicolas Cornet, alors syndic de la faculté de théologie, signala dans l'*Augustinus* cinq propositions dont voici le sens :

1° Par le péché d'Adam, l'homme a perdu son libre arbitre.

2° Le libre arbitre a été remplacé dans l'homme par une double délectation : l'une terrestre, qui nous pousse au mal; l'autre céleste, qui nous porte au bien. Cette double délectation est indépendante de notre volonté.

3° La plus forte des deux délectations est celle qui l'emporte et qui nous détermine.

4° La volonté suit toujours et nécessairement l'impulsion de la délectation qui est la plus forte.

5° La nécessité de cette délectation n'est pas absolue, mais relative aux circonstances; c'est-à-dire que la volonté, par exemple, ne peut faire le bien tant que la concupiscence ou délectation terrestre l'emporte sur la délectation céleste; mais

(*) Duvergier de Hauranne fut toujours connu sous ce nom du jour qu'il devint abbé de Saint-Cyran.

elle le pourrait, si les circonstances changeaient et que la délectation céleste reprît le dessus.

En deux mots, il y a en nous deux mobiles de nos déterminations : l'attrait du bien et celui du mal. Ce sont comme deux poids auxquels les circonstances peuvent ajouter ou ôter quelque chose, en sorte que le plus fort devienne le plus faible. Dans tous les cas, la volonté cède nécessairement et par un mouvement aveugle à l'attrait actuellement dominant, comme la balance penche, de toute nécessité, du côté où se trouve le poids le plus fort.

Les conséquences d'une pareille doctrine sont assez claires. Si l'homme fait le bien ou le mal sans choix et malgré lui, il n'y a plus pour lui ni bien ni mal, il n'y a plus de mérite, il n'y a plus de peines ni de récompenses. C'est le système de la fatalité. La faculté de théologie avait la première donné l'éveil sur le livre de Jansénius. Quatre-vingt-cinq évêques de France, y voyant, à leur tour, des propositions déjà condamnées par le concile de Trente, eurent recours à l'autorité du Saint-Siége. Le pape Innocent X fit publier, en 1653, une constitution qui condamnait les cinq propositions. Cette première constitution fut interprétée, pour un plus grand éclaircissement, et confirmée par deux autres d'Alexandre VII, l'une du 16 octobre 1656, et l'autre du 15 février 1665, qui contenait un formulaire dont elle ordonnait la signature. Les évêques acceptèrent ces constitutions apostoliques, et y acquiescèrent unanimement avec toute sorte de respect et de soumission, ce qui fut suivi du consentement de toute l'Eglise catholique. C'en était assez pour détruire une doctrine si pernicieuse; d'autant plus que Jansénius, qui en était l'auteur, en soumettant ses écrits au jugement et à la censure du Saint-Siége, même dans son testament et après sa mort, avait donné à ses disciples un exemple qu'ils devaient suivre.

Malheureusement ils ne voulurent pas se soumettre; ou bien ils ne se soumirent qu'en apparence. Il n'entre pas dans notre plan de suivre les phases diverses du jansénisme ni de retracer les maux incalculables qu'il a faits à l'Eglise. Nous devons nous borner, après ces préliminaires indispensables, à donner quelques détails sur la vie et les écrits des trois écrivains de la secte qui ont eu le plus de célébrité. Ce sont Arnauld, Nicole et Pascal.

Arnauld.

Arnauld Antoine, né à Paris le 6 février 1612, fit ses humanités et sa philosophie aux colléges de Calvi et de Lisieux. Il prit

ensuite des leçons de théologie sous Lescot, qui dictait le traité de la grâce, et s'éleva contre son professeur. Dans son acte de tentative, soutenu en 1635, il mit en thèse des sentiments sur la grâce entièrement opposés à ceux qu'on lui avait dictés, et les défendit avec une vivacité qui annonçait ce qu'il ferait plus tard. Il prit le bonnet de docteur de Sorbonne, en 1641 ; et en prêtant le serment ordinaire dans l'église de Notre-Dame sur l'autel des martyrs, il jura de défendre la vérité jusqu'à l'effusion de son sang, promesse que firent depuis tous les docteurs. Deux ans après, il publia, avec l'approbation de quelques évêques et de 24 docteurs de Sorbonne, son livre *De la fréquente communion*, auquel il aurait pu donner un titre tout opposé. Ce traité fut vivement attaqué par ceux contre lesquels il paraissait être écrit ; mais il fut défendu encore plus vivement. Les disputes sur la grâce lui donnèrent bientôt occasion de déployer son talent sur une autre matière. Un prêtre de Saint-Sulpice ayant refusé l'absolution à M. le duc de Liancourt, qui s'était extraordinairement signalé dans la défense du livre de Jansénius, Arnauld écrivit deux lettres à cette occasion. On en tira deux propositions qui furent censurées par la Sorbonne en 1656. La première, qu'on appelait de droit, était ainsi conçue : « Les Pères nous montrent un juste en la personne de S. Pierre, à qui la grâce, sans laquelle on ne peut rien, a manqué dans une occasion où l'on ne saurait dire qu'il n'ait point péché. » La seconde, qu'on appelait de fait : « L'on peut douter que les cinq propositions condamnées par Innocent X et par Alexandre VII comme étant de Jansénius, évêque d'Ypres, soient dans le livre de cet auteur. »

Arnauld, n'ayant pas voulu souscrire à la censure, fut exclu de la faculté. Quelque temps auparavant il avait pris le parti de la retraite ; il s'y ensevelit plus profondément depuis cette disgrâce, et n'en sortit qu'à la prétendue paix de Clement IX, en 1668. Il fut présenté au nonce, à Louis XIV et à toute la cour. On l'accueillit comme le méritaient ses talents, et le désir qu'il faisait paraître de jouir du repos que donne la soumission à l'Église. Il travailla dès lors à tourner contre les calvinistes les armes dont il s'était servi contre la Sorbonne et les évêques. Ces temps heureux produisirent la *perpétuité de la foi*, le *Renversement de la morale de Jésus-Christ par les calvinistes*, et plusieurs autres ouvrages de controverse qui le firent redouter des protestants. Il semblait que la tranquillité fût revenue pour toujours ; mais la démangeaison de dogmatiser troubla bientôt ce calme passager. Arnauld, devenu suspect par les visites nombreuses

qu'il recevait, et cru dangereux par Louis XIV, se retira dans les Pays-Bas en 1679, loin de l'orage qui le menaçait. Son *Apologie du clergé de France et des catholiques d'Angleterre contre le ministre Jurieu*, fruit de sa retraite, souleva la bile du ministre protestant. Cet écrivain lança un libelle intitulé l'*Esprit de M. Arnauld*, dans lequel il maltraitait étrangement ce docteur, qui refusa d'y répondre, mais qui n'y fut pas moins sensible. Une nouvelle querelle l'occupa bientôt. Le Père Malebranche, qui avait embrassé des sentiments différents sur la grâce, les développa dans un traité, et le fit parvenir à Arnauld. Celui-ci, sans répondre à Malebranche, voulut arrêter l'impression de son livre, ce qui n'était point un procédé bien généreux. N'ayant pu en venir à bout, il ne pensa plus qu'à lui déclarer la guerre. Il fit le premier acte d'hostilité en 1683. Il y eut plusieurs écrits de part et d'autre, assaisonnés d'expressions piquantes et de reproches très-vifs. Arnauld n'attaquait pas le *Traité de la nature et de la grâce*, mais l'opinion que l'on voit tout en Dieu, exposée dans la *Recherche de la vérité*, qu'il avait lui-même vantée autrefois. Il intitula son ouvrage : *Des vraies et des fausses idées*. Il prenait ce chemin, qui n'était pas le plus court, pour apprendre, disait-il, à Malebranche à se défier de ses plus chères spéculations métaphysiques, et le préparer par là à se laisser plus aisément désabuser sur la grâce. Malebranche se plaignit de ce qu'une matière dont il n'était nullement question avait été choisie, parce qu'elle était la plus métaphysique, et par conséquent la plus susceptible de ridicule aux yeux de la plupart du monde. Arnauld en vint à des accusations certainement insoutenables : que son adversaire met une étendue matérielle en Dieu, et veut artificieusement insinuer des dogmes qui corrompent la pureté de la religion. On sent que le génie d'Arnauld était tout à fait guerrier, et celui de Malebranche fort pacifique. Arnauld avait un parti nombreux, qui chantait victoire pour son chef dès qu'il paraissait dans la lice. Les *Réflexions philosophiques et théologiques sur le Traité de la nature et de la grâce*, publiées en 1685, le rendirent vainqueur dans l'esprit de ses partisans; mais Malebranche le fut aussi aux yeux de ses disciples, et même au jugement des gens qui n'avaient aucun intérêt dans la querelle. Cette dispute dura jusqu'à la mort d'Arnauld, arrivée à Bruxelles en 1694 (*). Malebranche lui

(*) Quoique l'on convienne assez généralement qu'il est mort à Bruxelles, il y a des disputes sur le lieu de sa sépulture. Un historien du temps, en parlant de son cœur transporté à Port-Royal, dit : « Quelque dévotion qu'on ait pour le cœur, ce n'est que la petite relique; le corps est la grande, mais tout le monde ne sait pas où il repose. On en tient le lieu fort secret, sans doute pour

avait déclaré « qu'il était las de donner au monde un spectacle, et de remplir le *Journal des savants* de leurs pauvretés réciproques. » Les partisans de Jansénius perdirent le plus habile défenseur qu'ils aient eu. Son cœur fut apporté à Port-Royal, puis transféré à Palaiseau. Santeuil et Boileau lui firent chacun une épitaphe, l'une en latin et l'autre en français. Personne n'était né avec un esprit plus philosophique, mais sa philosophie fut corrompue par la faction qui l'entraîna. Cette faction dangereuse plongea pendant soixante ans dans les controverses toujours longues et souvent inutiles et dans les malheurs attachés à l'opiniâtreté, un esprit fait pour éclairer les hommes. Il vécut jusqu'à quatre-vingt-deux ans dans une retraite ignorée, inconnue, sans fortune, même sans domestique, lui dont le neveu avait été ministre d'Etat, lui qui, si l'on en croit ses disciples, aurait pu être cardinal, et cela pour des opinions qu'il ne croyait pas lui-même. Le plaisir d'être chef de parti lui tint lieu de tout. Il avait si grand'peur d'être reconnu en Flandre et qu'on exigeât de lui une soumission parfaite aux décrets de l'Eglise, que, sentant approcher sa dernière heure, il aima mieux expirer entre les bras du Père Quesnel, son disciple, qui lui administra le viatique et l'extrême-onction, quoiqu'il n'eût pas ces pouvoirs, que d'appeler un prêtre approuvé de l'ordinaire. On a sous son nom environ 140 volumes de différents formats, dont un grand nombre est l'ouvrage de ses disciples, qui ont voulu en faire honneur à leur chef, ou leur assurer la vogue par l'autorité d'un grand nom. Ces ouvrages, trop vantés par les écrivains favorables à la secte, n'ont plus aujourd'hui de lecteurs. Quelle en est la raison? Ecoutons un critique désintéressé :

« Ne vous êtes-vous pas demandé quelquefois, dit M. Villemain, comment cet Arnauld, pour lequel les plus beaux génies du XVIIe siècle avaient réservé le nom de grand, n'a laissé que des ouvrages sans lecteurs?... Grand homme de son vivant, il n'est plus estimé que sur la foi de son siècle, parce que dans la foule

empêcher la multitude de pèlerinages qui s'y seraient faits, et dont les suites auraient été à craindre. » Le convulsionnaire auteur du Dictionnaire janséniste, en six volumes, le dit enterré dans l'église paroissiale de Sainte-Catherine, à Bruxelles, au bas d'une chapelle, près du chœur; et, par une contradiction singulière, il lui applique, avec autant d'indécence que de fanatisme, ces paroles du texte sacré au sujet de la sépulture de Moïse : *Et non cognovit homo sepulcrum ejus usque in præsentem diem.* (Voyez des réflexions fort sensées sur ce sujet dans le Dict. hist. de Ladvocat, préface de l'édition de 1764, page 25.) Des personnes bien instruites assurent qu'Arnauld est enterré sous le maître-autel de l'église des Oratoriens de Laeken, près de Bruxelles. Quelques-uns prétendent que le cadavre de Quesnel y est aussi, ayant été transporté de Hollande, dit-on, pour faire compagnie à celui de son prédécesseur dans la suprématie janséniennne.

de ses compositions précipitées, il a négligé cet immortel talent qui produit l'intérêt par l'élégance, et met dans un ouvrage l'impérissable empreinte de l'imagination et du goût. Arnauld n'est plus un orateur pour la postérité, parce qu'il ne fut jamais un grand écrivain. » (*Discours d'ouverture du Cours d'éloquence française.*)

DE L'EXACTITUDE DANS LE JUGEMENT.

« C'est une opinion fausse et impie que la vérité soit tellement semblable au mensonge et la vertu au vice, qu'il soit impossible de les discerner; mais il est vrai que dans la plupart des choses il y a un mélange d'erreur et de vérité, de vice et de vertu, de perfection et d'imperfection, et que ce mélange est une des plus ordinaires sources des faux jugements des hommes.

« Car c'est par ce mélange trompeur que les bonnes qualités des personnes qu'on estime font approuver leurs défauts, et que les défauts de ceux qu'on n'estime pas font condamner ce qu'ils ont de bon, parce qu'on ne considère pas que les personnes imparfaites ne le sont pas en tout, et que Dieu laisse aux plus vertueuses des imperfections, qui, étant des restes de l'infirmité humaine ne doivent pas être l'objet de notre imitation ni de notre estime.

« La raison en est que les hommes ne considèrent guère les choses en détail; ils ne jugent que selon leur plus forte impression, et ne sentent que ce qui les frappe davantage : ainsi, lorsqu'ils aperçoivent dans un discours beaucoup de vérités, ils ne remarquent pas les erreurs qui y sont mêlées; et au contraire, s'il y a des vérités mêlées parmi beaucoup d'erreurs, ils ne font attention qu'aux erreurs, le fort emportant le faible, et l'impression la plus vive étouffant celle qui est obscure.

« Cependant il y a une injustice manifeste à juger de cette sorte : il ne peut y avoir de juste raison de rejeter la raison; et la vérité n'en est pas moins vérité pour être mêlée avec le mensonge; elle n'appartient jamais aux hommes, quoique ce soient les hommes qui la proposent; ainsi, encore que les hommes par leurs mensonges méritent qu'on les condamne, les vérités qu'ils avancent ne méritent pas d'être condamnées.

« C'est pourquoi la justice et la raison demandent que, dans toutes les choses qui sont aussi mêlées de bien et de mal, on en fasse le discernement; et c'est particulièrement dans cette séparation judicieuse que paraît l'exactitude de l'esprit. »

Nicole.

Pierre Nicole, né à Chartres en 1625, fit ses humanités dans sa ville natale sous les yeux de son père, et vint ensuite à Paris pour faire son cours de philosophie. Ce fut pendant ce cours qu'il s'attacha aux solitaires de Port-Royal, et qu'il devint partisan de leur doctrine.

Après avoir fait sa théologie, il se préparait à entrer en licence; mais les sentiments qu'il manifestait n'étant point approuvés par la faculté de théologie de Paris, il dut se contenter du baccalauréat, qu'il reçut en 1649. Libre alors de suivre ses engagements avec Port-Royal, il fréquenta assidûment cette maison, y fit même d'assez longs séjours, et travailla avec Arnauld à plusieurs écrits pour la défense de Jansénius et de sa doctrine.

Sollicité ensuite d'entrer dans les ordres sacrés, il consulta Pavillon, évêque d'Aleth, qui lui conseilla, après un examen de trois semaines, de rester simple tonsuré.

Une lettre que Nicole écrivit au pape Innocent XI, en 1677, pour les évêques de Saint-Pons et d'Arras, attira sur lui un orage qui l'obligea de s'expatrier ; il se rendit alors dans les Pays-Bas, et ne revint en France qu'en 1683. Sur la fin de sa carrière, il entra dans deux querelles célèbres, celle des études monastiques et celle du quiétisme. Dans l'une, il défendit les sentiments de Mabillon, et dans l'autre ceux de Bossuet. Les deux dernières années de sa vie furent très-languissantes. Il mourut en 1695, âgé de soixante-dix ans.

On a de lui un grand nombre d'écrits, parmi lesquels on distingue surtout ses *Essais de morale*. Il règne dans cet ouvrage un ordre qui plaît, et une solidité qui convainc; mais l'auteur y parle moins au cœur qu'à l'esprit. C'est un logicien fort exact, dit La Harpe, et un auteur d'un style pur et sain, comme tous ceux de Port-Royal ; mais il est un peu froid et très-verbeux : il prouve plus la morale qu'il ne la persuade, et raisonne plus qu'il ne touche; ce qui n'empêche pas que la lecture de ses écrits ne soit utile. Voltaire lui-même en a loué plusieurs. » D'Aguesseau, dans sa quatrième *Instruction*, s'exprime ainsi sur cet écrivain : « Les ouvrages de M. Nicole, et surtout les quatre premiers volumes des *Essais de morale*, qui sont plus travaillés que les autres, et où il est plus aisé d'apercevoir un plan et un ordre suivi, peuvent être analysés avec fruit, et en y apprenant à bien ordonner les pensées de son esprit, on y trouvera l'avantage

infiniment plus grand d'apprendre en même temps à bien régler les mouvements de son cœur. »

CONNAISSANCE DE SOI-MÊME.

« Le précepte le plus commun de la philosophie, tant païenne que chrétienne, est celui de se *connaître soi-même*, et il n'y a rien en quoi les hommes se soient plus accordés que dans l'aveu de ce devoir ; c'est une de ces vérités sensibles qui n'ont point besoin de preuves, et qui trouvent dans tous les hommes un cœur qui les sent et une lumière qui les approuve. Quelque agréable qu'on s'imagine l'illusion d'un homme qui se trompe dans l'idée qu'il a de lui-même, on le trouve toujours malheureux d'être trompé, et on est au contraire pénétré du sentiment qu'un poëte a exprimé dans ces vers :

Illi mors gravis incubat
Qui, notus nimis omnibus,
Ignotus moritur sibi.

(Senec. *Thyest. II*, 402.)

Qu'un homme est méprisable à l'heure du trépas,
Lorsqu'ayant négligé le seul point nécessaire,
Il meurt connu de tous, et ne se connaît pas.

« Il faut faire d'autant plus d'état de ces principes, dans lesquels les hommes se trouvent unis par un consentement si unanime, que cela ne leur arrive pas souvent. Leur humeur vaine et maligne les a toujours portés à se contredire les uns les autres, quand ils en ont eu le moindre sujet. Chacun a voulu ou rabaisser les autres ou s'en distinguer, en disant quelque chose de nouveau, et en ne suivant pas simplement le train commun. Ainsi il faut qu'une vérité soit bien claire, lorsqu'elle étouffe cette inclination, et qu'elle les contraint à se réunir dans quelque maxime, et c'est ce qui est arrivé à l'égard de celle-ci : car il ne s'est point trouvé de philosophe assez bizarre pour prétendre que l'homme devait éviter de se connaître ; que si quelqu'un poussait même jusqu'à cet excès, il ne le pourrait faire qu'en supposant que l'homme est si malheureux, et que ses maux sont tellement sans remède, qu'il ne ferait qu'augmenter son malheur en se connaissant soi-même ; et il faudrait toujours se connaître, pour conclure, même par ce bizarre raisonnement, qu'il est bon de ne se connaître pas.

« Mais ce qui est bien étrange, c'est qu'étant si unis à avouer l'importance de ce devoir, ils ne le sont pas moins dans l'éloignement de le pratiquer. Car, bien loin de travailler sérieusement à

acquérir cette connaissance, ils ne sont presque occupés toute leur vie que du soin de l'éviter. Rien ne leur est plus odieux que cette lumière qui les découvre à leurs propres yeux, et qui les oblige de se voir tels qu'ils sont. Ainsi, ils font toutes choses pour se la cacher, et ils établissent leur repos à vivre dans l'ignorance et dans l'oubli de leur état. » (*Essais de morale.*)

L'AMOUR-PROPRE.

« Le nom d'amour-propre ne suffit point pour nous faire connaître sa nature, puisqu'on se peut aimer en bien des manières. Il faut y joindre d'autres qualités pour s'en former une véritable idée. Ces qualités sont, que l'homme corrompu non-seulement s'aime soi-même, mais qu'il n'aime que soi, qu'il rapporte tout à soi. Il se désire toutes sortes de biens, d'honneurs, de plaisirs, et il n'en désire qu'à soi-même. Il se fait le centre de tout; il voudrait dominer sur tout, et que toutes les créatures ne fussent occupées qu'à le contenter, à le louer, à l'admirer. Cette disposition tyrannique étant empreinte dans le fond du cœur de tous les hommes, les rend violents, injustes, cruels, ambitieux, flatteurs, envieux, insolents, querelleurs : en un mot, elle renferme les semences de tous les crimes et de tous les déréglements des hommes, depuis les plus légers jusqu'aux plus détestables. Voilà le monstre que nous renfermons dans notre sein. Il vit et règne absolument en nous, à moins que Dieu n'ait détruit son empire en versant un autre amour dans notre cœur. Il est le principe de toutes les actions qui n'en ont point d'autre que la nature corrompue; et, bien loin qu'il nous fasse de l'horreur, nous n'aimons et ne haïssons toutes les choses qui sont hors de nous que selon qu'elles sont conformes ou contraires à ses inclinations.

« Mais si nous l'aimons dans nous-mêmes, il s'en faut bien que nous le traitions de même, quand nous l'apercevons dans les autres. Il nous paraît alors au contraire sous sa forme naturelle, et nous le haïssons même d'autant plus que nous nous aimons, parce que l'amour-propre des autres hommes s'oppose à tous les désirs du nôtre. Nous voudrions que tous les hommes nous aimassent, nous admirassent, pliassent sous nous; qu'ils ne fussent occupés que du soin de nous satisfaire; et non-seulement ils n'en ont aucune envie, mais ils nous trouvent ridicules de le prétendre, et ils sont prêts à tout faire, non-seulement pour nous empêcher de réussir dans nos désirs, mais pour nous assujettir aux leurs et pour exiger les mêmes choses que nous. Voilà donc par là tous les hommes aux mains les uns contre les autres; et si celui qui a dit

qu'ils naissent daus un état de guerre, et que chaque homme est naturellement ennemi de tous les hommes, eût voulu seulement représenter par ces paroles la disposition du cœur des hommes les uns envers les autres, sans prétendre la faire passer pour légitime et pour juste, il aurait dit une chose aussi conforme à la vérité et à l'expérience que celle qu'il soutient est contraire à la raison et à la justice. »(*Essais de morale.*)

LA RAISON ET LA FOI S'ACCORDENT A NOUS FAIRE UN DEVOIR DE CONSERVER LA PAIX AVEC LES HOMMES.

« Les hommes ne se conduisent d'ordinaire dans leur vie ni par la foi, ni par la raison. Ils suivent témérairement les impressions des objets présents ou les opinions communément établies parmi ceux avec qui ils vivent. Et il y en a peu qui s'appliquent avec quelque soin à considérer ce qui leur est véritablement utile pour passer heureusement cette vie, ou selon Dieu ou selon le monde. S'ils y faisaient réflexion, ils verraient que la foi et la raison sont d'accord sur la plupart des devoirs et des actions des hommes, que les choses dont la religion nous éloigne sont souvent aussi contraires au repos de cette vie qu'au bonheur de l'autre, et que la plupart de celles où elle nous porte contribuent plus au bonheur temporel que tout ce que notre ambition et notre vanité nous font rechercher avec tant d'ardeur (*).

« Or, cet accord de la raison et de la foi ne paraît nulle part si bien que dans le devoir de conserver la paix avec ceux qui nous sont unis et d'éviter toutes les occasions et tous les sujets qui sont capables de la troubler. Et si la religion nous prescrit ce devoir comme un des plus essentiels à la piété chrétienne, la raison nous y porte aussi comme à un des plus importants pour notre propre intérêt.

« Car on ne saurait considérer avec quelque attention la source de la plupart des inquiétudes et des traverses qui nous arrivent ou que nous voyons arriver aux autres, qu'on ne reconnaisse qu'elles viennent ordinairement de ce qu'on ne se ménage pas assez les uns les autres. Et si nous voulons nous faire justice, nous trouverons qu'il est rare qu'on médise de nous sans sujet, et que l'on prenne plaisir à nous nuire et à nous choquer de gaieté de cœur. Nous y contribuons toujours quelque chose (**) ; s'il n'y a pas de

(*) « Chose admirable! dit Montesquieu, la religion chrétienne, qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci. » Nicole, comme on le voit, l'avait dit avant Montesquieu.

(**) On parlait généralement ainsi au dix-septième siècle.

causes prochaines, il y en a d'éloignées. Et nous tombons sans y penser dans une infinité de petites fautes à l'égard de ceux avec qui nous vivons, qui les disposent à prendre en mauvaise part ce qu'ils souffriraient sans peine s'ils n'avaient déjà un commencement d'aigreur dans l'esprit. Enfin il est presque toujours vrai que si l'on ne nous aime pas, c'est que nous ne savons pas nous faire aimer.

« Nous contribuons donc nous-mêmes à ces inquiétudes, à ces traverses et à ces troubles que les autres nous causent, et comme c'est en partie ce qui nous rend malheureux, rien ne nous est plus important, même selon le monde, que de nous appliquer à les éviter. Et la science qui nous apprend à le faire nous est mille fois plus utile que toutes celles que les hommes apprennent avec tant de soin et tant de temps. »

Il faut souffrir les humeurs incommodes.

« Ce n'est pas assez pour conserver la paix, et avec soi-même et avec les autres, de ne choquer personne et de n'exiger de personne ni amitié, ni estime, ni confiance, ni gratitude, ni civilité : il faut encore avoir une patience à l'épreuve de toutes sortes d'humeurs et de caprices. Car, comme il est impossible de rendre tous ceux avec qui on vit justes, modérés, sans défauts, il faudrait désespérer de pouvoir conserver la tranquillité de son âme, si on s'attachait à ce moyen.

« Il faut donc s'attendre qu'en vivant avec les hommes on trouvera des humeurs fâcheuses, des gens qui se mettront en colère sans sujet, qui prendront les choses de travers, qui raisonneront mal, qui auront un ascendant plein de fierté, ou une complaisance basse et désagréable. Les uns seront trop passionnés, les autres trop froids. Les uns contrediront sans raison, d'autres ne pourront souffrir qu'on les contredise en rien. Les uns seront envieux et malins, d'autres insolents, pleins d'eux-mêmes et sans égard pour les autres. On en trouvera qui croiront que tout leur est dû, et qui, ne faisant jamais réflexion sur la manière dont ils agissent envers les autres, ne laisseront pas d'en exiger des déférences excessives.

« Quelle espérance de vivre en repos si tous ces défauts nous ébranlent, nous troublent, nous renversent et font sortir notre âme de son assiette ?

« Il faut donc souffrir avec patience et sans se troubler, si nous voulons posséder nos âmes, comme parle l'Écriture, et empêcher que l'impatience ne nous fasse échapper à tous moments et ne nous précipite dans tous les inconvénients que nous avons représentés. De sorte qu'il est bien étrange qu'étant si difficile

d'une part et si utile de l'autre, on ait si peu de soin de s'y exercer au même temps que l'on s'étudie à tant d'autres choses inutiles et de peu de fruit.

« Un des principaux moyens de l'acquérir est de diminuer cette forte impression que les défauts des autres font sur nous. Et pour cela il est utile de considérer :

« 1° Que les défauts étant aussi communs qu'ils sont, c'est une sottise d'en être surpris et de ne pas s'y attendre. Les hommes sont mêlés de bonnes et mauvaises qualités. Il les faut prendre sur ce pied-là, et quiconque veut profiter des avantages que l'on reçoit de leur société doit se résoudre à souffrir en patience les incommodités qui y sont jointes.

« 2° Qu'il n'y a rien de plus ridicule que d'être déraisonnable parce qu'un autre l'est, de se nuire à soi-même parce qu'un autre se nuit, et de se rendre participant de toutes les sottises d'autrui, comme si nous n'avions pas assez de nos propres défauts et de nos propres misères sans nous charger encore des défauts et des misères de tous les autres. Or c'est ce que l'on fait en s'impatientant des défauts d'autrui.

« 3° Que, quelque grands que soient les défauts que nous trouvons dans les autres, ils ne nuisent qu'à ceux qui les ont et ne nous font aucun mal, à moins que nous n'en recevions volontairement l'impression. Ce sont des objets de pitié et non de colère, et nous avons aussi peu de sujet de nous irriter contre les maladies de l'esprit des autres que contre celles qui n'attaquent que le corps. Il y a même cette différence que nous pouvons contracter les maladies du corps, malgré que nous en ayons, au lieu qu'il n'y a que notre volonté qui puisse donner entrée dans nos âmes aux maladies de l'esprit.

« 4° Nous ne devons pas seulement regarder les défauts des autres comme des maladies, mais aussi comme des maladies qui nous sont communes, car nous y sommes sujets comme eux. Il n'y a point de défauts dont nous ne soyons capables, et s'il y en a que nous n'ayons pas effectivement, nous en avons peut-être de plus grands. Ainsi, n'ayant aucun sujet de nous préférer à eux, nous trouverons que nous n'en avons point de nous choquer de ce qu'ils font, et que, si nous souffrons d'eux, nous les faisons souffrir à notre tour.

« 5° Les défauts des autres, si nous pouvions les regarder d'une vue tranquille et charitable, nous seraient des instructions d'autant plus utiles, que nous en verrions bien mieux la difformité que des nôtres, dont l'amour-propre nous cache toujours une partie ; ils nous pourraient donner lieu de remarquer que les pas-

sions font d'ordinaire un effet tout contraire à celui que l'on prétend. On se met en colère pour se faire croire, et l'on est d'autant moins cru qu'on fait paraître plus de colère. On se pique de ce qu'on n'est pas aussi estimé que l'on croit le mériter, et on l'est d'autant moins qu'on cherche plus à l'être. On s'offense de n'être pas aimé, et l'on attire encore plus l'aversion des gens.

« Nous y pourrions voir aussi avec étonnement à quel point ces mêmes passions aveuglent ceux qui en sont possédés; car ces effets, qui sont si sensibles aux autres, leur sont d'ordinaire inconnus, et il arrive souvent que, se rendant odieux, incommodes et ridicules à tout le monde, ils sont les seuls qui ne s'en aperçoivent pas.

« Et tout cela nous pourrait faire ressouvenir ou des fautes où nous sommes autrefois tombés par des passions semblables, ou de celles où nous tombons encore par d'autres passions qui ne sont peut-être pas moins dangereuses et dans lesquelles nous ne sommes pas moins aveugles; et par là toute notre application se portant à nos propres défauts, nous en deviendrons beaucoup plus disposés à supporter ceux des autres.

« Enfin il faut considérer qu'il est aussi ridicule de se mettre en colère pour les fautes et bizarreries des autres que de s'offenser de ce qu'il fait mauvais temps ou de ce qu'il fait trop froid ou trop chaud, parce que notre colère est aussi peu capable de corriger les hommes que de faire changer les saisons. Il y a même cela de plus déraisonnable en ce point qu'en se mettant en colère contre les saisons, on ne les rend ni plus ni moins incommodes, au lieu que l'aigreur que nous concevons contre les hommes les irrite contre nous et rend leurs passions plus vives et plus agissantes. »
(*Traité des moyens de conserver la paix avec les hommes.*)

Pascal.

« Port-Royal, dit le comte de Maistre, eut sans doute des écrivains estimables, mais en fort petit nombre; et le petit nombre de ce petit nombre ne s'éleva jamais dans un cercle très-étroit au-dessus de l'excellente médiocrité.

« Pascal seul forme une exception; mais jamais on n'a dit que Pindare, donnant même la main à Epaminondas, ait pu effacer dans l'antiquité l'expression proverbiale : L'air épais de Béotie. Pascal passa quatre ou cinq ans de sa vie dans les murs de Port-Royal, dont il devint la gloire sans lui devoir rien; mais, quoique je ne veuille nullement déroger à son mérite réel qui est très-grand, il faut avouer aussi qu'il a été trop loué, ainsi qu'il arrive,

comme on ne saurait trop le répéter, à tout homme dout la réputation appartient à une faction. » (*De l'Eglise gallicane.*)

Blaise Pascal naquit à Clermont en Auvergne, en 1623, d'un président à la cour des aides. Les mathématiques eurent pour lui un attrait singulier; mais son père lui en cacha avec soin les principes, de peur qu'elles ne le dégoûtassent de l'étude des langues. Le jeune Pascal, gêné dans son goût pour la géométrie, ne devint que plus ardent à l'apprendre, et il y réussit à un certain point, de même que dans la physique. Son traité de l'*Equilibre des liqueurs*, et les *Problèmes* qu'il a résolus sur la *cycloïde*, prouvent que, s'il avait vécu plus longtemps, il aurait excellé dans les sciences auxquelles il s'était consacré. Voilà l'éloge que l'on doit à ses talents; mais lorsqu'on dit que, dès l'âge le plus tendre, Pascal, sans le secours d'aucun livre et par les seules forces de son génie, parvint à découvrir et à démontrer toutes les propositions du premier livre d'Euclide jusqu'à la 32e, on répond qu'un homme de ce mérite n'a pas besoin de panégyriques fondés sur des fables inventées à plaisir; lorsqu'on veut faire regarder Pascal comme l'auteur du sentiment de la gravité de l'air, parce qu'il a fait faire à M. Perrier, son beau-frère, cette expérience sur le Puy de Dôme, on répond que cette expérience est de Descartes, qui, deux ans auparavant, le pria de la vouloir faire (comme il est marqué dans la lettre 77e, tome III de ce philosophe), et que d'ailleurs cette expérience n'est qu'une suite de celle de Toricelli; lorsque enfin on raconte que Pascal, dès l'âge de seize ans, composa un *Traité des sections coniques*, qui fut admiré de tous les savants géomètres, on répond, avec Descartes, dans sa 38e lettre au P. Mersenne, tome II, que c'était le traité de M. des Argues. « J'ai aussi reçu, dit Descartes dans cette lettre, l'Essai touchant les coniques du fils de M. Pascal; et avant que d'en avoir lu la moitié, j'ai jugé qu'il avait pris presque tout de M. des Argues, ce qui m'a été confirmé incontinent après par la confession qu'il en fit lui-même. » (*Feller*, *Dictionnaire historique.*)

Un malheur arrivé dans la famille de Pascal, en 1645, vint imprimer à son génie une autre direction. Etienne Pascal, son père, s'étant démis la cuisse à Rouen, où Richelieu l'avait envoyé comme intendant, avait reçu les soins de deux gentilshommes du voisinage, lesquels professaient le jansénisme le plus ardent. Ceux-ci ne se contentèrent pas de guérir leur malade. Voulant convertir à leurs doctrines et le père et les enfants, ils mirent dans leurs mains les ouvrages de Jansénius, de Saint-Cyran, d'Arnauld et des autres chefs de la secte. Le premier touché, et cela devait être, fut le jeune géomètre. Depuis ce jour-là, disent les docu-

ments où nous puisons ce récit, il renonça à toute autre connaissance, pour *s'appliquer à l'unique chose que Jésus-Christ appelle nécessaire*. Heureuse révolution, en ce sens qu'elle nous a donné les *Pensées*, mais d'un autre côté bien funeste puisqu'elle mettait au service de l'erreur une force qui lui avait manqué jusque-là, celle d'un écrivain de génie!

Cependant, peu de temps après cette *conversion* (les jansénistes désignaient ainsi le passage d'un Christianisme simple et modéré à un Christianisme outré), Pascal avait ressenti les premières atteintes d'un mal cruel. Privé de son père, séparé de sa sœur Jacqueline qu'il avait contribué à jeter dans l'austère piété de Port-Royal, une mélancolie profonde s'empara de son âme; il essaya de s'étourdir; il prit des engagements avec le monde, et, chose presque criminelle aux yeux des parfaits du parti, il songea un moment à acheter une charge et à se marier. C'est alors qu'un accident effrayant vint réveiller dans cette âme naturellement passionnée l'ardeur dévorante, le zèle excessif qu'y avaient déposé ses premiers maîtres. Un jour qu'il se promenait sur les bords de la Seine, les quatre chevaux de son carrosse s'emportèrent, et il fut sur le point d'être précipité dans le fleuve. Sous l'impression de cette secousse terrible (dont il est assez singulier que ni Mme Perrier, ni Jacqueline Pascal, ni aucun des siens n'ait fait mention), l'imagination de Pascal se serait égarée, dit-on, et, poursuivi par de sinistres visions, il aurait pris avec lui-même l'*engagement écrit* de ne vivre plus que pour Dieu. Ce qui est certain, c'est que, peu de temps après, il allait chercher un asile à Port-Royal, où il était accueilli comme un autre enfant prodigue.

PROVINCIALES.

Les solitaires de Port-Royal étaient alors dans l'ardeur de leurs disputes avec les jésuites. Ils cherchaient toutes les voies de rendre ces Pères odieux; Pascal fit plus, aux yeux des Français : il les tourna en ridicule. Ses dix-huit *Lettres provinciales* parurent toutes l'une après l'autre, depuis le mois de janvier 1656 jusqu'au mois de mars de l'année suivante.

« Aucun homme de goût, dit le comte de Maistre, ne saurait nier que les *Lettres provinciales* ne soient un fort joli libelle, et qui fait époque même dans notre langue, puisque c'est le premier ouvrage véritablement français qui ait été écrit en prose. Je n'en crois pas moins qu'une grande partie de la réputation dont il jouit est due à l'esprit de faction intéressé à faire valoir l'ouvrage, et encore plus peut-être à la qualité des hommes qu'il attaquait.

C'est une observation incontestable et qui fait beaucoup d'honneur aux Jésuites, qu'en leur qualité de *janissaires de l'Eglise catholique*, ils ont toujours été l'objet de la haine de tous les ennemis de cette Eglise. Mécréants de toutes couleurs, protestants de toutes les classes, jansénistes surtout, n'ont jamais demandé mieux que d'humilier cette fameuse société; ils devaient donc porter aux nues un livre destiné à lui faire tant de mal. Si les *Lettres provinciales*, avec le même mérite littéraire, avaient été écrites contre les capucins, il y a longtemps qu'on n'en parlerait plus. Un homme de lettres français, du premier ordre, mais que je n'ai pas le droit de nommer, me confessait un jour, tête à tête, qu'il n'avait pu supporter la lecture des *Petites Lettres*. La monotonie du plan est un grand défaut de l'ouvrage : c'est toujours un jésuite sot qui dit des bêtises et qui a lu tout ce que son ordre a écrit. Mme de Grignan, au milieu même de l'effervescence contemporaine, disait déjà en bâillant : *C'est toujours la même chose*, et sa spirituelle mère l'en grondait.

« L'extrême sécheresse des matières et l'imperceptible petitesse des écrivains attaqués dans ces lettres, achèvent de rendre le livre assez difficile à lire. Au surplus, si quelqu'un veut s'en amuser, *je ne combats de goût contre personne*; je dis seulement que l'ouvrage a dû aux circonstances une grande partie de sa réputation, et je ne crois pas qu'aucun homme impartial me contredise sur ce point.

« Sur le fond des choses considérées purement d'une manière philosophique, on peut, je pense, s'en rapporter au jugement de Voltaire, qui a dit sans détour : « Il est vrai que tout le livre « porte à faux. On attribuait adroitement à toute la société des « opinions extravagantes de quelques Jésuites espagnols et fla« mands. On les aurait déterrées aussi bien chez les casuistes « dominicains et franciscains; mais c'était aux seuls Jésuites qu'on « en voulait. On tâchait, dans ces Lettres, de prouver qu'ils « avaient un dessein formé de corrompre les hommes, dessein « qu'aucune société n'a jamais eu et ne peut avoir. »

« Mais c'est surtout sous le point de vue religieux que Pascal doit être envisagé; il a fait sa profession de foi dans les *Lettres provinciales*; elle mérite d'être rappelée : *Je vous déclare donc*, dit-il, *que je n'ai, grâce à Dieu, d'attache sur la terre qu'à la seule Église catholique, apostolique et romaine, dans laquelle je veux vivre et mourir, et dans la communion avec le Pape, son souverain chef, hors laquelle je suis persuadé qu'il n'y a point de salut.* (*Lettre XVII.*)

« Voilà Pascal catholique et jouissant pleinement de sa raison. Ecoutons maintenant le sectaire :

« J'ai craint que je n'eusse mal écrit en me voyant condamné ; « mais l'exemple de *tant de pieux écrits* me fait croire au con- « traire (*). Il n'est plus permis de bien écrire, tant l'inquisition « est corrompue et ignorante. Il est meilleur d'obéir à Dieu « qu'aux hommes. Je ne crains rien, je n'espère rien. Le Port- « Royal craint, et c'est une mauvaise politique... *Quand ils ne « craindront plus, ils se feront plus craindre.* Le silence est la plus « grande persécution. Jamais les saints ne se sont tus. Il est vrai « qu'il faut vocation; mais ce n'est pas des arrêts du conseil « qu'il faut apprendre si l'on est appelé, mais de la nécessité de « parler. *Si mes lettres sont condamnées à Rome, ce que j'y con- « damne est condamné dans le ciel.* L'inquisition (le tribunal du « pape pour l'examen et la condamnation des livres) et la société « (des Jésuites) sont les deux fléaux de la vérité. » (*Pensées.*)

« Calvin n'aurait ni mieux ni autrement dit; et il est bien remarquable que Voltaire n'a pas fait difficulté de dire sur cet endroit des *Pensées* de Pascal, dans son fameux *Commentaire*, que si quelque chose peut justifier Louis XIV d'avoir persécuté les jansénistes, c'est assurément ce paragraphe.

« Voltaire ne dit rien de trop. Quel gouvernement, s'il n'est pas tout à fait aveugle, pourrait supporter l'homme qui ose dire: *Point d'autorité! c'est à* moi *de juger si j'ai vocation. Ceux qui me condamnent ont tort, puisqu'ils ne pensent pas comme* moi. *Qu'est-ce que l'Eglise gallicane? Qu'est-ce que le pape? Qu'est-ce que l'Eglise universelle? Qu'est-ce que le parlement? Qu'est-ce que le conseil du roi? Qu'est-ce que le roi lui-même, en comparaison de* moi?

« Lorsque les *Lettres provinciales* parurent, Rome les condamna, et Louis XIV, de son côté, nomma pour l'examen de ce livre treize commissaires archevêques, évêques, docteurs ou professeurs de théologie, qui donnèrent l'avis suivant :

« Nous soussignés, etc., certifions, après avoir diligemment « examiné le livre qui a pour titre : *Lettres provinciales* (avec les « notes de Vendrok-Nicole), que les hérésies de Jansénius, con- « damnées par l'Eglise, y sont soutenues et défendues ; .. cer- « tifions de plus que la médisance et l'insolence sont si naturelles à « ces deux auteurs, qu'à la réserve des jansénistes, ils n'épargnent « qui que ce soit, ni le pape, ni les évêques, ni le roi, ni ses prin- « cipaux ministres, ni la sacrée faculté de Paris, ni les ordres

(*) Pascal aurait dû bien nommer *un* de ces *pieux écrits condamnés en si grand nombre* par l'autorité légitime. Les sectaires sont plaisants! Ils appellent *pieux écrits* les écrits de leur parti; puis ils se plaignent des condamnations lancées contre les *pieux écrits*.

« religieux ; et qu'ainsi ce livre est digne des peines que les lois « décernent contre les libelles diffamatoires et hérétiques. *Fait à* « *Paris le 4 septembre* 1660. Signé *Henri de Rennes, Hardouin de* « *Rhodez, François d'Amiens, Charles de Soissons*, etc.

« Sur cet avis des commissaires, le livre fut condamné au feu par arrêt du conseil d'Etat.

« On connaît peu ou l'on remarque peu cette décision, qui est cependant d'une justice évidente.

« Voltaire, comme nous l'avons vu, a dit, en parlant des *Lettres provinciales* : « Il est vrai que tout le livre porte à faux. » Quand Voltaire et les évêques de France sont d'accord, il semble qu'on peut être de leur avis en toute sûreté de conscience.

« Supposons que Pascal, ayant conçu des scrupules de conscience sur son livre, se fût adressé à quelque directeur pris hors de sa secte, pour avoir son avis, et qu'il eût débuté par lui dire en général :

« *J'ai cru devoir tourner en ridicule et diffamer une société* « *dangereuse.* »

« Cette première ouverture eût produit infailliblement le dialogue suivant :

LE DIRECTEUR.

« Qu'est-ce donc, monsieur, que cette société? S'agit-il de « quelque société occulte, de quelque rassemblement suspect « dépourvu d'existence légale?

PASCAL.

« Au contraire, mon Père; il s'agit d'une société fameuse, « d'une société de prêtres répandus dans toute l'Europe, particu- « lièrement en France.

LE DIRECTEUR.

« Mais cette société est-elle suspecte à l'Eglise et à l'Etat?

PASCAL.

« Nullement, mon Père; le Saint-Siége au contraire l'estime « infiniment, et l'a souvent approuvée. L'Eglise l'emploie depuis « plus de deux siècles dans tous ses grands travaux; la même « société élève presque toute la jeunesse européenne; elle dirige « une foule de consciences; elle jouit surtout de la confiance du « roi, notre maître, et c'est un grand malheur, car cette confiance

« universelle la met à même de faire des maux infinis que j'ai « voulu prévenir. Il s'agit des Jésuites, en un mot.

LE DIRECTEUR.

« Ah ! vous m'étonnez, et comment donc avez-vous argumenté « contre ces Pères ?

PASCAL.

« J'ai cité une foule de propositions condamnables, tirées de « livres composés par ces Pères dans les temps anciens et dans les « pays étrangers ; livres profondément ignorés, et partant infini- « ment dangereux, si je n'en avais pas fait connaître le venin. Ce « n'est pas que j'aie lu ces livres, car je ne me suis jamais mêlé « de ce genre de connaissances ; mais je tiens ces textes de cer- « taines mains amies, incapables de me tromper. J'ai montré que « l'ordre était solidaire pour toutes ces erreurs, et j'en ai conclu « que les Jésuites étaient des hérétiques et des empoisonneurs « publics.

LE DIRECTEUR.

« *Mais, mon cher frère, vous n'y songez pas. Je vois maintenant* « *de quoi il s'agit et à quel parti vous appartenez. Vous êtes un* « *homme abominable devant Dieu. Hâtez-vous de prendre la plume* « *pour expier votre crime par une réparation convenable. De qui* « *tenez-vous donc le droit, vous, simple particulier, de diffamer un* « *ordre religieux, approuvé, estimé, employé par l'Eglise univer-* « *selle, par tous les souverains de l'Europe, et nommément par le* « *vôtre ? ce droit que vous n'avez pas contre un homme seul, com-* « *ment l'auriez-vous contre un corps ? c'est se moquer des Jésuites* « *beaucoup moins que des lois et de l'Evangile. Vous êtes éminem-* « *ment coupable, et de plus éminemment ridicule ; car, je le demande* « *à votre conscience, y a-t-il au monde quelque chose d'aussi plai-* « *sant que de vous entendre traiter d'hérétiques des hommes parfaite-* « *ment soumis à l'Eglise, qui croient tout ce qu'elle croit, qui con-* « *damnent tout ce qu'elle condamne, qui se condamneraient eux-* « *mêmes sans balancer, s'ils avaient le malheur de lui déplaire ;* « *tandis que vous êtes, vous, dans un état public de rébellion, et* « *frappé des anathèmes du pontife, ratifiés, s'il le faut, par l'E-* « *glise universelle.* »

« Tel est le point de vue sous lequel il faut envisager ces fameuses *Lettres*. Il ne s'agit point ici de déclamations philosophiques : Pascal doit être jugé sur l'inflexible loi qu'il a invoquée lui-même ; si elle le déclare coupable, rien ne peut l'excuser.

« En général, un trop grand nombre d'hommes, en France, on l'habitude de faire, de certains personnages célèbres, une sorte d'apothéose après laquelle ils ne savent plus entendre raison sur ces divinités de leur façon. Pascal en est un bel exemple. Quel honnête homme, sensé et étranger à la France, peut le supporter, lorsqu'il ose dire aux Jésuites dans sa XVIII[e] *Lettre provinciale : C'est par là qu'est détruite l'impiété de Luther, et c'est par là qu'est encore détruite l'impiété de l'école de Molina.*

« La conscience d'un musulman, pour peu qu'il connût notre religion et nos maximes, serait révoltée de ce rapprochement. Comment donc ! un religieux mort dans le sein de l'Eglise, qui se serait prosterné, pour se condamner lui-même, au premier signe de l'autorité ; un homme de génie, auteur d'un système, à la fois philosophique et consolant, sur le dogme redoutable qui a tant fatigué l'esprit humain, système qui n'a jamais été condamné et qui ne le sera jamais ; car tout système publiquement enseigné dans l'Eglise catholique pendant trois siècles sans avoir été condamné ne peut être supposé condamnable ; système qui présente après tout le plus heureux effort qui ait été fait par la philosophie chrétienne pour accorder ensemble, suivant les forces de notre faible intelligence, *res olim dissociabiles, libertatem et principatum ;* l'auteur, dis-je, de ce système est mis en parallèle avec qui ? avec Luther, le plus hardi, le plus funeste hérésiarque qui ait désolé l'Eglise ; le premier surtout qui ait marié, dans l'Occident, l'hérésie à la politique, et qui ait véritablement séparé des souverainetés. — Il est impossible de retenir son indignation et de relever de sang-froid cet insolent parallèle. » (*De l'Église gallicane.*)

PENSÉES.

Cependant, après cette lutte acharnée dans laquelle, « ministre d'une grande vengeance, il avait tenu le glaive et non pas la balance, » Pascal, voyant sa santé décliner de jour en jour, avait conçu le plan d'une apologie de la religion chrétienne. C'est au milieu des horribles souffrances auxquelles il était en proie, pendant les insomnies des nuits et dans les courts instants du jour, qu'il écrivait rapidement, sur des feuilles volantes, des pensées où l'objection et la réponse se trouvent mêlées, mais qui se rapportaient au grand ouvrage arrêté dans son esprit. Dans ces fragments, dont plusieurs portent de nombreuses retouches et semblent achevées, le génie éclate, pour ainsi parler, à chaque ligne. C'est la même perfection de style que dans les *Petites Lettres ;* c'est la même verve tour à tour grave et moqueuse ; c'est le même

esprit, la même éloquence, dont la passion fait surtout la beauté. Mais quelle immense supériorité pour le fond des choses! Qui voudrait mettre les admirables considérations morales des *Pensées* en parallèle avec les subtilités jansénistes des *Provinciales;* avec ces éternelles discussions du *fait* et du *droit*, dont la monotonie fatiguait madame de Grignan! Dans les *Petites Lettres*, le cœur se dilate rarement; le polémiste y étouffe le chrétien. Dans les *Pensées*, c'est le sentiment, c'est l'âme, c'est le cœur qui dominent.

Les *Provinciales*, c'est la théologie discutée en place publique, avec cet esprit d'amère moquerie, avec ce rire sarcastique que le Christianisme a toujours condamné. Les *Pensées*, au contraire, c'est Pascal avec sa foi profonde, avec son grand cœur; c'est Pascal décrivant les faiblesses de l'homme, non pour l'abaisser, non pour le rendre haïssable, mais pour l'aider à se relever et à se guérir..

La philosophie anti-chrétienne voit dans Pascal deux hommes : l'un qu'elle adopte, c'est l'auteur des *Provinciales;* l'autre qu'elle rejette, c'est l'auteur des *Pensées*. Elle prétend que lorsqu'il a écrit les *Pensées*, Pascal avait le cerveau dérangé par l'accident du pont de Neuilly. Il n'y a qu'un mot à répondre : l'accident du pont de Neuilly a précédé la composition des *Provinciales*.

On a dit, et on redira toujours, car l'orgueil humain y est engagé, que Pascal, le disciple de Montaigne, était un *sceptique* en philosophie, s'il était un *croyant* en religion. Les réflexions du grand penseur sur l'*autorité en matière de philosophie*, sur la *géométrie en général*, sur *l'art de persuader*, où il traite de la force de la raison et des moyens naturels de la connaître et de la convaincre; enfin un passage très-important de la dix-huitième *Provinciale*, démontrent, de la façon la plus irréfragable, combien est peu fondé le parallèle si souvent tracé, dans ces derniers temps, entre Pascal et des sceptiques tels que Montaigne et l'abbé de Lamennais. Il est vrai qu'en ce qui concerne nos devoirs religieux et moraux, Pascal croyait à la nécessité, pour la raison, d'une assistance extérieure divine. Mais n'était-ce pas remplir une lacune déplorable laissée par Descartes, et oserait-on bien reprocher à un philosophe chrétien d'avoir soutenu ce que Platon proclamait en plein paganisme; Platon qui a écrit que le mouvement de l'esprit, pour monter jusqu'à Dieu, doit s'appuyer sur l'amour, et dont la philosophie n'était en quelque sorte que le commentaire du mot presque évangélique de Socrate : « Philosopher, c'est apprendre à mourir! »

Toutefois, pour ne vouloir point admettre que la haute intelli-

génie de Pascal se soit engloutie dans les abîmes du scepticisme, tant s'en faut que nous prétendions nier les exagérations auxquelles le poussaient la pente de son génie, et, disons le mot, la passion du sectaire. Il est incontestable que les doctrines outrées de Port-Royal exercèrent sur le caractère, sur les idées, et même sur les vertus de Pascal la plus funeste influence. Sous la direction de Sacy et de Singlin, il oublia trop souvent de pratiquer cette belle maxime qu'on lit dans les *Pensées* : « On ne montre pas sa grandeur pour être à une des extrémités, mais bien en touchant les deux à la fois, et remplissant tout l'entre-deux. »

Convaincu par ses amis, car il n'était point érudit, que la morale du Christianisme se corrompait par le *relâchement*, il se précipita avec ses maîtres dans l'excès opposé. Pour eux, le précepte qui résume toute la loi, ce ne fut plus l'amour, mais la terreur. De l'Evangile ils retranchaient tous les passages où Jésus aime, console, guérit, pardonne, pour n'y laisser que ceux où le Sauveur irrité menace, tonne, condamne, punit. Aussi la sombre doctrine de la prédestination calviniste respire-t-elle dans quelques pages des *Pensées* où l'auteur, s'appuyant à faux sur l'autorité de saint Augustin, lui fait dire précisément le contraire de ce qu'il a dit. Mais de ce que Pascal est tombé dans l'excès en soutenant que *Dieu éclaire les uns* et qu'*il aveugle les autres;* de ce qu'il a été le *plus conséquent* des jansénistes, en faut-il conclure, comme on l'a fait, que les dures macérations qu'il s'imposait, son mélancolique ascétisme, son dégoût des choses de la terre, cette vie d'anachorète qu'il s'était faite au milieu du monde, témoignent du *dérangement de son cerveau* et de je ne sais quel fanatisme aveugle cherchant à s'abêtir pour mieux croire? Rien ne serait plus faux, car tout cela c'est l'histoire même des saints du Christianisme. Ceux qui opposent sans cesse le bon sens et la modération de Bossuet au *fanatisme* et à la fougue de Pascal, peuvent-ils ignorer ce que le grand évêque de Meaux a écrit sur la nécessité de la vie cachée en Dieu ; sur les tristesses du monde et les joies du cloître, sur les grandeurs des Pacôme, des Antoine, des Hilarion, ces héros du désert, auxquels les païens adressaient les mêmes reproches que des chrétiens aujourd'hui adressent à Pascal?

C'est au point de vue où les saint Jérôme et les saint Athanase, les Bossuet et les Fénelon envisageaient la vie des solitaires de la Thébaïde, qu'il faut se placer, si l'on veut apprécier sainement les sublimes paroles de Pascal sur la pauvreté, l'humilité, le bonheur des souffrances, etc. Que serait donc devenu le monde, s'écriait Fénelon, si Dieu n'avait pas fait *fleurir les solitudes?* Voilà ce qu'il importe de comprendre. Toutefois, il faut reconnaître, pour être

vrai, que l'école janséniste, et Pascal avec elle, eut le tort grave de ne vouloir point se rappeler qu'il y a deux degrés de perfection dans l'Evangile : la perfection de précepte imposée à tous, la perfection de conseil inspirée seulement à quelques âmes d'élite. Or, on l'a remarqué avant nous, rien n'a contribué autant que ce rigorisme, exploité avec un art perfide par de prétendus adversaires de la *morale relâchée*, à jeter dans l'indifférence les populations découragées.

Concluons. La vie de Pascal, écrite par sa sœur, la confidente de toutes ses pensées, témoigne et de la force inébranlable de sa croyance, et de son respect pour la raison humaine renfermée en des bornes légitimes. L'ensemble des divers ouvrages de l'immortel penseur concorde avec tous les récits contemporains. Quelques phrases isolées, véritables traits à la Michel-Ange jetés çà et là, et que l'auteur eût retouchés ou même effacés (à moins qu'ils n'indiquent la place d'une objection), ces phrases qu'il ne faut pas séparer de tout le reste, ne sauraient avoir la valeur qu'on a voulu leur donner. Disciple de saint François de Sales, de Bossuet ou de Fénelon, Pascal aurait été un docteur ou un saint dans l'Eglise; janséniste, il s'est consumé en des luttes stériles, et il a contribué à propager de funestes erreurs. Mais la part faite à ces erreurs, Pascal doit être considéré, après Bossuet et Fénelon, comme l'homme le plus propre à réveiller dans les âmes l'amour de Dieu et des hommes, dans les intelligences le goût du vrai et du beau. L'un des critiques les plus sagaces du dix-septième siècle, Bayle, l'avait bien compris; et dans ses *Nouvelles de la république des lettres* (décembre 1684), il a écrit ces lignes remarquables au sujet de Pascal :

« Cent volumes de sermons ne valent pas cette vie-là, et sont beaucoup moins capables de désarmer les impies. Ils ne peuvent plus nous dire qu'il n'y a que de petits esprits qui aient de la piété, car on leur en fait voir de la mieux poussée dans l'un des plus grands géomètres, des plus subtils métaphysiciens et des plus pénétrants esprits qui aient jamais été au monde... On fait bien de publier l'exemple d'une si grande vertu *pour empêcher la prescription de l'esprit du monde contre l'esprit de l'Evangile.* » (*Chefs-d'œuvre des classiques français au XVIIe siècle.*)

Pascal mourut à Paris, en 1662, à l'âge de 39 ans.

Prolégomènes.

« .... L'immortalité de l'âme est une chose qui nous importe si fort, qui nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu tout

sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est. Toutes nos actions et nos pensées doivent prendre des routes si différentes, selon qu'il y aura des biens éternels à espérer ou non, qu'il est impossible de faire une démarche avec sens et jugement, qu'en la réglant par la vue de ce point, qui doit être notre dernier objet.

« Ainsi notre premier intérêt et notre premier devoir est de nous éclaircir sur ce sujet, d'où dépend toute notre conduite. Et c'est pourquoi, entre ceux qui n'en sont pas persuadés, je fais une extrême différence de ceux qui travaillent de toutes leurs forces à s'en instruire à ceux qui vivent sans s'en mettre en peine et sans y penser.

« Je ne puis avoir que de la compassion pour ceux qui gémissent sincèrement dans ce doute, qui le regardent comme le dernier des malheurs, et qui, n'épargnant rien pour en sortir, font de cette recherche leur principale et plus sérieuse occupation.

« Mais pour ceux qui passent leur vie sans penser à cette dernière fin de la vie et qui, par cette seule raison qu'ils ne trouvent pas en eux-mêmes les lumières qui les persuadent, négligent de les chercher ailleurs et d'examiner à fond si cette opinion est de celles que le peuple reçoit par une simplicité crédule, ou de celles qui, quoique obscures d'elles-mêmes, ont néanmoins un fondement très-solide et inébranlable, je les considère d'une manière toute différente.

« Cette négligence en une affaire où il s'agit d'eux-mêmes, de leur éternité, de leur tout, m'irrite plus qu'elle ne m'attendrit; elle m'étonne et m'épouvante; c'est un monstre pour moi. Je ne dis pas ceci par le zèle pieux d'une dévotion spirituelle. J'entends au contraire qu'on doit avoir ce sentiment par un principe d'intérêt humain et par un intérêt d'amour-propre. Il ne faut pour cela que voir ce que voient les personnes les moins éclairées.

« Il ne faut pas avoir l'âme fort élevée pour comprendre qu'il n'y a point ici de satisfaction véritable et solide; que tous nos plaisirs ne sont que vanité; que nos maux sont infinis, et qu'enfin la mort, qui nous menace à chaque instant, doit infailliblement nous mettre dans peu d'années dans l'horrible nécessité d'être éternellement anéantis ou malheureux.

« Il n'y a rien de plus réel que cela ni de plus terrible. Faisons tant que nous voudrons les braves, voilà la fin qui attend la plus belle vie du monde. Qu'on fasse réflexion là-dessus et qu'on dise ensuite s'il n'est pas indubitable qu'il n'y a de bien en cette vie qu'en l'espérance d'une autre vie; qu'on n'est heureux qu'à mesure qu'on s'en approche, et que, comme il n'y aura plus de

malheurs pour ceux qui auront une entière assurance de l'éternité, il n'y a point aussi de bonheur pour ceux qui n'en ont aucune lumière.

« C'est donc assurément un grand mal que d'être dans ce doute; mais c'est au moins un devoir indispensable de chercher quand on est dans ce doute, et ainsi celui qui doute et qui ne cherche pas est tout ensemble bien malheureux et bien injuste. Que s'il est avec cela tranquille et satisfait, qu'il en fasse profession, et enfin qu'il en fasse vanité, et que ce soit de cet état même qu'il fasse le sujet de sa joie et de sa vanité, je n'ai point de termes pour qualifier une si extravagante créature,

« Où peut-on prendre ces sentiments? Quel sujet de joie trouve-t-on à n'attendre plus que des misères sans ressource? Quel sujet de vanité de se voir dans des obscurités impénétrables, et comment se peut-il faire que ce raisonnement-ci se passe dans un homme raisonnable :

« Je ne sais qui m'a mis au monde ni ce que c'est que le monde ni que moi-même. Je suis dans une ignorance terrible de toutes choses. Je ne sais ce que c'est que mon corps, que mes sens, que mon âme, et cette partie de moi qui pense ce que je dis, qui fait réflexion sur tout et sur elle-même et ne se connaît non plus que le reste.

« Je vois ces effroyables espaces de l'univers qui m'enferment; et je me trouve attaché à un coin de cette vaste étendue, sans que je sache pourquoi je suis plutôt placé en ce lieu qu'en un autre, ni pourquoi ce peu de temps qui m'est donné à vivre m'est assigné à ce point plutôt qu'à un autre de l'éternité qui m'a précédé, et de toute celle qui me suit. Je ne vois que des infinités de toutes parts qui m'enferment comme un atome et comme une ombre qui ne dure qu'un instant sans retour.

« Tout ce que je connais est que je dois bientôt mourir, mais ce que j'ignore le plus est cette mort même que je ne saurais éviter.

« Comme je ne sais d'où je viens, aussi je ne sais où je vais, et je sais seulement qu'en sortant de ce monde je tombe pour jamais ou dans le néant, ou dans les mains d'un Dieu irrité, sans savoir à laquelle de ces deux conditions je dois être éternellement en partage (*). Voilà mon état, plein de misère, de faiblesse, d'obscurité. Et de tout cela je conclus que je dois donc passer tous les jours de ma vie sans songer à chercher ce qui doit m'arriver.

(*) « Ils n'ont pas même de quoi établir le néant auquel ils aspirent après cette vie, et ce misérable partage ne leur est point assuré. » (Bossuet, *Orais. fun. de la princ. Pal.*)

Peut-être que je pourrais trouver quelque éclaircissement dans mes doutes; mais je n'en veux pas prendre la peine ni faire un pas pour le chercher; et, après, en traitant avec mépris ceux qui se travailleront de ce soin, je veux aller sans prévoyance et sans crainte tenter un si grand événement et me laisser mollement conduire à la mort dans l'incertitude de l'éternité de ma condition future. »

« Qui souhaiterait d'avoir pour ami un homme qui discourt de cette manière? Qui le choisirait entre les autres pour lui communiquer ses affaires? Qui aurait recours à lui dans ses afflictions? Et enfin à quel usage de la vie le pourrait-on destiner?

« En vérité, il est glorieux à la religion d'avoir pour ennemis des hommes si déraisonnables, et leur opposition est si peu dangereuse qu'elle sert au contraire à l'établissement de ses principales vérités; car la foi chrétienne ne va principalement qu'à établir ces deux choses: la corruption de la nature et la rédemption de Jésus-Christ. Or, s'ils ne servent pas à montrer la vérité de la rédemption par la sainteté de leurs mœurs, ils servent au moins admirablement à montrer la corruption de la nature par des sentiments si dénaturés.

« Rien n'est si important à l'homme que son état, rien ne lui est si redoutable que l'éternité. Et ainsi, qu'il se trouve des hommes indifférents à la perte de leur être et au péril d'une éternité de misère, cela n'est point naturel. Ils sont tout autres à l'égard de toutes les autres choses : ils craignent jusqu'aux plus légères, ils les prévoient, ils les sentent; et ce même homme qui passe tant de jours et de nuits dans la rage et le désespoir, pour la perte d'une charge, ou pour quelque offense imaginaire à son honneur, c'est celui-là même qui sait qu'il va tout perdre par la mort, sans inquiétude et sans émotion. C'est une chose monstrueuse de voir dans un même cœur et en même temps cette sensibilité pour les moindres choses, et cette étrange insensibilité pour les plus grandes. C'est un enchantement incompréhensible et un assoupissement surnaturel qui marque une force toute-puissante qui le cause.

« Il faut qu'il y ait un étrange renversement dans la nature de l'homme, pour faire gloire d'être dans cet état, dans lequel il semble incroyable qu'une seule personne puisse être. Cependant l'expérience m'en fait voir en si grand nombre que cela serait surprenant si nous ne savions que la plupart de ceux qui s'en mêlent se contrefont et ne sont pas tels en effet. Ce sont des gens qui ont ouï dire que les belles manières du monde consistent à faire ainsi l'emporté. C'est ce qu'ils appellent avoir secoué le joug, et

qu'ils essayent d'imiter. Mais il ne serait pas difficile de leur faire entendre combien ils s'abusent en cherchant par là de l'estime. Ce n'est pas le moyen d'en acquérir, je dis même parmi les personnes du monde qui jugent sainement des choses, et qui savent que la seule voie d'y réussir est de se faire paraître honnête, fidèle, judicieux et capable de servir utilement son ami, parce que les hommes n'aiment naturellement que ce qui peut leur être utile. Or quel avantage y a-t-il pour nous à ouïr dire à un homme qu'i a donc secoué le joug ; qu'il ne croit pas qu'il y ait un Dieu qui surveille ses actions, qu'il se considère comme seul maître de sa conduite, et qu'il ne pense en rendre compte qu'à soi-même ? Pense-t-il nous avoir portés par là à avoir désormais bien de la confiance en lui, et à en attendre des consolations, des conseils et des secours dans tous les besoins de la vie ? Prétendent-ils nous avoir bien réjouis de nous dire qu'ils tiennent que notre âme n'est qu'un peu de vent et de fumée, et encore de nous le dire d'un ton de voix fier et content ? Est-ce donc une chose à dire gaiement ? et n'est-ce pas une chose à dire tristement, au contraire, comme la chose du monde la plus triste ?

« S'ils y pensaient sérieusement, ils verraient que cela est si mal pris, si contraire au bon sens, si opposé à l'honnêteté et si éloigné en toute manière de ce bon air qu'ils cherchent, qu'ils seraient plutôt capables de redresser que de corrompre ceux qui auraient quelque inclination à les suivre. Et, en effet, faites-leur rendre compte de leurs sentiments et des raisons qu'ils ont de douter de la religion, ils diront des choses si faibles et si basses, qu'ils vous persuaderont du contraire. C'était ce que leur disait un jour fort à propos une personne ; « Si vous continuez à discourir de la sorte, leur disait-il, en vérité vous me convertirez ! » Et il avait raison ; car qui n'aurait horreur de se voir dans des sentiments où l'on a pour compagnons des personnes si misérables ?

« Ainsi ceux qui ne font que feindre ces sentiments seraient bien malheureux de contraindre leur naturel pour se rendre les plus impertinents des hommes. S'ils sont fâchés dans le fond de leur cœur de n'avoir pas plus de lumière, qu'ils ne le dissimulent pas ; cette déclaration ne sera point honteuse : il n'y a de honte qu'à n'en point avoir. Rien n'accuse davantage une extrême faiblesse d'esprit que de ne pas connaître quel est le malheur d'un homme sans Dieu ; rien ne marque davantage une mauvaise disposition du cœur que de ne pas souhaiter la vérité des promesses éternelles ; rien n'est plus lâche que de faire le brave contre Dieu ! Qu'ils laissent donc ces impiétés à ceux qui sont assez mal nés

pour en être véritablement capables; qu'ils soient au moins honnêtes gens, s'ils ne peuvent être chrétiens, et qu'ils reconnaissent enfin qu'il n'y a que deux sortes de personnes qu'on puisse appeler raisonnables : ou ceux qui servent Dieu de tout leur cœur parce qu'ils le connaissent, ou ceux qui le cherchent de tout leur cœur parce qu'ils ne le connaissent pas.

« Mais pour ceux qui vivent sans le connaître et sans le chercher, ils se jugent eux-mêmes si peu dignes de leur soin, qu'ils ne sont pas dignes du soin des autres, et il faut avoir toute la charité de la religion qu'ils méprisent pour ne pas les mépriser jusqu'à les abandonner dans leur folie. Mais parce que cette religion nous oblige de les regarder toujours tant qu'ils seront en cette vie comme capables de la grâce qui peut les éclairer, et de croire qu'ils peuvent être en peu de temps plus remplis de foi que nous ne sommes, et que nous pouvons au contraire tomber dans l'aveuglement où ils sont, il faut faire pour eux ce que nous voudrions qu'on fît pour nous si nous étions à leur place, et les appeler à avoir pitié d'eux-mêmes et à faire au moins quelques pas pour tenter s'ils ne trouveront pas de lumières. Qu'ils donnent à cette lecture quelques-unes de ces heures qu'ils emploient si inutilement ailleurs; quelque aversion qu'ils y apportent, peut-être rencontreront-ils quelque chose, ou du moins ils n'y perdront pas beaucoup. Mais pour ceux qui y apporteront une sincérité parfaite et un véritable désir de rencontrer la vérité, j'espère qu'ils y auront satisfaction, et qu'ils seront convaincus des preuves d'une religion si divine que j'ai ramassées ici.......

« Si ce discours vous plaît et vous semble fort, sachez qu'il a été fait par un homme qui s'est mis à genoux auparavant et après, pour prier cet Etre infini et sans parties auquel il soumet tout le sien, de se soumettre aussi le vôtre, pour votre propre bien et pour sa gloire, et qu'ainsi la force s'accorde avec cette bassesse. »

Quelle piété tendre! quelle admirable charité! Pascal est toujours ainsi dans les *Pensées*, quand chez lui le chrétien domine le sectaire.

L'homme au milieu de l'infini.

« La première chose qui s'offre à l'homme quand il se regarde, c'est son corps, c'est-à-dire une certaine portion de matière qui lui est propre. Mais, pour comprendre ce qu'elle est, il faut qu'il la compare avec tout ce qui est au-dessus de lui, et tout ce qui est au-dessous, afin de connaître ses justes bornes. Qu'il ne s'arrête donc pas à regarder simplement les objets qui l'environnent; qu'il

contemple la nature entière, dans sa haute et pleine majesté ; qu'il considère cette éclatante lumière mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers ; que la terre lui paraisse comme un point au prix du vaste tour que cet astre décrit, et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour n'est lui-même qu'un point très-délicat à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent.

« Tout ce que nous voyons du monde n'est qu'un trait imperceptible dans le vaste sein de la nature. Nulle idée n'approche de l'étendue de ses espaces. Nous avons beau enfler nos conceptions, nous n'enfantons que des atomes au prix de la réalité des choses : c'est une sphère infinie dont le centre est partout, la circonférence nulle part (*). Enfin c'est un des plus grands caractères de la toute-puissance de Dieu, que notre imagination se perde dans cette pensée.

« Que l'homme, étant revenu à soi, considère ce qu'il est ; qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature ; et que, de ce que lui paraîtra ce petit cachot où il se trouve logé, c'est-à-dire ce monde visible, il apprenne à estimer la terre, les royaumes, les villes et soi-même son juste prix.

« Qu'est-ce que l'homme dans l'infini ? Qui peut le comprendre ? Mais pour lui présenter un autre prodige aussi étonnant, qu'il cherche, dans ce qu'il connaît, les choses les plus délicates ; qu'un ciron, par exemple, lui offre, dans la petitesse de son corps,

(*) « Cette belle expression, dit Voltaire, est de Timée de Locres. Pascal était digne de l'inventer ; mais il faut rendre à chacun son bien. » Voltaire s'est trompé en attribuant cette pensée à Timée de Locres ; on la trouve dans Hermès Trismégiste : « *Mercurius vocat Deum sphæram intellectualem, cujus centrum ubique est, circumferentia vero nusquam.* » (*Herm. Trisg., Lib.* 1, *Comment. XVII, Quæst.* 1, c. 6.)

« Trismégiste appelle la déité, *cercle dont le centre est partout, la circonférence nulle part.* » (*Préface sur les Essais de Montaigne par sa fille d'alliance, Mlle de Gournay.*)

L'idée de Pascal, en parlant de la nature créée, est, ce nous semble, une idée fausse ; car la création n'est point infinie, et on ne saurait dire par conséquent : C'est une sphère infinie dont le centre est partout, la circonférence nulle part. Saint Bonaventure, dans un opuscule qui a pour titre : *Itinéraire de l'âme à Dieu*, s'est approprié d'une manière plus heureuse la pensée du philosophe ancien. Au chapitre V, où, de la seule idée de l'être, il déduit l'existence de Dieu et ses principaux attributs, il dit entre autres choses : « Parce que l'être très-pur et absolu, qui est simplement l'être, est le premier et le dernier, il est donc l'origine de tout et la fin qui tout consomme. Parce qu'il est éternel et très-présent, il embrasse et pénètre toutes les durées, comme en étant à la fois et le centre et la circonférence. Parce qu'il est très-simple et très-grand, il est tout entier au dedans de tout et tout entier hors de tout, et, par là, il est une sphère intelligible, dont le centre est partout et la circonférence nulle part. »

On le voit, la pensée et l'expression de saint Bonaventure sont aussi exactes que celles de Pascal le sont peu. (*M. Rohrbacher, Histoire universelle de l'Eglise catholique.*)

des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines dans ces ambes, du sang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs, des vapeurs dans ces gouttes; que, divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces et ses conceptions, et que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant l'objet de notre discours, il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature.

« Mais je veux lui faire voir là-dedans un abîme nouveau. Je veux lui peindre non-seulement l'union visible, mais encore tout ce qu'il est capable de concevoir de l'immensité de la nature, dans l'enceinte de cet atome imperceptible; qu'il y voie une infinité de mondes, dont chacun a son firmament, ses planètes, sa terre, en la même proportion que le monde visible; dans cette terre des animaux, et enfin des cirons, dans lesquels il retrouvera tout ce que les premiers lui ont fait voir, trouvant encore dans ceux-ci les mêmes choses sans fin et sans terme. Qu'il se perde dans ces merveilles aussi étonnantes par leur petitesse que les autres par leur étendue.

« Qui se considérera de la sorte s'effrayera sans doute de se voir comme suspendu dans la masse que la nature lui a donnée, entre les deux abîmes de l'infini et du néant, dont il est également éloigné. Il tremblera dans la vue de ces merveilles; et je crois que, sa curiosité se changeant en admiration, il sera plus disposé à les contempler en silence qu'à les rechercher avec présomption.

« Qu'est-ce que l'homme dans la nature? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre tout et rien; il est infiniment éloigné des deux extrêmes, et son être n'est pas moins distant du néant d'où il est tiré, que de l'infini où il est englouti. »

PENSÉES DIVERSES.

« L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser. Une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt; et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. Ainsi toute notre dignité consiste dans la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever, non de l'espace et de la durée. Travaillons donc à bien penser : voilà le principe de la morale.

« Il est dangereux de trop faire voir à l'homme combien il est

égal aux bêtes, sans lui montrer sa grandeur. Il est encore dangereux de lui faire trop voir sa grandeur sans sa bassesse. Il est encore plus dangereux de lui laisser ignorer l'une et l'autre; mais il est très-avantageux de lui représenter l'une et l'autre.

« Rien n'est plus capable de nous faire entrer dans la connaissance de la misère des hommes, que de considérer la cause véritable de l'agitation perpétuelle dans laquelle ils passent leur vie.

« L'âme est jetée dans le corps pour y faire un séjour de peu de durée. Elle sait que ce n'est qu'un passage à un voyage éternel, et qu'elle n'a que le peu de temps que dure la vie pour s'y préparer. Les nécessités de la nature lui en ravissent une très-grande partie. Il ne lui en reste que très-peu dont elle puisse disposer. Mais ce peu qui lui reste l'incommode si fort et l'embarrasse si étrangement, qu'elle ne songe qu'à le perdre. Ce lui est une peine insupportable d'être obligée de vivre avec soi, et de penser à soi. Ainsi tout son soin est de s'oublier soi-même et de laisser couler ce temps si court et si précieux sans réflexion, en s'occupant des choses qui l'empêchent d'y penser.

« C'est l'origine de toutes les occupations tumultuaires des hommes, et de tout ce qu'on appelle divertissements ou passe-temps, dans lesquels on n'a, en effet, pour but que d'y laisser passer le temps sans le sentir, ou plutôt sans se sentir soi-même, et d'éviter, en perdant cette partie de la vie, l'amertume et le dégoût intérieur qui accompagneraient nécessairement l'attention que l'on ferait sur soi-même durant ce temps-là. L'âme ne trouve rien en elle qui la contente; elle n'y voit rien qui ne l'afflige, quand elle y pense. C'est ce qui la contraint de se répandre au dehors, et de chercher dans l'application aux choses extérieures à perdre le souvenir de son état véritable. Sa joie consiste dans cet oubli; et il suffit, pour la rendre misérable, de l'obliger de se voir et d'être avec soi.

« Quand je me suis mis à considérer les diverses agitations des hommes, les périls et les peines où ils s'exposent, à la cour, à la guerre, dans la poursuite de leurs prétentions ambitieuses, d'où naissent tant de querelles, de passions et d'entreprises périlleuses et funestes, j'ai souvent dit que tout le malheur des hommes vient de ne savoir pas se tenir en repos dans une chambre. Un homme qui a assez de bien pour vivre, s'il savait demeurer chez soi, n'en sortirait pas pour aller sur la mer ou au siége d'une place; et si on ne cherchait simplement qu'à vivre, on aurait peu de besoin de ces occupations si dangereuses.

« Mais quand j'y ai regardé de plus près, j'ai trouvé que cet éloignement que les hommes ont du repos, et de demeurer

avec eux-mêmes, vient d'une cause bien effective, c'est-à-dire du malheur naturel de notre condition faible et mortelle, et si misérable que rien ne peut nous consoler lorsque rien ne nous empêche d'y penser, et que nous ne voyons que nous.

« Les hommes, n'ayant pu guérir la mort, la misère, l'ignorance, se sont avisés, pour se rendre heureux, de ne point y penser : c'est tout ce qu'ils ont pu inventer pour se consoler de tant de maux. Mais c'est une consolation bien misérable, puisqu'elle va, non pas à guérir le mal, mais à le cacher simplement pour un peu de temps, et qu'en le cachant elle fait qu'on ne pense pas à le guérir véritablement. »

« Il est dangereux de dire au peuple que les lois ne sont pas justes; car il n'obéit qu'à cause qu'il les croit justes. C'est pourquoi il faut lui dire en même temps qu'il doit obéir parce qu'elles sont lois, comme il faut obéir aux supérieurs, non parce qu'ils sont justes, mais parce qu'ils sont supérieurs... Voilà tout ce que c'est proprement que la définition de la justice. »

« J'avais passé beaucoup de temps dans l'étude des sciences abstraites; mais le peu de gens avec qui on peut en communiquer m'en avait dégoûté. Quand j'ai commencé l'étude de l'homme, j'ai vu que ces sciences abstraites ne lui sont pas propres, et que je m'égarais plus de ma condition en y pénétrant que les autres en les ignorant; et je leur ai pardonné de ne point s'y appliquer. Mais j'ai cru trouver au moins bien des compagnons dans l'étude de l'homme, puisque c'est celle qui lui est propre. J'ai été trompé. Il y en a encore moins qui l'étudient que la géométrie. »

« On n'apprend pas aux hommes à être honnêtes gens, et on leur apprend tout le reste; et cependant ils ne se piquent de rien tant que de cela. Ainsi ils ne se piquent de savoir que la seule chose qu'ils n'apprennent point. »

« Condition de l'homme : Inconstance, ennui, inquiétude. »

« Voulez-vous qu'on dise du bien de vous? N'en dites point. »

« Quel homme eût jamais plus d'éclat que Jésus-Christ? Le peuple juif tout entier le prédit avant sa venue. Le peuple gentil l'adore après qu'il est venu. Les deux peuples gentil et juif le regardent comme le centre. Et cependant quel homme jouit jamais moins de tout cet éclat? De trente-trois ans, il en vit trente sans paraître. Dans les trois autres, il passe pour un imposteur; les prêtres et les principaux de sa nation le rejettent, ses amis et ses proches le méprisent. Enfin il meurt d'une mort honteuse, trahi par un des siens, renié par l'autre et abandonné de tous. »

« Jésus-Christ parle des plus grandes choses si simplement, qu'il semble qu'il n'y a pas pensé; et si nettement néanmoins, qu'on voit bien ce qu'il en pensait. Cette clarté, jointe à cette naïveté, est admirable. »

« L'éloquence est une peinture de la pensée, et ainsi ceux qui, après avoir peint, ajoutent encore, font un tableau au lieu d'un portrait. »

« La dernière chose qu'on trouve, en faisant un ouvrage, est de savoir celle qu'il faut mettre la première. »

En 1656, à la suite de leur condamnation comme jansénistes, les solitaires de Port-Royal des Champs avaient été forcés de quitter leur retraite. En 1707, les religieuses virent à leur tour fermer leur maison de Port-Royal des Champs, où une partie d'entre elles étaient retournées dès 1647; les bâtiments furent rasés en 1710. Quelques religieuses restées dans le couvent de Paris, s'étant montrées plus dociles pour la signature du formulaire furent maintenues : leur communauté subsistait encore en 1790; elle fut supprimée avec tous les ordres religieux. Sous la Convention, le couvent de Port-Royal de Paris fut converti en prison et reçut le nom dérisoire de Port-Libre. On y a depuis placé l'hospice de la Maternité (1814).

La doctrine de Jansénius ne périt pas avec la maison de Port-Royal. Au commencement du XVIIIe siècle, l'oratorien Quesnel publia un ouvrage intitulé : *Réflexions morales sur le Nouveau-Testament*, où se trouvaient reproduits les principes de l'*Augustinus*. Le livre fut condamné en 1713 par le pape Clément XI, dans la bulle *Unigenitus*. Cette bulle ne fut admise en France qu'après une assez longue opposition. Plusieurs jansénistes en appelaient au futur concile de la décision du pape, d'où leur vint le nom d'*appelants*. Dans leur exaltation, ces malheureux se crurent honorés du martyre : ils prétendirent qu'un des leurs, le diacre Pâris, faisait des miracles après sa mort. Ils accoururent en foule à son tombeau (1727). Ces folies les couvrirent de ridicule, puis ils tombèrent dans l'oubli. Cependant, le parti des jansénistes continua toujours d'exister et se perpétua jusque après la révolution.

RÉFLEXIONS SUR LES ÉCRIVAINS DE PORT-ROYAL.

Le comte de Maistre fait sur les écrivains de Port-Royal des réflexions très-judicieuses que nous allons transcrire.

« Un ecclésiastique anglais nous a donné une superbe défini-

tion du calvinisme. *C'est,* dit-il, *un système de religion qui offre à notre croyance des hommes esclaves de la nécessité, une doctrine inintelligible, une foi absurde, un Dieu impitoyable.*

« Le même portrait peut servir pour le jansénisme. Ce sont deux frères dont la ressemblance est si frappante, que nul homme qui veut regarder ne saurait s'y tromper.

« Comment donc une telle secte a-t-elle pu se créer tant de partisans, et même de partisans fanatiques? Comment a-t-elle pu faire tant de bruit dans le monde? fatiguer l'Etat autant que l'Eglise? Plusieurs causes réunies ont produit ce phénomène. La principale est celle que nous allons toucher. Le cœur humain est naturellement révolté. Levez l'étendard contre l'autorité, jamais vous ne manquerez de recrues. *Non serviam.* C'est le crime éternel de notre malheureuse nature. *Le système de Jansénius,* a dit Voltaire, *n'est ni philosophique, ni consolant; mais le plaisir secret d'être un parti,* etc. Il ne faut pas en douter, tout le mystère est là. Le *plaisir de l'orgueil* est de braver *l'autorité,* son *bonheur* est de s'en emparer, ses *délices* sont de l'humilier. Le jansénisme présentait cette triple tentation à ses adeptes, et la seconde jouissance surtout se réalisa dans toute sa plénitude lorsque le jansénisme devint une puissance en se concentrant dans les murs de Port-Royal.

« Je doute que l'histoire présente dans ce genre rien d'aussi extraordinaire. Quelques sectaires mélancoliques, aigris par les poursuites de l'autorité, imaginèrent de s'enfermer dans une solitude pour y bouder et y travailler à l'aise. Semblables aux lames d'un aimant artificiel, dont la puissance résulte de l'assemblage, ces hommes, unis et serrés par un fanatisme commun, produisent une force totale capable de soulever les montagnes. L'orgueil, le ressentiment, la rancune religieuse, toutes les passions aigres et haineuses se déchaînent à la fois. L'esprit de parti concentré se transforme en rage incurable. Des ministres, des magistrats, des savants, des femmelettes du premier rang, des religieuses fanatiques, tous les ennemis du Saint-Siége, tous ceux de l'unité, tous ceux d'un ordre célèbre, leur antagoniste naturel, tous les parents, tous les amis, tous les clients des premiers personnages de l'association, s'allient au foyer commun de la révolte.

« Ils crient, ils s'insinuent, ils calomnient, ils intriguent, ils ont des imprimeurs, des correspondances, des facteurs, une *caisse publique invisible;* bientôt Port-Royal pourra désoler l'Eglise gallicane, braver le Souverain Pontife, impatienter Louis XIV, influer dans ses conseils, interdire les imprimeries à ses adversaires, en imposer enfin à la suprématie.

« Ce phénomène est grand sans doute ; un autre néanmoins le surpasse infiniment ; c'est la réputation mensongère de vertus et de talents *construite* par la secte, comme on *construit* une maison ou un navire, et libéralement accordée à Port-Royal avec un tel succès, que de nos jours même elle n'est point encore effacée, quoique l'Eglise ne reconnaisse aucune vertu séparée de la soumission, et que Port-Royal ait été constamment et irrémissiblement brouillé avec toutes les espèces de talents supérieurs. Un partisan zélé de Port-Royal ne s'est pas trouvé médiocrement embarrassé de nos jours, lorsqu'il a voulu nous donner le dénombrement des grands hommes appartenant à cette maison, *dont les noms*, dit-il, *commandent le respect et rappellent en partie les titres de la nation française à la gloire littéraire*. Ce catalogue est curieux; le voici ;

« *Pascal*, *Arnaud*, *Nicole*, *Hamond*, *Sacy*, *Pontis*, *Lancelot*, *Tillemont*, *Pont-Château*, *Angran*, *Bérulle*, *Despréaux*, *Bourbon-Conti*, *La Bruyère*, *le cardinal Camus*, *Félibien*, *Jean Racine*, *Rastignac*, *Régis*, *etc*. (*).

« Pascal ouvre toujours ces listes, et c'est, en effet, le seul écrivain de génie qu'ait, je ne dis pas *produit*, mais *logé* pendant quelques moments la trop fameuse maison de Port-Royal. On voit paraître ensuite, *longo sed proximi intervallo*, Arnaud, Nicole et Tillemont, laborieux et sage analyste (**); *le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé*, et la plupart de ces noms sont même profondément oubliés. Pour louer Bourdaloue, on a dit : C'est *Nicole éloquent*. Nicole, le plus élégant écrivain de Port-Royal (Pascal excepté), étoit donc égal à *Bourdaloue, moins l'éloquence*. C'est à quoi se réduit sur ce point la gloire littéraire de ces hommes tant célébrés par leur parti ; *ils furent éloquents comme un homme qui ne serait point éloquent*. Ce qui ne touche point du tout au mérite philosophique et moral de Nicole, qu'on ne sauroit trop estimer. Arnaud, le souverain pontife de l'association, fut un écrivain plus que médiocre : ceux qui ne voudront pas affronter l'ennui d'en juger par eux-mêmes, peuvent en croire sur sa parole l'auteur du *Discours sur la vie et les ouvrages de Pascal* (***). *Le style d'Arnaud*, dit-il, *négligé et dogmatique, nuisait quelquefois à la solidité de ses écrits... Son apologie étoit*

(*) *Les Ruines du Port-Royal des Champs*, par M. Grégoire. Paris 1809, in-8°, ch. VI.

(**) *C'est le mulet des Alpes*, a dit Gibbon; *il pose le pied sûrement et ne bronche point*. A la bonne heure, cependant le cheval de race fait une autre figure dans le monde.

(***) A la tête des *Pensées* de Pascal. Renouard, 2 vol. in-8, 1803.

écrite d'un style pesant, monotone et peu propre à mettre le public dans ses intérêts (*). Ce style est en général celui de Port-Royal; il n'y a rien de si froid, de si vulgaire, de si sec, que tout ce qui est sorti de là. Deux choses leur manquent éminemment: l'éloquence et l'onction; ces dons merveilleux sont et doivent être étrangers aux sectes. Lisez leurs livres ascétiques. Vous les trouverez tous morts et glacés. La puissance convertisante ne s'y trouve jamais : comment la force qui nous attire vers un astre pourroit-elle se trouver hors de cet astre? C'est une contradiction dans les termes.

« *Je te vomirai*, dit l'Ecriture, en parlant à la tiédeur; j'en dirois autant en parlant à la médiocrité. Je ne sais comment le mauvais choque moins que le médiocre continu. Ouvrez un livre de Port-Royal, vous direz sur-le-champ, en lisant la première page : *Il n'est ni assez bon ni assez mauvais pour venir d'ailleurs.* Il est aussi impossible d'y trouver une absurdité ou un solécisme qu'un aperçu profond ou un mouvement d'éloquence : c'est le poli, la dureté et le froid de la glace. Est-il donc si difficile de faire un livre de Port-Royal? Prenez vos sujets dans quelque ordre de connaissances que tout orgueil puisse se flatter de comprendre; traduisez les anciens, ou pillez-les au besoin, sans avertir; faites-les tous parler français; jetez à la foule même ce qu'ils ont voulu lui dérober. Ne manquez pas surtout de dire ON au lieu de MOI; annoncez dans votre Préface *qu'*ON *ne se proposoit pas d'abord de publier ce livre, mais que certaines personnes fort considérables ayant estimé que l'ouvrage pourroit avoir une force merveilleuse pour ramener les esprits obstinés,* ON *s'étoit enfin déterminé*, etc. Dessinez dans un cartouche, à la tête du livre, une grande femme voilée, appuyée sur une ancre (c'est l'aveuglement et l'obstination), signez votre livre d'un nom faux (**), ajoutez la devise magnifique : *Ardet amans spe nixa fides*, vous aurez un livre de Port Royal.

« Quand on dit que Port-Royal a *produit* de grands talents, on ne s'entend pas bien. Port-Royal n'étoit point une institution.

(*) A la tête des *Pensées* de Pascal, p. 81. L'auteur n'en dira pas moins à la page 65 : *C'est à l'école de Port-Royal que Racine puisa les principes de ce style harmonieux qui le caractérise.* Je comprends bien comment on enseigne la grammaire, mais je serais curieux de savoir comment on enseigne le *style*, surtout en *principes*.

(**) C'est un trait remarquable et l'un des plus caractéristiques de Port-Royal. Au lieu du modeste anonyme qui auroit un peu trop comprimé le *moi*, ses écrivains avoient adopté une méthode qui met ce *moi* à l'aise, en laissant subsister l'apparence d'une certaine pudeur littéraire dont ils n'aimoient que l'écorce : c'était la méthode pseudonyme. Ils publioient presque tous leurs livres sous des noms supposés, et tous, il faut bien l'observer, plus sonores que ceux qu'ils tenoient de mesdames leurs mères, ce qui fait un

C'étoit une espèce de club théologique, un lieu de rassemblement, *quatre murailles* enfin, et rien de plus. S'il avoit pris fantaisie à quelques savants français de se réunir dans tel ou tel café pour y disserter à l'aise, diroit-on que ce café a *produit* de grands génies? Lorsque je dis au contraire que l'ordre des bénédictins, des jésuites, des oratoriens, etc., a *produit* de grands talents, de grandes vertus, je m'exprime avec exactitude, car je vois ici un instituteur, une institution, un ordre enfin, un esprit vital qui a *produit* le sujet; mais le talent de Pascal, de Nicole, d'Arnaud, etc., n'appartient qu'à eux, et nullement à Port-Royal, qui ne les forma point; ils portèrent leurs connaissances et leurs talents dans cette solitude. Ils furent ce qu'ils étoient avant d'y entrer. Ils se touchent sans se pénétrer, ils ne forment point d'unité morale : je vois bien des *abeilles*, mais point de *ruche*. Que si l'on veut considérer *Port-Royal* comme un corps proprement dit, son éloge sera court. Fils de *Baïus*, frère de *Calvin*, complice de *Hobbes* et père des convulsionnaires, il n'a vécu qu'un instant qu'il employa tout entier à fatiguer, à braver, à blesser l'Eglise et l'Etat. Si les grands luminaires de *Port-Royal*, dans le XVII[e] siècle, les Pascal, les Arnaud, les Nicole (il faut toujours en revenir à ce triumvirat), avoient pu voir dans un avenir très-prochain le *gazetier ecclésiastique*, les gambades de Saint-Médard et les horribles scènes des *secouristes*, ils seroient morts de honte et de repentir : car c'étoient au fond de très-honnêtes gens (quoique égarés par l'esprit de parti), et certainement fort éloignés, ainsi que tous les novateurs de l'univers, de prévoir les conséquences du premier pas fait contre l'autorité.

« Il ne suffit donc pas, pour juger Port-Royal, de citer le caractère moral de quelques-uns de ses membres, ni quelques livres plus ou moins utiles qui sortirent de cette école; il faut encore mettre dans la balance les maux qu'elle a produits, et ces maux sont incalculables. Port-Royal s'empara du temps et des facultés d'un assez grand nombre d'écrivains qui pouvoient se rendre utiles, suivant leurs forces, à la religion, à la philosophie, et qui les consumèrent presque entièrement en ridicules ou funestes disputes. Port-Royal divisa l'Eglise; il créa un foyer de discordes, de défiance et d'opposition au Saint-Siége; il aigrit les esprits et les ac-

honneur infini au discernement de ces humbles solitaires. De cette fabrique sortirent messieurs *d'Etouville*, *de Montalte*, *de Beuil*, *de Royaumont*, *de Rebeck*, *de Fresne*, etc. Arnaud, que certains écrivains français appellent encore avec le sérieux le plus comique le *grand Arnaud*, faisoit mieux encore : profitant de l'ascendant que certaines circonstances lui donnoient dans la petite Eglise, il s'approprioit le travail des subalternes, et consentoit modestement à recueillir les éloges décernés à ces ouvrages.

coutuma à la résistance; il fomenta le soupçon et l'antipathie entre les deux puissances; il les plaça dans un état de guerre habituel qui n'a cessé de produire les chocs les plus scandaleux. Il rendit l'erreur mille fois plus dangereuse en lui disant anathème, pendant qu'il l'introduisoit sous des noms différents. Il écrivit contre le calvinisme, et le continua moins par sa féroce théologie qu'en plantant dans l'Etat un germe démocratique, ennemi naturel de toute hiérarchie.

« Pour faire équilibre à tant de maux, il faudroit beaucoup d'excellents livres et d'hommes célèbres; mais Port-Royal n'a pas le moindre droit à cette honorable compensation. Nous venons d'entendre un écrivain qui, sentant bien à quel point cette école étoit pauvre en noms distingués, a pris le parti, pour en grossir la liste, d'y joindre ceux des plus grands écrivains qui avoient étudié dans cette retraite. Ainsi, Racine, Despréaux et La Bruyère se trouvent inscrits avec Lancelot, Pont-Château, Angran, etc., au nombre des écrivains de Port-Royal, et sans aucune distinction. L'artifice est ingénieux sans doute ; et ce qui doit paraître singulier, c'est d'entendre La Harpe mettre en avant ce même sophisme, et nous dire, dans son *Cours de littérature*, à la fin d'un magnifique éloge de Port-Royal : *Enfin, c'est de leur école que sont sortis Pascal et Racine.*

« Celui qui diroit que le grand Condé apprit chez les Jésuites à gagner la bataille de *Senef*, seroit tout aussi philosophe que La Harpe l'est dans cette occasion. Le génie ne SORT d'aucune école; il ne s'acquiert nulle part et se développe partout; comme il ne reconnoit point de maître, il ne doit remercier que la Providence.

« Ceux qui présentent ces grands hommes comme des productions de Port-Royal, se doutent peu qu'ils lui font un tort mortel aux yeux des hommes clairvoyants : on ne lui cherche de grands noms que parce qu'il en manque. Quel ami des Jésuites a jamais imaginé de dire, pour exalter ces Pères : *Et pour tout dire en un mot, c'est de leur école que sont sortis Descartes, Bossuet et le prince de Condé* (*). Les partisans de la société se gardent bien de la louer aussi gauchement. Ils ont d'autres choses à dire.

« Voltaire a dit : *Nous avons d'Arnaud cent quatre volumes*

(*) Condé aimait beaucoup les Jésuites : il leur confia son fils et leur légua son cœur en mourant. Il honorait surtout d'une amitié particulière l'illustre Bourdaloue, qui n'était pas médiocrement inquiet des irrésolutions du prince sur l'article important de la foi. Un jour que ce grand orateur prêchait devant lui, entraîné tout à coup par un mouvement intérieur, il pria publiquement pour son auguste ami, demandant à Dieu qu'il lui plût de mettre fin aux ba-

(il falloit dire cent quarante), *dont presque aucun n'est aujourd'hui au rang de ces bons livres classiques qui honoroient le siècle de Louis XIV* (*). *Il n'est resté*, dit-il encore, *que sa Géométrie, sa Grammaire raisonnée et sa Logique.*

« Mais cette *Géométrie* est parfaitement oubliée. Sa *Logique* est un livre comme mille autres, que rien ne met au-dessus des ouvrages de même genre et que beaucoup d'autres ont surpassé. Quel homme pouvant lire Gassendi, Wolf, s' Gravesande, ira perdre son temps sur *la Logique de Port-Royal?* Le mécanisme même du syllogisme s'y trouve assez médiocrement développé, et cette partie tout entière ne vaut pas cinq ou six pages du célèbre Euler, qui, dans ses *Lettres à une princesse d'Allemagne*, explique tout ce mécanisme de la manière la plus ingénieuse, au moyen de trois cercles différemment combinés.

« Reste la *Grammaire générale*, petit volume in-12, dont on peut dire : C'est un bon livre. J'y reviendrai tout à l'heure. Voilà ce qui nous reste d'un homme qui écrivit cent quarante volumes, parmi lesquels il y a plusieurs *in-quarto* et plusieurs *in-folio*. Il faut avouer qu'il employa bien sa longue vie!

« Voltaire, dans le même chapitre, fait aux solitaires de Port-Royal l'honneur de croire ou de dire *que par le tour d'esprit mâle, vigoureux et animé qui faisait le caractère de leurs livres et de leurs entretiens..., ils ne contribuèrent pas peu à répandre en France le bon goût et la véritable éloquence.*

« Je déclare sur mon honneur n'avoir jamais parlé à ces messieurs : ainsi je ne puis juger de ce qu'ils étaient *dans leurs entretiens;* mais j'ai beaucoup feuilleté leurs livres, à commencer par le pauvre *Royaumont* qui fatigua si fort mon enfance, et dont l'épître dédicatoire est un des monuments de platitude les plus exquis qui existent dans aucune langue; et je déclare, avec la même sincérité, que non-seulement il ne serait pas en mon pouvoir de citer une page de Port-Royal, Pascal excepté (faut-il toujours le répéter?), écrite d'un *style mâle, vigoureux et animé*, mais que le *style mâle, vigoureux et animé* est ce qui m'a paru manquer constamment et éminemment aux écrivains de Port-Royal. Ainsi, quoiqu'il n'y ait pas, en fait de goût, d'autorité plus imposante

lancements de ce grand cœur et de s'en emparer pour toujours. Bourdaloue parla bien, puisqu'il ne déplut pas; et, plusieurs années après, prêchant l'oraison funèbre de ce même prince et dans la même chaire, il remercia Dieu publiquement de l'avoir exaucé. Il me semble que cette anecdote intéressante n'est pas assez connue. (Voyez l'oraison funèbre du grand Condé, par le P. Bourdaloue, IIe partie, vers la fin.)

(*) Voltaire, *Siècle de Louis XIV*, tome III, chap. XXXVII,

que celle de Voltaire, Port-Royal m'ayant appris que le Pape et même l'Église peuvent se tromper sur les faits, je n'en veux croire que mes yeux; car, sans pouvoir m'élever jusqu'au *style mâle, vigoureux et animé*, je sais cependant ce que c'est, et jamais je ne m'y suis trompé.

« Je conviendrai plus volontiers avec ce même Voltaire que *malheureusement les solitaires de Port-Royal furent encore plus jaloux de répandre leurs opinions que le bon goût et la véritable éloquence* (*). Sur ce point il n'y a pas le moindre doute.

« Non-seulement les talents furent médiocres à Port-Royal; mais le cercle de ces talents fut extrêmenent restreint, non-seulement dans les sciences proprement dites, mais encore dans ce genre de connoissances qui se rapportoient le plus particulièrement à leur état. On ne trouve parmi eux que des grammairiens, des biographes, des traducteurs, des polémiques éternels, etc.; du reste, pas un hébraïsant, pas un helléniste, pas un latiniste, pas un antiquaire, pas un lexicographe, pas un critique, pas un éditeur célèbre, et à plus forte raison, pas un mathématicien, pas un astronome, pas un physicien, pas un poëte, pas un orateur; ils n'ont pu léguer (Pascal toujours excepté) un seul ouvrage à la postérité. Etrangers à tout ce qu'il y a de noble, de tendre, de sublime dans les productions du génie, ce qui leur arrive de plus heureux et dans leurs meilleurs moments, c'est d'avoir raison.

« Plusieurs causes ont concouru à la fausse réputation littéraire de Port-Royal. Il faut considérer d'abord qu'en France, comme chez toutes les autres nations du monde, les vers ont précédé la prose. Les premiers prosateurs semblent faire sur l'esprit public plus d'effet que les premiers poëtes. Nous voyons Hérodote obtenir des honneurs dont Homère ne jouit jamais. Les écrivains de Port-Royal commencèrent à écrire à une époque où la prose française n'avait point déployé ses véritables forces. Boileau, en 1667, disait encore dans sa rétractation badine :

Pelletier écrit mieux qu'Ablancourt ni Patru,

prenant, comme on voit, ces deux littérateurs, parfaitement oubliés de nos jours, pour deux modèles d'éloquence. Les écrivains de Port-Royal, ayant écrit dans cette enfance de la prose, s'emparèrent d'abord d'une grande réputation; car il est aisé d'être les premiers en mérite quand on est les premiers en date. Aujourd'hui on ne les lit pas plus que d'Ablancourt et Patru, et même

(*) Voltaire, *Siècle de Louis XIV*, tom. III, chap. xxxvii,

il est impossible de les lire. Cependant ils ont fait plus de bruit, et ils ont survécu à leurs livres, parce qu'ils appartenoient à une secte et à une secte puissante, dont les yeux ne se fermoient pas un instant sur ses dangereux intérêts. Tout écrit de Port-Royal étoit annoncé d'avance comme un prodige, un météore littéraire. Il étoit distribué par les frères, communément sous le manteau (*), vanté, exalté, porté aux nues dans toutes les coteries du parti; depuis l'hôtel de la duchesse de Longueville jusqu'au galetas du colporteur. Il n'est pas aisé de comprendre à quel point une secte ardente et infatigable, agissant toujours dans le même sens, peut influer sur la réputation des livres et des hommes. De nos jours encore, cette influence n'est pas à beaucoup près éteinte.

« Une autre cause de cette réputation usurpée fut le plaisir de contrarier, de chagriner, d'humilier une société fameuse, et même de tenir tête à la cour de Rome, qui ne cessoit de tonner contre les dogmes jansénistes. Ce dernier attrait enrôla surtout les parlements dans le parti janséniste. Orgueilleux ennemis du Saint-Siége, ils devoient chérir ce qui lui déplaisoit.

« Mais rien n'augmenta la puissance de Port-Royal sur l'opinion publique, comme l'usage exclusif qu'ils firent de la langue française dans tous leurs écrits. Ils savoient le grec sans doute, ils savoient le latin, mais sans être ni hellénistes, ni latinistes, ce qui est bien différent. Aucun monument de véritable latinité n'est sorti de chez eux : ils n'ont pas même su faire l'épitaphe de Pascal en bon latin. Outre cette raison d'incapacité qui est incontestable, une autre raison de pur instinct conduisoit les solitaires de Port-Royal. L'Eglise catholique, établie pour croire et pour aimer, ne dispute qu'à regret. Si on la force d'entrer en lice, elle voudroit au moins que le peuple ne s'en mêlât pas. Elle parle donc volontiers latin, et ne s'adresse qu'à la science. Toute secte au contraire a besoin de la foule et surtout des femmes.

(*) Ecoutons encore Mme de Sévigné : *J'ai fait prêter à nos pauvres filles de Sainte-Marie* (pauvres petites !) *un livre dont-elles sont charmées, c'est la Fréquente* (le livre de la Fréquente Communion d'Arnaud); *mais c'est le plus grand secret du monde.* (Mme de Sévigné, lettre DXXIII, tom. VI, in-12.) Oserais-je vous demander, madame la marquise, pourquoi ce grand secret? se cache-t-on pour vendre ou pour prêter l'*Imitation de Jésus-Christ*, le *Combat spirituel*, ou *l'Introduction à la vie dévote*? — Tel était Port-Royal, toujours brouillé avec l'autorité; toujours aux aguets, toujours intrigant, colportant, manœuvrant dans l'ombre, et craignant les mouchards de la police, autant que les Révérends Pères inquisiteurs de Rome; le mystère était son élément. Témoin ce beau livre mis au jour par une des plus grandes dames de l'ordre (*Le chapelet secret du Saint-Sacrement, par la mère Agnés Arnaud*, 1663, in-12.) *Secret!* eh bon Dieu, ma mère! qu'est-ce que voulez dire? Est-ce le Saint-Sacrement qui est *secret*, ou l'*Ave Maria?*

Les jansénistes écrivent donc en français, et c'est une nouvelle conformité qu'ils eurent avec *leurs cousins*. Le même esprit de démocratie religieuse les conduisit à nous empester de leurs traductions de l'Ecriture sainte et des offices divins. Ils traduisent tout, jusqu'au Missel, pour contredire Rome qui, par des raisons évidentes, n'a jamais aimé ces traductions. L'exemple fut suivi de tout côté, et ce fut un grand malheur pour la religion. On parle souvent des *travaux* de Port-Royal. Singuliers travaux catholiques qui n'ont cessé de déplaire à l'Eglise catholique!

« Après ce coup frappé sur la religion à laquelle ils n'ont fait que du mal (*), ils en portèrent un autre non moins sensible aux sciences classiques par leur malheureux système d'enseigner les langues antiques en langues modernes; je sais que le premier coup d'œil est pour eux; mais le second a bientôt montré à quel point le premier est trompeur. L'enseignement de Port-Royal est la véritable époque de la décadence des bonnes lettres. Dès lors l'étude des langues savantes n'a fait que déchoir en France. J'admire de tout mon cœur les efforts qu'on fait chez elle dans ce moment; mais ces efforts sont précisément la meilleure preuve de ce que je viens d'avancer. Les Français sont encore dans ce genre si fort au-dessous de leurs voisins d'Angleterre et d'Allemagne, qu'avant de reprendre l'égalité, ils auront tout le temps nécessaire pour réfléchir sur la malheureuse influence de Port-Royal. » (*De l'Eglise gallicane.*)

(*) Je n'entends pas dire, comme on le sent assez, qu'aucun livre de Port-Royal n'ait fait aucun bien à la religion; ce n'est pas du tout cela dont il s'agit : Je dis que l'*existence entière de Port-Royal, considérée dans l'ensemble de son action et de ses résultats, n'a fait que du mal à la religion*, et c'est sur quoi il n'y a pas le moindre doute.

PHILOSOPHIE.

Malebranche. — Magnificence de l'univers. — De la providence de Dieu dans l'infaillibilité qu'il conserve à son Église. — Prière. — Fragment de la huitième Méditation. — Réhabilitation de Malebranche. — En quoi consiste son système de métaphysique.

Malebranche.

Nicolas Malebranche, l'un des plus célèbres métaphysiciens du XVII[e] siècle, naquit à Paris le 6 août 1638. Son père, secrétaire et trésorier aux fermes du roi, alarmé de l'extrême délicatesse de sa santé, le fit élever dans sa maison; il fit néanmoins sa philosophie au collége de La Marche, et suivit en Sorbonne les cours de théologie. Son goût pour la retraite et pour l'étude le détermina, dès l'âge de vingt-deux ans, à entrer dans la congrégation de l'Oratoire. L'histoire de l'Église, la langue hébraïque et la critique sacrée l'occupèrent d'abord sans plaisir comme sans succès, parce que les sciences de pure érudition ne convenaient pas à la trempe de son esprit. *Le Traité de l'Homme*, par Descartes, qui lui tomba par hasard entre les mains, lui fit mieux connaître la nature de son talent, et dès lors il tourna toutes ses pensées vers les hautes régions de la métaphysique, impatient de dissiper les nuages que le génie de Descartes n'avait pas suffisamment éclaircis. *La Recherche de la Vérité*, publiée en 1673, fut le premier fruit de ses méditations. Jamais les idées les plus abstraites n'avaient été présentées avec une méthode aussi lumineuse, ni sous les formes d'un style plus insinuant, ce qui formait un contraste singulier avec la rudesse de langage alors consacrée dans la philosophie. L'ouvrage eut un succès prodigieux, et fut traduit en latin, en anglais et en grec moderne; les éditions se succédèrent rapidement et toujours avec des augmentations considérables, soit pour éclaircir les principes de l'auteur, soit pour répondre aux critiques des anti-cartésiens qui dominaient dans les écoles. On admira la sagacité avec laquelle Malebranche avait observé les causes de nos erreurs en remontant à la source de tous les préjugés, en démontrant que les hommes sont fréquemment trompés par le témoignage des

sens, ou éblouis par les clartés infidèles de l'imagination; et l'on peut dire que, en tout ce qui tient à l'observation, la *Recherche de la Vérité* sera toujours un livre précieux pour les hommes qui aiment à s'étudier eux-mêmes. Mais le système de l'auteur sur l'origine des idées, sur l'union de l'âme et du corps, sur les relations qui existent entre l'âme et les objets extérieurs, éprouva des contradictions. Malebranche *voyait tout en Dieu*. Cette proposition n'était pas aussi nouvelle dans le fond qu'elle paraissait étrange par son énoncé : elle était une conséquence assez bien déduite de l'ancien platonicisme, perpétuée par l'école d'Alexandrie et par les premiers Pères de l'Eglise, renouvelée par Descartes, Leibnitz et les écrivains de Port-Royal. De ce principe l'auteur était conduit à une assertion non moins extraordinaire, *que la raison seule ne démontre pas l'existence des corps*, et il prouvait cela par des raisonnements assez spécieux qu'on lit encore avec plaisir, comme on recherche par curiosité les objections prétendues insolubles de Zénon contre l'existence du mouvement. Pour mettre à la portée de tout le monde un système qui heurtait de front tant d'idées reçues, il composa, en 1677, les *Conversations chrétiennes*, où la métaphysique se trouve liée plus étroitement aux doctrines religieuses; il préparait presque en même temps un petit écrit sur la *Grâce*, la grande question de cette époque; mais le docteur Arnauld s'en procura une copie avant la publication de l'ouvrage. Mécontent de la doctrine de Malebranche, il se crut déjà attaqué sur son terrain. Une guerre de plume était imminente entre l'Oratoire et Port-Royal. Le Père Quesnel, pour retarder au moins les hostilités, engagea les deux rivaux à s'expliquer dans une conférence. Après des disputes infructueuses, Malebranche consentit à faire de son système une nouvelle rédaction, pour la soumettre à l'approbation d'Arnauld, qui devait y ajouter des remarques; mais ce dernier ayant exprimé, en termes peu obligeants, l'opinion qu'il avait de cet ouvrage, l'auteur se crut permis de passer outre à la publication de son livre. Le *Traité de la Nature et de la Grâce* fut imprimé en Hollande, en 1684. Bossuet, trouvant le nouveau système contraire aux sentiments de saint Thomas, écrivit sur l'exemplaire que l'auteur lui avait envoyé : *Pulchra, nova, falsa;* il invita Malebranche à une conférence tête à tête, où, en présence de témoins, et sur son refus, il fit presser Arnauld de le combattre sans ménagement. La guerre fut vive, d'abord sur les idées, ensuite sur la grâce. Aux attaques virulentes de son adversaire, Malebranche répondit par de nouveaux traités qui établissaient plus solidement son opinion, et qui font encore honneur

à son talent; telles sont les *Méditations chrétiennes et métaphysiques*, dialogue entre le Verbe et l'auteur, où, suivant Fontenelle, l'écrivain a su répandre « un sombre auguste et mystérieux qui retient les sens et l'imagination dans le silence. » A cet ouvrage succédèrent les *Entretiens sur la métaphysique*, que d'Aguesseau regardait comme un chef-d'œuvre, soit pour le style, soit pour l'arrangement des idées. La philosophie de Malebranche eut une vogue qui s'étendit jusque dans la Chine, où les Jésuites missionnaires voulurent avoir de ses ouvrages. Il composa à ce sujet ses *Entretiens d'un philosophe chrétien et d'un philosophe chinois sur l'existence de Dieu*. Attaqué par les journalistes de Trévoux, sur ce qu'il avait accusé les Chinois d'athéisme, il répondit par un livre intitulé : *Réflexions sur la prémotion physique*. Ses connaissances en physique et en géométrie le firent admettre à l'Académie des sciences, comme membre honoraire, en 1699; il justifia ce choix par un traité sur la *Communication du mouvement*, auquel il joignit un morceau de physique sur le système de l'univers. On a encore de Malebranche un *Traité sur l'amour de Dieu*, un *Traité sur l'Ame*, un *Traité sur la Prévention*, en réponse à une critique posthume d'Arnauld; il voulut aussi repousser les imputations d'hérésie dont l'avait chargé sérieusement le Père Valois, en publiant sa *Défense de la Recherche de la Vérité*.

Malebranche fut consolé dans ses traverses polémiques par les plus honorables suffrages; il reçut une visite de Jacques II, roi d'Angleterre; des princes allemands vinrent à Paris pour le voir; Bossuet, oubliant d'anciens démêlés, se rangea parmi ses admirateurs, et le grand Condé voulut s'entretenir avec lui.

Dans ce même temps, le Père Tournemine l'accusait de favoriser le spinosisme, et Hardouin le mettait au rang des athées, tandis que des juges plus frivoles ne prononçaient jamais son nom sans l'accompagner de cette facétie :

Lui qui voit tout en Dieu n'y voit pas qu'il est fou.

Malgré sa faible complexion, ce laborieux philosophe poussa sa carrière jusqu'à l'âge de soixante-dix-sept ans, réparant ses indispositions passagères par un régime très-simple, et buvant encore, par système, une grande quantité d'eau. Frappé en 1715 d'une défaillance universelle, accompagnée de douleurs très-vives, il s'éteignit, le 13 octobre, dans les sentiments de cette philosophie vraiment chrétienne qui respire dans tous ses écrits.

Malebranche avait des goûts simples et modestes. Dans ses loisirs, il se délassait de préférence avec des enfants, dont les jeux

l'amusaient sans le distraire ; il aimait à méditer à la campagne, et les volets fermés; sa conversation, douce et communicative, s'animait jusqu'à l'impatience lorsqu'il s'apercevait qu'on ne le comprenait pas, ce qui devait lui arriver assez souvent. Il y a aujourd'hui moins de malebranchistes qu'autrefois; cependant ses systèmes sont encore goûtés comme des illusions sublimes que le charme du style doit sauver de l'oubli. Quoiqu'on trouve dans ses ouvrages une sorte d'imagination poétique, il condamnait l'imagination, qu'il appelait la *Folle du logis*, et se moquait de la poésie, en récitant souvent les deux vers uniques qu'il était parvenu à composer dans sa vie, et que nous sommes obligés de rapporter pour ne pas le céder en exactitude aux biographes nos devanciers :

Il fait en ce beau jour le plus beau temps du monde
Pour aller à cheval sur la terre et sur l'onde.

Ce distique est un petit poëme *descriptif* qui passera sans contradiction à la postérité. Combien de longs poëmes du même genre n'auront pas le même honneur !

MAGNIFICENCE DE L'UNIVERS.

« Vous avez compris, Ariste, et peut-être même oublié, que l'Être infiniment parfait, quoyque suffisant à luy-même, a pu prendre le dessein de former cet univers ; qu'il l'a créé pour luy, pour sa propre gloire ; qu'il a mis Jésus-Christ à la teste de son ouvrage, à l'entrée de ses desseins ou de ses voyes, afin que tout fust divin ; qu'il n'a pas dû entreprendre l'ouvrage le plus parfait qui fust possible, mais seulement le plus parfait qui pust estre produit par les voyes les plus sages ou les plus divines ; de sorte que tout autre ouvrage produit par toute autre voye, ne puisse exprimer plus exactement les perfections que Dieu possède, et qu'il se glorifie de posséder. Voilà donc, pour ainsi dire, le Créateur prest à sortir de luy-même, hors de son sanctuaire éternel, prest à se mettre en marche pour la production des créatures. Voyons quelque chose de sa magnificence dans son ouvrage : mais suivons-le de près dans les démarches majestueuses de sa conduite ordinaire.

« Pour sa magnificence dans son ouvrage, elle y éclate de toutes parts. De quelque côté qu'on jette les yeux dans l'univers, on y voit une profusion de prodiges. Et si nous cessons de les admirer, c'est assurément que nous cessons de les considérer avec l'attention qu'ils méritent. Car les astronomes qui mesurent la grandeur des

astres, et qui voudroient bien sçavoir le nombre des étoiles, sont d'autant plus surpris d'admiration, qu'ils deviennent plus sçavants. Autrefois le soleil leur paroissoit grand comme le Péloponèse; mais aujourd'huy les plus habiles le trouvent un million de fois plus grand que la terre. Les anciens ne comptoient que mille vingt-deux étoiles; mais personne aujourd'huy n'ose les compter. Dieu même nous avoit dit autrefois que nul homme n'en sçauroit jamais le nombre; mais l'invention des télescopes nous force bien maintenant à reconnoître que les catalogues que nous en avons sont fort imparfaits. Ils ne contiennent que celles qu'on découvre sans lunettes, et c'est assurément le plus petit nombre. Je croys même qu'il y en a beaucoup plus qu'on ne découvrira jamais, qu'il n'y en a de visibles par les meilleurs télescopes, et cependant il y a bien de l'apparence qu'une fort grande partie de ces étoiles ne le cède point, ni en grandeur, ni en majesté, à ce vaste corps qui nous paroît icy-bas le plus lumineux et le plus beau. Que Dieu est donc grand dans les cieux! qu'il est élevé dans leur profondeur! qu'il est magnifique dans leur éclat! qu'il est sage, qu'il est puissant dans leurs mouvements réglés!

« Mais, Ariste, quittons le grand. Notre imagination se perd dans ces espaces immenses, que nous n'oserions limiter et que nous craignons de laisser sans bornes. Combien d'ouvrages admirables sur la terre que nous habitons, sur ce point imperceptible à ceux qui ne mesurent que les corps célestes! Mais cette terre, que messieurs les astronomes comptent pour rien, est encore trop vaste pour moy: je me renferme dans votre parc. Que d'animaux, que d'oiseaux, que d'insectes, que de plantes, que de fleurs et que de fruits!

« L'autre jour que j'étois couché à l'ombre, je m'avisay de remarquer la variété des herbes et des petits animaux que je trouvay sous mes yeux. Je comptay, sans changer de place, plus de vingt sortes d'insectes dans un fort petit espace, et pour le moins autant de diverses plantes. Je pris un de ces insectes, dont je ne scay point le nom, et peut-être n'en a-t-il point: car les hommes, qui donnent divers noms, et souvent de trop magnifiques, à tout ce qui sort de leurs mains, ne croyent pas seulement devoir nommer les ouvrages du Créateur qu'ils ne sçavent point admirer. Je pris, dis-je, un de ces insectes, je le considéray attentivement; et je ne crains point de vous dire de luy ce que Jésus-Christ assure des lys champêtres, que Salomon dans toute sa gloire n'avoit point de si magnifiques ornements. Après que j'eus admiré quelque temps cette petite créature si injustement méprisée, et même si indignement et si cruellement traitée par les autres ani-

maux, à qui apparemment elle sert de pasture, je me mis à lire un livre que j'avois sur moy, j'y trouvay une chose fort étonnante : c'est qu'il y a dans le monde un nombre infiny d'insectes pour le moins un million de fois plus petits que celuy que je venois de considérer, cinquante mille fois plus petits qu'un grain de sable. »

DE LA PROVIDENCE DE DIEU DANS L'INFAILLIBILITÉ QU'IL CONSERVE A SON ÉGLISE.

THÉODORE. — « Il est certain, par l'Ecriture, que les hérétiques n'osent rejeter, que « Dieu veut que tous les hommes soient sauvés et qu'ils viennent à la connaissance de la vérité. » Il faut donc trouver dans l'ordre de la Providence de bons moyens pour faire venir tous les hommes à la connaissance de la vérité.

ARISTE. — « Je nie cette conséquence. Dieu veut que tous les hommes soient sauvés; mais il ne veut pas faire ce qu'il faudrait pour les sauver tous; s'il le voulait, tous seraient sauvés; les Chinois et tant d'autres peuples ne seraient pas privés de la connaissance du vrai Dieu et de son Fils Jésus-Christ, en quoi consiste la vie éternelle.

THÉODORE. — « Je ne vous dis pas, Ariste, que Dieu veuille faire tout ce qu'il faudrait pour sauver tous les hommes; il ne veut pas faire à tous moments des miracles; il ne veut pas répandre dans tous les cœurs des grâces victorieuses; sa conduite doit porter le caractère de ses attributs, et il ne doit point quitter sans de grandes raisons la généralité de sa Providence; sa sagesse ne lui permet pas de proportionner toujours son secours au besoin actuel des méchants et à la négligence prévue des justes. Tous les hommes seraient sauvés s'il en usait de la sorte envers nous. Je prétends seulement qu'il faut trouver dans la Providence des moyens généraux qui répondent à la volonté que Dieu a que tous les hommes viennent à la connaissance de la vérité. Or, on ne peut y arriver, à cette vérité, que par deux voies, par celle de l'examen ou par celle de l'autorité.

ARISTE. — « Je vous entends, Théodore; la voie de l'examen répond peut-être à la volonté que Dieu a de sauver les savants; mais Dieu veut sauver les pauvres, les simples, les ignorants, ceux qui ne savent pas lire, aussi bien que messieurs les critiques. Encore ne vois-je pas les que Grotius, les Coccéius, les Saumaise, les Buxtorf soient assez arrivés à cette connaissance de la vérité où Dieu veut que nous arrivions tous. Peut-être que Grotius en était proche quand la mort l'a surpris. Mais quoi? la Providence

ne pourvoit-elle qu'au salut de ceux qui ont assez de vie, aussi bien que d'esprit et de science, pour discerner la vérité de l'erreur? Assurément cela n'est pas vraisemblable. La voie de l'examen est tout à fait insuffisante. Maintenant que la raison de l'homme est affaiblie, il faut le conduire par la voie de l'autorité. Cette voie est sensible, elle est sûre, elle est générale, elle répond parfaitement à la volonté que Dieu a que tous les hommes viennent à la connaissance de la vérité. Mais où trouverons-nous cette autorité infaillible, cette voie sûre que nous puissions suivre sans craindre l'erreur? Les hérétiques prétendent qu'elle ne se trouve que dans les livres sacrés.

Théodore. — « Elle se trouve dans les livres sacrés, mais c'est par l'autorité de l'Eglise que nous le savons. Saint Augustin a eu raison de dire que, sans l'Eglise, il ne croirait pas à l'Evangile. Comment est-ce que les simples peuvent être certains que les quatre Evangiles que nous avons ont une autorité infaillible? Les ignorants n'ont aucune preuve qu'ils sont des auteurs qui portent leur nom, et qu'ils n'ont point été corrompus dans les choses essentielles; et je ne sais si les savants en ont des preuves bien sûres. Mais quand nous serions certains que l'Evangile de saint Matthieu, par exemple, est de cet apôtre, et tel qu'il est aujourd'hui qu'il l'a composé, assurément si nous n'avons point d'autorité infaillible qui nous apprenne que cet évangéliste a été divinement inspiré, nous ne pouvons point appuyer notre foi sur ses paroles comme sur celles de Dieu même. Il y en a qui prétendent que la divinité des livres sacrés est si sensible, qu'on ne peut les lire sans s'en apercevoir. Mais sur quoi cette prétention est-elle appuyée? Il faut autre chose que des soupçons et des préjugés pour leur attribuer l'infaillibilité. Il faut ou que le Saint-Esprit le révèle à chaque particulier, ou qu'il le révèle à l'Eglise pour tous les particuliers. Or, l'un est bien plus simple, plus général, plus digne de la Providence que l'autre.

« Mais je veux que tous ceux qui lisent l'Ecriture sachent, par une révélation particulière, que l'Evangile est un livre divin et qui n'a point été corrompu par la malice et la négligence des copistes: qui nous en donnera l'intelligence? Car la raison ne suffirait pas pour en prendre toujours le vrai sens. Les sociniens sont raisonnables aussi bien que les autres hommes, et ils y trouvent que le Fils n'est point consubstantiel au Père. Les calvinistes sont hommes comme les luthériens, et ils prétendent que ces paroles: « Prenez, mangez, ceci est mon corps, » signifient, dans le lieu où elles sont, que ce que Jésus-Christ donne à ses apôtres n'est que la figure de son corps. Qui détrompera les uns ou les autres? Qui les

conduira à la connaissance de la vérité, où Dieu veut que nous arrivions tous? Il faudra à tous moments, à chaque particulier, une assistance du Saint-Esprit que les hérétiques refusent à toute l'Eglise lorsqu'elle est assemblée pour former ses décisions. Quelle extravagance, quel aveuglement, que d'orgueil! On s'imagine qu'on entend mieux l'Ecriture que l'Eglise universelle, qui conserve le sacré dépôt de la tradition, et qui mérite un peu plus que chaque particulier que Jésus-Christ, qui en est le chef, s'applique à la défendre contre les puissances de l'enfer.

« La plupart des hommes sont persuadés que Dieu les conduit par une Providence particulière, ou plutôt qu'il conduit ainsi ceux pour lesquels ils sont prévenus d'une grande estime; ils sont disposés à croire que tel est chéri de Dieu de manière qu'il ne permettra pas qu'il tombe dans l'erreur, ni qu'il les y engage; ils lui attribuent une espèce d'infaillibilité, et ils s'appuient volontiers sur cette autorité chimérique qu'ils se sont faite par quantité de réflexions sur les grandes et excellentes qualités du personnage, pour se délivrer par là du travail incommode de l'examen. Ce sont des aveugles qui en suivent d'autres et qui tomberont avec eux dans le précipice. C'est que tout homme est sujet à l'erreur. *Omnis homo mendax*. Il est vrai que nous avons besoin d'une autorité visible, maintenant que nous ne pouvons pas facilement rentrer en nous-mêmes pour consulter la raison, et qu'il y a des vérités nécessaires au salut que nous ne pouvons apprendre que par la révélation. Mais cette autorité sur laquelle nous devons nous appuyer doit être générale et l'effet d'une Providence générale. Dieu n'agit point ordinairement par des volontés particulières dans les esprits pour empêcher qu'ils ne se trompent. Cela ne s'accommode pas avec l'idée que nous devons avoir de la Providence, qui doit porter le caractère des attributs divins. Dieu a commis à notre médiateur le soin de notre salut; mais Jésus-Christ lui-même imite, autant que cela se peut, la conduite de son Père en faisant servir la nature à la grâce, et en choisissant des moyens généraux pour l'exécution de son ouvrage; il a envoyé ses apôtres par tout le monde pour annoncer aux peuples les vérités de l'Evangile; il a donné à son Eglise des évêques, des prêtres, des docteurs, un chef visible pour la gouverner; il a établi des sacrements pour répandre sa grâce dans les cœurs, marque certaine qu'il construit son ouvrage par des voies générales et que les lois de la nature lui fournissent. Jésus-Christ peut sans doute éclairer intérieurement les esprits sans le secours de la prédication, mais apparemment il ne le fera pas. Il peut sans le baptême nous régénérer, mais il ne veut pas rendre inutile ses sacrements; il n'agira jamais en tel et tel d'une

manière particulière, sans quelque raison particulière, sans quelque espèce de nécessité. Mais où est la nécessité qu'il éclaire tel ou tel critique, afin qu'il prenne bien le sens d'un passage de l'Ecriture? L'autorité de l'Eglise suffit pour empêcher qu'on ne s'égare: pourquoi ne veut-on pas s'y soumettre? Il suffit que Jésus-Christ conserve à l'Eglise son infaillibilité, pour conserver en même temps la foi dans tous les enfants humbles obéissant à leur mère. Malheur aux téméraires et aux présomptueux qui s'attendent que Jésus-Christ les éclaire particulièrement contre la raison, contre l'ordre de sa conduite, qu'il a réglé sur l'ordre immuable! Jésus-Christ ne manque jamais d'assister les justes dans leurs besoins; il ne leur refuse jamais la grâce nécessaire pour vaincre les tentations; il leur ouvre l'esprit dans la lecture des livres saints; il récompense souvent leur foi par le don de l'intelligence: c'est que cela est conforme à l'ordre et nécessaire pour leur instruction et l'édification des peuples. Mais pour conserver notre foi dans les matières décidées, nous avons l'autorité de l'Eglise : cela suffit. Il veut que nous y soyons soumis. Il n'y a que lui de qui nous puissions recevoir les secours nécessaires pour vaincre les tentations. Voilà pourquoi il intercède sans cesse pour conserver en nous notre charité; mais il n'intercède point sans cesse afin que les présomptueux ne tombent point dans l'erreur en lisant les Ecritures, nous ayant donné une autorité infaillible sur laquelle nous devons nous appuyer, celle de l'Eglise du Dieu vivant, qui est la colonne et le ferme appui de la vérité: *columna et firmamentum veritatis.*

Ariste. — « Ce que vous dites là, Théodore, s'accorde parfaitement avec l'idée que vous m'avez donné de la Providence. Dieu a ses lois générales, et notre médiateur et notre chef ses règles, qu'il suit inviolablement, comme Dieu ses lois, si l'ordre immuable qui est la loi primitive de toutes les intelligences, ne demande des exceptions. Il est infiniment plus simple et plus conforme à la raison que Jésus-Christ assiste son Eglise pour l'empêcher de tomber dans l'erreur, que chaque particulier, et principalement que celui qui a la témérité de révoquer en doute des matières décidées, et qui, par là, accuse le Sauveur d'avoir abandonné son épouse ou de n'avoir pu la défendre. Nous avons besoin maintenant d'une autorité infaillible. La Providence y a pourvu, et cela d'une manière qui me paraît digne des attributs divins et des qualités de notre Sauveur Jésus-Christ, d'une manière qui répond parfaitement à cette volonté de Dieu, que tous les hommes soient sauvés et qu'ils viennent à la connaissance de la vérité.

Théodore. — « Il est vrai, Ariste : car l'Eglise apostolique et

romaine est visible et reconnaissable. Elle est perpétuelle pour tous les temps et universelle pour tous les lieux; du moins est-ce la société la plus exposée aux yeux de toute la terre et la plus vénérable par son antiquité. Toutes les sectes particulières n'ont aucun caractère de vérité, aucune marque de divinité. Celles qui paraissent maintenant avoir quelque éclat ont commencé longtemps après elle. C'est ce que tout le monde sait, et ceux-là même qui se laissent éblouir de ce petit éclat qui ne passe guère les bornes de leur pays. Ainsi Dieu a pourvu tous les hommes, autant que ses lois générales le lui ont permis, d'un moyen facile et sûr pour arriver à la connaissance de la vérité.

Théotime. — « Je ne comprends pas, Ariste, sur quel fondement on peut douter de l'infaillibilité de l'Eglise de Jésus-Christ. Est-ce que les hérétiques ne croient pas qu'elle a été divinement établie, qu'elle est divinement gouvernée? Pour douter qu'elle soit divinement inspirée, il faut n'avoir nulle idée de l'Eglise de Jésus-Christ, il faut la regarder comme les autres sociétés, pour la croire sujette à l'erreur dans les décisions qu'elle fait pour l'instruction de ses enfants. Oui, Ariste, il n'y a personne, s'il n'est étrangement prévenu, qui ne voie d'abord que, puisque Jésus-Christ est le chef de l'Eglise, qu'il en est l'époux, qu'il en est le protecteur, il est impossible que les portes de l'enfer prévalent contre elle et qu'elle enseigne l'erreur, pourvu qu'on ait de Jésus-Christ l'idée qu'il faut en avoir. Il ne faut point pour cela entrer dans un grand examen : c'est une vérité qui saute aux yeux des plus simples et des plus grossiers. Dans toute société il faut une autorité. Tout le monde en est convaincu. Les hérétiques mêmes veulent que ceux de leur secte se soumettent aux décisions de leurs synodes. En effet, une société sans autorité, c'est un monstre à plusieurs têtes. Or, l'Eglise est une société établie divinement pour conduire les hommes à la connaissance de la vérité. Donc il est évident que son autorité doit être infaillible, afin qu'on puisse parvenir où Dieu veut que nous arrivions tous, sans être obligé de suivre la voie périlleuse et insuffisante de l'examen.

Théodore. — « Supposons même, Ariste, que Jésus-Christ ne soit ni le chef ni l'époux de l'Eglise, qu'il ne veille point sur elle, qu'il ne soit point au milieu d'elle jusqu'à la consommation des siècles pour la défendre contre les puissances de l'enfer : elle n'aurait plus cette infaillibilité divine qui est le fondement inébranlable de notre foi. Néanmoins il me paraît évident qu'il faut avoir perdu l'esprit ou être prévenu d'un entêtement prodigieux pour préférer les opinions des hérétiques aux décisions de ses conciles. Prenons un exemple. Nous sommes en peine de savoir

si c'est le corps de Jésus-Christ ou la figure de son corps qui est dans l'Eucharistie. Nous convenons tous que les apôtres savaient bien ce qui en était. Nous convenons qu'ils ont enseigné ce qu'il en fallait croire dans toutes les églises qu'ils ont fondées. Que fait-on pour éclaircir ce dont on conteste? On convoque des assemblées les plus générales que l'on peut. On fait venir dans un même lieu les meilleurs témoins que l'on puisse avoir de ce que l'on croit dans divers pays. Les évêques savent bien que, dans l'Eglise où ils président, on croit ou non que le corps de Jésus-Christ soit dans l'Eucharistie. On leur demande donc à eux ce qu'ils en pensent. Ils déclarent que c'est un article de leur foi que le pain est changé au corps de Jésus-Christ. Ils prononcent anathème contre ceux qui soutiennent le contraire. Les évêques des autres églises, qui n'ont pu se trouver à l'assemblée, approuvent positivement la décision; ou, s'ils n'ont point de commerce avec ceux du concile, ils se taisent et témoignent assez par leur silence qu'ils sont dans le même sentiment; autrement ils ne manqueraient pas de le condamner, car les grecs n'épargnent pas trop les latins. Cela étant, je soutiens que, même dans la supposition que Jésus-Christ ait abandonné son Eglise, il faut avoir renoncé au sens commun pour préférer l'opinion de Calvin à celle de tous les témoins qui attestent un fait qu'il n'est pas possible qu'ils ignorent.

Ariste. — « Cela est dans la dernière évidence. Mais on vous dira que ces évêques, qui ne peuvent ignorer ce que l'on croit actuellement dans leurs églises sur le fait de l'Eucharistie, peuvent ne pas savoir ce que l'on en croyait il y a mille ans; et qu'il se peut faire que toutes les églises particulières soient insensiblement tombées dans l'erreur.

Théodore. — « En supposant que Jésus-Christ ne gouverne point son Eglise, je conviens qu'il se peut faire que toutes les églises généralement tombent dans l'erreur; mais qu'elles tombent toutes dans la même erreur, cela est moralement impossible: qu'elles y tombent sans que l'histoire ait laissé des marques éclatantes de leurs contestations, autre impossibilité morale; qu'elles tombent toutes enfin dans une erreur semblable à celle que les calvinistes nous attribuent, impossibilité absolue. Car qu'est-ce que l'Eglise a décidé? Que le corps d'un homme se trouve dans un aussi petit espace qu'est l'eucharistie; qu'après que le prêtre a prononcé quelques paroles, le pain se change au corps de Jésus-Christ, et le vin en son sang. Quoi! cette folie (je parle en hérétique), cette extravagance sera montée dans la tête des chrétiens de toutes les églises? il faut, ce me semble, être insensé pour le

soutenir. Jamais une même erreur n'est généralement approuvée, si elle n'est généralement conforme aux dispositions de l'esprit. Tous les peuples ont pu adorer le soleil. Pourquoi? C'est que cet astre éblouit généralement tous les hommes. Mais si un peuple insensé a adoré les souris, un autre aura adoré les chats. Si Jésus-Christ abandonnait son Eglise, tous les chrétiens pourraient bien donner peu à peu dans l'hérésie de Calvin sur l'eucharistie, parce qu'effectivement cette erreur ne choque ni la raison ni les sens. Mais que toutes les églises chrétiennes soient entrées dans une opinion qui révolte l'imagination, qui choque les sens, qui étonne la raison, tout cela insensiblement sans qu'on s'en soit aperçu, encore un coup, il faut avoir renoncé au sens commun, il faut n'avoir nulle connaissance de l'homme, et n'avoir jamais fait de réflexion sur ses dispositions intérieures, pour le soutenir

« Mais je veux, Ariste, que, Dieu ayant abandonné son Eglise, il soit possible que tous les chrétiens tombent dans une même erreur; erreur choquante et tout à fait contraire aux dispositions de l'esprit humain, et cela sans même qu'on s'en aperçoive; et je prétends encore, nonobstant cette supposition, qu'on ne peut refuser de se soumettre aux décisions de l'Eglise sans une prévention ridicule. Selon la supposition, il est possible que l'Eglise se trompe. Il est vrai; mais sans rien supposer, il peut arriver bien plus naturellement qu'un particulier tombe dans l'erreur. Il ne s'agit pas d'une vérité qui dépende de quelques principes de métaphysique, mais d'un fait, de ce que, par exemple, Jésus-Christ a voulu dire par ces paroles: *Ceci est mon corps*; ce qu'on ne peut mieux savoir que par le témoignage de ceux qui ont succédé aux apôtres. Ce que le concile a décidé est contraire à ce qu'on a cru autrefois. Fort bien. C'est donc que tous les évêques ensemble ne savaient pas la tradition aussi bien que Calvin. Mais où sont les auteurs anciens qui disent aux peuples, comme ils y étaient obligés: « Prenez-garde! ces paroles, *Ceci est mon corps*, ne veulent pas dire que c'est le corps de Jésus-Christ, mais seulement la figure de son corps? » Pourquoi les confirment-ils dans la pensée que ces paroles si claires font naître naturellement que, quoique rien ne paraisse plus incroyable que le sens qu'elles renferment, toutes les Eglises se sont crues obligées de les recevoir? Comme une même chose peut être à divers égards et figure et réalité, j'avoue qu'il y a des Pères qui ont parlé de l'eucharistie comme d'une figure. Car effectivement le sacrifice de la messe figure ou représente celui de la croix. Mais ils ne devaient pas se contenter d'appuyer sur la figure; il devaient rejeter avec soin la réalité. Cependant, on remarque tout le contraire. Ils ont peur

que notre foi ne chancelle sur la difficulté qu'il y a à croire la réalité, et ils nous rassurent souvent par l'autorité de Jésus-Christ et par la connaissance que nous avons de la puissance divine.

« Que si on se retranche à dire que la décision du concile est contraire à la raison et au bon sens, je soutiens encore que plus elle paraît choquer la raison et le bon sens, plus il est certain qu'elle est conforme à la vérité. Car enfin est-ce que les hommes des siècles passés n'étaient pas faits comme ceux d'aujourd'hui? Notre imagination se révolte lorsqu'on nous dit que le corps de Jésus-Christ est en même temps dans le ciel et sur nos autels. Mais sérieusement pense-t-on qu'il y ait eu un siècle où les hommes ne fussent point frappés d'une pensée si effrayante? Cependant on a cru dans toutes les églises chrétiennes ce terrible mystère. Le fait est constant par le témoignage de ceux qui le peuvent le mieux savoir, je veux dire par les suffrages des évêques. C'est donc que les hommes ont été instruits par une autorité supérieure, par une autorité qu'ils ont crue infaillible, et que l'on voit d'abord sans aucun examen être infaillible lorsqu'on a de Jésus-Christ et de son Eglise l'idée qu'il faut en avoir. Ainsi, qu'on suppose tout ce qu'on voudra, il n'y a pas à balancer sur ce qu'on doit croire lorsqu'on voit d'un côté la décision d'un concile, et de l'autre les dogmes d'un particulier ou d'une assemblée particulière que l'Eglise n'approuve pas.

ARISTE. — « Je comprends, Théodore, par les raisons que vous me dites là, que ceux qui ôtent à l'Eglise de Jésus-Christ l'infaillibilité qui lui est essentielle, ne se délivrent pas pour cela de l'obligation de se soumettre à ses décisions. Pour en être francs et quittes de cette obligation, il faut qu'ils renoncent au sens commun. Néanmoins on remarque si souvent que les opinions les plus communes ne sont pas les plus véritables, qu'on est assez porté à croire que ce qu'avance un savant homme est bien plus sûr que ce qu'on entend dire à tout le monde.

THÉODORE. — « Vous touchez, Ariste, une des principales causes de la prévention et de l'opiniâtreté des hérétiques. Ils ne distinguent point assez entre les dogmes de la foi et les vérités que l'on ne peut découvrir que par le travail de l'attention. Tout ce qui dépend de principes abstraits n'étant point à la portée de tout le monde, le bon sens veut que l'on se défie de ce qu'en pense la multitude. Il est infiniment plus vraisemblable qu'un seul homme qui s'applique sérieusement à la recherche de la vérité, l'ait rencontrée, qu'un million d'autres qui n'y pensent pas. Il est donc vrai, et on le remarque souvent, que les sentiments les plus communs ne sont pas les plus véritables. Mais en

matière de foi, c'est tout le contraire. Plus il y a de témoins qui attestent un fait, plus ce fait a de certitude. Les dogmes de la religion ne s'apprennent point par la spéculation : c'est par l'autorité, par le témoignage de ceux qui conservent le dépôt sacré de la tradition. Ce que tout le monde croit, ce que l'on a toujours cru, c'est ce qu'il faudra croire éternellement : car, en matière de foi, de vérités révélées, de dogmes décidés, les sentiments communs sont les véritables. Mais le désir de se distinguer fait qu'on révoque en doute ce que tout le monde croit, et qu'on assure pour indubitable ce qui passe ordinairement pour fort incertain. L'amour-propre n'est pas satisfait quand on n'excelle point au-dessus des autres et qu'on ne sait que ce que personne n'ignore. Au lieu de bâtir solidement sur les fondements de la foi, et de s'élever par l'humilité à l'intelligence des vérités sublimes où elle conduit ; au lieu de mériter par là, et devant Dieu et devant les personnes équitables, une véritable et solide gloire, on se fait un plaisir malin et un sujet de vanité d'ébranler ces fondements sacrés, et on se va froisser imprudemment sur cette pierre terrible qui écrasera tous ceux qui auront l'insolence de la heurter.

Ariste. — « En voilà, Théodore, plus qu'il ne m'en faut pour interroger mes gens, et pour les conduire où je les souhaite depuis longtemps. Si l'Eglise est divinement gouvernée, il faut bien qu'elle soit divinement inspirée. Si Jésus-Christ en est le chef, elle ne peut pas devenir la maîtresse de l'erreur. Dieu, voulant que tous les hommes viennent à la connaissance de la vérité, n'a pas dû laisser à la discussion de l'esprit humain la voie qui y conduit. Il faut que sa Providence ait trouvé un moyen sûr et facile pour les simples aussi bien que pour les savants. Les révélations particulières faites à tous ceux qui lisent l'Écriture ne s'accommodent nullement avec l'idée que nous devons avoir de la Providence divine. L'expérience nous apprend que chacun l'explique selon ses préjugés. Enfin, dans la supposition même que Jésus-Christ ne gouverne point son Eglise, on ne peut, sans une prévention contraire au bon sens, préférer à la décision d'un concile les opinions particulières à quelque secte que ce soit. Tout cela, Théodore, me paraît évident. Je ne crains plus que l'entêtement dans mes amis, et je ne cherche plus que de bons moyens pour dédommager leur amour-propre ; car j'appréhende fort de n'avoir pas les manières propres à les dégager des engagements de toutes sortes où je les trouverai peut-être.

Théodore. — « Vous avez, Ariste, tout ce qu'il faut pour cela. Courage ! Vous ne savez que trop comment l'homme se manie, ce

qui le cabre et ce qui le fait courir. Il faut espérer que la grâce rompra ce qui pourrait les arrêter, j'entends ces liens secrets que vous ne pourrez défaire. Dans le temps que vous parlerez à leurs oreilles, peut-être que Dieu, par sa bonté, les blessera dans le cœur. » (*Entretiens sur la métaphysique.*)

PRIÈRE. (MÉDITATIONS CHRÉTIENNES.)

« O sagesse éternelle, je ne suis point ma lumière à moi-même ; et les corps qui m'environnent ne peuvent m'éclairer ; et les intelligences mêmes, ne contenant point dans leur être la raison qui les rend sages, ne peuvent communiquer cette raison à mon esprit. Vous êtes seule la lumière des anges et des hommes ; vous êtes seule la raison universelle des esprits ; vous êtes même la sagesse du Père, sagesse éternelle, immuable, nécessaire, qui rendez sages les créatures et même le Créateur, quoique d'une manière bien différente. O mon véritable et unique maître, montrez-vous à moi, faites-moi voir la lumière. Je ne m'adresse qu'à vous, je ne veux consulter que vous. Parlez, Verbe éternel, parole du Père, parole qui a toujours été dite, parole qui se dit et qui se dira toujours ; parlez, et parlez assez haut pour vous faire entendre, malgré le bruit confus que mes sens et mes passions excitent sans cesse dans mon esprit.

« Mais, ô Jésus, je vous prie de ne parler en moi que pour votre gloire, et de ne me faire connaître que vos grandeurs ; car tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu même sont renfermés en vous. Celui qui vous connaît connaît votre Père, et celui qui vous connaît et votre Père est parfaitement heureux. Faites-moi donc connaître, ô Jésus, ce que vous êtes, et comment toutes choses subsistent en vous. Pénétrez mon esprit de l'éclat de votre lumière ; brûlez mon cœur de l'ardeur de votre amour, et donnez moi, dans le cours de cet ouvrage, que je compose uniquement pour votre gloire, des expressions claires et véritables, vives et animées, en un mot, dignes de vous, et telles qu'elles puissent augmenter en moi et dans ceux qui voudront bien méditer avec moi la connaissance de vos grandeurs et le sentiment de vos bienfaits. »

FRAGMENT DE LA HUITIÈME MÉDITATION.

« O Dieu, que vous êtes grand, que vous êtes juste, que vous êtes bon que vous êtes puissant ! Que de sagesse dans votre conduite, que d'efficace dans votre action, que de simplicité, mais

que de fécondité dans vos voies! Que toutes les intelligences vous admirent et vous louent d'avoir accommodé de telle manière les effets de votre puissance avec ceux de votre bonté et de votre justice, que souvent le pécheur se trouve puni immédiatemeut après son crime, et le juste délivré des malheurs qui lui paraissent inévitables. O Jésus! ma sagesse, ma raison, ma lumière, continuez de m'instruire et de me délivrer de mes préjugés.

« Tu te trompes, mon fils, de croire que le pécheur soit souvent puni immédiatement après son crime. Cela arrive rarement, et les justes, dans cette vie, ne sont point exempts des dernières misères. La simplicité des lois naturelles ne permet pas que les péchés des particuliers soient souvent punis dès qu'ils sont commis; et l'ordre, qui est la règle immuable de ma Providence, ne veut pas que les justes soient toujours délivrés des maux qui les pressent, quelques prières qu'ils fassent pour cela. Mes pères selon la chair ont crié vers le ciel dans leurs afflictions temporelles, et ils ont été délivrés. C'était la grâce de l'Ancien Testament; mais la grâce du Nouveau purifie souvent nos enfants selon l'esprit par des afflictions qui durent jusqu'à la fin de leur sacrifice.

« Paul, mon apôtre, eût bien souhaité que je l'eusse délivré d'un mal qui le pressait. Il m'en priait souvent, mais je lui répondis que c'est dans l'infirmité que la vertu se perfectionne, et que ma grâce lui devait suffire; et depuis ce temps il faisait sa joie de ses incommodités et de ses besoins. Les outrages et les persécutions le fortifiaient, et il tirait tant de force de ses faiblesses, qu'il écrit par mon esprit aux Corinthiens, que lorsqu'il était faible, c'était alors qu'il se sentait fort et puissant.

« Moi-même, lorsque je consommais mon sacrifice par le plus cruel et le plus infâme des supplices, j'ai crié à mon Père comme ayant été abandonné à la fureur et à la rage de mes ennemis. J'ai été traité, non comme un homme, mais comme un ver, comme l'opprobre des hommes, comme l'objet du mépris et de la haine de la lie du peuple. Vide d'esprit et de sang, couvert de blessures, rempli de confusion, cloué sur un bois infâme, élevé à la vue d'un peuple ingrat et qui m'outrageait, j'étais alors le parfait modèle des chrétiens. Telle est la grâce du Nouveau Testament. Ceux qui appartiennent à la nouvelle alliance ne sont plus de ce monde. Ils y sont morts par le baptême. Ils vivent en Dieu d'une vie toute nouvelle avec moi qui suis leur chef; ils vivent de la vie éternelle; mais cette vie est cachée jusqu'à ce que je paraisse dans ma gloire. En un mot, ils ont droit aux biens éternels dont je jouis, mais ils ne doivent les posséder qu'après avoir souffert avec patience tous les maux de la vie présente.

« Tu peux voir tous les jours que les plus gens de bien sont dans la dernière misère. Mais, excepté quelques saints extraordinaires, on ne voit pas dans l'Ancien-Testament que Dieu ait laissé les justes et leurs enfants dans la pauvreté. Je ne suis pas jeune, disait David, mais je n'ai pas encore vu de juste abandonné, ni ses enfants mendier leur pain. Dans un temps de famine ils seront dans l'abondance, mais les méchants périront. Ainsi la nouvelle alliance s'accommode parfaitement avec la simplicité des lois naturelles, qui cause tant de maux dans le monde ; car comme elle promet aux justes des biens éternels pour récompense de leur patience, il n'est pas nécessaire que Dieu fasse souvent des miracles pour les délivrer de leurs maux présents, quelque grands qu'ils soient. Il suffit qu'il leur donne la grâce, avec laquelle ils puissent vaincre toutes les tentations qui naissent de l'ordre naturel. Au lieu que la première alliance ne donnant pas elle-même la grâce, et ne promettant point les vrais biens, l'ordre, qui veut que toute prière faite avec foi soit exaucée, obligeait la bonté de Dieu à faire souvent ce qu'on appelle des miracles, et à troubler, du moins en apparence, la simplicité de ses voies, pour accorder aux Juifs, toujours un peu grossiers et charnels, ou ce qu'ils demandaient, ou l'équivalent : je dis toujours un peu grossiers et charnels, car la grâce ne leur était point donnée avec la même abondance qu'elle est donnée aux chrétiens. Prends donc garde, mon fils, à ne point murmurer contre Dieu, lorsque tu te trouveras accablé de maux, souviens-toi que tu appartiens à la nouvelle alliance. Celui-là était maudit par la loi, qui est attaché en croix. Mais, sous la grâce, il faut la porter chaque jour, jusqu'à ce qu'on y soit attaché. Ce n'est plus l'instrument du supplice des impies, c'est la matière du feu qui doit consumer les victimes. Je l'ai honorée, je l'ai sanctifiée, j'ai rendu par elle tous les maux que les justes souffrent pour quelque temps dignes d'une récompense qui ne finira jamais.

« Que les impies enragent et se désespèrent lorsque la douleur les presse ; et que les chrétiens, qui ne savent pas assez la différence qui est entre la grâce des deux alliances, s'imaginent qu'ils sont criminels à proportion qu'ils sont misérables : pour toi, mon fils, que la joie ne te quitte jamais. Ne tremble que lorsque tu as en main l'autorité et la puissance, et ne crains la disette que lorsque tu te vois dans l'abondance de toutes choses.

« Afin que tu mérites les vrais biens, afin que tu possèdes Dieu, il est absolument nécessaire que tu combattes contre toi-même ; car il semble qu'on travaille effectivement à sa propre ruine lorsqu'on fait la guerre à sa passion dominante. On s'immole alors,

on se sacrifie, on s'anéantit, on se réduit même dans un état pire que le néant, ce qui est impossible à la nature sans le secours de la grâce. Or, je donne bien plus de grâces à ceux qui sont dans l'opprobre et dans la misère qu'à ceux qui vivent dans l'éclat des honneurs et dans l'abondance des richesses. Tous les justes, pauvres ou riches, ont les secours nécessaires pour persévérer dans la justice ; mais j'ai un soin tout particulier de ceux qui sont dans un état qui convient à des pécheurs. Ainsi, tremble dans l'élévation, et que l'abondance t'inquiète ; mais qu'une joie solide te pénètre et te console au milieu de tes misères. J'ai choisi les pauvres, les faibles, les méprisables, les fous selon le monde, pour confondre les sages, les riches, les puissants, les grands de la terre ; pour apprendre aux hommes à ne se glorifier qu'en moi, qui leur ai été donné de Dieu pour être leur sagesse, leur justice, leur rédemption et leur sanctification.

« O Jésus ! vous êtes véritablement ma sagesse et ma force ; tout ce que vous me dites porte la lumière dans mon esprit et me pénètre le cœur. La prospérité des méchants ne m'ébranle plus ; la misère des gens de bien ne me surprend plus. Que les philosophes arrêtent au dernier des cieux les soins et l'action de la Providence ; que les impies me disent malignement que vous êtes toujours du côté du plus fort. Ce sont des misérables qui ne connaissent rien dans vos voies. L'air décisif et railleur et les manières insolentes et cavalières des faux savants ne m'imposeront jamais jusqu'à douter des sentiments que vous me donnez. Le partage des libertins c'est l'ignorance, l'aveuglement, la brutalité et l'orgueil. Votre lumière les blesse ; ils tournent la tête et ferment les yeux de peur d'en être frappés, et sont assez insolents pour critiquer l'ordre secret et merveilleux de votre conduite.

RÉHABILITATION DE MALEBRANCHE.

« La France, disait le comte de Maistre, n'est point assez fière de son Malebranche. »

Le dix-neuvième siècle, dit M. Nettement, sera le siècle des réparations et des justices. Bien des renommées usurpées y perdront leurs couronnes, mais aussi bien des gloires injustement détrônées y reprendront leur empire. Nous croyons obéir à ce grand mouvement qui pousse l'époque, en entreprenant, dès aujourd'hui, la réhabilitation de Malebranche.

A part quelques esprits studieux, Malabranche est pour les hommes de notre temps un illustre inconnu. On sait généralement qu'il fut le disciple de Descartes, qu'il vécut au dix-sep-

tième siècle; on ajoute à ces notions assez courtes et assez vagues, nous ne savons quelles ridicules anecdotes qui surnagent sur l'histoire, sans doute à cause de leur légèreté, comme le liége sur l'eau, et puis tout est dit sur Malebranche.

Cependant Malebranche fut un des penseurs les plus puissants qui aient jamais paru. Dans un siècle si fécond en grands hommes, il eut pour admirateurs et pour disciples les génies les plus fameux. Il soutint une polémique de neuf ans contre Arnauld, qu'on appelait le grand Arnauld. Bossuet lui-même combattit quelques-unes de ses opinions qu'il croyait erronées, et lui rendit sur d'autres points une éclatante justice.

La duchesse de Chevreuse, cette princesse digne d'un siècle où les hautes et grandes dames recevaient une éducation si solide, et élevaient leur esprit à la contemplation des vérités les plus sublimes, le priait de composer les *Conversations chrétiennes*, qu'il achevait pour elle en 1677. Le grand Condé, ce victorieux, dont la pensée était aussi forte que le bras, et qui savait remporter aussi des triomphes dans le royaume de la pensée, lisait avec le plus vif intérêt ses écrits philosophiques, et l'attirait à Chantilly, où il resta trois jours entiers enfermé avec lui. Quoi de plus! tous les personnages illustres, tous les savants étrangers qui visitaient la France voulaient voir le philosophe, qu'ils regardaient comme l'un de ses plus beaux ornements, et, parmi ces nobles visiteurs, il faut citer des têtes couronnées.

Ajoutez à cela qu'il nous reste encore des monuments écrits de cette admiration universelle qu'inspirait Malebranche, et, certes, personne ne sera tenté de suspecter ces hommages de partialité, quand nous aurons nommé ceux qui les rendaient au profond penseur.

Fontenelle d'abord écrivait de lui :

« Cet auteur avait un grand art à mettre des idées abstraites dans leur plus beau jour, à les lier ensemble, à y mêler adroitement quantité de choses moins abstraites, qui, étant facilement entendues, encourageaient le lecteur à s'appliquer aux autres, et le flattaient de pouvoir les entendre. D'ailleurs sa diction est pure et châtiée, elle a toute la dignité que ces matières demandent et toute la grâce qu'elles peuvent souffrir. Sa doctrine, il est vrai, imposait des conditions fort dures : elle exigeait qu'on se dépouillât sans cesse de ses sens et de son imagination; que, par l'effet d'une méditation suivie, on s'élevât à une certaine région d'idées dont l'accès est fort difficile. Cependant ce système, quoique si intellectuel et si délié, se répandit insensiblement,

surtout parmi les personnes qui avaient beaucoup d'esprit et qui faisaient profession de piété. »

Le même écrivain dit, en parlant en particulier d'un des plus beaux ouvrages de Malebranche, les *Méditations chrétiennes* présentées sous la forme d'un dialogue entre le Verbe et l'auteur : « Ce dialogue a une noblesse digne d'un interlocuteur tel que le Verbe divin. L'auteur y a su répandre un certain sombre auguste et mystérieux, propre à retenir les sens et l'imagination dans le silence, et la raison dans le respect. »

Enfin, pour ne point citer d'autres témoignages, Bayle a donné à Malebranche cette belle louange : « On n'a jamais vu aucun livre de philosophie qui montre si hautement l'union de tous les esprits avec Dieu. On y voit le premier philosophe du siècle raisonner perpétuellement sur des principes qui supposent, de toute nécessité, un Dieu sage, tout-puissant, la source unique de tout bien, la cause immédiate de tous nos plaisirs et de toutes nos idées. C'est un préjugé plus puissant en faveur de la bonne cause que cent mille volumes de dévotion par des auteurs de petit esprit. »

Comment se fait-il qu'un aussi beau génie, entouré de l'admiration des esprits les plus remarquables de son siècle, ait vu tomber sa gloire et pâlir sa renommée? Pourquoi cette éclipse? Quel en est le motif, quel en est le sens, quelle en sera la durée? Qui peut nous faire croire que le moment est venu de réhabiliter les écrits de Malebranche? Pouvons-nous dire la cause qui les a décrédités et la cause qui, selon nous, doit faire cesser ce discrédit?

Nous allons répondre à toutes ces questions.

Ce qui fit la gloire de Malebranche dans son siècle contribua puissamment à le faire tomber dans l'oubli quand vint l'âge suivant. Le cachet particulier de l'esprit de Malebranche, c'est un respect profond pour les idées, un mépris également profond pour les sens. Il ne veut les admettre que comme des gardiens chargés par Dieu de veiller à la conservation de notre frêle machine; partout il récuse leur témoignage : « Moniteurs fidèles par rapport à la conservation et à la commodité de la vie, ce sont, dit-il, des docteurs d'égarement quand on les consulte sur la vérité. » Les idées, voilà les guides de Malebranche. Il est le défenseur de la prééminence des idées contre les sens, des intelligences contre les corps, de l'esprit contre la matière. En cela il est aussi grand philosophe que grand théologien. En effet, d'un côté, les lumières naturelles nous apprennent que la matière n'a pu précéder l'intelligence, parce que la matière ne pouvait contenir l'intelligence et qu'elle ne peut la contenir encore aujour-

d'hui, tandis que nous comprenons à l'aide de notre propre expérience que l'intelligence a pu contenir le type de la matière par la pensée et qu'ainsi elle a dû la précéder. D'un autre côté, la religion, confirmant le témoignage de nos lumières naturelles, nous révèle que l'univers dans son ensemble et dans ses mille détails n'est que le crayon d'un ouvrage tracé de toute éternité dans les idées de Dieu. Ainsi, il est vrai de dire que tout procède des idées, qu'elles ont plus de réalité que les corps, puisque les corps n'en sont que l'ombre et le reflet, la figure imparfaite, l'obscur linéament.

Professant les doctrines du spiritualisme le plus pur, consultant sur la vérité la raison, mais la raison affranchie du despotisme des sens, aussi bien que de l'influence des passions et de l'imagination, Malebranche devait être pour le dix-huitième siècle le plus terrible de tous les adversaires; adversaire d'autant plus formidable que l'arme dont allait se servir le philosophisme, c'était précisément celle qu'avait employée l'écrivain chrétien. La raison, sous la conduite de laquelle les encyclopédistes allaient se précipiter dans le matérialisme le plus complet, avait conduit Malebranche à l'idéalisme le plus absolu. La raison, sous la conduite de laquelle les encyclopédistes allaient se ruer à la destruction de tous les cultes et même à la négation de Dieu, avait conduit Malebranche, non-seulement au sentiment religieux, mais à la vérité religieuse, c'est-à-dire au christianisme. Cet illustre docteur des fières intelligences qui, conservant leur liberté jusque dans leur indépendance, lèvent sur l'autorité un regard ferme mais respectueux, cet illustre docteur des fières intelligences avait pris la raison pour arriver à la foi. Mesurant la hauteur de ces formidables vérités du christianisme, lumières divines voilées de notre ignorance, splendeurs éternelles qui, devant notre aveuglement, se changent en nuit, s'il n'avait point expliqué les mystères, il avait du moins prouvé que les mystères de la religion étaient nécessaires pour expliquer ceux de la philosophie, et qu'ainsi ces mystères que nous prenions pour de ténébreux problèmes étaient de radieuses solutions.

On doit sentir maintenant pourquoi Malebranche inspira une haine toute particulière aux rois intellectuels du dix-huitième siècle, et l'on va voir comment ils parvinrent à détruire sa renommée.

Ils le détestaient d'une haine toute particulière, parce qu'il ne raisonnait pas théologiquement, mais rationnellement, et qu'en raisonnant ainsi il faisait triompher le Christianisme par les armes que le philosophisme voulait faire servir à sa perte; ils le

détestaient comme un ennemi domestique qui leur enlevait la raison pour la conduire à la foi, et qui, prévenant le divorce qu'ils voulaient proclamer, montrait que la philosophie, par ses propres lumières, s'élève jusqu'au degré où commence le Christianisme, et que, parvenue à une certaine hauteur, elle ne peut plus avancer sans s'appuyer sur ce bras tendu d'en haut pour soutenir la marche de la faible humanité.

Quant aux raisons qui leur permirent de réussir à effacer sa gloire et à faire oublier sa renommée, elles ne sont ni moins claires ni moins évidentes.

La plupart des grands hommes du dix-septième siècle restèrent illustres, parce que leur gloire était non-seulement attachée à leurs idées, mais à la perfection de la forme qu'ils avaient donnée à ces idées. Le dix-huitième siècle pouvait bien ne pas partager les croyances de Bossuet prêtre du Christ, mais il ne pouvait s'empêcher d'admirer l'orateur dans le prêtre. Malebranche, au contraire, ne devait point sa renommée à la forme de ses livres, écrits avec la simplicité convenable à des recherches philosophiques ; il la devait tout entière au fond de ses idées, c'est-à-dire à son système. Ce qu'il était, il l'était comme fondateur d'un système d'idéalisme qui rapprochait la philosophie de la religion. Si son système tombait, sa gloire disparaissait tout entière. C'est précisément ce qui lui arriva pendant le cours du dix-huitième siècle.

A cette époque, Voltaire apporta d'Angleterre une doctrine qui convenait bien mieux à la corruption profonde du sens moral de la société française que celle de Malebranche : nous voulons parler de la doctrine de Locke. Malebranche avait donné pour précepte de faire taire les sens, de s'élever dans la région la plus haute de l'intelligence, et là, dans le silence des passions, dans le repos de l'imagination, d'interroger la raison, ce verbe que Dieu a placé en nous. On comprend combien peu une époque sensuelle et corrompue était dans les conditions d'un pareil système. Sans doute la philosophie de Malebranche n'était pas moins haute, mais c'était la société qui était descendue. Elle se jeta tout entière dans les bras de la philosophie de Loke, qui lui disait que tout venait des sens, doctrine plus à la portée d'une époque aux inclinations basses et dépravées, perdue de délices et enracinée dans la matière.

Malebranche avait créé son système pour des intelligences affranchies du joug des choses humaines; il ne pouvait être compris que par des hommes à l'esprit élevé et au cœur pur. Comment voulez-vous que l'illustre penseur qui, retiré dans sa mai-

son des champs, enfermé dans un salon dont les croisées étaient hermétiquement fermées, pour que ni le jour ni le bruit ne vinssent le troubler dans la solitude de ses idées, et que les clartés intellectuelles rayonnassent seules au milieu des ténèbres visibles qui l'entouraient; comment voulez-vous que ce méditatif, comme il se nomme lui-même, d'un cœur et d'une intelligence si chastes et si limpides, d'une vie si sobre, si affranchie des sens, pût élever avec lui, dans les hautes régions où il se réfugiait, ces hommes du dix-huitième siècle, qui méditaient leurs nouveaux systèmes au milieu de tous les raffinements du luxe et de la mollesse, et cherchaient la vérité dans ce tumulte du monde avec un esprit tout chargé des vapeurs de l'orgie? Le matérialisme moral était entré dans le cœur de cette société avant que le matérialisme intellectuel lui entrât dans la tête. Elle était indigne de la philosophie de Malebranche, qui la menait à la liberté des intelligences par l'assujettisement des sens, digne de la philosophie de Loke, qui, donnant à une servitude réelle les fausses apparences de la liberté, réduisait l'âme, cette reine détrônée, à partager la révolte des sens contre elle-même et contre Dieu.

Il advint donc à Malebranche à peu près ce qui advint à la royauté française, pendant le peu d'années que dura la république de 93. Le philosophe spiritualiste, sous le règne de la doctrine de Loke, devint une anomalie aussi étrange que le souvenir de Louis XIV sous la domination de Robespierre. Le système contraire prévalait, et il ne pouvait prévaloir sans exclure une doctrine qui lui était diamétralement opposée. A mesure que ce penchant à tout rapporter aux sens se glissait dans les esprits, il les rendait incapables d'avoir l'intelligence du spiritualisme épuré de Malebranche. Nous ne dirons pas qu'on le réfuta, cela était difficile : car Malebranche est un puissant logicien qui serre le nœud d'un raisonnement de manière à ce qu'il soit difficile de le délier. Quand il tient un principe, il en fait une chaîne dont il vous contraint à parcourir tous les anneaux avec une force invincible. Mais si c'eût été une rude tâche de le réfuter, c'était heureusement pour les hommes du dix-huitième siècle une tâche inutile. On l'oublia parce qu'on cessa de le lire, et on cessa de le lire parce qu'on cessa de le comprendre.

C'est alors que se répandirent tant d'opinions fausses et controuvées sur Malebranche, opinions que les philosophes du dix-huitième siècle, qui tenaient alors le sceptre du monde intellectuel, accréditèrent le plus qu'ils purent. Il y eut un délicieux échange d'épigrammes entre des écrivains et des lecteurs qui, pour la plupart, n'avaient point lu et n'étaient point capables de

lire les ouvrages de l'homme qu'ils tournaient en risée. On fit du logicien le plus exact et le plus précis qui se soit peut-être jamais rencontré, une espèce de maniaque livré aux fantaisies d'un cerveau malade. Ce puissant esprit qui, appuyé sur sa raison, s'était avancé à travers des abîmes jusqu'aux derniers confins de l'intelligence humaine, ce savant consommé, grand géomètre et grand physicien, aussi bien que grand métaphysicien et grand moraliste, Malebranche enfin ne fut plus qu'un aventurier du pays de l'intelligence. On abusa de quelques singularités scientifiques de sa vie, de l'habitude qu'il avait de se divertir, pour se délasser, avec des enfants, parce que cette sorte de délassement ne laissait aucune trace dans son esprit et lui permettait de reprendre ses méditations; de ses principes hygiéniques qui consistaient à boire une grande quantité d'eau toutes les fois qu'il était indisposé, principes qui, du reste, lui réussirent : car, avec une faible constitution et un tempérament maladif, il vécut jusqu'à soixante-dix-sept ans; en un mot, on n'oublia rien de ce qui pouvait jeter du ridicule sur sa personne et donner à penser que tout son système était un amas de visions et de fantômes. Ce fut alors que l'on commença à appeler Malebranche le *grand rêveur de l'Oratoire,* et qu'un mauvais poëte fit ce vers tant répété depuis :

Lui qui voit tout en Dieu, n'y voit pas qu'il est fou.

Il fallait bien que le philosophe, qui ne s'était élevé jusqu'aux sublimes hauteurs de la raison humaine que pour arriver aux vérités révélées, fût un insensé; cette alliance du raisonnement et de la foi était d'un trop mauvais exemple pour qu'on pût le souffrir sous le règne de Voltaire. Ne pouvant faire un sot ou un ignorant de Malebranche, on fit de lui un fou.

C'est précisément parce que les causes qui ont amené le discrédit de la philosophie de Malebranche s'effacent et disparaissent tous les jours que nous croyons le moment venu de la remettre en honneur. Le dix-huitième siècle n'a pas détruit les régions intellectuelles qu'habite Malebranche, il n'a fait que s'en éloigner. L'astre a continué à briller dans tout son éclat; seulement ses rayons n'arrivaient pas jusqu'aux yeux d'une époque qui s'était à dessein entourée de ténèbres, et fuyait le soleil en se précipitant loin de lui dans l'étendue. Maintenant que, lasse de tous les systèmes émanés du sensualisme voltairien, fatiguée du scepticisme et toute meurtrie de ses doutes, la société française revient à la croyance spiritualiste et chrétienne, nous retrouvons naturellement Malebranche dans une sphère d'idées qu'il domine de

toute sa hauteur, nous le retrouvons, non pas tel que l'ont vu nos pères du dix-huitième siècle, mais tel que l'ont vu nos aïeux du dix-septième.

Ajoutez à cela que les écrits de Malebranche nous semblent admirablement convenir à ce siècle de sérieux raisonneurs et d'intelligences réfléchies. Ce philosophe est précisément le docteur des intelligences méditatives qui n'accueillent point le Christianisme avec les empressements du cœur, mais avec les lentes convictions de la raison. Ce Christianisme scientifique convient à l'expérience d'une société vieillie. Le travail qui se fait dans l'époque où nous sommes, c'est le retour de la philosophie à la religion, c'est la réunion de ces deux sœurs depuis si longtemps séparées : or, nul écrivain ne peut présider à ce mouvement à plus juste titre et avec plus d'avantages que Malebranche, qui fut tout à la fois le plus soumis des chrétiens et le plus hardi des philosophes, et qui montra avec une force incomparable que, lorsqu'on ne veut point tomber dans les abîmes, il faut consentir à avouer que toutes les issues de la philosophie humaine s'ouvrent sur le Christianisme révélé.

En quoi consiste son système de métaphysique ?

Descartes avait dit : « Je pense, donc je suis ! » Noble preuve que celle-là, la plus digne et en même temps la plus juste : car l'homme n'est vraiment homme que par la pensée. C'est dans cette existence intellectuelle que Malebranche va placer le pivot de sa métaphysique, et il fera faire à la philosophie un pas de plus que son maître, et un pas vers le ciel. Il dira : « J'ai l'idée de Dieu, donc Dieu est ; » et il prouvera cette proposition si simple, et en même temps si haute, d'une manière victorieuse. En effet, Dieu c'est l'infini, et l'esprit fini de l'homme ne peut que réfléchir l'infini et non le créer intellectuellement, ce qui serait une contradiction. « On peut voir un cercle, une maison, un soleil sans qu'il y en ait ; car tout ce qui est fini se peut voir dans l'infini, qui en renferme les idées intelligibles ; mais l'infini, qui contient tout et que par conséquent rien ne peut contenir, ne peut être vu qu'en lui-même. Si on pense à Dieu, il faut donc qu'il soit. »

On s'étonne au premier abord de la confiance accordée à l'idée, mais c'est qu'habitué à ne point s'élever au-dessus du monde des sens, on se trouve à peu près dans la situation du disciple que Malebranche nous représente dans les dialogues du Verbe, ou plutôt encore dans la situation de l'interlocuteur des *Entretiens sur la métaphysique et la religion.* Les hommes comptent pour rien les idées qu'ils ont des choses. Ils ne doutent pas de la réalité des choses, et ils doutent de la réalité des idées, et cependant

cette seconde réalité est bien plus facile à prouver que la première. Ce n'est pas la chose que notre intelligence aperçoit, c'en est l'idée, ou, si l'on aime mieux, le type intelligible, ou, pour parler comme Malebranche, l'archétype. Ainsi, loin que les idées nous arrivent au moyen des corps, nous ne connaissons les corps que par les idées.

Une ingénieuse supposition de Malebranche éclaircira cette démonstration. Il a affaire dans ses dialogues à un homme du monde, qui oppose à son système des objections qui naîtront peut-être dans l'esprit de quelques-uns de nos lecteurs.

Malebranche, pour le convaincre, suppose que Dieu anéantisse tous les êtres qu'il a créés, excepté le philosophe et son disciple :

« Supposons de plus, continue-t-il, que Dieu imprime dans notre cerveau toutes les mêmes traces, ou plutôt qu'il produise dans notre esprit toutes les mêmes idées que nous devons y avoir aujourd'hui; cela supposé, dans quel monde passerions-nous la journée ? Ne serait-ce pas dans le monde intelligible? Or, prenez-y garde, c'est dans ce monde-là que nous sommes, que nous vivons, quoique le corps que nous animons vive dans un autre et se promène dans un autre. C'est ce monde-là que nous admirons, que nous contemplons, que nous sentons. Mais le monde que nous regardons, ou que nous considérons en tournant la tête de tous côtés, n'est que de la matière invisible par elle-même, et qui n'a rien de toutes les beautés que nous admirons et que nous sentons en la regardant. En effet, en supposant que le monde fût anéanti, et que Dieu produisît dans notre esprit les mêmes idées qui s'y produisent à la présence des objets, nous verrions les mêmes beautés. Donc les beautés que nous voyons ne sont pas des beautés matérielles, mais des beautés intelligibles rendues sensibles en conséquence des lois de l'union de l'âme et du corps. »

Ainsi, la matière n'existe par rapport à nous que par l'idée que nous en avons; sa visibilité ne tient point à elle, mais à l'esprit qui la perçoit; ses attributs sont, si l'on peut s'exprimer ainsi, des sensations de l'intelligence que nous lui appliquons; couleurs, sons, lignes, tout cela est dans l'esprit de l'homme, et, hâtons-nous de le dire, cela n'est dans l'esprit de l'homme que parce que c'est dans l'esprit de Dieu. C'est en Dieu que nous voyons, que nous sentons, que nous pensons. Les idées sont nécessaires, immuables, éternelles, divines; elles préexistent à l'homme, elles existent en Dieu. L'homme ne crée point les idées; il les crée encore moins qu'il ne crée la matière; il les perçoit plus ou moins parfaitement, suivant que ses sens, ou son imagination

troublent ou respectent cette faculté intelligente que Dieu a placée en lui. C'est pour cela qu'il y a des idées universelles, une raison universelle, un sens commun; toutes choses qui n'existeraient pas, si les idées étaient des modifications de l'esprit de chaque homme, variées qu'elles seraient comme ces innombrables esprits. L'intelligence humaine est l'œil, mais la lumière c'est Dieu.

Les idées sont les astres du monde spirituel, nous les voyons dans le sein de Dieu, comme nous voyons les astres dans son firmament; et ainsi l'intelligence humaine prouve l'existence de la Divinité, comme la vue prouve le soleil.

Nous ne savons si nous faisons sentir tout ce qu'il y a de beau et de noble dans cette métaphysique qui part de si haut pour arriver plus haut encore, qui néglige la partie animale de l'homme pour donner une réalité si claire et si incontestable à cette substance intelligente qui le rapproche de la nature divine autant que la créature peut approcher du Créateur; mais du moins on ne demandera plus pourquoi Malebranche condamne les sens au respect et au silence. La rectitude de nos jugements dépend de la manière dont notre âme perçoit ces idées nécessaires, éternelles, divines, qui sont en Dieu. Les sens, ces portes toujours ouvertes par lesquelles le monde matériel entre et nous frappe, les sens sont la source de toutes nos erreurs. C'est par leur intermédiaire que pénètrent tous les nuages qui viennent se placer entre notre âme qui est l'œil et les idées, ces astres divins que l'œil intellectuel doit percevoir. Nos sens, comme Malebranche le dit avec raison, sont les conseillers du corps et non ceux de l'intelligence. Ils disent à celui-ci qu'un péril le menace et ils ne le trompent pas; ils disent à celle-là que le soleil n'est pas plus élevé que le sommet de la montagne derrière laquelle il se couche, et que c'est une surface circulaire et plate dont le diamètre n'a pas dix pieds de longueur, et ils trompent l'intelligence.

En métaphysique, toutes les vérités se tiennent, et, dans Malebranche, la métaphysique aboutit sans cesse à la religion, comme le fer tend à se réunir à l'aimant, ou plutôt encore comme un navire battu par la tempête se dirige vers le port. Cette révolte continuelle des sens contre l'esprit n'est point une chose normale, régulière. Il n'est point dans l'ordre que la partie la moins noble de notre être domine et subjugue la plus élevée : toutes les philosophies ont signalé cette anomalie, la philosophie chrétienne peut seule l'expliquer. C'est un de ces mystères de la nature humaine par lesquels, comme nous l'avons dit, Malebranche nous mène aux mystères du Christianisme, qui seul peut en

donner la solution. Ce renversement de l'ordre combiné avec le attributs de Dieu, l'Être des êtres, l'Être infiniment parfait, le conduit par la seule force du raisonnement philosophique à cette vérité que l'homme est une créature déchue et punie, ou plutô encore que ce ne sont que les ruines de l'homme que nous voyons Avec ce principe tout s'explique.

Ce désordre même est dans l'ordre; car est-il juste que l'intelligence qui a été rebelle à Dieu, sa loi et sa règle, soit livrée elle-même à la rébellion des sens? Elle a violé la grande charte de la création, qu'on nous passe ce terme; pour la première fois elle a posé sur la terre ce terrible principe de l'insurrection, qui, par un conseil de la justice divine peut-être, est demeuré l'instrument le plus formidable des châtiments et la source inépuisable de tous les fléaux; et, depuis cette révolte, l'âme a perdu le droit d'invoquer contre les sens cette loi de l'ordre qu'elle a violée elle-même; elle a perdu la puissance nécessaire pour combattre ce principe d'insurrection qu'elle-même a posé. Malebranche trace de l'homme, avant sa chute, cette belle peinture qui paraîtrait encore belle dans Milton : car lorsque la philosophie s'élève à cette hauteur, elle touche à la poésie.

« Pour parler plus juste de l'homme innocent et fait à l'image de Dieu, il faut consulter les idées divines de l'ordre immuable; c'est là que se trouve le modèle d'un homme parfait, tel qu'était notre premier père avant son péché. Nos sens troublent nos idées et fatiguent notre attention, mais en Adam ils l'avertissaient avec respect. Ils se taisaient au moindre signe. Ils cessaient même de l'avertir à l'approche de certains objets quand il le souhaitait ainsi. Il pouvait manger sans plaisir, regarder sans voir, dormir sans rêver à tous ces vains fantômes qui nous inquiètent l'esprit et qui troublent notre repos. »

Cette révolte des sens contre l'âme, cette action du corps sur l'esprit nous amène naturellement à la grande question qui agite les écoles depuis bien des siècles : comment deux substances différentes, de nature opposée, telles que l'esprit et le corps, peuvent-elles agir l'une sur l'autre? Nous ne ferons point l'histoire de toutes les explications qui ont été données et qui toutes ont le tort, comme ce médiateur plastique, espèce de pont jeté entre l'esprit et la nature, mais pont que l'on suppose formé de matière et d'esprit, d'expliquer un problème par un problème. Subtilisez la matière, non point autant que la puissance de la chimie en fournira les moyens, mais autant que les suppositions de votre esprit, cet alambic plus puissant que tous les alambics,

[illegible]

sans cesse [illegible] réciproques. Voilà [illegible] parties dont nous

Vous avez remarqué la force et la suite de ce raisonnement, qui, pour expliquer un phénomène actuel, remonte à l'origine des choses. Accordez à Malebranche que la matière a été créée par Dieu, et avec ce seul point, que vous ne pouvez lui refuser, il soulèvera ce monde de difficultés qui vous épouvantent. Si Dieu a créé la matière, il l'a créée dans un certain état. Si elle continue à exister, c'est par sa seule volonté, car sans cela elle serait indépendante, et alors Dieu ne serait plus tout-puissant, ou, en d'autres termes, ne serait plus Dieu. Il la conserve comme il l'a créée, dans un certain état, car la substance ne peut se séparer d'une modalité quelconque. Dieu veut donc, et que la matière soit, et qu'elle soit où elle est, comme elle est. Dès lors il n'y a qu'une volonté agissante, effective. La matière n'obéit qu'à celui qui l'a créée. L'homme veut, mais Dieu seul peut; la volonté de l'homme n'est qu'un désir, une prière; la volonté de Dieu est seule une puissance; la matière agit sur l'esprit, l'esprit agit sur la matière à l'occasion de la volonté de l'homme par la volonté de Dieu.

Ce beau théorème nous semble répondre à cet axiome de la physique : il ne faut demander *ni le comment ni le pourquoi des choses. Ce comment, ce pourquoi, c'est la volonté divine.*

Et ne craignez pas que ce grand logicien, qui voit Dieu partout, n'aille tomber dans la déplorable erreur de ceux qui, confondant la création et le Créateur, voyant pour ainsi dire l'être des êtres dans cette vaste nature, reflet d'une de ses pensées, s'imaginent que tout est Dieu. Le panthéisme, ce chaos divin où se réfugie le chaos intellectuel de notre époque, ne pouvait séduire l'esprit si élevé, si ferme, si libre de Malebranche. Cette confusion ne pouvait aller à la régularité d'une intelligence si bien ordonnée; ce désordre devait choquer ce sens si juste et si droit :

« Quoiqu'il y ait peu d'extravagances, dit-il, dont les hommes ne soient capables, je croirai volontiers que ceux qui produisent de semblables chimère n'en sont guère persuadés. Car enfin l'auteur qui a renouvelé cette impiété convient que Dieu est l'être infiniment parfait. Et, cela étant, comment aurait-il pu croire que tous les êtres créés ne sont que des parties ou des modifications de la divinité? Est-ce une perfection que d'être injuste dans ses parties, malheureux dans ses modifications, ignorant, insensé, impie? Il y a plus de pécheurs que de gens de bien, plus d'idolâtres que de fidèles : quel désordre, quelle épouvantable chimère! Un Dieu nécessairement haï, blasphémé, méprisé ou du moins ignoré par la meilleure partie de ce qu'il est : car combien peu de gens s'avisent de reconnaître une pareille divinité? un Dieu

nécessairement malheureux ou insensible dans le plus grand nombre de ses parties ou de ses modifications; un Dieu se punissant ou se vengeant de soi-même; en un mot, un être infiniment parfait, composé néanmoins de tous les désordres de l'univers! »

Nous ne pensons pas qu'on ait rien écrit de plus fort et de plus concluant contre le panthéisme que cette belle page de Malebranche.

Tous les problèmes de la métaphysique passent successivement devant cet esprit sublime qui, semblable à un de ces aigles planant dans une sphère supérieure où ils soutiennent d'un œil fier et hardi l'éclat du soleil, sonde des problèmes où l'esprit humain semble se perdre, et, après vous avoir emporté à des hauteurs où votre raison chancelle, où votre intelligence se trouble et éprouve des vertiges, vous ramène toujours au soleil du Christianisme, qui éclaire de ses immortels rayons les ténèbres de la philosophie. Tantôt levant un des coins de ce rideau des siècles qui cache la grande scène de la création, il vous fait, pour ainsi dire, assister aux conseils de Dieu et entrevoir les rapports établis, dès l'origine des choses, entre les lois physiques et les lois morales, et vous donne, en passant, une belle et simple explication du déluge, explication par laquelle la religion, la métaphysique et la physique sont également satisfaites.

Tantôt descendant de l'infiniment grand à l'infiniment petit, il vous montre Dieu aussi admirable dans la plus imperceptible que dans la plus vaste de ses créatures, et, vous faisant observer que le mécanisme d'un ciron n'est pas moins compliqué que celui d'un quadrupède, il jette à ceux qui parlent d'êtres vivants créés par la pourriture, cette phrase pleine de sens : « Il y a des gens qui prétendent que les mouches s'engendrent d'un morceau de chair pourrie; j'aimerais autant dire qu'un bœuf se pourrait former d'un tas de boue. »

Puis, abordant ce terrible mystère qui a prêté tant d'arguments aux sophistes du dix-huitième siècle, qui a animé la verve satirique de Voltaire dans *Candide :* les mystères des désordres du monde, les prospérités du vice, les misères de la vertu, les fléaux qui ravagent la terre, les pestes, les tremblements de terre, le philosophe les explique comme les conséquences des lois générales que Dieu a posées, conséquences pour lesquelles Dieu n'a pas posé les causes, mais qui ne l'ont point empêché de les poser, parce qu'elles étaient les plus simples, les plus larges et par conséquent les plus conformes à sa sagesse. Cette question est merveilleusement traitée dans les dialogues du Verbe :

« Que les philosophes païens attribuent à une nature aveugle les effets qui dépendent de l'action constante et uniforme de mon Père. Que les impies critiquent l'auteur d'un ouvrage sur des défauts accidentels. Que les superstitieux et les païens imaginent partout des fausses divinités qui se combattent incessamment, ce sont tous des ignorants et des insensés. Si la grêle brise les fruits avant qu'ils soient mûrs, ce n'est point l'effet ni d'une nature aveugle, ni d'un Dieu inconstant, ni enfin d'un méchant Dieu qui s'oppose aux desseins d'un Dieu bienfaisant. C'est uniquement que la simplicité des lois que Dieu a établies et qu'il suit constamment, a nécessairement des suites fâcheuses à l'égard des hommes. Dieu a prévu ces suites, car il est sage. Mais comme il est bon, il n'a pas établi ses lois pour de semblables effets. Il a établi les lois de la nature à cause de leur fécondité, et non point à cause de leur stérilité. Dieu veut positivement la perfection de son ouvrage, et il ne veut qu'indirectement l'imperfection qui s'y rencontre; il fait le bien et permet le mal; parce que c'est à cause du bien qu'il a établi les lois naturelles, et qu'au contraire c'est uniquement en conséquence des lois naturelles qu'arrive le mal. Il fait le bien parce qu'il veut que son ouvrage soit parfait; non parce que positivement et indirectement il le veut, mais parce qu'il veut que sa manière d'agir soit simple, régulière, uniforme et constante, parce qu'il veut que sa conduite soit digne de lui et porte visiblement le caractère de ses attributs. »

Nous croyons qu'il faut ajouter ici ce que Malebranche dit ailleurs : l'harmonie des lois morales et des lois physiques établie de toute éternité par une prescience infinie, le désordre physique justifié par le désordre moral, et cette grande vérité que nous ne sommes que la ruine de l'homme, tel que Dieu l'avait conçu, et que ce n'est que la ruine d'un monde que nous habitons.

Nous éprouvons, au sujet du grand philosophe que nous essayons de faire connaître aujourd'hui, à peu près le même sentiment dont on est saisi lorsqu'on est enfin arrivé au sommet d'une de ces hautes colonnes qui dominent une vaste étendue et du faîte desquelles on découvre une admirable perspective. Le génie de Malebranche est une pyramide; quand on la contemple d'en bas, on hésite à monter; arrivé au sommet, on voudrait ne plus descendre.

En quoi consiste son système de morale?

Jusqu'ici nous avons considéré Malebranche comme métaphysicien, et nous avons essayé de le suivre dans les sphères escarpées de la pensée abstraite. Nous allons maintenant nous efforcer

de le faire connaître dans une science plus pratique, et qui cependant tient à la métaphysique par des liens bien étroits ; nous voulons parler de la morale. La métaphysique étudie l'âme humaine dans ses rapports avec le vrai, la morale dans ses rapports avec le juste. L'une est essentiellement spéculative, l'autre active, car elle règle la volonté. Mais la morale comme science procède de la métaphysique ; en effet, le premier principe de la morale est de connaître les choses intellectuelles ; et c'est par la métaphysique que l'on arrive à cette connaissance.

Nous retrouverons Malebranche dans cette nouvelle carrière tel que nous l'avons vu ailleurs, d'un raisonnement haut et ferme, d'un admirable enchaînement de preuves et d'idées, mais peut-être d'une logique plus frappante encore, parce qu'elle s'applique à un sujet qui provoque plus généralement les méditations. Si tous les hommes ne sont pas également appelés à raisonner comme de grands métaphysiciens, tous sont également appelés à se conduire comme des êtres moraux. Les matières que le philosophe va traiter sont donc d'un usage plus essentiel encore et d'un intérêt plus direct. Dans la morale comme dans la métaphysique, nous verrons l'auteur faire sans cesse aboutir la philosophie à la religion, comme les fleuves aboutissent à la mer. C'est qu'à proprement parler la religion contient la philosophie tout entière dans son vaste sein. Ce qu'on appelle la science morale et métaphysique, c'est l'application des forces de l'intelligence humaine aux principes que la religion a posés. Rien de plus raisonnable que la religion, a dit Malebranche ; on pourrait ajouter, par une réciprocité également vraie : Rien de plus religieux que la raison. En effet, la religion n'est que la raison révélée, à prendre ce mot de raison dans son sens véritable, c'est-à-dire dans le sens d'une raison infaillible, immuable, universelle, dont la raison humaine n'est que l'imparfaite intention. Signalons ici en passant le beau et admirable travail du Christianisme qui, exerçant une action double pour arriver à un but unique, donne par la foi au commun des hommes la propriété de ces hautes verités métaphysiques et morales que les esprits élevés atteignent par la méditation, et mène également les petits à la philosophie par la route de la religion, et les grands à la religion par la route de la philosophie.

Nous l'avons dit déjà en parlant de Malebranche, ce philosophe convient particulièrement à notre siècle, parce qu'il traite rationnellement les questions. Cela était vrai pour la métaphysique, cela est vrai pour la morale. Il l'établira par une logique incontestable, en prenant pour point de départ des principes que vous ne pouvez vous refuser d'admettre avec lui. Avantage réel dans une

époque où l'intelligence est reine et où l'on a entendu devant la justice des métaphysiciens de cours d'assises raisonner leur immoralité et démontrer par syllogisme la régularité de leurs corruptions. A ces logiciens du vice il faut opposer un logicien de vertu; à ces raisonneurs d'immoralité qui ébranlent par leurs paroles bien plus encore que par leurs actes les bases de la société, il faut opposer un raisonneur de morale qui les raffermisse. Qu'on y prenne garde, en effet, les juges qui envoient un coupable à la mort, souvent après avoir témoigné d'étranges égards à cette philosophie du crime qu'il a développée à l'audience, ces juges n'ont atteint qu'un résultat purement matériel. Il importe beaucoup moins de tuer l'homme que de prouver que ses doctrines sont non-seulement coupables, mais qu'elles sont fausses et absurdes; car le mal que fait un homme est borné, et le mal que peuvent faire les doctrines est infini. Ce raisonneur de la morale, ce logicien de la vertu, qui démontrera la fausseté de ces pitoyables systèmes qui menacent l'existence de la société tout entière, ce sera Malebranche.

Quel est le fondement de la morale, et d'abord y-a-il une morale? Malebranche a prouvé dans sa métaphysique l'existence de Dieu, et c'est à Dieu que nous allons revenir pour trouver le principe de la morale et la preuve de son existence réelle et nécessaire. Comme c'est en Dieu que l'homme voit les vérités qu'il peut voir, on ne peut contester qu'il ne sache quelque chose de ce que Dieu pense et de la manière dont Dieu agit. En effet, la règle de la conduite de Dieu, c'est sa sagesse, cette raison éternelle qui nous rend tous raisonnables de la même raison, qui fait qu'il y a une évidence également sentie par tous les esprits. Les axiomes de mathématiques, c'est-à-dire les rapports de grandeur, sont vrais pour l'homme comme pour Dieu, seulement Dieu les voit distinctement et complétement, l'homme d'une manière incomplète et confuse. Ainsi il y a du vrai et du faux, du juste et de l'injuste à l'égard de toutes les intelligences. Par conséquent ce qui est injustice et déréglement à l'égard de l'homme est injustice à l'égard de Dieu. Donc il y a une morale.

La morale, c'est la science qui conforme les pensées, les volontés et les actions de l'homme à l'ordre immuable des perfections de Dieu. La vertu, c'est l'amour de l'ordre. De même que nous pensons en Dieu, nous devons agir en Dieu, c'est-à-dire que nous devons nous conformer aux principes d'après lesquels il règle ses actes. Notre volonté doit graviter vers sa volonté, comme notre intelligence vers son intelligence; car il est le soleil des cœurs comme le soleil des esprits. Or, l'une des perfections de Dieu,

c'est d'aimer l'ordre de ses perfections. C'est pourquoi Malebranche ne se lasse pas de répéter qu'il n'y a point d'autre vertu que l'amour de l'ordre.

C'est faute de connaître les rapports de perfection des choses, ou, si l'on aime mieux, l'ordre des perfections de Dieu, que les hommes ont créé tant d'erreurs, triste alliage qui défigure chez chaque peuple ce fonds commun de morale qui appartient à toutes les nations. Ainsi, ce fanatisme musulman qui croise les bras devant l'incendie et qui ne prend aucune précaution contre la peste, quelle en est la cause? La conviction fausse et erronée que Dieu agit sans cesse par des volontés particulières, et l'oubli de ce grand axiome qu'il agit en raison des causes générales qu'il a établies, malgré quelques-uns des effets qu'elles devaient produire, parce que ces voies étaient les plus simples et par conséquent les plus admirables. Si le principe qui est le fondement de l'islamisme était vrai, il y aurait de l'impiété à sortir de sa maison qui croule, impiété à détourner l'eau du fleuve pour fertiliser la campagne, impiété à cultiver le sol, parce que chacun de ces actes serait contraire à une volonté de Dieu. Ces conséquences extrêmes expliquent pourquoi le principe du mahométisme, sans cependant aller jusque-là, est si favorable à la barbarie, si hostile à la civilisation.

C'est encore cette ignorance de l'ordre véritable qui a été la source de l'institution du combat singulier et des diverses épreuves du feu et de l'eau, admises comme jugement de Dieu. Dieu n'agissant point par des volontés particulières, on le tentait en le sommant à chaque instant de faire une exception à ses lois générales, c'est-à-dire un miracle qu'il peut faire, mais qu'il ne doit pas aux hommes.

Il y a donc des erreurs en morale, ou plutôt il y a deux genres de morales, l'une immuable, éternelle, universelle, comme l'ordre des perfections de Dieu dont elle émane; l'autre changeante, passagère, locale, et presque individuelle, comme l'imagination et les passions de l'homme dont elle est le reflet.

Les philosophes ont contribué à augmenter la confusion des choses par la confusion des termes. D'abord, ils ont appelé les devoirs du nom de vertus.

« Il ne faut pas confondre, dit Malebranche, la vertu avec les devoirs par la conformité des noms; cela trompe les hommes. Il y en a qui s'imaginent suivre la vertu quoiqu'ils ne suivent que le penchant naturel qu'ils ont à rendre certains devoirs. On trouve que chacun a sa morale particulière, sa dévotion propre, sa vertu favorite; que tel ne parle que de pénitence et de mortification;

tel n'estime que les devoirs de charité, tel autre enfin que l'étude et la prière. Mais d'où peut venir cette diversité, si la raison de l'homme est toujours la même? C'est sans doute qu'on cesse de la consulter, c'est qu'on se laisse conduire par l'imagination, son ennemie. C'est qu'au lieu de regarder l'ordre immuable comme sa loi inviolable et naturelle, on se fait des idées conformes, du moins en quelque chose, à ses inclinations. Car il y a des vertus ou plutôt des devoirs qui ont rapport à nos humeurs; des vertus éclatantes propres aux âmes fières et hautaines; des vertus basses et humiliantes propres à des esprits timides et craintifs, des vertus molles, pour ainsi dire, et qui s'accommodent à l'inaction.

C'est donc l'ordre immuable qu'il faut consulter, c'est dans le but de s'y conformer qu'il faut agir, c'est l'amour de cet ordre qui est la vertu. Mais il ne suffit pas pour être vertueux de l'aimer par occasion, de le suivre par penchant, et de s'y conformer quand aucun obstacle ne s'y oppose. Pour être élevé au rang de vertu, il faut que cet amour soit habituel, libre et dominant.

Habituel et dominant, car les hommes vicieux eux-mêmes, dans les occasions où leur passion n'est point intéressée, aiment et suivent l'ordre, parce qu'il y a dans l'ordre une beauté qui charme même le méchant. L'homme a été fait pour connaître l'ordre, l'idée de l'ordre est ineffaçable dans son esprit. Il a été fait pour l'aimer, l'amour de l'ordre est ineffaçable dans son cœur. L'homme ne peut aimer le mal que parce qu'il peut aimer le bien; il n'aime pas le mal, mais par les illusions de ses sens, la fièvre de ses passions, les fantaisies de son imagination, il transforme le mal en bien. L'amour, cette divine prérogative communiquée par le Créateur à la créature, l'amour suppose le bien, et ainsi jusque dans l'abus de cette faculté on reconnaît la trace de sa sublime origine. Etre vertueux, ce n'est donc point seulement avoir conservé pour l'ordre ce goût involontaire qui se manifeste dans de rares circonstances, c'est l'aimer habituellement, l'aimer librement, c'est-à-dire avoir par l'usage de sa volonté contribué à exciter dans son âme cette disposition; l'aimer d'une manière dominante, c'est-à-dire au point de ne le sacrifier à rien au monde et de lui tout sacrifier.

Telle est la vertu véritable, vertu qui ne dépend point du tempérament, qui n'a point de préférence pour tel ou tel devoir, mais qui, inflexible à elle-même, tenant en bride ses penchants, consulte les règles immuables de l'ordre divin. La morale, qui est la science de cette vertu, n'est bornée ni par les montagnes ni par les fleuves; un degré de plus ou de moins à l'équateur ne change rien à ses préceptes, car elle descend du sein de l'infini où il n'y a ni caprices, ni vicissitudes, ni changements.

Quels seront les objets qu'embrassera cette morale ? La connaissance de Dieu et celles de l'homme. En effet, il faut qu'elle connaisse l'homme et toutes les influences auxquelles il est soumis, puisque son but est de régler les mouvements de son cœur et de sa volonté ; il faut qu'elle connaisse Dieu, puisque son but est de régler cette volonté d'une manière conforme à l'ordre immuable établi par Dieu.

Comme Dieu non-seulement voit cet ordre, mais qu'il l'aime, nous pouvons connaître l'ordre par deux voies, l'idée claire et le sentiment. Ainsi l'amour que nous avons pour le bien est aussi une connaissance. Mais la pureté du sentiment ayant été altérée, il ne faut point l'oublier, c'est un guide dont il faut se défier, parce que souvent il égare, et que ses inspirations peuvent être corrompues.

C'est donc surtout par la raison qu'il faut arriver à la connaissance de l'ordre. « L'homme, dit Malebranche, doit travailler l'esprit pour gagner la vie de l'esprit. »

La méditation sur Dieu et sur l'homme, telle est la voie principale par laquelle on arrive à découvrir les vérités morales. Dans cette méditation il y a bien des ennemis à vaincre : les sens, ces sentinelles incommodes qui font retentir dans les régions intérieures tout ce qui se passe au dehors ; l'imagination qu'on pourrait appeler la mémoire des sens ; les passions, ces dispositions mauvaises, résultat du concours de l'imagination et des sens. Il faut que deux qualités principales président à cette méditation sur Dieu et sur l'homme, luttent sans cesse contre l'action funeste de l'imagination, des passions et des sens. Ces deux qualités sont la force de l'esprit et la liberté d'esprit. Par la force d'esprit, on applique son intelligence aux connaissances qu'on veut approfondir ; par la liberté d'esprit, on suspend son jugement jusqu'à ce qu'on ait rencontré l'évidence.

Quand on ne sait point appliquer son esprit, on n'est point homme à proprement parler ; car, autant qu'il est en soi, on a assujetti la nature vraiment humaine de notre être à la nature animale. Quand on ne sait point conserver sa liberté d'esprit, c'est-à-dire suspendre son jugement, on est exposé à tomber dans des erreurs perpétuelles à l'égard des personnes comme à l'égard des choses.

La plupart des opinions reçues sont des erreurs prescrites ; la plupart des explications que tout le monde répète parce que tout le monde est habitué à les entendre, sont de tous les problèmes les plus insolubles et les plus obscurs, comme le dit avec un sens profond Malebranche : « On cesse de chercher dès qu'on cesse

d'admirer. » C'est pour cela que les hommes se contentent des lieux communs les plus absurdes pour expliquer les merveilles qui leur sont devenues indifférentes parce qu'elles sont devenues familières. De là l'existence des athées, qui se sont si bien habitués à ce que les choses aillent comme elles vont, qu'ils répondent qu'elles ont toujours été ainsi et ne peuvent se résoudre à croire qu'il y ait eu besoin d'un Dieu pour montrer les ressorts de la création. La liberté d'esprit résiste à cette influence, comme elle suspend son jugement, elle réveille la force d'esprit qui lui prête à son tour son appui.

Comment la force d'esprit et la liberté d'esprit sont-elles si utiles dans la morale? Nous allons le dire : quand l'homme a la puissance de la méditation, si l'on peut s'exprimer ainsi, puissance qui se résume par ces deux facultés, il peut lutter contre les sens, les passions et l'imagination, en attachant l'attention de son intelligence sur les idées qui montrent le ridicule, la criminalité ou le péril des suggestions de ces ennemis domestiques qu'il porte en lui-même. Comme le fond de l'homme est un désir immense de bonheur, et que c'est par là même que les passions l'attaquent avec leurs fausses voluptés, les sens avec les fausses douleurs dont ils le menacent et les faux plaisirs qu'ils lui promettent, l'imagination avec la fausse félicité qu'elle lui forge, il est de fait qu'en écrasant toutes ces apparences sous les réalités que nous enseigne la religion, en opposant la douleur et la félicité véritables à ces ombres de félicité et de douleur, l'homme combat ces pernicieuses influences avec moins de désavantage.

On le voit, en suivant la morale, nous voici insensiblement amenés à la religion. C'est que, sans la religion, la morale est sans motif comme sans but. Nous avons besoin des grandes vérités que nous révèle la première pour apercevoir les vérités que nous enseigne la seconde. La morale étudie d'en bas les devoirs de l'homme; la religion, c'est le rayon de soleil qui descend d'en haut pour dissiper le nuage des passions et des sens interposé entre l'homme et Dieu. Ici nous entrons naturellement dans la théologie.

Le philosophe qui vous a dit qu'il n'y avait pas dans l'ordre physique un seul mouvement du corps qui ne fût produit par l'efficace de la volonté de Dieu, agissant à l'occasion de la volonté humaine, ne sera pas un logicien moins sévère quand il s'agira des actes, ces mouvements du monde moral.

« La facilité qu'on a acquise de se rendre attentifs, dit-il, et celle de retenir son consentement jusqu'à ce que l'évidence oblige à le donner, sont des habitudes nécessaires à ceux qui veulent

être solidement vertueux. Mais la solide vertu, la vertu accomplie en toute manière, ne consiste pas seulement dans ces deux grandes et rares dispositions d'esprit, il faut y ajouter une obeissance exacte à la loi divine, une délicatesse générale sur tous ses devoirs, une disposition stable et dominante de régler sur l'ordre connu tous les mouvements de son cœur et toutes les démarches de sa conduite; en un mot, l'amour de l'ordre. Mais comment acquérir cette disposition stable et permanente? Pour l'âme comme pour le corps ce sont les actes qui forment les habitudes; il faut donc en venir aux actes. Mais comment prendre cette résolution héroïque de sacrifier à l'ordre jusqu'à sa passion dominante? L'homme veut invinciblement être heureux; il ne peut donc sacrifier son bonheur qu'à un bonheur plus grand. Or, qui peut lui faire croire à un bonheur plus grand que ne serait la satisfaction de sa passion dominante? la foi, qui est un don de Dieu. »

Vous le voyez, voici que la morale, comme la métaphysique, nous conduit nécessairement aux mystères. La métaphysique nous a menés de déduction en déduction au péché originel, et voici que la morale nous conduit à la foi et à la grâce. Ainsi, les mystères, ces axiomes voilés que le Christianisme a fait descendre du ciel, sont au fond de tout.

Ces pôles du monde intellectuel sont comme les pôles de notre monde matériel, couverts de ténèbres inaccessibles aux investigations et entourés d'une atmosphère de glace que nul regard ne peut traverser; et cependant c'est sur ces pôles solitaires que, dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, tout se meut, et se roule. Nous voyons les grandes roues qui tournent, mais l'axe qui les soutient reste invisible. Le raisonnement nous conduit à la foi; l'intelligence, ce pilote borné, nous guide vers cette mer infinie, l'incompréhensible, où Dieu a caché ces puissants principes qui sont la clef des choses, et qui, s'ils nous échappent par leur hauteur, nous apparaissent par leur nécessité. Nous habitons le pied de ces montagnes à la base ténébreuse, dont la cime couronnée de splendeurs va se perdre dans le ciel, et comprenant qu'il est une région où notre vie intellectuelle s'éteindrait, comme il en est une où notre vie animale cesse et s'arrête, nous croyons aux mystères, ces pôles de l'univers des intelligences, comme nous croyons aux pôles du monde. (*M. Nettement.*)

MORALE.

La Bruyère. — Portraits : Arsène. — Ménippe. — Arrias. — Théodecte. — Giton. — Phédon. — Irène. — Diphile. — Ménalque. — Pensées diverses.

La Bruyère.

La Bruyère doit être compté parmi ces heureux génies qui se sont frayé une route nouvelle. Théophraste, il est vrai, semblerait l'avoir précédé dans la même carrière, si l'on en jugeait par le titre de l'ouvrage qu'il nous a laissé; mais c'est à peu près la seule ressemblance qu'il y ait entre le moraliste grec et le moraliste français. Ce n'est pas toujours par la nouveauté du sujet qu'il traite qu'un écrivain acquiert le droit d'être appelé un esprit créateur, c'est aussi par les rapports nouveaux qu'il y découvre, les couleurs neuves qu'il emploie pour peindre les objets, la forme originale sous laquelle il les présente; et, à ces différents titres, La Bruyère, sortant de la foule des imitateurs, aura toujours un rang distingué parmi les auteurs originaux, ainsi que La Fontaine, qui a pris le fond du plus grand nombre de ses fables dans Esope et dans Phèdre; ainsi que Molière, qu'Aristophane et Ménandre, Plante et Térence avaient précédé de plusieurs siècles dans l'art de représenter les ridicules des hommes sur la scène.

Mais si cet excellent peintre des mœurs n'a point eu de modèles, ou si du moins il s'est heureusement écarté de la manière sèche, languissante et monotone de celui-là seul qu'on pourrait regarder et qu'il avait la modestie de considérer comme son modèle, il est également vrai qu'il n'a point eu d'imitateurs, ou que ceux qui ont osé tenter de l'être, se sont bien malheureusement écartés de la route qu'il leur avait tracée. Ainsi on peut dire que personne ne l'y avait devancé, et que personne ne l'y a suivi. Ce n'est pas que les essais d'imitation n'aient été nombreux; car, comme l'a dit un homme d'esprit, c'est précisément ce qu'il y a d'inimitable que les esprits médiocres s'efforcent d'imiter. Bientôt après la publication des *Caractères*, on vit paraître le *Nouveau Théophraste;* puis un autre auteur, qui sans doute ne voulut point

se donner la peine d'inventer un nouveau titre, donna au public le *Théophraste moderne*. Enfin en 1697, un an après la mort de l'auteur des *Caractères*, un jeune écolier s'avisa de faire imprimer un livre qu'il intitula : *Ouvrage dans le goût des Caractères de La Bruyère et des Pensées de Pascal*. Ce titre n'était pas modeste.

Quid tanto dignum feret hic promissor hiatu?
. . . . *Nascetur ridiculus mus.*

Ces ouvrages, ainsi que beaucoup d'autres, faits d'après le même plan, sont oubliés depuis longtemps; leurs auteurs n'avaient fait qu'imiter les défauts du modèle qu'ils s'étaient proposé, et l'on ne ressemble pas plus à La Bruyère pour être obscur et affecté, comme il lui arrive quelquefois de l'être, qu'on ne ressemblait à Alexandre en penchant la tête sur l'épaule.

Nous savons peu de choe de la vie (*) de la Bruyère. On ignore le lieu et l'on n'est pas d'accord sur la date de sa naissance. Il paraît néanmoins prouvé aujourd'hui qu'il naquit en 1646. En 1679, il occupait à Caen une charge de conseiller du roi, trésorier de France. Il fut ensuite placé près du petit-fils du grand Condé, qu'on appelait Monsieur le Duc, pour lui enseigner l'histoire. Il fut reçu à l'Académie en 1693, et mourut en 1696.

Saint-Simon parle de la Bruyère comme « 'dun fort honnête homme, de très-bonne compagnie, simple sans rien de pédant, et fort désintéressé. » D'Olivet, recueillant les voix de ceux qui l'avaient le plus fréquenté, rend de lui ce témoignage : « On me l'a dépeint comme un philosophe qui ne songeait qu'à vivre tranquille avec des amis et des livres, faisant un bon choix des uns et des autres, ne cherchant ni ne fuyant le plaisir ; toujours disposé à une joie modeste et ingénieux à la faire naître; poli dans ses manières et sage dans ses discours; craignant toute sorte d'ambition, même celle de montrer de l'esprit (**). » « Le sage, dit-il lui-même, évite le monde de peur d'être ennuyé. » Et l'on sait

(*) Les uns le font naître à Dourdan, les autres dans un village près de cette ville.

(**) On peut ajouter à ce peu de mots sur la Bruyère ce que dit de lui Boileau, dans une lettre à Racine, sous la date du 19 mai 1687, année même de la publication des *Caractères* : « Maximilien m'est venu voir à Auteuil, et m'a lu quelque chose de son *Théophraste*. C'est un fort honnête homme, et à qui il ne manquerait jamais rien si la nature l'avait fait aussi agréable qu'il a l'envie de l'être. Du reste, il a de l'esprit, du savoir et du mérite. » Pourquoi Boileau désigne-t-il La Bruyère par le nom de *Maximilien*, qu'il ne portait pas? Etait-ce pour faire comme La Bruyère lui-même, qui peignait ses contemporains sous des noms empruntés de l'histoire ancienne? Par le *Théophraste* de La Bruyère, Boileau entend-il sa traduction de Théophraste, ou l'ouvrage composé par lui à l'imitation du moraliste grec? Nous inclinons à

qu'il s'est peint dans les lignes suivantes : « O homme qui avez besoin de mes offices, venez dans la solitude de mon cabinet; le philosophe est accessible; je ne vous remettrai point à un autre jour. Vous me trouverez sur les livres de Platon qui traitent de la spiritualité de l'âme et de sa distinction d'avec le corps, ou la plume à la main pour calculer les distances de Saturne et de Jupiter : j'admire Dieu dans ses ouvrages, et je cherche, par la connaissance de la vérité, à régler mon esprit et devenir meilleur. Entrez, toutes les portes vous sont ouvertes : mon antichambre n'est pas faite pour s'y ennuyer en m'attendant : passez jusqu'à moi sans me faire avertir. Vous m'apportez quelque chose de plus précieux que l'argent et l'or, si c'est une occassion de vous obliger : parlez, que voulez-vous que je fasse pour vous ? faut-il quitter mes livres, mes études, mon ouvrage, cette ligne qui est commencée ? Quelle interruption heureuse pour moi que celle qui vous est utile ! Le manieur d'argent, l'homme d'affaires, est un ours qu'on ne saurait apprivoiser ; on ne le voit dans sa loge qu'avec peine : que dis-je? on ne le voit point, car d'abord on ne le voit pas encore, et bientôt on ne le voit plus. L'homme de lettres, au contraire, est trivial comme une borne au coin des places; il est vu de tous, et à toute heure, et en tous états, à table, au lit, nu, habillé, sain ou malade ; il ne peut être important, il ne le veut point être. »

Lorsque l'ouvrage de la Bruyère parut : « Voilà, lui dit Malezieux, de quoi vous attirer beaucoup de lecteurs et beaucoup d'ennemis. » L'auteur avait vu le péril et l'avait conjuré d'avance. Son livre disait les noms des personnages dont il faisait l'éloge, et laissait deviner ceux qu'il immolait à la risée. Par cette double tactique, dont il usa trop largement peut-être, La Bruyère s'assurait de puissants amis prêts à le défendre au besoin, et se ménageait la faveur du public toujours porté à faire de malicieuses allusions. Il sut en profiter lorsqu'il voulut entrer à l'Académie.

croire qu'il s'agit du dernier. Boileau semble reprocher à La Bruyère d'avoir poussé un peu plus loin qu'il ne convient l'envie d'être agréable; et, suivant ce que rapporte d'Olivet, il n'avait aucune ambition, pas même celle de montrer de l'esprit. C'est une contradiction assez frappante entre les deux témoignages. La Bruyère, dans son ouvrage, paraît trop constamment animé du désir de produire de l'effet, pour que sa conversation ne s'en ressentît pas un peu; nous nous rangerions donc volontiers à l'opinion de Boileau. Quoi qu'il en soit, ce grand poëte estimait La Bruyère et son livre : il n'en faudrait pas d'autre preuve que ce quatrain qu'il fit pour mettre au bas de son portrait :

Tout esprit orgueilleux qui s'aime,
Par mes leçons se voit guéri,
Et, dans ce livre si chéri,
Apprend à se haïr lui-même.

Il trouvait des ennemis déclarés dans quelques gens de lettres qu'il avait offensés, et surtout dans cette foule malheureuse qu'importunent toujours les grands talents et les grands succès. Il fut repoussé une première fois. Mais il avait pour lui les hommes de génie et la voix publique ; il triompha enfin de ses envieux, et fut reçu en 1693. La haine ne se tint pas pour battue : La Bruyère avait osé le premier, dans son discours de réception, louer les académiciens vivants; il avait caractérisé des traits les plus heureux Bossuet, La Fontaine, Despréaux ; toutes les médiocrités se soulevèrent d'indignation. On intrigua pour défendre l'impression du discours; on voulut au moins le faire passer pour mauvais, on n'épargna ni les chansons ni les satires, et c'est pour l'auteur des *Caractères* qu'on fit le couplet suivant :

Quand La Bruyère se présente,
Pourquoi faut-il crier haro?
Pour faire un nombre de quarante,
Ne fallait-il pas un zéro?

La plaisanterie ne manque pas de sel, mais elle porte à faux : La Bruyère écrivait pour la postérité; son discours, aussi bien que son livre, est arrivé à son adresse.

Nous ne disons rien des *Dialogues* de la Bruyère *sur le quiétisme :* ils n'étaient qu'ébauchés quand il mourut. Ceux qu'on a imprimés sous son nom ne sont pas de lui.

La Bruyère mérite sa gloire : penseur judicieux, observateur sagace, écrivain d'une habileté et d'une souplesse merveilleuses, il est peintre autant qu'écrivain ; plutôt peintre de mœurs qu'il n'est proprement moraliste. Les véritables moralistes. La Rochefoucauld, Pascal, Nicole, nous montrent l'homme en général et tel qu'il est dans tous les temps. La Bruyère n'embrasse pas un horizon si étendu. Il s'attache surtout à nous faire connaître les Français de nos temps, encore ne les prend-il qu'à Versailles et à Paris ; et entre ceux-là même il ne choisit que quelques types ; mais il excelle à les peindre. Avec quel art il pose et *drape* un personnage ! comme il sait porter la lumière juste sur les principaux traits, et comme enfin, sans rien charger plus qu'il ne faut, par la lumière seulement dont il éclaire les figures, il sait faire éclater à chaque physionomie le vice caché qu'il attaque! Ces portraits, il les dissémine dans son livre comme des images pour récréer le lecteur : il sait bien que les hommes sont encore des enfants. Le fond du livre se compose de pensées détachées sur les sujets les plus divers. La Bruyère y parle à peu près de tout ce qui intéressait la société à cette époque, et quoiqu'il ait divisé son ouvrage en

chapitres, les titres même de ces chapitres prouvent qu'il n'a point prétendu y mettre un ordre méthodique. Mais il y a mis tout son esprit, et il en a étonnamment.

Il a tous les genres d'esprit, il a tous les genres de style. Il joint la vigueur à l'éclat, l'énergie à la finesse; il est grave; il est véhément; il a l'art de dire légèrement des choses sérieuses et de dire des choses plaisantes avec un sérieux qui en double l'effet; il a l'ironie, le sarcasme, le trait détourné qui effleure, le coup de massue qui écrase; il a des alliances de mots et d'idées qui surprennent; comme tous ceux qui ont longtemps observé la nature humaine, il a parfois l'accent d'une mélancolie profonde, mais cela passe comme un nuage, et il se remet de plus belle à se moquer de nos travers. Tantôt il va droit à son but; tantôt il y arrive par des détours ingénieux. Il nous laisse pendant toute une longue page en suspens, puis il jette à la fin un mot qui fait éclair et illumine sa pensée. Il a de vrais coups de théâtre.

Vauvenargues caractérise ainsi La Bruyère :

« Il n'y a presque point de tour dans l'éloquence qu'on ne trouve dans La Bruyère; et si on y désire quelque chose, ce ne sont pas certainement les expressions, qui sont d'une force infinie et toujours les plus propres et les plus précises qu'on puisse employer. Peu de gens l'ont compté parmi les orateurs, parce qu'il n'y a pas une suite sensible dans ses *Caractères*. Nous faisons trop peu d'attention à la perfection de ses fragments, qui contiennent souvent plus de matière que de longs discours, plus de proportion et plus d'art.

« On remarque dans tout son ouvrage un esprit juste, élevé, nerveux, pathétique, également capable de réflexion et de sentiment, et doué avec avantage de cette invention qui distingue la main des maîtres et qui caractérise le génie.

« Personne n'a peint les détails avec plus de feu, plus de force, plus d'imagination dans l'expression, qu'on n'en voit dans ses *Caractères*. Il est vrai qu'on n'y trouve pas aussi souvent que dans les écrits de Bossuet et de Pascal de ces traits qui caractérisent une passion ou les vices d'un particulier, mais le genre humain. Ses portraits les plus élevés ne sont jamais aussi grands que ceux de Fénelon et de Bossuet; ce qui vient en grande partie de la différence des genres qu'ils ont traités. La Bruyère a cru, ce me semble, qu'on ne pouvait peindre les hommes assez petits; et s'il s'est bien plus attaché à relever leur ridicule que leur force. Je crois qu'il est permis de présumer qu'il n'avait ni l'élévation, ni la sagacité, ni la profondeur de quelques esprits du premier ordre; mais on ne lui peut disputer sans injustice une forte ima-

gination, un caractère véritablement original et un génie créateur. » (*Les Orateurs.*)

Laharpe exprime son admiration pour La Bruyère dans des termes qui méritent d'être rapportés :

« La Bruyère est meilleur moraliste, et surtout bien plus grand écrivain que La Rochefoucauld : il y a peu de livres en aucune langue où l'on trouve une aussi grande quantité de pensées justes, solides, et un choix d'expressions aussi heureux et aussi varié. La satire est chez lui bien mieux entendue que dans La Rochefoucauld ; presque toujours elle est particularisée, et remplit le titre du livre ; ce sont des caractères ; mais ils sont peints supérieurement. Ses portraits sont faits de manière que vous les voyez agir, parler, se mouvoir, tant son style a de vivacité et de mouvement. Dans l'espace de peu de lignes, il met ses personnages en scène de vingt manières différentes ; et, en une page, il épuise tous les ridicules d'un sot, ou tous les vices d'un méchant, ou toute l'histoire d'une passion, ou tous les traits d'une ressemblance morale. Nul prosateur n'a imaginé plus d'expressions nouvelles, n'a créé plus de tournures fortes ou piquantes. Sa concision est pittoresque, et sa rapidité lumineuse. Quoiqu'il aille vite, vous le suivez sans peine ; il a un art particulier pour laisser souvent dans sa pensée une espèce de réticence qui ne produit pas l'embarras de comprendre, mais le plaisir de deviner ; en sorte qu'il fait, en écrivant, ce qu'un ancien écrivain prescrivait pour la conversation ; il vous laisse encore plus content de votre esprit que du sien. »

M. de Chateaubriand dit à son tour :

« La Bruyère est un des plus beaux écrivains du siècle de Louis XIV. Aucun homme n'a su donner plus de variété à son style, plus de formes diverses à sa langue, plus de mouvement à sa pensée. Il descend de la haute éloquence à la familiarité et passe de la plaisanterie au raisonnement sans jamais blesser le goût ni le lecteur. L'ironie est son arme favorite : aussi philosophe que Théophraste, son coup d'œil embrasse un plus grand nombre d'objets, et ses remarques sont plus originales et plus profondes. Théophraste conjecture, La Rochefoucauld devine, et La Bruyère montre ce qui se passe au fond des cœurs. » (*Génie du Christianisme.*)

PORTRAITS.

Arsène.

« Arsène (*), du plus haut de son esprit, contemple les hommes, et, dans l'éloignement d'où il les voit, il est comme effrayé de leur petitesse. Loué, exalté et porté jusqu'aux cieux par de certaines gens qui se sont promis de s'admirer réciproquement, il croit, avec quelque mérite qu'il a, posséder tout celui qu'on peut avoir et qu'il n'aura jamais : occupé et rempli de ses sublimes idées, il se donne à peine le loisir de prononcer quelques oracles; élevé par son caractère au-dessus des jugements humains, il abandonne aux âmes communes le mérite d'une vie suivie et uniforme, et n'est responsable de ses inconstances qu'à ce cercle d'amis qui les idolâtrent. Eux seuls savent juger, savent penser, savent écrire, doivent écrire. Il n'y a point d'autre ouvrage d'esprit si bien reçu dans le monde et si universellement goûté des honnêtes gens; je ne dis pas qu'il veuille approuver, mais qu'il daigne lire, incapable d'être corrigé par cette peinture, qu'il ne lira point. »

Ménippe.

« Ménippe (**) est l'oiseau paré de divers plumages qui ne sont pas à lui ; il ne parle pas, il ne sent pas, il répète des sentiments et des discours, se sert même si naturellement de l'esprit des autres, qu'il y est le premier trompé, et qu'il croit souvent dire son goût ou expliquer sa pensée, lorsqu'il n'est que l'écho de quelqu'un qu'il vient de quitter. C'est un homme qui est de mise un quart d'heure de suite, qui le moment d'après baisse, dégénère, perd le peu de lustre qu'un peu de mémoire lui donnait et montre la corde. Lui seul ignore combien il est au-dessous du sublime et de l'héroïque, et, incapable de savoir jusqu'où l'on peut avoir de l'esprit, il croit naïvement que ce qu'il en a est tout ce que les hommes en sauraient avoir : aussi a-t-il l'air et le maintien de celui qui n'a rien à désirer sur ce chapitre et qui ne porte envie à personne. Il se parle souvent à soi-même, et il ne s'en cache pas : ceux qui passent le voient, et il semble toujours

(*) Tous les contemporains ont vu dans Arsène le comte de Tréville, un de ces hommes du monde qui n'écrivent pas et qui préfèrent
« Décider du mérite et du prix des auteurs. »

(**) On a voulu voir dans Ménippe le maréchal de Villeroy.

prendre un parti, ou décider que telle chose est sans réplique; si vous le saluez quelquefois, c'est le jeter dans l'embarras de savoir s'il doit rendre le salut ou non, et, pendant qu'il délibère, vous êtes déjà hors de portée. Sa vanité l'a fait honnête homme, l'a mis au-dessus de lui-même, l'a fait devenir ce qu'il n'était pas. L'on juge en le voyant qu'il n'est occupé que de sa personne; qu'il sait que tout lui sied bien et que sa parure est assortie; qu'il croit que tous les yeux sont ouverts sur lui, et que les hommes se relaient pour le contempler. »

Arrias.

« Arrias a tout lu, a tout vu; il veut le persuader ainsi : c'est un homme universel, et il se donne pour tel; il aime mieux mentir que de se taire ou de paraître ignorer quelque chose. On parle, à la table d'un grand, d'une cour du Nord; il prend la parole, et l'ôte à ceux qui allaient dire ce qu'ils en savent : il s'oriente dans cette région lointaine comme s'il en était originaire; il discourt des mœurs de cette cour, des femmes du pays, de ses lois et de ses coutumes; il récite des historiettes qui y sont arrivées; il les trouve plaisantes; il en rit le premier jusqu'à éclater. Quelqu'un se hasarde-t-il de le contredire, et lui prouve-t-il nettement qu'il dit des choses qui ne sont pas vraies : Arrias ne se trouble point, prend feu, au contraire, contre l'interrupteur. Je n'avance, lui dit-il, je ne raconte rien que je ne sache d'original; je l'ai appris de Sethon, ambassadeur de France dans cette cour, revenu à Paris depuis quelques jours, que je connais familièrement, que j'ai fort interrogé et qui ne m'a caché aucune circonstance. Il reprenait le fil de sa narration avec plus de confiance qu'il ne l'avait commencée, lorsque l'un des conviés lui dit : « C'est Sethon à qui vous parlez, lui-même, et qui arrive fraîchement de son ambassade. »

Théodecte.

« J'entends Théodecte (*) de l'antichambre : il grossit sa voix à mesure qu'il approche, le voilà entré : il rit, il crie, il éclate, on bouche ses oreilles; c'est un tonnerre : il n'est pas moins redoutable par les choses qu'il dit que par le ton dont il parle; il ne s'apaise et il ne revient de ce grand fracas que pour bredouiller

(*) Sous le portrait de Théodecte, on a écrit le nom du comte d'Aubigné, frère de Mme de Maintenon.

des vanités et des sottises : il a si peu d'égards au temps, aux personnes, aux bienséances, que chacun a son fait sans qu'il ait eu intention de le lui donner; il n'est pas encore assis, qu'il a à son insu désobligé toute l'assemblée. A-t-on servi, il se met le premier à table, et dans la première place ; les femmes sont à sa droite et à sa gauche : il mange, il boit, il conte, il plaisante, il interrompt tout à la fois; il n'a nul discernement des personnes, ni du maître, ni des conviés; il abuse de la folle déférence qu'on a pour lui. Est-ce lui, est-ce Eutidème qui donne le repas? Il rappelle à soi toute l'autorité de la table; et il y a un moindre inconvénient à la lui laisser entière qu'à la lui disputer; le vin et les viandes n'ajoutent rien à son caractère. Si l'on joue, il gagne au jeu; il veut railler celui qui perd, et il l'offense; les rieurs sont pour lui; il n'y a de sortes de fatuités qu'on ne lui passe. Je cède enfin et je disparais, incapable de souffrir plus longtemps Théodecte et ceux qui le souffrent. »

Giton.

« Giton, a le teint frais le visage plein et les joues pendantes, l'œil fixe et assuré, les épaules larges, l'estomac haut, la démarche ferme et délibérée: il parle avec confiance ; il fait répéter celui qui l'entretient, et il ne goûte que médiocrement tout ce qu'il lui dit: il déploie un ample mouchoir et se mouche avec grand bruit; il crache fort loin, et il éternue fort haut: il dort le jour, il dort la nuit, et profondément; il ronfle en compagnie. Il occupe à table et à la promenade plus de place qu'aucun autre: il tient le milieu en se promenant avec ses égaux; il s'arrête et l'on s'arrête; il continue de marcher et l'on marche; tous se règlent sur lui: il interrompt, il redresse ceux qui ont la parole; on ne l'interrompt pas, on l'écoute aussi longtemps qu'il veut parler; on est de son avis, on croit les nouvelles qu'il débite; s'il s'assied, vous le voyez s'enfoncer dans un fauteuil, croiser les jambes l'une sur l'autre, froncer le sourcil, abaisser son chapeau sur ses yeux pour ne voir personne, ou le relever ensuite, et découvrir son front par fierté et par audace. Il est enjoué, grand rieur, impatient, présomptueux, colère, libertin, politique, mystérieux sur les affaires du temps; il se croit des talents et de l'esprit. Il est riche. »

Phédon.

« Phédon a les yeux creux, le teint échauffé, le corps sec et le

visage maigre : il dort peu, et d'un sommeil léger ; il est abstrait, rêveur, et il a, avec de l'esprit, l'air d'un stupide : il oublie de dire ce qu'il sait, ou de parler d'événements qui lui sont connus : et, s'il le fait quelquefois, il s'en tire très-mal, il croit peser à ceux à qui il parle ; il conte brièvement, mais froidement ; il ne se fait pas écouter, il ne fait point rire : il applaudit, il sourit à ce que les autres lui disent, il est de leur avis, il court, il vole, pour leur rendre de petits services : il est complaisant, flatteur, empressé ; il est mystérieux sur ses affaires, quelquefois menteur ; il est superstitieux, scrupuleux, timide : il marche doucement et légèrement, il semble craindre de fouler la terre ; il marche les yeux baissés, et il n'ose les lever sur ceux qui passent ; il n'est jamais du nombre de ceux qui forment un cercle pour discourir, il se met derrière celui qui parle, recueille furtivement ce qui se dit, et il se retire si on le regarde. Il n'occupe point de lieu, il ne tient point de place : il va les épaules serrées, le chapeau abaissé sur ses yeux pour n'être point vu ; il se replie et se renferme dans son manteau : il n'y a point de rues ni de galeries si embarrassées et si remplies de monde où il ne trouve moyen de passer sans effort et de se couler sans être aperçu ; si on le prie de s'asseoir, il se met à peine sur le bord d'un siége ; il parle bas dans la conversation, et il articule mal ; libre néanmoins sur les affaires publiques, chagrin contre le siècle, médiocrement prévenu des ministres et du ministère, il n'ouvre la bouche que pour répondre ; il tousse, il se mouche sous son chapeau ; il crache presque sur soi, et il attend qu'il soit seul pour éternuer, ou, si cela lui arrive, c'est à l'insu de la compagnie ; il n'en coûte à personne ni salut, ni compliment. Il est pauvre. »

Irène.

« Irène (*) se transporte à grands frais en Epidaure, voit Esculape dans son temple, et le consulte sur tous ses maux. D'abord elle se plaint qu'elle est lasse et recrue de fatigue ; et le dieu prononce que cela lui arrive par la longueur du chemin qu'elle vient de faire : elle dit qu'elle est le soir sans appétit ; l'oracle lui ordonne de dîner peu ; elle ajoute qu'elle est sujette à des insomnies ; et il lui est prescrit de n'être au lit que pendant la nuit : elle lui demande pourquoi elle devient pesante, et quel remède ; l'oracle répond qu'elle doit se lever avant midi et quelquefois se servir de

(*) Irène est madame de Montespan, à qui le médecin des eaux de Bourbon parla, dit-on, à peu près dans ces termes.

ses jambes pour marcher : elle lui déclare que le vin lui est nuisible ; il lui dit de boire de l'eau : qu'elle a des indigestions ; et il ajoute qu'elle fasse diète. Ma vue s'affaiblit, dit Irène : prenez des lunettes, dit Esculape. Je m'affaiblis moi-même, continue-t-elle, et je ne suis plus si forte et si saine que j'ai été : c'est, dit le dieu, que vous vieillissez. — Mais quel moyen de guérir de cette langueur ? Le plus court, Irène, c'est de mourir comme ont fait votre mère et votre aïeule. — Fils d'Apollon, s'écrie Irène, quel conseil me donnez-vous ? Est-ce là toute cette science que les hommes publient et qui vous fait révérer de toute la terre ? Que m'apprenez-vous de rare et de mystérieux ? Et ne savais-je pas tous ces remèdes que vous m'enseignez ? — Que n'en usiez-vous donc, répondit le dieu, sans venir me chercher de si loin et abréger vos jours par un long voyage ? »

Diphile.

« Diphile commence par un oiseau et finit par mille ; sa maison n'en est pas égayée mais empestée : la cour, la salle, l'escalier, le vestibule, les chambres, le cabinet, tout est volière ; ce n'est plus un ramage, c'est un vacarme ; les vents d'automne et les eaux dans leurs plus grandes crues ne font pas un bruit si perçant et si aigu ; on ne s'entend non plus parler les uns les autres que dans ces chambres où il faut attendre, pour faire le compliment d'entrée, que les petits chiens aient aboyé. Ce n'est plus pour Diphile un agréable amusement, c'est une affaire laborieuse et à laquelle à peine il peut suffire. Il passe les jours, ces jours qui échappent et qui ne reviennent plus, à verser du grain et à nettoyer des ordures : il donne pension à un homme qui n'a point d'autre ministère que de siffler des serins au flageollet et de faire couver des *canaris*. Il est vrai que ce qu'il dépense d'un côté, il l'épargne de l'autre, car ses enfants sont sans maître et sans éducation. Il se renferme le soir, fatigué de son propre plaisir, sans pouvoir jouir du moindre repos que ses oiseaux ne reposent, et que ce petit peuple, qu'il n'aime que parce qu'il chante, ne cesse de chanter. Il retrouve ses oiseaux dans son sommeil ; lui-même il est oiseau, il est huppé, il gazouille, il perche, il rêve la nuit qu'il mue ou qu'il couve. »

Ménalque.

« Ménalque descend son escalier, ouvre sa porte pour sortir ; il la referme ; il s'aperçoit qu'il est en bonnet de nuit ; et, venant à

mieux s'examiner, il se trouve rasé à moitié; il voit que son épée est mise du côté droit, que ses bas sont rabattus sur ses talons, et que sa chemise est par-dessus ses chausses. S'il marche dans les places, il se sent tout d'un coup rudement frappé à l'estomac ou au visage, il ne soupçonne point ce que ce peut être, jusqu'à ce qu'ouvrant les yeux et se réveillant, il se trouve devant un limon de charrette, ou devant un long ais de menuiserie, que porte un ouvrier sur ses épaules. On l'a vu quelquefois heurter du front contre celui d'un aveugle, s'embarrasser dans ses jambes et tomber avec lui, chacun de son côté, à la renverse. Il lui est arrivé plusieurs fois de se trouver tête pour tête à la rencontre d'un prince et sur son passage, se reconnaître à peine, et n'avoir que le loisir de se coller à un mur pour lui faire place. Il cherche, il brouille, il crie, il s'échauffe, il appelle ses valets l'un après l'autre; on lui perd tout, on lui égare tout: il demande ses gants, qu'il a dans ses mains, semblable à cette femme qui prenait le temps de demander son masque, lorsqu'elle l'avait sur son visage. Il entre à l'appartement, et passe sous un lustre où sa perruque s'accroche et demeure suspendue; tous les courtisans regardent et crient; Ménalque regarde aussi et rit plus haut que les autres: il cherche des yeux dans toute l'assemblée où est celui qui montre ses oreilles et à qui il manque une perruque. S'il va par la ville, après avoir fait quelque chemin, il se croit égaré, il s'émeut, et il demande où il est à des passants qui lui disent précisément le nom de sa rue; il entre ensuite dans sa maison, d'où il sort précipitamment, croyant qu'il s'est trompé. Il descend du palais, et trouvant au bas du grand degré un carrosse qu'il prend pour le sien, il se met dedans; le cocher touche et croit ramener son maître dans sa maison. Ménalque se jette hors de la portière, traverse la cour, monte l'escalier, parcourt l'antichambre, la chambre, le cabinet; tout lui est familier rien ne lui est nouveau; il s'assied, il se repose, il est chez soi. Le maître arrive, celui-ci se lève pour le recevoir; il le traite fort civilement, le prie de s'asseoir, et croit faire les honneurs de sa chambre; il parle, il rêve, il reprend la parole; le maître de la maison s'ennuie et demeure étonné; Ménalque ne l'est pas moins, il ne dit pas ce qu'il en pense. Il a affaire à un fâcheux, à un oisif, qui se retirera à la fin; il l'espère et il prend patience; la nuit arrive qu'il est à peine détrompé. Une autre fois il rend visite à une femme, et, se persuadant bientôt que c'est lui qui la reçoit, il s'établit dans son fauteuil, et ne songe nullement à l'abandonner; il trouve ensuite que cette dame fait des visites longues, il attend à tous moments qu'elle se lève et le laisse en liberté; mais comme cela tire en longueur, qu'il a

faim, que la nuit est déjà avancée, il la prie à souper; elle rit, et si haut, qu'elle le réveille. »

PENSÉES DIVERSES

« Quand une lecture vous élève l'esprit, et qu'elle vous inspire des sentiments nobles et courageux, ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage, il est bon et fait de main d'ouvrier. »

« Celui-là est bon qui fait du bien aux autres : s'il souffre pour le bien qu'il fait, il est très-bon ; s'il souffre de ceux à qui il a fait ce bien, il a une si grande bonté qu'elle ne peut être augmentée que dans le cas où ses souffrances veindraient à croître; et, s'il en meurt, sa vertu ne saurait aller plus loin : elle est héroïque ; elle est parfaite. »

« Il y a du plaisir à rencontrer les yeux de celui à qui l'on vient de donner. »

« Il vaut mieux s'exposer à l'ingratitude que de manquer aux misérables. »

« On doit faire choix d'amis si sûrs et d'une si exacte probité, que, venant à cesser de l'être, ils ne veuillent pas abuser de notre confiance, ni se faire craindre comme nos ennemis. »

« Les choses les plus souhaitées n'arrivent point ; ou, si elles arrivent, ce n'est ni dans le temps, ni dans les circonstances où elles auraient fait un extrême plaisir. »

« Toutes les passions sont menteuses, elle se déguisent autant qu'elles le peuvent aux yeux des autres ; elles se cachent à elles-mêmes : il n'y a point de vice qui n'ait une fausse ressemblance avec quelque vertu, et qui ne s'en aide. »

« L'esprit de la conversation consiste bien moins à en montrer beaucoup qu'à en faire trouver aux autres; celui qui sort de votre entretien content de soi et de son esprit l'est de vous parfaitement. Les hommes n'aiment point à vous admirer ; ils veulent plaire : ils cherchent moins à être instruits et même réjouis qu'à être goûtés et applaudis; et le plaisir le plus délicat est de faire celui d'autrui. »

« La politesse n'inspire pas toujours la bonté, l'équité, la complaisance, la gratitude; elle en donne du moins les apparences, et fait paraître l'homme au dehors comme il devrait être intérieurement. »

« Les plus grandes choses n'ont besoin que d'être dites simplement; elles se gâtent par l'emphase. »

« Rien ne fait mieux comprendre le peu de chose que Dieu

croit donner aux hommes en leur abandonnant les richesses, l'argent, les grands établissements et les autres biens, que la dispensation qu'il en fait et le genre d'hommes qui en sont pourvus. »

« L'esclave n'a qu'un maître; l'ambitieux en a autant qu'il y a de gens utiles à sa fortune. »

« Quand le peuple est en mouvement, on ne comprend pas où le calme peut y entrer; et, quand il est paisible, on ne voit pas par où le calme peut en sortir. »

« Il n'y a rien qui rafraîchisse le sang comme d'avoir su éviter une sottise. »

« La vie est courte et ennuyeuse; elle se passe toute à désirer: l'on remet à l'avenir son repos et ses joies, a cet âge souvent où les meilleurs biens ont disparu déjà, la santé et la jeunesse. Ce temps arrive, qui nous surprend encore dans les désirs; on en est là quand la fièvre nous saisit et nous éteint; si l'on eût guéri, ce n'était que pour désirer plus longtemps. »

« Aux enfants tout paraît grand, les cours, les jardins, les édifices, les meubles, les hommes, les animaux; aux hommes les choses du monde paraissent ainsi, et j'ose dire par la même raison, parce qu'ils sont petits. »

« Un homme vain trouve son compte à dire du bien ou du mal de soi: un homme modeste ne parle point de soi. »

« C'est une chose monstrueuse que le goût et la facilité qui est en nous de railler, d'improuver et de mépriser les autres; et tout ensemble la colère que nous ressentons contre ceux qui nous raillent, nous improuvent et nous méprisent. »

« La plupart des hommes emploient la première partie de leur vie à rendre l'autre misérable. »

« Les esprits forts savent-ils qu'on les appelle ainsi par ironie? Quelle plus grande faiblesse que d'être incertain quel est le principe de son être, de sa vie, de ses sens, de ses connaissances, et quelle en doit être la fin? Quel découragement plus grand que de douter si son âme n'est point matière comme la pierre et le reptile, et si elle n'est point corruptible comme ces viles créatures? N'y a-t-il pas plus de force et de grandeur à recevoir dans votre esprit l'idée d'un Être supérieur à tous les êtres, qui les a tous faits, et à quoi tous se doivent rapporter; d'un Être souverainement parfait, qui est pur, qui n'a point commencé et qui ne peut finir, dont notre âme est l'image, et, si j'ose dire, une portion comme esprit et comme immortelle?

« Le docile et le faible sont susceptibles d'impressions: l'un en reçoit de bonnes, l'autre de mauvaises; c'est-à-dire que le pre-

mier est persuadé et fidèle, et que le second est entêté et corrompu. Ainsi l'esprit docile admet la vraie religion, et l'esprit faible, ou n'en admet aucune, ou en admet une fausse : or, l'esprit fort, ou n'a point de religion, ou se fait une religion : donc l'esprit fort c'est l'esprit faible.

« Il y a deux mondes : l'un où l'on séjourne peu, et dont l'on doit sortir pour n'y plus rentrer; l'autre où l'on doit bientôt entrer pour n'en jamais sortir. La faveur, l'autorité, les amis, la haute réputation, les grands biens, servent pour le premier monde; le mépris de toutes ces choses sert pour le second. Il s'agit de choisir.

« Qui a vécu un seul jour a vécu un siècle : même soleil, même terre, même monde, mêmes sensations; rien ne ressemble mieux à aujourd'hui que demain : il y aurait quelque curiosité à mourir, c'est-à-dire n'être plus un corps, mais à être seulement un esprit. L'homme cependant, impatient de la nouveauté, n'est point curieux sur ce seul article : né inquiet et qui s'ennuie de tout, il ne s'ennuie point de vivre; il consentirait peut-être à vivre toujours. Ce qu'il voit de la mort le frappe plus violemment que ce qu'il en sait : la maladie, la douleur, le cadavre, le dégoûtent de la connaissance d'un autre monde; il faut tout le sérieux de la religion pour le réduire........

« Si ma religion était fausse, je l'avoue, voilà le piége le mieux dressé qu'il soit possible d'imaginer; il était inévitable de ne pas donner tout au travers, et de n'y être pas pris : quelle majesté, quel éclat de mystères! quel suite et quel enchaînement de toute la doctrine! quelle raison éminente! quelle candeur, quelle innocence de mœurs! quelle force invincible et accablante des témoignages rendus successivement et pendant trois siècles entiers par des millions de personnes les plus sages, les plus modérées qui fussent alors sur la terre, et que le sentiment d'une même vérité soutient dans l'exil, dans les fers, contre la vue de la mort et du dernier supplice! Prenez l'histoire, ouvrez, remontez jusques au commencement du monde, jusques à la veille de sa naissance; y a-t-il eu rien de semblable dans tous les temps? Dieu même pouvait-il jamais mieux rencontrer pour me séduire? par où échapper? où aller, où me jeter, je ne dis pas pour trouver rien de meilleur, mais quelque chose qui en approche? S'il faut périr, c'est par là que je veux périr; il m'est plus doux de nier Dieu que de l'accorder avec une tromperie si spécieuse et si entière : mais je l'ai approfondi, je ne puis être athée, je suis donc ramené et entraîné dans ma religion; c'en est fait.

« La religion est vraie, ou elle est fausse: si elle n'est qu'une

vaine fiction, voilà, si l'on veut, soixante années perdues pour l'homme de bien, pour le chartreux ou le solitaire; ils ne courent pas un autre risque. Mais si elle est fondée sur la vérité même, c'est alors un épouvantable malheur que l'homme vicieux; l'idée seule des maux qu'il se prépare me trouble l'imagination; la pensée est trop faible pour les concevoir, et les paroles trop vaines pour les exprimer. Certes, en supposant même dans le monde moins de certitude qu'il ne s'en trouve en effet sur la vérité de la religion, il n'y a point pour l'homme un meilleur parti que la vertu. »

Madame de Sévigné.

Marie de Rabutin Chantal, marquise de Sévigné, naquit le 5 février 1627, au château de Bourbilly, près de Semur. Sainte Frémiot de Chantal, fondatrice de l'ordre de la Visitation, était sa grand'mère. Orpheline de bonne heure, elle fut élevée par son oncle et son tuteur, l'abbé de Coulanges, qu'elle a fait passer à la postérité sous le nom de *bien-bon.*

Les premières années de la jeune Chantal s'écoulèrent dans le joli village de Sucy, à quatre lieues de Paris, où son aïeul, le financier de Coulanges, avait fait bâtir une superbe maison. Lorsqu'il en fut temps, Ménage et Chapelin lui ouvrirent les sources de la belle littérature, et ses visites à la cour lui permirent d'allier à la culture de l'esprit les grâces de la société la plus polie.

Mariée à dix-huit ans au marquis de Sévigné, elle resta veuve après sept ans d'union mal assortie avec un homme qu'elle aimait sans pouvoir l'estimer. Elle avait un fils et une fille; tant que dura leur enfance, elle renonça au monde pour remplir ses devoirs de mère. Quand elle y reparut, ce fnt pour s'y placer au premier rang par son esprit. Elle trouva l'occasion d'y montrer aussi la noblesse de son caractère. Quand les amis de Fouquet osaient à peine le nommer et se souvenir de lui, dans la crainte de s'attirer quelque chose de son malheur, elle associa son dévouement à celui de Pellisson et de La Fontaine; elle eut le courage de plaindre et d'admirer l'accusé, elle fit circuler des réflexions hardies sur son noble sang-froid, aussi bien que sur l'indécent acharnement de ses juges. Elle suivait avec anxiété les débats qui devaient décider du sort de son ami; elle en instruisait M. de Pomponne. Dans toute la correspondance de Mme de Sévigné, il est peu de parties qui offrent plus d'émotion et d'éloquence. Tandis qu'elle ne songe qu'à rendre compte de ce qu'elle a vu et de ce qu'elle a senti, elle trace un tableau dramatique et vivant de cette

grande scène judiciaire; elle écrit un admirable plaidoyer. Ces lettres révèlent déjà tout son cœur et toute son imagination. Mais c'est par sa correspondance avec sa fille que Mme de Sévigné s'est fait surtout un nom immortel. Après l'avoir vue quelques années briller dans le monde, elle l'avait mariée en 1669 au comte de Grignan. Elle se réjouissait de cette alliance, qui lui faisait attendre pour sa fille une haute fortune et lui laissait l'espoir de la garder auprès d'elle. Mais quinze ou seize mois après son mariage, M. de Grignan fut obligé de s'éloigner de Paris et de la cour pour aller remplir en Provence les fonctions de gouverneur, et il emmena sa femme avec lui. Mme de Sévigné aimait sa fille avec idolâtrie; elle ressentit de cette séparation une douleur à laquelle elle ne put jamais s'accoutumer. Il n'y avait qu'un remède à son mal, c'était d'écrire; elle multiplia ses lettres sans jamais se rassasier de cette douceur; passionnée pour l'étude, elle trouvait toujours du charme dans ses livres aimés; elle en faisait ses confidents les plus intimes. Mais rien ne pouvait la distraire de ses regrets naturels; parler à sa fille, même de si loin, était son unique consolation.

Ainsi se forma ce précieux recueil que la postérité n'a pas hésité à ranger parmi les plus rares monuments du génie. Un esprit fin, délicat, pénétrant, enjoué; une raison droite et sûre, souvent profonde; une imagination active, mobile, féconde, qui s'intéresse à tout, qui reproduit avec une vérité et une véracité singulières de mouvements et de couleurs tous les objets qui l'ont frappée; une sensibilité vive et douce, qui a sa force, non dans la tête, mais dans le cœur; qui s'épanche aisément, abondamment, et dont toutes les émotions se communiquent : tels sont les éléments dont se compose le génie de Mme de Sévigné. Pour se révéler avec toute leur force et tout leur éclat quand elle tient la plume, ces dons heureux de la nature n'ont pas besoin que le travail et l'art viennent les élaborer, les combiner, les transformer. Pour être spirituelle, aimable, profonde, entraînante, Mme de Sévigné n'a pas besoin de vouloir et de calculer : il lui suffit pour cela de se livrer à ses facultés, elle n'a qu'à être elle-même. Le naturel, l'abandon, l'élan spontané, ces qualités, chez elle, accompagnent toutes les autres pour en doubler le prix. De là ce style négligé, naïf, expressif, plein de saillies, pittoresque, hardi, varié, qui, dans sa familiarité, prend tous les tons et rassemble tous les genres d'éloquence, même l'éloquence sublime. Sans doute ces lettres reçoivent un grand prix des détails qui s'y trouvent sur tant de personnages et d'événements du grand siècle: elles forment un livre d'histoire, rempli de faits curieux ou instructifs; mais cet in-

térêt historique n'a contribué qu'en second lieu à leur succès. Ce qui fait le charme le plus puissant de ce recueil, c'est la mise en œuvre de tant d'événements grands et petits, par l'esprit et par l'imagination de Mme de Sévigné. Ce qui frappe, ce qui séduit, c'est bien moins l'importance et la nouveauté des faits, que la finesse ou l'élévation du penseur, que le coloris du peintre. A qui en douterait, il n'y aurait qu'à faire lire les lettres qu'elle écrit des Rochers ; là elle est bien loin de la cour, et elle ignore toutes les nouvelles; ces lettres ont-elles moins d'agrément ? Elle nous attache alors seulement par la nature de ses sentiments et de ses pensées, et par la forme dont elle les revêt ; elle nous intéresse aux plus petites choses, par la manière vive dont elle les sent, les conçoit, les exprime (*). »

« Mme de Sévigné songeait-elle à la gloire littéraire ? destinait-elle au public ces lettres où elle épanche en mille incroyables saillies les flots de sa tendresse maternelle et de sa verve inépuisable ? On ne saurait l'imaginer. Comme on l'a dit : Quand on écrit pour être imprimé et lu de tout le monde, on écrit bien différemment. On peut écrire encore très-agréablement, mais non pas avec ce naturel, avec cette grâce involontaire et ces airs charmants que le cœur seul inspire, et que la plus habile coquette ne trouve pas devant son miroir (**). » Il est impossible néanmoins que Mme de Sévigné ait répandu dans ses lettres tant de traits d'esprit sans s'en douter ; il est impossible qu'elle n'ait pas quelquefois prêté l'oreille aux hommages flatteurs que lui attirait son esprit : « Vous êtes sensible à la gloire et à l'ambition, » lui dit une de ses amies, Mme de Lafayette, dans le portrait qu'elle a tracé d'elle. Il est certain du moins que Mme de Sévigné n'ignorait pas les indiscrétions qu'on se permettait à l'égard de sa correspondance ; elle savait que certaines de ses lettres couraient de main en main et recueillaient l'admiration de chaque lecteur ; et elle ne s'y opposait pas ; c'était une douce et facile coquetterie qui ne recherchait ni ne provoquait les louanges, mais qui les recevait. Ce caractère se retrouve dans la naïveté réelle mêlée aux raffinements ingénieux de ses lettres ; Mme de Sévigné est une femme ingénue et une artiste habile. On a remarqué encore comme un trait caractéristique de son génie un vif amour des grâces négligées et des magnificences sauvages de la nature. A cette époque si peu soucieuse des champs et des plaisirs simples qu'ils procurent, si exclusivement éblouie par

(*) M. Jacquinnet, *Dictionnaire encyclopédique de France*, art. Sévigné.

(**) M. Cousin, *les Femmes illustres au XVIIe siècle*, *Revue des Deux-Mondes*, 1845.

l'élégance de la vie sociale et le luxe des cours, elle parle, avec une admiration toute poétique, des bois séculaires au milieu desquels s'élève son habitation. Elle les représente sous tous les aspects que leur donnent le changement des saisons et les diverses heures du jour. Mme de Sévigné, grande dame élevée par la cour et pour la cour, ressemble alors à La Fontaine, poëte indépendant et rêveur, habitué à s'inspirer du spectacle des champs et des bois, où il cherchait ordinairement ses modèles.

Mme de Sévigné dit quelque part à sa fille : « Si j'avais un cœur de cristal où vous pussiez voir la douleur triste et sensible dont j'ai été pénétrée en voyant comme vous souhaitez que ma vie soit composée de plus d'années que la vôtre, vous connaîtriez bien clairement avec quelle vérité et quelle ardeur je souhaite aussi que la Providence ne dérange pas l'ordre de la nature, qui m'a fait naître votre mère et venir au monde beaucoup devant vous. C'est la règle et la raison, ma fille, que je parte la première ; et Dieu, pour qui nos cœurs sont ouverts, sait bien avec quelle instance je lui demande que cet ordre s'observe en moi. » Ses vœux furent accomplis. Elle fit en Provence, dans l'année 1694, un voyage qui fut le dernier. Après avoir fait célébrer sous ses yeux un double mariage, celui de son petit-fils avec la fille d'un fermier général, et celui de sa petite-fille, de cette charmante Pauline, dont elle avait commencé l'éducation, avec M. de Simiane ; après avoir rempli encore tous les devoirs d'une mère tendre auprès de Mme de Grignan, atteinte d'une grave maladie, elle tomba malade elle-même et cessa de vivre le 10 avril 1696.

JUGEMENT DE LA HARPE SUR Mme DE SÉVIGNÉ.

Un seul recueil de lettres a mérité de passer jusqu'à nous, et de vivre dans la postérité ; et c'est celui dont l'auteur ne songeait à faire ni un roman, ni une satire, ni un ouvrage quelconque. Tout le monde me prévient et nomme Mme de Sévigné.

C'est avec justice qu'on lui a dit dans un poëme dont le sujet, ébauché dans un temps plus heureux, n'est guère de nature à être achevé dans le nôtre :

Charmante Sévigné, quels honneurs te sont dus !
Tu les a mérités, et non pas attendus.
Tu ne te flattais pas d'avoir pour confidente
Cette postérité pour qui l'on se tourmente.
Dans le cœur de Grignan tu répandais le tien :
Tes lettres font ta gloire et sont notre entretien.

Ce qu'on cherche sans fruit, tu le trouves sans peine,
Que tu m'as fait pleurer le trépas de Turenne !
Qui te surpassera dans l'art de raconter ?
Ces portraits d'une cour qu'on se plaît à citer
Se retracent chez toi bien mieux que dans l'histoire.
Ces héros, dont ailleurs je n'appris que la gloire,
Je les vois, les entends et converse avec eux, etc.

Si le plus grand éloge d'un livre est d'être beaucoup relu, qui a été plus loué que ces *Lettres ?* Elles sont de toutes les heures : à la ville, à la campagne, en voyage, on lit Mme de Sévigné. N'est-ce pas un livre précieux, que celui qui vous amuse, vous intéresse et vous instruit presque sans vous demander d'attention ? C'est l'entretien d'une femme très-aimable dans lequel on n'est point obligé de mettre du sien, ce qui est un grand attrait pour les esprits paresseux, et presque tous les hommes le sont, au moins la moitié de la journée.

Je sais bien que les détails historiques d'un siècle et d'une cour qui ont laissé une grande renommée font une partie de l'intérêt qu'on prend à cette lecture ; mais la cour d'Anne d'Antriche et la Fronde sont aussi des objets piquants pour la curiosité, et Mme de Motteville est un peu moins lue que Mme de Sévigné. Il y a donc ici un avantage personnel ; et qui pourrait l'ignorer ou le méconnaître ? C'est le mélange heureux du naturel, de la sensibilité et du goût ; c'est une manière de narrer qui lui est propre. Rien n'est égal à la vivacité de ses tournures et au bonheur de ses expressions. Elle est toujours affectée de ce qu'elle dit et de ce qu'elle raconte ; elle peint comme si elle voyait, et on croit voir ce qu'elle peint. Une imagination active et mobile, comme l'est ordinairement celle des femmes, l'attache successivement à tous les objets ; dès qu'elle s'en occupe, ils prennent un grand pouvoir sur elle. Voyez dans ses *Lettres* la mort de Turenne : personne ne l'a pleuré de si bonne foi ; mais aussi personne ne l'a tant fait pleurer, C'est la plus attendrissante des oraisons funèbres de ce grand homme ; mais ce n'est pas seulement, il faut l'avouer, parce que tout est vrai et senti, c'est qu'on ne se méfie pas d'une lettre comme d'un panégyrique. C'est une terrible tâche que de dire : Ecoutez-moi, je vais louer, écoutez-moi, et vous allez pleurer. Alors précisément on pleure et on admire le moins qu'on peut ; et lorsque l'orateur nous y a forcés, il a fait son métier, et l'on peut mettre sur le compte de son art une partie de la gloire de son héros. Mme de Sévigné probablement n'aurait pas fait le beau discours de Fléchier, et si elle produit plus d'impression,

c'est qu'elle s'entretient familièrement avec nous, qu'elle n'a point de mission à remplir, que son âme parle à la nôtre sans annoncer de dessein de lui parler, et qu'elle nous communique tout ce qu'elle sent. (*Cours de littérature.*)

Mme DE SÉVIGNÉ A Mme DE GRIGNAN.

« Voici un terrible jour, ma chère enfant; je vous avoue que je n'en puis plus. Je vous ai quittée dans un état qui augmente ma douleur. Je songe à tous les pas que vous faites, et à tous ceux que je fais; et combien il s'en faut qu'en marchant toujours de cette sorte, nous puissions jamais nous rencontrer. Mon cœur est en repos quand il est auprès de vous: c'est son état naturel et le seul qui peut lui plaire.

« Ce qui s'est passé ce matin me donne une douleur sensible, et me fait un déchirement dont votre philosophie sait les raisons. Je les ai senties et les sentirai longtemps. J'ai le cœur et l'imagition tout remplis de vous, je n'y puis penser sans pleurer, et j'y pense toujours; de sorte que l'état où je suis n'est pas une chose soutenable : comme il est extrême, j'espère qu'il ne durera pas dans cette violence. Je vous cherche toujours, et je trouve que tout me manque parce que vous me manquez. Mes yeux qui vous ont tant rencontrée depuis quatorze mois, ne vous trouvent plus. Le temps agréable qui est passé rend celui-ci douloureux, jusqu'à ce que je sois un peu accoutumée; mais ce ne sera jamais pour ne pas souhaiter ardemment de vous revoir et de vous embrasser.

« Je ne dois pas espérer mieux de l'avenir que du passé: je sais ce que votre absence m'a fait souffrir; je serai encore plus à plaindre, parce que je me suis fait imprudemment une habitude nécessaire de vous voir. Il me semble que je ne vous ai pas assez embrassée en partant. Qu'avais-je à ménager? Je ne vous ai point assez dit combien je suis contente de votre tendresse; je ne vous ai point assez recommandée à M. de Grignan; je ne l'ai point assez remercié de toute ses politesses et de toute l'amitié qu'il a pour moi : j'en attendrai les effets sur tous les chapitres.

« Je suis déjà dévorée de curiosité; je n'espère de consolation que de vos lettres, qui me feront encore bien soupirer. En un mot, ma fille, je ne vis que pour vous. Dieu me fasse la grâce de l'aimer quelque jour comme je vous aime! Jamais un départ n'a été si triste que le nôtre : nous ne disions pas un mot. Adieu, ma chère enfant; plaignez-moi de vous avoir quittée. Hélas! nous voilà dans les lettres. »

Mme DE SÉVIGNÉ A M. DE COULANGES.

« Je m'en vais vous mander la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus triomphante, la plus étourdissante, la plus inouïe, la plus singulière, la plus extraordinaire, la plus incroyable, la plus imprévue, la plus grande, la plus petite, la plus rare, la plus commune, la plus éclatante, la plus secrète jusqu'aujourd'hui, la plus digne d'envie; enfin une chose dont on ne trouve qu'un exemple dans les siècles passés, encore cet exemple n'est-il pas juste; une chose que nous ne saurions croire à Paris, comment la pourrait-on croire à Lyon? une chose qui fait crier miséricorde à tout le monde; une chose qui comble de joie Mme de Rohan et Mme de Hauteville; une chose enfin qui se fera dimanche, où ceux qui la verront croiront avoir la berlue; une chose qui se fera dimanche, et qui peut-être ne sera pas faite lundi. Je ne puis me résoudre à vous la dire, devinez-la; je vous la donne en trois, Jetez-vous votre langue aux chiens?

« Hé bien, il faut donc vous la dire : M. de Lauzun épouse dimanche, au Louvre, devinez qui? Je vous le donne en quatre, je vous le donne en dix, je vous le donne en cent. Mme de Coulanges dit : Voilà qui est bien difficile à deviner! c'est Mme de la Vallière? — Point du tout, Madame. — C'est donc Mlle de Rets? — Point du tout, vous êtes bien provinciale! — Ah! vraiment, nous sommes bien bêtes! dites-vous : c'est Mlle Colbert? — Encore moins. — C'est assurément Mlle de Créqui? — Vous n'y êtes pas. Il faut donc à la fin vous la dire. Il épouse, au Louvre, avec la permission du roi, Mademoiselle, Mademoiselle de.... devinez le nom; il épouse dimanche Mademoiselle, fille de feu Monsieur, Mademoiselle, petite-fille de Henri IV, Mlle d'Eu, Mlle de Dombes, Mlle de Montpensier, Mlle d'Orléans, Mademoiselle, cousine germaine du roi; Mademoiselle, destinée au trône; Mademoiselle, le seul parti de France qui fût digne de Monsieur.

« Voilà un beau sujet de discourir. Si vous criez, si vous êtes hors de vous-mêmes, si vous dites que nous avons menti, que cela est faux, qu'on se moque de vous, que voilà une belle raillerie, que cela est bien fade à imaginer; si enfin vous nous dites des injures, nous trouverons que vous avez raison; nous en avons fait autant que vous : adieu. Les lettres qui vous seront portées par cet ordinaire vous feront voir si nous disons vrai ou non. »

A M. DE POMPONNE.

« Il faut que je vous conte une petite historiette, qui est très-vraie et qui vous divertira. Le roi se mêle depuis peu de faire des vers; MM. de Saint-Aignan et Dangeau lui apprennent comment il faut s'y prendre. Il fit l'autre jour un petit madrigal, que lui-même ne trouva pas trop joli. Un matin, il dit au maréchal de Gramont : « Monsieur le maréchal, lisez, je vous prie, ce petit madrigal, et voyez si vous en avez jamais vu un si impertinent : parce qu'on sait que depuis peu j'aime les vers, on m'en apporte de toutes les façons. » Le maréchal, après avoir lu, dit au roi : « Sire, Votre Majesté juge divinement bien de toutes choses ; il est vrai que voilà le plus sot et le plus ridicule madrigal que j'aie jamais lu. » Le roi se mit à rire et lui dit : « N'est-il pas vrai que celui qui l'a fait est bien fat? — Sire, il n'y a pas moyen de lui donner un autre nom. — Oh bien, dit le roi, je suis ravi que vous m'ayez parlé si bonnement : c'est moi qui l'ai fait. — Ah ! sire, quelle trahison ! Que votre Majesté me le rende, je l'ai lu brusquement. — Non, Monsieur le maréchal; les premiers sentiments sont les plus naturels. » Le roi a fort ri de cette folie, et tout le monde trouve que voilà la plus cruelle petite chose que l'on puisse faire à un vieux courtisan. Pour moi, qui aime toujours à faire des réflexions, je voudrais que le roi en fît là-dessus, et qu'il jugeât par là combien il est loin de connaître jamais la vérité. » (1er *décembre* 1664.)

A Mme DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 7 octobre 1671.

« Vous savez que je suis toujours un peu entêtée de mes lectures. Ceux à qui je parle ont intérêt que je lise de beaux livres. Celui dont il s'agit présentement, c'est cette *Morale* de Nicole. Il y a un traité sur les moyens d'entretenir la paix avec les hommes qui me ravit; je n'ai jamais rien vu de plus utile ni de si plein d'esprit et de lumière. Si vous ne l'avez pas lu, lisez-le; et si vous l'avez lu, relisez-le avec une nouvelle attention ; je crois que tout le monde s'y trouve; pour moi, je suis persuadée qu'il a été fait à mon intention; j'espère aussi d'en profiter, j'y ferai mes efforts. Vous savez que je ne puis souffrir que les vieilles gens disent : Je suis trop vieux pour me corriger; je pardonnerais plutôt aux jeunes gens de dire : Je suis trop jeune. La jeunesse est si aimable qu'il faudrait l'adorer, si l'âme et l'esprit étaient aussi

parfaits que le corps; mais quand on n'est plus jeune, c'est alors qu'il faut se perfectionner et tâcher de regagner, par les bonnes qualités, ce qu'on perd du côté des agréables. Il y a longtemps que j'ai fait ces réflexions, et par cette raison, je veux tous les jours travailler à mon esprit, à mon âme, à mon cœur, à mes sentiments. Voilà de quoi je suis pleine et de quoi je remplis cette lettre, n'ayant pas beaucoup d'autres sujets.

« Je vous crois à Lambecs, mais je ne vous vois pas bien d'ici; il y a des ombres dans mon imagination qui vous couvrent à ma vue. Je m'étais fait le château de Grignan, je voyais votre appartement, je me promenais sur votre terrasse, j'allais à la messe dans votre belle église; mais je ne sais plus où j'en suis : j'attends avec impatience des nouvelles de ce lieu-là..... Je ne veux point vous écrire davantage aujourd'hui, quoique mon loisir soit grand : je n'ai que des riens à vous mander; c'est abuser d'une lieutenante générale qui tient les états dans une ville, et qui n'est pas sans affaires : cela est bon quand vous êtes dans votre palais d'Apollidon. »

A Mme DE GRIGNAN.

Paris, 20 juin 1672.

« ..... Le péril extrême où se trouve mon fils, la guerre qui s'échauffe tous les jours, les courriers qui n'apportent plus que la mort de quelqu'un de nos amis ou de nos connaissances, et qui peuvent apporter pis; la crainte que l'on a des mauvaises nouvelles, et la curiosité qu'on a de les apprendre; la désolation de ceux qui sont outrés de douleur, et avec qui je passe une partie de ma vie; l'inconcevable état de ma tante et l'envie que j'ai de vous voir, tout cela me déchire, me tue et me fait mener une vie si contraire à mon humeur et à mon tempérament, qu'en vérité il faut que j'aie une bonne santé pour y résister. Vous n'avez jamais vu Paris comme il est, tout le monde pleure, ou craint de pleurer! L'esprit tourne à la pauvre Mme de Nogent (1); Mme de Longueville (2) fait fendre le cœur, à ce qu'on dit, je ne l'ai point vue; mais voici ce que je sais :

« Mademoiselle de Vertus (3) était retournée depuis deux jours

(1) Son mari venait d'être tué.

(2) Sœur du grand Condé.

(3) Catherine-Françoise de Bretagne, qui joua un rôle dans la Fronde et mourut à Port-Royal dans les sentiments de la piété la plus fervente.

à Port-Royal, où elle est presque toujours : on est allé la quérir avec M. Arnauld pour dire cette terrible nouvelle. Mademoiselle de Vertus n'avait qu'à se montrer, ce retour si précipité marquait bien quelque chose de funeste. En effet, dès qu'elle parut : Ah ! mademoiselle ! comment se porte monsieur mon frère ? Sa pensée n'osa aller plus loin. — Madame, il se porte bien de sa blesssure. — Il y a eu un combat..... Et mon fils ? On ne lui répondit rien. — Ah ! mademoiselle, mon fils, mon cher enfant, répondez-moi, est-il mort ? — Madame, je n'ai point de paroles pour vous répondre. — Ah ! mon cher fils ! Est-il mort sur-le-champ ? n'a-t-il pas eu un seul moment ? Ah ! mon Dieu ! quel sacrifice ! Et là-dessus elle tombe sur son lit, et tout ce que la vive douleur peut faire, et par des convulsions, et par des évanouissements, et par un silence mortel, et par des cris étouffés, et par des larmes amères, et par des élans vers le ciel, et par des plaintes tendres et pitoyables, elle a tout éprouvé. Elle voit certaines gens, elle prend des bouillons, parce que Dieu le veut ; elle n'a aucun repos ; sa santé, déjà très-mauvaise, est visiblement altérée : pour moi, je lui souhaite la mort, ne comprenant pas qu'elle puisse vivre après une telle perte (1). »

Nous avons réuni en un faisceau toutes les lettres si pleines d'intérêt, d'émotion et d'éloquence, où madame de Sévigné parle de la mort de Turenne. C'est toute une oraison funèbre, et elle est digne du héros.

A Paris, ce 31 juillet 1675.

A M. DE GRIGNAN.

« C'est à vous que je m'adresse, mon cher comte, pour vous écrire une des plus fâcheuses pertes qui pût arriver en France ; c'est la mort de M. de Turenne, dont je suis assurée que vous serez aussi touché et aussi désolé que nous le sommes ici. Cette nouvelle arriva lundi à Versailles : le roi en a été affligé, comme on doit l'être de la mort du plus grand capitaine et du plus honnête homme du monde ; toute la cour fut en larmes, et M. de Condom (2) pensa s'évanouir. On était près d'aller se divertir à Fontainebleau, tout a été rompu ; jamais un homme n'a été

(1) Ce récit, cette scène, ce tableau de la douleur de la duchesse de Longueville est un des passages les plus touchants de la correspondance de madame de Sévigné.

(2) Bossuet.

regretté si sincèrement de tout ce quartier où il a logé (1), et tout Paris, et tout le peuple était dans le trouble et dans l'émotion ; chacun parlait et s'attroupait pour regretter ce héros. Je vous envoie une très-bonne relation de ce qu'il a fait quelques jours avant sa mort. C'est après trois mois d'une conduite toute miraculeuse, et que les gens du métier ne se lassent point d'admirer, qu'arriva le dernier jour de sa gloire et de sa vie. Il avait le plaisir de voir décamper l'armée des ennemis devant lui ; et le 27, qui était samedi, il alla sur une petite hauteur pour observer leur marche : son dessein était de donner sur l'arrière-garde, et il mandait au roi à midi que, dans cette pensée, il avait envoyé dire à Brissac qu'on fît les prières de quarante heures. Il mande la mort du jeune d'Hocquincourt (2), et qu'il enverra un courrier pour apprendre au roi la suite de cette entreprise : il cachette sa lettre et l'envoie à deux heures. Il va sur cette petite colline avec huit ou dix personnes ; on tire de loin à l'aventure un malheureux coup de canon qui le coupe par le milieu du corps, et vous pouvez penser les cris et les pleurs de cette armée ; le courrier part à l'instant ; il arriva lundi, comme je vous ai dit ; de sorte qu'à une heure l'une de l'autre le roi eut une lettre de M. de Turenne, et la nouvelle de sa mort. »

A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 2 août 1675.

« Je pense toujours, ma fille, à l'étonnement et à la douleur que vous aurez de la mort de M. de Turenne. Le cardinal de Bouillon (3) est inconsolable : il apprit cette nouvelle par un gentilhomme de M. de Louvigny, qui voulut être le premier à lui faire son compliment ; il arrêta son carrosse, comme il revenait de Pontoise à Versailles : le cardinal ne comprit rien à ce discours ; comme le gentilhomme s'aperçut de son ignorance, il s'enfuit ; le cardinal fit courre (4) après, et sut ainsi cette terrible mort ; il s'évanouit ; on le ramena à Pontoise, où il a été deux jours sans manger, dans des pleurs et dans des cris continuels. Madame de Guénégaud et Cavoye (5) l'ont été voir ; ils ne sont

(1) Le Marais.

(2) Gabriel de Monchy, comte d'Hocquincourt.

(3) Neveu de Turenne.

(4) Courir. *Courre* n'est plus usité que dans la langue de vénerie.

(5) Le marquis de Cavoye, ami de Racine.

pas moins affligés que lui. Je viens de lui écrire un billet qui m'a paru bon : je lui dis par avance votre affliction, et par l'intérêt que vous prenez à ce qui le touche, et par l'admiration que vous aviez pour le héros. N'oubliez pas de lui écrire : il me paraît que vous écrivez très-bien sur toutes sortes de sujets : pour celui-ci, il n'y a qu'à laisser aller sa plume. On paraît fort touché à Paris de cette grande mort. Nous attendons avec transissement le courrier d'Allemagne; Montecuculli, qui s'en allait, sera bien revenu sur ses pas, et prétendra bien profiter de cette conjoncture. On dit que les soldats faisaient des cris qui s'entendaient de deux lieues; nulle considération ne les pouvait retenir; ils criaient qu'on les menât au combat, qu'ils voulaient venger la mort de leur père, de leur général, de leur protecteur, de leur défenseur; qu'avec lui ils ne craignaient rien, mais qu'ils vengeraient bien sa mort; qu'on les laissât faire, qu'ils étaient furieux, et qu'on les menât au combat. Ceci est d'un gentilhomme qui était avec M. de Turenne, et qui est venu parler au roi; il a toujours été baigné de larmes en racontant ce que je vous dis et les détails de la mort de son maître. M. de Turenne reçut le coup au travers du corps; vous pouvez penser s'il tomba de cheval et s'il mourut! Cependant le reste de ses esprits fit qu'il se traîna la longueur d'un pas et que même il serra la main par convulsion, et puis on jeta un manteau sur son corps. Ce Boisguyot, c'est ce gentilhomme, ne le quitta point qu'on l'eût porté sans bruit dans la plus prochaine maison. M. de Lorges était à plus d'une demi-lieue de là; jugez de son désespoir, c'est lui qui perd tout et qui demeure chargé du soin de l'armée et de tous les événements jusqu'à l'arrivée de M. le prince, qui a vingt-deux jours de marche. Pour moi, je pense mille fois le jour au chevalier de Grignan (*) et je n'imagine pas qu'il puisse soutenir cette perte sans perdre la raison. Tous ceux qu'aimait M. de Turenne sont fort à plaindre..., Adieu, ma chère enfant, je vous aime si passionnément que je ne pense pas qu'on puisse aller plus loin : si quelqu'un souhaitait mon amitié, il devrait être content que je l'aimasse seulement autant que j'aime votre portrait. »

A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 9 août 1675.

« Voilà donc nos pauvres amis qui ont repassé le Rhin fort heu-

(*) Frère du comte de Grignan.

reusement, fort à loisir, et après avoir battu les ennemis; c'est une gloire bien complète pour M. de Lorges. Nous avions tous bien envie que le roi lui envoyât le bâton après une si belle action, et si utile, dont il a tout l'honneur. Il a eu un cheval tué sous lui d'un coup de canon, qui lui passa entre les jambes : il était à cheval sur un coup de canon... La perte des ennemis a été grande; il ont eu, de leur aveu, quatre mille hommes de tués; nous n'en avons perdu que sept ou huit cents... On dit que Montécuculli (*), après avoir envoyé témoigner à M. de Lorges la douleur qu'il avait de la perte d'un si grand capitaine, lui manda qu'il lui laisserait repasser le Rhin et qu'il ne voulait point exposer sa réputation à la rage d'une armée furieuse et à la valeur des jeunes Français, à qui rien ne peut résister dans leur première impétuosité. En effet, le combat n'a point été général, et les troupes qui nous ont attaqués ont été défaites...

« Parlons un peu de M. de Turenne; il y a longtemps que nous n'en avons parlé. N'admirez-vous point que nous nous trouvions heureux d'avoir repassé le Rhin, et que ce qui aurait été un dégoût, s'il était au monde, nous paraisse une prospérité, parce que nous ne l'avons plus? Voyez ce que fait la perte d'un seul homme. Ecoutez, je vous prie, une chose qui est, à mon sens, fort belle; il me semble que je lis l'histoire romaine. Saint-Hilaire, lieutenant général de l'artillerie, fit arrêter M. de Turenne, qui avait toujours galopé, pour lui faire voir une batterie; c'était comme s'il eût dit : Monsieur, arrêtez-vous un peu, car c'est ici que vous devez être tué. Le coup de canon vient donc, et emporte le bras de Saint-Hilaire, qui montrait cette batterie, et tue M. de Turenne : le fils de Saint-Hilaire se jette à son père, et se met à crier et à pleurer. *Taisez-vous, mon enfant*, lui dit-il, *voyez*, en lui montrant M. de Turenne roide mort, *voilà ce qu'il faut pleurer éternellement*, *voilà ce qui est irréparable;* et, sans faire attention sur lui, se met à crier et à pleurer cette grande perte. M. de La Rochefoucauld pleure lui-même, en admirant la noblesse de ce sentiment. »

A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 16 août 1675.

« Je voudrais mettre tout ce que vous m'écrivez de M. de Turenne dans une oraison funèbre : vraiment votre style est d'une énergie et d'une beauté extraordinaires; vous étiez dans les

(*) Généralissime des armées de l'Empereur, digne adversaire de Turenne.

bouffées d'éloquence que donne l'émotion de la douleur. Ne croyez point, ma fille, que son souvenir soit déjà fini dans ce pays-ci; ce fleuve qui entraîne tout n'entraîne pas sitôt une telle mémoire; elle est consacrée à l'immortalité. J'étais l'autre jour chez M. de La Rochefoucauld avec madame de Lavardin, madame de La Fayette et M. de Marsillac (1), M. le Premier (2) y vint : la conversation dura deux heures sur les divines qualités de ce véritable héros : tous les yeux étaient baignés de larmes, et vous ne sauriez croire comme la douleur de sa perte était profondément gravée dans les cœurs : vous n'avez rien par-dessus nous que le soulagement de soupirer tout haut et d'écrire son panégyrique. Nous remarquions une chose, c'est que ce n'est pas depuis sa mort que l'on admire la grandeur de son cœur, l'étendue de ses lumières et l'élévation de son âme ; tout le monde en était plein pendant sa vie; et vous pouvez penser ce que fait sa perte par-dessus ce qu'on était déjà; enfin ne croyez point que cette mort soit ici comme celle des autres. Vous pouvez en parler tant qu'il vous plaira, sans croire que la dose de votre douleur l'emporte sur la nôtre. Pour son âme, c'est encore un miracle qui vient de l'estime parfaite qu'on avait pour lui; il n'est pas tombé dans la tête d'aucun dévot qu'elle ne fût pas en bon état : on ne saurait comprendre que le mal et le péché pussent être dans son cœur; sa conversion si sincère (3) nous a paru comme un baptême; chacun conte l'innocence de ses mœurs, la pureté de ses intentions, son humilité éloignée de toute sorte d'affectation, la solide gloire dont il était plein, sans faste et sans ostentation, aimant la vertu pour elle-même, sans se soucier de l'approbation des hommes, une charité religieuse et chrétienne. Vous ai-je dit comme il r'habilla ce régiment anglais (4)? Il lui en coûta quatorze mille francs, et il resta sans argent. Les Anglais ont dit à M. de Lorges qu'ils achèveraient de servir cette campagne pour venger la mort de M. de Turenne, mais qu'après cela ils se retireraient, ne pouvant obéir à d'autres qu'à lui. Il y avait de jeunes soldats qui s'impatientaient un peu dans les marais, où ils étaient dans l'eau jusqu'aux genoux, et les vieux leur disaient : « Quoi! vous vous « plaignez! on voit bien que vous ne connaissez pas M. de Turenne; « il est plus fâché que nous quand nous sommes mal; il ne songe

(1) Le prince de Marsillac, fils du duc de La Rochefoucauld.

(2) M. le premier écuyer, M. de Beringhen.

(3) Turenne était protestant; sa conversion fut l'ouvrage de Bossuet.

(4) Il s'agit du régiment de Monmouth : les capitaines de ce régiment, après avoir reçu l'argent du roi, passèrent en Angleterre et de revinrent pas en France.

« à l'heure qu'il est qu'à nous tirer d'ici; il veille quand nous « dormons; c'est notre père; on voit bien que vous êtes jeunes, » et ils les rassuraient ainsi. »

A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 28 août 1675.

« Vraiment, ma fille, je m'en vais bien encore vous parler de M. de Turenne. Madame d'Elbeuf (*), qui demeure pour quelques jours chez le cardinal de Bouillon, me pria hier de dîner avec eux deux, pour me parler de leur affliction; madame de La Fayette y vint : nous fîmes bien précisément ce que nous avions résolu, les yeux ne nous séchèrent pas. Madame d'Elbeuf avait un portrait divinement bien fait de ce héros, dont tout le train était arrivé à onze heures; tous ces pauvres gens étaient en larmes, et déjà tous habillés de deuil; il vint trois gentilhommes qui pensèrent mourir en voyant ce portrait; c'étaient des cris qui faisaient fendre le cœur; ils ne pouvaient prononcer une parole; ses valets de chambre, ses laquais, ses pages, ses trompettes, tout était fondu en larmes et faisait fondre les autres. Le premier qui fut en état de parler, répondit à nos tristes questions : nous nous fîmes raconter sa mort : il voulait se confesser, et, en se cachotant, il avait donné ses ordres pour le soir, et devait communier le lendemain dimanche, qui était le jour qu'il croyait donner bataille.

« Il monta à cheval le samedi à deux heures, après avoir mangé, et, comme il avait bien des gens avec lui, il les laissa tous à trente pas de la hauteur où il voulait aller, et dit au petit d'Elbeuf (**) : « Mon neveu, demeurez là, vous ne faites que tourner autour de moi, vous me feriez reconnaître. » M. d'Hamilton, qui se trouva près de l'endroit où il allait, lui dit : « Monsieur, venez par ici, on tire du côté où vous allez. — Monsieur, lui dit-il, vous avez raison, je ne veux point du tout être tué aujourd'hui; cela sera le mieux du monde. » Il eut à peine tourné son cheval qu'il aperçut Saint-Hilaire, le chapeau à la main, qui lui dit : « Monsieur, jetez les yeux sur cette batterie que je viens de faire placer là. » M. de Turenne revint, et, dans l'instant, sans être arrêté, il eut le bras et le corps fracassés du même coup qui emporta le bras et la main qui tenaient le chapeau de Saint-Hi-

(*) Elisabeth de la Tour, sœur du cardinal de Bouillon, femme de Charles de Lorraine, duc d'Elbeuf.

(**) Henri de Lorraine, fils de Charles de Lorraine.

laire. Ce gentilhomme, qui le regardait toujours, ne le voit point tomber; le cheval l'emporte où il avait laissé le petit d'Elbeuf; il n'était point encore tombé, mais il était penché le nez sur l'arçon : dans ce moment, le cheval s'arrête, le héros tombe entre les bras de ses gens : il ouvre deux fois de grands yeux et la bouche, et demeure tranquille pour jamais : songez qu'il était mort et qu'il avait une partie du cœur emportée. On crie, on pleure : M. d'Hamilton fait cesser ce bruit et ôter le petit d'Elbeuf, qui s'était jeté sur le corps, qui ne voulait pas le quitter, et se pâmait de crier; on couvre le corps d'un manteau, on le porte dans une haie, on le garde à petit bruit; un carrosse vient, on l'emporte dans sa tente : ce fut là où M. Lorges, M. de Roye et beaucoup d'autres pensèrent mourir de douleur; mais il fallut se faire violence et songer aux grandes affaires qu'on avait sur les bras. On lui a fait un service militaire dans le camp, où les larmes et les cris faisaient le véritable deuil : tous les officiers avaient pourtant des écharpes de crêpe; tous les tambours en étaient couverts; ils ne battaient qu'un coup; les piques traînantes et les mousquets renversés; mais ces cris de toute une armée ne se peuvent pas représenter sans que l'on n'en soit tout ému. Les deux neveux étaient à cette pompe dans l'état que vous pouvez penser. M. de Roye, tout blessé, s'y fit porter, car cette messe ne fut dite que quand ils eurent repassé le Rhin. Je pense que le pauvre chevalier (*) était bien abîmé de douleur. Quand ce corps a quitté son armée, ç'a été encore une autre désolation, et partout où il a passé on n'entendait que des clameurs; mais à Langres ils se sont surpassés; ils allèrent au-devant de lui en habits de deuil, au nombre de plus de deux cents, suivis du peuple, tout le clergé en cérémonie; il y eut un service solennel dans la ville, et en un moment ils se cotisèrent tous pour cette dépense, qui monta à cinq mille francs, parce qu'ils reconduisirent le corps jusqu'à la première ville, et voulurent défrayer tout le train. Que dites-vous de ces marques naturelles d'une affection fondée sur un mérite extraordinaire? Il arrive à Saint-Denis ce soir ou demain; tous ses gens l'allaient reprendre à deux lieues d'ici; il sera dans une chapelle en dépôt; on lui fera un service à Saint-Denis, en attendant celui de Notre-Dame, qui sera solennel.»

(*) De Grignan.

A MADAME DE GRIGNAN.

Paris, lundi 21 février 1689.

« Il est vrai, ma chère fille, que nous voilà bien cruellement séparées l'une de l'autre, *aco fa trembla* (*). Ce serait une belle chose si j'y avais ajouté le chemin d'ici aux Rochers ou à Rennes, mais ce ne sera pas sitôt; madame de Chaulnes veut voir la fin de plusieurs affaires, et je crains seulement qu'elle ne parte trop tard, dans le dessein que j'ai de revenir l'hiver prochain, par plusieurs raisons, dont la première est que je suis très-persuadée que M. de Grignan sera obligé de revenir pour sa chevalerie, et que vous ne sauriez prendre un meilleur temps pour vous éloigner de votre château culbuté et inhabitable, et venir faire un peu votre cour avec M. le chevalier de l'ordre, qui ne le sera qu'en ce temps-là (**). Je fis la mienne l'autre jour à Saint-Cyr plus agréablement que je n'eusse jamais pensé. Nous y allâmes samedi, madame de Coulanges, madame de Bagnols, l'abbé Têtu et moi. Nous trouvâmes nos places gardées ; un officier dit à madame de Coulanges que madame Maintenon lui faisait garder un siége auprès d'elle, vous voyez quel honneur. « Pour vous, madame, me dit-il, vous pouvez choisir. » Je me mis avec madame de Bagnols au second banc, derrière les duchesses. Le maréchal de Bellefonds vint se mettre par choix à mon côté droit, et devant c'étaient mesdames d'Auvergne, de Coislin et de Sully. Nous écoutâmes, le maréchal et moi, cette tragédie avec une attention qui fut remarquée, et de certaines louanges sourdes et bien placées, qui n'étaient peut-être pas sous les *fontanges* de toutes les dames. Je ne puis vous dire l'excès de l'agrément de cette pièce : c'est une chose qui n'est pas aisée à représenter et qui ne sera jamais imitée ; c'est un rapport de la musique, des vers, des chants, des personnes, si parfait et si complet, qu'on n'y souhaite rien; les filles qui font des rois et des personnages sont faites exprès; on est attentif, et on n'a point d'autre peine que celle de voir finir une si aimable pièce; tout y est simple, tout y est innocent, tout y est sublime et touchant : cette fidélité de l'histoire sainte donne du respect; tous les chants convenables aux paroles, qui sont tirées des psaumes ou de la *Sagesse*, et mis dans le sujet, sont d'une beauté qu'on ne soutient

(*) Phrase provençale. *Cela fait trembler.*

(**) M. de Grignan ne fut chevalier de l'ordre que le 1er janvier 1692.

pas sans larmes : la mesure de l'approbation qu'on donne à cette pièce, c'est celle du goût et de l'attention. J'en fus charmée, et le maréchal aussi, qui sortit de sa place pour aller dire au roi combien il était content, et qu'il était auprès d'une dame qui était bien digne d'avoir vu *Esther*. Le roi vint vers nos places, et, après avoir tourné, il s'adressa à moi, et me dit : « Madame, je suis assuré que vous êtes contente. » Moi, sans m'étonner, je répondis : « Sire, je suis charmée, ce que je sens est au-dessus des paroles. » Le roi me dit : « Racine a bien de l'esprit. » Je lui dis : « Sire, il en a beaucoup; mais, en vérité, ces jeunes personnes en ont beaucoup aussi : elles entrent dans le sujet comme si elles n'avaient jamais fait autre chose. » — « Ah ! pour cela, reprit-il, il est vrai. » Et puis Sa Majesté s'en alla et me laissa l'objet de l'envie. Comme il n'y avait quasi que moi de nouvelle venue, le roi eut quelque plaisir de voir mes sincères admirations sans bruit et sans éclat. M. le prince et madame la princesse vinrent me dire un mot; madame de Maintenon un éclair; elle s'en allait avec le roi; je répondis à tout, car j'étais en fortune. Nous revînmes le soir aux flambeaux : je soupai chez madame de Coulanges, à qui le roi avait parlé aussi, avec un air d'être chez lui qui lui donnait une douceur trop aimable. Je vis le soir M. le chevalier; je lui contai tout naïvement mes petites prospérités, ne voulant point les cachoter sans savoir pourquoi, comme de certaines personnes; il en fut content, et voilà qui est fait; je suis assurée qu'il ne m'a point trouvé dans la suite ni une sotte vanité, ni un transport de bourgeoise : demandez-lui. M. de Meaux (*) me parla fort de vous, M. le prince aussi; je vous plaignis de n'être pas là, mais le moyen? On ne peut pas être partout. Vous étiez à votre Opéra de Marseille : comme *Atys* est non-seulement *trop heureux* (**), mais trop charmant, il est impossible que vous vous y soyez ennuyée. Pauline doit avoir été surprise du spectacle : elle n'est pas en droit d'en souhaiter un plus parfait. J'ai une idée si agréable de Marseille, que je suis assurée que vous n'avez pas pu vous ennuyer, et je parie pour cette dissipation contre celle d'Aix.

« Mais ce samedi même, après cette belle *Esther*, le roi apprit la mort de la jeune reine d'Espagne (***), en deux jours, par de grands vomissements : cela sent bien le fagot. Le roi le dit à

(*) Bossuet.

(**) Allusion à un hémistiche de l'opéra d'*Atys*, par Quinault.

(***) Marie-Louise d'Orléans, on croit qu'elle mourut empoisonnée.

Monsieur, le lendemain, qui était hier : la douleur fut vive, madame criait les hauts cris, le roi sortit tout en larmes.

« On dit de bonnes nouvelles d'Angleterre : non-seulement le prince d'Orange n'est point élu roi ni protecteur, mais on lui fait entendre que lui et ses troupes n'ont qu'à s'en retourner : cela abrége bien des soins. Si cette nouvelle continue, notre Bretagne sera moins agitée, et mon fils n'aura point le chagrin de commander la noblesse de la vicomté de Rennes et de la baronnerie de Vitré : ils l'ont élu malgré lui pour être à leur tête, un autre serait charmé de cet honneur; mais il en est fâché, n'aimant, sous quelque nom que ce puisse être, la guerre par ce côté-là... Adieu, ma très-aimable : de tous ceux qui commandent dans les provinces, croyez que M. de Grignan est le plus agréablement placé. »

QUELQUES PENSÉES.

« Quand on est chrétien, ou du moins quand on le veut être, on ne peut voir les déréglements sans chagrin. »

« On ne trompe guère longtemps le monde, et les fourbes sont enfin découverts. »

« Rien n'est plus capable d'ôter tous les bons sentiments que de marquer de la défiance. Au contraire, la confiance engage à bien faire; on est touché de la bonne opinion des autres, et on ne se résout pas facilement à la perdre. »

« Tâchez de vous ajuster aux mœurs et aux manières des gens avec qui vous avez à vivre : accommodez-vous de tout ce qui n'est pas mauvais. »

« Ne vous amusez point à vous inquieter en l'air; cela n'est pas d'un bon esprit : conservez bien votre courage, c'est une bonne provision dans cette vie. »

« Vous souhaitez que le temps marche : vous ne savez ce que vous faites. Il vous obéira trop exactement, et, quand vous voudrez le retenir, vous n'en serez plus les maîtres. »

« Nous devons mettre tout entre les mains de la Providence et nous réserver seulement la consolation de n'avoir rien à nous reprocher sur son sujet. »

« Rien n'est si bon que d'avoir une belle et bonne âme : on la voit en toutes choses. »

RÉFLEXIONS SUR Mme DE SÉVIGNÉ.

Les réflexions suivantes, que nous empruntons à Geoffroy

nous semblent nécessaires pour que le lecteur puisse porter un jugement exact sur Mme de Sévigné. Il parle d'abord en peu de mots de Mme de Coulanges. Ce qui donne surtout, dit-il, la plus haute idée de Mme de Coulanges, qui avait tant d'esprit, de saillies, de gaieté, et dont la société faisait les délices des personnes du meilleur ton, dans un temps où l'urbanité française était à son plus haut degré, c'est qu'avec sa vivacité, son enjouement, ses bons mots, elle fut l'amie intime d'une prude telle que madame de Maintenon, qui semblait avoir sacrifié le plaisir à la grandeur, et chez laquelle on ne devait pas beaucoup rire. Il fallait qu'il y eût dans le caractère de Mme de Coulanges quelque chose de bien solide pour faire aimer dans une cour aussi sérieuse le brillant de son esprit.

Madame de Sévigné n'avait pas autant d'empire sur son âme : elle se livrait trop à l'impression du moment; elle avait trop d'abandon, trop d'insouciance, trop d'inégalité, pour des sociétés composées où l'on observe, où il faut toujours être sur ses gardes et penser à tant de choses. Sa pétulance, son étourderie, ses caprices, qui la rendaient si aimable et si piquante, ne pouvaient trouver place que dans les cercles d'amis indulgents et sûrs; quoique madame de Sévigné ne fût pas exempte d'ambition, ni insensible aux grandeurs, elle était trop naturelle pour la cour. Ce défaut, qui n'en était un que dans le pays de la fausseté, est précisément ce qui fait le charme des lecteurs. Voilà ce qui la rend, dans son genre, inimitable comme La Fontaine; la perfection de ces deux auteurs tient à leur caractère; elle est le désespoir de tout écrivain qui n'a que de l'esprit. Madame de Sévigné et La Fontaine ont écrit, si l'on peut parler ainsi, d'après leur âme; ils n'ont pas l'air d'avoir pensé; c'est un instinct qui les pousse et les inspire : vouloir les imiter, c'est ne pas les connaître.

Quelquefois, dans les plus charmantes sociétés, au milieu de La Rochefoucauld, de La Fayette, madame de Sévigné oubliait tout le monde, s'oubliait elle-même, rêvait, était distraite, et paraissait comme nulle; qu'un trait jeté par hasard vînt réveiller son imagination, elle parlait alors avec la rapidité de l'éclair, étonnait, éblouissait toute l'assemblée; les bons mots, les saillies, les épigrammes, les idées vives, brillantes, originales, l'esprit, le sentiment, la raison, la folie, la gaieté, tous les agréments se succédaient avec une impétuosité et une abondance intarissables qui tenaient du prodige; le charme de sa conversation se répandait jusque sur ses traits. Sa physionomie s'animait et prenait un air céleste. Madame La Fayette, témoin de ce prestige,

se servit, pour l'exprimer, d'une hyperbole singulière : « Quoiqu'il semble, dit-elle, que l'esprit ne dût toucher que les oreilles, il est certain que le sien éblouissait les yeux. » L'abandon de Madame de Sévigné, dans ces moments d'enthousiasme, était poussé si loin qu'il allait jusqu'à l'imprudence. « Il y a des gens, lui disait madame La Fayette, qui vous soupçonnent de ne pas montrer votre cœur tel qu'il est; mais, au contraire, vous êtes si accoutumée à n'y rien sentir qui ne vous soit honorable, que même vous y laissez voir quelquefois ce que la prudence vous obligerait de cacher. »

Madame de Sévigné, quoique bonne et sensible, ne pouvait guère, avec tant d'esprit, avec tant de goût et de talent pour la plaisanterie, éviter d'être satirique et méchante. Elle a des aversions naturelles, auxquelles elle se livre avec trop peu de retenue; quoique dévote, quoique lisant beaucoup les écrits de Port-Royal, qui recommandent si fort la charité, elle déchirait quelquefois les gens sans miséricorde : malheur à ceux qui venaient avec un ridicule s'offrir au bout de sa plume. L'éditeur, en cette qualité qui vaut bien celle de commentateur, voudrait trouver madame de Sévigné parfaite; il ne peut se résoudre à croire que la malice ait eu accès en son cœur ; il rejette sur la fille tous les péchés de la mère contre la charité : madame de Sévigné, selon lui, ne raillait cruellement son prochain que pour divertir madame de Grignan, espèce de pédante qui jouissait beaucoup de l'humiliation d'autrui. Pour moi, qui, n'étant pas éditeur des *Lettres* de madame de Sévigné, ne suis pas obligé d'eu avoir une si haute opinion, je pense qu'elle était au moins de moitié dans les plaisirs que ces railleries donnaient à sa fille, et je partage entre elles deux le péché, par la raison que la mère ne mettrait pas tant de sel et d'enjouement dans ses médisances si la seule complaisance les lui dictait. Elles sont trop assaisonnées, pour être de sa part tout à fait innocentes.

Quant à madame de Grignan, je suis absolument de l'avis de M. l'abbé de Vauxcelles; c'était un bel esprit, une précieuse, une philosophe gâtée par l'aveugle tendresse de sa mère et par les flatteries continuelles que sa beauté, beaucoup plus que son mérite, lui attirait : elle était extrêmement entêtée de la philosophie de Descartes, et se croyait en droit de mépriser tout le genre humain, parce que sa tête était farcie de métaphysique et de mauvais raisonnements. On est un peu fâché que ce soit pour un être de cette espèce que madame de Sévigné ait fait tant de dépenses de délicatesse, d'amour, d'adorations, et que son génie se soit entièrement consacré au culte d'une pareille idole; mais

elle était mère ; sa fille était belle, avait de l'esprit et passait pour un prodige de savoir ; c'en était assez pour inspirer une passion à une femme d'une imagination aussi vive que madame de Sévigné, qui, restée veuve de bonne heure, était importunée de son cœur et tourmentée du besoin d'aimer. Cette passion, devenue extrême, fut l'occupation et le malheur de sa vie ; elle fut cruellement punie de n'avoir pas su renfermer l'amour maternel dans les bornes de la sagesse, d'avoir profané par des excès et des folies le plus légitime sentiment de la nature, et ce caractère sacré de mère, tout à la fois si respectable et si doux.

L'amour de madame de Sévigné pour sa fille a tous les symptômes de la passion et même de l'idolâtrie des amants ; il a ses flatteries, ses adorations, ses extases, ses transports, son inconstance et ses orages ; il s'irrite, il s'apaise, il fait des reproches, des excuses : quelquefois ce sont des soupçons et de la défiance, plus souvent un aveugle abandon ; tantôt ombrageux, faisant sur un mot de noirs commentaires ; tantôt indulgent, plein de sécurité, se berçant d'illusions, faisant des prières, ne donnant jamais d'ordres, toujours plus affligé qu'irrité d'une offense, et ne connaissant de colère que celle de la douleur.

La faute est grande, dit M. l'abbé de Vauxcelles, dans ses *Réflexions sur les Lettres de madame de Sévigné*, la faute est grande d'adorer ce qu'on ne doit qu'aimer. M. de Pomponne la lui reprochait en style de Port-Royal, quand il lui disait : Vous êtes une fort jolie païenne ; vous avez fait de votre fille votre idole que vous avez placée dans votre cœur, et à laquelle vous rapportez tous vos hommages. Et encore : Il paraît que madame de Sévigné aime passionnément madame de Grignan. Savez-vous le dessous des cartes ? Voulez-vous que je vous le dise ? c'est qu'elle l'aime passionnément. En effet, c'était le mot. Madame de Sévigné en souriait, et trouvait si naturel d'aimer sa fille ! C'est à quoi se porte d'abord l'amour, il est pressé d'adorer. Qu'adore-t-il ? souvent une idole à peine ébauchée ; mais il se flatte de l'achever, de l'animer ; car quand il entreprend, il croit toujours faire un chef-d'œuvre. Elle sera belle, et tous les dieux lui feront des présents comme à Pandore : ce sera une divinité. Puis le temps s'écoule, l'expérience ne le satisfait pas, il se désole de ses mécomptes, comme un jeune peintre qui s'était extasié d'avance devant son tableau, et qui rougit quand il est fait de se voir si loin d'atteindre la nature. Ainsi se désolait-on à l'hôtel de Carnavalet, quand, après avoir préparé cette demeure pour le bouheur et pour l'amitié, après y avoir fait ces arrangements somptueux, commodes, que l'on décrivait si bien, après s'être dit : ma fille

arrivera ici, j'y habiterai en paix avec ma fille, il se trouve qu'on n'y a point habité en paix et qu'on s'est quitté mécontentes. Qu'on en éprouve de regrets, et comme on les témoigne! comme on est humble! Je parle de la mère, car elle aime plus, et je dis toujours avec elle, *ces pauvres mères!* La fille déplore ensuite ce malheur, elle demande pardon, mais on le reçoit. On est réconcilié, on dit les plus belles choses sur l'amitié, sur l'absence. On s'écrit, et avec quelle exactitude! Ma fille, mes lettres sont infinies, ne lisez point tout ce volume..... Ma fille, vous m'en écrivez trop long, votre santé s'en altère; faites écrire Montgobert, son style me plaît. Les courriers ne cessent de porter des lettres et de représenter l'absente; mais que cette représentation est imparfaite! il faudra se rejoindre, on se rejoindra: du fond de la Bretagne, on ira au fond de la Provence. Qu'arrivera-t-il en Provence? la même chose, à ce qu'on m'a assuré: cette fille si parfaite était souvent brouillée avec cette mère qui l'adorait. Cela est inconcevable; mais rappelez-vous le mot de Pomponne, le dessous des cartes, *c'est que madame de Sévigné l'aime passionnément*, la faute est apparemment mutuelle. En amitié les torts sont de celui qui aime moins, et les imprudences de celui qui aime trop. Or, les torts et les imprudences reviennent presque au même, et de là tant d'amitiés ardentes, extraordinaires, merveilleuses qui ne subsistent que parmi les orages, ou s'y éteignent, et rappellent ces vers souvent applicables d'un ancien :

Je ne puis vivre avec vous ni sans vous.
Nec possum tecum vivere nec sine te.

« J'ai connu dans ma jeunesse des personnes très-sages qui se rappelaient l'impression que fit dans leur temps ce recueil de lettres de la mère à la fille. Elles s'accordaient à dire : elle l'aime comme d'autres aiment un amant. Il y a dans ces tournures si délicates et si gracieuses quelque chose d'imaginaire et d'excessif qui les dépare, et qui les rend, sinon suspectes, du moins fatigantes. Ainsi parlaient ces vieillards, et leur avis me paraît motivé; mais je ne penserai jamais comme ceux qui disent : Toutes ces adulations sont de la fausseté, et elle n'aime point sa fille, car elles ne pouvaient vivre ensemble. Elle n'aime point sa fille! Eh! fait-elle jamais autre chose que de l'aimer? Pour qui tous ces soins et toutes ces courses? pour qui ces joies, ensuite ces larmes? pour qui traverse-t-elle plusieurs fois la France? de qui s'entretient-elle dans la société? Que va-t-elle chercher le plus souvent à la cour? qu'on lui parle de sa fille. Et que revient-elle

dire à Paris? qu'on lui en parle. Un inconnu qui arrive, mais qui a vu sa fille, est un homme qu'elle accueille, un homme d'un excellent entretien. Si elle quitte ses amis de bonne heure, et rentre chez elle, c'est pour écrire à sa fille. Si elle va les joindre, c'est que cette pensée-là est satisfaite. Et que mande-t-elle principalement à sa fille? qu'elle s'est occupée d'elle. Cette occupation a été une jouissance qu'elle lui communique, et dont elle veut la rendre heureuse. Voyez-vous comme elle aime tous les Grignan? c'est sa fille qu'elle aime en eux. »

Madame de Sévigné était dévote, non parce que c'était alors la mode de l'être, mais par une suite naturelle de la justesse de son esprit et de la sensibilité de son âme; elle éprouvait que la faiblesse de l'humanité a besoin de s'appuyer sur les principes religieux : cette dévotion tenait sa place parmi ses affections; le dogme de la Providence était en quelque sorte son oreiller; elle s'y reposait, elle s'y consolait de tout; c'est-là qu'elle rapportait toutes ses joies, toutes ses souffrances, tout ce qui l'étonnait où la désolait dans le monde; c'était son idée favorite; avec la Providence elle expliquait tout, se tirait partout d'affaire, et voyait clair dans la vie. Ce n'est pas que sa résignation détruisît sa sensibilité, mais elle la réglait, elle versait du baume sur les plaies les plus cruelles; son âme, après avoir été agitée par ces premières émotions dont on ne peut se défendre dans les événements extraordinaires, se calmait peu à peu par l'opinion qu'une puissance supérieure l'avait ainsi voulu : *O Providence*, s'écriait-elle, *faites donc comme vous l'entendez, vous êtes la maîtresse.* Avec cette vivacité d'imagination, ce goût léger, fin, délicat, elle faisait ses délices des ouvrages les plus sérieux et les plus solides; elle entendait un sermon avec autant de plaisir qu'une comédie; elle lisait un traité de théologie comme un roman....

C'était peu pour madame de Sévigné d'être dévote; elle avait adopté le système de dévotion le plus austère, le plus parfait en apparence; les femmes, par la raison même qu'elles sont faibles, se portent avec plus d'ardeur vers les opinions extrêmes. On remarquait autrefois que dans les couvents de filles la vie était bien plus dure, le régime plus rigoureux que dans les communautés d'hommes; enfin, puisqu'il faut le dire, madame de Sévigné était janséniste; ses lettres ne permettent pas d'en douter; son éditeur en convient, et il faut l'entendre lui-même expliquer ce mystère :

« Je dirai quelque chose d'une opinion qu'elle mêla à ses affections religieuses : elle aurait dû se borner au sentiment; personne ne fut plus heureux à l'exprimer, et on voit par quelques lettres, où elle analyse à sa fille des traités dogmatiques de

saint Augustin, que la discussion profonde n'était point son fait. L'opinion dont je parle porte à la rigueur, mais elle ne rendit madame de Sévigné ni rigoureuse ni dure, et n'influa que sur ses discours. Il est vrai qu'elle y revient souvent et parle beaucoup des livres de *ces Messieurs;* c'est ainsi qu'elle appelle Port-Royal, et c'est pour cela qu'un Jésuite l'a placée dans un *Dictionnaire des livres jansénistes*, et que les jansénistes, de leur côté, ont fait un *Sevigniana* ou recueil de tout ce qui leur plaît dans ses lettres, avec des notes qui sont le plus souvent un nécrologe de Port-Royal. Je suis fâché qu'elle ait eu la mauvaise fortune d'occuper ces deux partis de théologiens; mais pourquoi célèbre-t-elle si souvent ce Port-Royal? Je vais le dire.

« Cette fameuse solitude était devenue le centre et la capitale d'une secte; mais il en sortait, avec des livres de parti, d'autres qui ont perfectionné l'esprit humain; et, parmi ces livres de parti même, il y en avait un que Boileau préférait *aux anciens et aux modernes :* ce sont les *Provinciales*. Ce jugement n'était au fond qu'une hyperbole plaisante par laquelle le satirique s'amusa dans une conversation à dérouter un Jésuite. Mais enfin les *Provinciales* sont un chef-d'œuvre tel que n'en enfanta jamais le génie polémique; et ce chef-d'œuvre n'est pas le seul que la postérité doit à ces solitaires. Elle s'entretient tous les jours des obligations que leur a la langue française et l'art du raisonnement, et même la géométrie. Il faut se souvenir que presque tout ce qui a excellé dans ce beau siècle les appelait ses maîtres. Ils avaient mis leur gloire en commun; chacun pour son compte avait renoncé au *je* et au *moi*, et quand il parlait de lui, il se cachait sous la modeste particule *on* (*). C'est pour cela qu'en parlant de leurs ouvrages, on disait les livres de ces *messieurs*.

« Ces hommes habiles, et protégés par leurs talents et leur aus-

(*) « C'est chez eux qu'elle prit tant de faveur. On avait l'air, par cet innocent artifice, de s'éclipser dans la foule, de se compter pour rien; mais il y avait dans cette humilité apparente une grande prudence, un calcul très-habile de l'amour-propre. On se sauvait des inconvénients et de l'espèce de responsabilité qu'entraîne le pronom personnel. On échappait au blâme de la vanité, et on espérait bien retrouver son compte avec la gloire. De là ces déguisements de faux noms, sous lesquels on était toujours deviné. Le public apprenait tôt ou tard qui était le *Provincial*, et *Vandroek*, et le *Prieur de Beuil*, et le *seigneur de Royaumont*. Arnauld était presque le seul qui mît toujours son vrai nom à la tête de ses écrits (il ne craignait pas d'en répondre). Les autres prenaient un masque ou se tenaient derrière les rangs. Le public, incertain pendant quelque temps, hésitait pour s'expliquer; il craignait que ce faux nom ne cachât par hasard un grand homme. Cet *on* pouvait convenir à toute une foule, et chaque janséniste avait derrière lui tout Port-Royal. Par ce moyen on était respecté, et ces *messieurs* acquéraient en toute humilité un grand renom. »

térité, soulevaient fortement l'opinion, et plus d'un lecteur ne sait pas ce qu'ils auraient voulu remuer; mais il y a aujourd'hui tel homme, aspirant à se faire chef d'un parti ecclésiastique, qui ne l'ignore pas et qui, dans un ouvrage récent (*), vante assez maladroitement leur conduite comme un modèle de révolte sourde et persévérante. Louis XIV avait précisément la même idée, et il regardait la faveur publique, qui réclamait pour eux, comme un reste des tracasseries de la Fronde. Il ne se trompait peut-être pas entièrement : car l'esprit d'opposition qui s'était manifesté alors en France ne s'y était pas éteint, il n'était qu'endormi et enchanté par les merveilles du règne et la force du gouvernement. Mais cette force est impuissante à étouffer tout à fait les pensées; et, toutes les fois qu'elle s'exerçait, elle rencontrait l'improbation et le chagrin d'un grand nombre d'esprits. Ainsi, l'infortune de Fouquet, condamné par les juges de cour, fut déplorée par des gens de lettres et par madame de Sévigné. Ainsi, les rigueurs contre les partisans de Port-Royal furent désapprouvées par cette même madame de Sévigné et par une foule de gens de bien, qui ne voyaient dans ces solitaires que les adversaires des Jésuites et des défenseurs de la saine morale. Ce monarque absolu échoua véritablement en déployant beaucoup de pouvoir; il encourut le blâme d'avoir persécuté, et ne parvint point à éteindre une hérésie. On lui soutenait que cette hérésie était un fantôme. Que pouvait-il avoir de plus? Tout le siècle se portait vers ces opinions accréditées par l'éloquence et la plaisanterie (qui a encore plus de pouvoir sur les Français). Le grand Louis était enveloppé, sans le savoir, par le jansénisme (**), comme ses successeurs, dans notre siècle, l'ont été par la philosophie, et l'opinion, après avoir éludé l'autorité, a fini par la vaincre.

« Qu'on ne dise pas ici, qu'à propos d'une femme, auteur de quelques Lettres, je parle de toute la nation et me livre à une peinture vaste et tout à fait historique; outre que cette peinture a peut-être le mérite de l'instruction, le lecteur voudra bien se souvenir que nos lumières et nos erreurs étant presque toujours celles de notre temps, une personne n'est bien connue qu'autant qu'on fait connaître ses contemporains..... »

(*) Voyez la brochure intitulée : les *Ruines de Port-Royal en* 1801, par Grégoire.

(**) Voyez dans Rulhières une foule de détails curieux sur l'adresse avec laquelle les jansénistes, dans l'affaire des protestants, firent prévaloir souvent leur avis dans le conseil du roi, sur celui des Jésuites et des prélats dits *molinistes*.

Ce qui fait à mon gré un des principaux charmes de madame de Sévigné, c'est que, dans ses *Lettres*, elle est toujours femme, jamais auteur, jamais pédante, jamais femme de lettres; c'est toujours une femme du monde, qui conserve, avec un esprit et un talent supérieur dont elle n'a pas l'air de se douter, toutes les faiblesses, toutes les petitesses de son sexe. On a dit, que pour bien remplir les devoirs de son état, il faut même en avoir les ridicules; il faut savoir être ce que l'on est, et une femme perd toujours à vouloir être homme; elle renonce aux avantages de son sexe sans jamais jouir de ceux du nôtre.

Madame de Sévigné ne ressemble pas à madame de Grignan, qui s'était faite fille de Descartes, ou plutôt qui, d'une belle femme, avait fait un triste métaphysicien, dissertant sur l'*indéfectibilité de la matière et sur les négations non convertibles*. Sa mère parle des livres des auteurs et des sciences avec la légèreté d'une femme charmante, quelquefois à tort et à travers; tant mieux, ce n'est pas son métier d'en juger si doctement. (*Geoffroy.*)

Madame de Maintenon.

Françoise d'Aubigné, marquise de Maintenon, petite-fille de Théodore-Agrippa d'Aubigné, naquit le 12 août 1635, dans une prison de Niort, où étaient enfermés Constant d'Aubigné, son père (ardent calviniste, ami des Anglais, suspect au cardinal de Richelieu), et sa mère, Anne de Cardillac, fille du gouverneur du château Trompette, à Bordeaux. Françoise d'Aubigné était destinée à éprouver toutes les vicissitudes de la fortune. Menée à l'âge de trois ans en Amérique, crue morte d'une maladie aiguë, et sur le point d'être jetée dans la mer, lorsqu'elle donna quelques symptômes de vie; laissée par la négligence d'une domestique sur le rivage, prête à y être dévorée par un serpent; ramenée orpheline à l'âge de douze ans, élevée avec la plus grande dureté chez madame de Neuillant, sa parente, elle fut trop heureuse d'épouser Scarron, qui logeait auprès d'elle à Paris, dans la rue d'Enfer. Ce poëte, ayant appris combien mademoiselle d'Aubigné avait à souffrir avec sa parente, lui proposa de payer sa dot si elle voulait se faire religieuse, ou de l'épouser si elle voulait se marier. Mademoiselle d'Aubigné prit ce dernier parti, et un an après, n'étant âgée que de seize ans, elle donna sa main au burlesque Scarron. Cet homme singulier était sans biens et perclus de tous ses membres; mais sa famille était ancienne dans la robe et illustrée par de grandes alliances. Son oncle était évêque de Grenoble, et son père conseiller au parlement de Paris. Mademoiselle d'Aubigné

fut plutôt son amie et sa compagne que son épouse, elle se fit aimer et estimer par le talent de la conversation, par son esprit, par sa modestie et sa vertu. Scarron étant mort le 27 juin 1660, sa veuve retomba dans la misère. On lui proposa un mariage qui l'aurait mise à l'aise; elle refusa. Ce fut vers ce temps qu'un maçon, nommé Barbé, lui annonça sa future grandeur. « Après bien des peines, lui dit-il d'un ton prophétique, un grand roi vous aimera; vous régnerez; mais, quoique au comble de la faveur, vous n'aurez jamais un grand bien. » Il ajouta des détails singuliers, qui, malgré qu'elle n'y ajoutât pas foi, parurent lui causer un peu d'émotion. Ses amies s'en amusèrent, et le devin leur répondit, comme un homme assuré de sa prédiction : « Vous feriez mieux de baiser sa robe que de plaisanter. » Elle fit solliciter longtemps et vainement auprès de Louis XIV une pension dont son mari avait joui. Ne pouvant l'obtenir, elle résolut de s'expatrier. Une princesse de Portugal, élevée à Paris, écrivit à l'ambassadeur et le chargea de lui chercher une dame de condition et de mérite pour élever ses enfants. On jeta les yeux sur madame Scarron et elle accepta. Avant de partir, elle fut présentée à madame de Montespan, qui lui fit un bon accueil et lui dit qu'*il fallait rester en France;* elle lui demanda un placet qu'elle se chargea de présenter au roi. Lorsqu'elle présenta ce placet : « Quoi, s'écria le roi, encore la veuve Scarron! N'entendrais-je jamais parler d'autre chose? » — « En vérité, sire, dit Madame de Montespan, il y a longtemps que vous ne devriez plus en entendre parler. » La pension fut accordée, et le voyage de Portugal rompu. Madame Scarron alla remercier madame de Montespan, qui fut si charmée des grâces de sa conversation, qu'elle la présenta au roi. On rapporte que le roi lui dit : « Madame, je vous ai fait attendre longtemps, mais vous avez tant d'amis, que j'ai voulu avoir seul ce mérite auprès de vous. » Sa fortune devint bientôt meilleure.

Madame de Montespan, voulant cacher la naissance des enfants qu'elle allait avoir du roi, jeta les yeux sur Mme Scarron, comme sur la personne la plus capable de garder le secret et de les bien élever. Celle-ci s'en chargea et en devint gouvernante. Elle mena alors une vie gênante et retirée, avec sa pension de 2,000 liv. seulement, et le chagrin de savoir qu'elle ne plaisait point au roi. Ce prince avait un certain éloignement pour elle. Il la regardait comme un bel esprit; et quoiqu'il eût lui-même de l'esprit naturel, il ne pouvait souffrir ceux qui voulaient faire briller le leur. Louis XIV l'estimait cependant, et il se souvint d'elle, lorsqu'il fut question de chercher une personne de confiance pour mener

aux eaux de Baréges le duc du Maine, né avec un pied difforme. Mme Scarron conduisit cet enfant; et comme elle écrivait au roi directement, ses lettres effacèrent peu à peu les impressions désavantageuses que ce monarque avait prises sur elle. Le petit duc du Maine contribua aussi beaucoup à le faire revenir de ses préventions. Le roi jouait souvent avec lui; content de l'air de bon sens qu'il mettait jusque dans ses jeux, et satisfait de la manière dont il répondait à ses questions : « Vous êtes bien raisonnable! lui dit-il un jour. — Il faut bien que je le sois, répondit l'enfant, j'ai une gouvernante qui est la raison même. — Allez, reprit le roi, allez lui dire que vous lui donnerez cent mille francs pour vos dragées. » Elle profita de ces bienfaits pour acheter en 1673 la terre de Maintenon, dont elle prit le nom. Ce monarque, qui ne pouvait pas d'abord s'accoutumer à elle, passa de l'aversion à la confiance et de la confiance à l'amour. Mme de Montespan, inégale, bizarre, impérieuse, servit beaucoup par son caractère à l'élévation de Mme de Maintenon. Le roi lui donna la place de dame d'atour de madame la Dauphine, et pensa bientôt à l'élever plus haut. Ce prince était résolu de rompre tout attachement où la conscience et l'exemple qu'il devait à ses sujets pouvaient être compromis. Il voulait mêler aux fatigues du gouvernement les douceurs innocentes d'une vie privée. L'esprit doux et conciliant de Mme de Maintenon lui promettait une compagne agréable et une confidente sûre. Elle avait trop de vertu pour prendre la qualité de maîtresse, et trop peu de naissance pour pouvoir aspirer à celle de reine. Ce titre lui manqua, elle eut tout le reste. Le Père de la Chaise, confesseur du roi, lui proposa de légitimer sa passion pour elle par les liens indissolubles d'un mariage secret, mais revêtu de toutes les formalités de l'Eglise. La bénédiction nuptiale fut donnée vers la fin de 1685, par Harlay, archevêque de Paris, en présence du confesseur et de deux autres témoins. Louis XIV était alors dans sa 48e année, et la personne qu'il épousait dans sa 50e. Ce mariage fut longtemps problématique à la cour, quoiqu'il y en eût mille indices.

Louis XIV honora madame de Maintenon comme si elle avait été sur le trône; il l'aima autant et plus qu'il n'avait fait des autres personnes du sexe auxquelles il s'était attaché. Le bonheur de madame de Maintenon fut de peu de durée. C'est ce qu'elle dit depuis elle-même dans un épanchement de cœur: « J'étais une ambitieuse, je combattais ce penchant: quand des désirs que je n'avais plus furent remplis, je me crus heureuse; mais cette ivresse ne dura que trois semaines. » Son élévation ne fut pour elle qu'une retraite. Renfermée dans son appartement, elle se

bornait à une société de deux ou trois dames retirées comme elle; encore les voyait-elle rarement. Louis XIV venait tous les jours chez elle après son dîner, avant et après le souper. Il y travaillait avec ses ministres, pendant que Mme de Maintenon s'occupait à la lecture, ou à quelque ouvrage de main, ne s'empressant jamais de parler d'affaires d'Etat, paraisant souvent les ignorer, et rejetant bien loin ce qui avait la moindre apparence d'intrigue et de cabale. Elle était plus occupée de complaire à celui qui gouvernait que de gouverner; et cette servitude continuelle dans un âge avancé la rendit plus malheureuse que l'état d'indigence qu'elle avait éprouvé dans sa jeunesse. La modération qu'elle s'était prescrite l'empêcha de profiter de sa place, autant qu'elle aurait pu, pour faire tomber des dignités et de grands emplois dans sa famille. Elle n'avait elle-même que la terre de Maintenon, qu'elle avait achetée des bienfaits du roi, et une pension de 48,000 liv. Le roi lui disait souvent: « Mais, madame, vous n'avez rien à vous. — Sire, répondait-elle, il ne vous est pas permis de me rien donner. » Elle n'oublia pas pourtant ses amis, ni les pauvres. Le marquis de Dangeau, Barillon, l'abbé Testu, Racine, Despréaux, Vardes, Bussi, Montchevreuil, mademoiselle de Scudéri, madame Deshouillères, n'eurent qu'à se féliciter de l'avoir connue. Madame de Maintenon ne regardait sa faveur que comme un fardeau qne la bienfaisance seule pouvait rendre léger. « Ma place, disait-elle, a bien des côtés fâcheux, mais aussi elle me procure le plaisir de donner. » Dès qu'elle vit luire les premiers rayons de sa fortune, elle conçut le dessein de quelque établissement en faveur des filles de condition nées sans bien. Ce fut à sa prière que Louis XIV fonda, en 1686, dans l'abbaye de Saint-Cyr, village situé à une lieue de Versailles, une communauté de 36 dames religieuses et de 24 sœurs converses, pour élever et instruire gratis 300 jeunes demoiselles, qui devaient faire preuve de quatre degrés de noblesse du côté paternel. Cette maison fut dotée de 40,000 écus de rente, et Louis XIV voulut qu'elle ne reçut de bienfaits que des rois et des reines de France. Les demoiselles devaient être âgées de 7 ans au moins, ou de 12 ans au plus; elles n'y pouvaient demeurer que jusqu'à l'âge 20 ans et 3 mois, et en sortant on leur remettait 1,000 écus. Madame de Maintenon donna à cet établissement toute sa forme. Elle en fit les règlements avec Godet Desmarêts, évêque de Chartres. La fondatrice unit une vie très-régulière à une vie commode. L'éducation de Saint-Cyr devint, sous ses yeux, un modèle pour toutes les éducations publiques. Les exercices y étaient distribués avec intelligence et les demoiselles instruites avec douceur. On ne forçait points leurs talents,

on aidait lenr naturel ; on leur inspirait la vertu, on leur apprenait l'histoire ancienne et moderne, la géographie, la musique, le dessin; on formait leur style par de petites compositions, on cultivait leur mémoire, on les corrigeait des prononciations de province. Le goût de madame de Maintenon pour cet établissement devint d'autant plus vif, qu'il eut un succès inespéré. A la mort du roi, arrivée en 1714, elle se retira tout à fait à Saint-Cyr, où elle donna l'exemple de toutes les vertus. Tantôt elle instruisait les novices, tantôt elle partageait avec les maîtresses des classes les soins pénibles de l'éducation. Souvent elle avait des demoiselles dans sa chambre, et leur enseignait les éléments de la religion, à lire, à écrire, à travailler, avec la douceur et la patience qu'on a pour tout ce que l'on fait par religion et par les goûts qu'elle inspire. La veuve de Louis XIV assistait régulièrement aux récréations, était de tous les jeux, et en inventait elle-même. Cette femme illustre mourut en 1719, à 84 ans, pleurée à Saint-Cyr, dont elle était la mère, et des pauvres dont elle était la plus généreuse bienfaitrice.

Entre les portraits divers qu'on a faits de madame de Maintenon, nous rapporterons celui du dauphin duc de Bourgogne, esprit juste, solide et dont le témoignage est ici particulièrement remarquable. « Une femme que la Providence élève au-dessus de son état, et qui ne se méconnait pas ; une femme qui se voit au comble de la faveur et n'a point d'ambition, qui n'a de richesses que pour secourir les malheureux, de crédit que pour les protéger; une femme qui ne donna jamais que des conseils pleins de sagesse, et qui ne craint rien tant que d'en donner; qui serait capable de conduire les plus grandes affaires, et qui ne voit de grande affaire pour elle-même que celle de son salut. » (*Feller.*)

Pour bien connaître Mme de Maintenon, il faut surtout l'étudier dans le recueil de ses *Lettres* : on y verra un caractère qui ne s'est jamais démenti; un esprit droit et ferme; une vertu qui resta la même parmi les écueils les plus divers; une véritable sainteté de vie sur le théâtre le plus mondain; une raison forte et élevée sous les dehors les plus aimables; un rare désintéressement et une modestie toujours sincère; une philosophie inspirée par la religion, qui savait estimer tout à sa valeur, sans illusion et sans pédanterie; et dans ces mêmes *Lettres* on trouvera un langage et un style qui la placent, ainsi que Mme de Sévigné, quoique par des qualités différentes, au nombre des bons écrivains du grand siècle. Dans Mme de Sévigné, tout est action, passion, entraînement; dans Mme de Maintenon, tout est raison, esprit, réflexion; Mme de Sévigné est une mère qui écrit à sa fille ou à ses amis,

sans autre but que de les amuser, en s'abandonnant à l'imagination la plus enjouée et à la sensibilité la plus expansive; Mme de Maintenon est la femme de Louis XIV, qui, par la suite des événements de sa vie, et surtout par sa nouvelle position, a contracté des habitudes de réserve et de gravité, qui ne lui permettent d'écrire qu'avec précaution sur ce qui l'intéresse le plus.

Ce sont ces qualités diverses et ce caractère soutenu qui, plus que sa fortune, en font une personne éminente dans un temps lui-même si éminent. Sa véritable supériorité n'est pas dans la profondeur de vues et dans l'habileté de conduite par lesquelles on croit qu'elle s'est élevée, mais dans cette constante possession d'elle-même qui lui fit également porter toutes les fortunes, sans être humiliée par son abaissement, ni éblouie par sa grandeur. (*M. de Noailles, Histoire de Mme de Maintenon.*)

Citons quelques-unes de ses lettres.

MADAME DE MAINTENON A M. L'ABBÉ GOBELIN.

Elle écrivait à son confesseur, M. l'abbé Gobelin, au moment où elle venait d'entrer en possession de sa haute destinée.

« Je vous conjure de vous défaire du style que vous avez avec moi, qui ne m'est point agréable et qui peut m'être nuisible. Je ne suis point plus grande dame que j'étais dans la rue des Tournelles, où vous me disiez fort bien mes vérités. Si la faveur où je suis met tout le monde à mes pieds, elle ne doit pas faire cet effet-là sur un homme chargé de ma conscience, et à qui je demande très-instamment de me conduire, sans aucun égard, dans le chemin qu'il croit le plus sûr pour mon salut. Où trouverai-je la vérité, si je ne la trouve en vous? Et à qui puis-je être soumise qu'à vous, ne voyant dans tout ce qui m'approche que respect, adulations, complaisances? Parlez-moi et écrivez-moi sans tour, sans cérémonie, sans insinuation, et surtout, je vous prie, sans respect. Ne craignez jamais de m'importuner. Je veux faire mon salut; je vous en charge, et je reconnais que personne n'a tant de besoin d'aide que j'en ai; ne me parlez jamais des obligations que vous m'avez; regardez-moi comme dépouillée de tout ce qui m'environne, attachée au monde, mais voulant me donner à Dieu. Voilà mes véritables sentiments. »

LETTRE A MADAME LA COMTESSE DE SAINT-GÉRAN.

« J'établis ma nièce, la chose est faite; ainsi dépêchez-vous, il

me faut vite un compliment. Il en coûte à mon frère cent mille francs, à moi ma terre, au roi huit cent mille livres ; vous voyez que la gradation est assez bien observée. M. le duc de Noailles donne à son fils vingt mille livres de rente, et lui assure le double après sa mort. Le roi, qui ne sait pas faire les choses à demi, donne à M. d'Ayen la survivance du gouvernement de son père. Voilà une belle alliance : le maréchal en mourra de joie. Son fils est sage, il aime le roi et en est aimé ; il craint Dieu, et il en sera béni ; il a un beau régiment, et on y joindra des pensions ; il aime son métier, et il s'y distinguera. Enfin, je suis fort contente de cette affaire. Quand Mlle d'Aubigné naquit, je ne prévis pas tant de bonheur. Elle est bien élevée, elle a plus de prudence qu'on n'en a à son âge ; elle a de la piété, elle est riche ; trouvez-vous que M. de Noailles fasse un mauvais marché ? Je crois qu'on est fort content de part et d'autre, et qu'on s'avoue en secret qu'on l'aurait été à moins. Adieu, ma chère comtesse ; vous voyez bien que je n'ai pas le temps d'écrire de longues lettres, ou du moins il ne convient pas que je paraisse l'avoir. »

LETTRE AU COMTE D'AUBIGNÉ.

« On n'est malheureux que par sa faute : ce sera toujours mon texte et ma réponse à vos lamentations. Songez, mon cher frère, au voyage d'Amérique, aux malheurs de notre père, aux malheurs de notre enfance, à ceux de notre jeunesse et vous bénirez la Providence, au lieu de murmurer contre la fortune. Il y a dix ans que nous étions bien éloignés l'un et l'autre du point où nous sommes aujourd'hui. Nos espérances étaient si peu de chose que nous formions nos vœux à trois mille livre de rente. Nous en avons à présent quatre fois plus, et nos souhaits ne seraient pas encore remplis ! Nous jouissons de cette heureuse médiocrité que vous vantiez si fort. Soyons contents. Si les biens nous viennent, recevons-les de la main de Dieu, mais n'ayons pas des vues trop vastes. Nous avons le nécessaire et le commode ; tout le reste n'est que cupidité. Tous les désirs de grandeur partent du vide d'un cœur inquiet. Toutes vos dettes sont payées ; vous pouvez vivre délicieusement sans en faire de nouvelles. Que désirez-vous de plus ? Faut-il que des projets de richesse et d'ambition vous coûtent la perte de votre repos et de votre santé ? Lisez la vie de S. Louis ; vous verrez combien les grandeurs de ce monde sont au-dessous des désirs du cœur de l'homme. Il n'y a que Dieu qui puisse le rassasier. Je vous le répète ; vous n'êtes malheureux que par votre faute. Vos inquiétudes détruisent votre santé, que vous devriez conserver, quand

ce ne serait que parce que je vous aime. Travaillez sur votre humeur; si vous pouvez la rendre moins bilieuse et moins sombre, ce sera un grand point de gagné. Ce n'est point l'ouvrage des réflexions seules; il faut de l'exercice, de la dissipation, une vie unie et réglée. Vous ne penserez pas bien, tant que vous vous porterez mal : dès que le corps est dans l'abattement, l'âme est sans vigueur. Adieu. Ecrivez-moi plus souvent et sur un ton moins lugubre. »

A MADAME DE LA MAISONFORT.

« Que ne puis-je vous faire voir l'ennui qui dévore les grands et la peine qu'ils ont à remplir leurs journées. Ne voyez-vous pas que je meure de tristesse dans une fortune qu'on aurait eu peine à imaginer. et qu'il n'y a que le secours de Dieu qui m'empêche d'y succomber? J'ai été jeune, j'ai goûté des plaisirs, j'ai été aimée, j'ai passé des années dans le commerce de l'esprit, je suis venue à la faveur, et je vous proteste, ma chère fille, que tous les états laissent un vide affreux, une inquiétude, une lassitude, une envie de connaître autre chose, parce que tout cela ne satisfait pas entièrement . On n'est en repos que lorsqu'on s'est donné à Dieu; mais avec cette volonté déterminée dont je vous parle quelquefois. Alors on sent qu'il n'y a plus rien à chercher et qu'on est arrivé à ce qui seul est bon sur la terre. On a des chagrins; mais aussi on a une solide consolation et la paix au fond du cœur au milieu des plus grandes peines. »

Cette lettre et une foule d'autres du même style prouvent que Mme de Maintenon s'était réellement sacrifiée en épousant le premier prince de l'univers. Tant de grandeur ne put remplir le cœur d'une femme pieuse qui était née dans la misère. Quelle leçon pour ceux à qui un moment de faveur fait tourner la tête? Mme la duchesse de Chaulnes, l'amie de Mme de Sévigné, s'écriait, en voyant Mme de Maintenon dans la splendeur de Versailles : *Jour de Dieu ! l'heureuse femme!* Elle ne savait guère ce qui se passait dans le cœur de cette femme dont elle enviait la fortune. « Ceux qui envient ma destinée, disait-elle, ne savent pas que j'envie la leur. » Elle aurait pu se demander : Pourquoi suis-je là? si sa conscience ne lui avait répondu qu'elle ne s'y était pas mise elle-même. Un jour le maréchal de Créqui prit à part l'abbé Testu, et lui dit : *Or çà, monsieur, parlons un peu de cette fortune-là. Il faut que cette femme ait bien de l'esprit pour avoir imaginé au coin de son feu un projet si brillant et si bien*

conduit. « Il ne manque qu'une chose à ce beau projet, dit Mme de Maintenon, c'est que j'y aie jamais pensé. Oh! non, assurément, je ne me suis pas mise où je suis. Je ne l'aurais ni pu ni voulu. Mais voilà comme les hommes jugent! » Elle dit ailleurs : « On ne le croira pas; mais je suis où vous me voyez sans y avoir tendu, sans l'avoir désiré, sans l'avoir espéré, sans l'avoir prévu. » Il y a là un caractère de bonne foi qui est évident pour tout homme qui connaît le monde.

C'est ce que l'on voit encore dans ce passage d'une de ses lettres. Après avoir parlé des visites de la matinée, du travail des ministres dans sa chambre, du cercle des princes et des princesses, et des dîners et des soupers, elle ajoute :

« Je suis bien contrainte, comme vous voyez, depuis six heures du matin, et bien lasse. Le roi s'en aperçoit et me dit : Vous n'en pouvez plus, madame, n'est-ce pas? couchez-vous. Mes femmes viennent; mais je sens qu'elles gênent le roi qui causerait avec moi, et qui ne veut pas causer devant elles; ou bien il y a encore quelques ministres, et a peur qu'ils n'entendent; de sorte que je me dépêche pour me déshabiller, souvent jusqu'à m'en trouver mal. Enfin me voilà dans le lit. Je renvoie mes femmes; le roi s'approche et demeure à mon chevet jusqu'à ce qu'il aille souper; mais un quart d'heure avant le souper, M. le dauphin, M. le duc et Mme la duchesse de Bourgogne restent encore chez moi. A dix heures et un quart, tout le monde sort. Alors je suis seule et prends les soulagements dont j'ai besoin; mais souvent les fatigues de la journée m'empêchent de dormir. Or, dites-moi, si le sort de Jeanne Brindelette d'Avon n'est pas préférable au mien? »

Quelle peinture que ce dernier trait, et quelle vérité! Ce qui distingue l'esprit de Mme de Maintenon, c'est la solidité et la justesse : son style était formé par le bon sens. Il est si plein de goût, de raison et de décence qu'on peut dire que c'est avoir beaucoup profité que d'y trouver de l'agrément. Nous ne craignons pas d'avancer qu'il est plus classique que celui de Mme de Sévigné. S'il est moins étincelant d'imagination et de gaieté, la pureté et la correction qui le distinguent sont accompagnées de tant de grâce qu'elles semblent moins des qualités acquises que des dons naturels. (*Delalot.*)

APPENDICE. (*)

Gerson. (XIVe siècle.)

Jean Charlier, surnommé *Gerson*, prit ce nom d'un village du diocèse de Reims, où il vit le jour en 1363. Il étudia la théologie sous Pierre d'Ailly, et lui succéda dans la dignité de chancelier et de chanoine de l'église de Paris. Jean Petit ayant eu la lâcheté de justifier le meurtre de Louis, duc d'Orléans, tué, en 1408, par ordre du duc de Bourgogne, Gerson fit censurer sa doctrine par les docteurs et par l'évêque de Paris, quoiqu'il paraisse favoriser lui-même la doctrine du tyrannicide. Il assista au concile de Constance comme ambassadeur de France; il s'y distingua par plusieurs discours et surtout par celui dans lequel il soutenait la supériorité du concile sur le pape, ce qui n'empêcha pas qu'il ne reconnût, en des termes très-forts, la primauté et la juridiction du pape dans toute l'Eglise. N'osant pas revenir à Paris, où le duc de Bourgogne l'aurait maltraité, il fut contraint de se retirer en Allemagne, déguisé en pélerin, et ensuite à Lyon dans le couvent des Célestins, où son frère était prieur. C'est là que ce grand homme, unanimement proclamé le *docteur très-chrétien* et l'oracle du concile de Constance, se réduisit, par humilité, à catéchiser les petits enfants dans l'église de Saint-Paul, n'en exigeant d'autre salaire que cette simple prière à Dieu : *Seigneur, ayez pitié de votre pauvre serviteur Gerson!* Ce fut au milieu de cette humble et sublime fonction que la mort vint l'enlever en 1429. Il avait alors soixante-six ans.

Les œuvres de Gerson forment cinq volumes in-folio. Toutes respirent une piété tendre et éclairée, telles que les *Traités de la simplicité du cœur, de la pauvreté spirituelle, de la nécessité d'attirer les petits enfants à Jésus-Christ.*

Il y a de l'éloquence dans son plaidoyer contre le chevalier Charles de Savoisy dont les gens avaient attaqué, à main armée, l'Université qui se rendait processionnellement à l'église de Sainte-Catherine, et poursuivi les écoliers jusqu'au pied de l'autel.

Gerson prononça aussi devant Charles VI et tout le conseil, en 1405, une fameuse harangue, contenant *des remontrances touchant le gouvernement du roi et du royaume.* C'est un véritable plaidoyer en faveur de la prérogative royale et des franchises politiques. Dans cette circonstance Gerson n'est plus seulement le représentant et l'avocat de l'Université, il apparaît encore comme magistrat public, et son discours comme un éloquent réquisitoire dirigé contre les abus de tout genre qui régnaient à cette malheureuse époque.

(*) Nous placerons dans cet *Appendice* les écrivains qui, sans être éloquents, ont cependant un certain mérite littéraire qui doit être apprécié. Au moyen des courtes notices que nous donnerons sur eux et sur leurs écrits, le lecteur pourra les connaître suffisamment sans recourir à d'autres ouvrages.

Juvénal des Ursins. (xv[e] siècle.)

Juvénal des Ursins, fils d'un père qui s'était illustré dans la magistrature, suivit d'abord la même carrière ; mais il l'abandonna bientôt pour entrer dans les ordres. Il devint archevêque de Reims ; ce fut lui qui sacra Louis XI (1461) et qui présida les évêques chargés de reviser le procès de Jeanne d'Arc. Les devoirs qu'il avait à remplir ne l'empêchèrent pas de devenir l'historien des événements déplorables qui avaient marqué le règne de Charles VI. Son livre est écrit avec franchise et naïveté ; émané d'un homme aussi haut placé que Juvénal, c'est le document le plus précieux de l'histoire de ce temps. Nous ne pouvons résister au désir de transcrire une des curieuses anecdotes qu'il renferme. L'auteur, après avoir rapporté que l'on avait fait de grands préparatifs pour l'entrée à Paris de la trop célèbre Isabeau de Bavière, continue ainsi :

« Au roi feut rapporté qu'on faisait les dicts préparatifs, et dit à Savois « qui estoit un de ceux qui estoient des plus près de luy : « Savoisi, je te prie « tant que je puis, que tu montes sur un bon cheval, et je monterai derrière toi, « et nous nous habillerons tellement, qu'on ne nous cognoistra point, et allons « veoir l'entrée de ma femme. » Et combien que Savoisi feist bien son debvoir de le desmouvoir, toutesfois le roy le voulut et luy commanda que ainsi feust faict. Si feit Savoisi ce que le roy lui avoit commandé, et se desguisa le mieux qu'il peut, et monta sur un fort cheval, et le roy derrière luy, et s'en allèrent parmy la ville en divers lieux, et s'advancèrent pour venir au Chastelet, à l'heure que le roy passait, et y avoit moult de peuple et grand presse. Et se bouta Savoisi le plus près qu'il peut, et là avoit sergens de tous costez à grosses boulayes. Lesquels pour la presse, et qu'on ne feist quelque violence au lict où estoit le cerf, frappoient d'un costé et d'autre de leurs boulayes bien fort, et s'efforçait tousjours Savoisi d'approcher. Et les sergents qui ne cognoissoient ne le roy, ne Savoisi, frappoient de leurs boulayes sur eulx. Et en eut le roy plusieurs coups et horions sur les espaules bien assis. Et au soir, en la présence des dames et damoiselles, feut la chose sceüe et récitée et s'en commença-on à farcer, et le roy mesme se farçoit des horions qu'il avait eus et reçus. »

JURISCONSULTES.

Cujas. — Loysel. — Dumoulin. — Pithou.

Jacques Cujas naquit à Toulouse d'un foulon. La nature le doua d'un esprit supérieur, dit Scévole de Sainte-Marthe, pour le consoler de la bassesse de son extraction. Il apprit avec une facilité égale les belles-lettres, l'histoire, le droit ancien et moderne, civil et canonique. A Toulouse, à Cahors, à Bourges, à Valence en Dauphiné, à Turin où il professa en différents temps, il eut une foule d'écoliers, parmi lesquels on compta les plus célèbres magistrats que la France eût alors. Le roi de France lui permit de prendre séance avec les conseillers du parlement de Grenoble. Le duc de Savoie, Emmanuel-Philibert, et le pape Grégoire XIII n'eurent pas moins de considération pour son mérite. Lorsque les professeurs allemands le citaient en chaire, ils mettaient la main à leur bonnet pour marquer leur estime pour cet illustre interprète des lois. C'était le père des écoliers suivant Scaliger. Il en avait près de mille à Bourges.

Cujas, c'est le génie du droit, le véritable créateur de la science moderne. Alciat avait pressenti le droit, Cujas le retrouva; il le retrouva non-seulement sous les ruines du moyen âge, sous les ruines plus lourdes encore et plus confuses des glossateurs, mais encore sous les altérations que lui avaient fait subir l'élégance et la correction prétentieuse des jurisconsultes byzantins. Ce qu'a fait de nos jours la science allemande, aidée de sa patiente sagacité et d'une heureuse découverte qui nous a rendu l'antique et primitive jurisprudence romaine, Cujas, avec son seul génie, l'avait fait; ce Colomb du droit avait deviné le monde caché sous les doubles débris de Bysance et du moyen âge. Dans ce monument régulier, mais artificiel, de la jurisprudence romaine, élevé par les ordres de Justinien, sur les desseins et aux dépens de la première et majestueuse législation, Cujas découvrit les âges divers, les traits effacés du droit romain, et sous ses fausses couleurs il aperçut et fit reparaître la beauté et l'originalité du dessin primitif. Le droit pour lui fut une histoire: il le chercha dans les diverses périodes de Rome, il le refit. Et, chose merveilleuse! cette création de la science, ces divinations instinctives, furent une réalité. Les textes retrouvés de Gaïus nous ont montré le droit romain tel que Cujas l'avait conçu, tel qu'il l'avait exposé dans ses *Commentaires* et ses *Paralités* ou *Sommaires*. Il recouvra lui-même et mit au jour une partie du *Code Théodosien*, et se procura le manuscrit des *Basiliques*, recueil des lois publiées par les empereurs grecs à partir de Basile le Macédonien, qui le commença. L'influence de Cujas fut très-grande, mais il écrivit rarement en français.

Papyre Masson a écrit la *Vie* de ce célèbre jurisconsulte. Il rapporte qu'il avait pris la singulière habitude d'étudier tout de son long sur un tapis, le ventre contre terre, ayant ses livres autour de lui.

Cujas mourut, en 1590, à Bourges où il s'était fixé. Il ordonna, par son testament, que sa bibliothèque, remplie de livres notés de sa main, fût vendue en détail; de peur que, si elle était au pouvoir d'un seul, on ne se servît de ses notes mal entendues pour en composer de méchants livres.

Loysel, élève chéri de Cujas qu'il suivit à Bourges, à Cahors, à Valence, et qui, renfermé avec lui et Pithou, travaillait dans sa bibliothèque depuis deux heures de l'après-midi jusqu'à trois heures du matin, antiquaire, jurisconsulte, historien, écrivain politique, se servait habituellement de sa langue maternelle. Sans parler de ses *Institutes coutumières*, excellent résumé du vieux droit français, on peut relire encore son dialogue intitulé *Pasquier*, son *Hoponoce* et son traité de l'*Oubliance des maux advenus pendant les troubles:* le style en est grave, ferme et naïf; la pensée en est généreuse.

Dumoulin, rival de Cujas en science, ne l'égalait pas en modération. Esprit ardent et vaniteux, il ne supportait en droit, en politique, en religion, aucune doctrine contraire à la sienne. S'il accusa justement les menées des calvinistes, il attaqua sans raison le Saint-Siége dans ses *Observations contre les petites dates* (1552), qui furent censurées par la Sorbonne. Il avait déjà publié ses *Commentaires sur la Coutume de Paris*, qui lui valurent le titre de *Papirien français*. Le style de Dumoulin est dur; mais ses arguments sont pressants, et son savoir est immense.

Pierre Pithou naquit, en 1539, à Troyes en Champagne d'une famille distinguée. Après son éducation domestique, il vint puiser à Paris, sous Turnèbe, le goût de l'antiquité. De Paris il passa à Bourges, et y acquit, sous le célèbre Cujas, toutes les connaissances nécessaires à un magistrat. Ses premiers pas dans la carrière du barreau ne furent pas bien assurés. La timidité glaçant son esprit, il fut obligé de renoncer à une profession qui demande de la hardiesse. Le calvinisme faisait alors des ravages sanglants en France; Pithou,

imbu des erreurs de cette secte, faillit perdre la vie à la Saint-Barthélemy. Devenu catholique l'année d'après, quoique toujours prévenu par les protestants et estimé d'eux, il fut substitut du procureur général en 1581 dans la chambre de justice de Guyenne. Il occupait la première place, lorsque Grégoire XIII lança un bref contre l'ordonnance de Henri III rendue au sujet du concile de Trente. Pithou publia un *Mémoire* où il défendit l'ordonnance du roi; il était toujours prompt à suivre son ancienne ardeur contre le siége de Rome. Il était de la société des beaux esprits qui composèrent contre la ligue la satire connue sous le nom de *Catholicon d'Espagne*; ce qui tenait un peu de l'inconséquence, car étant devenu catholique, il était naturel qu'il tournât son génie caustique contre la ligue huguenote formellement rebelle et sacrilége, plutôt que contre la ligue catholique.

Pithou mourut le jour anniversaire de sa naissance, à Nogent-sur-Seine le premier novembre 1596, à cinquante-sept ans.

Son *Traité des libertés de l'Église gallicane* est un ouvrage qui aurait quelquefois besoin de commentaire et qui lui suscita des contradictions; on prétendit y trouver plus d'un reste de la religion que l'auteur avait abandonnée, et l'on ne se trompait point.

Les autres ouvrages de Pithou sont clairs, d'une distribution savamment analytique et d'un style énergique dans sa vétusté. L'un de ses plaidoyers, que nous a conservé Loysel, contraste, avec la puérile recherche du barreau contemporain, par la solidité des arguments et la simplicité de l'élocution.

PHILOLOGIE (XVIe siècle).

Budé.

La philologie joua, dans la littérature de la Renaissance, un rôle peu compris du dernier siècle et même du nôtre. On ne voyait dans les philologues que que de laborieux artisans de mots, d'intrépides manœuvres, qui allaient remuant, retrouvant les monuments de l'antiquité, sans en comprendre le génie. On croyait que dans ces obscures recherches toute pensée originale avait péri, toute spontanéité s'était éteinte, et que si on les pouvait interroger sur le passé, il ne leur faillait rien demander du présent, comme des lampes solitaires qui éclairent les ténèbres du tombeau, mais qui pâlissent au grand jour.

Il n'en est rien pourtant. La philologie n'a pas été stérile ni isolée dans le grand travail du XVIe siècle; elle s'est mêlée à tout, elle a tout animée. Elle inspirait la verve audacieuse de Ronsard et de Rabelais; elle nourrissait la pensée et le style d'Amyot et de Montaigne. Par elle-même elle n'était ni moins hardie ni moins puissante, et ses divinations, moins facilement saisies du vulgaire que les attaques violentes de la réforme, que les doutes voilés de la philosophie, n'en sont pas moins remarquables ni moins dignes d'études.

La première réputation philologique du XVe siècle et la plus éclatante, même dans la première moitié du XVIe, ce fut Guillaume Budé.

Né l'an 1467, à Paris, de Jean Budé, grand audiencier de France, Guillaume passa sa jeunesse dans la dissipation, mais il sut réparer amplement le temps perdu. Il débuta par une traduction de quelques traités de Plutarque et d'une lettre de saint Basile à saint Grégoire de Nazianée, où il est plus paraphraste que traducteur. Cet essai fut suivi de ses *Annotationes in XXIV libros Pandectarum*, qui dénotent une connaissance de l'antiquité, rare alors parmi les jurisconsultes. Son traité *De Asse* (1514) établit sa répu-

tation, et lui fit donner par Erasme le nom de *Prodige de la France.* L'auteur y réduit les monnaies anciennes aux modernes, éclaircit une infinité de passages d'auteurs latins ou grecs, et dissipe les ténèbres qui couvraient plusieurs point d'antiquité.

Mais ce qui surtout occupa Budé, ce fut de créer le grec en France. Il prit en main sa défense contre ses adversaires, et composa son traité *De transitu Helleuismi ad Christianismum* pour prouver que l'on pouvait allier la religion avec le grec, et que l'étude de l'antiquité devait être une préparation à celle des Ecritures. Budé développa ce système, alors nouveau, dans un autre traité intitulé : *De studio litterarum recté instituendo.* Cet ouvrage, comme le titre même l'annonce, a pour objet de réformer ou plutôt de créer un plan d'études; car la discipline du moyen âge avait péri là comme ailleurs : le cercle du *trivium* et du *quadrivium* avait été brisé. Budé redemande donc d'abord l'alliance des études négligée ou condamnée par la faiblesse et la tiédeur de ses contemporains; puis il rappelle l'accord de la foi et de la science : la science n'est pas contraire à la foi; loin de là, elle l'embellit et la protége. Pourquoi donc contre le savoir ces attaques d'un zèle peu éclairé? Pourquoi ces scrupules et ces fureurs contre l'hellénisme ? Il faut bien l'avouer cependant, malgré les apologies un peu profanes de Budé, l'hellénisme n'était pas alors sans danger. Il tendait, comme il le fit, à substituer Sénèque à saint Augustin, le profane au sacré. Ce péril, Budé l'entrevit et voulut le conjurer en alliant ce qui paraissait à cette époque inconciliable.

Après avoir défendu l'hellénisme contre la malveillance ou les préventions, Budé défendit la religion contre les délicatesses presque impies des pédants. L'amour de la belle antiquité avait rendu quelques savants, les savants d'Italie surtout, presque païens. Le secrétaire de Léon X, Bembo, pour ne pas gâter son style, ne lisait pas la Bible et mettait les anathèmes ou les exhortations du Pontife sous l'invocation des Dieux immortels : *Deos immortales.* Ce culte de l'antiquité touchait à l'idolâtrie. Budé s'éleva contre cette vénération sacrilége. Il veut que l'on prenne de l'antiquité les formes et les richesses du langage et non les opinions profanes; il veut que l'on soit élégant et pur dans l'expression, mais soumis et orthodoxe dans les pensées : distinction précieuse qui échappa aux savants du XVI[e] siècle, atteints ou du moins accusés presque tous d'hérésie.

Malgré son admiration pour l'antiquité, Budé ne dédaigne pas la langue nationale. Déjà vieux, il se sentait animé d'une jeune ardeur au spectacle du grand mouvement qui réformait ou plutôt créait la langue française. Il se faisait alors entre la science et l'imagination, entre le français et le grec, de merveilleux échanges. Les poëtes et les prosateurs ambitionnaient le savoir des philologues, et les philologues, la gloire des prosateurs et des poëtes. Ronsard et Baïf se réveillaient mutuellement, au milieu de la nuit, pour étudier le grec; Dorat apprenait de Ronsard l'art nouveau des vers. Ainsi Budé abandonna un instant le latin et le grec, ces deux langues maternelles en quelque sorte, pour le français, son langage d'étude, son idiome étranger. Il composa l'*Institution d'un prince.*

L'ouvrage ne tient guère ce que promet le titre; car des devoirs mêmes du prince, de la manière de le former au grand art de régner, Budé en parle peu ou point. Pour lui la grande vertu d'un prince, son premier devoir semble être la magnificence envers les gens de lettres. Budé rapporte avec complaisance, et en grand nombre, des exemples de la générosité des princes à l'égard des savants; il montre combien les sciences ajoutent à l'éclat et au bonheur d'un règne; son livre, en un mot, est plutôt un plaidoyer en faveur des savants qu'un manuel politique. Il ne faudrait pas croire cependant qu'un intérêt peu noble ait dicté les pages de Budé; non. Telle était alors la préoc-

cupation des savants, l'importance nouvelle de la science; devant elle tout pâlissait.

Budé, si à l'aise dans les longs et savants développements de la période cicéronienne, est raide et gêné dans la langue française. La coupe, déjà vive et rapide de cet idiome, l'embarrasse; sa pensée se traîne et ne marche pas. Toutefois Budé, au déclin de l'âge, chargé de la gloire grecque et latine, écrivant en français, s'associant à la révolution littéraire, est un bel exemple, un digne représentant de ces savants dont la vie était un continuel travail, qui se délassaient du grec par le latin, d'un commentaire par une traduction, d'un in-folio par un autre.

Les travaux de Budé sont prodigieux : outre les ouvrages déjà cités, on a de lui les *Commentarii linguæ græcæ*, qui préparèrent les trésors de Henri Estienne, des *Epistolæ græcæ*, des *Epistolæ latinæ* et la traduction du *De Mundo* d'Aristote et de Philon le Juif. Budé joignait au mérite d'un savant les qualités de chrétien, de citoyen et d'ami. Sa femme lui servait d'aide dans l'étude; elle lui cherchait les passages dans les livres, sans oublier les affaires domestiques. Budé ayant été averti, tandis qu'il était dans son cabinet, que le feu venait de prendre à la maison : « Avertissez ma femme, répondit-il froidement, vous savez que je ne me mêle point du ménage. »

Budé mourut en 1540.

PHILOSOPHIE (XVIIe siècle).

La Mothe le Vayer.

François de la Mothe le Vayer, né à Paris en 1588, se consacra à la robe, et fut pendant longtemps substitut du procureur général du Parlement, charge dont il avait hérité de son père. Il s'en défit ensuite pour ne plus s'occuper que de ses livres. Lorsque Louis XIV fut en âge d'avoir un précepteur, on jeta les yeux sur La Mothe; mais la reine, ne voulant pas d'un homme marié, il exerça cet emploi auprès du duc d'Orléans, frère unique du roi. La reine, instruite des progrès du second de ses fils, chargea La Mothe de terminer l'éducation du roi. L'Académie française ouvrit ses portes à La Mothe le Vayer en 1639, et le perdit en 1672, à quatre-vingt-cinq ans. Comme il avait plus de mémoire que de jugement, la diversité des opinions des peuples divers qu'il étudia le jeta dans le pyrrhonisme; mais s'il fut sceptique comme Bayle, il ne sema pas comme lui ses écrits de maximes pernicieuses qui, en séduisant l'esprit, corrompent le cœur. Il semble même, dans plusieurs endroits, borner son scepticisme aux sciences humaines et respecter sincèrement la religion. « Comme, humainement parlant, dit-il, tout est problématique dans la science et dans la physique principalement, tout doit être exposé aux doutes de la philosophie sceptique, n'y ayant que la véritable science du ciel, qui nous est venue par la révélation divine, qui puisse donner à nos esprits un solide contentement avec une satisfaction entière. »

Les principaux ouvrags de La Mothe sont :

1° *Discours de la contrariété d'humeurs qui se trouvent entre certaines nations, et singulièrement la française et l'espagnole.* On y trouve des traits curieux :

« Le soldat français se fait toujours craindre d'abord : jurant et tempêtant quand il entre quelque part; le lendemain il se trouve des grands amis de la maison. L'Espagnol use de courtoisie en arrivant, mais rien de plus rude que sa sortie, pillant et désolant tout. »

2° *Considérations sur l'éloquence française.* L'auteur y démontre la grande supériorité des anciens sur les modernes, et la nécessité de l'étude du grec, dont il indique les nombreux rapports avec notre langue.

3° *De la vertus des païens*, traité qu'Arnauld réfute dans sa *Nécessité de la foi en Jésus-Christ.*

4° *Jugement sur les anciens et principaux historiens grecs et latins*, ouvrage qui annonce une connaissance profonde des grands modèles de l'antiquité.

5° *Petits traités en forme de lettres*, dont chacune roule sur un sujet de philosophie morale.

6° *Discours pour montrer que les doutes de la philosophie sceptique sont d'un grand usage dans les sciences.*

7° *Du peu de certitude qu'il y a dans l'histoire.*

Le style de La Mothe est clair, net, plein de pensées brillantes, quelquefois nerveux, plus souvent difficile et trop chargé de citations. Comme Montaigne, il perd continuellement son objet de vue; mais il n'a pas, comme lui, l'art de répandre de la force et de l'agrément dans ses écarts, Montaigne a le talent de développer si bien chaque objet accessoire, qu'il le rend le principal et fait oublier volontiers le point de départ par l'intérêt qu'il jette sur sa route. Il n'en est pas ainsi de La Mothe; ses digressions sont trop courtes pour attacher, trop multipliées pour fixer l'attention. On voit sans cesse un écrivain qui veut établir un principe et qui n'établit rien. On arrive à la fin de l'ouvrage sans en savoir plus qu'au début sur le fond de la question, comme sans trouver de dédommagement dans les propositions secondaires.

Pierre Gassend, plus connu sous le nom de Gassendi, naquit, le 22 janvier 1592, à Chantersier, bourg près de Digne. Un esprit vif et pénétrant, une mémoire heureuse, une envie de tout apprendre, annoncèrent à ses parent qu'il pourrait être un jour l'honneur de leur famille. Quoiqu'ils ne fussent pas riches ils eurent soin de son éducation. Dès l'âge de quatre ans, cet enfant précoce composait, dit-on, et déclamait de petits sermons. Son goût pour l'astronomie se développa peu de temps après, et devint si fort qu'il se privait de sommeil pour jouir du spectacle d'un ciel étoilé. On l'envoya à Digne pour y achever ses études. Il y professa la rhétorique pendant une année. Il avait eu cette chaire au concours, quoiqu'il n'eût que seize ans. En 1614, il fut nommé théologal de Digne, et, deux ans après, on l'appela à Aix pour y remplir les chaires de théologie et de philosophie dans l'université de cette ville. Gassendi ne garda ces places que huit ans. L'amour de la solitude le ramena à Digne. Il y entreprit un ouvrage contre la philosophie d'Aristote, qu'il fit imprimer à Grenoble, où il fut envoyé pour les affaires de son chapitre. Ce philosophe eut ensuite l'occasion d'étudier l'anatomie, pour laquelle Descartes avait encore plus de goût que lui. Il composa un écrit pour prouver que l'homme n'est destiné à manger que du fruit, et que l'usage de la viande étant contraire à sa constitution était abusif et dangereux. Il fondait ce système particulièrement sur la figure des dents de l'homme, qui, disait-il, annoncent un animal frugivore; mais cet argument n'est pas plus solide que celui que Buffon tire, en faveur du système contraire, de la configuration de l'estomac, et l'on ne risque rien de dire que cette controverse n'est point encore décidée, et qu'il n'y a point d'apparence qu'elle le soit jamais par des observations de cette espèce. Celle de Buffon se trouve en opposition avec l'opinion commune qui regarde les végétaux comme la nourriture de l'homme avant le déluge, et avec la bonne constitution de tant de personnes qui ne mangent pas de viande; et celle de Gassendi est suffisamment réfutée par le droit qu'a l'homme de tuer les animaux pour se nourrir, droit qui serait une cruauté

inutile et révoltante si leur chair était contraire à sa santé, et qui est néanmoins constaté par des titres sûrs et justes. Il est arrivé dans cette matière comme dans les autres. en voulant généraliser les décisions, on ne peut les assortir à la nature, puisqu'elle n'a point de règle constante et uniforme. Quoiqu'il en soit, Gassendi se conduisait suivant ses principes; et pendant les dernières années de sa vie, il ne voulut point rompre l'abstinence du carême, quoiqu'il fût très-malade. Un procès l'ayant appelé à Paris, il se fit des amis puissants, tels que Du Vair, le cardinal de Rechelieu, le cardinal de Lyon. Ce fut par la protection de celui-ci qu'il eut, en 1645, une chaire de mathématiques au collége royal. Descartes changeait alors la face de la philosophie; il ouvrait une nouvelle carrière. Gassendi y entra avec lui; il attaqua ses *Méditations*, dont quelques-unes sont des rêves, et jouit de la gloire de voir partager les philosophes de son temps en cartésiens et en gassendistes. Les deux émules différaient beaucoup. Descartes, entraîné par son imagination, bâtissait un système de philosophie comme on construit un roman; il voulait tout prendre dans lui-même. Gassendi, homme d'une grande littérature, ennemi déclaré de tout ce qui avait quelque air de nouveauté, était extrêmement prévenu en faveur des anciens; chimères pour chimères, il aimait mieux celles qui avaient deux mille ans. Il prit d'Epicure et de Démocrite ce que ces philosophes lui paraissaient avoir de plus raisonnable; mais la source était si mauvaise qu'il n'y avait pas de bon choix à faire. Il renouvela les atomes et le vide, et les ajusta à sa mode et le mieux qu'il put. Gassendi, en soutenant l'*épicuréisme,* se fit des adversaires, et, malgré la pureté de ses mœurs, malgré la plus exacte probité, on attaqua sa religion; mais cette imputation n'avait d'autre fondement que l'analogie de son système avec celui d'Epicure, analogie dont Gassendi avait tâché de prévenir les conséquences, én enseignant l'existence d'un Etre suprême. Son système n'en était pas meilleur en bonne physique. Il mourut le 15 octobre 1655 dans la soixante-cinquième année de son âge. Des incommodités fréquentes, jointes à son application continuelle, avaient ruiné sa santé. Gassendi avait une vivacité douce, qui s'échappait quelquefois en saillies. Un imbécile, voulant lui faire adopter le système de la métempyscose, lui dit les choses les plus absurdes. Il répondit : Je savais bien que, suivant Pythagore, les âmes des hommes après leur mort entraient dans le corps des bêtes; mais je ne croyais pas que l'âme d'une bête entrât dans le corps d'un homme. Gassendi avait aussi ses travers : indépendamment de ses atomes, il s'était occupé de l'astrologie judiciaire; il disait à la vérité que *c'était un jeu, mais le jeu du monde le mieux inventé.* Il avait appris l'astronomie en vue de l'astrologie, mais il fut trompé tant de fois qu'il abandonna enfin celle-ci pour se donner entièrement à la première. Il avait mis à la tête de ses livres: *Sapere aude*; ce n'était pas le moyen d'y réussir que de prendre Epicure pour maître. Les ouvrages de Gassendi montrent de l'érudition; mais cette érudition nuit souvent à ses raisonnements et semble affaiblir son jugement et porter la confusion dans ses idées. Descartes avait certainement sur lui la supériorité du style et du génie.

Charles Marguetel de Saint-Denis, seigneur de Saint-Evremont, né à Saint-Denis-le-Guast, à trois lieux de Contances, en 1613, d'une famille noble et ancienne de Basse-Normandie, fit ses études à Paris, prit ensuite le parti des armes, et fut envoyé au siége d'Arras en qualité de capitaine d'infanterie. Sa bravoure, ses talents et les agréments de son esprit lui méritèrent bientôt l'estime générale et les bonnes grâces du prince de Condé, qui voulut se l'attacher en lui donnant la lieutenance de ses gardes. Mais, à travers les qualités dont il était pourvu, Saint-Evremont avait une telle causticité dans le caractère, qu'il lui échappait souvent des traits satiriques sur les personnes

qu'il devait le plus respecter. Son protecteur ne fut pas plus ménagé que les autres, et il perdit bientôt, avec la faveur du prince, l'emploi dont il l'avait gratifié. Cette disgrâce, cependant, ne corrigea point Saint-Evremont; il continua de se livrer à son humeur caustique, et fut enfermé trois mois à la Bastille pour quelques plaisanteries faites à table contre le cardinal Mazarin, avec lequel pourtant il se réconcilia ensuite.

La guerre civile s'étant allumée, Saint-Evremont resta fidèle au roi et obtint le grade de maréchal de camp avec une pension de trois mille livres.

Le traité des Pyrénées, qui mit fin à toutes les hostilités, déplut à beaucoup de gens; Saint-Evremont écrivit à ce sujet au maréchal de Créqui, et sa lettre était la satire du traité. Le roi, ayant, dit-on, des sujets secrets de se plaindre de lui, prit occasion de cette lettre pour ordonner qu'il fût mis à la Bastille; mais Saint-Evremont, averti dans la forêt d'Orléans, prit aussitôt la fuite et se réfugia en Angleterre, où Charles II l'accueillit avec distinction.

Plusieurs personnes illustres employèrent, mais inutilement, tout leur crédit pour obtenir son rappel; leurs soins n'eurent de succès que pour le temps où Saint-Evremont, trop âgé, ne voulut plus profiter de la bonne volonté des ministres, et « aima mieux, comme il disait lui-même, rester avec des gens accoutumé à sa loupe. » (Il en avait une au front.)

La duchesse de Mazarin, s'étant brouillé avec son mari, quitta la cour de France et passa en Angleterre. Saint-Evremont la vit souvent, ainsi que plusieurs gens de lettres qui s'assemblaient dans sa maison. C'est à cette dame qu'il adressa une grande partie de ses ouvrages. Sa vieillesse fut saine et heureuse. Il mourut, le 20 septembre 1703, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, et fut enterré dans l'église de Westminster au milieu des rois et des grands hommes de l'Angleterre.

Saint-Evremont, par la nature de son esprit, fut entraîné vers les sceptiques. Gresset a dit de lui :

Dans la recherche du vrai bien
Saint-Evremont les accompagne.

Le bien que cherchait Saint-Evremont n'est pas ce souverain bien qu'avec tant de peine poursuivit la philosophie ancienne; non, ce bien est à la portée de la faiblesse humaine, ou plutôt au gré de la faiblesse humaine, et pour y arriver la route est riante et facile. Ce bien, c'est tout simplement celui qu'avait trouvé Régnier, lorsqu'il

Se laissait aller doucement
A la bonne loi naturelle.

Le plaisir, l'abscence des peines, voilà tout le secret de Saint-Evremont; c'était, avant lui, celui d'Epicure. L'épicuréisme était alors fort à la mode. La *Société du Marais*, qui devait être célèbre, commençait à régner et à effacer l'hôtel de Rambouillet. Ce fut à la *moderne Leontium*, Ninon de Lenclos, que que Saint-Evremont dédia son *Traité de la morale d'Epicure*, code élégant de cette morale douce et commode. La régence d'Anne d'Autriche avait laissé s'introduire à la cour ces mœurs faciles, élégantes, corrompues, qui ont marqué une autre régence (celle du duc d'Orléans). Saint-Evremont fut le bel esprit et l'un des héros de cette cour aimable et spirituelle, qui préluda si joyeusement aux folies et aux excès de la Fronde, et qui disparut ou se convertit promptement devant le regard sévère de Louis XIV.

Dans son exil, Saint-Evremont devint plus sérieux et plus solide. Ses *Observations sur Salluste et sur Tacite*, ses *Réflexions sur les divers génies du peuple romain dans les divers temps de la république*, offrent quelques

pensées qui ne sont pas indignes de Montesquieu. On peut mettre sur la même ligne son jugement sur *Sénèque, Plutarque et Pétrone.*

Comme poète, Saint-Evremont est un écrivain médiocre; les vers qu'il composa pour les deux célèbres courtisanes de l'époque, Marion De Lorme et Ninon de Lenclos, ne valent pas l'honneur d'être conservés.

Il faut en excepter les quatre suivants, à peu près les seuls qu'on ait retenus de lui:

> L'indulgente et sage nature
> A formé l'âme de Ninon
> De la volupté d'Epicure
> Et de la vertu de Caton

ÉRUDITION. MÉMOIRES. HISTOIRE.

Bongars. — Dupleix. — Duchesne. — Sirmond. — Henri de Valois. — Adrien de Valois. — Lecointe. — Labbe. — D'Achéri. — Petau. — Saumaise. — Du Cange. — Naudé. — Madame de Motteville. — Maimbourg. — Péréfixe. — Mabillon. — Montfaucon. — Ellies du Pin. — Guy-Patin. — Bussy-Rabutin. — Mademoiselle de Montpensier. — D'Avrigny. — Duguay-Trouin. — Dangeau. — Varillas. — Pezron. — Bonlainvilliers. — Dubos. — Cotrou. — Cousin. — Choisy. — Banier

---

Jacques Bongars (1546—1912), conseiller et négociateur de Henri IV pendant trente ans, fut l'un des plus habiles critiques de son temps. Il a laissé de grands et savants ouvrages, entre autres les *Gesta Dei per Francos*, ou recueil des historiens des Croisades; une *Collection des historiens* de Hongrie, etc. Ses *Lettres*, tant latines que françaises, se divisent en deux parties: l'une contient des lettres de politique adressées aux princes, aux ministres, etc.; l'autre, celles de littérature à Camérarius, ami de l'auteur. Le style en est pur, correct, élégant, naturel, presque digne du siècle d'Auguste, quoiqu'il n'ait pas affecté, comme les Manuce et les Bembo, d'en bannir toute expression qui ne se trouverait point dans Cicéron. La blibliothèque de Berne possède un recueil manuscrit de plus de douze volumes in-folio de mélanges concernant l'histoire et les intérêts publics d'Allemagne, de Hongrie, de Bohême, de Juliers, faits par Bongars au temps qu'il résida dans les diverses cours de l'Empire.

Scipion Dupleix (1569—1661), historiographe de France, est le premier auteur qui ait publié en français un cours de philosophie scolastique, et le premier historien qui ait cité en marge les sources où il a puisé les faits qu'il rapporte. Ce n'est point par ces deux nouveautés qu'il mérita l'estime du public, mais par ses *Mémoires sur les Gaules depuis le déluge jusqu'à l'établissement de la monarchie française*, ouvrage remarquable par les recherches et par l'exactitude. Son *Histoire générale de France depuis Pharamond jusqu'à Louis XIII* leur est fort inférieure pour la véracité, surtout dans les deux derniers règnes. Le style en est net et méthodique, mais il est toujours pesant, lâche et incorrect, rebutant par sa sécheresse et sa dureté. On lui doit encore, entre autres ouvrages, une *Histoire romaine depuis la fondation de Rome jusqu'en* 1630

André Duchesne (1584—1640), l'un de nos plus savants historiens, a mérité, par ses immenses travaux, le titre glorieux de *Père de l'histoire de France*. Outre les ouvrages manuscrits trouvés à sa mort, il a laissé plus de cent volumes in-folio, tous écrits de sa main. Ses principaux ouvrages sont :

1° Les *Antiquités et recherches de la grandeur et de la majesté des rois de France*, traité rare et curieux.

2° Les *Antiquités et recherches des villes, Châteaux*, etc., *de toute la France*.

3° *Historiæ Francorum scriptores;* ce recueil s'étend jusqu'à Philippe le Bel.

4° *Les Vies des Saints* de France.

Jacques Sirmond, né à Riom en 1559, d'un magistrat de cette ville, entra chez les Jésuites et s'y distingua par son érudition. Aquaviva, son général, l'appela à Rome en 1590, et Sirmond lui servit de secrétaire pendant seize ans. Le savant jésuite profita de son séjour à Rome; il rechercha les monuments antiques, visita les bliblıothèques et enrichit son esprit de toute sorte de connaissances. Les cardinaux d'Ossat et Barberin furent ses protecteurs et ses amis ; il jouit aussi de l'estime du cardinal Baronius, auquel il ne fut pas inutile pour la composition de ses *Annales*. On voulait le retenir à Rome; mais l'amour de la patrie le rappela en France en 1608. Louis XIII, pour mieux l'attacher à sa personne, le choisit pour son confesseur l'an 1633, et cela, comme dit Henri de Vallois, dans l'*Eloge* qu'il a fait du Père Sirmond, *Ne tantus vir ad illustrandam Ecclesiæ gallicanæ antiquitatem natus Galliæ eriperetur.* Il remplit longtemps ce poste délicat avec l'estime du public et la confiance du roi, et il ne cessa de l'occuper que quelques années avant sa mort arrivé en 1651, à quatre-vingt-douze ans. Le Père Sirmond avait les vertus d'un religieux et les qualité d'un citoyen. Lorsqu'il était à Rome, il s'employa fort utilement pour les intérêts de la France. La ville de Clermont ayant voulu enlever à Riom, sa patrie, le bureau des finances, il obtint une déclaration du roi qui l'y fixait pour toujours. Quoique d'un caractère doux dans la société, il était assez vif dans ses écrits polémiques. Il a rendu les plus grands services à l'histoire de l'Eglise par ses nombreux écrits. Débrouiller la chronologie, faire revivre plusieurs auteurs ignorés, commenter des ouvrages obscurs, les rendre intelligibles, faire naître, pour ainsi dire, l'ordre et la lumière du sein du chaos, voilà l'idée qu'on doit se former des travaux de cet auteur.

Les ouvrages de Sirmond forment cinq volumes in-folio. Les trois premiers contiennent des Opuscules des Pères ou des auteurs ecclésiastiques, avec des Préfaces et des Notes; le quatrième des Dissertations et le cinquième les Œuvres de Théodore Studite. Le Père Sirmond, à une profonde érudition, joignait beaucoup d'esprit et de discernement : son style est pur et concis : il dit tout ce qu'il faut, mais rien d'inutile ni de superflu.

Henri de Valois (1603—1676), historiographe de France, tient une place distinguée parmi les critiques. On lui doit une traduction latine de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, de Socrate, de Sozomène, de Théodoret, d'Evagore, avec d'excellentes remarques. Son édition d'*Ammien Marcellin*, dont il rétablit le texte, est enrichie de notes pleines d'érudition, de discernement et de goût, sur les antiquités, les lois, les usages et les mœurs des Romains.

Adrien de Valois (1607—1692), frère du précédent et comme lui historiographe de France, se fit un nom dans l'érudition et la critique. Dans ses *Gesta Francorum* (3 vol. in folio.), il retrace d'un style pur et élégant l'histoire des Gaulois et des Francs depuis le règne de l'empereur Valérien jusqu'à

la déposition du roi Childéric (254—752). C'est un savant commentaire des récits que nous ont transmis Grégoire de Tours, Frédégaire, etc. Les faits y sont discutés avec un grand savoir, et les origines de notre nation y sont singulièrement éclaircies. Sa *Notice des Gaules* (*Notitia Galliarum ordine litterarum digesta*) n'est pas moins remarquable et ne fut pas moins utile aux historiens qui l'ont suivi.

Charles Lecointe (1611—1681), de l'Oratoire, s'est fait surtout connaître par ses *Annales ecclésiastiques des Français*, en huit volumes in-folio, qui renferment une espace de quatre cent vingt-huit ans (417—845). C'est un livre d'une rare érudition. On y trouve les actes des rois, les fondations des églises et des monastères, les vies des évêques et des abbés, l'histoire des conciles et des synodes, des lettres, des chartes et une infinité de monuments qui concernent les antiquités ecclésiastiques. L'ouvrage est enrichi de savantes dissertations sur différents points de critique, et de recherches extrêmement curieuses. Le plus souvent l'auteur y rapporte le texte même des anciens historiens. Il en résulte de l'inégalité dans le style et l'inconvénient d'une lecture un peu sèche pour ceux qui n'y chercheraient que l'agrément; mais les esprits sérieux y trouveront une instruction solide en même temps qu'une judicieuse critique.

Philippe Labbe (1607-1667) fut l'un des Jésuites français les plus laborieux, et, après Petau, celui dont les travaux ont été les plus utiles à l'histoire. Doué d'une vaste mémoire et d'une activité non moins vaste, il composa soixante-quinze ouvrages, presque tous en latin, qui forment une immense quantité d'in-folios. Ce ne sont guère, il est vrai, que des compilations; les plus connus sont la *Grande collection des Conciles*, la *Concordance chronologique*, la *Bibliothèque des Bibliothèques*, le *Chronologue français*. On y chercherait vainement de la pureté, de la précision et du goût, ces qualités qui relèvent l'érudition; il n'a voulu être que savant sans être agréable, et il a réussi.

Le Père Commire fit pour le Père Labbe cette épitaphe :

Labbeus hic situs est : vitam, moresque requires?
Vita libros illi scribere, moresque fuit.
O nimium Felix! qui patrum antiqua retractans
Concilia, accessit conciliis Superum.

Dom Luc d'Achéri, né à Saint-Quentin en Picardie, en 1609, fit profession dans la congrégation de Saint-Maur, et se rendit recommandable par un savoir profond, joint à une piété tendre. Son soin principal, après ses premières études, fut de déterrer toutes les pièces de l'antiquité qui pouvaient être de quelque utilité aux écrivains modernes. Il publia successivement l'*Epître* attribuée à l'apôtre saint Barnabé; la *Vie* et les *Œuvres* de Lanfranc, la *Vie* et les *Œuvres* de Guibert, etc.; mais le plus célèbre de ses ouvrages est son *Spicilége* (Glanures), en treize volumes in-quarto. Malgré la modestie de son titre, on peut le regarder comme une moisson abondante et précieuse; il contient un grand nombre de pièces du moyen âge rares et curieuses; telles que des actes, des canons des conciles, des chroniques, des histoires particulières, des vies des saints, des poésies, des diplômes, des chartes, etc. Chaque volume est accompagné d'une préface qui en fait connaître le contenu, et chaque pièce, de notes qui éclaircissent les difficultés.

D'Achéri mourut à Saint-Germain-des-Prés, en 1685, à l'âge de soixante-seize ans, avec la consolation d'avoir consacré toute sa vie à la retraite et à l'étude. Alexandre VII et Clément X l'honorèrent de leur estime et lui en

donnèrent des marques. Ce savant religieux ne connut l'autiquité que pour en mieux imiter les vertus. Plusieurs personnes pieuses se mirent sous sa conduite, et beaucoup de savants eurent recours à ses lumières. Il sanctifia les premières, et éclaira les autres.

Denis Petau, savant jésuite, *Petavius*, né à Orléans en 1583, étudia en philosophie dans sa patrie et en théologie à Paris. Il n'était âgé que de vingt ans quand il obtint au concours une chaire de philosophie à Bourges. Il était sous-diacre et chanoine d'Orléans, lorsqu'il entra, en 1605, au noviciat des jésuites à Nancy. Il régenta la rhétorique à Reims, à La Flèche, à Paris jusqu'en 1621, puis la théologie dogmatique dans cette capitale pendant vingt-deux ans avec une réputation extraordinaire. Les langues savantes, les sciences, les beaux-arts, n'eurent rien de caché pour lui. Il s'appliqua surtout à la chronologie, et se fit dans ce genre un nom qui éclipsa celui de presque tous les savants de l'Europe. Il mourut au collége de Clermont, en 1652, à soixante-neuf ans. Ce jésuite était d'un caractère plein de feu ; il eut plusieurs disputes, et il les soutint avec autant de chaleur que de succès. Son mérite ne se bornait pas à l'érudition, qui n'a de prix que par l'usage que l'on en fait ; les grâces ornèrent son savoir ; ses écrits sont pleins d'agrément. On y sent l'homme d'esprit et l'homme de goût : critique juste, science profonde, littérature choisie, et surtout le talent d'écrire en latin. En prose il a quelque chose du style de Cicéron ; en vers il sait imiter Virgile. Il avait étudié l'antiquité, mais sous la direction du génie et de la manière dont les grands maîtres font leurs lectures. Aucun des bons auteurs, parmi les anciens, ne lui était inconnu. La nature l'avait doué d'une mémoire prodigieuse ; l'art vint encore à l'appui du talent. Pour ne pas la charger trop, il déposait une partie de ses connaissances dans des recueils faits avec autant de méthode que de justesse. Quand il se proposa d'écrire sur la chronologie, il prit un maître pour lui enseigner l'astronomie ; mais, après quelques leçons, le maître se retira, s'imaginant que c'était par plaisanterie qu'un tel disciple l'avait demandé. Quoiqu'il soit sorti de sa plume un nombre infini d'ouvrages, il avait des relations avec presque tous les savants de l'Europe et répondait exactement à leurs lettres.

Le plus estimé des écrits de Petau est sa *Chronologie universelle* ou *Science des temps* (de Doctrina temporum), publiée en 1627. Ce grand ouvrage (2 volumes in-folio) est divisé en treize livres : les huit premiers contiennent les principes de la science des temps, et les quatre suivants, l'usage de la chronologie à l'égard de l'histoire ; dans le treizième, le Père Petau fit l'application de ses principes à une chronique qui va jusqu'à l'an 533 de notre ère. L'*Uranologie* (1 volume in-folio), continuation de la science des temps, se divise en huit livres où il parle des étoiles, des solstices, des équinoxes, de l'année des Grecs, des Hébreux, des Egyptiens et des Romains, des ères et des computs usités chez les chrétiens orientaux. Le *Rationarium temporum*, abrégé du *De Doctrina temporum*, est un des guides les plus sûrs pour l'ordre des temps et des faits, comme pour la comparaison des dates : Bossuet s'en est servi dans son *Discours sur l'Histoire universelle.*

On doit aussi au Père Petau la *Paraphrase des Psaumes et des cantiques en vers grecs*. Qui croirait que cette traduction, comparable peut-être pour le tour et pour l'harmonie aux meilleurs vers grecs, n'a été néanmoins que le délassement de son auteur ? Petau n'avait d'autre Parnasse que les allées et l'escalier du collége de Clermont. Cette version, si supérieurement versifiée, n'est pas exempte de défauts. On y chercherait en vain le genre et le ton lyrique. Elle est toute en vers hexamètres et pentamètres. Il ne connaissait guère l'essence ni la construction de l'ode. C'est au moins manquer de goût que de suivre

toujours la même mesure, en traduisant des ouvrages de mouvements très-différents.

Les *Theologica dogmata* (5 volumes in-folio) ont fait regarder le Père Petau comme le restaurateur de la *théologie dogmatique*. La mort ne lui permit pas d'aller au delà du *Traité de l'Incarnation*.

Claude de Saumaise, natif de Semur (1588-1653), fut l'un des érudits les plus étonnants et les plus féconds du XVIIe siècle. Dès l'âge de dix ans, il lisait Pindare, et composait des vers grecs et latins. Casaubon, avec lequel il se lia, l'entraîna malheureusement dans le protestantisme. Le premier et triste fruit de son apostasie fut le livre *De Primatu papæ* qui souleva contre lui l'indignation générale. Bientôt après il publia ses *Ecrivains de l'histoire d'Auguste*, pour faire suite aux *Douze Césars de Suétone*, et dès lors il prit rang au-dessus de tous les commentateurs qui prétendaient à l'héritage philologique de Casaubon et de Scaliger. L'édition qu'il donna du *De Pallio* de Tertullien le mit aux prises avec le Père Petau; dispute qui s'effaça par la publication de son grand ouvrage sur Solin ou plutôt sur l'histoire naturelle de Pline (*Plinianæ exercitationes in C.-J Solini Polyhistora*), prodigieuse entreprise qui peut être considérée comme l'encyclopédie de ces temps encore tout hérissés des travaux et des erreurs de l'école. Retiré en Hollande, il fit pour Charles II le *Cri du sang royal contre les parricides de Charles Ier*. Milton le refuta par de grossières injures. La reine de Suède honora Saumaise de son amitié, mais elle lui fut fatal; il mourut au retour d'un voyage pénible qu'il fit en Danemark.

Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a de Saumaise :

1° Trois traités *De Usuris*.

2° Un traité *De Mutuo* sur le prêt de consommation.

3° Un Commentaire sur *Hippocrate*, travail qui atteste la variété de ses connaissances : médecine, jurisprudence, théologie, philosophie, histoire ecclésiatique, antiquités grecques et romaines, langues anciennes, langues orientales, il avait tout fouillé, jusqu'aux éléments du chinois et de l'indou.

Charles Du Fresne, sieur Du Cange, natif d'Amiens (1610), remplit une carrière de soixante-dix ans par une multitude de travaux littéraires, dont le nombre paraîtrait incroyable, si les originaux, tous écrits de sa main, n'étaient encore en état d'être montrés. On trouve réunis dans ses ouvrages les caractères d'un historien consommé, d'un géographe exact, d'un jurisconsulte profond, d'un généalogiste éclairé, d'un antiquaire savant et pleinement versé dans la connaissance des médailles et des inscriptions. Il savait presque toutes les langues, possédait à fond les belles-lettres, et s'étaient rendu familiers les usages et les mœurs des siècles les plus obscurs. Enfin, dit Voltaire, c'était un de ces hommes qui méritent notre éternelle reconnaissance, après ceux qui ont fait servir leur génie à nos plaisirs,

Les princippux ouvrages de Du Cange sont :

1° L'*Histoire de l'empire de Constantinople sous les empereurs français*. Cette histoire eut peu de succès,

2° Le *Glossaire de la basse latinité* et celui de la *Langue grecque*. On y trouve des ressources infinies pour l'éclaircissement de l'histoire, pour l'explication des mots hors d'usage, pour l'intelligence des auteurs grecs et latins, tant des beaux siècles de leur littérature que des siècles de sa décadence.

Du Cange a laissé de nombreux manuscrits, divisés en trois classes : la première concerne l'histoire de France en général; la deuxième est relative à l'histoire générale de la Picardie; la troisième traite enfin de différents sujets et surtout des Normands.

Quoique Du Cange eût embrassé la partie la plus aride de la littérature, et que, suivant ses expressions, il ne se fût arrêté qu'à la recherche des vieux mots, il sortait de la poussière de ses livres avec l'air le plus affable : « C'est pour mon plaisir, disait-il à ceux qui craignaient de le distraire, que j'étudie, et non pour être à charge à moi-même ou aux autres. »

On rapporte au sujet du *Glossaire latin* une anecdote assez singulière. L'auteur fit venir un jour quelques libraires dans son cabinet, et, leur montrant un vieux coffre qui était placé dans un coin, il leur dit qu'ils y pourraient trouver de quoi faire un livre, et que s'ils voulaient l'imprimer, il était prêt à traiter avec eux. Ils acceptèrent l'offre avec joie; mais, s'étant mis à chercher le manuscrit, ils ne trouvèrent qu'un tas de petits morceaux de papier qui n'étaient pas plus grands que le doigt, et qui paraissaient avoir été déchirés comme n'étant plus d'aucun usage. Du Cange rit de leur embarras et les assura de nouveau que son manuscrit était dans le coffre. Enfin l'un deux, ayant considéré plus attentivement quelques-uns de ces petits lambeaux, y trouva des remarques qu'il reconnut être le travail de Du Cange. Il s'aperçut qu'il ne lui serait pas impossible de les mettre en ordre, parce que, commençant tous par le mot que l'auteur entreprenait d'expliquer, il n'était question que de les ranger suivant l'ordre alphabétique. Avec cette clef et sur les connaissances qu'il avait de l'érudition de Du Cange, il ne balança point à faire marché pour le coffre et pour les richesses qui étaient dedans. Ce traité fut conclu sans autre explication, et telle est, dit-on, l'origine du *Glossaire latin*.

Gabriel Naudé (1600-1653) passa pour l'un des plus habiles critiques de son temps, quoiqu'il ne fût guère qu'un savant bibliographe. Ses ouvrages les plus connus sont des *Considérations politiques sur les coups d'Etat*, et une *Apologie des grands hommes faussement soupçonnés de magie*. Il s'en faut de beaucoup que le mérite de ces deux ouvrages réponde à l'importance du titre. Le style en est aussi médiocre que le fond des pensées est commun; le dernier surtout rebute par un appareil de citations grecques et latines qui font perdre de vue l'objet principal.

Françoise Bertaut, dame de Motteville, nièce du poëte Bertaud, naquit en 1621. Attachée comme dame d'honneur à l'épouse de Louis XIII, elle publia, par devoir comme par reconnaissance, des *Mémoires pour servir à l'histoire d'Anne d'Autriche*. Aucun de ses contemporains ne donne des détails plus positifs et plus vrais sur l'intérieur et pour ainsi dire sur la vie privée de cette reine, de même que sur les ressorts secrets qui firent agir la cour pendant les troubles de la Fronde. Madame de Motteville a surtout le talent de rendre, d'une manière bien intéressante, jusqu'aux plus minces détails, et l'air de sincérité qui règne dans toute sa narration, les sages instructions dont elle entremêle ses récits, font trouver grâce à son style quelquefois prolixe et languissant, mais toujours simple et naturel.

Louis Maimbourg, célèbre jésuite, né à Nancy en 1610, de parents nobles, se fit un nom par ses prédications. Obligé de sortir de la compagnie de Jésus par ordre du pape Innocent XI, en 1682, pour avoir écrit contre la cour de Rome en faveur du clergé de France, il fut gratifié d'une pension du roi, qui sollicita en vain ses supérieurs de ne pas l'exclure de la société. Les jansénistes eurent en lui un ennemi ardent. Il se signala contre eux en chaire et dans le cabinet, et attaqua surtout le *Nouveau Testament* de Mons. Il se choisit une retraite à l'abbaye Saint-Victor, de Paris, où il mourut d'apoplexie, en 1686, à 77 ans.

Les sermons de Maimbourg, quoique le fruit de sa jeunesse, sont d'une froideur insupportable; mais ses *Ouvrages historiques*, bien que composés dans

un âge mûr, respirent une vivacité surprenante. Ils sont en général écrits avec feu; la marche en est rapide et entraînante. Maimbourg devait plaire surtout par des portraits, dans lesquels, à l'exemple de mademoiselle de Scudéry, il peignait ses contemporains sous les noms des anciens personnages qui avaient joué à peu près le même rôle. On lui doit l'*Histoire des Croisades*, qui n'a été surpassée que par celle de Michaud; avec des inexactitudes, elle renferme des détails approfondis; les *Histoires de l'Arianisme, des Iconoclastes, du schisme des Grecs, du grand schisme d'Occident*, avec les mêmes qualités, ont le même défaut, aussi bien que l'*Histoire de la Ligue*, où l'on trouve quelques pièces originales et fort curieuses, qui n'avaient point encore paru, entre autres l'acte d'Association des grands du royaume contre la maison de Bourbon.

Bayle, qui ne peut être suspect, trouvait à Maimbourg un talent particulier pour l'histoire. « Il y répand, dit-il, beaucoup d'agréments, plusieurs traits vifs et quantité d'instructions incidentes; il y a peu d'historiens, même parmi ceux qui écrivent mieux que lui, qui ont plus de savoir, qui aient l'adresse d'attacher le lecteur comme il le fait. » Et Voltaire dit, en parlant de Maimbourg : « Il eut d'abord trop de vogue, et on l'a trop négligé ensuite. »

Hardouin de Beaumont Péréfixe, archevêque de Paris, et historien, d'une ancienne maison de Poitou, où il naquit en 1605, était fils du maître d'hôtel du cardinal de Richelieu. Il fut élevé par ce ministre, se distingua dans ses études, fut reçu docteur de la maison de Sorbonne, et prêcha avec applaudissement. Il devint ensuite précepteur de Louis XIV, puis évêque de Rodez et confesseur du roi ; mais, croyant ne pouvoir en conscience remplir en même temps les obligations de la résidence et celle de l'éducation de son auguste élève, il donna volontairement sa démission de cet évêché. Il fut fait archevêque de Paris en 1664. Son zèle pour le repos de l'Eglise et l'unité de la doctrine lui fit publier un *Mandement* pour la signature pure et simple du *Formulaire* d'Alexandre VII. On sent bien qu'après cela les jansénistes ne l'ont pas épargné. L'auteur du *Dictionnaire critique* le traite d'*homme de peu de sens, d'une petitesse d'esprit et d'une obstination invincible*. Le caractère doux et aimable de Péréfixe, et ses autres qualités auraient dû fermer la bouche à ses ennemis mêmes; mais c'est le propre du fanatisme de ne voir que l'ignorance et le vice dans ceux qui le combattent, tandis qu'il ne découvre que des lumières et des vertus chez ses partisans. Cet illustre prélat termina sa carrière en 1670. Il avait été reçu de l'Académie française en 1655.

Ce fut pour servir à l'éducation de Louis XIV que Péréfixe composa les deux seuls ouvrages qui soient sortis de sa plume : l'*Institution d'un prince*, recueil de maximes qui renferme les devoirs d'un roi enfant, et la *Vie de Henri IV* écrite avec autant d'élégance que de dignité. Quoique abrégée, cette biographie fait bien connaître le grand prince dont la mémoire est chère à tous les Français, et l'on peut dire que Henri IV doit plus à cette histoire qu'à la *Henriade*.

Jean Mabillon, né le 23 novembre 1632, à Saint-Pierre-Mont, village près de Mouson, dans le diocèse de Reims, prit l'habit de bénédictin de Saint-Maur à Saint-Remi de cette ville en 1654. Ses supérieurs l'envoyèrent en 1663 à Saint-Denis pour montrer aux étrangers le trésor et les monuments antiques de cette abbaye; mais il ne tarda point à être appelé à des occupations plus assorties à ses talents. Dom d'Achéri le demanda pour travailler à son *Spicilége*, et il eut beaucoup à se louer de ses soins et de ses recherches. Le nom du jeune Mabillon commença à être connu. La congrégation de Saint-Maur ayant projeté de publier de nouvelles éditions des Pères, il fut chargé de celle de saint Bernard, et s'acquitta de ce travail avec autant de diligence

que de succès. Le grand Colbert, instruit de son mérite, l'envoya en Allemagne, l'an 1683, pour chercher dans cette partie de l'Europe tout ce qui pourrait servir à l'histoire de France et à la gloire de la nation et de la maison royale. Dom Mabillon déterra plusieurs pièces curieuses, et les fit connaître dans un *Journal* de son voyage. Cette savante course ayant été beaucoup applaudie, le roi l'envoya en Italie deux ans après. Il fut reçu à Rome avec toute la distinction qu'il méritait. La congrégation de l'*Index* lui fit l'honneur de le consulter au sujet de quelques opinions singulières contenues dans les écrits d'Isaac Vossius : mais son avis, qui parut trop indulgent, ne fut pas suivi. On lui ouvrit les archives, les bibliothèques, et il en tira quantité de pièces nouvelles. Entre les objets qui piquèrent sa curiosité, aucun ne l'excita plus que les catacombes de Rome. Il y fit des visites fréquentes, et y porta à la fois l'esprit de la religion et celui de la critique. Attaché fortement à la foi, mais en garde contre l'erreur, il crut voir de l'abus dans l'exposition de quelques corps saints, et les dévoila dans une lettre latine, sous le nom d'*Eusèbe Romain à Théophile François, touchant le culte des saints inconnus*. Cette brochure souleva contre lui quelques savants de Rome. Il y eut plusieurs écrits pour et contre. On déféra à la congrégation de l'*Index* la *Lettre d'Eusèbe*, et elle eût été proscrite par le tribunal, s'il n'en avait donné une nouvelle édition avec des changements qui contentèrent les juges. Une autre dispute occupa Mabillon. Dom Rancé, abbé de la Trappe, attaqua les études des moines, et prétendit qu'elles leur étaient plus nuisibles qu'utiles. Pour appuyer l'idée qu'ils ne devaient ni faire ni lire des livres, il en composa un lui-même, et l'intitula : *De la sainteté des devoirs de l'état monastique*. La congrégation de Saint-Maur, alors entièrement consacrée aux recherches profondes et à l'étude de l'antiquité, crut devoir réfuter l'ennemi des études des cloîtres. Elle choisit le doux Mabillon pour entrer en lice avec l'austère abbé de la Trappe. Il n'avait ni l'imagination ni l'éloquence de ce réformateur ; mais son esprit était plus orné et plus méthodique, et sa diction claire, simple et presque entièrement dénuée d'ornements ne manquait pas d'une certaine force. Il opposa principes à principes, inductions à inductions. Dans son *Traité des études monastiques*, publié en 1691, in-12, il s'attacha à prouver que non-seulement les moines peuvent étudier, mais qu'ils le doivent. Il indiqua le genre d'études qui leur convient, les livres qui leur sont nécessaires, les vues qu'ils ont à se proposer en s'appliquant aux sciences. L'exemple des solitaires de la Thébaïde, uniquement occupés du travail des mains, ne l'embarrassa point. Le but de nos religieux et l'esprit de leur institution n'est pas de leur ressembler. Leur vie est moins une vie monastique qu'une vie cléricale. En entrant dans le cloître, ils comptent y mener celle d'un prêtre et d'un homme d'étude, et non celle d'un laboureur. L'abbé de la Trappe, fâché de voir contredire ses idées, fit une réponse vive au livre des *Etudes monastiques*. Dom Mabillon y opposa des *Réflexions* sages et modérées. Elles amenèrent une réplique sous le nom de *Frère Côme*. L'abbé de la Trappe en était l'auteur ; mais son ouvrage ne sortit point de son cloître. Mabillon, né avec un génie pacifique, laissa faire la guerre à quelques écrivains qui se mêlaient de cette querelle. Il ne voulut plus entrer dans aucune dispute. Il s'occupa à perfectionner son savant ouvrage de la *Diplomatique*, qu'il avait publié en 1681. Cette science lui devait tout son lustre. Le docte bénédictin avait une sagacité admirable pour démêler ce qu'il y a de plus confus dans la nuit des temps et pour approfondir ce que l'histoire offre de plus difficile. Il donne des principes pour l'examen des diplômes de tous les âges et de tous les pays. Mais, comme il est impossible d'être parfait, il essuya des critiques, dont quelques-unes parurent fondées. Mabillon donna à son livre un *Supplément*, qui vit le jour en 1704. L'amour de la paix, la candeur et surtout la

modestie formaient son caractère. Letellier, archevêque de Reims, l'ayant présenté à Louis XIV comme le *religieux le plus savant du royaume*, Mabillon mérita d'entendre ce mot de la bouche du grand Bossuet : *Ajoutez, monsieur, le plus humble.* Un étranger ayant été consulter le savant Du Cange, celui-ci l'envoya à Mabillon, son ami et son rival en érudition. « On vous trompe quand on vous adresse à moi, répondit humblement le bénédictin, allez voir M. Du Cange. — C'est lui-même qui m'adresse à vous, dit l'étranger. — Il est mon maître, répliqua Mabillon. Si cependant vous m'honorez de vos visites, je vous communiquerai le peu que je sais. » Ce savant religieux mourut à Paris dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés en 1707, à 75 ans. On y voit aujourd'hui son tombeau. L'Académie des inscriptions s'était fait un honneur de se l'associer.

La liste des ouvrages de Mabillon, dont la plupart ont pour objet la religion ou l'histoire ecclésiastique, fera connaître les services qu'il leur a rendus, mieux que ne le pourraient faire les plus magnifiques éloges : ce sont :

1° *Les Actes des Saints de l'ordre de saint Benoît*, etc., en 9 volumes in-folio. Les *Notes* et les *Dissertations* que Mabillon a jointes aux pièces de cette collection jettent un grand jour sur une infinité de coutumes et de point historiques du moyen âge. Les *Préfaces* qu'il a mises en tête de chaque volume sont autant de chefs-d'œuvre de méthode, de clarté et d'érudition.

L'examen attentif des chartes, des diplômes et des autres pièces historiques renfermées dans les archives de la congrégation, l'obligation de les déchiffrer, de les analyser et de les comparer, inspirèrent à Mabillon l'idée d'un travail entièrement neuf, dont la publication forme une époque remarquable dans l'histoire littéraire, et qui suffirait seul pour assurer à son auteur une réputation immortelle. C'est le

2° *Traité de Diplomatique*, etc., 2 volumes in-folio, livre à jamais précieux pour les savants; et, si la connaissance des manuscrits a fait quelques progrès depuis un siècle, c'est uniquement à cet ouvrage qu'on le doit.

3° *Vetera Analecta*, pièces recueillies dans les archives et les bibliothèques d'Allemagne pour enrichir l'histoire de France et celle de l'Eglise. Mabillon fit la même chose en Italie, et publia le résultat de ses recherches sous le titre de *Musœum italicum*.

4° *De la liturgie gallicane*, en trois livres. Dans le premier, Mabillon s'attache à prouver que l'étude de la liturgie est utile particulièrement pour confirmer la perpétuité de la croyance de l'Eglise catholique ; il donne ensuite les règles de la liturgie gallicane dès les temps les plus reculés, et il la compara avec la liturgie mozarabe. Le second livre contient l'Ancien Lectionnaire du VIIe siècle, que Mabillon avait découvert dans la célèbre abbaye de Luxeuil; enfin le troisième contient les Missels gothique, francique et ancien gallican, avec un Traité de la récitation du bréviaire de l'Eglise primitive.

5° *Traité des Etudes monastiques* (1691). Dans cette controverse, dont nous avons parlé plus haut, le public s'aperçut que les deux illustres adversaires n'étaient pas éloignés du même sentiment, puisque l'un ne condamnait que les connaissances frivoles, et que l'autre ne conseillait que les études sérieuses.

6° *Annales générales de l'ordre de Saint-Benoît.* La mort, qui frappa Mabillon en 1707, ne lui permit point de terminer cet ouvrage, qui fut continué par DD. Ruinart, Massuet et Martène.

On doit encore à Mabillon une *édition* des Œuvres de saint Bernard, une *Dissertation* sur l'auteur de l'Imitation, et d'autres travaux réunis sous le titre d'*OEuvres posthumes*.

Bernard de Montfaucon, savant bénédictin, vit le jour le 17 janvier 1655, au

château de Soulage, en Languedoc, de l'ancienne famille de Roquetaillade, dans le diocèse d'Aleth. Il prit le parti des armes et servit en qualité de cadet dans le régiment de Perpignan; mais la mort de ses parents l'ayant dégoûté du monde, il se fit bénédictin dans la congrégation de Saint-Maur, en 1675. L'étendue de sa mémoire et la supériorité de ses talents lui firent bientôt un nom célèbre dans son ordre et dans l'Europe. En 1698, il fit un voyage en Italie pour y consulter les bibliothèques et y chercher d'anciens manuscrits propres au genre de travail qu'il avait embrassé. Pendant son séjour à Rome, il exerça la fonction de procureur de son ordre en cette cour, et y prit la défense de l'édition des ouvrages de saint Augustin donnée par plusieurs habiles religieux de sa congrégation et attaquée par quelques critiques. De retour à Paris en 1701, Montfaucon travailla à une relation curieuse de son voyage, sous le titre de *Diarium italicum*, in-4°, qu'il publia en 1702. Cet ouvrage offre une description exacte de plusieurs monuments de l'antiquité, et une notice d'un grand nombre de manuscrits grecs et latins inconnus jusqu'alors.

Le Père de Montfaucon s'était d'abord fait connaître comme éditeur des *Œuvres* de saint Athanase, des *Hexaples* d'Origène, des *Œuvres* de saint Jean Chrysostome. Bientôt après il publia sur l'*Histoire de Judith* une lumineuse dissertation; puis il fit pour les manuscrits grecs, sous le titre de *Paléographie*, ce que le Père Mabillon avait fait pour les manuscrits latins sous le titre de *Diplomatique*. D'autres ouvrages plus importants suivirent ces publications, tels que l'*Antiquité expliquée et représentée en figures* (15 volumes in-folio), et les *Monuments de la monarchie française* (5 volumes in-folio). Pour le premier, l'auteur mit à contribution tous les cabinets de l'Europe; il en tira un nombre prodigieux de monuments qu'il fit graver et dont il donna des explications, la plupart satisfaisantes. Malgré les imperfections qu'il était presque impossible d'éviter dans ce travail immense et qui suffirait à la gloire de Montfaucon, on ne peut nier qu'il n'ait contribué à répandre, surtout en France, le goût de l'archéologie, et qu'on ne lui doive en partie les progrès de cette science. Les *Monuments de la monarchie française* ne sont que la première partie du plan immense qu'il avait conçu pour l'explication de nos antiquités nationales : elle contient l'histoire de nos rois, par les monuments, jusqu'à Henri IV. Il se proposait de traiter ensuite avec le même détail les mœurs et les détails de la vie civile, l'état militaire, etc. Si le style répondait au mérite de ces travaux, Montfaucon aurait parmi les écrivains la place qu'il mérite parmi les érudits; mais sa diction est très-négligée et souvent barbare. Le Père de Montfaucon, cher à ses confrères par la bonté et le caractère, aux savants par sa vaste érudition, et à l'Eglise par ses travaux, mourut le 21 décembre 1741, et fut inhumé dans l'église de Saint-Germain des Prés.

Louis Ellies du Pin, né à Paris en 1657, d'une famille ancienne originaire de Normandie, fut élevé avec soin par son père. Il fit paraître dès son enfance beaucoup d'inclination pour les belles-lettres et pour les sciences. Après avoir fait son cours d'humanités et de philosophie au collége d'Harcourt, il embrassa l'état ecclésiastique, et reçut le bonnet de docteur de Sorbonne en 1684. Il avait déjà préparé des matériaux pour sa *Bibliothèque universelle des auteurs ecclésiastiques*, dont le 1er vol. parut, in-8°, en 1686. Les huit premiers siècles étaient achevés, lorsque la liberté avec laquelle il portait son jugement sur le style, la doctrine et les autres qualités des écrivains ecclésiastiques, déplut à Bossuet, qui en porta ses plaintes à Harlay, archevêque de Paris. Ce prélat obligea du Pin à rétracter un assez grand nombre de propositions, dont quelques-unes étaient néanmoins susceptibles d'un sens favorable. L'auteur, en se soumettant à tout ce qu'on voulut, espérait que son ouvrage ne serait pas supprimé. Il le fut cependant par un décret du prélat, le 16 avril 1693; mais

on lui accorda la liberté de le continuer en changeant le titre. Son repos fut encore troublé par l'affaire du cas de conscience; il fut l'un des docteurs qui le signèrent. Cette décision lui fit perdre sa chaire et le força de quitter la capitale. Exilé à Châtellerault en 1703, en se rétractant il obtint son rappel, mais il ne put recouvrer sa place de professeur royal. Clément XI remercia Louis XIV de ce châtiment, et dans le bref qu'il adressa à ce monarque, il appela ce docteur *un homme d'une très-mauvaise doctrine et coupable de plusieurs excès envers le siége apostolique*. Du Pin ne fut pas plus heureux sous la régence; il était dans une étroite liaison avec Guillaume Wake, archevêque de Cantorbéry, et était même avec lui dans une relation continuelle. On soupçonna du mystère dans ce commerce, et, le 10 février 1619, on fit enlever ses papiers. « Je me trouvai au Palais-Royal au moment qu'on les y apporta, dit Lafitau, évêque de Sisteron, de qui nous empruntons ces anecdotes : il y était dit que les principes de notre foi peuvent s'accorder avec les principes de la religion anglicane. On y avançait que, sans altérer l'intégrité des dogmes, on peut abolir la confession auriculaire et ne plus parler de la transsubstantiation dans le sacrement de l'Eucharistie, anéantir les vœux de la religion, retrancher le jeûne et l'abstinence du carême, se passer du pape et permettre le mariage des prêtres. » Les gens qui se croient bien instruits assurent que sa conduite était conforme à sa doctrine, qu'il était marié et que sa veuve se présenta pour recueillir sa succession. Si ce docteur était tel qu'ils nous le présentent, le pape devait paraître modéré dans les qualifications dont il le charge. Ses amis ont voulu faire regarder son projet de réunion de l'Eglise anglicane avec l'Église romaine plutôt comme le fruit de son esprit conciliant que comme une suite de son penchant pour l'erreur; mais comment accorder ce jugement avec ce que l'évêque de Sisteron dit avoir lu de ses propres yeux dans les écrits de du Pin? On sait d'ailleurs qu'il était partisan de Richer et qu'il prônait son démocratique système totalement destructif de la hiérarchie et de l'unité de l'Eglise, et cela même après que le syndic eut solennellement abjuré ses erreurs. Du reste, quelque idée que l'on se fasse de sa façon de penser et de sa conduite, on ne peut lui refuser un esprit net, précis, méthodique; une lecture immense, une mémoire heureuse, un style à la vérité peu correct, mais facile et assez noble, et un caractère moins ardent que celui qu'on attribue d'ordinaire aux écrivains du parti avec lequel il était lié. Il mourut à Paris en 1719, à 62 ans. Vincent, son libraire, honora son tombeau d'une pierre de marbre avec une épitaphe de la composition du célèbre Rollin. Quarante ouvrages différents, près de cinquante volumes, dont quelques-uns sont in-folio, tels sont les fruits des travaux de cet infatigable écrivain. Ils ont pour objet l'histoire sacrée et profane, politique et littéraire, la philosophie scolastique, la morale, la critique, la religion, le droit canon, la controverse, etc. Aussi ne trouve-t-on pas dans ses écrits ce caractère d'exactitude et de perfection que le temps seul peut donner aux productions de l'esprit; mais on ne peut lui refuser de la netteté, de la méthode, une lecture immense, quelquefois une imagination vive, jointe à un style léger, mais souvent incorrect.

Sa *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques* en 58 volumes in-8°, comprend tous les siècles de l'Eglise, le catalogue, le sommaire et la critique de leurs ouvrages. Deux autres *Bibliothèques, l'une des auteurs séparés de la Communion romaine, et l'autre des historiens*, sont écrites dans le même goût que la précédente. Un de ses ouvrages les plus estimés est l'*Histoire de l'Eglise en abrégé, par demandes et par réponses, depuis le commencement du monde jusqu'à présent* (1712); il y est court sans être obscur : rien de considérable n'y est omis.

Guy-Patin (1601—1672), médecin célèbre, était satirique de la tête aux pieds. Son chapeau, son collet, son manteau, son pourpoint, ses chausses, ses bottines, tout cela, dit Vigneul-Marville, faisait nargue à la mode et le procès à la vanité. Il avait dans le visage l'air de Cicéron, et dans l'esprit le caractère de Rabelais. On a de lui des *Lettres* qui sont le portrait au naturel de leur auteur. On y trouve des particularités curieuses sur les savants, sur la Fronde, sur les démêlés des jésuites et des jansénistes; mais on regrette qu'elles contiennent tant d'anecdotes fausses et de médisances atroces.

Roger, comte de Bussy-Rabutin, né à Épiri en Nivernais l'an 1618, embrassa la carrière des armes dès l'âge de 12 ans. Sa valeur parut avec éclat dans plusieurs siéges et batailles. Elle lui mérita les places de mestre-de-camp de la cavalerie légère, lieutenant général du Nivernais. Etant devenu veuf en 1648, il conçut une violente passion pour Mme de Miramion; il l'enleva, mais inutilement. Reçu à l'Académie française en 1665, il y prononça une *harangue* pleine d'esprit et de fanfaronnades. Il courait alors sous son nom une histoire manuscrite des amours de deux dames puissantes à la cour. Ce manuscrit, intitulé *Histoire amoureuse des Gaules*, faisait beaucoup de bruit. Aux grâces du style, à la délicatesse des pensées, à la vivacité des saillies, l'auteur avait su joindre des portraits, peints avec autant d'art que de vérité, de plusieurs personnes de la cour, et un ton de dépravation qui n'était pas ce qui plaisait le moins. Les personnes intéressées portèrent leurs plaintes au roi, qui, déjà mécontent de Bussy, le fit mettre à la Bastille. Les *Amours des Gaules* furent le prétexte de sa détention. Bussy avait déjà mérité cette punition par une chanson indécente contre le roi, et un livre en formes d'*Heures*, où il substituait aux images des saints quelques hommes de la cour, dont les femmes étaient soupçonnées de galanteries. Une maladie occasionnée par sa prison lui procura la liberté; mais avant de l'obtenir, il fallut qu'il donnât la démission de sa charge et qu'il écrivît une lettre de satisfaction aux victimes de sa méchanceté; il ne sortit de la Bastille que pour aller en exil dans ses terres. Il fatigua pendant tout ce temps-là Louis XIV par une foule de lettres qui décèlent, si ce n'est une âme fausse, au moins une âme petite et faible Il exprimait au roi une tendresse qu'il n'avait pas, et il se donnait des éloges qu'on croyait beaucoup plus sincères que les protestations d'attachement dont il excédait le monarque. Après dix-sept ans de sollicitations, il obtint enfin la permission de retourner à la cour; mais le roi évitant de le regarder, il se retira dans ses terres, partageant son temps entre les plaisirs de la campagne et ceux de la littérature. Il mourut à Autun en 1694, à 75 ans.

Bussy Rabutin avait de la vivacité dans l'esprit, de la facilité dans le style, mais trop de penchant à cette satire qui n'épargne rien, plus de finesse que de justesse dans le raisonnement, et surtout un ton d'extravagante vanité qui dépare toutes ses bonnes qualités littéraires.

Ses *Lettres*, qu'il mettait bien au-dessus de celles de Mme de Sévigné, sa cousine, offrent quelques traits agréables, mais beaucoup plus d'idées communes et insipides. En général il y règne un ton d'égoïsme et de satisfaction intérieure qui suffirait pour gâter les meilleures choses. Les petits vers galants ou moraux dont elles sont semées ne s'élèvent pas même jusqu'au médiocre.

Les *Mémoires* de Bussy renferment peu de faits vraiments curieux: sa vanité s'y met tout à son aise, et l'on ne saurait prendre un grand intérêt aux récits interminables de ses prouesses galantes ou guerrières. Son *Histoire abrégée de Louis-le-Grand* n'est qu'un panégyrique outré. L'ouvrage dans lequel il prête moins à la critique, c'est l'*Instruction pour se conduire dans le monde*, instruction qu'il rédigea pour ses enfants, et où l'on voit un homme

qui connaît le siècle, un esprit qui sait penser sagement, un philosophe qui apprécie à leur juste valeur les biens et les maux de la vie. La religion dirigeait alors sa plume, et, par cette raison, il n'en écrivait que mieux. La vanité, l'envie de briller, l'amour de soi-même sont de mauvais guides pour le bonheur de nos jours et l'honneur de nos talents. Il rétracta, longtemps avant sa mort, les égarements de sa jeunesse et surtout ses productions malignes et licencieuses, *où l'esprit se pare des vices du cœur*, comme disait le duc de Nivernais. L'*Histoire amoureuse des Gaules*, qui le firent surnommer le *Pétrone français* et cette *Légende* scandaleuse, dont Boileau parle dans sa huitième satire (*), excitèrent en lui des regrets qui le mettent au-dessus des auteurs coupables qui ont suivi la même carrière sans s'être repentis comme lui.

Anne-Marie-Louise d'Orléans, plus connue sous le nom de Mlle de Montpensier, fille de Gaston, duc d'Orléans, naquit à Paris en 1627. Elle fut élevée à la cour d'Anne d'Autriche, sa marraine, qui, d'accord avec Mazarin, lui fit espérer qu'elle serait l'épouse de Louis XIV. Son père, prince bizarre, impétueux et intrigant, transmit ses défauts à sa fille. Mademoiselle prit le parti de Condé dans les guerres de la Fronde, et eut la hardiesse de faire tirer sur les troupes du roi le canon de la Bastille. Cette action violente la perdit pour jamais dans l'esprit de Louis XIV, son cousin. Le cardinal Mazarin, qui savait combien elle avait envie d'épouser une tête couronnée, dit alors : *Ce canon-là vient de tuer son mari*. La cour s'opposa toujours aux alliances qu'elle désira faire, et lui en présenta d'autres qu'elle ne pouvait accepter. Dans l'espérance d'épouser l'empereur, elle refusa la main du prince de Galles, depuis Charles II; ainsi son ambition démesurée et l'appui qu'elle accorda aux Frondeurs contre Louis XIV et Mazarin lui ôtèrent le moyen de se choisir une couronne. Son esprit élevé, son instruction et les nombreux amis qu'elle avait dérangèrent plutôt ses projets qu'ils ne les servirent. Après avoir langui jusqu'à 43 ans, cette princesse, destinée à des souverains, voulut faire à cet âge la fortune d'un gentilhomme. Elle obtint, en 1669, la permission d'épouser le comte de Lauzun, capitaine des gardes du corps et colonel général des dragons, à qui elle donnait, avec sa main, tous ses biens estimés à 20 millions, quatre duchés, la souveraineté de Dombes, le comté d'Eu, le palais d'Orléans, qu'on nomme le Luxembourg. Le contrat était dressé. La reine, le prince de Condé représentèrent au roi l'injure que cette alliance faisait à la famille royale, et Louis XIV crut devoir révoquer son consentement. Les deux amants se firent donner secrètement la bénédiction nuptiale. Lauzun ayant éclaté contre Mme de Montespan, à qui il attribuait en partie sa disgrâce, fut enfermé pendant dix ans à Pignerol, et n'obtint sa liberté qu'à condition que Mademoiselle céderait au duc du Maine la souveraineté de Dombes et le comté d'Eu. L'élargissement de son époux, la liberté de vivre avec lui parut contenter Mademoiselle; mais son bonheur ne fut pas de longue durée. Lauzun exerça sur elle un tel empire, qu'on prétend qu'un jour revenant de la chasse, il lui dit : *Louise d'Orléans, tire-moi mes bottes.* Cette princesse s'étant récriée sur cette insolence, il fit du pied un mouvement qui était le dernier des outrages. Le lendemain il revint au Luxembourg ; mais la femme de Lauzun se rappela enfin qu'elle avait été sur le point d'être celle d'un empereur, et en prit l'air et le ton : « Je vous défends, lui dit-elle, de vous présenter jamais devant moi. »

Mademoiselle, après avoir passé le commencement de sa vie dans les plai-

(*) J'irai par ma constance, aux affronts endurci,
Me mettre au rang des saints qu'a célébrés Bussi.

sirs et dans les intrigues, le milieu dans l'amour et les chagrins, en passa la fin dans la dévotion et l'obscurité. Elle mourut, le 5 mars 1693, peu regrettée et presque entièrement oubliée.

Mademoiselle de Montpensier a laissé des *Mémoires* où l'on voit la femme plus occupée d'elle-même qu'une princesse témoin de grands événements. On y trouve en effet une foule de minuties : les faits importants y sont rapportés d'une manière incomplète, tandis que des intrigues subalternes, des détails fastidieux d'affaires d'intérêt, de cérémonies, d'étiquettes, de fêtes, remplissent l'ouvrage et abusent le lecteur. Le style de ces *Mémoires* est peu correct, le récit souvent embarassé et fatigant. Néanmoins il s'y rencontre des choses curieuses, et parfois le fil d'une intrigue conduit à la découverte d'une importante vérité.

A ces *Mémoires* sont joints divers opuscules de Mademoiselle :

1° La *Relation de l'île imaginaire* et l'*Histoire de la princesse Paphlagonie*, bagatelles de circonstance écrites avec plus de correction et de facilité que les *Mémoires*.

2° Dix-sept *Portraits*; ils ont les défauts naturels de ce genre de composition, qui n'était dans ce temps qu'un amusement de société.

3° Des *Lettres* à madame de Motteville; elles sont assez bien écrites.

Le Père d'Avrigny, jésuite, relégué comme procureur au collége d'Alençon à cause de sa santé délicate, y mourut obscur en 1719, laissant en manuscrit deux ouvrages qui lui valurent un rang distingué parmi les historiens du grand siècle. Le premier a pour titre : *Mémoires chronologiques et dogmatiques pour servir à l'histoire ecclésiastique depuis* 1600 *jusqu'en* 1716 *avec des réflexions et des remarques critiques*; le second est intitulé : *Mémoires pour servir à l'histoire universelle de l'Europe depuis* 1600 *jusqu'en* 1716. Tous deux se recommandent par l'élégante précision du style, par l'exactitude des dates, par des anecdotes curieuses, par des remarques critiques et franches, par le développement des faits, non moins ingénieux que fidèle. Le Père d'Avrigny pèse les auteurs et leur témoignage : il les redresse, il écarte le faux, discute le douteux, et choisit presque toujours le vrai. Enfin il est le premier qui, sans écrire un corps d'histoire, ait néanmoins réuni les qualités les plus essentielles à un bon historien.

Duguay-Trouin, né l'an 1673 à Saint-Malo, et qui, d'armateur devint lieutenant-général des armées navales, a donné des *Mémoires* écrits du style d'un soldat, et propres à exciter l'émulation chez ses compatriotes. Ces *Mémoires* s'arrêtent à la mort de Louis XIV, auquel Duguay-Trouin survécut de vingt et un ans.

Philippe de Courillon, marquis de Dangeau, le protecteur de Boileau qui lui dédia la cinquième satire *sur la noblesse*, et l'un des seigneurs qui jouissaient le plus de crédit à la cour de Louis XIV, a laissé des *Mémoires* manuscrits, commençant en 1684 et finissant en 1720, époque de sa mort. Ces *Mémoires*, malgré le mépris de Voltaire qui les appelle l'ouvrage d'un valet de chambre, ont été mis à contribution par divers auteurs et par Voltaire lui-même, qui n'a pas dédaigné d'en donner un extrait sous ce titre : *Journal de la cour de Louis XIV depuis* 1684 *jusqu'en* 1715, *avec des notes intéressantes* (de l'éditeur).

Antoine Varillas (1624—1696) jouit de son vivant, pendant quelques années, d'une grande réputation comme historien. Son *Histoire de France* (14 vol. in-4°) fut reçue d'abord en toute confiance : les narrations en sont agréables, la diction pure et les divisions habiles; mais bientôt on y reconnut de nom-

breuses infidélités, des faits altérés, d'autres entièrement controuvés, puisque les manuscrits dont l'auteur prétendait les avoir tirés n'avaient jamais existé que dans sa tête. On trouva les mêmes qualités et les mêmes défauts dans son *Histoire des hérésies* (6 vol. in 4°) *La Politique de la maison d'Autriche* est le moins mauvais de ses ouvrages.

Paul Pezron (1639—1706), bernardin, chronologiste habile et philologue aussi savant que paradoxal, montra sa science et son goût du paradoxe dans les plus importants de ses ouvrages. Telle est l'*Antiquité des temps rétablie et défendue*, où l'auteur soutient, d'après l'autorité des Pères, la chronologie des Septante et compte 5872 ans entre la création du monde et l'ère chrétienne ; telle est encore l'*Antiquité de la nation et de la langue des Celtes*, où Pezron cherche à prouver que les Gaulois ou Celtes descendent en ligne directe de Gomer, fils aîné de Japhet, système plus ingénieux que solide, et que la langue primitive de ce peuple était le celte, tel qu'on le parle encore dans la Basse-Bretagne et dans le pays de Galles, idée que les travaux modernes semblent avoir confirmée. On doit encore à Pezron :

1° Un *Essai d'un commentaire littéral et historique sur les prophètes*. Cet essai ne roule que sur Osée, Joël, Amos, Abdias et trois chapitres de Jérémie.

2° L'*Histoire évangélique confirmée par la judaïque et la romaine;* c'est une concordance des Evangiles avec un commentaire qui en lie les différentes parties.

Henri de Boulainvillers (1658 — 1722), issu d'une ancienne maison picarde, fut le plus savant gentilhomme du royaume dans l'histoire et le plus capable d'écrire celle de France, s'il n'avait pas été systématique. Ses ouvrages, en assez grand nombre et la plupart restés en manuscrits, sont remplis de vues ingénieuses, de maximes hardies et de paradoxes mêlés à d'utiles vérités. Les études qu'il avait faites sur la féodalité l'avaient tellement frappé, qu'il regardai ce gouvernement comme le *chef-d'œuvre de l'esprit humain*. Son amour pour l'ancienne noblesse le rend quelquefois injuste pour le clergé, pour les rois et pour son siècle qu'il traite partout avec humeur ; il va souvent jusqu'à justifier les révoltes des grands vassaux, et tel est son aveuglement qu'en parlant de la *liberté féodale*, il s'exprime quelquefois sur la royauté comme les démagogues. Montesquieu le juge ainsi :

« Comme Boulainvillers, dit-il dans son *Esprit des lois*, a écrit avec cette simplicité, cette franchise et cette ingénuité de l'ancienne noblesse dont il était sorti, tout le monde est capable de juger des belles choses qu'il dit et des erreurs dans lesquelles il tombe. Il avait plus d'esprit que de lumière, plus de lumière que de savoir; mais ce savoir n'était point méprisable, parce que de notre histoire et de nos lois il savait très-bien les grandes choses. »

On connaît principalement de lui :

1° *Histoire de l'ancien gouvernement de France, avec quatorze lettres historiques sur les parlements ou états-généraux*, ouvrage curieux et hardi.

2° *Etat de la France,...* extrait des mémoires dressés par les intendants du royaume par ordre de Louis XIV, avec des mémoires historiques sur l'ancien gouvernement de cette monarchie jusqu'à Hugues-Capet.

3° *Mémoires pour la noblesse de France contre les ducs et pairs.*

4° *Histoire de la pairie de France et du Parlement de Paris*, avec les traités touchant la pairie d'Angleterre et les grands d'Espagne.

5° *Abrégé chronologique de l'histoire de France*, depuis Pharamond jusqu'à la mort de Henri IV.

6° La *Vie de Mahomet avec des réflexions sur la religion mahométane et les costumes des Musulmans*. Dans cet ouvrage, Boulainvillers se montre, plein d'admiration pour le prophète de La Mecque, et peu s'en faut qu'il n'ait

pour les lois du Koran, le même respect que pour celles de la féodalité. Du reste cette histoire est écrite presque tout entière dans le style et avec l'emphase des Orientaux.

On a fait paraître, sous son nom, plusieurs brochures irréligieuses, entre autres le *Dîner du comte de Boulainvillers*, dont il est prouvé qu'il n'est pas l'auteur. Il mourut entre les bras du Père-La Borde, prêtre de l'Oratoire, qui rendit un compte édifiant de ses derniers instants.

L'abbé Dubos (1670—1742), natif de Beauvais, après avoir servi son pays dans plusieurs négociations secrètes, se retira de la carrière politique pour entrer dans celle de l'histoire et de la littérature. Son premier ouvrage fut l'*Histoire des quatre Gordiens prouvée et illustrée par des médailles* (1695); mais malgré tous les efforts de son érudition et de sa critique, l'opinion commune, qui n'admet que trois empereurs de ce nom, a prévalu. Pendant la guerre de la succession d'Espagne, il publia (1703), pour disposer la Hollande et l'Angleterre à la paix, un ouvrage intitulé : *Les Intérêts de l'Angleterre mal entendus dans la guerre présente*. Il y prédit la séparation des colonies anglaises comme la suite nécessaire de la destruction de la puissance française dans l'Amérique septentrionale, du besoin qu'aurait l'Angleterre d'imposer des taxes sur ses colonies et du refus qu'elles feraient de se soumettre à ces taxes ; toutes choses qui sont arrivées point pour point. En 1709, l'abbé Dubos donna son *Histoire de la ligue de Cambrai*, où il développe, avec beaucoup de détails et pourtant de netteté, les motifs, les progrès et la dissolution rapide de cette fameuse alliance. C'est une œuvre profonde, politique, intéressante, enfin un modèle en ce genre. L'*Histoire critique de l'établissement de la monarchie française dans les Gaules* a pour objet de prouver que les Francs sont entrés dans ce pays non pas en conquérants, mais à la prière de la nation qui les appelait pour la gouverner. Ce système, exposé avec beaucoup d'art, eut d'abord des partisans très-zélés ; mais il fut ensuite réfuté victorieusement par Montesquieu (*Esprit des lois*, liv. 30). L'abbé Dubos fut plus heureux dans ses *Réflexions critiques sur la poésie, la peinture et la musique*. C'est un des ouvrages où la théorie des arts est expliquée avec le plus de justesse et de sagacité. « Tous les artistes, dit Voltaire, le lisent avec fruit... Ce qui en fait la bonté, c'est qu'il n'y a que peu d'erreurs et beaucoup de réflexions vraies, nouvelles et profondes. Ce n'est pas un livre méthodique, mais l'auteur pense et fait penser. Il ne savait pourtant pas la musique, il n'avait jamais pu faire de vers et n'avait pas un tableau ; mais il avait beaucoup lu, vu, entendu et réfléchi. » Voltaire devait peut-être cet hommage à l'abbé Dubos, qui le premier avait indiqué la *Henriade* comme un sujet intéressant de poëme épique.

L'abbé Dubos mourut, en 1742, secrétaire perpétuel de l'Académie française.

François Catrou (1659–1737), jésuite distingué parmi tant d'autres, prêcha d'abord, pendant sept années, avec succès, et réussit surtout dans les panégyriques. Une fatigue de mémoire lui fit abandonner la chaire. Le *Journal de Trévoux*, qui parut en 1701, lui dut sa naissance et ses progrès. Il l'entreprit avec trois de ses confrères, le soutint environ douze ans, et s'y fit la réputation d'un bon critique. Ce travail périodique ne l'empêcha point de se livrer à la composition de plusieurs autres ouvrages dont sont les principaux :

1° L'*Histoire générale du Mogol* avec *le règne d'Aureng-Zeb*, rédigée sur les mémoires portugais manuscrits du vénitien Manouchi.

2° L'*Histoire du fanatisme dans la religion protestante, contenant l'histoire des Anabaptistes, du Davidisme, et des Trembleurs*. On y désirerait plus de rapidité dans la narration.

3° La *Traduction de Virgile*, effacée par celle de Desfontaines, qui l'a été à son tour par d'autres.

4° L'*Histoire romaine* en 21 volumes in-4°, accompagnée de notes historiques, géographiques et critiques, de gravures, de cartes, de médailles, etc. Cette histoire est la plus étendue que nous ayons : on applaudit dans le temps à la profondeur des recherches, à la solidité des réflexions, à l'art avec lequel les faits y sont enchaînés; mais la critique y reprit un style puérilement pompeux, des ornements ambitieux, contraires à la sévérité de l'histoire, des expressions triviales, un néologisme outré, et des détails inutiles. L'auteur avait recherché l'éloquence et n'avait pas rencontré la précision. Les notes sont presque toutes du Père Rouillé. L'ouvrage, à tout prendre, ne mérite pas l'oubli dans lequel il est tombé, et Rollin en a tiré un grand parti.

Louis Cousin (1627—1707), président à la cour des monnaies, est un des écrivains qui ont le plus ouvert les sources de l'histoire.

On lui doit entre autres :

1° L'*Histoire de Constantinople depuis le règne de Justin l'Ancien jusqu'à la fin de l'empire* (1462) : c'est une traduction des principaux auteurs de l'*Histoire Byzantine*.

2° L'*Histoire de l'Eglise*, traduction nette, élégante et fidèle, comme la précédente, de plusieurs écrivains ecclésiastiques, Eusèbe de Césarée, Socrate, Sozomène, Théodoret, Evagre.

3° L'*Histoire romaine écrite par Xiphilin, Zonare, Zozime*, traduction de ces trois auteurs.

4° L'*Histoire de l'empire d'Occident*, traduction d'Eginhard, de Thégan, de l'Astronome, de Nitard, etc.

Le président Cousin travailla pendant quatorze ans (1687—1701) au *Journal des Savants*, qui tombait en discrédit, et qu'il rétablit dans sa première vogue, alors qu'il y consacra ses travaux.

Thimoléon de Choisy, né en 1644 à Paris, commença sa carrière par l'*Histoire de madame la comtesse de Barres*, récit fort peu édifiant de ses aventures; mais il ne tarda pas à se convertir, et le premier signe qu'il en donna ce furent quatre dialogues *sur l'Immortalité de l'âme, la Providence, l'Existence de Dieu et la Religion*. Ils sont le résultat des conférences qu'il avait eues avec l'abbé Dangeau, son ami. Converti, il voulut convertir ses frères, fit partie de l'ambassade qu'on envoyait à cet effet au roi de Siam; de retour en France, il publia le *Journal* de son voyage, relation qui se lit encore avec quelque plaisir, parce qu'elle est écrite d'un style facile, agréable, et pour ainsi dire de *causerie*, qui rend le lecteur présent à tout ce que l'auteur raconte. L'abbé de Choisy fit paraître ensuite les *Vies de David et de Salomon*, l'une et l'autre panégyrique de Louis XIV sous le nom des deux rois d'Israël; puis les *Vies de saint Louis, de Philippe VI, de Jean II, de Charles V et de Charles VI*, qui ne sont pas fort exactes, mais qui plaisent par le naturel, l'aisance et le mouvement du style. A ces histoires succédèrent la traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ*, des *Histoires de morale et de piété*, la *Vie de madame de Miramion*, sa parente, et l'*Histoire de l'Eglise* (11 vol. in-12), qu'il avait, dit-on, entreprise, à la sollicitation de Bossuet, pour les personnes peu instruites à qui celle de Fleury ne pourrait pas convenir. Le style de cet ouvrage est loin de répondre à la gravité du sujet, qui ne comporte ni les anecdotes galantes, ni les intrigues des cours, ni mille autres frivolités, tout au plus bonnes pour des histoires profanes. On doit encore à l'abbé de Choisy des *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis XIV*. On y trouve des choses vraies, quelques-unes de fausses et beaucoup de hasardées : ils sont d'ailleurs

écrits dans un style très-familier. L'abbé de Choisy mourut, en 1724, âgé de quatre-vingts ans, doyen de l'Académie française.

Antoine Banier, de Dalet, en Auvergne (1673—1741), poursuivit, presque toute sa vie, l'idée qu'il avait conçue, jeune encore, d'expliquer historiquement la fable. Aussi, de tous les auteurs qui ont écrit sur la théologie païenne, il est celui qui paraît en avoir le mieux débrouillé le chaos. L'*Explication historique des fables* et *la Mythologie expliquée par l'histoire* sont deux ouvrages pleins d'érudition, de recherches et d'idées neuves, écrites d'ailleurs avec autant d'élégance et de netteté que ces sortes de dissertations en peuvent admettre. Ce travail le conduisit à traduire les *Métamorphoses* d'Ovide; cette traduction est trop libre, trop inexacte; mais les notes qui l'accompagnent sont si intéressantes, si profondes, qu'on la recherchera toujours pour cet accessoire.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

HISTOIRE DE L'ÉLOQUENCE MODERNE.

SIXIÈME SECTION.

Éloquence des écrits.

DU XIII[e] AU XVI[e] SIÈCLE.

	Pages.
Villehardouin	1
Joinville	7
Froissart	11
Enguerrand de Monstrelet	20
Comines	22

SEIZIÈME SIÈCLE.

Mémoires.

Le général d'Estrées	29
Blaise de Montluc	29
François de La Noue	31
Brantôme	*Ibid.*
Sully	32
Barthélemy de Laffemas	*Ibid.*
Olivier de Serres	33
Marguerite de Valois	*Ibid.*

Histoire générale.

D'Aubigné	35
De Thou	36
Amyot	40

Philosophie.

Montaigne	44
Caractère général des écrivains du XVI[e] siècle	58
La Boëtie	63
Charron	65

Pages.

Religion.

Saint François de Sales. 69

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Écrivains de l'école de l'hôtel de Rambouillet.

Balzac 79
Vaugelas 94

Philosophie.

Descartes 97
La Rochefoucauld 109

Religion.

Bossuet : Discours sur l'histoire universelle 119
Politique de l'Écriture sainte 138
Connaissance de Dieu et de soi-même 145
Élévation sur les mystères. 158
Méditations sur les Évangiles 172
Histoire des Variations 177
Controverse sur le quiétisme 178
Lettres de piété 180
Fénelon. 183
Détails sur sa vie. . . . . *Ibid.*
Son portrait par Saint-Simon. 187
Caractère général des ouvrages de Fénelon 190
Traité de l'existence de Dieu 191
Lettres sur la religion 204
Traité de l'éducation des filles. 205
Télémaque. 206
Aventures d'Aristonoüs. 212
Examen de conscience d'un roi. 213
Dialogues sur l'éloquence . . . . *Ibid.*
Lettre à l'Académie française. . . . . *Ibid.*
Entretiens affectifs sur les principales fêtes de l'année. . 214
Instructions et avis sur différents points de la morale et de la perfection chrétienne. . . . . *Ibid.*
Essai philosophique sur le gouvernement civil. . . . . *Ibid.*
Fables 215
L'Abeille et la Mouche 216
Les deux Renards. . . . . *Ibid.*

Pages.
Les Abeilles. 217
La Métempsycose du singe . . . . *Ibid.*
Histoire d'une vieille reine et d'une jeune paysanne. . . 218
Le Fantasque 221
Dialogues des morts : Le connétable de Bourbon et Bayard 223
Lettres. 226

Histoire. — Mémoires.

Mézerai. 227
Daniel 229
Parallèle de Mézerai et de Daniel 231
Saint-Réal. . . . . *Ibid.*
Dorléans 232
Vertot. . . . . *Ibid.*
Longueval. 233
Tillemont. 234
Fleury. . . . . *Ibid.*
Retz. 236

Écrivains de Port-Royal.

Port-Royal. 238
Duvergier de Hauranne et Jansénius 239
Arnauld. 241
De l'exactitude dans le jugement 245
Nicole 246
Connaissance de soi-même. 247
L'amour-propre 248
Pascal 252
Les Provinciales. 254
Les Pensées 259
Prolégomènes. 262
L'homme au milieu de l'infini 267
Pensées diverses. 269
Réflexions sur les écrivains de Port-Royal. 272

Philosophie.

Malebranche 283
Magnificence de l'univers 285
De la Providence de Dieu dans l'infaillibilité qu'il conserve à son Eglise. 287
Prières. 296

Pages.
Fragment de la huitième méditation. 296
Réhabilitation de Malebranche 299

Morale.

La Bruyère 321
Portraits : Arsène. 327
Ménippe. . . . . *Ibid.*
Arrias 328
Théodecte. . . . . *Ibid.*
Giton. 329
Phédon. . . . . *Ibid.*
Irène 330

Lettres.

Diphile. 331
Ménalque . . . . *Ibid.*
Pensées diverses. 333
Mme de Sévigné 336
Jugement sur Mme de Sévigné par La Harpe 339
Mme de Sévigné à Mme de Grignan. 341
—— à Mme de Coulanges. 342
—— à M. de Pomponne. 343
—— à Mme de Grignan. . . . . *Ibid.*
—— à la même. 344
—— à Mme de Grignan. 345
—— à Mme de Grignan. 346
—— à la même. 347
—— à la même. 348
—— à la même. 350
—— à la même. 352
Quelques pensées. 354
Réflexions sur Mme de Sévigné. . . . . *Ibid.*
Mme de Maintenon. 362
Lettre à M. Gobelin. 367
— à Mme la comtesse de Saint-Géran . . . . *Ibid.*
— au comte d'Aubigné. 368
— à M. de la Maisonfort 369

APPENDICE.

Gerson (xive siècle). 371
Juvénal des Ursins (xve siècle). 372

Pages.

Jurisconsultes.

Cujas 372
Loysel 373
Dumoulin . . . . . *Ibid.*
Pithou . . . . . *Ibid.*

Philologie (XVI[e] siècle).

Budé 374

Philosophie (XVII[e] siècle).

La Mothe le Vayer 376
Gassendi 377
Saint-Evremond 378

Erudition. Mémoires. Histoire.

Bongars 380
Dupleix . . . . . *Ibid.*
Duchesne 381
Sirmond . . . . . *Ibid.*
Henri de Valois . . . . . *Ibid.*
Adrien de Valois . . . . . *Ibid.*
Lecointe 382
Labbe . . . . . *Ibid.*
D'Achéri . . . . . *Ibid.*
Petau 383
Saumaise . . . . . *Ibid.*
Du Cange . . . . . *Ibid.*
Naudé 385
M[me] de Motteville . . . . . *Ibid.*
Maimbourg . . . . . *Ibid.*
Péréfixe 386
Mabillon . . . . . *Ibid.*
Mantfaucon 388
Du Pin 389
Gay Patin 391
Bussy-Rabutin . . . . . *Ibid.*
M[lle] de Montpensier 392
D'Avrigny 393
Duguay-Trouin . . . . . *Ibid.*
Dangeau . . . . . *Ibid.*
Varillas . . . . . *Ibid.*
Pezron 394

